BIBLIOTHÈQUE PRATIQUE
DE L'ENSEIGNANT

Roger Caratini

Le Monde antique

7

Bordas

Collaboratrice principale : Françoise Caratini
Édition : Jacqueline N'Guyen-Tien
Documentation rédactionnelle : Jean Gerber
Documentation iconographique : Annie Monlaü
Dessins, schémas et cartes : Gilles Alkan, Bernard Broton, Denis Horwath
Prise de vues : Jeanbor
Mise en pages : Ruth Ballangé, Lucien Lallemand
Couverture : Jean Castel

ISBN 2-04-012207-9

Ce volume est une édition remaniée de l'Histoire universelle (1) : le Monde antique ; il a été publié pour la première fois aux Éditions Bordas en 1968, dans la collection « Bordas-Encyclopédie ».

Avant-propos

L'*histoire ancienne* qui est l'objet de ce livre est un monde en soi, limité dans le temps et dans l'espace et dont la méthodologie pose des problèmes qu'ignore l'histoire des temps qui sont plus proches de nous.

Chronologiquement, elle débute au IVe millénaire av. J.-C., avec l'histoire des civilisations qui nous ont laissé les premiers documents écrits par des hommes, celles du golfe Persique (les Sumériens) et de la vallée du Nil (les anciens Égyptiens) ; elle se termine au début du Ve siècle ap. J.-C., lorsque l'Empire romain s'écroule sous les coups des « Barbares ». Mais cette chronologie est grevée d'incertitudes et de lacunes. Il est des peuples qui surgissent brusquement de la préhistoire sans que nous puissions dire d'où ils viennent et quelle était leur importance. L'exemple qui nous touche le plus est celui des anciens Gaulois : que furent les peuples de la Gaule qui accueillirent — de gré ou de force — les envahisseurs celtes dans le courant du Ier millénaire av. J.-C. et qui leur apprirent la vie sédentaire et l'agriculture ? Que dire des courants de civilisation qui, partis de la Méditerranée orientale, apportèrent aux roitelets celtes du IIIe et du Ier siècles av. J.-C. des éléments culturels qui nous déconcertent à chaque trouvaille ? L'exemple des Parthes est du même genre : d'où viennent-ils, ces conquérants qui, au IIIe siècle av. J.-C., fondent sur l'empire des Séleucides (la Perse) sous la conduite de leur chef Arsace et vont tenir Rome en échec ?

Les questions de ce genre sont légion, et l'histoire ancienne se prête à toutes les hypothèses, à toutes les rêveries. Les seules connaissances à peu près certaines que nous ayons sur son aurore sont celles de l'existence de documents écrits : idéogrammes en forme de clous (cunéiformes) des Sumériens, hiéroglyphes de l'ancienne Égypte sont nos plus anciens documents historiques. Mais, entre la nuit culturelle (relative) de la préhistoire et ce stade avancé de civilisation qui suppose l'invention et l'utilisation systématique de l'écriture, il y a place pour une zone d'ombre qu'on nomme la *protohistoire,* fondée sur l'examen patient et méthodique de quelques rares documents (objets, ruines de monuments, etc.) mis à jour par les archéologues. Cela dit, la succession préhistoire, protohistoire, histoire ancienne n'a pas eu lieu en même temps pour tous les peuples. Lorsque Babylone brillait de mille feux, alors que des rois comme Hammourabi forgeaient les premiers éléments du droit écrit, c'est-à-dire l'équivalent rudimentaire de nos codes contemporains, l'Europe occidentale était encore plongée dans la préhistoire et la révolution néolithique, dernière étape de celle-ci avant l'Age des métaux, n'atteindra certaines régions de l'Europe centro-orientale qu'après la chute de l'Empire romain (ce fut le cas pour la Pologne !).

Dans l'espace aussi, l'histoire ancienne a ses limites, qui ne dépassent guère l'arrière-pays des régions méditerranéennes : les vallées du Nil, du Tigre et de l'Euphrate, les îles de la mer Égée, la côte syro-palestinienne, la côte et les îles de la Turquie, la Grèce, la péninsule italienne, la Sicile, le littoral de l'Afrique du Nord. Et cela justifie grossièrement le titre des anciens manuels scolaires d'histoire ancienne : « L'Orient et la Grèce », « Histoire romaine ». En un sens, on peut dire que le Moyen Age européen commence lorsque le continent l'emporte sur la Méditerranée, lorsque les centres de décision et de culture qu'étaient Rome, Alexandrie, Constantinople s'effacent devant Aix-La-Chapelle, Paris, les pays Flamands.

De nos jours, l'histoire ancienne n'est plus guère étudiée au cours du cycle scolaire ; son domaine est rapidement survolé en classe de sixième... puis oublié. Le vieil exercice de la version latine, qui rendait familier aux collégiens des générations précédentes les noms de Mithridate, de Trajan ou d'Aurélien n'est plus pratiqué que par une infime minorité. Quant à l'histoire grecque, elle est plus négligée encore : l'*agora,* Salamine, Périclès et même Alexandre le Grand n'évoquent plus grand-chose pour les jeunes — et les moins jeunes — imaginations. C'est, paraît-il la rançon du progrès technique. Mais celui-ci, paradoxalement, contribue à faire renaître l'intérêt pour l'antiquité par l'intermédiaire du tourisme : les millions de voyageurs qui errent sur les sites d'Asie Mineure, de Grèce, de Sicile, d'Italie apprennent l'histoire ancienne dans les guides bleus, verts ou rouges qui leur narrent les exploits de Ramsès II, les beautés de l'Acropole et la construction des *ziggourats.*

Le but de ce livre, on s'en doute, n'est pas de remplacer un *Baedeker* ou les prospectus d'une agence de voyages, mais de présenter méthodiquement l'histoire de ces hommes de jadis qui firent le monde d'aujourd'hui. A la Renaissance, on lisait la *Vie des grands hommes* de Plutarque parce que l'on considérait qu'elles étaient exemplaires ; de nos jours, les jugements portés sur César ou sur Alexandre ont été révisés : les profils de médaille nous intéressent moins que les civilisations qui les ont conditionnés, et la *morale de l'histoire* — au sens strict — nous la tirons de l'œuvre de tous ces anonymes qui n'ont bâti aucun palais, aucune pyramide, qui n'ont conquis aucun territoire mais qui ont élaboré l'algèbre entre Sumer et Babylone, il y a cinq mille ans, les mythes d'Isis et d'Osiris dans l'Égypte pharaonique, la démocratie à Athènes il y a deux mille cinq cents ans, l'astronomie en Chaldée et à Alexandrie il y a deux mille ans, les poèmes homériques, l'incomparable philosophie hellénique et les grandes religions monothéistes (judaïsme, christianisme) qui sont encore pratiquées par un milliard d'êtres humains.

Voici quelques observations sur la méthode que nous avons adoptée.

1 — L'ordre de notre exposé n'est pas traditionnel. Certes, nous commençons par l'histoire ancienne du Moyen-Orient (Égypte, Mésopotamie), mais nous avons inversé l'ordre chronologique classique (Grèce, Rome, Barbares) en commençant par l'histoire des anciens Germains. Ce parti pris ne dénature pas l'histoire, car c'est une vue trop simple des choses que de considérer l'époque romaine, par exemple, comme une suite logique de la période hellénistique ou l'Europe barbare comme celle de l'Empire romain.

2 — Les renseignements objectifs (dynasties, chronologies, biographies de personnages illustres, etc.) ont été réunis dans une abondante *Annexe* à laquelle le lecteur se reportera lorsqu'il voudra trouver une information relative à un traité, une bataille, un règne, etc. Le texte proprement dit aborde quelques problèmes fondamentaux : l'évolution économique, les questions sociales, les transformations politiques, la civilisation.

3 — Le problème chronologique est spécifique de l'histoire ancienne. La plupart des dates que nous connaissons sont approximatives (à quelques années près parfois, mais à dix ou cent ans près quand il s'agit de l'ancien Orient !) ; leur discussion n'est pas à sa place dans un ouvrage comme celui-ci et nous mettons d'emblée le lecteur en garde contre une trop grande « confiance chronologique » : plus on s'éloigne dans le temps, plus la marge d'erreur est grande.

4 — Nous ne saurions trop recommander à nos lecteurs d'examiner la carte de la région étudiée avant de lire le chapitre relatif à son histoire ou de se reporter à un bon atlas historique de l'antiquité.

5 — Pour le lecteur qui désire « en savoir plus », il trouvera une bibliographie méthodique dans les différents ouvrages de la collection *Nouvelle Clio* (Paris, Presses Universitaires de France) ou de la collection *Peuples et civilisations* (Paris, Presses Universitaires de France) relatifs aux questions qui l'intéressent.

Sommaire



Phot. Erich Lessing. Magnum Photo.

Le mont Olympe (2 911 m) est situé dans ce massif montagneux, au nord de la Thessalie : les anciens Grecs en avaient fait la demeure des dieux.

LES MÉTHODES DE L'HISTOIRE

GÉNÉRALITÉS.

L'anecdote, l'événement, l'histoire générale.

La synthèse historique.

L'histoire est la science des faits humains saisis dans leur devenir; pendant longtemps, elle s'est présentée comme la *mémoire* de l'humanité (les *annales* des auteurs anciens, les *chroniques* des historiens du Moyen Age). Elle est, en fait, beaucoup plus que cela; elle cherche non seulement à reconstituer le passé, à la manière d'une enquête cherchant à reconstituer un crime, mais aussi à le comprendre, à l'expliquer en en ramenant le déroulement à l'effet de quelques grandes lignes de forces, à le rattacher au présent qu'il a engendré.

La méthode de travail de l'historien se déroule schématiquement selon les étapes suivantes :

1 — recherche des *documents* et des témoignages concernant la période étudiée;

2 — interprétation critique de ces témoignages; établissement de l'*historicité* des faits;

3 — mise en ordre *chronologique* des faits;

4 — mise en ordre *logique* des faits : recherche de la causalité historique et de la loi (ou des lois) d'évolution.

5 — reconstitution *synthétique*.

Aspects de l'histoire.

La dernière démarche (reconstitution) peut prendre elle-même plusieurs aspects.

● *Elle peut être l'énumération,* plus ou moins abondante, d'*événements;* c'est ce qu'on appelle l'histoire événementielle. A la limite, elle peut devenir érudition événementielle.

● *Si les événements retenus* sont accessoires (les manies d'un personnage historique, le carnet intime d'une grande courtisane, les mémoires, etc.), l'histoire devient *anecdotique.* Sous cette forme, elle est certes attrayante et devient même source de préoccupations esthétiques (le roman, la pièce, le film historiques); mais elle n'est, pour tous les historiens dignes de ce nom, et malgré la faveur que lui accordait Mérimée (qui aurait donné, disait-il, toute l'œuvre de Thucydide et de Xénophon pour les carnets intimes d'Aspasie ou de Phryné), que le plus bas degré de l'histoire.

● *Lorsqu'elle cherche à expliquer les faits,* à les relier plus qu'à les énumérer, à voir dans l'enchaînement des événements le résultat de l'action conjuguée de grandes catégories de causes, l'histoire se met au niveau des plus hautes formes de la réflexion; c'est alors qu'elle mérite véritablement d'être considérée comme une *science de l'homme.*

● *La « nouvelle » École historique* est née, en particulier, des travaux de Lucien Febvre (1878-1956) et de Marc Bloch (1886-1944), fondateurs, en 1929, des *Annales d'histoire économique et sociale.* C'est une tendance qui cherche à décrire et à comprendre les aspects concrets, économiques, sociaux de la vie humaine aux temps passés, plus que les traités, les changements de régime, les guerres et les dynasties. De ce point de vue, elle se présente comme une sorte de socio-histoire, et s'inscrit dans le cadre général de l'anthropologie. Parmi les méthodes qu'elle utilise, il faut citer les *méthodes quantitatives* (la *cliométrie,* de Clio, Muse de la poésie épique et de l'histoire, et de *metron* = « mesure » en grec), qui concernent notamment les faits économiques et démographiques. Les principaux représentants de cette tendance, en France, sont des auteurs comme Fernand Braudel (né en 1902) et Emmanuel Le Roy Ladurie (né en 1929), qui a décrit l'attitude de la « nouvelle » histoire dans *Le territoire de l'historien* (Paris, Gallimard, 2 vol., 1973).

● *Quelle que soit la forme que prennent les démarches* de l'historien, son travail repose inévitablement sur le rassemblement et le traitement d'un certain nombre de documents, travaux qui relèvent des *sciences auxiliaires* de l'histoire.

L'histoire de l'histoire.

L'histoire est un genre créé par les Anciens ; en Occident, le père de l'histoire est le Grec Hérodote (v. 484-v. 420 av. J.-C.) dont le livre fameux débute par cette proclamation :

> *Hérodote d'Halicarnasse expose ici le résultat de ses recherches, afin que le souvenir des événements passés ne se perde point avec le temps, que les grandes et mémorables actions, soit des Grecs (Hellènes), soit des Barbares, aient une juste célébrité, et que la cause des guerres qui ont éclaté entre eux soit connue* (Hérodote, *Histoires.* Livre I).

Le lecteur trouvera, au tableau nº 15 de l'*Annexe*, une liste chronologique des historiens anciens, grecs et latins. Nous préciserons, au début de chaque chapitre important, le rôle qu'ont joué les principaux spécialistes.

LES SCIENCES AUXILIAIRES DE L'HISTOIRE ANCIENNE.

L'archéologie.

Les étapes de l'archéologie.

● *Définition.* Au sens étymologique, l'archéologie est la « science des choses anciennes ». Elle met au jour, classe et organise tout ce que le passé a laissé comme vestiges humains, sur le sol ou sous le sol. Cette discipline a donc deux objets principaux : d'une part, isoler des documents (un palais, un fragment de céramique, un papyrus, une inscription, etc.), c'est-à-dire des choses ou comme on dit maintenant des *realia ;* d'autre part, elle procure aux autres sciences auxiliaires de l'histoire tout le matériel à partir duquel elles peuvent se constituer. Le public profane, amateur de pittoresque mais très souvent ignorant des méthodes scientifiques, attache parfois une importance excessive au rôle des archéologues ; le travail patient, laborieux et obscur des philologues, de ceux qui déchiffrent les inscriptions, interprètent les sceaux, répertorient les céramiques, reste le plus souvent ignoré : c'est cependant à partir de ces travaux longs et difficiles que peut se réaliser le travail de l'historien.

● *L'histoire :* jusqu'au XVIIIe siècle, l'archéologie intéressa peu ; la plupart des renseignements que l'on avait sur l'Antiquité provenaient de textes écrits (les historiens anciens, la *Bible*). On s'intéressa tout d'abord aux *realia* pour des motifs pratiques ou esthétiques. C'est dans un but technique et architectural que Colbert, par exemple, avait projeté de relever la plupart des monuments antiques qui se trouvaient sur le sol de France ; et c'est en grande partie pour des raisons esthétiques et touristiques à la fois que l'ambassadeur de France à Constantinople (Nointel) fait relever en 1674 les sculptures du Parthénon. En fait, il faut attendre le XVIIIe siècle pour voir naître véritablement l'archéologie. C'est à partir de la découverte de quelques statues à Herculanum, en 1711, qu'on mit au jour, dans le demi-siècle qui suivit, les grandes villes d'Herculanum et de Pompéi qui sont, par leur ampleur et par leur état de conservation, les exemples les plus heureux et les plus importants des chantiers archéologiques; c'est en 1719 qu'un bénédictin, Bernard de Montfaucon, publie une véritable encyclopédie de l'archéologie gréco-romaine : *L'Antiquité expliquée et représentée en figures* (plus de 1 200 planches). L'intérêt que l'Europe porte, à partir de l'expédition d'Égypte, au problème du Moyen-Orient, marquera le point de départ de l'archéologie orientale (Égypte et Mésopotamie) ; à partir du milieu du XIXe siècle, Boucher de Perthes démontre que la terre a été peuplée d'êtres humains bien au-delà des termes que fixait la chronologie biblique ; Schliemann (commerçant allemand qui mit toute sa fortune à la disposition de sa passion à retrouver les sites homériques) renouvelle l'archéologie classique. Le lecteur trouvera au tableau nº 1 de l'*Annexe* un schéma chronologique des grandes étapes de l'archéologie et de ses principales découvertes.

Les méthodes de l'archéologie.

Les premiers archéologues furent surtout des particuliers, qui fouillaient pour constituer des collections d'objets rares ; ces « antiquaires » ont dévasté sans vergogne des sites qui ne pourront plus jamais être reconstitués ; leur passion de l'antique a été contagieuse : les fouilleurs occasionnels, qui sont, en général, de véritables « vandales » en matière d'archéologie, se sont multipliés. Depuis notamment les travaux de W. Dörpfeld (architecte allemand, fouilleur à Troie et à Athènes, 1853-1940), est née l'archéologie scientifique ; mais ce n'est qu'à une date récente que remonte l'organisation nationale et internationale des fouilles (en France, par exemple, les premières lois relatives aux fouilles archéologiques et aux « découvertes fortuites » ont été promulguées en 1941-1945 ; et ce n'est qu'en 1951 qu'apparaissent les premières réglementations des fouilles sous-marines).

Quels que soient les problèmes étudiés, les sites fouillés, l'archéologie moderne doit résoudre trois catégories de problèmes : la prospection, la technique des fouilles proprement dite et la présentation des résultats.

● *La prospection.* C'était autrefois le fait du hasard ; mais, étant donné l'importance des travaux archéologiques, il est nécessaire de faire une prospection méthodique et systématique des régions à fouiller avant d'entreprendre la moindre fouille. La méthode la plus couramment employée de nos jours est celle de la photographie aérienne. Les endroits où la terre recouvre d'anciennes murailles, d'anciens fossés, d'anciennes routes, n'ont pas le même degré de fertilité ; la végétation y pousse plus drue ou plus rare, et cela se traduit, sur les photographies aériennes, par des zones plus sombres ou plus claires (voir photographie ci-dessous) ; bien que la photographie aérienne « stratégique » remonte à la Première Guerre mondiale (1914-1918), c'est surtout à partir de 1945 que les documents militaires ont été suffisamment importants pour permettre aux archéologues de mettre sur pied une méthode rigoureuse de prospection photographique dont le pionnier a été, en Angleterre, O.G.S. Crawford (1886-1957). On utilise aussi, pour prospecter un éventuel champ de fouilles, des méthodes électromagnétiques (utilisées en temps de guerre pour le déminage) et des méthodes fondées sur l'examen des qualités conductrices du sol (ces qualités y varient selon que le terrain renferme des objets métalliques, des fragments de brique, de cuivre ou de pierre, ou aussi selon la structure des roches qui le composent). Ces méthodes sont d'ailleurs également utilisées par les prospecteurs de pétrole ou de minerai. C'est en 1952 qu'un archéologue britannique, Atkinson, a appliqué les méthodes électromagnétiques à l'étude de structures préhistoriques dans les environs d'Oxford. La méthode a été appliquée avec bonheur à la prospection de sites étrusques et, tout récemment, à l'étude de la structure des grandes pyramides (on a pu ainsi découvrir dans le corps de la pyramide de Chéops des galeries ou des fragments de galeries qui étaient jusqu'alors inconnus).

● *Les fouilles.* « Fouiller », cela ne consiste pas à creuser la terre pour y découvrir une statue ou un débri de stèle, c'est une technique dont les règles ont été définies au fur et à mesure des expériences (souvent malheureuses) des archéologues.

Le principe de la méthode moderne de fouille, dite méthode *stratigraphique*, peut être compris à partir d'un exemple simplifié. Supposons qu'en un lieu donné de la campagne française il y ait eu, vers 1850, un petit village ; les habitants de ce site, agriculteurs par exemple, utilisent


B.N./Ph. Bordas J.B.

Heinrich Schliemann (né à Neubukow en 1822, mort à Naples en 1890). Cet épicier en gros, qui avait fait fortune en Russie en vendant des denrées coloniales, a eu l'ambition de retrouver les sites homériques. Il engloutit des fortunes dans des fouilles généreuses, mais sans méthode, à Troie — Hissarlik (1870), Mycènes (1874), Orchomène (1880) et Tirynthe (1884).


Phot. Cauchetier.

C'est la photographie aérienne qui a permis de découvrir le temple du grand Prau-Khanh, au Cambodge (XIIIe siècle) : on voit nettement, sur ce document, les modifications de la végétation dues à l'emplacement des bâtiments.

un matériel de civilisation caractéristique : leurs outils, leurs ustensiles de cuisine, leurs vêtements, etc., sont typiques de leur époque et de leur mode de vie. Imaginons que l'histoire de cette agglomération soit mouvementée.

Le village peut avoir été détruit par le feu et, après cette période intermédiaire, remplacé par une usine de produits chimiques flanquée de bâtiments d'habitation du personnel ; cette usine peut elle-même avoir été détruite par un bombardement, au cours d'une guerre, et enfin, après une nouvelle période intermédiaire, un grand ensemble d'habitations peut avoir été élevé sur les ruines de l'ancienne usine. Imaginons maintenant comment cette histoire a pu s'inscrire dans le sol, à l'aide du tableau (simplifié et purement imaginaire) suivant :

Stades	État de l'agglomération avant sa destruction	Vestiges étalés dans le sol
I	Village d'agriculteurs et d'éleveurs; destruction par un incendie.	Matériaux de construction rudimentaires (bois, pierre). Débris d'outils agricoles (manches de pioches, outils métalliques), d'objets « paysans » (cruches, pots), d'ustensiles en métal grossier. Débris textiles typiques, objets calcinés, etc.
II	Période intermédiaire : le site n'est plus habité.	Végétation naturelle.
III	Usine de produits chimiques et bâtiments d'habitation du personnel. Destruction par un fait de guerre (bombardement).	Matériaux de construction caractéristiques des bâtiments industriels (brique, béton). Débris d'instruments professionnels (en acier, en fonte, etc.). Restes de produits chimiques (mêlés au sol et à dose extrêmement faible). Instruments de civilisation élaborée (qualité du matériel employé, alliage de type industriel, etc.). Éléments textiles variés tant par la matière que par la couleur, la technique, etc.
IV	Période intermédiaire : le site n'est plus habité.	Végétation naturelle.
V	Grand ensemble d'habitations.	Matériaux nouveaux (béton, acier, sont en proportions importantes). Débris d'objets domestiques variés caractérisés par leur matière (nouveaux alliages, apparition de débris en « matière plastique ») ; augmentation de la densité des débris domestiques. Nouveaux éléments textiles, etc.

En principe, si rien n'est venu bouleverser le terrain, ces cinq stades se sont inscrits les uns au-dessus des autres. Si donc, dans quelques siècles, un archéologue fouille ce site imaginaire, il découvrira d'abord les débris du stade V, puis ceux du stade IV, et ainsi de suite. Chaque couche *(strate)* aura une épaisseur plus ou moins grande, peut-être proportionnelle à la durée de la période à laquelle elle correspond. L'établissement de la *stratigraphie* fournit une chronologie relative de l'histoire de ces agglomérations. C'est en utilisant la méthode stratigraphique que l'école suédoise d'archéologie (E. Gjerstad) a pu distinguer, dans le sol du Forum romain, entre le niveau actuel (qui remonte à l'époque d'Auguste) et la terre vierge, sur une épaisseur de 6,40 m, 29 couches différentes.

Lorsque la fouille porte sur un site préhistorique, c'est-à-dire lorsqu'on n'est pas à une erreur de 200 entrées en plus ou en moins, il est possible de dater l'âge de la couche en mesurant la radioactivité du carbone 14.

Le drame de l'archéologue, c'est qu'au fur et à mesure qu'il lit une page de l'histoire humaine dans la terre, il est obligé de la détruire pour lire les suivantes. D'où cette règle fondamentale qui exige une surveillance de tous les instants sur tous les chantiers de fouilles : relever et enregistrer, le plus fidèlement et le plus rigoureusement possible, tous les documents, tous les objets, aussi petits et aussi dépourvus d'intérêt qu'ils semblent, au fur et à mesure que la fouille progresse; d'autre part, il est nécessaire d'enregistrer (par des photographies, des dessins, des plans, des notes, etc.) l'état successif des couches avant qu'elles ne soient détruites.

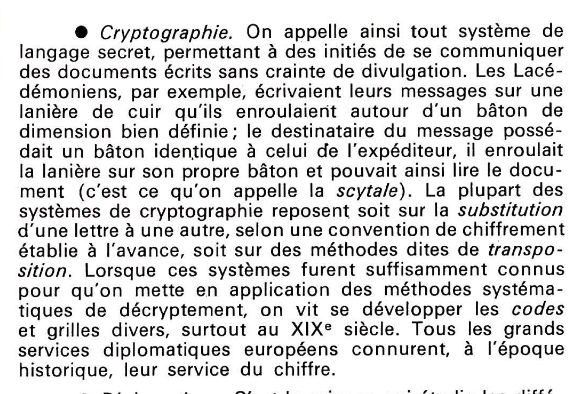
● *Présentation des résultats*. Les résultats des fouilles archéologiques sont d'abord communiqués aux spécialistes de toutes sortes qui vont les interpréter; des comptes rendus techniques, dans des revues spécialisées, la publication des « journaux de fouilles », les bulletins archéologiques, qui paraissent dans toutes les langues, tiennent les savants au courant, presque au jour le jour, des nouveaux problèmes qui vont se poser à eux. Mais il est aussi nécessaire de faire des publications d'ensemble, dans lesquelles les *realia* sont accompagnés de leur interprétation, ou encore mis à la disposition des savants, des amateurs et enfin du grand public. L'édition des grandes collections archéologiques, l'organisation des musées et des collections sont un important prolongement de la science archéologique.

Les autres sciences auxiliaires de l'histoire.

Ces sciences sont présentées ci-dessous par ordre alphabétique.

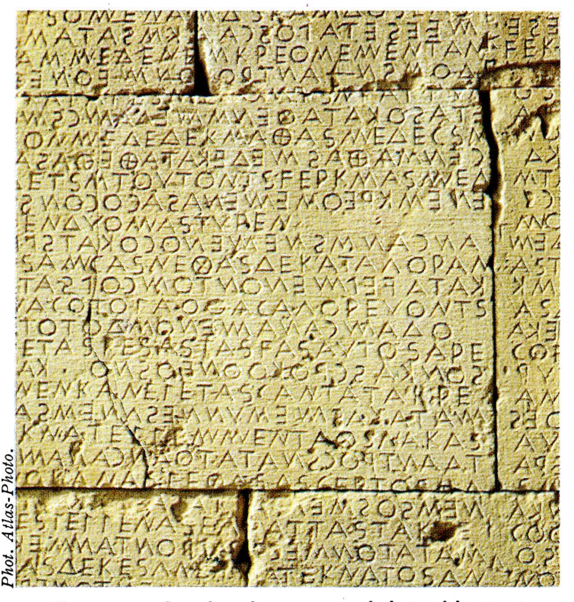
● *Anthroponymie*. C'est l'étude des noms propres de personnes. Elle est révélatrice de l'influence d'un groupe social sur un autre, ou encore des origines de certains peuples (par exemple : rapprochement des noms étrusques avec certains noms lydiens, cariens et crétois).

● *Chronologie*. Science qui détermine la date et la durée des événements. Souvent les Anciens, dont le calendrier ne suivait guère les données astronomiques, comptaient en années de règne; ils situaient donc un événement « l'an III du règne de X », ou bien « l'année où Y était consul ». La première tâche du chronologiste est donc de faire correspondre ces systèmes de datation avec notre système moderne. Lorsque l'archéologie nous fournit un document sur lequel sont mentionnés deux événements contemporains, l'un historique et l'autre astronomique (par exemple une bataille et une éclipse de soleil visible en un lieu donné du globe), il est possible, par un calcul astronomique, de fixer la date de cet événement par rapport à notre système chronologique actuel (en prenant le 1er janvier de l'an 1 comme point de départ). C'est ainsi qu'on a pu fixer quelques dates fondamentales de l'histoire de l'Égypte ancienne, ou encore la chronologie de la dynastie chinoise des Han. A partir de ces points de repère, une chronologie relative peut s'établir. D'une manière générale, la plupart des dates de l'Antiquité, surtout s'il s'agit d'une Antiquité très reculée, sont problématiques. Les historiens se sont entendus sur certaines chronologies conventionnelles (chronologies « hautes » ou chronologies « courtes »).



● *Cryptographie*. On appelle ainsi tout système de langage secret, permettant à des initiés de se communiquer des documents écrits sans crainte de divulgation. Les Lacédémoniens, par exemple, écrivaient leurs messages sur une lanière de cuir qu'ils enroulaient autour d'un bâton de dimension bien définie; le destinataire du message possédait un bâton identique à celui de l'expéditeur, il enroulait la lanière sur son propre bâton et pouvait ainsi lire le document (c'est ce qu'on appelle la *scytale*). La plupart des systèmes de cryptographie reposent soit sur la *substitution* d'une lettre à une autre, selon une convention de chiffrement établie à l'avance, soit sur des méthodes dites de *transposition*. Lorsque ces systèmes furent suffisamment connus pour qu'on mette en application des méthodes systématiques de décryptement, on vit se développer les *codes* et grilles divers, surtout au XIXe siècle. Tous les grands services diplomatiques européens connurent, à l'époque historique, leur service du chiffre.

● *Diplomatique*. C'est la science qui étudie les différents documents officiels (appelés autrefois *diplômes* ou *chartes*). L'étude de ce qu'on appelait les « vieux parchemins » s'est longtemps limitée aux documents médiévaux ; elle pose des problèmes d'authenticité, de datation, d'origine et l'on doit au bénédictin dom Jean Mabillon (1632-1707) la fondation de la diplomatique dans un ouvrage intitulé *De re diplomatica* (1681). Les travaux de Mabillon ont été suivis de ceux des Allemands Conring, C.H. Eckhnard, Joachim, etc., mais c'est aux bénédictins dom Tassin et dom Toustain qu'on est redevable du *Nouveau Traité de diplomatique* (1750-1765), ouvrage qui fut d'ailleurs traduit en allemand en 1769. Au XIXe et au XXe siècle, ce sont les Allemands et surtout les Autrichiens qui jouent un rôle de premier plan dans la diplomatique ; le nom le plus important de l'École de langue allemande est celui de Theodor von Sickel (1826-1908).



Phot. Atlas-Photo.

Un exemple de document épigraphique : l'inscription découverte en 1884 dans les ruines de l'ancienne Gortyne, en Crète, et appelée les* Lois de Gortyne *(Ve siècle avant J.-C.). Ce texte est relatif au droit civil (héritage, adoption, divorce) et au droit pénal.

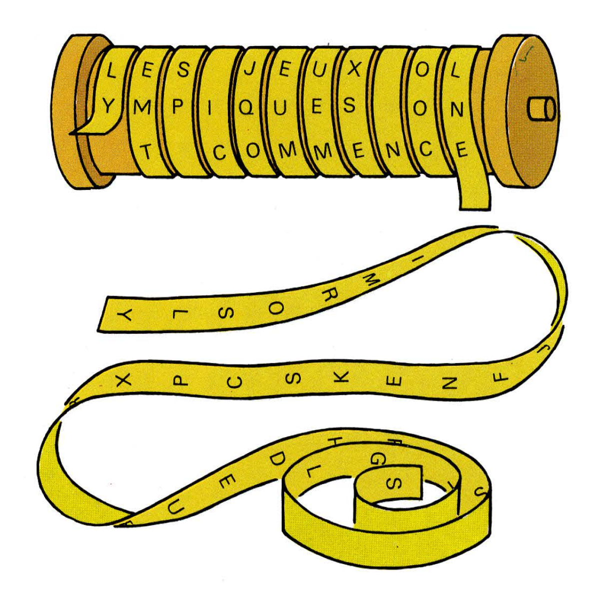
● *Épigraphie*. C'est la science des inscriptions sur tout ce qui n'est ni papyrus, ni parchemin. L'épigraphie s'intéresse donc d'une part aux inscriptions sur pierre, d'autre part à tous les objets (céramique, ivoire, etc.) que les historiens appellent l'*instrumentum*. Toute l'histoire ancienne est riche de documents épigraphiques sans nombre, en grec, en latin, mais aussi en égyptien ancien, dans les langues sémitiques de l'ancienne Mésopotamie, en crétois, en mycénien, etc. Les documents les plus faciles à comprendre sont évidemment les épitaphes ou certaines stèles funéraires. Dans l'ensemble, les « pierres qui parlent » nous fournissent non seulement des renseignements importants relatifs à l'histoire événementielle, mais de nombreuses informations relatives à l'histoire des peuples, tant économique, politique que sociale, c'est-à-dire à l'histoire générale. Les inscriptions antiques doivent être reconstituées, surtout si les documents sont mutilés (ce qui est fréquent), déchiffrés (ce qui n'est jamais extrêmement facile, d'autant plus que les graveurs utilisaient de nombreuses abréviations et que certaines inscriptions ne sont que des *graffiti*). Mais le problème le plus délicat de l'épigraphie est son utilisation ; comme le remarque L. Robert :

> *En ce domaine, il ne faut pas pêcher à la ligne ou au harpon, mais au filet... Une inscription isolée ne livre qu'une partie de son enseignement... L'inscription doit être mise à la fois dans la série des inscriptions du même lieu, de la même époque et du même sujet. (L'Histoire et ses méthodes,* Paris, NRF, 1961, p. 473.)

Les inscriptions sont généralement groupées dans des *Corpus*, constamment tenus à jour par des suppléments provenant des nouvelles découvertes archéologiques.

● *Généalogie*. C'est l'étude de la filiation des individus et de la succession des générations dans le temps.

Deux exemples de procédés cryptographiques. A gauche, une scytale lacédémonienne : l'expéditeur écrit un message sur une bande enroulée autour d'un bâton ; seul peut le lire celui qui possède un bâton de même diamètre (les lettres qui se suivent sur la bande déroulée ne veulent plus rien dire). A droite, une table carrée de Vigenère (XVIe s.) : ce système a résisté aux décrypteurs jusqu'en 1863.



A B C D E F G H I J K L M N O P Q R S T U V W X Y Z A
B C D E F G H I J K L M N O P Q R S T U V W X Y Z A B
C D E F G H I J K L M N O P Q R S T U V W X Y Z A B C
D E F G H I J K L M N O P Q R S T U V W X Y Z A B C D
E F G H I J K L M N O P Q R S T U V W X Y Z A B C D E
F G H I J K L M N O P Q R S T U V W X Y Z A B C D E F
G H I J K L M N O P Q R S T U V W X Y Z A B C D E F G
H I J K L M N O P Q R S T U V W X Y Z A B C D E F G H
I J K L M N O P Q R S T U V W X Y Z A B C D E F G H I
J K L M N O P Q R S T U V W X Y Z A B C D E F G H I J
K L M N O P Q R S T U V W X Y Z A B C D E F G H I J K
L M N O P Q R S T U V W X Y Z A B C D E F G H I J K L
M N O P Q R S T U V W X Y Z A B C D E F G H I J K L M
N O P Q R S T U V W X Y Z A B C D E F G H I J K L M N
O P Q R S T U V W X Y Z A B C D E F G H I J K L M N O
P Q R S T U V W X Y Z A B C D E F G H I J K L M N O P
Q R S T U V W X Y Z A B C D E F G H I J K L M N O P Q
R S T U V W X Y Z A B C D E F G H I J K L M N O P Q R
S T U V W X Y Z A B C D E F G H I J K L M N O P Q R S
T U V W X Y Z A B C D E F G H I J K L M N O P Q R S T
U V W X Y Z A B C D E F G H I J K L M N O P Q R S T U
V W X Y Z A B C D E F G H I J K L M N O P Q R S T U V
W X Y Z A B C D E F G H I J K L M N O P Q R S T U V W

On choisit un mot clé, ex. : MESSAGES.
Pour chiffrer « VIGENERE », on suit la rangée horizontale commençant par la lettre V, jusqu'à son intersection avec la colonne verticale commençant par la lettre M; on trouve la lettre H. I deviendra selon le même procédé, M. De même, G sera Y, H et M étant respectivement aux croisements des horizontales et verticales V M et I E.
VIGENERE deviendra donc : H M Y W N K V W.







Coll. Poindessault. Phot. Bordas J.B.

Les pièces de monnaie nous renseignent non seulement sur les personnages (à gauche, l'empereur Trajan), mais aussi sur les mœurs (on observe au centre un bel exemple de coiffure féminine sur la pièce d'or à l'effigie de Mattidie, nièce de Trajan) ; à droite la pièce d'argent, un statère grec, de Cilicie, vers 350 av. J.-C., était destinée à ne jamais sortir d'un temple : elle est incisée dans ce but.

● *Géographie.* Cette science intervient dans le travail de l'historien sous deux formes : soit sous son aspect traditionnel (connaissance des lieux où se sont déroulés certains événements, des climats, etc.), soit sous son aspect historique proprement dit : problème des frontières linguistiques, reconstitution de la géographie antique, localisation des sites, etc.

● *Héraldique.* C'est la science des blasons, emblèmes symboliques héréditaires.

● *Hydronymie.* Science des noms propres de rivières. C'est un aspect particulier de la *toponymie.*

● *Linguistique.* L'étude comparative des langues a considérablement servi l'histoire ancienne. L'existence reconnue d'une famille linguistique permet de déterminer, avec plus ou moins de certitude, les origines d'un peuple. L'étude des migrations (par exemple les progrès des Indo-européens dans l'Europe occidentale), des mélanges de peuples, du brassage des idées et des influences, tout cela peut sinon se comprendre ou se découvrir, du moins être suggéré par l'étude comparée des langues. Dans certains cas, la linguistique est même la clé de tout un chapitre de l'histoire de l'humanité : c'est particulièrement vrai pour l'histoire de l'Égypte ancienne et l'histoire des peuples de l'Antiquité proche-orientale.

● *Numismatique.* C'est l'étude des pièces de monnaie métalliques. Comme le remarque le spécialiste J. Babelon, les pièces de monnaie nous fournissent des renseignements de première main non seulement sur l'état économique de la société dans laquelle elle a cours, mais encore sur sa structure juridique et sociale. La numismatique comprend une partie typologique (classification des pièces, description des types, de leur poids, de leur forme, de la nature de leurs signes, des matières, etc.) et une partie interprétative : identifier le portrait gravé sur une médaille, interpréter les signes qu'elle porte, que ce soient des lettres ou des symboles, est une tâche laborieuse, qui exige une érudition considérable, ce qui explique que la numismatique soit une science assez peu répandue. Plus encore que pour les inscriptions, des inventaires des grandes séries de monnaie, des *Corpus* sont indispensables à l'historien.

● *Onomastique.* Étude des noms propres, elle comprend l'anthroponymie, l'hydronymie et la toponymie.

● *Paléographie.* C'est l'étude des textes anciens écrits (sur des papyrus, sur des parchemins, sur des tablettes). La paléographie est étroitement liée à la philologie, celle-ci établissant le texte qui a été déchiffré par celle-là.

● *Papyrologie.* Les Égyptiens écrivaient sur un support fabriqué avec les tiges d'une plante qui pousse dans les marais, *Cyperus papyrus ;* Linné l'a baptisée ainsi parce qu'on appelait, précisément, papyrus ce support des manuscrits antiques. Le papyrus a été répandu chez tous les peuples qui ont eu commerce, directement ou indirectement, avec les Égyptiens, en particulier les Grecs et les Romains; il cesse d'être utilisé couramment vers le IIIe siècle apr. J.-C., et, peu à peu, il est remplacé par des peaux de mouton traitées à la chaux et séchées à l'air, selon un procédé originaire de Pergame et qu'on a appelées pour cette raison des *parchemins.*

Jusqu'au XVIIIe siècle, on connaissait l'existence des papyrus (Pline l'Ancien décrit le procédé de fabrication dans son *Histoire naturelle*, au Livre XIII), et l'on en possédait même quelques-uns, assez tardifs (Ve siècle apr. J.-C.) trouvés à Ravenne. En 1752, en fouillant Herculanum, on découvrit près de deux mille rouleaux, à moitié carbonisés, aplatis, qu'on étala avec précaution ; il s'agissait de papyrus ayant appartenu à un ami de Cicéron, Calpurnius Pison, et sur lesquels étaient transcrites les œuvres d'un philosophe épicurien, Philodème. A partir du XIXe siècle, les *fellahs* égyptiens — profitant de l'engouement archéologique des voyageurs et des missionnaires — déterrent des milliers de papyrus (utilisés soit pour le cartonnage des momies, soit enfouis dans des engrais ou des tas d'ordures) qu'ils vendent à des marchands d'antiquités : une longue période de fouilles clandestines met ainsi au jour des dizaines de milliers de documents qui parviennent en Europe, mutilés, souvent séparés des autres éléments qui auraient servi à leur interprétation. Ce sont les fouilleurs britanniques qui ont organisé, à la fin du XIXe siècle, des recherches systématiques dans le Fayoum (Sir Flinders Petrie) : la papyrologie était née. La plupart des papyrus que nous possédons viennent d'Égypte ; ils portent des textes écrits en égyptien ancien, en copte, en araméen, en grec, en latin, etc. Ils intéressent en tout premier lieu (mais non pas uniquement) les historiens de l'Égypte ancienne et ceux de l'Antiquité classique, à qui ils fournissent des versions de textes qui n'étaient jusqu'alors connues que par des manuscrits médiévaux.

Les opérations auxquelles se livre un papyrologue ressemblent à celles des paléographes : déroulement du papyrus, déchiffrement, ce qui est souvent malaisé (l'écriture cursive et abrégée des papyrus n'est pas l'écriture régulière des parchemins ultérieurs), restitution des textes (qui ne sont généralement que des fragments de textes plus importants). Il faut ensuite que, par un travail collectif, les papyrologues fournissent aux historiens et aux divers spécialistes des listes systématiques des renseignements recueillis et des papyrus découverts, ce qui n'est pas non plus une tâche aisée en raison du très grand nombre de documents.

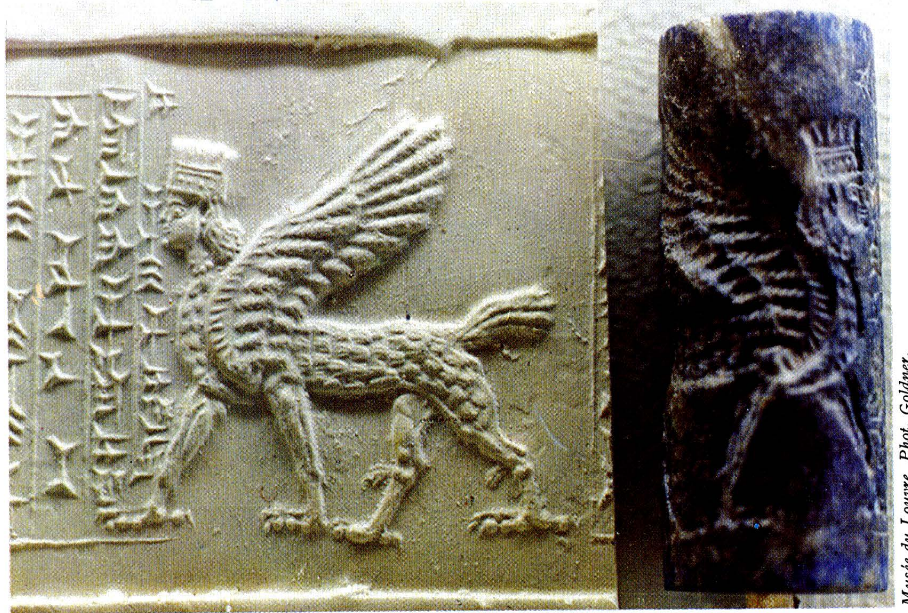
Si on excepte les papyrus égyptiens qui sont l'une des sources de l'égyptologie, que peut-on tirer de l'abondante moisson des papyrus gréco-latins ?

Contrairement à ce qu'on pourrait croire, les vieux textes ainsi retrouvés sont moins bons que nos manuscrits du Moyen Age ; on y retrouve autant de fautes (et parfois plus) : ils sont souvent rédigés par des « amateurs », par des scribes bien moins cultivés que les moines qui recopiaient patiemment les manuscrits de Platon ou de Virgile. Cependant certains documents ont un grand intérêt : ils nous restituent des textes que nous ignorions (par exemple la *Constitution d'Athènes* d'Aristote ou un drame satirique d'Eschyle intitulé *Les Tireurs de filets*). Il y a enfin des papyrus relatifs à la vie quotidienne des Grecs et des Égyptiens (listes de magistrats, documents fiscaux, documents économiques, etc.) ; ces témoignages, joints aux *ostraka* (morceaux de poterie sur lesquels on écrivait hâtivement des textes ou des noms éclairent parfois d'un jour nouveau des tranches entières d'un passé qu'on croyait perdu.

● *Prosopographie.* Supposons qu'un historien désire étudier la composition du Sénat à Rome au IIe siècle apr. J.-C. par exemple. Il va réunir en un fichier méthodique tous les renseignements (littéraires, épigraphiques, papyrologiques) qu'il peut trouver sur tous les sénateurs de cette époque dont on connaît l'existence : les recherches de ce genre constituent la *prosopographie* (étude des personnages). C'est un travail long et minutieux, qui exige la tenue d'un fichier permanent, car les découvertes nouvelles peuvent changer considérablement l'idée qu'on se fait d'une classe de magistrats ou d'une classe sociale. C'est évidemment dans le domaine de l'histoire grecque et romaine que la prosopographie a pu véritablement se développer.

● *Sigillographie.* Le *sceau*, marque de propriété, signe d'authentification, a été connu de toutes les civilisations antiques ; sous forme de cachet ou de cylindre-sceau (qu'on *roulait* sur le document), ou encore d'entailles conventionnelles, on le retrouve chez les Égyptiens, chez les Mésopotamiens, chez les Grecs et les Romains, mais aussi chez tous les peuples de l'histoire moderne et contemporaine. L'étude des sceaux s'appelle la *sigillographie.* Les sceaux, comme les monnaies, nous offrent des portraits de personnages, des renseignements reflétant l'activité d'une ville ou d'une profession, du style vestimentaire aux diverses époques, etc. : ce sont des documents de valeur pour l'étude de l'aspect concret des civilisations.

● *Toponymie.* C'est l'étude des noms propres de lieux (noms de villages, noms de villes, mais aussi noms de grandes propriétés), qui ont parfois disparu des cartes mais qui se retrouvent sur les cadastres. L'étude toponymique est révélatrice de la présence de certains groupes de populations, qui ont peut-être disparu, mais qui ont laissé derrière elles, à titre de souvenirs, le nom d'un village ou d'une ville. L'étude rigoureuse des lieux-dits, les comparaisons toponymiques, etc., permettent souvent de retracer la géographie historique des populations disparues.

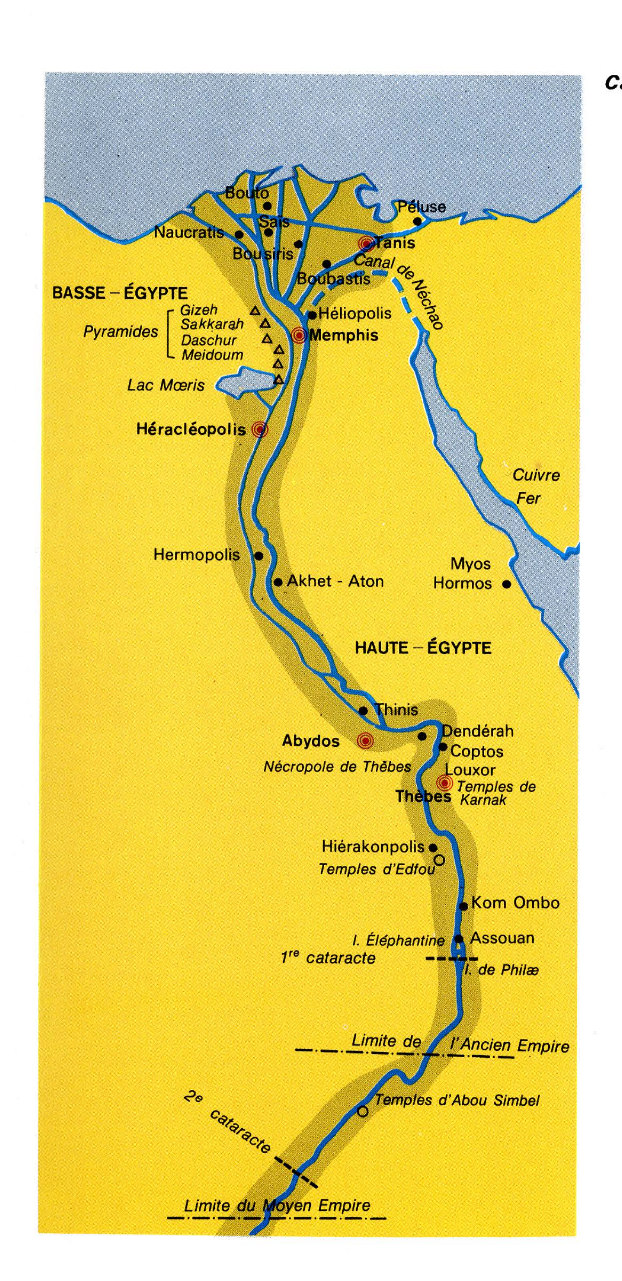


Musée du Louvre. Phot. Goldner.

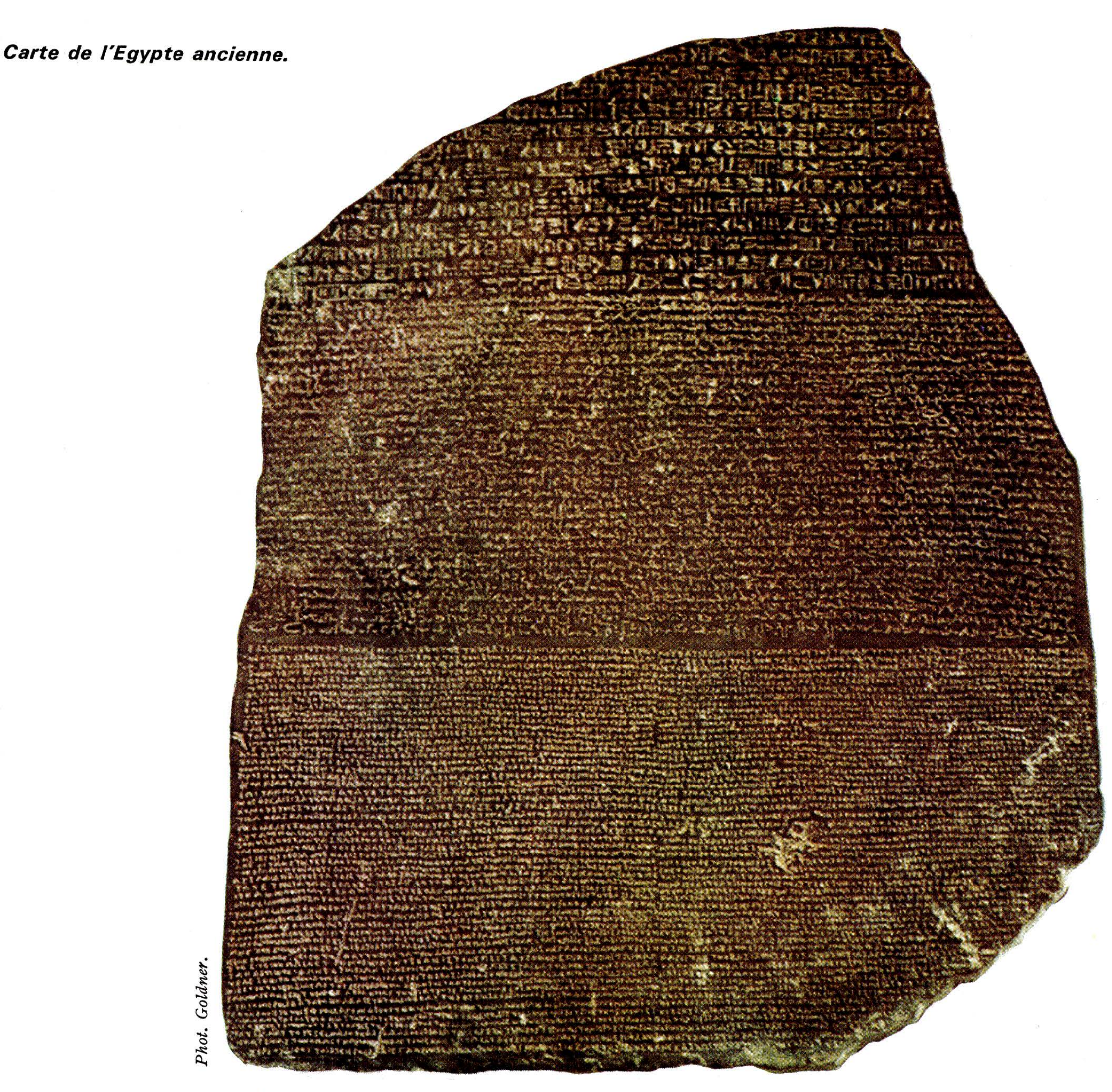


Phot. Giraudon.

A gauche : un cylindre - sceau assyrien et son empreinte. A droite : un sceau égyptien de la XIXe dynastie.



Carte de l'Egypte ancienne.



Phot. Goldner.

La pierre de Rosette (en arabe : Rachîd) a été déterrée en 1799, au cours des travaux de fondation du fort Julien, au nord de la ville. On distingue nettement le texte trilingue que put déchiffrer Champollion. Cette pierre, sans doute le document le plus célèbre de l'égyptologie, est conservée au British Museum, à Londres ; il en existe des moulages dans tous les musées d'antiquités du monde.

L'ÉGYPTE ANCIENNE

LES ORIGINES.

L'Égypte est une bande étroite de terre, large de quelques dizaines de kilomètres, qui s'étire de la Méditerranée aux cataractes du Nil sur près de 2 000 km. De part et d'autre de cette vallée, il n'y a que des déserts. Le delta du Nil, élargi en éventail, constitue la *basse Égypte ;* au sud de Memphis, ville située à la pointe du delta, c'est la *haute Égypte* où la largeur des terres cultivées atteint rarement 10 km. Dans ce pays isolé du reste du monde par la Méditerranée et les déserts, s'est développée pendant trois mille ans une civilisation brillante dont l'étude est l'objet de *l'égyptologie*.

L'égyptologie.

Comment nous connaissons l'Égypte ancienne.

Jusqu'au XIXe siècle, l'histoire et la civilisation égyptiennes ne nous étaient connues que par les œuvres des écrivains grecs Hérodote, Strabon, Plutarque et par quelques fragments des Pères de l'Église (Clément d'Alexandrie, Eusèbe de Césarée), ainsi que par les débris d'une *Histoire de l'Égypte* écrite au IIIe siècle av. J.-C. par un prêtre égyptien du nom de Manéthon (c'est à lui qu'on doit la classification des pharaons en trente dynasties). Encore faut-il préciser que l'œuvre de Manéthon ne nous est pas parvenue directement ; nous la connaissons par ce qu'en rapportent l'historien juif Flavius Josèphe (37 apr. J.-C. - vers 100) et Eusèbe de Césarée, l'œuvre de ce dernier ayant été elle-même compilée au VIIIe siècle apr. J.-C.

En 1798, Bonaparte entreprend l'expédition d'Égypte et fonde, le 22 août 1798, l'Institut d'Égypte. Les savants qui l'accompagnent publient en 1809 une *Description de l'Égypte* qui marque le point de départ de l'égyptologie moderne, dont le nom le plus illustre est sans conteste celui de Jean-François Champollion (né à Figeac en 1790, mort à Paris en 1832), passionné dès l'âge de seize ans par l'étude des langues orientales et professeur d'histoire au lycée de Grenoble en 1809.

● *Le déchiffrement des hiéroglyphes.* Les hiéroglyphes (écritures sacrées) sont les signes figuratifs dont se servaient les anciens Égyptiens pour écrire : la première tâche des savants fut de percer les secrets de ce mode d'écriture. Après les essais — infructueux — du Suédois Akerblad et du Français Sylvestre de Sacy (1802) puis ceux du physicien anglais Thomas Young (dont l'article sur les hiéroglyphes, rédigé en 1819, fut publié dans l'*Encyclopaedia britannica* en 1824), Champollion s'attaqua à son tour au déchiffrement d'une pierre découverte en août 1799 près de la ville de Rachîd (en français : Rosette) sur la rive gauche du Nil à environ 45 km d'Alexandrie. La *pierre de Rosette,* rapportée par un officier de Bonaparte nommé Bouchard (ou Bousard ?) mesure environ 112 cm de long sur 71 cm de large et porte un texte trilingue ; on y trouve, de haut en bas, des caractères hiéroglyphiques, puis des hiéroglyphes simplifiés (caractères *démotiques*, voir ci-dessous) et enfin un texte grec. Ce texte trilingue devait permettre à Champollion de percer le secret millénaire des hiéroglyphes (voir p. 6).

Après Champollion, qui avait préparé avant sa mort une grammaire et un dictionnaire de l'ancien égyptien, la langue égyptienne fut étudiée par toute une lignée d'égyptologues, parmi lesquels on peut citer de Rougé, Lepsius, Chabas, Brugsch, Birch, Goodwin, Mariette, Naville, Maspero et Erman.

● *L'apport de l'archéologie.* Le déchiffrement des textes (pierres tombales, inscriptions sur les murs et les colonnes des temples, papyrus, etc.) est complété par les découvertes de l'archéologie. Jusqu'en 1850, l'archéologie égyptienne s'est limitée à l'ouverture des tombeaux des pharaons. A partir de la deuxième moitié du XIXe siècle, des fouilles systématiques ont été entreprises par des savants français, britanniques, américains, allemands, italiens, etc. Les fondateurs de l'archéologie égyptienne sont l'Anglais A.H. Rhind et le Français Auguste Mariette ; à leur suite Édouard Naville et Flinders Petrie définissent les méthodes scientifiques de

l'archéologie égyptienne (vers 1880), suivies des travaux de G. Maspero et de Jacques de Morgan. La découverte la plus spectaculaire et la plus importante des archéologues est sans conteste la mise au jour du tombeau de Toutânkhamon en 1922.

Avant d'étudier l'écriture hiéroglyphique, il convient de rappeler que les Égyptiens, comme à peu près tous les peuples de l'Antiquité, ont utilisé comme support de leur écriture, outre les monuments, sarcophages, etc., un support végétal fait de bandes étroites d'une plante qui pousse sur les bords du Nil et dont le nom savant est *Cyperus papyrus.* Les Égyptiens découpaient en bandes étroites les tiges de papyrus et les collaient ensuite pour réaliser une sorte de papier qui a servi pendant toute l'Antiquité. Le premier rouleau de papyrus introduit en Europe fut acheté par un marchand en 1778.

Les écritures égyptiennes.

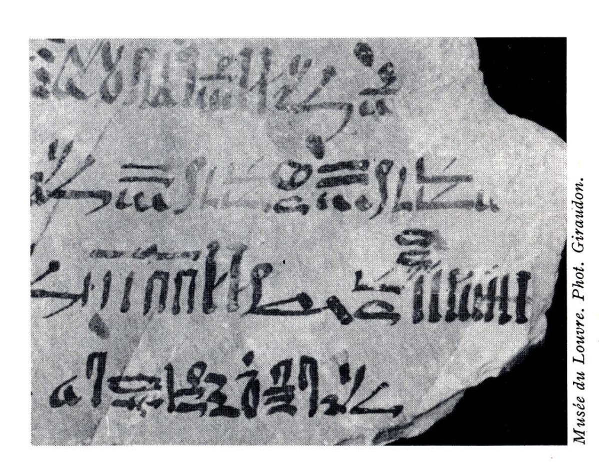
Ce serait une erreur de croire que les Égyptiens ne connaissaient qu'une seule écriture, celle que les Grecs ont appelée « écriture sacrée » (en grec *hieros :* « sacré », et *glyphein :* « gravé », d'où le terme *hiéroglyphe).* On connaît quatre types de caractères égyptiens, employés à différentes époques :

- *Les hiéroglyphes proprement dits.* Ce sont des *pictogrammes* (représentations figurées) particulièrement soignés ; il s'y mêle de nombreux signes qui ont une valeur phonétique (voir ci-dessous).

Ces hiéroglyphes, difficiles à graver, ont été parfois stylisés : ce sont des *hiéroglyphes simplifiés.*

- *L'écriture hiératique* (ainsi dénommée par les Grecs parce que, à leur époque, elle était uniquement employée par la classe sacerdotale) s'est développée parallèlement à l'écriture hiéroglyphique. En général, les hiéroglyphes purs sont réservés aux inscriptions gravées sur pierres tandis que l'écriture hiératique est utilisée sur des papyrus ou sur des matériaux plus périssables. Les Égyptiens suivaient en cela une manière de faire qui est encore la nôtre : nous écrivons nos lettres les plus usuelles *à la main,* mais nous imprimons ou dactylographions des textes officiels ou destinés à une grande diffusion.

- *L'écriture démotique* (populaire) est l'écriture transformée de la Basse-Époque (après le Nouvel Empire).



Musée du Louvre. Phot. Giraudon.

***Un exemple d'écriture démotique sur* ostrakon.**

- *L'écriture copte* apparaît au IIIe siècle apr. J.-C. lorsque le christianisme est installé en Égypte et que les signes hiéroglyphiques sont abandonnés au profit d'une écriture alphabétique utilisant les lettres de l'alphabet grec et certains signes destinés à représenter des sons qui n'existaient pas en grec mais qui étaient propres à l'égyptien. Cette écriture porte le nom des chrétiens d'Égypte (le mot copte vient du grec *Aiguptos :* « Égypte ») qui furent les seuls à l'employer. Le copte a survécu jusqu'au XVIIe siècle ; il est aujourd'hui la langue liturgique de l'Église copte.

On a longuement discuté, en linguistique, de la nature de la langue égyptienne. En s'appuyant sur des ressemblances de vocabulaire, des habitudes grammaticales et communes, on a voulu tour à tour faire de l'égyptien soit une langue purement africaine (le groupe des langues dites *chamitiques,* langues des populations du nord-est de l'Afrique), soit une langue purement sémitique (comme les langues de la Mésopotamie). A l'heure actuelle, les partisans de ces deux doctrines ont été renvoyés dos à dos. Les langues sémitiques, l'égyptien et les langues africaines comme les langues kouchitiques, le berbère, le touareg, semblent faire partie d'un même groupe qu'on appelle le groupe des langues chamito-sémitiques.

Éd. Rencontre. Phot. André Held.

Hiéroglyphes de la tombe de Rekhmirê, vizir du pharaon Thoutmôsis III (Thèbes, XVe s. av. J.-C.)

Le déchiffrement des hiéroglyphes.

- *L'œuvre de Champollion.* La pierre de Rosette comprend (voir la photographie) trois catégories de caractères ; il est normal de penser qu'il s'agit d'un même texte écrit différemment avec trois systèmes d'écriture. Le texte grec (incomplet) était facile à lire ; il commémore l'accession au trône d'Égypte du roi Ptolémée V Épiphane en 197 av. J.-C. et énumère les bienfaits de ce roi à l'égard des prêtres. Le second texte, qui est complet, est écrit en *démotique,* le texte hiéroglyphique est incomplet. Akerblad et Sylvestre de Sacy réussirent à isoler un groupe de signes, entourés d'un cadre (c'est ce qu'on appelle un *cartouche*) représentant le nom du roi Ptolémée (en grec : *Ptolemaios*). Thomas Young essaya alors d'établir une correspondance entre les signes hiéroglyphiques et les lettres de l'alphabet grec, mais il ne parvint pas à un résultat satisfaisant. Le problème qui se posait avant Champollion était le suivant : chaque signe représente-t-il une *idée* ou un *son?* S'agit-il d'une écriture *idéographique* ou *phonétique?* Et, dans ce dernier cas,

chaque signe est-il représentatif d'une syllabe ou d'une lettre ?

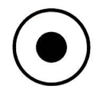
Champollion découvrit d'abord que — comme en arabe et en hébreu — les consonnes seules étaient écrites. Il fit alors le raisonnement suivant : si l'écriture égyptienne est phonétique, en tenant compte de l'absence des voyelles, un mot comme PTOLEMAIOS devrait comprendre cinq signes (P T L M S) dans le cas d'une écriture alphabétique, et deux signes (PTOL(E)-MAIOS) en écriture syllabique. Or le cartouche comprenant le nom du roi contient un bien plus grand nombre de signes. Conclusion : l'écriture hiéroglyphique est *à la fois* idéographique, syllabique et alphabétique ; elle comprend des signes qui se lisent et d'autres qui ne se lisent pas et qui sont là pour préciser la lecture de l'ensemble. A partir de cette remarque, Champollion déchiffra les noms des souverains grecs écrits en égyptien, puis parvint à lire des noms proprement égyptiens relevés sur un autre monument : Ramsès et Thoutmôsis. Il fit même plus que les lire, il comprit le sens du nom Ramsès (Rê, le dieu Soleil, l'a engendré).

Après les travaux de Champollion, exposés dans une *Lettre à M. Dacier relative à l'alphabet des hiéroglyphes phonétiques* (22 août 1822), on pouvait *lire* les textes égyptiens, on commençait à les comprendre et l'œuvre des savants qui vinrent après lui a permis de les traduire.

● *Principe général des hiéroglyphes.* Notons d'abord que les textes peuvent s'écrire aussi bien de gauche à droite que de droite à gauche ou de haut en bas. On peut retenir comme règle générale qu'il faut lire un texte de gauche à droite si les hiéroglyphes représentant des personnages humains regardent vers la droite, et de droite à gauche dans le sens contraire. Cela posé, on peut retenir qu'un signe hiéroglyphique peut être utilisé avec trois valeurs différentes :

— *Valeur idéographique directe :* le signe exprime ce qu'il représente. Par exemple :



manger — oreille — construire — soleil

— *Valeur « symbolique » :* le signe exprime une idée *voisine* de sa représentation concrète. Par exemple :




se taire (main sur la bouche) — le jour ou le dieu du Soleil (Rê).

— *Valeur phonétique :* le signe représente un son (une consonne ou un groupe de consonnes).

Par exemple, le signe  (*pr :* « maison »)

sera employé toutes les fois que le son *pr* (*par, per, pir,* etc.) entrera dans un mot. Si l'on veut, l'écriture phonétique va imiter l'art du rébus ; le mot français « courbette » (mouvement du cheval qui se cabre) peut s'écrire :


ou



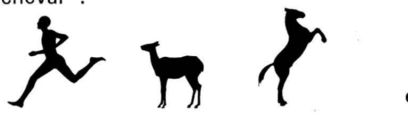
courbette — court — bête

Pour comprendre le mécanisme de l'écriture hiéroglyphique, et ses principales difficultés, retenons cet exemple. Le mot :



peut signifier : « un homme court devant une bête », « une bête court », si on lui donne une signification idéographique, et « courbette » si on lui donne une signification phonétique. Pour souligner le caractère phonétique, et éviter l'ambiguïté, on peut ajouter des signes caractéristiques, par exemple les consonnes initiales des syllabes.

On peut aussi combiner l'écriture en rébus et un signe conventionnel rappelant qu'il s'agit d'un mot relatif au cheval :



etc.

C'est pratiquement ce qui se rencontre dans les textes hiéroglyphiques, et l'on comprend pourquoi il est si difficile de les lire, d'autant plus que les habitudes varient souvent d'une époque à une autre ou même d'un scribe à un autre. Sans donner une valeur absolue aux remarques qui vont suivre, on peut cependant retenir, pour l'égyptien classique, les règles générales indiquées ci-dessous.

● *Règles générales de lecture de hiéroglyphes.*

1 — Les signes à valeur idéographique sont en général moins fréquents que les signes à valeur phonétique ; les scribes utilisent souvent un petit trait vertical que l'on place sous le signe lorsqu'on veut marquer sa valeur idéographique. Ainsi le signe représentant une vipère cornue (en égyptien : *ft*) se lira « vipère cornue » s'il est écrit :



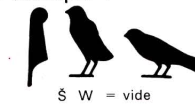
2 — Les signes, quand ils sont pris phonétiquement, ne représentent pas seulement une consonne, ils peuvent en représenter plusieurs selon les cas. Par exemple le signe « vipère cornue », s'il est pris dans sa valeur phonétique, représente le son « *ft* ».

3 — Les mots sont en général accompagnés d'un signe qu'on appelle un *déterminatif,* précisant la classe à laquelle appartient le mot. Ainsi :

— Les noms de personnes, de métiers, sont accompagnés du signe (« homme ») ;

— Le signe  accompagne les mots que suggère le geste de porter la main à son visage (pleurs, faim, soif, tristesse, parole, etc.) ;

— Le moineau   accompagne tous les mots dont le sens est restrictif (vide, malade, petit, etc.) exemple :

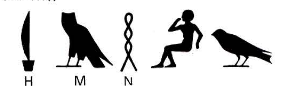



Š W = vide — Mr = malade

— Le rouleau de papyrus attaché à un fil, accompagne souvent des mots abstraits, etc.

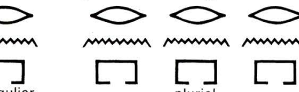


4 — Il peut y avoir plusieurs déterminatifs dans un seul mot ; par exemple le mot « orphelin » s'écrit :



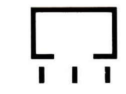
H M N

5 — Le pluriel s'indique souvent par la répétition, trois fois de suite, du même signe. Exemple :



singulier — pluriel

On rencontre aussi le triple trait vertical. Exemple :

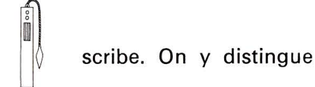


6 — Certains hiéroglyphes étaient utilisés par les prêtres ou le peuple avec une valeur symbolique et magique ; on les retrouve sur des objets divers : vêtements, amulettes, bijoux. Les trois plus répandus sont les suivants :





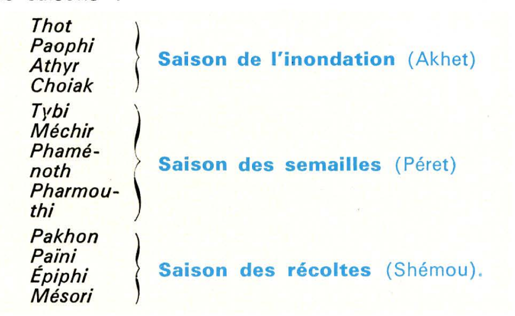
Œil d'Horus — Protection — Vie.

7 — Le signe  scribe. On y distingue nettement la planchette comprenant les deux encriers (les scribes utilisaient l'encre noire et l'encre rouge), le sac qui contenait les pigments en poudre, et un étui pour l'instrument d'écriture (la « plume »).

Chronologie générale de l'Égypte.

Le calendrier égyptien.

L'année civile. L'année égyptienne se composait de douze mois de trente jours, répartis en trois saisons :



Mois	Saison
Thot, Paophi, Athyr, Choiak	**Saison de l'inondation** (Akhet)
Tybi, Méchir, Phamé-noth, Pharmou-thi	**Saison des semailles** (Péret)
Pakhon, Païni, Épiphi, Mésori	**Saison des récoltes** (Shémou).

Cette année de trois cent soixante jours était complétée par cinq jours supplémentaires (jours *épagomènes*) décidés arbitrairement par le pharaon. En principe le premier jour du mois de *Thot,* qui est celui où commence la crue, correspond au 19 juillet (à la latitude de Memphis). Cette date correspond à l'apparition en même temps à l'horizon du Soleil et de l'étoile Sothis (Sirius) ; c'est ce qu'on appelle le *lever héliaque de Sothis.*

● *Décalage entre l'année civile et l'année agricole.* Au total, l'année civile a 365 jours. Mais on sait que l'année solaire est composée en fait de 365 jours 1/4 ; tous les quatre ans, l'année égyptienne avance donc de vingt-quatre heures sur l'année solaire, c'est-à-dire sur l'année agricole. Les fêtes qui avaient lieu le premier jour de *Thot* n'étaient donc pas toujours accompagnées du début de la crue (au bout de cent vingt ans, elles avaient un mois de retard sur ce phénomène). Pour rétablir la concordance, certains pharaons prenaient la décision d'ajouter, à certains moments de l'histoire, un mois ou deux mois épagomènes. En fait, les trois phénomènes suivants : lever du Soleil, lever héliaque de Sothis, début de la crue du Nil et 1er jour de *Thot* ne se produisent en même temps qu'une fois tous les 1460 ans (si l'on compte en années « égyptiennes »), ce qui s'est produit, si l'on fait le calcul astronomique : entre 4245 et 4242 av. J.-C., entre 2785 et 2782 av. J.-C., entre 1325 et 1322 av. J.-C.

On peut donc faire le raisonnement suivant : les Égyptiens ont utilisé le calendrier *sothiaque* pour la première fois à l'une de ces trois périodes ; on admettait autrefois (chez les partisans de la chronologie *haute*) que le calendrier solaire avait été institué entre 4245 et 4242 av. J.-C. ; de nombreuses raisons, qu'il est impossible d'énumérer ici, ont conduit les historiens à adopter comme date de départ du calendrier solaire en Égypte l'an 2785 av. J.-C. (chronologie *basse*).

● *Chronologie relative et chronologie absolue.* Actuellement, nous notons les événements à partir du 1er janvier de l'an 1, défini comme point de départ de l'ère chrétienne. Les Égyptiens, comme beaucoup de peuples de l'Antiquité, dataient les événements par rapport au règne sous lequel l'événement s'était passé. Ils disaient donc : l'an 2 de Ramsès II, l'an 9 d'Aménophis Ier, etc. Il est possible de raccorder la chronologie égyptienne à nos méthodes de datation moderne grâce à certains textes qui portent à la fois un renseignement historique et un renseignement astronomique. Trois textes nous précisent que le lever héliaque de Sothis a eu lieu au moment du règne de Sésostris III, l'an 9 d'Aménophis Ier, et sous le règne de Thoutmôsis III. En faisant le calcul astronomique, on peut conclure : que le règne de Sésostris III commence vers 1880 av. J.-C. ; que l'an 9 d'Aménophis Ier se situe entre 1558 et 1555 av. J.-C., que le règne de Thoutmôsis III débute entre 1483 et 1480 av. J.-C.

Ainsi, grâce au calcul des astronomes, nous pouvons connaître avec certitude la date de trois règnes. En combinant ces dates avec les chronologies relatives, les généalogies, les rapports avec l'histoire des peuples voisins, etc., on peut fixer approximativement la chronologie générale de l'Égypte. Les historiens actuels admettent que l'histoire égyptienne a commencé au début du IIIe millénaire (date traditionnelle : 2778 av. J.-C.) selon la chronologie longue, et 2650 selon la chronologie courte, que nous adopterons ici. Les méthodes radiochronologiques sont un moyen de contrôle sérieux en ce qui concerne les dates les plus reculées de la préhistoire et de l'histoire.

Éd. Rencontre. Phot. André Held.

Le rôle des scribes dans les anciennes civilisations a été capital ; remarquer, posé sur le genou gauche du scribe, son matériel à écrire avec les deux emplacements circulaires pour les colorants et les calames posés sur l'oreille, comme nous le faisons avec nos crayons modernes.

Grandes divisions de l'histoire de l'Égypte.

Les premiers habitants de l'Égypte sont parvenus à cultiver les terres le long des rives du Nil au Ve millénaire av. J.-C. ; ils se sont organisés en petits groupes qu'on a appelés des *nomes*. Les nomes se sont ensuite groupés en deux ensembles qu'on appelle d'une façon un peu pompeuse des royaumes (royaume du Nord et royaume du Sud) unifiés en un seul État aux alentours de l'an 3000 av. J.-C. On a coutume de diviser l'histoire de l'Égypte en trois périodes : l'*Ancien Empire*, le *Moyen Empire* et le *Nouvel Empire*, séparées par des périodes dites *périodes intermédiaires*, correspondant à un État déclinant. A partir de l'Ancien Empire, les rois qui règnent en Égypte s'appellent des *pharaons*.

Toute l'histoire de l'Égypte ancienne se situe avant l'ère chrétienne ; les dates que nous donnerons par la suite se situeront toutes avant J.-C., précision que nous n'écrirons plus, afin d'alléger le texte (voir tableau n° 5 de l'*Annexe*).

La préhistoire.

Généralités.

La préhistoire de l'Égypte est une période importante, puisque la langue, les croyances religieuses, l'écriture, les institutions de l'Égypte historique se sont formées en ces siècles obscurs qu'on ne connaît que par les *outils* mis au jour par les préhistoriens en des sites divers de la vallée du Nil. A l'époque historique (entre 2400 et 2200 environ), des inscriptions qu'on a appelées les *Textes des pyramides* (il ne s'agit pas des grandes pyramides, mais de petits tombeaux pharaoniques de la Ve et de la VIe dynastie) font allusion à des événements qui auraient eu lieu à l'époque préhistorique (les *nomes*, fusion des royaume du Nord et du Sud, etc.). Aucun document archéologique n'est venu confirmer, à ce jour, les faits légendaires rapportés par les *Textes des pyramides*.

On distingue dans la préhistoire de l'Égypte trois grandes périodes, correspondant à celles qui sont définies en Europe et dans les autres parties du monde.

- *L'âge de la pierre taillée (paléolithique)* sur lequel nous ne savons à peu près rien sinon que le climat était différent, et la vallée du Nil habitée par des nomades qui n'ont sans doute pas de rapport avec les futurs habitants de l'Égypte.

- *L'âge de la pierre polie (néolithique)* qui débute sans doute vers l'an 5500 ; le climat s'est fixé et — d'après les squelettes qu'on a découverts — on peut affirmer que la vallée du Nil est occupée par des races mélangées, comprenant tous les intermédiaires entre le type négroïde et le type non négroïde (se rapprochant de la race dite *hamitique*, c'est-à-dire apparentée aux autres populations de l'Afrique du Nord et de l'Est comme les Bedjas en Afrique orientale, les Berbères, les Touaregs et les Kabyles actuels).

- *L'âge du cuivre et de la pierre taillée (énéolithique)* débute sans doute au Ve millénaire av. J.-C. : c'est à cette époque qu'apparaissent sans doute en Égypte la technique de la construction, l'art et la religion ; c'est en particulier à l'énéolithique que remonte la grande période de la céramique égyptienne (découverte de l'émail bleu-vert). C'est probablement à ce moment obscur de l'histoire que se réfèrent les faits (non vérifiés) des *Textes des pyramides*.

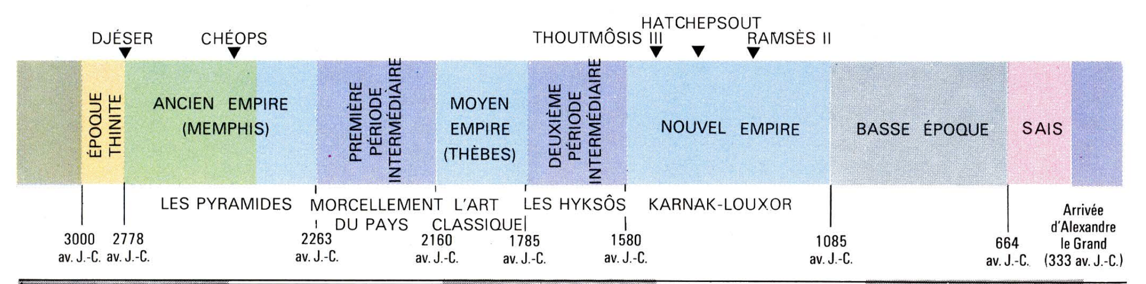


Schéma chronologique de l'histoire égyptienne.

Résumé de nos connaissances sur la préhistoire égyptienne. (Voir page ci-contre.)

Ages	Géographie de la vallée du Nil à l'époque considérée	Principales stations préhistoriques	Industries	Art et civilisation
PALÉOLITHIQUE	Climat chaud et humide (type équatorial) ; pas de déserts, mais des forêts avec de grands mammifères (éléphants, ours, etc.). Au fur et à mesure de l'assèchement progressif du pays, le Nil s'enfonce dans le calcaire, creusant dans sa vallée des terrasses.	Aucun reste humain n'a été retrouvé; seuls témoins des passages de l'homme : des silex et des instruments retrouvés un peu partout dans les limons du fleuve.	Objets variés en silex taillé, en quartz, etc. (coups de poing, couperets, éclats pointes, etc.).	Les chasseurs nomades qui ont vécu dans la région à cette époque n'ont laissé aucun vestige comparable à l'*art des cavernes* qu'on retrouve en Europe au paléolithique.
NÉOLITHIQUE	Assèchement de l'Afrique du Nord, raréfaction des précipitations. La forêt disparaît et laisse place à la brousse puis au désert. Le Nil a acquis, alors, son cours et son régime actuels.	C'est l'époque du peuplement de l'Égypte. Les stations sont nombreuses et souvent enfoncées dans les limons du Nil, ce qui interdit les fouilles. Stations non enlisées : El-Omari, Mérimdé-Béni-Salamé, stations du Fayoum et stations de haute Égypte (Tasa, Toukh, etc.).	— Armes de silex (lance, flèche) et surtout la *hache polie* de silex caractéristique de cette époque. — En os : pointe, harpon, etc. — Tissage et vannerie, céramiques faites à la main sans décoration (rouges ou noires, lisses ou rugueuses).	Les nomades deviennent sédentaires; apparition de l'agriculture (froment, orge), domestication des animaux. — Villages faits de huttes isolées en roseau; existence de petites enceintes ovales qui servent d'abris. Les nécropoles sont en dehors du village; les morts sont placés en *position fœtale* et reposent sur le côté gauche. Mobilier funéraire rudimentaire (vases) qui permet de penser que les hommes de cette période croyaient à un mode d'existence après la mort. — La civilisation semble plus avancée dans le Nord (Mérimdé, Fayoum, El-Omari) que dans le Sud.
ÉNÉOLITHIQUE	*Idem.*	— En Basse-Égypte : Méadi et Héliopolis. — En Haute-Égypte : Badari, puis El-Amrah et Nagada (on connaît une vingtaine de stations importantes énéolithiques en Haute Égypte). — On parle, à propos de ces étapes préhistoriques, de Badarieu, d'Amartien et de Gerzéen.	— Emploi simultané du silex et du cuivre (martelage : outils nombreux et variés, plus soignés qu'à l'âge précédent). — Tissage du lin; vêtements de cuir (comme à l'âge précédent). — Vases de pierre (nouveauté) et céramiques décorées; apparition de l'émail bleu-vert et de l'émail vitreux (découverte du verre qui n'est travaillé que sous forme de *pâte*).	— L'âge énéolithique est le prolongement du précédent; les demeures sont cependant plus soignées, les nécropoles séparées des villages et les morts, enveloppés dans des nattes, sont placés dans des sarcophages en terre cuite ou en bois. — C'est l'époque où les *nomes* se sont groupés en deux royaumes (du Nord et du Sud), dont le roi est appelé *Nésout* au Sud, et *Biti* au Nord. Après la fusion des deux royaumes, le roi unique — le *pharaon* — porte un emblème qui combine les deux couronnes : c'est le *pschent*. Le Nord l'emporte sur le plan de la civilisation et sur le plan politique. — Le village laisse la place à la ville, et l'art égyptien apparaît : bijoux, objets de toilette, statuettes de femmes nues en ivoire (dans les tombes, pour le « plaisir » du défunt). Il ne s'agit pas d'un art populaire, mais d'un art aristocratique et luxueux : les matériaux (ivoire, os, plaques de schiste vert, etc.) sont raffinés. Principaux thèmes traités : figures humaines (femmes nues, hommes barbus, bras collés au corps), art animalier très évolué, art ornemental, amulettes. Représentative de l'art énéolithique, la pièce la plus célèbre est le manche de couteau de Djebel el-Arak (art du bas-relief).

Musée du Louvre. Phot. Jeanbor.

Manche du couteau de Djebel el-Arak.

L'Égypte préhistorique.

L'entrée de l'Égypte dans l'histoire.

● *Les Textes des pyramides.* Ils nous apprennent que les *nomes* du Delta auraient été unifiés par un « roi du Nord », Osiris, dont le successeur, Horus, aurait attaqué le roi du Sud, Seth. Cette monarchie unifiée (que l'égyptologue allemand Sethe situe vers 3600, avec comme capitale Héliopolis, ce qui est sûrement hypothétique) se serait à nouveau divisée en deux royaumes : Haute-Égypte (capitale El-Kab) et Basse-Égypte (Bouto). Vers l'an 3000, un roi du Sud, *Ménès,* aurait reconstitué l'unité du pays et fondé la première dynastie.

● *Ménès et les deux premières dynasties égyptiennes.* L'époque précédant immédiatement les dynasties s'appelle l'époque prédynastique. Le nom de Ménès apparaît dans la liste de Manéthon (voir ci-dessus, p. 5) mais des textes retrouvés à Hiérakonpolis (voir la carte) évoquent un roi Scorpion, dont le successeur, Narmer, aurait été le véritable unificateur de l'Égypte. On s'est donc demandé si Narmer et Ménès n'étaient pas la même personne. Quoi qu'il en soit, Narmer a pour capitale This (peut-être à proximité d'Abydos) et c'est la raison pour laquelle les deux premières dynasties sont appelées les dynasties thinites. Les monuments et les listes nous donnent 8 rois pour la première dynastie et 6, 8 ou 9 (selon les documents) pour la deuxième dynastie; on retrouvera leurs noms sur le tableau n° 2 de l'*Annexe*. C'est au cours de la période thinite que les éléments de civilisation accumulés à l'âge énéolithique vont subir une certaine cristallisation : caractère religieux de la royauté, développement de l'écriture, première organisation politique et administrative du royaume (organisation dont nous ignorons encore les modalités).

LA RELIGION ÉGYPTIENNE.

« Les plus religieux de tous les hommes... » (Hérodote).

Les sources.

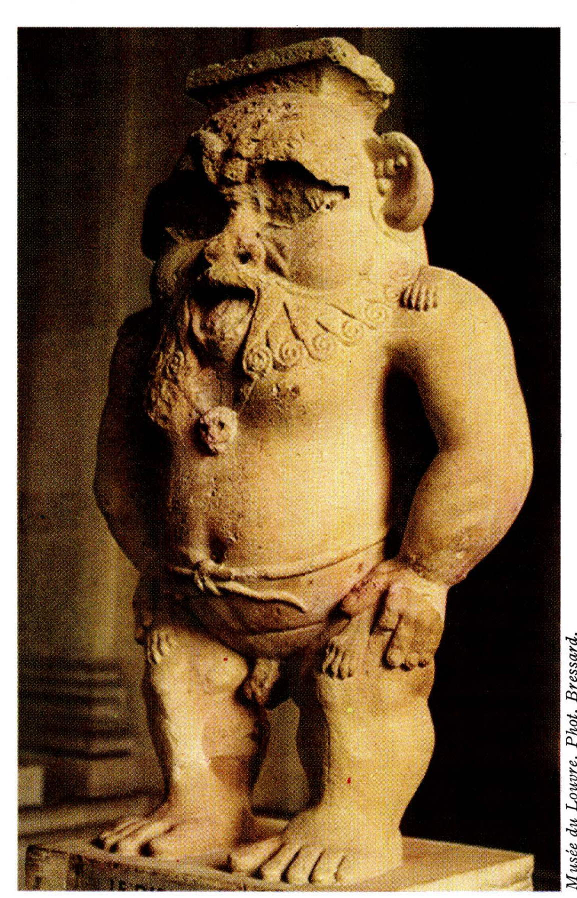
Il n'y a guère de monuments ou de papyrus égyptiens qui ne se réfèrent à une croyance religieuse quelconque ; autant dire que les témoignages sur lesquels nous pouvons nous fonder pour décrire la religion égyptienne sont innombrables. Contrairement à ce qu'on pourrait penser, cette richesse de documents a plus d'inconvénients que d'avantages. Supposons qu'un archéologue, dans 4000 ans, se penche sur la religion catholique en France; il va trouver, en fouillant le sol, des milliers d'*ex-voto,* de chapelles consacrées à des saints, de calvaires, d'images pieuses, de rochers vénérés, de lieux de pèlerinage, d'ouvrages hagiographiques, etc.; il lui faudra distinguer ce qui est fondamental (les dogmes), de ce qui est accessoire (les différents aspects du culte, les variations locales, les superstitions, etc.). Ses connaissances seraient bien plus nettes s'il ne possédait que les textes fondamentaux (*Bible* et commentaires officiels) et les archives d'un évêché par exemple.

Nous sommes à peu près devant la même situation en ce qui concerne la religion égyptienne. Pour la reconstituer, nous possédons plusieurs catégories de documents.

● *Les monuments, statues, colonnes, stèles,* etc., élevés par les pharaons et personnages illustres. Ils sont ornés d'inscriptions, de peintures, de sculptures à partir desquelles une synthèse générale est possible. Les monuments funéraires (pyramides, sarcophages) sont, de ce point de vue, particulièrement intéressants à explorer. C'est sur les parois plus ou moins secrètes des pyramides ou des mastabas, ou encore dans les tombeaux creusés dans la montagne, qui s'ouvrent tous sur la vallée, appelée, pour cela, la *Vallée des Rois,* qu'ont été retrouvés les textes dénommés par les égyptologues : *Textes des pyramides, Livre des portes, Livre des cavernes, Livre du jour et de la nuit, Litanies du soleil.*

● *Les papyrus* sont aussi fort nombreux. Le plus célèbre est le *Livre des morts,* sorte de guide destiné à assister l'âme du défunt lors de son voyage dans l'au-delà. On y trouve des prières, des exorcismes, des formules magiques. Ce « missel » était placé dans les sarcophages, pour que le mort l'eût à sa portée; on en recopiait des passages sur les parois de la chambre funéraire afin que — de quelque côté qu'elle se tournât — l'âme pût avoir sous les yeux les précieux renseignements. A partir d'un très grand nombre de versions, plus ou moins complètes, on a pu établir l'existence de trois grandes recensions du *Livre des morts :* l'*Héliopolitaine* (2600-2000), la *Thébaine* (1580-1100), utilisées notamment à l'époque de Thoutmôsis III, Aménophis IV, Toutânkhamon, Ramsès II et la *Saïte* (en usage à la Basse Époque, vers le VIII[e]-VII[e] siècle).

Il ne faut pas trop s'extasier sur le contenu du *Livre des morts :* ce n'est pas un ouvrage d'une grande originalité religieuse, loin de là. Certains historiens le considéraient comme la « Bible » des anciens Égyptiens : en fait, les textes en question sont aussi éloignés d'un ouvrage théologique que les pages d'un guide touristique le sont d'un traité de géographie scientifique. Plus remarquables — mais moins spectaculaires — sont les hymnes cultuels (au dieu du Nil Hâpy, au dieu de Thèbes Amon, au dieu de Memphis Ptah, etc.), les rituels, des textes comme les *Lamentations d'Isis et de Nephthys,* etc.



Le dieu Bès, nain difforme, présidait aux accouchements, à la toilette, à la musique et à la danse.

Musée du Louvre. Phot. Bressard.

Caractères généraux de la religion égyptienne.

Il y a certainement eu, à l'origine (aux époques dites prédynastiques), une multitude de *fétichismes locaux,* point de départ du polythéisme ultérieur. Au fur et à mesure que le royaume s'est unifié, que certaines villes ont dominé d'autres villes, leurs dieux obscurs sont devenus des dieux primordiaux, dont le culte l'emportait sur tous les autres. Des mélanges curieux : plusieurs dieux mineurs furent « absorbés » par un dieu majeur, ou considérés comme les divers aspects d'une même divinité plus importante hiérarchiquement.

Dès l'Ancien Empire, les dieux sont réunis en *familles,* chaque ville ayant — en principe — une famille prépondérante. Toutes ces familles ont trois personnes : le dieu-Père, la déesse-Mère, le dieu-Enfant; on les appelle pour cette raison des triades. Il y a cependant deux exceptions; à Héliopolis, la famille solaire comprenait neuf dieux dont le principal était Rê, dieu du Soleil (on parle donc de l'*Ennéade* d'Héliopolis) et ils étaient huit à Hermopolis *(Ogdoade).* Les plus connues de ces triades sont les suivantes :

— A Memphis : Ptah, Sekhmet et Imhotep.

— A Héliopolis : Rê, Atoum, Chepra et trois couples : Shou et Tefnout, Kêb et Nout, Seth et Nephthys.

— A Thèbes : Amon-Rê, Mout et Khonsou (Khons).

— A Abydos : Osiris, Isis, Horus (la triade d'Abydos est la plus connue car c'est celle que rencontrèrent les Grecs lorsqu'ils prirent contact avec l'Égypte).

Le culte de l'ancienne Égypte est une institution d'État; il est réglé par le pharaon qui subventionne les divers temples. Les dogmes, par contre, sont l'affaire des prêtres; chaque ville, chaque groupe sacerdotal, a ses croyances propres, sa conception du dieu et de son histoire, sa « confession ». L'unification de ces croyances n'a jamais été véritablement tentée, sauf peut-être à l'époque d'Aménophis IV (voir ci-dessous *c*).

Évolution de la religion égyptienne.

● *Sous l'Ancien Empire* (capitale Memphis), le dieu suprême est Ptah. A la fin de la Ve dynastie, la famille divine d'Héliopolis (l'Ennéade de Rê) devient prédominante; les pharaons eux-mêmes se déclarent fils de Rê et la triade solaire l'emporte sur tous les cultes locaux (sauf à Memphis et à Abydos).

● *Au Moyen Empire* (à partir de la XIe dynastie), Memphis est délaissé au profit de Thèbes, dont le dieu est Amon. Le culte de Ptah passe alors au second plan, une synthèse se fait entre le dieu thébain local et le dieu solaire Rê. Il en résulte Amon-Rê qui devient le dieu national des Égyptiens. Les pharaons lui élèveront les somptueux ensembles de Karnak, à l'époque suivante.

● *Au Nouvel Empire,* Aménophis IV (1370-1352) revient au culte initial d'Héliopolis, celui de Rê, considérant Amon comme un usurpateur. Il fait



La déesse Hathor dont la tête est surmontée de ses symboles traditionnels : le soleil, à l'intérieur de cornes de vache, rappelant la représentation animale primitive de la déesse. Tombe de Pachedou, Thèbes, XXe dynastie.

Phot. Held. Éd. Rencontre.

disparaître des temples ses statues, son nom et celui des dieux de sa triade, et installe sa capitale à Tell al-Amarna, sur un territoire qui n'était consacré à aucun dieu. Le pharaon réformateur propose à l'adoration de ses sujets un seul dieu, sous le nom de Rê-Harakhtès, se manifestant sous la forme du disque solaire *Aton.* En même temps, le roi change son nom d'Aménophis en celui d'Akhnaton (« le serviteur d'Aton ») et baptise sa capitale Akhétaton (« l'horizon d'Aton »); il abolit en outre les cérémonies en l'honneur d'Osiris et des autres dieux. L'*atonisme* est ainsi une forme très consciente du monothéisme; il ne subsista pas à la



La triade divine : Osiris, Horus et Isis.

Photothèque Bordas.



Le culte d'Aton. « Le Pharaon hérétique » et la reine Néfertiti s'entretiennent sous l'image du dieu Soleil. (Dossier du trône de Toutânkhamon. Musée du Caire.)

Phot. Goldner.

mort du pharaon et, sous le règne de son successeur Toutânkhamon, le culte thébain d'Amon-Rê reprit la première place.

● *A la Basse Époque,* après la prise de Thèbes par les Assyriens (en 663), les divinités des nouvelles capitales (Bastis pour la ville de Boubastis et Neith pour Saïs) deviennent l'objet de culte populaire. Puis l'on sombre dans une sorte d'anarchie théologique; c'est l'époque où le culte s'adresse, très primitivement, aux animaux sacrés. Seuls Osiris et sa triade échappent à l'oubli : c'est lui que les Grecs interprètent comme le dieu national quand ils visitent pour la première fois l'Égypte.

Le panthéon égyptien.

Liste des dieux et des héros.

Voir le tableau n° 3 de l'*Annexe*.

La légende d'Osiris.

La famille solaire du dieu Rê a pour rivale la triade Osiris-Isis-Horus particulièrement vénérée à Abydos. Il semble cependant qu'un domaine soit réservé à Osiris sans contestation : c'est lui qui préside au destin des âmes. La légende d'Osiris la plus complète que nous possédions nous a été rapportée par l'écrivain grec Plutarque de Chéronée (Ier siècle apr. J.-C.); elle a été retrouvée — avec des variantes — dans les divers documents égyptiens qui ont été déchiffrés.

Osiris était le fils de la Terre et du Ciel, respectivement le dieu Kêb et la déesse Nout. Roi de la terre tout entière, il nous est présenté comme un « bon monarque », faisant régner la justice et la paix dans son empire. Il ne se sépare jamais de sa sœur Isis; messagère de la civilisation, c'est elle qui maintenait l'ordre dans son royaume quand son frère s'en allait vers les contrées barbares. Le frère d'Osiris, Seth (Typhon pour les Grecs) conspire contre le dieu, le capture, le tue et jette à l'eau son cadavre. Plutarque enjolive la légende assez sèche des Égyptiens. Il imagine Osiris, à son retour de ses voyages civilisateurs, invité à un repas par Typhon qui fait apporter, au milieu du festin, un coffre d'une taille imposante. Typhon déclare alors, en plaisantant, que ce coffre appartiendrait à celui qui pourrait s'y coucher et le remplir exactement. Les complices de Typhon, compères qui assistent au festin, essayent mais en vain ce coffre adapté en réalité à la grande taille d'Osiris. Osiris alors s'y étend, ce qui permet aux conjurés de se précipiter sur le coffre, d'y enfermer le dieu, et de jeter le tout dans le Nil. Le coffre, emporté vers la mer, traverse la Méditerranée et va s'échouer sur le rivage de Byblos, la ville des Giblites (voir p. 26). C'est à Byblos qu'Isis, selon cette version grecque, retrouve le corps de son frère. Dans la légende purement égyptienne, Isis, accompagnée de Nephthys, parcourt toute la terre à la recherche du cadavre de son frère, et le retrouve, décomposé, dans les limons du Nil. Cette mort d'Osiris semble définitive : le dieu Rê envoie du ciel l'embaumeur Anubis qui momifie le corps du dieu; Isis ayant fouetté l'air de ses ailes au-dessus de la momie, Osiris ressuscite mais, malgré cette résurrection, il ne reprend pas possession de son empire terrestre et devient désormais le roi du monde des enfers.

La légende grecque a modifié la fin du récit égyptien. Isis, au retour de Byblos, conserve avec soin le cercueil de son frère-époux avec son fils Horus. Typhon (Seth), acharné, profite d'une absence d'Isis pour découper Osiris en morceaux et, afin que son forfait soit définitif, il sème les différentes parties du corps à travers toute l'Égypte. Isis part alors à la recherche du corps de son époux : elle en découvre tous les morceaux à l'exception des organes génitaux. En chaque lieu où elle trouve une partie d'Osiris, elle bâtit un tombeau : ainsi s'explique, selon Plutarque, la multiplicité des temples d'Osiris que les Grecs avaient rencontrés et qui dataient de la Basse Époque.

Il y a cependant une autre variante. Isis, ayant ranimé le cadavre décomposé d'Osiris, aurait eu avec son frère-époux des rapports qui auraient engendré un fils, Horus. Celui-ci, ayant atteint l'âge d'homme, provoque Seth en combat singulier; au cours de cette lutte, Seth enlève un œil à Horus, et Horus lui arrache les organes génitaux. Finalement vainqueur, il reprend son œil, et l'offre à titre de talisman à son père Osiris. D'après une recension thébaine, le combat singulier aurait été arbitré par Thot qui aurait guéri les combattants; le dieu de la terre, Gheb, aurait alors donné un jugement à Héliopolis, reconnaissant à Horus le droit de succéder à Osiris.



Amon-Rê, dieu de Thèbes et divinité solaire. Amon, dont le nom signifie le « Mystérieux », n'était qu'une obscure divinité locale lorsque son sanctuaire devint, à la XIe dynastie, le temple pharaonique; selon les exigences du culte héliopolitain, il fut alors assimilé à Rê. Remarquer les deux longues plumes verticales qui surmontent son casque.

Phot. Giraudon.

Le culte et la magie.

Le rôle du roi.

Les rois égyptiens — les pharaons — sont considérés comme les descendants directs des dieux : les légendes rapportent qu'Osiris avait laissé la royauté à son fils Horus, ancêtre de tous les pharaons. C'est pourquoi le nom des pharaons, lorsqu'ils montent sur le trône, est surmonté du faucon d'Horus, le « dieu dynastique ». Lorsque Rê devient le grand dieu des Égyptiens, Horus prend le nom d'Harakhtès; les pharaons se déclarent alors de la dynastie d'Horus, mais, en outre, *fils de Rê.*

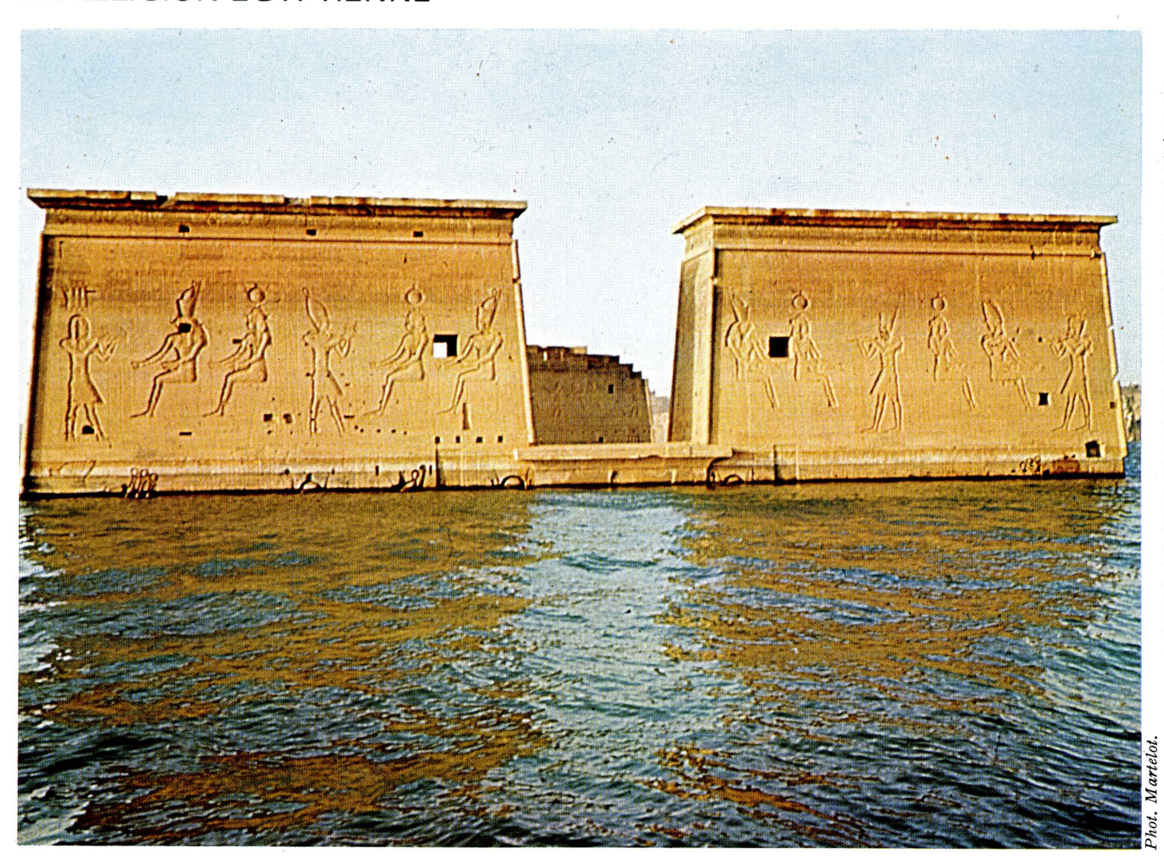
Un pharaon est donc « de sang solaire »; pour conserver la pureté de sa descendance, il prend comme épouse principale sa sœur — de même sang que lui — et le fils aîné issu de ce mariage est l'héritier légitime. Cela c'est évidemment la théorie; en fait, les intrigues de palais, les coups d'État ont été monnaie courante en Égypte comme ailleurs. Si donc, à la mort du roi, on plaçait quelqu'un d'autre que son fils sur le trône, les prêtres lui découvraient une généalogie solaire et, s'ils n'en trouvaient point, on pouvait toujours prétendre que Rê était descendu du ciel pour placer dans le corps d'une femme la semence pharaonique.

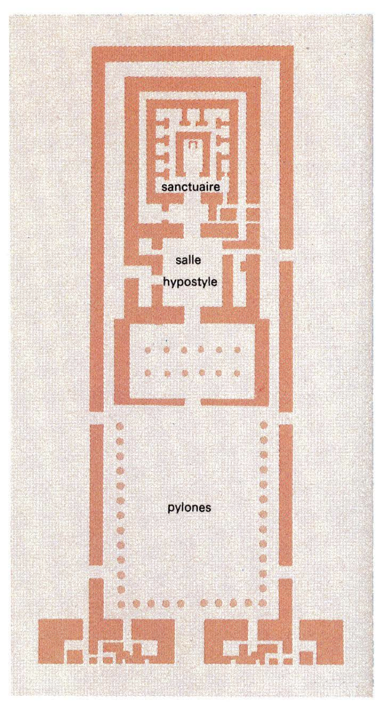
Le souverain, une fois consacré, est le représentant de Rê sur la terre. Comme tel, il fait régner la justice et entretient le culte. Lui seul, théoriquement, peut faire un sacrifice. En fait, il délègue ce pouvoir à des prêtres. La mort du pharaon est un événement qui le rend au monde des dieux. Auprès de son tombeau est bâti un temple où le peuple lui voue un culte spécial.

Les temples.

Le temple est la maison du dieu; il est bâti en pierre (alors que les demeures humaines sont bâties en brique), et son architecture suit des règles mystiques très précises. Disons tout de suite que les seuls temples que nous connaissons — à part les monuments funéraires et une exception remontant au Moyen Empire — datent au plus du Nouvel Empire, c'est-à-dire qu'ils ont tous été construits après le XVIe siècle av. J.-C. Les plus beaux vestiges sont les grands ensembles de Karnak et de Louxor près de Thèbes, sur la rive droite du Nil, et les temples funéraires qui leur font face, de l'autre côté du fleuve (temples de la vallée des Rois et de la vallée des Reines : en particulier le temple de Deir el-Bahari et de Médinet Habou) ainsi que les temples funéraires d'Abydos. A l'époque du Nouvel Empire, la civilisation égyptienne s'est répandue en Nubie. Les principaux temples nubiens, immergés chaque année par les eaux du Nil, sont : le temple d'Amada (bâti par Thoutmôsis III), ceux de Derr, de Ouadies-Sebouâ, de Beit el-Ouâli, d'Abou-Simbel (construits par Ramsès II). Le sanctuaire d'Abou-Simbel — le plus beau des temples nubiens — a été démonté, puis réédifié au-dessus du niveau du Nil lors de la construction du barrage d'Assouan.

De l'époque ptolémaïque (c'est-à-dire à partir de la conquête d'Alexandre le Grand jusqu'à la conquête romaine), datent les temples les mieux conservés et les plus beaux de l'ancienne Égypte : Edfou, Dendérah, Philae, Kôm-Ombo sont les plus célèbres.


Phot. Martelot.

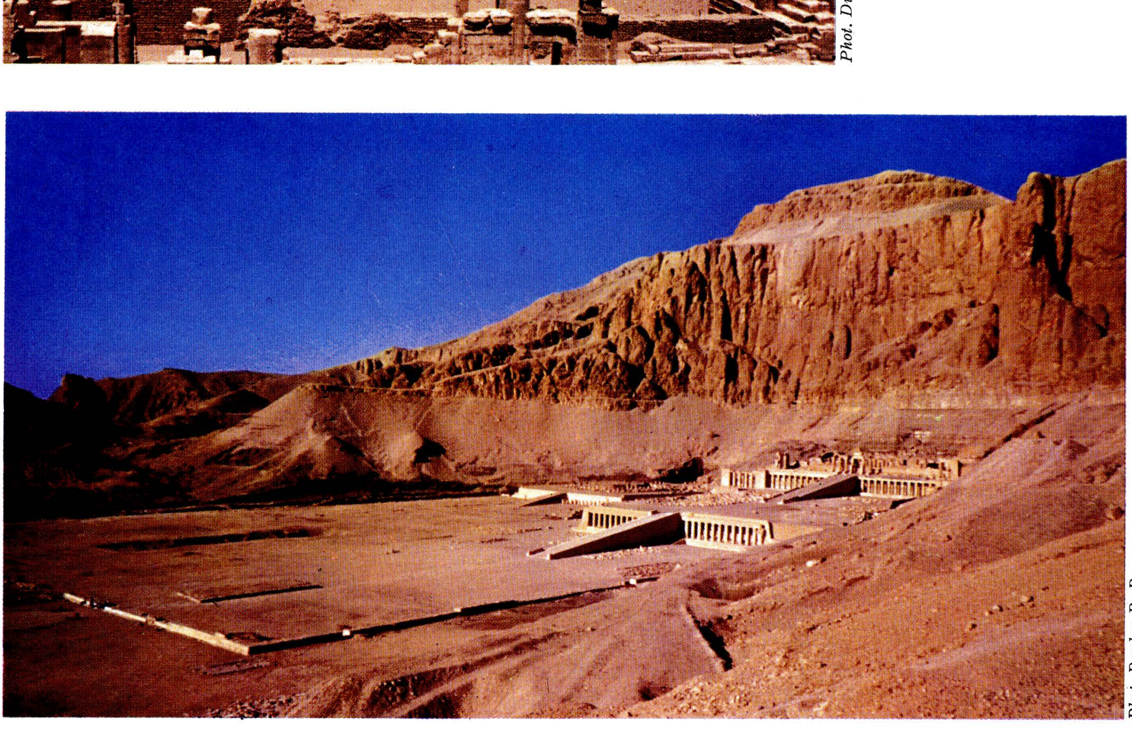


Plan d'un temple égyptien (Edfou).

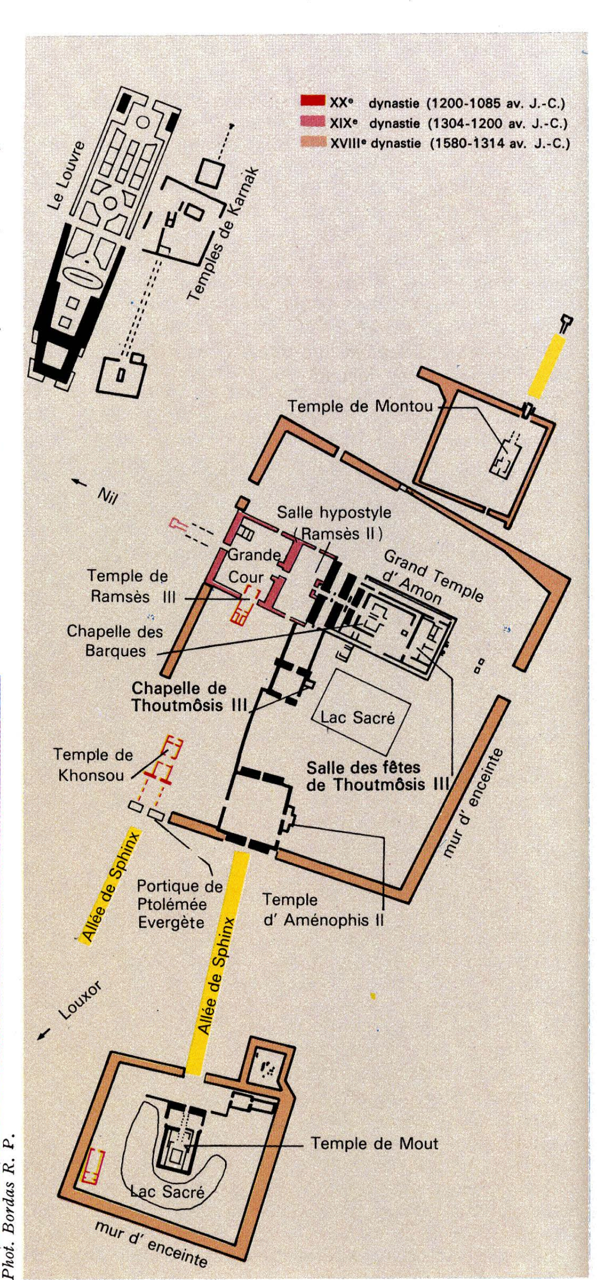
Depuis les débuts du Nouvel Empire (XVIIIe dynastie) et jusqu'à l'époque ptolémaïque, les temples égyptiens ont été construits sur le même plan : une cour, précédée d'un pylône percé d'une porte, tout autour de laquelle des bas-reliefs rappellent les hauts faits du roi bâtisseur, puis une salle dont le plafond était soutenu par des colonnes (en nombre variable), la salle hypostyle, et, enfin, plongé dans l'obscurité, le sanctuaire ou demeure privée du dieu. Au fond du sanctuaire, une statuette (généralement en bois) représentant le dieu ; tout autour de la chambre divine, des chapelles, des cachettes contenant des trésors ou des textes sacrés.


Phot. Dupâquier.

En haut : le pylône du temple de Philae, élevé par Ptolémée II (285-246 av. J.-C.) et ses successeurs en amont de la première cataracte du Nil. C'est à Philae qu'étaient célébrés les mystères d'Isis.
Au centre : pylône du temple d'Edfou, dédié à Horus et construit par Ptolémée III Évergète (246-221 av. J.-C.).
En bas : le temple funéraire qui servait au culte de la reine Hatchepsout (XVIIIe dynastie), appelé temple de Deir el-Bahari ; c'est le plus célèbre des temples funéraires de l'ancienne Égypte.


Phot. Bordas R. P.

Plan du temple de Karnak.





Éd. Rencontre. Phot. André Held.

Cérémonie de l'ouverture de la bouche (tombe thébaine de Néferrompet, XIXe dynastie). Le mort est revêtu de ses habits de cérémonie, symboliquement ressuscité par les libations du prêtre (personnage de droite); un prêtre (à gauche) lui ouvre la bouche à l'aide de deux doigts en pierre ou en os.

Les prêtres et le culte.

● *Le prêtre principal* — représentant du pharaon — est le *premier esclave du dieu ;* il a, en dessous de lui, un grand nombre d'adjoints, les *ouâbou* (les *purs*) et les officiants proprement dits qui l'aident dans les sacrifices. Tous les prêtres ne forment pas véritablement une classe sociale; ils sont choisis parmi les familles honorables du pays.

Un organisme central, la Maison de Vie, se charge d'unifier, à partir du Nouvel Empire, l'enseignement sacerdotal; dans chaque temple, il existe une filiale de cette institution dont nous ignorons le fonctionnement exact (elle se chargeait sans doute de copier les textes sacrés, de mettre au point la liturgie et les sciences religieuses). Un fonctionnaire pharaonique était chargé de l'administration matérielle; on l'appelait le directeur des *esclaves divins du midi et du nord.*

● *L'accès au temple se faisait par degrés.* Tout le monde pouvait pénétrer sur l'esplanade précédant les pylônes et y prier; mais il fallait se purifier avant de pénétrer dans la cour, et c'était un privilège que de passer dans la salle hypostyle, le « salon d'attente du dieu ». Seul le roi ou le prêtre qui le représente peut pénétrer dans le sanctuaire, ouvrir le tabernacle *(naos)* et contempler la statue de la divinité.

Le culte consiste à faire la toilette du dieu, à lui apporter des mets que l'on place sur un autel approprié, loin des regards impurs. Dans certains cas — pour les fêtes des semailles, par exemple — l'idole, recouverte d'un voile, était placée dans une barque sacrée et promenée, en cortège, à travers la ville et les villages, précédée de musiciens et de danseurs. Hérodote nous a décrit une procession en l'honneur d'Osiris :

> *A la fin du jour où elle doit se célébrer, chacun fait immoler un porc devant le seuil de sa maison, et le donne ensuite à emporter à l'homme qui l'a vendu, qui toujours est un de ceux adonnés au métier d'élever ces animaux.* [...] *Les Égyptiens observent* [...] *à peu près les mêmes cérémonies que les Grecs, à l'exception cependant des chœurs de musique qu'ils n'ont pas, et des phallus, à la place desquels ils montrent des figures d'hommes d'une coudée de haut qu'un fil met en mouvement. Les femmes les portent dans les villages en faisant remuer par intervalle la partie sexuelle, qui est ordinairement presque aussi grande que le reste du corps. Un joueur de flûte précède cette procession, et les femmes le suivent en chantant des hymnes en l'honneur du dieu. On explique par quelques raisons religieuses pourquoi ces figures portent un membre viril d'une telle grandeur, et pourquoi cette partie de la figure est la seule qui soit mobile* (Hérodote XI/48).

● *Les premiers voyageurs grecs* en Égypte furent frappés par le culte des animaux sacrés, considérés comme des formes de la divinité : le taureau Apis, incarnation de Ptah à Memphis, le bélier d'Amon à Thèbes et celui d'Osiris à Mendès, la chatte de Boubastis, etc. Ce culte comprend des interdictions alimentaires dans lesquelles on a voulu voir des rites totémiques; il est de fait que l'adoration des animaux (la *zoolâtrie*) est un fait religieux peu évolué, et la survivance de ce culte peut être interprétée comme un vestige du stade prédynastique. Les nomes seraient alors assimilables à des clans primitifs, et les animaux sacrés seraient les totems de ces clans.

Cette hypothèse — largement répandue à la fin du XIXe siècle, lorsque la sociologie naissante avait forgé la doctrine totémique — exigerait certainement d'être revue à la lumière des idées nouvelles de l'anthropologie sur la question (cf. Cl. Lévi-Strauss : *Le Totémisme aujourd'hui,* Paris 1962).

La mort et la destinée de l'âme.

Comment les Égyptiens se représentaient l'âme et la survie.

L'idée fondamentale est celle d'une union intime, dans un être vivant, entre son corps et un ensemble de deux principes matériels qui forment ce que nous appelons l'âme. Ces deux éléments « spirituels » sont le *ba* (l'âme à proprement parler, figurée par un oiseau à tête humaine) et le *ka* dans lequel on peut voir un *double* du corps ou, selon certains auteurs, une sorte d'ange gardien. La mort vient détruire ce bel assemblage, tout comme Seth avait détruit Osiris; si l'on prend soin de conserver intact le corps du défunt (momification) et qu'on lui *ouvre la bouche* pour que l'âme puisse regagner sa demeure corporelle après la mort, alors le disparu devient un nouvel Osiris : il *survit.*

La croyance la plus ancienne est que le lieu de cette survie est le tombeau lui-même, puisque l'âme a besoin d'un corps pour subsister. Les nécropoles prédynastiques nous ont d'ailleurs livré des cadavres enveloppés dans des nattes et ensevelis dans les cailloutis secs du désert, où ils se conservaient assez bien. Le progrès technique constitué par l'embaumement correspond à la même intention de préserver le corps pour permettre à l'âme de le rejoindre après la mort et de survivre. Puis est né le mythe osirien d'un royaume des morts, domaine souterrain selon les uns, île bienheureuse pour les autres, les *champs du lalou,* préfiguration des champs Élysées des Grecs. Dans cette demeure supra-terrestre, préservés de la vieillesse et de la maladie, protégés par la souveraine justice d'Osiris, les morts connaissent les joies de la vie éternelle.

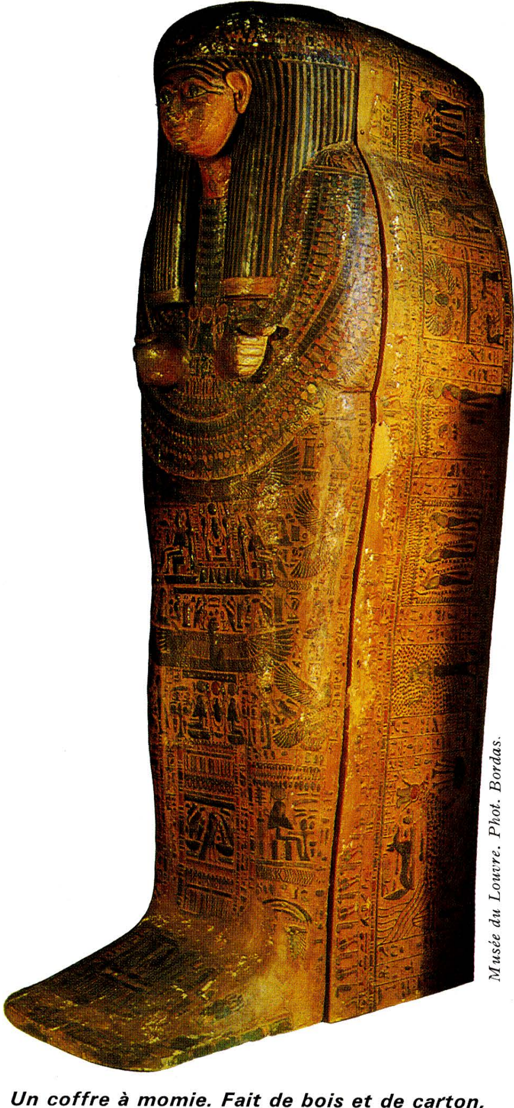
Le jugement d'Osiris : la pesée des âmes.

A sa mort, l'âme fait dans l'au-delà un périlleux voyage au cours duquel elle est jugée par Osiris. Le défunt pose son cœur sur le plateau d'une balance, avec, comme contrepoids sur l'autre plateau, la vérité — les *Textes des pyramides* — ont été gravés sur les



Musée du Louvre. Phot. Bressard.

Le bœuf Apis, image animale de Ptah, adoré à Memphis (sculpture du Serapeum *de Memphis, XXVIe dynastie).*



Un coffre à momie. Fait de bois et de carton, le cercueil, décoré de peintures vives, épouse la forme de la momie qu'il contient.

Le 4 novembre 1922, Howard Carter, qui dirigeait la mission archéologique financée par lord Carnarvon, découvrit dans la vallée des Rois le tombeau inviolé de Toutânkhamon : trois petites pièces précédées d'un vestibule contenaient, entassé, un mobilier funéraire qui est, aujourd'hui, conservé au musée du Caire. A droite, le coffre aux canopes, contenant les viscères enlevés au cadavre lors de la momification ; ce coffre en albâtre est creusé de quatre cavités destinées à recevoir les vases canopes proprement dits.

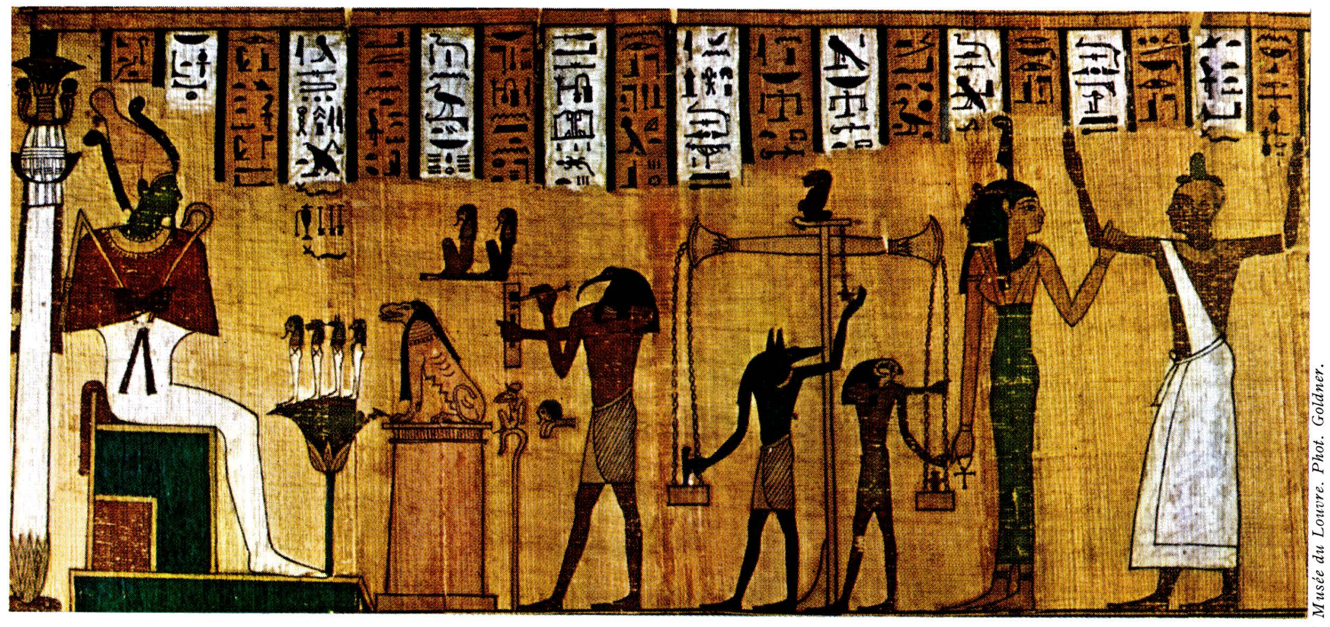


et il se confesse *négativement,* c'est-à-dire qu'il énumère les « 42 péchés » et s'en disculpe. La balance indique le degré de vérité de la confession. C'est Thot qui l'enregistre : l'âme « menteuse » est anéantie, celle qui a dit la vérité a droit à la survie.

Pour venir à bout de toutes les embûches qu'il risque de rencontrer dans l'au-delà, le mort est pourvu d'un recueil de formules conjuratoires (c'est le *Livre des morts* dont on a retrouvé de nombreux textes dans les tombeaux). Il est intéressant de souligner que les recueils de formules funéraires (dont les plus anciens



Barque funéraire (Moyen Empire).



La pesée des âmes (papyrus du Livre des morts, Nouvel Empire). Sous la présidence d'Osiris (sur le trône, à gauche), Horus, le dieu à tête de faucon, pèse les mérites et les fautes du défunt (en blanc, à droite, les bras levés dans un geste d'adoration).

murs des petites pyramides de Saqqara et remontent à l'Ancien Empire, tandis que les plus récents sont des rouleaux de papyrus de Basse Époque (ce sont bien plus des formules magiques que des textes profondément philosophiques ou religieux). En fait, il ne semble pas que les Égyptiens aient élaboré une sagesse morale élevée. Ils croient trop au surnaturel, à l'intervention des forces occultes, pour se diriger dans la vie selon un idéal abstrait ; c'est en répétant plusieurs fois : « Je suis pur, je suis pur, je suis pur » qu'ils se purifient ; c'est en « connaissant le nom des dieux » qu'ils se préservent du châtiment final lors du jugement d'Osiris. On se garantit du mal par les formules, les incantations et les amulettes ; on se guérit des piqûres de serpent et de scorpion en versant de l'eau sur la tête de « statues guérisseuses », au corps recouvert d'incantations, et en recueillant l'eau, rendue curative par son passage sur les formules gravées.

Bref, les textes sont nombreux, poétiques par leur étrangeté, obscurs, mais — toutes les fois qu'on les étudie avec l'œil serein du savant, qu'on se débarrasse des idées préconçues sur le savoir ésotérique des anciens Égyptiens — il faut avouer qu'ils sont, dans leur domaine, d'une navrante banalité.

Le culte des morts.

La momification est un rite qui donne à l'âme la possibilité de survivre. Voici comment l'historien grec Diodore de Sicile décrit le procédé des embaumeurs :

> *Ils présentent aux parents du mort une note écrite de chacun des modes d'ensevelissement et leur demandent de désigner celui qui leur convient. Les conventions arrêtées, ils reçoivent le corps et le remettent à ceux qui président à ces sortes d'opérations. Le premier est celui qui s'appelle le* grammate *(scribe) : il circonscrit dans le flanc gauche du cadavre, couché par terre, l'incision qu'il faut pratiquer. Ensuite vient le* paraschiste *(l'inciseur) qui, tenant à la main une pierre éthiopienne, fait l'incision de la grandeur déterminée. Cela fait, il se sauve en toute hâte, poursuivi par les assistants qui lui lancent des pierres et profèrent les imprécations comme pour attirer sur lui la vengeance de ce crime ; car les Égyptiens ont en horreur celui qui viole le corps d'un des leurs et qui le blesse ou exerce quelque autre violence. Les embaumeurs jouissent de beaucoup d'honneurs et de considération parce qu'ils sont en relation avec les prêtres, et que, comme ceux-ci, ils ont leur entrée dans le sanctuaire. Réunis autour du corps pour l'embaumer, l'un d'eux introduit, par l'ouverture de l'incision pratiquée, la main dans l'intérieur du corps. Il en extrait tout ce qui s'y trouve, à l'exception des reins et du cœur ; un autre nettoie les viscères en les lavant avec du vin de palmier et des essences. Enfin, pendant plus de* 30 *jours, ils traitent ce corps, d'abord par de l'huile de cèdre et d'autres matières de ce genre, puis par la myrrhe, le cinnamome et autres essences odoriférantes, propres à la conservation. Ils rendent ainsi le cadavre dans un état d'intégrité si parfait que les poils des cils et sourcils restent intacts, et que l'aspect du corps est si peu changé qu'il est facile de reconnaître la figure de la personne. Ainsi, la plupart des Égyptiens, qui conservent dans des chambres magnifiques les corps de leurs ancêtres, jouissent de la vue de ceux qui sont morts depuis plusieurs générations, et, par l'aspect de la taille, de la figure et des traits de ces corps, ils éprouvent une satisfaction singulière : ils les regardent en quelque sorte comme leurs contemporains* (Diodore de Sicile, I/91).


Musée du Caire. Phot. Bordas R. P.

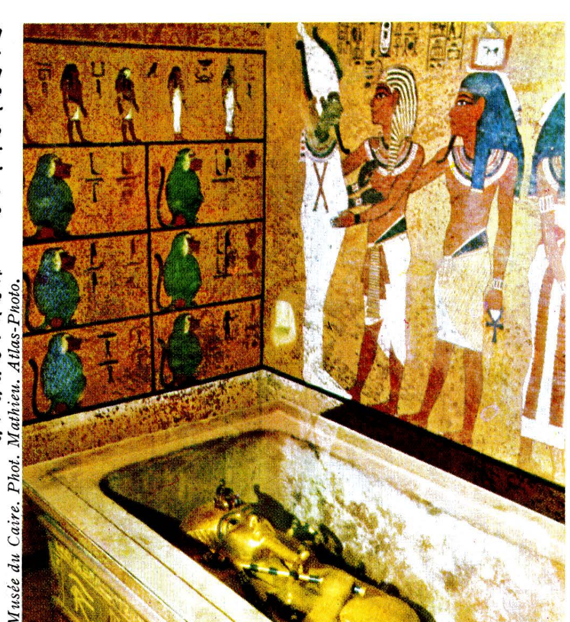
Le masque funéraire de Toutânkhamon, un des plus beaux objets du trésor *découvert en 1922 (en or incrusté d'émail et pâte de verre).*

Les funérailles, plus ou moins luxueuses selon les moyens financiers de la famille du défunt, se terminent par le *rite de l'ouverture de la bouche* que l'on pratique sur le corps avant l'entrée de la momie dans le tombeau. Ce rite a pour but de permettre à l'âme de rejoindre sa dépouille matérielle : transformé en nouvel Osiris, le défunt va pouvoir revivre.

Les tombeaux sont les demeures des morts. Ils sont garnis de mobilier afin de permettre à l'âme de « vivre » sa survie confortablement (le plus célèbre est le trésor de Toutânkhamon exposé au musée du Caire). Les pharaons se faisaient construire des tombeaux splendides (pyramides, mastabas, cryptes creusées sous la terre) et un service régulier d'offrandes était assuré, pour permettre au défunt de subsister. Les photographies qui accompagnent ce texte donnent des précisions essentielles en ce qui concerne l'évolution des monuments funéraires en Égypte.


Phot. Mathieu. Atlas-Photo.

Anubis, le dieu à tête de chien, présidait aux rites de la momification ; on le voit ici penché sur un mort ; il achève de l'emmailloter dans son premier cercueil (XXe dynastie, tombe thébaine de Sennedjem).

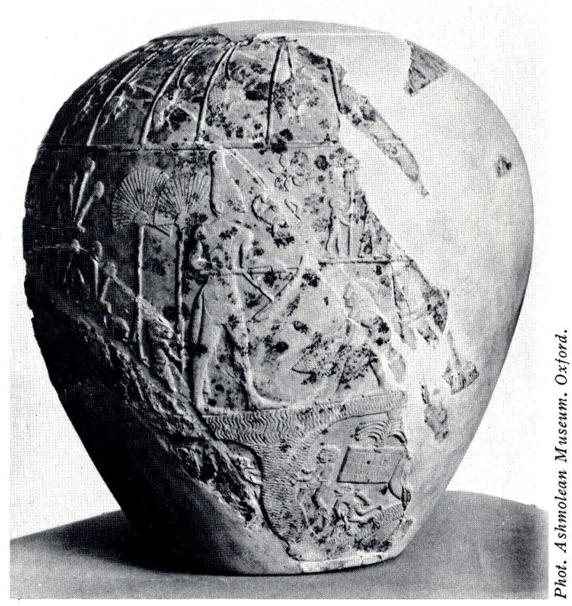

Musée du Caire. Phot. Mathieu. Atlas-Photo.

La cuve contenant le sarcophage de Toutânkhamon ; cette cuve était protégée par quatre catafalques en bois doré s'emboîtant les uns dans les autres, avec des ornements en émail bleu.



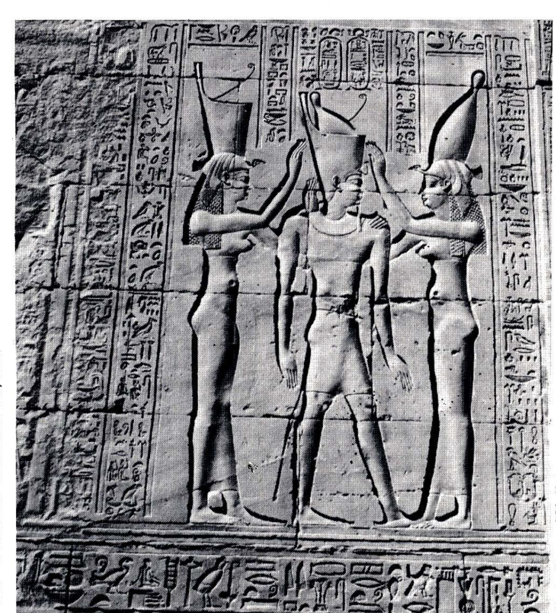
Musée du Louvre. Phot. Bordas J. B.

La stèle du roi Vipère.
Ce monument funéraire est consacré au roi Ouadji (Ire dynastie) qu'on appelle le « roi Vipère », à cause du signe hiéroglyphique qui transcrit son nom. Ce monument est le premier grand chef-d'œuvre de l'art égyptien.



Phot. Ashmolean Museum. Oxford.

Tête de la massue du roi Scorpion : le roi, coiffé de la couronne blanche de la haute Égypte, s'apprête à creuser un canal. Le successeur de ce roi fut Narmer, l'unificateur de la haute et de la basse Égypte.



Phot. Roger Viollet.

Couronnement du pharaon par la Haute-Égypte (à droite, coiffée d'une toque) et la Basse-Égypte (à gauche, coiffée d'une mitre); l'union des deux coiffures forme le **pschent** *(sur la tête du roi).*

L'HISTOIRE ET LA CIVILISATION DE L'ANCIENNE ÉGYPTE.

Le lecteur se reportera au tableau no 5 de l'*Annexe* (chronologie comparée de l'Égypte, de la Mésopotamie et de la Syrie-Palestine), ainsi qu'au tableau no 2 (rois et dynasties d'Égypte) pour le détail chronologique des événements.

Avant l'histoire (3000 à 2778 av. J.-C.).

Caractères généraux de la période.

Avant l'époque historique, la rivalité des royaumes du Nord (capitale Bouto, couronne rouge) et du Sud (Hiéraconpolis, couronne blanche) se termine par la victoire des « Sudistes », dirigés par un « serviteur d'Horus » dont le nom s'écrit — en hiéroglyphe — avec un scorpion et qu'on appelle pour cette raison le *roi Scorpion.* L'unification définitive aurait été réalisée par le fondateur de la première dynastie : *Ménès* selon la liste de Manéthon, *Narmer* selon une palette retrouvée à Hiéraconpolis.

Les rois des deux premières dynasties avaient choisi comme capitale This, dont le site n'a pas été reconnu, dans le voisinage d'Abydos : d'où le nom de cette période (période thinite). Sur une grande pierre (d'origine inconnue), dont un fragment est conservé à Palerme et quatre autres au Caire (la *pierre de Palerme*), on a retrouvé l'histoire, année par année, des cinq premières dynasties : les guerres, les fêtes religieuses, les fondations de villes, la hauteur du Nil en périodes de crues, etc., y sont décrites avec plus ou moins de détails suivant les moyens d'information des scribes qui l'ont gravée. Cette pierre nous donne, en particulier, des résultats fondamentaux sur les serviteurs d'Horus et les rois thinites.

De l'examen des documents variés fournis par l'archéologie, on peut faire remonter à l'époque thinite les faits suivants :

— l'usage du *pschent* (double couronne, blanche pour la Haute Égypte et rouge pour la Basse-Égypte) ;

— le titre de *Nésout-bit* (« celui qui appartient au roseau — plante du Sud — et à l'abeille — symbole du Nord »), attribué au pharaon ;

— les rites de l'intronisation (en particulier la *course autour du mur* accomplie par le roi) ;

— la fête *Sed,* célébration de la trentième année de règne ;

— l'importance croissante de Memphis, la future capitale.

Art et civilisation àl'époque thinite.

● *Les rois thinites ont organisé la monarchie égyptienne.* Le pharaon est un être divin, identifié à Horus, le dieu-faucon ; il est sous la protection de la déesse du Sud (Nekhbet, la déesse-vautour) et de celle du Nord (Ouadjet, la déesse-uraeus). Pour cette raison, il porte, en plus du titre *Nésout-bit*, un second titre : *Nebti* (« celui qui appartient aux deux déesses »).

L'existence d'une hiérarchie de fonctionnaires est assurée ; mais nous ignorons le principe de l'administration générale du pays, divisé depuis l'époque prédynastique en *nomes.* Dès la première dynastie, nous savons qu'on mesure chaque année la crue du Nil et que l'on procède tous les deux ans à un recensement de la population : gouverner, c'est prévoir l'abondance ou la disette, et aussi le nombre de bouches à nourrir ou le nombre de contribuables... Les rois thinites ont sans doute des ministres, des tribunaux et une armée ; mais l'organisation de ces institutions est pour nous un mystère. Enfin il semble que la vie religieuse soit déjà, dès cette époque, bien développée.

● *L'art, à l'époque thinite,* présente, d'après ce que nous avons pu retrouver, les caractères suivants :

— Les plus belles pièces sont les stèles et les bas-reliefs. La stèle la plus célèbre est celle du *roi Vipère* (le roi Ouadji, nommé Kenkénès par Manéthon), qui est au Louvre. Les tablettes d'ivoire marquent un changement dans l'art égyptien : abandon du petit sujet, recherche — encore maladroite — d'une expression plus ample.

— On n'a retrouvé aucune ville thinite ; les tombes sont encore très frustes (chambres rectangulaires en brique, avec parfois des compartiments pour les offrandes). Dans la *tombe de Hémaka* (un haut fonctionnaire de la première dynastie), on a découvert de nombreux objets (armes, outils, etc.) qui témoignent de la haute habileté des artisans thinites.

L'Ancien Empire : l'Égypte à l'époque des grandes pyramides (2778-2263 av. J.-C.).

L'Ancien Empire florissant : IIIe, IVe et Ve dynasties (2778-2423).

Bien que le roi Djéser, le second de la IIIe dynastie, fût sans doute le fils du dernier pharaon thinite, les progrès de la civilisation furent tels, sous son règne, qu'on peut parler d'une nouvelle époque dans l'histoire de l'Égypte. L'artisan de cette révolution culturelle est le ministre-conseiller du roi Djéser, son *vizir* comme on l'appellera plus tard, un certain Imhotep. Quand les Grecs

firent la conquête de l'Égypte, Imhotep était encore considéré comme un dieu et Manéthon rapporte :

> *A cause de sa science médicale, il est considéré par les Égyptiens comme Esculape ; c'est lui qui a trouvé le procédé de la pierre taillée pour la construction des monuments...*

Les pharaons de l'Ancien Empire sont des guerriers et des bâtisseurs ; c'est l'époque de la construction des pyramides (voir ci-dessous) et des premières conquêtes de l'Égypte : Djéser s'intéresse à la Nubie (au sud d'Assouan), Snéfrou fait campagne en Nubie et au Sinaï, ainsi que Chéops. Ce dernier, imité par ses successeurs Chéphren et Mykérinos, élève sur le plateau de Gizeh les grandes pyramides, considérées par les Grecs comme l'une des Sept Merveilles du monde.

Le fait le plus marquant de l'Ancien Empire — si l'on excepte sa civilisation matérielle — est la transformation de la religion. Djéser avait choisi Memphis comme capitale ; cela ne signifie pas, évidemment, l'abandon religieux de This et d'Abydos, la ville d'Osiris, mais cela a permis sans doute, dans le courant de la IVe dynastie, une révolution religieuse. Les prêtres d'Héliopolis, ville dont le dieu souverain est Rê, dieu du Soleil, semblent avoir pris peu à peu de l'influence à la cour et les premiers rois de la Ve dynastie (Ouserkat, Sahourê) se font appeler : « fils de Rê » ; c'est le début des pharaons de la race solaire (voir p. 11).

b) L'étatisme pharaonique.

Nous ne savons pas grand-chose de l'histoire de l'Ancien Empire ; à part la mention de quelques campagnes vers la Nubie ou l'Asie, nos documents sont muets. Par contre, les monuments sont nombreux qui témoignent, à cette époque, d'une civilisation et d'un art raffinés.

● *Le roi* (qui est déjà, depuis l'époque thinite, *Nésout-bit* et *Netbi*) acquiert deux nouveaux titres : il est « Horus d'or » et *sa-Rê* (fils de Rê). Son palais est la « Grande Maison », *Perâa* (d'où les Grecs tireront *pharaon* : « celui qui vit dans la Grande Maison »). Son nom est entouré d'une ligne ovale (le cartouche, *shénou*), ce qui symbolise le règne de Pharaon sur tout ce qui est encerclé par le Soleil. Le roi d'Égypte est un monarque absolu : ses fonctionnaires, ses officiers agissent uniquement selon ses désirs (et non en vertu d'une loi, par exemple). D'après les titres qui apparaissent sur les monuments de l'époque, on peut avoir une idée de la manière dont se faisait l'administration de l'Égypte sous l'Ancien Empire.

Le principal fonctionnaire est le conseiller du roi, son *vizir* (fonction qui n'apparaît véritablement que sous le règne de Snéfrou ; Imhotep a été abusivement appelé *vizir* de Djéser). Il cumule les rôles d'un Premier ministre, d'un ministre de la Justice, d'un ministre de l'Agriculture et d'un ministre des Finances. Par l'intermédiaire de nombreux fonctionnaires, aidés dans leur tâche par les *scribes,* il centralise la collection des impôts en nature (les produits de culture sont entassés dans le *double grenier,* « double » évoquant le dualisme du royaume du Nord et du royaume du Sud). L'agriculture générale du pays est surveillée — on serait tenté de dire « planifiée » — par l'administration centrale. Chaque *nome* possède une organisation rattachée au pouvoir royal. Les Égyptiens sont sans doute le premier peuple de la terre à avoir établi la toute-puissance de la bureaucratie : chefs, sous-chefs, directeurs, directeurs-adjoints sont énumérés sur les documents, accompagnés d'une nuée de scribes dont les principaux étaient appelés les *chefs du secret.*

● *Toute cette organisation* impressionne par l'autoritarisme qui s'en dégage. Il faut bien comprendre que le problème fondamental, pour ce pays d'agriculteurs, est le problème de l'eau. Le pays tout entier est parcouru d'un réseau de canaux, qu'il faut surveiller, entretenir, distribuer. Les terres — qui peuvent appartenir à des particuliers — sont pour la plupart des *terres royales ;* Pharaon est « propriétaire des métiers », « chef des prêtres », etc. Un tel régime exige, on s'en doute, des inventaires et des recensements constants. Mais l'État, en la personne de Pharaon, n'est pas seulement le détenteur des biens de l'Égypte ; il en assure la circulation et la consommation. Le *double grenier* est aussi une réserve pour les années de disette, une épargne forcée dont le roi est le gérant. D'ailleurs, l'épithète qu'on attribue parfois à Pharaon, « celui qui préside aux aliments de tous les êtres vivants », est assez caractéristique de ce régime où se mêlent l'étatisme, le socialisme et le paternalisme.

Un État centralisé, lorsque les moyens de communication sont difficiles, est malaisé à maintenir. Plus un *nome* est éloigné de la capitale, plus son chef — le *nomarque* — est tenté de jouer le rôle d'un petit pharaon local. Disons tout de suite que, sous l'Ancien Empire, le contrôle de la province a été assuré par les inspecteurs royaux qui parcouraient le pays. Le système commença à battre de l'aile quand les générosités pharaoniques entamèrent sérieusement ses terres et ses richesses : à force de les distribuer, le roi s'appauvrit. Dès la IVe dynastie, cet état de chose se marquera par un déclin de l'autorité centrale : nous entrerons peu après dans une ère de troubles et de vicissitudes, qu'on a appelée la première *période intermédiaire.*

L'âge d'or de l'Égypte.

● *Pyramides et mastabas.* Déjà, à l'époque thinite, les tombes étaient surmontées d'une petite construction que les ouvriers égyptiens (qui parlaient arabe) travaillant aux fouilles ont appelée *mastaba* (« banc »). Sous l'Ancien Empire, les sépultures deviennent progressivement des œuvres colossales, grâce à l'emploi de la pierre à construire, conformément à une technique que la tradition fait remonter à Imhotep ; selon leur aspect, on nomme ces tombes des *mastabas,* des *pyramides à degrés* ou des *pyramides.* Le tableau ci-dessous fournit quelques renseignements sur les plus importants de ces monuments.

Hérodote, le premier, a rapporté sur la construction des pyramides un récit, qu'on a longtemps cru véridique (Hérodote, II/124-126), à propos de la cruauté de Chéops. A vrai dire, nous ignorons tout de ces grands bâtisseurs, si ce n'est qu'on célébrait encore leur culte à la Basse Époque, ce qui donnerait à penser qu'ils n'ont pas laissé un si mauvais souvenir que cela dans la mémoire des Égyptiens. Voici les principaux passages du texte d'Hérodote :

> ... *Il* (Chéops) *condamna les Égyptiens indistinctement à des travaux publics. Les uns furent contraints à tailler des pierres dans les carrières de la chaîne arabique et à les traîner jusqu'au Nil ; d'autres à recevoir ces pierres, qui traversaient le fleuve sur des barques, et à les conduire dans la montagne du côté de la Libye. Cent mille hommes, relevés tous les trois mois, étaient continuellement occupés à ces travaux ; et dix années, pendant lesquelles le peuple ne cessa d'être accablé de fatigues de tous genres, furent employées à faire seulement un chemin pour voiturer les pierres, ouvrage qui ne paraît pas inférieur même à l'élévation d'une pyramide. ... La construction de la pyramide qui porte son nom coûta vingt autres années de travaux. Cette pyramide est quadrangulaire, et chaque face a 8 plèthres de long, sur une hauteur égale* (8 plèthres représentent environ 246 m) ; *elle est toute formée de pierres*

Musée du Louvre. Photothèque Bordas.



Le Scribe accroupi, ***l'une des statues les plus vivantes que nous ait léguées l'Ancien Empire.***

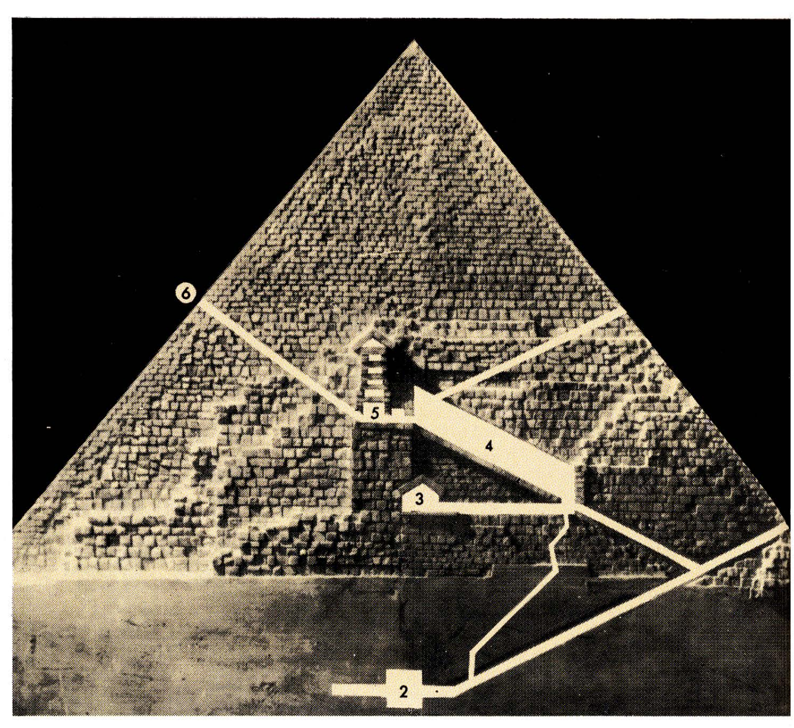
Types de sépultures	Sites archéologiques	Rois constructeurs	Caractéristiques
Mastabas (tombes surmontées d'un petit édifice à talus)	**Bêt-Khallâf** (près d'Abydos)	DJÉSER (vers 2778)	Forme première du tombeau royal, devenu, après la IIIe dynastie, le tombeau des dignitaires. Le mastaba attribué à Djéser avait 8 m de hauteur et une surface de base carrée de 63 m de côté.
Pyramides à degrés (édifices à gradins évoquant une pyramide).	**Sakkarah**	DJÉSER (il s'agirait du véritable tombeau royal)	Pyramide à 6 gradins ; hauteur : 60 m ; base : 120×108 m. Ce grand monument comprenait de nombreuses galeries aboutissant à deux appartements funéraires, décorés de faïence bleue. On a trouvé dans les galeries des tonnes de vaisselle et de coupes d'albâtre particulièrement précieuses par leurs inscriptions.
	Meïdoum	SNÉFROU (vers 2723)	Hauteur : 70 m.
	Dahchour	*idem*	Hauteur : 98 m.
Pyramides rhomboïdales (géométriques).	**Dahchour**	*idem*	C'est la plus ancienne pyramide parfaite connue ; hauteur : 104 m.
	Plateau de Gizeh	CHÉOPS CHÉPHREN MYKÉRINOS (entre 2700 et 2400 env.)	Ce sont les trois *grandes pyramides,* représentées sur les schémas et photographies de la page suivante. Pyramide de Chéops : hauteur : 147 m (ramenée ensuite à 138 m). La base est un carré de 227 m de côté. La construction de cette pyramide a exigé l'utilisation de 2 300 000 blocs de pierre pesant chacun 2 tonnes et demie. C'est la plus haute pyramide d'Égypte. Pyramide de Chéphren : hauteur prévue : 143 m ; base : 215 m de côté. Pyramide de Mykérinos : c'est la plus petite des trois ; hauteur : 66,50 m.
	Abousir	NÉFÉRIRKARÊ (Ve dynastie vers 2500)	Hauteur : 70 m ; base : 106 m de côté.

Les tombes de l'Ancien Empire



Phot. Dupâquier.

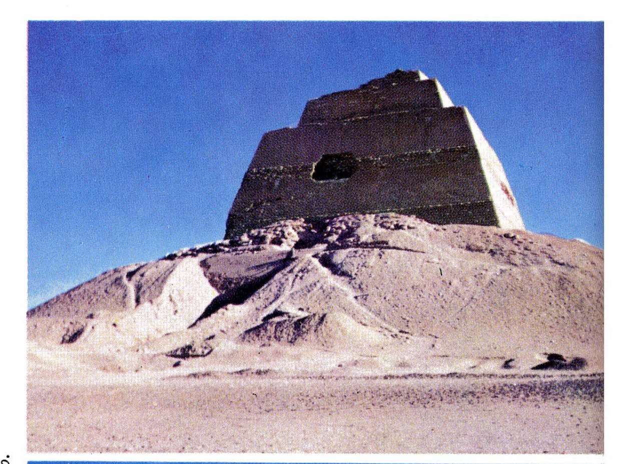
Mastabas, *à l'ouest de la pyramide de Chéops. Ces tombeaux, réservés à des dignitaires, constituent la forme la plus ancienne des sépultures ; un puits central permettait d'accéder à la chambre funéraire, ensevelie dans le sol.*



La pyramide de Chéops (coupe) : 1 - Entrée. 2 - Fausse chambre mortuaire ; 3 - Chambre de la reine ; 4 - Grand escalier ; 5 - Chambre funéraire ; 6 - Aération.

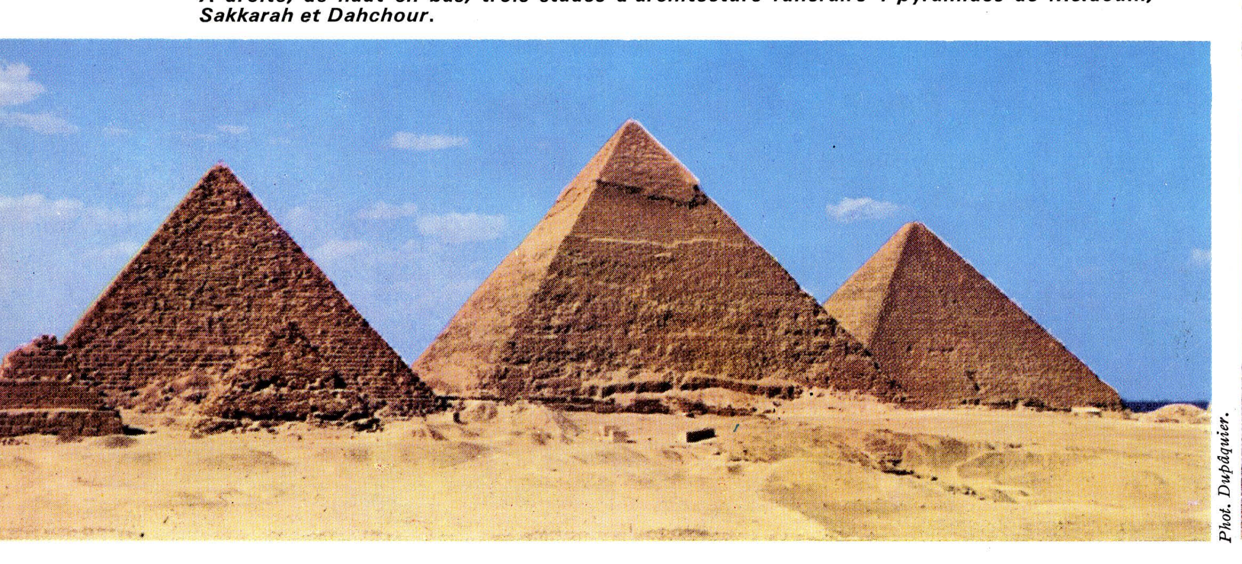


Phot. Mathieu-Atlas-Photo.





Ci-dessus : le Sphinx et la pyramide de Chéphren (on voit encore, au sommet, une partie du revêtement qui rendait lisses les faces du monument).
Ci-dessous, vue d'ensemble des trois pyramides de Gizeh qui sont, de gauche à droite, celles de Mykérinos, Chéphren et Chéops (la plus haute, raccourcie par un effet de perspective) ; en avant, les pyramides des reines.
A droite, de haut en bas, trois stades d'architecture funéraire : pyramides de Meïdoum, Sakkarah et Dahchour.



Phot. Dupâquier.



polies, ajustées avec le plus grand soin, et aucune de ces pierres n'a moins de 30 pieds.

D'après le procédé employé dans la construction de la pyramide, ses faces représentaient d'abord un escalier en forme de gradins. Quand elle eut été achevée sur ce plan, et qu'il fut question de la revêtir, on employa, pour élever successivement les pierres qui devaient servir à ce revêtement, des machines faites en bois et d'une petite dimension. Une de ces machines enlevait la pierre du sommet mais la transportait sur le premier rang de gradins, lorsqu'elle y était parvenue, une autre la portait sur le second, et ainsi de suite, soit qu'il y eut autant de machines que de rangs de gradins, soit que ce fut la même machine qui, facile à déplacer, servît au transport de toutes les pierres... Sur une des faces de la pyramide, on a marqué en caractères égyptiens la quantité de raves, d'oignons et d'aulx qui ont été consommés par les ouvriers ; si je me rappelle bien ce que mon interprète m'a dit en me traduisant l'inscription, la dépense pour ces seuls aliments a été de 1 600 talents d'argent (peut-être 6 millions de francs lourds)... *Chéops, pour subvenir à ses dépenses, en vint à de tels excès que, manquant de ressources, il exigea de sa fille qu'elle se prostituât et qu'elle lui procurât de cette manière autant d'argent qu'elle le pourrait. On ne m'a pas dit quelle somme elle amassa par ce moyen, d'après les ordres de son père ; mais on m'a assuré qu'ayant formé le projet de laisser après elle un monument sous son propre nom, elle avait exigé que chacun de ceux avec qui elle avait eu commerce lui fit don d'une pierre propre à être employée dans les ouvrages qui s'exécutaient alors, et qu'elle avait fait élever avec ces pierres la pyramide qui se trouve au milieu des trois, en face de la grande. Les côtés de cette pyramide ont chacun un plèthre et demi de long* (45 m environ).


Musée du Caire. Phot. Marthelot.

Djéser, grand roi de la IIIe dynastie (son véritable nom devait être : Nétérierkhet, c'est-à-dire « plus divin que le corps des dieux »).


Musée du Caire. Phot. Mathieu - Atlas Photo.

Le Cheik el-Beled : avec le** Scribe accroupi, **c'est l'œuvre la plus expressive de l'Ancien Empire.

L'imagination populaire a fait des pyramides des œuvres architecturales merveilleuses, qui auraient impliqué des connaissances exceptionnelles. On s'est étonné de leur orientation, on a mesuré les principales dimensions et on a cru y voir — en les multipliant par 1 000, 10 000, 100 000, etc. — des dimensions astronomiques (la distance de la Terre au Soleil, de la Terre à la Lune, etc.). Ces considérations n'ont aucun fondement tout comme celles qui attribuent aux Égyptiens des connaissances fabuleuses ; elles relèvent de coïncidences : n'importe quelle série de nombres pris au hasard et multipliés par un facteur convenable ferait tout aussi bien l'affaire, en ce qui concerne les distances astronomiques, que les dimensions des grandes pyramides. L'un des responsables de la propagation de ces contes de grand-mère en France fut le naïf et crédule abbé Moreux, dont les ouvrages sur les secrets des pyramides, il y a quelque soixante ans, ont contribué à répandre des légendes dont l'invraisemblance atteint parfois au ridicule.

A côté des pyramides, se dressent presque toujours des *mastabas* où l'on plaçait les momies des serviteurs, conseillers et parents du roi ; leur disposition était analogue à la disposition des maisons dans une ville : ces mastabas constituaient une *ville de morts.*

Enfin, puisqu'un culte devait être adressé à l'âme du pharaon défunt, il était nécessaire que les pyramides fussent accompagnées de temples funéraires où l'on célébrait la fête *sed* (voir p. 16). Le temple de Chéphren est le mieux conservé de ces monuments funéraires ; la grande salle de ce temple, en forme de T, était décorée de vingt-trois statues colossales de rois défunts. Au nord des grandes pyramides, on a taillé dans un gros rocher un lion couché à tête d'homme (celle du roi vraisemblablement) : c'est le célèbre sphinx de Gizeh. Il ne semble pas que cette sculpture ait une destination particulière : il y avait là un rocher qui appelait le ciseau du sculpteur, tout simplement.

● *La décoration : les bas-reliefs.* Cet art — poussé chez les Égyptiens de l'Ancien Empire à son plus haut degré de perfection (finesse des traits, vivacité des coloris, habileté de la composition, etc.) — était utilisé pour décorer les tombes, en y représentant le défunt, entouré de ses amis, de ses parents et de ses serviteurs, vaquant à ses occupations quotidiennes (la mort étant la continuation de la vie). Toutes ces scènes nous permettent de reconstituer, avec plus de précision que n'importe quel texte, le mode de vie des anciens Égyptiens.

● *La statuaire.* A part les statues de rois, les statues représentent toujours des personnages plus petits que nature. Elles sont en pierre dure, en calcaire ou en bois, peintes de couleurs vives (ocre rouge pour la peau des hommes, ocre jaune pour la peau des femmes, vert turquoise pour les bijoux, noire pour les perruques, blanc pour les vêtements en général). Les attitudes classiques des personnages (voir les photographies qui accompagnent le texte) semblent montrer un certain dogmatisme chez les artistes qui, de génération en génération, répètent le même style. Les plus célèbres statues de l'Ancien Empire sont celles des rois Djéser, Chéphren et Didoufri, et les figures de personnages civils dont les deux plus connues sont conservées au musée du Louvre (le « maire du village, *cheik el Beled* », comme l'avaient surnommé les fouilleurs, et la tête *Salt*).

Les temples solaires, qui sont des lieux de culte à ciel ouvert (on en a retrouvé notamment un dans la région d'Aboukir), représentent un type d'architecture propre à cette époque.


Phot. Lenars - Atlas Photo.

Le pharaon Chéphren (IVe dynastie), protégé par le dieu-faucon Horus (statue en diorite, musée du Caire).

Le déclin de l'Ancien Empire et la première période intermédiaire (2423-2160).

● *L'Ancien Empire se termine* avec la VIe dynastie (2423-2233 selon la tradition) qui connut le règne le plus long de l'histoire de l'Egypte, celui de Pépi II, qui dura quatre-vingt-quatorze ans. Comme toujours dans l'histoire des grands pays, le déclin s'annonce par des troubles intérieurs et des défaites extérieures. Au dehors, les pharaons continuent la politique traditionnelle d'expansion vers la Nubie et de contrôle de la presqu'île du Sinaï, où ils exploitent d'importantes carrières ; un grand général, du nom d'Ouni, inflige aux Bédouins du Sinaï de nombreuses défaites et les vaincus profiteront des premiers troubles sociaux, sous le règne de Pépi II, pour se venger en pénétrant dans le Delta.

A l'intérieur, la situation économique et sociale se détériore progressivement. Les nomarques — on l'a déjà dit — accroissent leurs richesses et leur puissance ; le nomarquat devenu héréditaire permet la constitution d'une véritable féodalité qui échappe à l'autorité pharaonique. Dès la fin du règne de Pépi II, une véritable anarchie plonge tout le royaume dans le désordre et la terreur ; le peuple se soulève, dépossédant les nobles de leurs terres ; des troubles éclatent dans toutes les villes. Les listes de « rois » que nous possédons n'ont guère de signification pour nous (voir tableau no 2 de l'*Annexe*). Vers la fin de cette période obscure, alors que le pays est divisé, pillé, désorganisé, il y a cependant des régions qui échappent à la tourmente politicosociale. Le nome d'Héracléopolis a pour chef un homme énergique et efficace, Khéty, qui s'attribue (en 2222, selon la tradition) le titre de roi de haute et basse Égypte ; après lui, pendant 150 ans, se succèdent ceux que l'on a appelés les rois héracléopolitains (IXe et Xe dynasties). Dans le même temps, les nomarques de Thèbes, agissant en sages politiques, préparent la réunification de l'Égypte ; tandis qu'Héracléopolis domine dans le Delta, Thèbes se tourne vers le Sud et, après une rivalité politique et militaire qui dura près d'un siècle, l'emporte sur la ville du Nord : c'est l'époque du Moyen Empire qui commence. Une remarque : les rois de Thèbes ne sont que des *nomarques,* vassaux des pharaons des IXe et Xe dynasties ; on les groupe cependant en une XIe dynastie (2130-2000), contemporaine des dynasties héracléopolitaines.

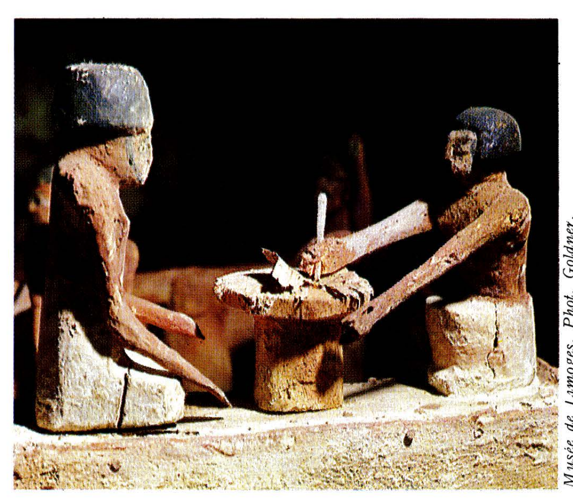
● *L'évolution de l'art et de l'architecture* funéraire, au cours de cette première période intermédiaire, est caractérisée par les faits suivants :

— On construit toujours des pyramides pour les rois, des mastabas pour les hauts fonctionnaires et les notables ; mais, fait significatif, les pyramides rapetissent et les mastabas s'agrandissent.

— Au cours de la période intermédiaire, les sépultures perdent de leur richesse et de leur impor-

tance dans l'ensemble ; les bas-reliefs, les décors sont plus grossiers, malhabiles : il y a un recul esthétique certain.

— L'originalité funéraire de l'époque est la réalisation de *maquettes* en bois représentant de petites scènes de la vie quotidienne ; ce genre de décoration apparaît à la fin de la Ve dynastie, mais atteint indiscutablement son sommet au cours de cette première période intermédiaire.



Musée de Limoges. Phot. Goldner.

Scène de la vie quotidienne : l'écrivain public (maquette).

— Enfin, depuis le règne du roi Ounis, dernier souverain de la Ve dynastie, les murs intérieurs des tombeaux sont recouverts d'inscriptions qu'on a appelées globalement les *Textes des pyramides :* ils concernent la divinisation du pharaon défunt. Ultérieurement, tous les morts auront droit à un statut divin : cette « démocratisation » des destinées de l'âme est sans doute une conséquence de la révolution sociale qui eut lieu sous Pépi II ; les textes, en se vulgarisant, deviendront le *Livre des morts* (voir p. 9).



Musée du Caire. Phot. Bordas R.P.

Sésostris III (XIIe dynastie) ; il fit campagne en Nubie et au Soudan.

Le Moyen Empire : la toute-puissance de Thèbes *(2160-1785 av. J.-C.).*

La politique.

Les souverains thébains de la XIe dynastie refont l'unité de l'Égypte et reconstituent l'autorité du pouvoir central ; leurs successeurs de la XIIe dynastie abandonneront Thèbes et installeront leur capitale à l'entrée du Delta, au voisinage du Fayoum. Pendant plus de trois siècles, les pharaons du Moyen Empire vont permettre au pays, par leur politique ferme à l'intérieur, victorieuse à l'extérieur, de connaître les bienfaits réunis de la puissance et de la civilisation.

● *Le fait le plus intéressant, à l'intérieur,* est l'affaiblissement progressif des pouvoirs des monarques jusqu'à la disparition presque totale de cette charge sous le plus grand pharaon du Moyen Empire, Sésostris III, au XIXe siècle av. J.-C. Le fait économique le plus marquant est sans doute l'aménagement du Fayoum, grande oasis au sud-ouest du Caire, irriguée par un bras du Nil (le Bahr Youssef) qui se jette dans le lac Moeris (actuellement : lac Karoum). C'est près du lac Moeris que le pharaon Amenemhêt III s'était fait construire un immense palais — dont il ne reste plus rien aujourd'hui — mais qui faisait l'admiration d'Hérodote et des Anciens.

● *A l'extérieur,* le Moyen Empire a d'abord repris en main la Nubie, devenue pratiquement indépendante lors de la première période intermédiaire ; la frontière est repoussée au-delà de la deuxième cataracte du Nil (ce qui permet le libre accès des mines d'or situées dans le désert, entre le Nil et la mer Rouge, à la hauteur de Ouadi Halfa). A l'est, il s'agit surtout de se défendre contre les Bédouins du Sinaï, les « Asiatiques » ; les pharaons y parviennent non seulement en organisant des expéditions punitives, mais aussi en élevant une muraille de fortifications à l'est du Delta. Les rapports avec la Syro-Palestine (Byblos) se rétablissent : il s'agit à la fois de relations commerciales et politiques (protectorat ?), l'impérialisme égyptien se manifestant ici sous une forme beaucoup plus pacifique qu'en Nubie.

Enfin, notons l'existence de rapports avec les Crétois (voir p. 92) sous la XIIe dynastie : on a retrouvé de nombreuses poteries crétoises en Égypte.

● *Sous la XIIIe et la XIVe dynastie* (1785-1680 env.), l'Égypte connait une nouvelle période de désordre et de confusion, analogue à celle qui clôt l'Ancien Empire. Le morcellement du royaume s'accompagne d'une invasion du pays au sud par des peuplades noires qui dominent la Nubie, au nord-est par les ennemis traditionnels de l'Égypte : les Sémites du désert. Cette fois, cependant, il ne s'agit plus de simples troupes de Bédouins ; ce sont de véritables armées organisées qui apparaissent dans le Delta et vont y fonder un royaume bien à eux : les Égyptiens les ont appelées les *Hyksôs* (on hésite sur l'étymologie de ce terme : il semble que ce mot signifie : les « souverains étrangers » (voir p. 25).

La seconde période intermédiaire et les Hyksôs.

● *Qui sont les Hyksôs ?* C'est l'historien égyptien Manéthon qui nous a transmis leur nom dans un passage rapporté par Flavius Josèphe (*Contre Apion,* Livre I, paragraphes 14 et 15) :

> Sous son règne (il s'agit du roi Didoumès), *la colère divine souffla contre nous, je ne sais pourquoi, et, à l'improviste, des hommes d'une race inconnue, venus de l'Orient, eurent l'audace d'envahir notre pays, et, sans difficulté ni combat, s'en emparèrent de vive force.* [...] *Ils firent roi un des leurs : Salitis. Il résidait à Memphis, levant des tributs sur la province supérieure et inférieure et laissant des garnisons dans les places les plus convenables. Surtout, il fortifia la région de l'est, car il prévoyait que les Assyriens, devenus un jour plus puissants, convoiteraient son royaume et l'attaqueraient. Comme il avait trouvé ... une ville d'une position très favorable ... nommée, d'après une ancienne tradition théologique, Avaris, il la rebâtit, la fortifia de très solides murailles ; il y établit en outre une multitude de soldats, pesamment armés, 240 000 environ, pour la garder. Il y venait l'été, tant pour mesurer leur blé et payer leur solde que pour les exercer soigneusement par des manœuvres, afin d'inspirer de la crainte aux étrangers... On nommait tout ce peuple « hyksôs », ce qui signifie : « rois pasteurs », car hyk, dans la langue sacrée, signifie « roi » et sôs, dans la langue vulgaire, veut dire « pasteur ». La réunion de ces deux mots donne « Hyksôs »* (cité par É. Drioton et J. Vandier, *L'Égypte,* Paris, P.U.F., 4e édition, 1962, p. 289).

On remarquera au passage que l'étymologie de Manéthon est fausse, *sôs* provenant du mot égyptien *khasout,* « pays étrangers ».

● *D'où viennent les Hyksôs ?* Ces « hommes d'une race inconnue » ont été chassés du pays de Canaan (Syrie-Palestine) par l'arrivée, en Asie Mineure et au Moyen-Orient, des envahisseurs indo-européens.

Dans leurs bandes se sont groupés des Sémites sédentaires, devenus émigrants par la force des choses, des Sémites nomades, racolés au passage lors de cette fuite vers le sud, des éléments hourrites (voir p. 25) et, en arrivant au Sinaï, des Bédouins. Il est possible que leur victoire rapide sur les Égyptiens soit liée à l'utilisation du char de guerre attelé à des chevaux — cadeau technique des Aryens aux Sémites.

● *Installation des Hyksôs dans le Delta :* elle a lieu vers 1730. Ils fondent une capitale (Avaris), assimilent les mœurs égyptiennes, adoptent la langue du pays vaincu et imitent ses institutions. Leurs chefs inscrivent leur nom sur des scarabées et s'intitulent eux-mêmes *fils de Rê*. Les dynasties des « souverains étrangers » (XVe et XVIe) dominent l'Égypte — tout au moins le Delta — de 1730 à 1580, et nous ne savons pas grand-chose sur leur histoire.

Pendant ce temps, à Thèbes, se succèdent des roitelets qui forment la XVIIe dynastie (voir tableau no 2 de l'*Annexe*) et qui payent tribut aux rois hyksôs. Sous le règne de Kamôsé, dernier souverain de la XVIIe dynastie, débute la lutte du peuple égyptien pour sa libération ; l'événement nous est rapporté sur une tablette découverte en 1912 à Thèbes, la *tablette Carnarvon* (du nom de son principal interprète et découvreur, lord Carnarvon). Le texte en est intéressant car il nous fait connaître l'état d'esprit qui régnait en Égypte à la fin de cette seconde période intermédiaire. Le roi Kamôsé se plaint à ses courtisans d'être obligé de subir les lois d'un souverain noir en Nubie et d'un Asiatique dans le Delta, et il annonce son intention de libérer le pays ; mais il se heurte à l'absence d'élan patriotique de son entourage. Ses courtisans lui répondent qu'une guerre est toujours incertaine et que mieux vaut se contenter de la prospérité dans le cadre d'une petite Égypte que de courir les risques de la défaite. Kamès passe outre et entreprend la campagne de libération qui va chasser les souverains étrangers, les Hyksôs, du pays.

Nous savons, par une inscription funéraire relevée dans la tombe d'un officier de marine du pharaon, que la victoire définitive sur les Hyksôs fut obtenue par le successeur de Kamôsé, le roi Ahmôsé, fondateur de la XVIIIe dynastie, qui pourchasse ses ennemis jusqu'en Palestine : en 1580, l'Égypte était libérée de l'oppression étrangère, une nouvelle ère de grandeur s'ouvre : c'est le Nouvel Empire.

La civilisation du Moyen Empire.

● *Religion.* Nous avons déjà signalé comment le culte de Rê a été associé par les rois thébains de la XIe dynastie à celui du dieu local Amon. En fait, pendant le Moyen Empire, on constate l'existence d'un double courant religieux, marqué par le culte d'Amon-Rê, symbole du pouvoir pharaonique, et celui d'Osiris, plus populaire, symbole de la démocratisation religieuse signalée ci-dessus.

● *Architecture.* Temples et sanctuaires sont nombreux au Moyen Empire ; une multitude de sites archéologiques, de la Nubie au Delta, nous ont livré traces et ruines des édifices bâtis par les pharaons de cette période. Deux monuments, parmi des centaines, méritent d'être isolés : le temple funéraire de Deir el-Bahari (Montouhotep II et Montouhotep III), et le temple dédié par les rois Amenemhêt III et Amenemhêt IV à Rennout, la déesse des moissons.

Les pyramides et mastabas du Moyen Empire sont de petites dimensions avec, comme matériau principal, la brique (seuls les temples sont en pierre). L'architecture souterraine est savante ; les chapelles sont creusées à même le roc et leur décoration, surtout dans les tombes de dignitaires, est riche et vivante.

● *Bas-reliefs en ronde bosse et statuaire.* Le Moyen Empire est la grande époque classique de la sculpture égyptienne sous toutes ses formes, tout spécialement à la XIIe dynastie. Pour mémoire, nous citerons d'abord les œuvres de facture traditionnelle, relevant des techniques de l'Ancien Empire : les ateliers de Memphis, qui produisaient « en série » des statues royales selon des règles esthétiques bien définies, font encore école au Moyen Empire. Mais la révolution artistique se produit dans le Sud, à Thèbes, où les sculpteurs abandonnent la manière douceâtre du Nord (traits réguliers et arrondis, stylisation allant parfois



Phot. Bordas R.P.

La reine Hatchepsout (XVIIIe dynastie).



Musée du Cairé. Phot. Bordas R.P.

Le dieu Amon présentant au pharaon Thoutmôsis III le signe qui symbolise la vie.

jusqu'au manque de fermeté) pour un réalisme expressif. Parmi les œuvres les plus connues, vulgarisées par les innombrables copies et reproductions qu'on en a tirées, citons :

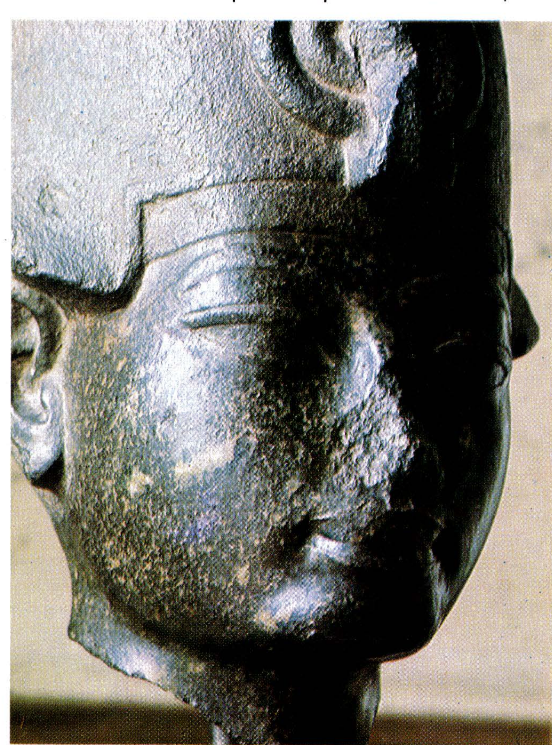
— Dans le style thébain : la statue du roi Montouhotep II trouvée à Deir el-Bahari; le masque de Sésostris III; les statues découvertes à Médamoud et certaines pièces en provenance de Tanis.

— Dans le style memphite : la statue en bois du roi Hor, celle de Sésostris Ier et celle d'Amenemhêt III.

● *La littérature.* Apprendre à lire et à écrire était, en Égypte, la tâche d'une vie; aussi les scribes ont-ils constitué, de tout temps, un corps privilégié, spécialisé, nous l'avons déjà dit, dans l'administration et les finances. Ce corps grandit avec le temps, jusqu'à constituer une véritable classe sociale. Le fait qu'ils soient sortis, de temps à autre, de leurs chiffres, de leurs listes d'impôts, de leurs recensements, de leurs contrats, nous a valu quelques œuvres littéraires dont il ne faut cependant pas exagérer l'importance et la valeur. Il n'y a, au Moyen Empire, ni poètes ni romanciers — du moins d'après ce qui a été retrouvé; rien qui fasse penser, par exemple, à la période médiévale des littératures européennes. Les genres littéraires sont avant tout moralisateurs : tels les *Enseignements,* mis dans la bouche d'un roi ou d'un haut personnage, qui sont des recettes de savoir-vivre ou des guides professionnels du genre : « Comment on devient un bon vizir » ou l'« A B C du parfait pharaon »; telle aussi cette *Satire des métiers* attribuée à un certain Khéty, fils de Douaouf. Il convient aussi de citer le genre prophétique où l'auteur déplore la situation désastreuse de l'Égypte et annonce la fin des malheurs du pays grâce à la venue d'un pharaon sauveur (ces prophéties sont généralement établies après la venue de ce pharaon : il s'agit d'une littérature de louanges); on connaît notamment les *Prophéties de Néferty* et les *Avertissements d'un sage égyptien.*

Au domaine plus spécialement littéraire appartiennent les contes populaires où se mêlent le surnaturel, la magie et l'aventure. Parmi les plus connus, citons : le *Récit du naufragé,* qui évoque les aventures en mer Rouge d'un précurseur de Sindbad le marin, le *Récit de Sinouhé,* qui conte l'exil du héros au pays des Bédouins et son retour, après amnistie, à la cour de Sésostris Ier.

L'égyptologue allemand Erman a publié, en 1896, un papyrus « philosophique » remontant au Moyen Empire, intitulé *Dialogue d'un homme fatigué de la vie avec son âme,* qui développe le thème pessimiste du dégoût de l'existence et qui conclut au suicide. C'est le seul texte de ce genre que nous possédions.



Musée du Louvre. Phot. Goldner.

Aménophis III (1408-1370). Ce fut un souverain bâtisseur dont le règne marque une sorte d'apogée classique. Le nom que lui donnaient les Grecs, Memnon, est resté aux colosses bâtis sous son règne.

Le Nouvel Empire (1580-1085 av. J.-C.).

Histoire.

La documentation que nous possédons sur cette période est très riche : Thèbes, avec ses sanctuaires de Karnak et de Louxor, et ses nécropoles, Tanis, la capitale de Ramsès II, Tell al-Amarna, capitale d'Akhnaton, les temples nubiens d'Amada, d'Abou-Simbel, etc., sont de prodigieux sites archéologiques. Les stèles, les papyrus, les inscriptions dans les tombes royales (le *Livre des rois*), les textes qu'on copiait ou recopiait sur des éclats de calcaire (les *ostraka*), etc., nous fournissent une quantité impressionnante de documents.

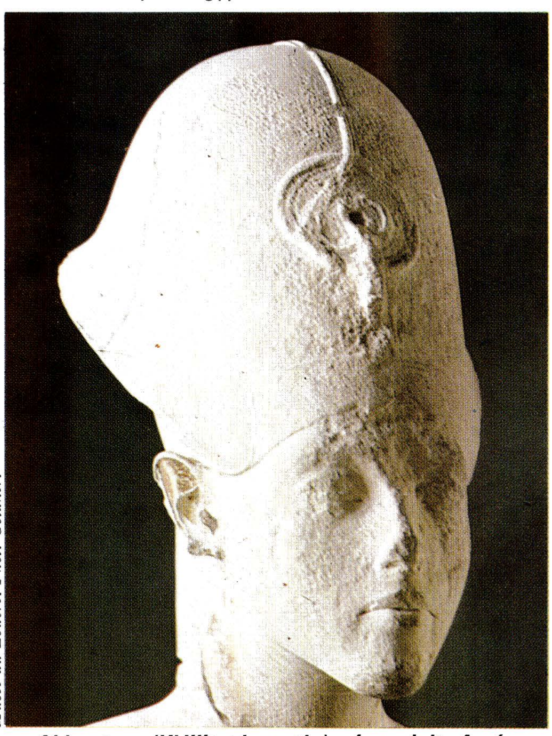
Le lecteur trouvera une présentation chronologique des principaux événements au tableau no 5 de l'*Annexe.* Nous nous contenterons, dans ce qui suit, de souligner quelques points caractéristiques de l'histoire du Nouvel Empire

● *Le Nouvel Empire* a été un empire conquérant: c'est l'époque de la plus grande Égypte, qui s'étend de la Nubie à l'Euphrate. Les conséquences de cet impérialisme furent multiples : enrichissement du pays (d'où accroissement du luxe et développement prodigieux des arts mineurs), apports culturels étrangers transformant la pensée religieuse, le mode de vie quotidien, la littérature, et enfin épuisement final du pays, meurtri par des guerres incessantes.

● *L'histoire de l'Égypte* à cette période est marquée par la personnalité de ses rois; si l'on se permettait un parallèle, on pourrait comparer les pharaons de l'Ancien Empire à nos Mérovingiens, et ceux du Nouvel Empire aux grands rois de France (François Ier, Henri IV, Louis XIV, etc.). Les rôles les plus spectaculaires ont été joués par les souverains suivants :

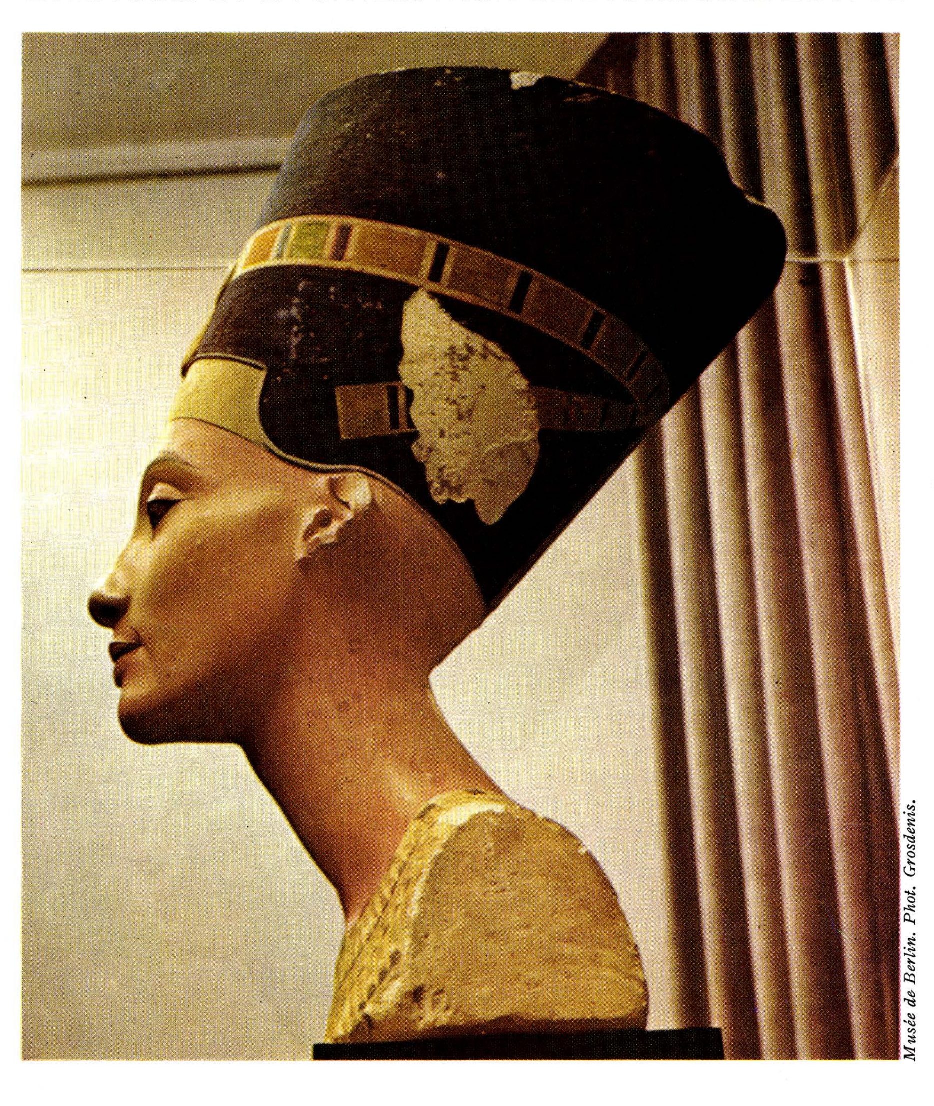
— *Hatchepsout* (1505-1483), usurpatrice du trône de son beau-fils, fit une politique pacifique (sous son règne, l'architecte Sedmout bâtit le grand temple funéraire de Deir el-Bahari); Hatchepsout, qui fut la « reine Christine » de l'Égypte, s'habillait comme un homme et se donnait des titres et des noms masculins (on disait d'elle : « le roi » et non « la reine »).

— *Thoutmôsis III* (1483-1450) retrouve son trône à la mort de sa belle-mère. C'est le plus grand conquérant égyptien : il conduisit ses armées jusqu'à l'Euphrate. C'est aussi, après Ramsès II, le plus grand constructeur que l'Égypte ait connu.



Musée du Louvre. Phot. Goldner.

Akhnaton (XVIIIe dynastie) s'appelait Aménophis IV; il prit le nom d'Akhnaton (« celui qui plaît à Aton, le disque solaire ») lorsqu'il entreprit sa grande réforme religieuse. Il était l'époux de Néfertiti et le beau-père de Toutânkhamon.


Musée de Berlin. Phot. Grosdenis.

Néfertiti, épouse d'Akhnaton. Le profil le plus célèbre de l'Egypte ancienne est celui d'une « étrangère » (peut-être originaire du Mitanni) ; son nom signifie, en égyptien : « La belle est venue ». Son origine asiatique explique peut-être son fanatisme religieux, qu'elle fit partager à son royal époux.

— *Aménophis IV* est à l'origine de la grande réforme religieuse appelée *atonisme* (voir p. 10) ; il transporte sa capitale à Tell al-Amarna. L'histoire a conservé le souvenir éblouissant de son épouse Néfertiti et de son successeur et gendre *Toutânkhaton* qui prit le nom de *Toutânkhamon* après avoir abjuré l'atonisme. Ce pâle personnage avait 9 ans quand il monta sur le trône et mourut à 18 ans ; il n'a joué à peu près aucun rôle dans l'histoire de l'Égypte, et sa célébrité — toute fortuite — est due au fait que sa tombe, dans la vallée des Rois, fut la seule qui n'ait pas été pillée par les violateurs de sépultures. On a ainsi retrouvé, cas unique dans l'archéologie égyptienne, le trésor intact de Toutânkhamon. Il est exposé au musée du Caire.

— *Ramsès II* (1298-1235), guerrier, diplomate, fut le plus grand bâtisseur égyptien (on lui doit en particulier la ville de Tanis). C'est sous son règne que se conclut, en 1278, le traité de paix entre l'Égypte et les Hittites (partage de la Syrie).

● *La fin du Nouvel Empire.* Après Ramsès II, l'Égypte va connaître le contrecoup des invasions indo-européennes (les Peuples de la Mer, voir p. 25), et la guerre avec les Libyens. Les rois Méneptah Ier et Ramsès III parviennent à maintenir, par leurs victoires, la puissance égyptienne ; après Ramsès III, le Nouvel Empire est sur son déclin. On peut s'étonner qu'un pays si riche, si puissant, si bien organisé puisse brusquement disparaître du concert international ; il y a à cela des raisons multiples. D'abord, la réapparition de ce mal qu'a toujours connu l'Égypte : les féodalités. De hauts dignitaires des provinces ont remplacé les nomarques et leur indépendance diminue la puissance du roi qui n'a pas les moyens de les contraindre à l'obéissance ; le clergé d'Amon, de plus en plus puissant, écrase doucement la monarchie thébaine ; la crise morale se marque, au XIIe siècle, par la violation et le pillage des tombes royales, sacrilège qu'aucun tribunal ne punit. Il y a aussi l'incapacité, devant laquelle se trouve l'Égypte, de se mettre au niveau matériel et économique du Moyen-Orient. Il lui manque une matière première fondamentale : le *fer,* au moment même où la Méditerranée orientale entre dans cette époque qu'on a appelée l'*âge du fer ;* il lui manque une armée bien équipée et peu coûteuse. Pendant les cinq siècles qui vont suivre, l'Égypte, repliée sur elle-même, va vivre sa décadence : c'est la *Basse Époque,* qui débute avec la dynastie des « rois-prêtres » (XXIe dynastie, 1085-950) pour se terminer avec l'époque de la domination perse (525-333).

La société égyptienne sous le Nouvel Empire.

● *L'Égypte,* avec ses temples, ses monuments funéraires, ses trésors et la magnificence de ses pharaons avait, dans l'Antiquité, la réputation d'un pays fabuleux. Hérodote, avec la « naïveté » qu'on lui attribue traditionnellement, s'est fait le propagateur de cette idée fondée, on va le voir, sur bien peu d'éléments. Car il ne faut se faire aucune illusion : si l'Égypte était riche, les Égyptiens étaient, dans l'ensemble, pauvres et opprimés par l'absolutisme des pharaons.

La richesse du pays, c'est la fertilité de la vallée du Nil dont les trois mois de crues annuelles permettent le dépôt de limon fertile arraché au plateau abyssin, à plusieurs milliers de kilomètres au sud. Pour les Grecs, habitués à travailler une terre caillouteuse et pauvre, ce sol fertile est un miracle sans cesse renouvelé : l'Égypte est bien, selon l'expression d'Hérodote, un *don du Nil.* Mais le *don* n'est pas gratuit : il faut exécuter perpétuellement de grands travaux d'irrigation, construire des digues, des réservoirs ; le paysan égyptien, dès qu'il cesse de semer ou de récolter, est assujetti à de véritables travaux forcés. Les terres appartiennent au pharaon qui concède des domaines en viager aux prêtres et aux dignitaires ; les paysans qui les travaillent ont un statut d'hommes libres, mais ils sont écrasés par le fisc.

> *Les vers ont fait disparaître la moitié du grain, et l'hippopotame a mangé le reste. Les rats pullulent dans les champs ; les sauterelles s'abattent sur les moissons ; les petits oiseaux picorent. Ce qui reste après cela, les voleurs le dérobent ... le collecteur des finances arrive ; il est accompagné de serviteurs armés de bâtons, de nègres munis de lattes de palmier. Tous crient « Allons, des grains ! »,* [si le paysan n'en a pas] *il est battu, ficelé et traîné au canal. On l'y jette la tête la première, et il reste à patauger, la tête en bas. Devant lui sa femme et ses enfants sont enchaînés.*

Les artisans, deuxième classe sociale de l'Égypte, se tiennent surtout dans les villes, à proximité des temples : potiers, orfèvres, ébénistes, tailleurs de pierre, sculpteurs, peintres, embaumeurs et parfumeurs. Ils travaillent le bois, la pierre, l'os, l'or et le cuivre, mais ils ignorent le fer. Les échanges se font à l'aide de la voie naturelle de communication qu'est le Nil ; les bois de qualité, nécessaires à la construction des palais et des navires, viennent de la côte syrienne (Byblos). Précisons que l'Égypte ignore la monnaie : les échanges se font sur le principe du *troc* (au Nouvel Empire, on évalue certains biens par rapport à des poids d'or ou de cuivre, mais il ne s'agit pas encore d'un système monétaire).

Le peuple égyptien est un peuple de travailleurs ; si les pharaons ont de somptueuses demeures, leurs sujets vivent dans des huttes, avec un mobilier rudimentaire. La « table » est pauvre : galettes d'orge, oignons, aulx, fèves et poissons du Nil ; on boit une bière fade, non fermentée (le vin du Delta est réservé à la table du pharaon et des fonctionnaires).

En contraste avec cette misère, qui atteignait la quasi-totalité des habitants du pays, l'opulence des rois et des hauts dignitaires est frappante ; l'abondance des objets de luxe (tissus de lin, parfums, bijoux) a toujours fait l'admiration des fouilleurs.

Tout compte fait, le sort de l'Égyptien « moyen » n'était guère enviable et, quelque grande que soit l'admiration qu'on professe pour cet art presque parfait qu'est l'art de l'ancienne Égypte, on ne peut oublier qu'une si grande puissance a été fondée sur une si grande pauvreté.

Les cadres et les institutions du Nouvel Empire : à la tête du pays, on trouve, à côté du pharaon,


Musée du Caire. Phot. Brésard.

La momie de Ramsès II (XIXe dynastie). Ce souverain, auteur de l'entente égypto-hittite en 1278, a été l'un des plus grands pharaons bâtisseurs de l'Égypte : sa momie, remarquablement intacte, est exposée au musée du Caire.

le *vizir*, le vice-roi de Nubie, le grand-prêtre d'Amon et le général des armées. A cette période, l'armée est devenue une armée de métier; en temps de paix, elle est divisée en deux corps, l'un surveille le sud et l'autre le nord-est. Les soldats sont recrutés sans ménagement :

> *Le soldat : on l'emmène tout enfant à la caserne; bientôt son ventre est couvert de cicatrices, ses sourcils sont fendus et sa tête n'est qu'une plaie. On le tient à terre et on le bat comme un papyrus. En campagne, il porte ses vivres et son eau sur l'épaule, comme un âne. Il boit de l'eau pourrie. Devant l'ennemi, il n'est plus qu'un oiseau qui tremble; revenu en Égypte, il n'est plus qu'un vieux bois rongé par les vers* (Satire des métiers).

Mais on trouve aussi dans l'armée un grand nombre de mercenaires : Amorrites, Nubiens, Shardanes, Libyens. La hiérarchie militaire s'est précisée au Nouvel-Empire : il y a des divisions (5 000 hommes), des compagnies (200 ou 250 hommes), des sections (50 hommes); les cadres de l'armée comprennent des officiers (supérieurs ou subalternes), des scribes et des « spécialistes » (le « train des équipages »).

Le clergé, dévoué au culte d'Amon, devient prépondérant. L'institution remonte au Moyen Empire (XIIe dynastie). Dans ses grandes lignes, il se décompose ainsi :

Haut clergé	Grand-prêtre (premier prophète d'Amon). Les pères divins (deuxième, troisième et quatrième prophètes d'Amon).
Bas clergé	Purificateurs *(ouâbou)*. Lecteurs *(khériou-hébet)*. Personnel subalterne : sacristains laïcs *(ounout)*, prostituées sacrées, concubines du dieu et chanteuses *(shemâit)*.

L'art du Nouvel Empire.

La plupart des monuments, tombes, œuvres d'art diverses qui ont fait le renom artistique de l'Égypte remontent à cette période (1580 à 1085). Nous avons établi un classement méthodique de ces richesses artistiques au tableau n° 4 de l'*Annexe* auquel nous renvoyons le lecteur.

Le déclin de l'Égypte (1085-333 av. J.-C.).

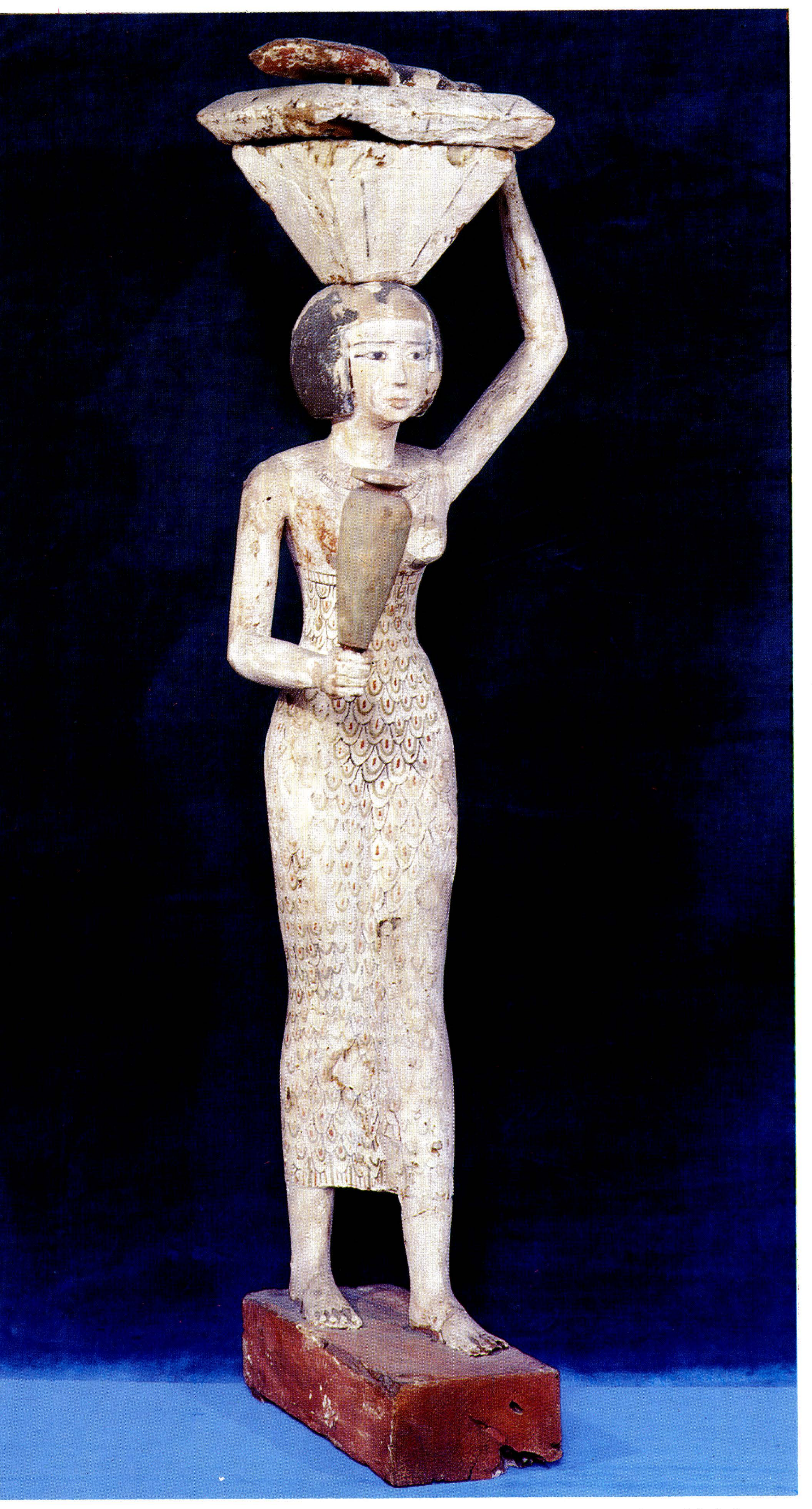
L'Égypte et le monde asiatique (1085-525).

Livrée à nouveau au désordre et au morcellement politique, éclipsée en Orient par les géants mésopotamiens, l'Égypte va quitter lentement la scène du monde oriental. Une succession de pharaons incapables de réaliser l'unité du pays, une politique extérieure inexistante (sauf à l'époque de Sésac Ier, 950-929, qui reconquiert la Palestine où s'était organisé le puissant État juif de David), l'anarchie à peu près totale qui règne dans le pays : voilà les traits de cette *Basse Époque*. Vers la fin du VIIe siècle, un roi nubien, Piânkhi, s'empare du pouvoir (751-716), mais n'utilise guère les conséquences politiques de sa victoire. C'est l'époque où la puissance assyrienne fait trembler le Moyen-Orient. Assarhadon, puis Assourbanipal mettent à sac Memphis et Thèbes et expulsent les « rois éthiopiens » auxquels succèdent les pharaons de la XXVIe dynastie (663-525), avec comme capitale Saïs, en Basse Égypte. Sous leur règne (Psammétique Ier, Nékao, Amasis), on assiste à une renaissance de la grandeur égyptienne : les rois saïtes, s'appuyant sur des mercenaires grecs, réorganisent l'administration et tentent un « retour au passé » (É. Drioton) qui se remarque aussi bien dans l'évolution religieuse que dans l'art de cette époque. C'est sous le règne de Nékao II (610-595) qu'est entrepris le percement d'un canal du Nil à la mer Rouge qu'achèveront les Perses.

La fin de l'Égypte antique.

Les maîtres du monde, à cette époque, ce sont les Perses (p. 124). Le fils du grand Cyrus, Cambyse, fait la conquête de toute l'Égypte, du Delta à la Nubie. Après cent ans de domination perse, l'Égypte connaît une dernière période d'indépendance (404-341) pour retomber, définitivement, au rang de pays conquis : Darius III, l'empereur perse (335-333), sera son dernier maître avant l'apparition dans le Delta d'Alexandre le Grand.

Le Macédonien arrive avec sa flotte à Péluse, en 333, et remonte le Nil jusqu'à Memphis. En décidant de fonder une ville qui porterait son nom, *Alexandrie*, il tire un trait symbolique sur l'histoire de l'Égypte antique : l'époque de Memphis, de Thèbes, de Tanis est révolue; les temples de Louxor et de Karnak, les pyramides ne sont plus que des lieux de tourisme. Une lumière nouvelle s'allume dans le Delta, une nouvelle mission s'annonce pour l'Égypte, elle se révélera à l'époque hellénistique (voir p. 103).

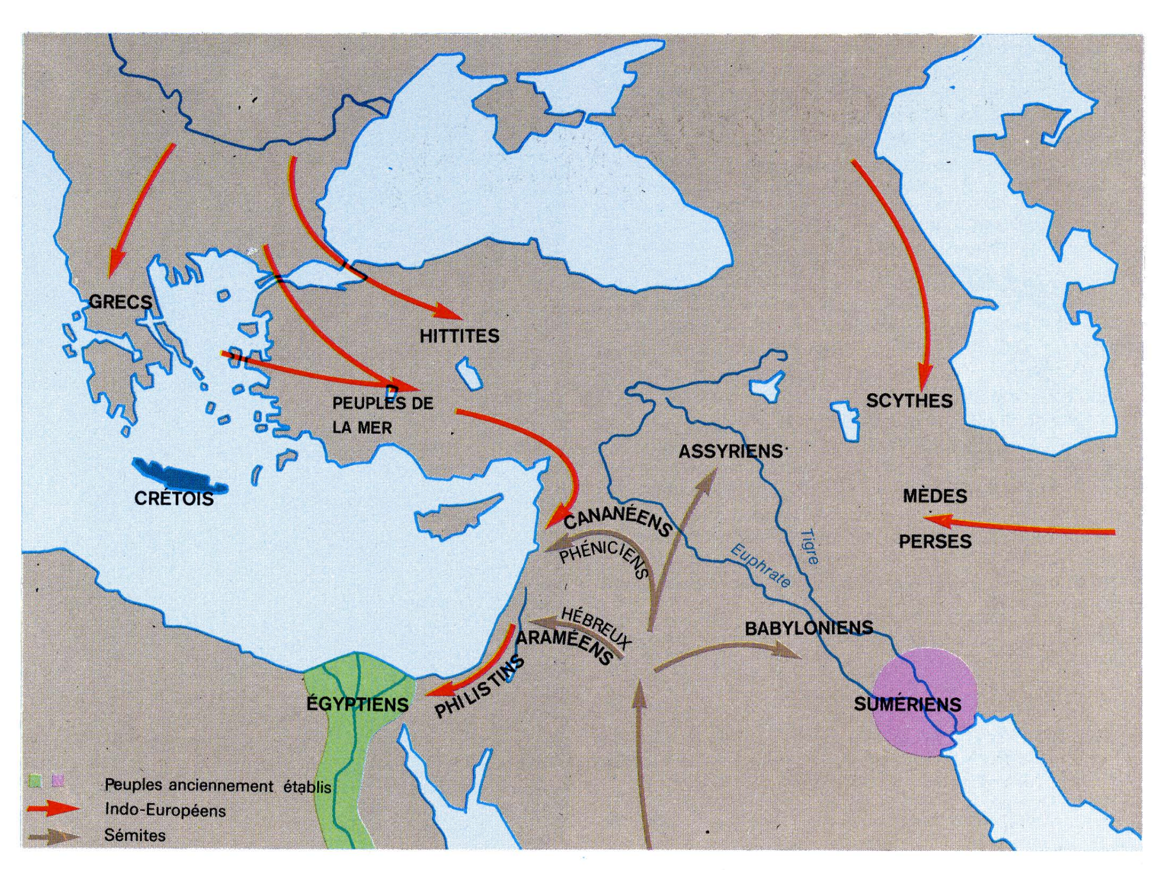


Musée du Louvre. Phot. Giraudon.

Porteuse d'offrandes : *un bel exemple de l'ancien art égyptien (fin de la première période intermédiaire).*

LES PETITS ÉTATS DU MOYEN-ORIENT

Entre les empires égyptien et mésopotamien, sur la bande côtière correspondant aux États actuels de la Syrie, du Liban, de Jordanie et d'Israël, fleurit une civilisation composite à laquelle nous devons deux éléments importants du monde moderne : l'écriture alphabétique (d'origine cananéenne et phénicienne) et la religion judéo-chrétienne. Les peuples qui la conçurent furent parfois ennemis, mais ils étaient de même origine, parlaient et écrivaient des langues de la même famille (les langues sémitiques) : ce sont les Cananéens, les Phéniciens et les Hébreux.



LES PEUPLES DE L'ANCIEN ORIENT ET LES CANANÉENS.

Voir p. 33 nos sources de connaissance du monde oriental ancien.

Le peuplement du Moyen-Orient.

Les débuts de l'histoire humaine.

Selon un titre célèbre, « l'histoire commence à Sumer » vers 3500 av. J.-C. Sumer, c'est le nom donné à un pays situé au bord du golfe Persique, à l'embouchure du Tigre et de l'Euphrate. Avant les Sumériens, dont nous étudierons l'établissement p. 37, nous sommes encore en pleine préhistoire : des chasseurs de l'âge de pierre, il nous reste des objets variés : (coups de poing, grattoirs, etc.) et nous savons qu'ils enterrent leurs morts et qu'ils vivent en petites communautés. A partir de 9000 av. J.-C. environ, l'élevage apparaît, puis l'agriculture : ces hommes préhistoriques fondent de petits villages paysans partout où la nature du terrain le permet. Ainsi naît la civilisation néolithique.

Le plus ancien établissement stable est celui de Jéricho, qui date de 7800 ± 200 av. J.-C. d'après le radiocarbone. C'est là qu'on a retrouvé les premières traces certaines de la révolution néolithique qui devait, de proche en proche, s'étendre à tout le Moyen-Orient vers l'Europe. Pour fixer les idées : le « village » néolithique de Jéricho s'étendait sur une superficie de 5 hectares, et possédait environ 2 000 habitants. Dans le courant du VIIe millénaire, Jéricho fut détruit, et, vers 6000 av. J.-C., apparaît sur son site la civilisation dite *tahunienne* (du nom de Wadi Tahuneh, petite bourgade proche de Bethléem).

A cette époque (fin du VIIe millénaire, début du VIe), on voit apparaître d'autres sites, contemporains du Tahunien : Mersin, en Turquie (près d'Adana) ; Hacilar et Çatal höyük, en Turquie (Anatolie centrale) ; Jarmo en Mésopotamie (à l'est du Tigre) ; Sialk en Iran.

Quoi qu'il en soit, les agriculteurs préhistoriques accueillent les Sumériens qui vont créer la *civilisation historique* en bâtissant des villes, en organisant le gouvernement de la cité, en inventant l'écriture, tout cela avec cinq à sept cents ans « d'avance » sur les Égyptiens. Les Sumériens, dont nous ignorons encore l'origine exacte, vont être débordés, à partir de l'an 2500, par des arrivées massives de nomades en provenance d'Arabie (les Sémites), tandis qu'au nord, vers la Turquie actuelle, apparaissent d'autres nomades avides de se fixer dans cette région du monde : les Indo-Européens.

Présentation générale des peuples du Moyen-Orient.

Le lecteur non historien est parfois déconcerté par le nombre impressionnant de peuples disparus auxquels on fait allusion : les Hittites, l'empire du Mitanni, les Philistins, les Scythes, les Araméens, etc., tout cela donne souvent au profane une impression de profonde anarchie. Une présentation simplifiée de ces différents peuples, dans leur ordre d'apparition dans l'histoire, nous a paru souhaitable ; elle a été réalisée sur le tableau n° 6 de l'*Annexe*. Les principales vagues de peuplement du Moyen-Orient ont seules été retenues sur la carte ci-contre, en haut.

Ci-dessus : carte schématisant le peuplement du Moyen-Orient ancien.
Ci-dessous : localisation des anciens centres de civilisation par rapport aux États actuels du Moyen-Orient.



Les Sémites.

Qu'appelle-t-on « sémite » ?

Le mot a été inventé par l'Allemand A.L. Schlœzer en 1781, pour désigner la langue commune (ou supposée telle) aux Syriens, aux Babyloniens, aux Hébreux, aux Arabes et aux Phéniciens ; Schlœzer se référait en effet à la *Bible* où il est dit (*Genèse* X/12) que ces peuples descendaient de Sem, le fils de Noé, tandis que Cananéens et Égyptiens avaient pour ancêtre

Cham et un autre fils du patriarche (d'où le terme de langue *chamitique* (voir p. 6). Le mot « sémite » implique donc un lien de *parenté linguistique ;* ultérieurement, on a voulu lui donner une signification *ethnique* que nous ne discuterons pas ici. Il est assez normal de penser, cependant, que les Sémites ont hérité leur langue d'une langue primitive, propre à tous les peuples qui ont ensuite envahi le Moyen-Orient et qu'on appelle le *protosémite.* On ignore cette langue hypothétique qui joue, par rapport à l'hébreu, à l'arabe, au babylonien, etc., le même rôle que le latin relativement au français, à l'italien, au roumain et à l'espagnol.

D'où venaient les Sémites ?

Au troisième millénaire av. J.-C., un groupe de Sémites s'installa dans la vallée du Tigre et de l'Euphrate : les Akkadiens; en même temps, d'autres peuples parlant une langue sémitique prennent possession des rivages de la Méditerranée orientale : ce sont les Cananéens. Ils viennent du sud, des steppes d'Arabie et de Syrie. Après eux, d'autres peuplades, du même groupe linguistique, surgissent : Amorites, Araméens, Hébreux et, plus tard, les Nabatéens et enfin les Arabes.

Si tous ces hommes parlent la même langue, ou du moins des langues très voisines, il est juste de penser qu'ils ont une origine commune. D'où viennent-ils donc ? On a proposé des origines diverses, en tenant compte d'arguments linguistiques, géographiques, etc. : la Syrie du Nord, la Transjordanie, l'Arabie. Il semble que cette dernière hypothèse soit plus satisfaisante que les autres (n'a-t-on pas assisté, à l'époque historique, à l'expansion des Arabes et, au quatrième siècle av. J.-C., à celle des Nabatéens qui, les uns comme les autres, avaient pour origine l'Arabie ?).

Nous admettrons donc, avec la plupart des historiens modernes, que l'Arabie fut le réservoir des peuples sémitiques, qu'elle déversa vers les vallées du Tigre et de l'Euphrate (exemple : les Akkadiens, les Amorites) ou vers la Méditerranée (exemple : les Cananéens, les Hébreux).

Remarques sur les langues sémitiques.

Sans entrer dans des considérations philologiques détaillées, nous rappelons que les langues sémitiques sont formées de mots de trois lettres (trois consonnes) qu'on appelle des racines *trilitères.* En accentuant différemment ces consonnes, on obtient toutes les catégories de mots nécessaires. Par exemple la racine KTB évoque, en arabe classique, le fait d'écrire ; à partir de là on peut avoir :

KaTaBa : il a écrit
KiTâB : livre
Ma-KTaB : endroit où on écrit (bureau)
Ma-KTaBaT : bibliothèque
etc.

Les voyelles sont donc des phonèmes secondaires, éminemment variables ; les consonnes, par contre, sont l'élément quasi indestructible de la langue. C'est ce qui explique des parentés comme celles qui suivent, citées à titre d'exemple :

Mot	Langue			
	akkadien	*araméen*	*hébreu*	*arabe*
Chien	KaLBu	KaLBâ	KeLeB	KaLB
Langue	LiSaNu	LiSSâNâ	LaSôN	LiSâN
Nuit	LiLaTu	LeLya	LayLa	LayLa
Maison	BiTu	BayTa	BayiT	BayT
Nom	SuMu	SeMa	SeM	iSM

Pour transcrire leur langue, les Akkadiens, puis les autres peuples du Moyen-Orient utilisèrent d'abord les caractères cunéiformes, dont le principe remonte aux Sumériens (non sémites) comme nous le verrons p. 34. Puis, grâce à la simplification apportée par les Phéniciens, se répandit, vers l'an 1000 (avant ou après ?) l'écriture alphabétique, introduite ensuite en Grèce et, de là, dans tout le monde occidental.

La civilisation cananéenne.

Au pays des invasions perpétuelles.

Au troisième millénaire av. J.-C., dans le même temps où les Sémites akkadiens s'établissent en Mésopotamie, d'autres Sémites prennent possession, plus à l'ouest, des territoires de Syrie et de Palestine. Des monuments égyptiens nous les présentent sous l'aspect d'hommes grands, au nez aquilin, avec de forts sourcils, une mâchoire épaisse, la barbe taillée en carré, longue, et sans moustaches. Par-dessus leur pagne, ils portent une robe de laine aux rayures voyantes ; ils ont les pieds chaussés de cuir. Leurs armes sont l'arc et le boomerang. Ces « Asiatiques » sont baptisés par les Égyptiens *Amou,* mot qui s'applique indistinctement à des tribus qu'il est difficile de séparer, notamment aux Cananéens (le terme apparaît dans les textes mille ans après leur arrivée en Syrie-Palestine) et aux Amorites qui se fixent près de l'actuelle cité de Palmyre. Pendant mille cinq cents ans environ, c'est-à-dire pendant toute la durée de l'âge du bronze dans cette partie du monde, ces peuples qu'on désigne globalement et improprement sous le nom de *Cananéens* vont se mêler, au gré des invasions, aux envahisseurs qui, sans répit, s'intéressent à ce carrefour géographique qu'est la côte syrienne et aux riches plaines du nord de la Palestine.

L'histoire des Cananéens se réduit donc, pour nous, à une série d'invasions et d'assimilations.

● *Vers 1800-1700,* en provenance d'au-delà du Tigre, apparaissent ceux que l'on appelle les *Hourrites* (ou *Khourites.*) Leur langue n'est pas plus sémitique qu'indo-européenne et ils posent encore un problème aux historiens (voir le tableau n° 6 de l'Annexe).

● *C'est de Syrie et de Palestine* que partent les bandes de nomades qui vont conquérir l'Égypte et y installer une dynastie « étrangère » entre 1675 et 1580 environ ; les Égyptiens les ont baptisés Hyksôs *(hékakhasout,* « rois étrangers »). La revanche égyptienne après 1580 fut marquée par l'énergique conquête de la Syrie et de la Palestine par les pharaons.

Cette domination se prolongea jusqu'en 1280.

● *A cette époque, les Hittites,* venus d'Anatolie, rencontrent les Égyptiens à la bataille de Qadesh (1280) et leur imposent un partage du pays : les Cananéens changent de maître.

● *Enfin, vers 1200,* de nouveaux conquérants, appelés par les Égyptiens, les *Peuples de la Mer,* se signalent par leur efficacité destructrice. Une partie d'entre eux se fixent sur la côte, entre Gaza et le mont Carmel : ce sont les *Pèlèsets* ou *Philistins,* qui ont donné à la Palestine sa dénomination actuelle.

● *A ces invasions militaires* s'ajoutent les lentes infiltrations de Sémites nomades, qui ne cessent d'affluer au cours du second millénaire ; parmi eux, deux peuples importants, les *Araméens* et les *Hébreux.*

Vers l'an 1000, les Cananéens ne représentent à peu près plus rien dans cette région si bouleversée du monde oriental, sauf sur la côte où certains de leurs éléments — appelés par les Grecs *Phéniciens* (tandis que les Orientaux continuent à les nommer Cananéens) — donnent une fortune nouvelle à des cités maritimes comme Tyr et Sidon. L'histoire des Cananéens proprement dits est terminée.

La civilisation matérielle des Cananéens.

● *Organisation économique et sociale.* Le pays de Canaan, souvent parcouru par les envahisseurs, bouleversé par les migrations, était composé de cités, un jour puissantes, le lendemain vaincues et détruites, un autre jour renaissantes, où vivait une aristocratie guerrière (surtout indo-européenne) dominant une classe de cultivateurs (céréales, cultures méditerranéennes) et d'artisans (céramiques, textiles, orfèvrerie). Dès le début de l'âge de bronze, Canaan exporte vers l'Égypte le bois et l'huile de ses cèdres (les fameux cèdres du Liban qui ont presque tous été abattus dans l'Antiquité et au début du Moyen Age...) ; les guerriers deviennent commerçants, puis navigateurs. Il semble que, très rapidement, les Cananéens se soient adaptés à leur situation d'*intermédiaires* entre les « grands » du monde oriental et qu'ils aient su en profiter. Leurs héritiers, les Phéniciens, seront les plus grands marchands de l'Antiquité.

● *Les villes* constituent donc autant de petits États dans ce pays de transition qu'est Canaan. Les cités du Sud (Palestine) les plus importantes sont : Hatsor, Lakish, Gabron, Sishem, Mégiddo, Jérusalem ; au nord, Qnatna, Harran, Alakah, Karkhémish, Alep (Halap dans les documents hittites), sur la côte Arad, Tyr, et Sidon et surtout les deux « perles » archéologiques de la Syrie et du Liban : Ougarit (Ras Shamra) et Byblos (Jbaïl).

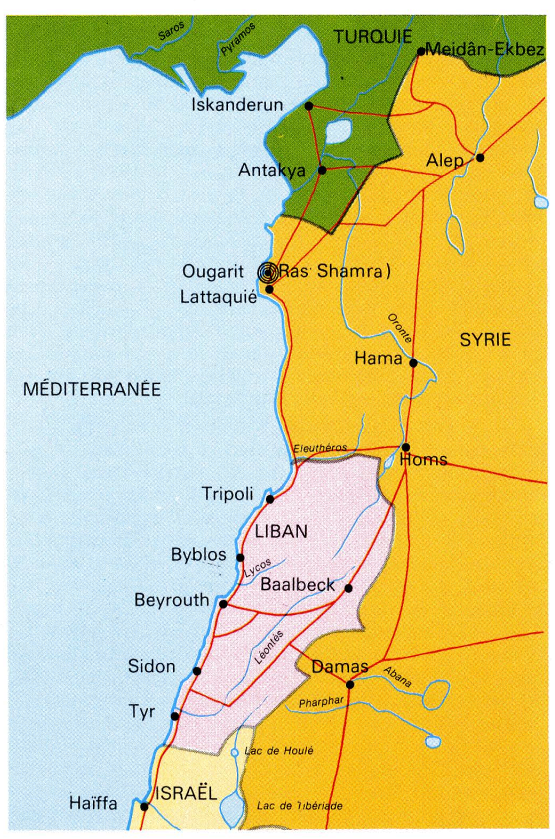
En 1928, un paysan labourait son champ à quelque 11 kilomètres au nord de Lattaquié, en Syrie, en un lieu nommé Ras Shamra, sur une de ces nombreuses petites collines artificielles, résultant de l'accumulation



Musée du Louvre. Phot. Goldner.

Patère en or provenant d'Ougarit (Ras Shamra) et représentant une scène de chasse (XIVe siècle av. J.-C.).

de ruines, qu'on rencontre au Moyen-Orient, et qu'on nomme des *tells*. Sa charrue ou sa pioche mit au jour quelques vestiges qui attirèrent l'attention des archéologues français. Les fouilles systématiques entreprises sous la direction de C. Schaeffer à partir de 1929 tirent sortir de terre l'ancienne cité d'*Ougarit*, dont on connaissait déjà le nom par des textes trouvés en Égypte en 1887, à Tell al-Amarna, mais dont on ignorait jusqu'alors le site. On a ainsi constaté que la région de Ras Shamra avait été occupée dès l'âge de la pierre polie (5000 ans avant J.-C.) avant d'être une grande cité cananéenne. Les installations actuellement mises au jour vont du IIIe millénaire au XIIe siècle av. J.-C.



Les grands centres cananéens et phéniciens.

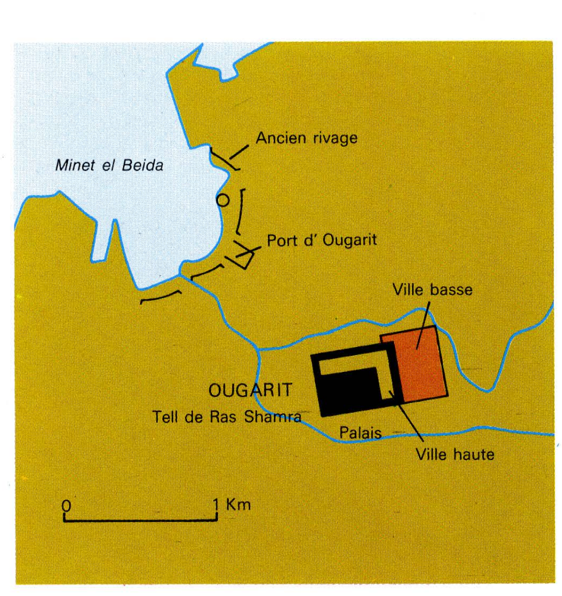
La ville d'Ougarit comprenait trois « quartiers » : la ville haute, avec le palais royal, son enceinte fortifiée et les grands temples, la ville basse, avec de belles rues assez larges de trois ou quatre mètres, et le port, situé à environ 1,5 kilomètre du centre (un port existe actuellement au même emplacement, il se nomme *Minet el-Beid,* « le Port Blanc »). Dans le palais, on a découvert des milliers de tablettes en terre cuite portant des inscriptions en caractères cunéiformes ; elles ont été déchiffrées notamment par C. Virolleaud et J. Nougayrol et nous renseignent sur quelques grandes tranches de l'histoire d'Ougarit. Il en ressort que la cité, très cosmopolite, a connu son apogée vers 1400 av. J.-C. sous le règne d'un certain Niqmad. Très menacée, tant par les Hittites que par les Égyptiens, elle dut sa fortune à une politique mercantile de double jeu. Fait éminemment remarquable, les textes ougaritiques sont alphabétiques (voir p. 27) ; on a même retrouvé un *abécédaire* qui est sans doute le premier alphabet de l'humanité (trente signes).

A trente-neuf kilomètres de Beyrouth, le petit port de Jbaïl s'est bâti sur les murs de l'antique Byblos (que la *Bible* nomme Gêbal ; ses habitants sont les *giblites*). Dès l'Ancien Empire égyptien, Byblos était le grand centre commercial de la côte : les Égyptiens y venaient charger les bois du Liban et le cuivre que les caravanes nomades apportaient du Caucase. C'était, en fait, une véritable enclave égyptienne en pays syrien et ses « rois » étaient les vassaux des pharaons. Les trafiquants égyptiens y avaient bâti des temples, l'un d'entre eux en l'honneur d'Isis était particulièrement fameux. Les Grecs nous ont transmis des récits légendaires liés à l'histoire d'Osiris et qui font aboutir le cercueil de celui-ci à Byblos. La ville, cana-

Phot. India-Atlas Photo.



Le site de Byblos, au Liban. Les ruines du premier plan correspondent à l'ancienne ville ; les colonnes et les vestiges qui les surplombent sont d'époque romaine.

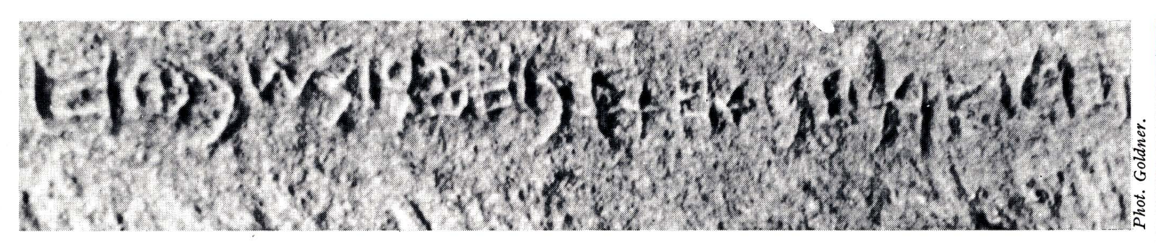


Le site d'Ougarit.

Musée de Beyrouth. Phot. Goldner.



Ex-voto en bronze, recouverts d'or, provenant du temple aux Obélisques, de Byblos. XVIIIe siècle av. J.-C.







*Le sarcophage d'Ahiram (XIe siècle ?), roi de Byblos. Il comporte une inscription alphabétique (en haut) qui mentionne : AHRM (Ahiram) MLK (*Malik, *« roi ») GBL (*Gebal *: Byblos). Cet alphabet phénicien (sémitique) ne comporte que des consonnes ; le texte se lit de droite à gauche.*



Baal phénicien (IIe millénaire av. J.-C.).

néenne, puis phénicienne, a revu le jour à partir de 1921 (fouilles de Dunand). On a retrouvé les enceintes, les temples et la nécropole dans laquelle se trouve le tombeau du roi Ahiram (XIe siècle av. J.-C.) portant une inscription phénicienne alphabétique (alphabet de Byblos : vingt-deux signes ; voir ci-dessous,*)*.

L'origine de l'alphabet.

Les Égyptiens, on l'a vu (voir p. 7), écrivaient en hiéroglyphes. Leurs signes écrits représentaient des sons ou des mots et non pas des lettres, comme c'est le cas de nos alphabets modernes. Les Sémites utilisèrent en général les signes cunéiformes (p. 34), qui sont aussi des signes phonétiques. A partir du moment où les communications entre les peuples se développèrent, un système de transcription utilisable pour toutes les langues parlées dans le Moyen-Orient s'imposait : ce sont les Cananéens et les Phéniciens qui l'ont mis au point.

● *Vers, 1800 av. J.-C.*, les « Asiatiques » employés par les Égyptiens dans le Sinaï utilisent, pour écrire, une trentaine de signes dérivés des hiéroglyphes : c'est la première tentative connue d'écriture alphabétique ; elle n'a pas eu de suite directe.

● *A Byblos,* les marchands utilisaient un système simplifié d'hiéroglyphes comprenant soixante-quinze signes de valeur phonétique : c'est un premier pas vers l'alphabétisation de l'écriture.

● *A Ougarit,* les tablettes cunéiformes sont écrites en de nombreuses langues (hittite, sumérien, akkadien, hourrite et ougaritique). Vers 1400 av. J.-C., les textes ougaritiques sont écrits avec trente signes qui constituent l'*alphabet cunéiforme d'Ougarit* (ne pas confondre avec l'*écriture cunéiforme mésopotamienne* qui n'est pas alphabétique, mais idéographique ou phonétique). A Ougarit on utilise trente signes, et son abécédaire énumère ces signes dans un ordre voisin de ce qui sera plus tard l'ordre alphabétique.

● *L'alphabet sémitique ancien* est un alphabet de vingt-deux lettres, simplification et rationalisation de l'alphabet ougaritique. Il se répand sur tout le pourtour de la Méditerranée à partir d'une époque que nous ne pouvons préciser. Le premier texte qui l'utilise est une inscription sur le tombeau du roi Ahiram de Byblos (sans doute du XIe siècle ; certains le datent du XIIIe siècle). C'est cet alphabet qui fut adopté d'abord par les Araméens et les Hébreux, puis par les Grecs et les Étrusques qui l'introduisirent en Europe occidentale.

Les textes de Ras Shamra étaient l'œuvre de scribes — les « intellectuels » de cette société de commerçants — dont l'influence fut profonde sur tous les peuples qui furent en contact avec les Cananéens ; entendons-nous bien : il s'agit de tous les peuples « nouveaux » ; il y avait longtemps déjà que les Égyptiens et les Babyloniens avaient assimilé leur culture. Les nouveaux venus dans la région sont des émigrants, voleurs, pillards encombrants ; les roitelets de Canaân les désignent du terme méprisant de *Hapirou.* Ils arrivent par petites bandes, à dos d'âne, et servent de mercenaires ou d'esclaves ; ils fournissent aussi de la main-d'œuvre à bas prix. Parmi eux, on trouve les *Araméens* et les *Hébreux.* Ces « prolétaires », impressionnés par la culture (très relative) des Cananéens, imitent leurs maîtres jusqu'à finalement parler leur langue. Tel fut le cas des Hébreux, qui parlaient, lors de leur première arrivée en Canaân, des dialectes araméens qu'ils abandonnèrent pour le cananéen. La langue dans laquelle ont été écrits certains textes bibliques porte des traces de ces habitudes *ougaritiques,* aussi bien dans le vocabulaire que dans les principes généraux de composition.

La religion d'Ougarit et des Cananéens.

Nous la connaissons non seulement par les textes de Ras Shamra, mais aussi par les passages de la *Bible* qui la couvrent d'injures et de malédictions (les prêtres israélites et les prophètes avaient bien du mal à préserver leurs congénères de l'hérésie : il était tentant et facile, pour les Hébreux, de s'abandonner au culte cananéen).

● *Le dieu suprême* est *El,* créateur tout-puissant et organisateur du monde ; c'est un dieu abstrait. Son fils *Baal* (mot qui signifie « seigneur ») est le dispensateur plus concret des bienfaits et des richesses de la nature. Adoré sous de multiples formes (à peu près tous les dieux particuliers de Canaan sont des *baals*) il porte plusieurs surnoms : Baal Saphon (Baal du Nord), Baal Melkart (Baal de Tyr), etc. Il a pour sœur et pour amante toujours vierge la déesse *Anat,* divinité de la fécondation et de la guerre, plus tard nommée Astarté (on l'a aussi confondue avec la déesse babylonienne Ishtar). Le culte d'Anat est sanguinaire ; déesse des combats, elle se réjouit du sang qu'elle fait couler :

> *Son foie s'enfle de rire, son cœur s'emplit de joie, le foie d'Anat exulte parce qu'elle plonge jusqu'aux genoux dans le sang des guerriers, jusqu'aux hanches dans le sang des héros* (cité par M. Meuleau, *Le Monde antique,* Paris, Bordas 1965).



Musée de Damas. Phot. Goldner.

Le dieu El, d'Ougarit, représenté assis; statuette en bronze recouverte de feuilles d'or.

● *Le culte de Baal et d'Anat,* n'est pas seulement sanguinaire; à ces divinités de la puissance et de la fécondité on réserve aussi un culte licencieux; Anat et Baal ont leurs *prostituées sacrées,* et les cérémonies orgiaques qui avaient lieu dans les sanctuaires à ciel ouvert déclenchent les protestations scandalisées des serviteurs de Yahveh (à une époque, il est vrai tardive, plusieurs siècles après la grande époque d'Ougarit) :

> *... Ils se prostituent loin de leur dieu.*
> *Ils sacrifient sur le sommet des montagnes,*
> *Ils brûlent de l'encens sur les collines,*
> *Sous les chênes, les peupliers, les térébinthes, dont [l'ombrage est agréable.*
> *C'est pourquoi vos filles se prostituent, et vos belles-[filles sont adultères* (Osée 4/13).

Le grand rival de Baal est le dieu Môt, son meurtrier. Parmi les nombreux poèmes religieux trouvés à Ougarit, on a pu en interpréter certains comme une allégorie mystique du cours des saisons : Baal est la pluie féconde du printemps, Môt, la chaleur de l'été qui tue Baal. Anat, qui pleure son frère,

> *saisit Môt le divin, et de son épée elle le fend ; dans un van elle le vanne; dans un feu elle le brûle ; dans une meule elle le moud ; dans les champs elle le sème. Les oiseaux mangent ses restes, dévorent ses membres et volettent de reste en reste* (cité par M. Meuleau, *ibid.*, p. 217).

A côté de ces dieux fondamentaux, une multitude de divinités, empruntées aux mythologie voisines, encombrent le panthéon des Cananéens : Sin, le dieu de la Lune des Amorites, Dagon, le dieu du blé (babylonien), Teshoup, maître des eaux, Aliyan, maître des sources et Hadad, maître de l'orage, etc. Ces quelques remarques correspondent à cette observation, très générale et valable pour toute la région du Moyen-Orient que nous étudions en ce moment : carrefour géographique, la Syrie et la Palestine furent aussi des carrefours linguistiques, des carrefours religieux, des carrefours de civilisation.

LES PHÉNICIENS.

L'expansion maritime des Phéniciens.

La conquête araméenne.

Les Cananéens, vers le XIIe siècle, disparaissent dans le tourbillon des invasions syro-palestiniennes. Au nord, les Hittites et l'empire du Mitanni les ont assujettis; au sud, les Philistins et les Hébreux les ont éliminés. Au centre, dans le Liban actuel, les tribus araméennes font maintenant la loi.

Leur histoire est confuse. Après avoir joué le rôle de pillards pendant huit à dix siècles, les Araméens se fixent — au hasard — à travers tout le Moyen-Orient; on trouve partout des traces de leur installation : dans le golfe Persique comme aux environs de Beyrouth. Ils sont nombreux et forment une véritable « chaîne internationale » de minorités. Leur destin est ondoyant : dans les périodes d'anarchie ou de division politique (Xe et IXe siècles notamment), ils sont les rois du pays. Les centres araméens les plus importants sont alors : Damas, Alep, Hamat; quand une menace militaire se précise, les principautés araméennes forment une coalition puissante qui tient en échec des rois comme Salmanasar III d'Assyrie (en 853). Quand, au contraire, le Moyen-Orient est dominé par un État fort, les Araméens se font plus sages; Tiglat-Phalazar III les écrase en 732. Mais les Araméens devaient avoir le dernier mot de l'histoire : l'un de leurs peuples, les *Chaldéens,* ruinera l'Assyrie et installera une dynastie à Babylone (empire néo-babylonien, 620-539, voir p. 42).

De toute façon, à partir du XIIe siècle, en raison de ces nombreuses pressions, il n'y a plus de civilisation ni d'État cananéen à proprement parler. Seules les côtes du Liban, préservées sans doute par les montagnes qui les bordent, abritent encore quelques cités maritimes prospères : Tyr (actuellement : Sour), Arados (Rouad), Byblos, Sidon (Saïda). Ce sont les hommes de ces cités que les Grecs, ignorant leur origine cananéenne, appellent des *Phéniciens,* qualificatif que l'Occident leur a conservé.

Caractères de l'histoire phénicienne.

Ce qui distingue les Phéniciens de leurs ancêtres, les Cananéens, c'est leur activité maritime et commerciale qui les conduit à créer non pas un empire — le mot est bien trop grand — mais une série de comptoirs à travers toute la Méditerranée occidentale. Les Cananéens naviguaient entre Chypre et l'Égypte, les Phéniciens, profitant sans doute de l'éclipse des Égéens (voir p. 92), vont jusqu'à Gibraltar (se reporter au tableau n° 5 de l'*Annexe* pour la chronologie de l'histoire phénicienne).

● *Les cités phéniciennes.* Ougarit ne se releva pas de l'invasion des Peuples de la Mer; Byblos conserva ses relations avec l'Égypte — du moins dans les périodes où celle-ci n'était pas minée par l'anarchie. De nouvelles cités passent alors au premier plan à partir du XIIe siècle : Tyr devient la principale métropole phénicienne jusqu'au VIe siècle av. J.-C., époque où elle cède son hégémonie à Sidon. La conquête perse fait de la Phénicie une circonscription administrative intégrée dans la cinquième satrapie (voir p. 124), mais les cités phéniciennes conservent une relative autonomie maritime et des rapports étroits avec leurs comptoirs méditerranéens devenus autonomes, sinon indépendants. C'est Alexandre le Grand qui met un terme à l'histoire de la civilisation phénicienne, en la coupant définitivement de ses comptoirs méditerranéens à la fin du IVe siècle av. J.-C. (prise de Tyr en 332).

● *Comment se réalisa l'expansion phénicienne?* Abandonnant le commerce maritime local des Cananéens, les Phéniciens ont l'audace de lancer leurs navires à coque ronde et bien rudimentaire (voir photographie) vers l'ouest. Le but de ces expéditions n'est pas la fondation d'une lointaine colonie, mais la recherche de matières premières (ivoire, or et fer) et d'esclaves dont l'Orient a besoin. Les Phéniciens sont des navigateurs prudents : ils longent les côtes, faisant escale tous les soirs dans un port suffisamment abrité des tempêtes... et des populations côtières parfois inhospitalières. Quand l'escale est bonne, le site agréable et le commerce fructueux, ils fondent un comptoir qui se transforme parfois en cité prospère où s'entassent les richesses et où accourent les immigrants, attirés par les bonnes affaires à réaliser ou fatigués de la vie mouvementée du Moyen-Orient, de ses guerres et de ses dévastations. Ainsi vont d'abord se créer les comptoirs suivants :

Régions de la Méditerranée	Noms des comptoirs phéniciens importants	Observations
Chypre	*Kytion, Idalion, Lapethos, Amathonte*	Les Phéniciens y trouvent du cuivre, mais surtout un point de départ du cabotage vers la mer Égée. Ils s'y heurtent aux Grecs et aux Assyriens.
Rhodes et îles des Cyclades	*Lalysos, Camiros*	Escales dans la navigation vers l'Occident; les Phéniciens en seront expulsés par les Doriens et les Cariens.
Afrique du Nord	*Utique* (vers 1100) *Lixos* (El-Arish) vers le IXe siècle *Carthage* (date traditionnelle : 814)	Les Phéniciens trouvent en Afrique des esclaves, de l'or et de l'ivoire; ils trafiquent avec les caravanes venues du Soudan.
Espagne	*Gadès* (Cadix) dès le XIIe siècle *Tarsis* (Tartessos)	Les Phéniciens en ramènent des métaux (notamment de l'étain) et font de Gadès un point de départ vers l'Atlantique (Bretagne).

Principaux comptoirs phéniciens au Moyen-Orient.

A ces comptoirs importants s'ajoutent, au VIIIe siècle, de petites stations nord-africaines : Hadrumète (Sousse), Hippo Diarrhytus (Bizerte), Hippo Regius (Bône), et les installations dans les îles de la Méditerranée (Malte, sud de la Sardaigne, ouest de la Sicile), mais cette expansion vers la côte européenne de la Méditerranée est freinée par les Étrusques et les Grecs. La destinée de Carthage sera étudiée p. 70; retenons que, après la chute de Tyr en 573 sous les coups de Nabuchodonosor, elle se constitue un empire maritime important qui sera détruit par les Romains (*guerres puniques,* voir p. 72).

● *Les Phéniciens sont les créateurs du commerce international.* Leur rôle est capital à cette époque de l'histoire humaine : ils ont en effet véhiculé non seulement des matières premières, mais des hommes, des idées et des langues. S'adaptant avec plasticité à tous les conquérants, flatteurs avec les puissants, sévères avec les humbles, ils avaient dans l'Antiquité fort mauvaise presse :

> *On... vit arriver des gens de Phénicie, de ces marins rapaces qui, dans leur noir vaisseau, ont mille camelotes. Or une Phénicienne était à la maison : la grande et belle fille! artiste en beaux ouvrages! Et ces routiers de Phéniciens la débauchèrent. Un jour donc, au lavoir, elle s'abandonna sous le flanc du vaisseau...* (l'*Odyssée,* Chant IV, vers 414 à 420. Texte de Victor Bérard, « Les Belles Lettres », 1946).

Ils ont cependant ouvert la voie aux échanges internationaux. Leurs rapports avec les Araméens sont importants — encore que bien difficiles à saisir. Les matières premières qu'ils amenaient dans leurs vaisseaux étaient sans doute prises en charge par les Araméens qui contrôlaient — de poste en poste — le trafic caravanier. C'est d'ailleurs la langue des Araméens qui s'est répandue, à l'époque hellénistique, à travers tout le Moyen-Orient, balayant par la même occasion la langue phénicienne.

La civilisation phénicienne.

La Phénicie — le pays du Liban — est un creuset où se sont mêlées les influences égyptienne, hittite, égéenne, sémitique, etc.; il en est résulté une civilisation faite de *syncrétismes,* difficile à analyser.

Religion.

C'est la vieille religion naturiste des Cananéens qui subsiste. Tyr a pour dieu local *Baal Melkart,* dieu solaire, puis dieu maritime; Sidon adore *Eshmoun,* synthèse des deux divinités cananéennes Aliyan Baal (dieu des sources) et Môt (voir ci-dessus p. 28), associé à Astarté (on les adora par la suite sous les noms grecs d'Adonis et d'Aphrodite). Le culte a lieu



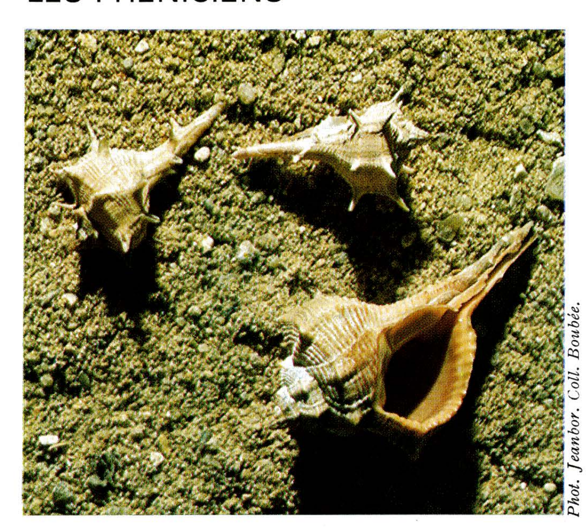
Musée de Beyrouth. Phot. Goldner.

Sur ce sarcophage, exposé au musée de Beyrouth, a été représenté un navire de commerce phénicien : c'est avec des embarcations de ce genre que les Phéniciens sont allés jusqu'en Espagne; remarquer la voilure très élémentaire et la rame qui sert de gouvernail, à l'arrière de la barque.



Musée du Louvre. Phot. Goldner.

Divinité primitive phénicienne.



Phot. Jeanbor. Coll. Boubée.

Murex : coquillage dont le nom vulgaire est « rocher ». Les Phéniciens trempaient dans la sécrétion des chairs de ces mollusques les tissus qu'ils désiraient teindre en pourpre.

dans des temples à ciel ouvert, comme au IIe millénaire. Il est certain que les Phéniciens se livraient à des sacrifices humains dont les victimes étaient de jeunes enfants (le nom de ce sacrifice était *Molk* : les Hébreux le comprirent comme le nom d'un dieu — *Moloch* — exigeant de tels sacrifices). Les rites de l'ancienne religion (prostitution sacrée, cérémonies naturistes, etc.) ont persisté.

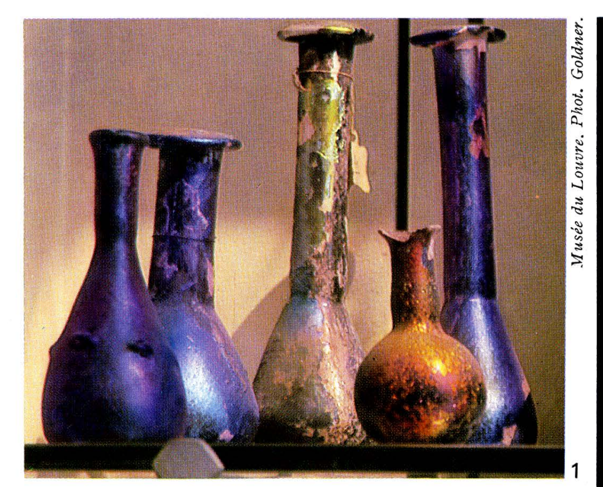
L'influence égyptienne se retrouve dans les sépultures : il semble que les Phéniciens aient cru à une vie de l'âme après la mort ; leurs sarcophages sont des imitations des sarcophages égyptiens.

Vie économique et sociale.

Les Phéniciens furent d'habiles artisans. Leurs textiles à base de laine étaient célèbres dans l'Antiquité par la richesse de leurs coloris (la couleur pourpre, particulièrement appréciée, était obtenue à partir d'un coquillage, le *murex*) ; les ateliers métallurgiques de Tyr et de Sidon (cuivre, bronze, étain, orfèvrerie) avaient aussi une excellente réputation. Mais *leur technique la plus originale est celle du verre ;* coloré, moulé, opaque ou translucide, il entrait dans la composition de la vaisselle et d'innombrables bibelots (scarabées, bijoux, etc.). Le travail de l'ivoire, importé d'Afrique et des Indes, fut aussi l'un des traits les plus remarquables de l'artisanat phénicien et syrien. On a retrouvé des ivoires phéniciens en Asie occidentale, à Khorsabad, à Arslantash, à Samarie et à Mégiddo (où se trouvaient les plus anciens ivoires des Phéniciens, remontant au XIIIe siècle).

Quant à la vie sociale à l'intérieur des cités phéniciennes, nous sommes fort peu renseignés sur ce sujet. On peut penser qu'il s'agissait de cités gouvernées par une oligarchie commerçante (il y avait généralement un roi, conseillé par les principaux marchands de la ville qui pouvaient même occuper des fonctions religieuses telle celle de grand-prêtre !).

Les petites cités phéniciennes ont introduit l'art de la navigation dans la Méditerranée et, par là même, elles ont contribué à préparer l'unité du monde méditerranéen. Signalons l'influence qu'ont eue les Phéniciens sur l'évolution de la religion grecque et de la religion romaine. On peut retenir aussi, comme nous l'avons déjà signalé p. 27, qu'ils ont répandu, partout où leurs navires ont accosté, l'*alphabet* qui fut, dès le IXe ou le VIIe siècle, adopté et perfectionné par les Grecs. C'est le succès de l'alphabet et de la notation phénicienne, adaptés à l'araméen, qui ôta en Perse à l'akkadien son rôle de langue diplomatique (voir p. 124).



Musée du Louvre. Phot. Goldner.

1



Musée de Beyrouth. Phot. Goldner.

2



British Museum. Phot. Boudot-Lamotte.

3



Musée du Louvre. Phot. Bordas R.P.

4

Deux exemples de l'artisanat phénicien : 1. la verrerie et 2. le bijou. La plupart des ivoires répandus en Mésopotamie et en Palestine avant l'arrivée des Perses étaient l'œuvre des habiles artisans syriens et phéniciens. 3. Une scène de chasse (lion égorgeant un Noir) provenant de Nimroud. 4. Un thème égyptien : Horus protégé par deux génies qui déploient leurs ailes.

LES HÉBREUX

Les Hébreux n'ont joué, dans l'Antiquité, aucun rôle politique ou militaire important; petit peuple, uni par sa ferveur religieuse, il a eu le destin de tous les petits peuples de l'Antiquité, vassal tour à tour des Égyptiens, des Assyro-Babyloniens, des Perses, des Grecs et des Romains. Cependant, à l'époque romaine, la prédication d'un juif, Jésus de Nazareth, marque le point de départ d'une religion universelle qui est encore l'une des forces du monde moderne : le christianisme. L'histoire des Hébreux, qui est un peu comme la préhistoire des chrétiens, a pris, de ce fait, un intérêt considérable.

La légende et l'histoire des Hébreux.

Les origines.

Les Hébreux (en akkadien : « les hommes d'au-delà du fleuve ») font partie des bandes sémitiques que l'Arabie déversait vers la Mésopotamie; c'est sans doute à l'époque où Hammourabi régnait à Babylone (voir p. 39) que le clan nomade, qui avait à sa tête, selon la tradition, le patriarche Abraham, quitte la basse Babylonie (probablement la région d'Our) et se dirige vers le sud, parallèlement à la limite du désert. Comme tous les nomades, les Hébreux voulaient se mêler aux sédentaires déjà installés en ces lieux (les Cananéens). En vain : la tradition nous apprend que certains clans sont partis pour l'Égypte à l'époque des Hyksôs. Selon la légende, le séjour égyptien est un séjour malheureux : maltraités par les fonctionnaires de Pharaon (comme d'ailleurs les paysans égyptiens eux-mêmes), les Hébreux finissent par quitter le pays sous la conduite de Moïse, sans doute au XIIIe siècle av. J.-C., pour retourner en Canaân où nomadisaient toujours d'autres clans.

Tout cela, la *Bible* nous le conte dans ses premiers Livres; les choses se sont-elles passées ainsi que ce livre saint les décrit? On peut répondre par l'affirmative, si l'on se limite à l'évolution générale des faits : oui, il y a eu des mouvements de peuples sémitiques dans cette partie du Moyen-Orient entre le XVIIe et le XIIIe siècle av. J.-C.; oui, il y a eu parmi ces peuples un groupement individualisé que les textes cunéiformes mentionnent (voir p. 41). Mais si l'on veut tenir compte des détails (noms, généalogies, événements, etc.), aucune vérification sérieuse n'est possible. Il faut bien souligner ici — tant sont répandues, en la matière, les fausses nouvelles — qu'il n'existe aucun document archéologique sérieux sur cette période légendaire de l'histoire des Hébreux : tout ce qui a pu être avancé sur la prétendue découverte des restes de l'Arche de Noé sur le mont Ararat (!), de celle du berceau de Moïse (!!) et de bien d'autres pseudo-vestiges relève, la plupart du temps, de la plus haute fantaisie. Un point, cependant, a été mis en évidence par les archéologues : certaines villes cananéennes ont bien été détruites, vers le XIIIe ou le XIIe siècle av. J.-C., l'examen des débris le prouve; de là à songer que les destructeurs furent les Hébreux, s'avançant irrésistiblement en Canaan (la Terre promise), guidés par Josué, le successeur de Moïse, l'homme qui, dans la *Bible* s'empare de Jéricho, il n'y avait qu'un pas à franchir. Certains l'ont franchi, mais commencent, maintenant, à revenir sur leur hypothèse : quand les Israélites arrivent en Terre promise, ils trouvent des ruines, conséquences de l'invasion des Peuples de la Mer. Plusieurs cités intactes sont aux mains des Philistins (Gaza, Ascalon, pour ne citer que les deux plus importantes); ces Philistins, qui ont donné leur nom au pays (Palestine), appartiennent précisément aux Peuples de la Mer; d'origine sans doute égéenne, ils ont assimilé les traditions religieuses sémitiques. Leur puissance matérielle est grande; leurs guerriers ont des armes et des cuirasses en fer et en bronze, et effrayent les Hébreux, paysans mal armés, qui ignorent presque tout de l'art de la guerre (dans la *Bible*, le symbole de ces guerriers redoutables est le géant Goliath).


Phot. Degorges. Atlas Photo.

Le désert du Néguev : il borde le royaume de Juda.

Les Juges.

● *C'est toujours la Bible* qui nous renseigne sur les premiers temps de l'histoire des Hébreux en terre cananéenne. Eparpillés à travers la Palestine, vivant en paysans sédentaires, les autres en nomades, il s'en est fallu de peu qu'ils ne fussent totalement assimilés par les Cananéens maîtres des villes et des plus riches terres. Mais, lorsqu'ils pénètrent en Palestine, leur religion monothéiste (le *yahwisme*; ce n'est pas encore le *judaïsme*) est suffisamment forte pour se maintenir tant bien que mal, grâce à l'effort des prêtres *(lévites)* et des prophètes voyants *(nabis)*, à l'écart des cultes naturistes et polythéistes des Cananéens, chez lesquels chaque cité a son *baal*.

Le respect de la loi de Moïse est la force qui unit, à travers tout le pays, les Hébreux groupés en une confédération de douze tribus. Ceux qui sont chargés d'assurer la permanence de la loi mosaïque sont les *Juges;* ils l'ont adaptée aux circonstances, empruntant aux lois mésopotamiennes (par exemple au Code de Hammourabi, voir p. 44). Mais, à cette époque, il n'y a pas encore de nation israélite, encore bien moins d'État; quelques villes (ou villages) ont laissé dans la *Bible* un nom : Silo, Béthel, Sichem. Il ne s'agit pas là de capitales, ni même de cités administratives : tout au plus y a-t-il eu, sans doute, en ces lieux un centre religieux épisodique. La Palestine n'est pas hébraïque : elle est cananéenne, phénicienne, philistine.

● *L'unité est d'ailleurs* d'autant plus difficile à réaliser que les Hébreux sont en butte aux attaques ininterrompues de nombreux ennemis : les Cananéens, bien sûr, mais aussi les Madianites, les Amorrites, les Moabites, les Philistins qui, vers 1050, s'emparent du reposoir divin — l'*Arche* — et détruisent Sion. C'est à l'occasion de cette défaite qu'une tentative d'union de diverses tribus sous l'autorité d'un monarque unique a lieu; le Juge Samuel confère à Saül, au nom de Yahweh, les pouvoirs d'un roi. L'union fait la force : les Hébreux peuvent alors se délivrer du joug philistin; mais, avec cette victoire, leurs divisions reprennent de plus belle et les livrent à nouveau à la domination de leurs ennemis après la bataille de Gilba et la mort de Saül.

Le lecteur trouvera au tableau n° 5 de l'*Annexe* une chronologie générale de l'histoire des Juifs; le tableau n° 7 lui fournira une liste systématique des Juges et des rois d'Israël et de Juda.

David et Salomon.

Le royaume de David.

David fut sans doute le chef de bande le plus efficace de l'histoire d'Israël; il vécut autour de l'an 1000 av. J.-C., à l'époque où la Babylonie est mise en coupe réglée par les Araméens, où l'Égypte se débat dans l'anarchie, tandis que la Grèce se relève mal des invasions doriennes. Si l'on s'en tient au portrait biblique du personnage (et nous sommes bien obligés de nous y tenir, puisque aucune autre source n'est en notre possession), il n'est guère reluisant. Sa victoire contre le Philistin Goliath (qu'il abat d'un jet de pierre au front, alors que celui-ci recherchait le *combat singulier* au corps à corps) l'avait rendu populaire, donc dangereux pour Saül (« on disait : Saül a tué 1 000 ennemis, mais David en a tué 10 000 »). David s'enfuit alors chez les ennemis de son peuple, les Philistins du roi Achis, et se met à leur solde :

> *David ..., ne laissait en vie ni homme ni femme, et il enlevait les brebis, les bœufs, les ânes, les chameaux, les vêtements, puis s'en retournait et allait vers Akish..., et ce fut là sa manière d'agir tout le temps qu'il demeura dans le pays des Philistins. Akish se fiait à David, et il disait : « Il se rend odieux à Israël, son peuple. Et il sera mon serviteur à jamais.»* (I Samuel XXVII/7-12.)

A la veille de la bataille de Gelboë, les Philistins, se méfiant à juste titre d'un homme traître à sa patrie, le renvoient à ses rapines. L'hypocrisie du personnage apparaît aussi dans l'épisode célèbre de Bethsabée, dont il envoie froidement le mari à la mort pour pouvoir la posséder à son aise; sa cruauté à l'égard des ennemis vaincus est rapportée aussi par la *Bible :*

> *Il fit sortir les habitants et les plaça sous des scies, des herses de fer et des haches de fer et les fit passer par des fours à briques; il traita de même toutes les villes des fils d'Amon.* (I Samuel XII/31.)

Après la mort de Saül, David choisi par le peuple comme chef organise le regroupement des tribus d'Israël et de Juda, dans une atmosphère de guerres fratricides et de complots, de massacres et de trahisons; il fonde un État hébreu unifié, avec comme capitale Jérusalem, ville cananéenne qui, n'ayant aucun passé hébraïque, convenait aussi bien aux tribus du Nord qu'à celles du Sud.

Salomon (environ 973-931 av. J.-C.).

Salomon est le second fils de Bethsabée et de David (le premier — l'enfant du péché! — était mort, « frappé par le Seigneur »). Son règne fut pacifique et brillant, ce qui tendrait à montrer que l'énergie politique de son père aurait porté ses fruits. L'administration du royaume d'Israël s'inspire du modèle égyptien : le pouvoir est fortement centralisé, une cour brillante et nombreuse entoure le souverain, les paysans israélites sont accablés d'impôts qui permettent au souverain d'étaler sa magnificence. Salomon fait alliance avec le roi phénicien Hiram dont la flotte est utilisée pour exporter grains et huile de Palestine, pour importer des produits exotiques de la côte occidentale de l'Inde, pour convoyer, d'Asie Mineure en Égypte, chars et chevaux. Tels les pharaons, Salomon se fait bâtir un ***palais royal*** et un ***temple*** que la *Bible* célèbre, non sans exagération, comme des monuments grandioses.

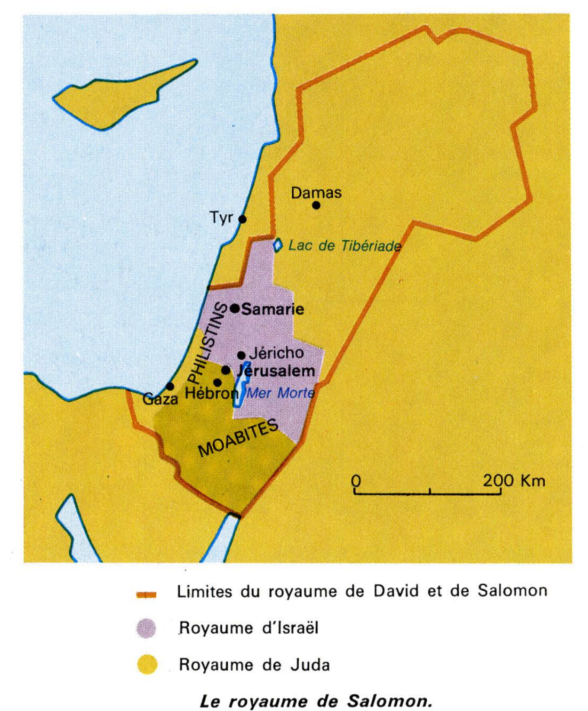
Enfin, c'est à l'époque de Salomon que les traditions orales concernant l'histoire des Hébreux depuis la création du monde jusqu'à leur installation en Canaan



Phot. Degeorges-Atlas Photo.

La mer Morte.

commencent à être mises par écrit : ces textes, compilés deux ou trois siècles plus tard, constitueront le *Pentateuque.*



Le royaume de Salomon.

Déclin et disparition de l'État d'Israël.

Causes du déclin d'Israël.

Au IXe siècle, le Moyen-Orient sort de la confusion (voir p. 41). Les grands États (Assyrie, Égypte) retrouvent leur puissance un instant effacée, et la Palestine redevient vassale des puissants du moment. L'œuvre politique de David n'aura pas duré un siècle : à la mort de Salomon, les particularismes réapparaissent et les tribus du Nord se séparent, vers 931, des deux tribus du Sud (les tribus de Juda et de Benjamin). Ainsi se constituent deux royaumes distincts : Israël (au sens strict), au nord, avec bientôt Samarie comme capitale (la ville est fondée par le roi Omri, vers 879), et Juda, au sud, qui aura Jérusalem comme capitale.

Les deux États vont se livrer, pendant 200 ans, une série de petites guerres confuses dans lesquelles, en général, Israël dominera Juda ; à ces luttes fratricides s'ajoutent les querelles dynastiques, les massacres, les guerres civiles, dont la *Bible* nous rapporte les détails et dont nous avons signalé quelques aspects au tableau n° 7 de l'*Annexe.*

Destruction d'Israël et de Juda : naissance du judaïsme.

Les Assyriens mirent fin au royaume d'Israël en 721 (prise de Samarie et déportation de ses habitants) ; les néo-Babyloniens éliminèrent Juda de la carte en 597 (prise de Jérusalem par Nabuchodonosor, captivité de Babylone). C'est durant l'Exil et la Captivité que les Hébreux modifient le yahvisme primitif et que naît le judaïsme. Il faut à ce sujet souligner quelques points importants :

● *Lors de l'Exil et de la Captivité,* la plupart des Israélites et des Judéens restés en Palestine furent plus ou moins assimilés par les Cananéens. Lorsque les déportés revinrent de Mésopotamie, libérés par les Perses, ils durent se livrer à une importante reconquête religieuse de leurs compatriotes.

● *L'évolution religieuse* se fit loin de toute attache avec Jérusalem ; des influences mésopotamiennes et perses sont intervenues qui se retrouvent dans la *Bible* (exemple : les considérations relatives au démon).

● *C'est après le retour de captivité* que s'organise, autour de Jérusalem, sur environ 2 000 km², une petite communauté hébraïque, autonome sur le plan religieux, mais dépendant, politiquement et économiquement, de l'empire perse. La *centrale religieuse* de Jérusalem allait servir de point de ralliement à tous les Israélites *dispersés* dans le Moyen-Orient par les bouleversements militaires et politiques.

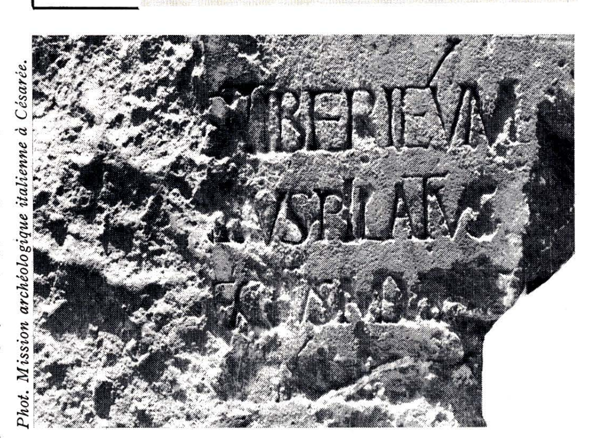
● *La province perse de Jérusalem* se nomme la *Judée* (c'est une partie de l'ancien royaume de Juda) ; les Hébreux — qu'ils vivent en Judée ou qu'ils appartiennent à la *Diaspora* (*Diaspora :* « dispersion ») — sont appelés *Judéens* à partir du Ve siècle av. J.-C. C'est du mot latin *Judaeus* (Judéen) que nous avons fait, en français, *juif.*

La Judée gréco-romaine.

● *En Judée* se maintient donc, parallèlement au pouvoir politique des souverains étrangers, un pouvoir religieux qui fait respecter avec une rigueur presque obsessionnelle la loi de Moïse. La Judée, province égyptienne à la mort d'Alexandre le Grand, puis province séleucide à partir de 198 av. J.-C., s'hellénise inévitablement à partir de cette époque. Le temple de Jérusalem, centre de la vie religieuse, est transformé en temple de Zeus sous le règne d'Antiochos IV Épiphane (vers 167 av. J.-C.) qui interdit le sabbat et l'observation de la loi mosaïque. C'est à cette période de persécution religieuse que s'applique la parole de la *Bible,* dans le *Livre de Daniel :* « l'abomination de la désolation ». La réaction à cette contrainte fut une révolte sanglante menée par la famille sacerdotale des *Maccabées* (le père, Mattathias, et ses 5 fils : Jean, Simon, Judas Maccabée, Eléazar, Jonathan) ; après deux ans de lutte (166-164 av. J.-C.), Judas Maccabée obtient à nouveau la liberté religieuse pour les juifs et purifie le temple de Jérusalem. L'effort des Maccabées ne fut pas vain. Il en sortit un État juif, relativement indépendant, transformé en royaume à la fin du IIe siècle, et qui, sous le règne d'Alexandre Jannée (103-76 av. J.-C.), connaît une période de prospérité éphémère : Pompée, en 63 av. J.-C., installait à Jérusalem la puissance romaine.

● *Évolution politique de la Judée aux environs de l'ère chrétienne.*

av. J.-C.	
128	Jean Hyrcan, neveu de Judas Maccabée, fait figure de roi de Judée, à la mort d'Antiochos Sidétès, tué par les Parthes.
104 (?)	Son fils, Aristobule, prend le titre de *roi de Judée.*
103-76	Règne d'Alexandre Jannée.
76-63	Période de troubles (querelles de succession) ; règnent successivement sur la Judée : la femme d'Alexandre Jannée (Alexandra), Hyrcan II et Aristobule II.
63	Intervention de Pompée à la suite du différend entre Hyrcan et Aristobule. Pompée s'empare de Jérusalem, expédie Aristobule à Rome et nomme Hyrcan grand-prêtre.
47	Jules César nomme l'Arabe Hérode gouverneur de Judée.
40	Hérode est nommé roi des Juifs, allié du peuple romain. Il adopte une politique de romanisation à outrance.
4	Mort d'Hérode ; partage de son royaume entre ses fils (Archélaüs, Hérode Antipas et Philippe). Les Pharisiens demandent à Rome que la Judée soit placée sous l'autorité du gouverneur romain de Syrie.
apr. J.-C.	
6	Auguste dépose Archélaüs et nomme un *procurateur ;* les deux autres « rois » hérodiens se donnent le titre de *tétrarque :* Hérode Antipas est tétrarque en Galilée, Philippe à l'est du Jourdain et dans le sud de la Judée.
6-7	Arrivée en Judée du premier procurateur romain, Coponius, accompagné du gouverneur de la Syrie, Quirinius. A l'est du Jourdain, un petit groupe de Juifs tentent, en vain, une révolte contre la domination romaine sous la conduite de Judas de Gamala, surnommé le *Galiléen,* et d'un Pharisien nommé Sadduk. Après Coponius, seront procurateurs ou préfets en Judée : Ambivius, Rufus, Gratus et enfin Ponce Pilate.
41	Restauration du royaume juif par l'empereur Claude au profit d'Hérode Agrippa, petit-fils d'Hérode.
70	Destruction du temple de Jérusalem par l'empereur Titus et fin de l'État juif.



Phot. Mission archéologique italienne à Césarée.

L'archéologie et les Évangiles. Une inscription retrouvée à Césarée mentionne :
... TIBEREIUM
... TIUSPILATUS
... FECTUS IUDA
Il s'agit sans doute de la dédicace d'un monument, le Tibereium *(en l'honneur de l'empereur Tibère) ; les deux dernières lignes peuvent être lues :* Pontius Pilatus, praefectus Iudaeae, *« Ponce Pilate, préfet de Judée »* *(et non* procurateur *comme le disent les Évangiles).*


Phot. Brunel.

Le Chatt al-Arab, près de Bassora : le golfe Persique est à 200 km.

LA MÉSOPOTAMIE

Les Grecs ont appelé Mésopotamie *(mesos :* « milieu », *potamos :* « fleuve », la Mésopotamie, c'est le *pays entre les fleuves)* la région de l'Asie formée par les alluvions du Tigre et de l'Euphrate, deux grands fleuves qui mesurent respectivement 1 950 kilomètres et 2 780 kilomètres, descendant des plateaux arméniens pour se confondre pendant les deux cents derniers kilomètres (le Chatt al-Arab) avant de se jeter dans le golfe Persique. Les historiens entendent par *Mésopotamie* une vaste aire de civilisation située entre la Méditerranée et le golfe Persique, limitée vers le nord par les monts d'Arménie et les plateaux iraniens, vers le sud par le désert d'Arabie. Ce pays sort de la préhistoire *avant* l'Égypte, vers le IVe millénaire av. J.-C.

LES ORIGINES.

L'assyriologie.

Redécouverte de la Mésopotamie.

Des grands empires qui s'étaient établis en Mésopotamie, l'Antiquité classique n'avait presque rien retenu ; nous ne possédons rien qui corresponde, pour ces nations, aux descriptions d'Hérodote relatives à l'Égypte. Seuls les écrits religieux des juifs (la Bible), repris par le christianisme, ont fait connaître Babylone, les Assyriens ou les Perses aux hommes du Moyen Age. Un rabbin espagnol, Benjamin de Tudèle, qui avait voyagé vers 1160 dans ce qui correspond aujourd'hui à l'Iraq et à l'Iran, signale l'existence de ruines importantes dans ces régions ; des voyageurs italiens, comme par exemple Giosafat Barbaro (1413-1494), connaissaient l'existence de ces ruines grandioses de Persépolis et, au début du XVIIe siècle, Pietro Della Valle (1586-1652) copiait des inscriptions mésopotamiennes qu'il faisait connaître aux savants européens. Cette écriture semblait plus étrange encore que les hiéroglyphes égyptiens ; composée de signes en forme de clous ou de coins, on lui donna plus tard le nom d'écriture *cunéiforme* (du latin *cuneus :* « clou »).

C'est cependant au XIXe siècle, une trentaine d'années environ après que Champollion eut déchiffré les hiéroglyphes de la *pierre de Rosette* (voir p. 5), que les cunéiformes ont pu être lus et compris. Les fouilles du Français Botta, en 1842-43 à Ninive et à Khorsabad, ont inauguré l'*assyriologie,* terme d'ailleurs impropre puisque cette science ne se limite pas à la seule histoire des Assyriens, et qu'elle s'intéresse aussi à celle de tous les peuples qui se sont succédé en Mésopotamie.

Le déchiffrement des cunéiformes.

● *Grotefend,* en 1802, travailla sur un texte où il reconnut aisément l'existence de trois systèmes d'écriture cunéiforme ; c'est ce qu'on appelle un texte *trilingue.* Il compta alors le nombre des signes différents qui se rencontraient dans les trois langues supposées que nous désignerons par les chiffres I, II, III :

— *Langue I :* plusieurs centaines de signes (de l'ordre de 400).

— *Langue II :* une centaine de signes environ.

— *Langue III :* une quarantaine de signes seulement.

D'où une première conclusion : le type III est sans doute alphabétique, le type II phonétique (syllabique) et le type I plus complexe ; Grotefend s'attaqua au type III.

En tenant compte des lieux où les textes avaient été copiés (le plateau iranien), il émit l'hypothèse suivante : les textes du type III sont une inscription en perse ancien remontant à la dynastie des Achéménides (dynastie perse fondée par le roi Cyrus vers 550 av. J.-C.).

Il remarqua ensuite que presque toutes les inscriptions débutaient par des séquences qu'on peut ainsi représenter :

— Un groupe de signes cunéiformes que nous représenterons par *A.*

— Un groupe de signes cunéiformes que nous représenterons par *x.*

— Un groupe de signes cunéiformes que nous représenterons par *B.*

— Un groupe de signes cunéiformes que nous représenterons par *x.*

— Un groupe de signes cunéiformes que nous représenterons par *C.*

Soit un texte dans le genre de : A*x*B*x*C. Grotefend supposa alors que le groupe *x* répété plusieurs fois exprimait le titre royal et la filiation du nom représenté par A, qui devait être lui-même un nom propre (nom de roi). Comme les rois de Perse se nommaient *Roi des Rois* (c'est encore le titre actuel du shāh de Perse), on pouvait donc lire :

A, Roi des Rois fils de
B, Roi des Rois fils de
C.

Naturellement, Grotefend ignorait comment se disait, en perse ancien, « Roi des Rois fils de » ; il chercha ensuite à identifier les noms correspondant aux groupes de signes que nous avons symbolisés par A, B, C. Il ressort de la séquence résumée dans les lignes précédentes que chaque personnage A et B est présenté avec sa filiation, tandis que le dernier nom, C, n'est suivi d'aucune indication de ce genre : C n'est pas, lui-même, fils d'un roi. Le problème se pose donc ainsi : trouver dans l'histoire des Achéménides une série de trois souverains (le fils, le père et le grand-père), telle que le grand-père ne soit pas lui-même fils d'un roi. Pour le résoudre, Grotefend se tourna vers Hérodote qui rapporte, dans le livre III de son *Histoire* que Darius, père de Xerxès, était le fils du gouverneur Hystaspe, qui lui-même n'était pas un roi. On peut donc établir les correspondances suivantes :

A = Xerxès (fils de Darius)
B = Darius (fils d'Hystaspe)
C = Hystaspe.

Il restait à Grotefend encore un pas à franchir pour lire les cunéiformes alphabétiques du type III : faire correspondre aux lettres des mots *Darius, Xerxès* et *Hystape,* tels que ces noms sont écrits dans l'*Avesta* (livres sacrés des anciens Perses, écrits en vieux perse), les signes cunéiformes composant les ensembles A, B et C. Après de nombreux tâtonnements, il y parvint : la lecture du vieux perse écrit en cunéiformes était alors possible.

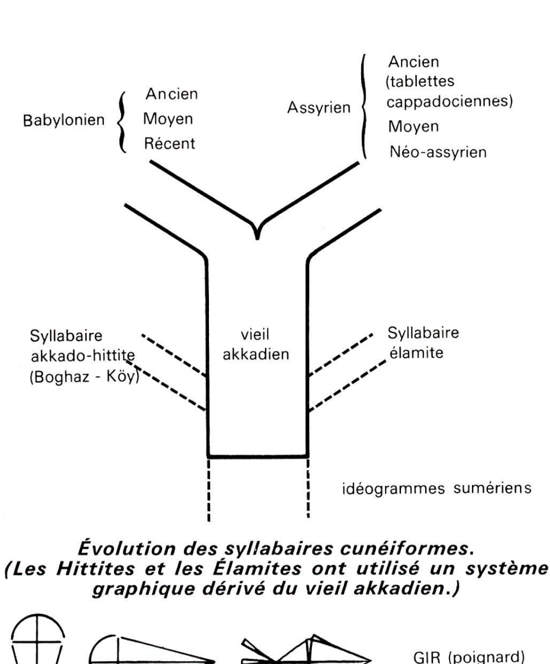
La découverte de Grotefend ne suscita pas l'admiration de ses collègues du lycée de Göttingen, où il était professeur, et c'est l'Anglais Rawlinson (consul à Bagdad en 1835) qui devait reprendre les intuitions géniales du savant allemand.

● *H. C. Rawlinson* s'attaqua lui aussi, en 1836, au vieux perse (cunéiformes du type III) en se servant d'une inscription trilingue, gravée sur les parois d'une falaise rocheuse en bordure de la route qui va de Kermânchâh à Hamadhân, *l'inscription de Béhistoun* (Bisûtûn), rédigée à l'instigation de Darius Ier. Cette inscription lui fournit de nouveaux noms propres, donc de nouveaux renseignements possibles, relatifs au vieux-perse que les orientalistes commençaient à mieux connaître ; en 1845 il pouvait publier un *Mémoire sur la version perse de l'inscription de Béhistoun.* Dorénavant on pouvait lire, sans hésitation, tous les textes

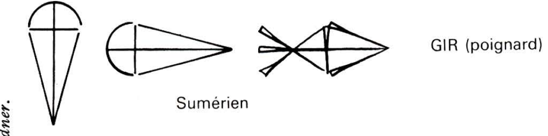


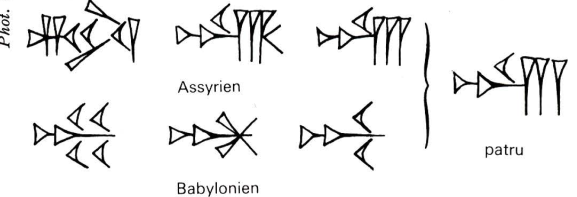
Phot. Goldner.

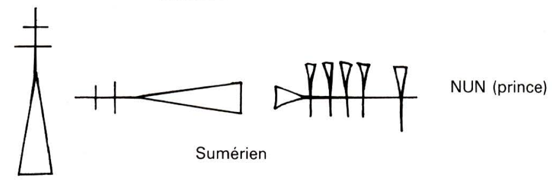
L'Inscription de Béhistoun (Bisûtûn) est écrite en trois langues (vieux perse, néo-babylonien, néo-élamite); elle a permis à Rawlinson de déchiffrer les cunéiformes. Ce bas-relief rupestre domine la route qui va de Bagdad à Téhéran, à une quarantaine de kilomètres après Kermânchâh; on y reconnaît Darius Ier l'Achéménide (à gauche) écrasant du pied le mage usurpateur Gaumâta (voir 938.1).

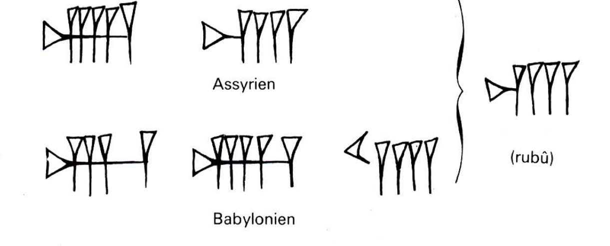


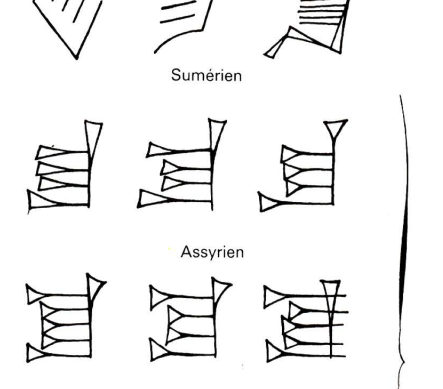
Évolution des syllabaires cunéiformes. (Les Hittites et les Élamites ont utilisé un système graphique dérivé du vieil akkadien.)

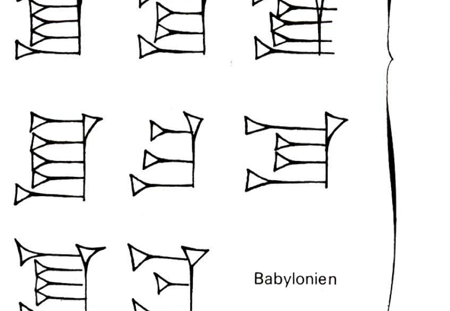












L'évolution des cunéiformes.

perses anciens, écrits en cunéiforme; on pouvait aussi les traduire, et tirer deux conclusions provisoires de cette série de recherches :

— Les cunéiformes ont servi à transcrire des langues diverses (par exemple le type I et le type II), tout comme notre alphabet sert à écrire le francais, l'anglais, l'allemand, etc.

— Les textes de types I et II devaient, en principe, répéter le texte III dont on avait percé le secret.

● *E. Norris* s'attaqua au type II qui ne comprenait qu'une centaine de signes (un signe = une syllabe); il parvint à établir une correspondance cohérente entre les signes cunéiformes et les syllabes : *Da*, *Ri*, etc. Ce texte, une fois transcrit, révélait une langue jusqu'alors inconnue qu'on appela *élamite*, parce qu'on supposait qu'elle avait été parlée autrefois dans cette région occidentale de l'Iran dont le nom était *Élam* (ou Susiane, capitale : Suse).

● *Il restait à déchiffrer* le texte de type I, qui, avec plus de 400 signes distincts, semblait d'une complexité effarante. Or, depuis 1842-1843, les fouilles de Botta à Ninive et à Khorsabad mettaient au jour des milliers d'inscriptions cunéiformes, voisines du type I ou même identiques : le type I était donc vraisemblablement l'écriture des anciens habitants de l'Assyrie et de la Babylonie. Voici les étapes essentielles du déchiffrement des cunéiformes du type I :

— En novembre 1846, Lœwenstern, cherchant à identifier les noms propres, isole un signe qui réapparait fréquemment après certains groupes et qui — comparé avec les textes II et III — semble correspondre au mot « roi »; il s'agit du signe . Il en conclut que certains mots du texte babylonien peuvent s'écrire par un *idéogramme* (signe = concept ou objet évoqué). D'autre part, le mot précédant le signe (autrement dit le nom propre du monarque) comporte plusieurs signes : il est donc écrit en phonétique (un signe = un son).

— La même année, Hincks établit que les signes phonétiques représentent des syllabes de deux ou trois lettres (*ba*, *bab*, etc.). Il découvre aussi que certains signes peuvent avoir, selon les cas, trois valeurs : idéographique, syllabique ou déterminative (un déterminatif est un signe qui indique la catégorie du mot qu'il accompagne : par exemple les noms d'hommes sont précédés en babylonien du déterminatif). En 1851 Rawlinson montre qu'un même signe peut avoir plusieurs valeurs syllabiques (principe de la polyphonie), ce qui ajoutait encore à la complexité du problème : chaque signe peut théoriquement avoir dix ou douze valeurs, sans qu'on puisse savoir quelle était la bonne.

— On avait cependant un guide : le babylonien était une langue *sémitique* de la même famille que l'hébreu et l'arabe; on pouvait donc tenter de transcrire les signes syllabiques par référence à ces langues (qui ignorent les voyelles) et par comparaison avec les textes II et III. L'archéologie vint au secours de la philologie; on avait mis au jour des milliers de tablettes d'argile séchée, couvertes de cunéiformes : certaines étaient de véritables *vocabulaires* comportant des correspondances entre idéogrammes et signes syllabiques. En 1857, la Société Royale Asiatique de Londres proposa à quatre savants (Rawlinson, Talbot, Hincks et Oppert) un même texte cunéiforme qu'ils traduisirent tous à peu près de la même façon : on savait désormais lire et traduire les textes du type I.

● *Les découvertes de Sarzec* à Lagash (actuellement Tello), en 1877, avaient mis au jour des tablettes couvertes uniquement d'idéogrammes. Thureau-Dangin établit en 1905, d'une façon formelle, qu'il s'agissait d'un quatrième type de langue : le *sumérien* (voir p. 37), plus ancienne que les autres; en même temps, se trouvait éclairci le problème de l'origine des cunéiformes.

● *Les textes cunéiformes* trouvés par Winckler à Bogazkale (1906), réservaient une nouvelle surprise aux déchiffreurs. Une partie de ces archives était rédigée en babylonien et par conséquent facile à traduire : elle concernait l'histoire de ce peuple dont la Bible nous avait conservé le nom *(Hatti)* et qu'on appelle les Hittites (IIe millénaire av. J.-C. environ). La seconde partie des tablettes était aussi écrite en cunéiformes, mais la langue transcrite était inconnue des savants; c'est le Tchèque B. Hrozny qui montra qu'il s'agissait d'une langue indo-européenne et qui en perça le secret en 1917 (voir p. 127); (noter que les Hittites possédaient aussi une écriture hiéroglyphique non cunéiforme).

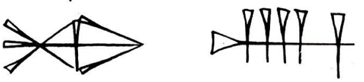
L'écriture cunéiforme.

● *Les langues mésopotamiennes*. On a parlé et écrit plusieurs langues en Mésopotamie; elles ont toutes été transcrites en cunéiformes (d'où la première difficulté que rencontre le déchiffreur : quelle est la langue du document qu'il a entre les mains?). L'écriture cunéiforme fut inventée par les Sumériens, au IVe millénaire av. J.-C. (voir p. 37). Le sumérien n'appartient ni au groupe des langues sémitiques ni à celui des langues indo-européennes, c'est une langue dite *asianique*, famille linguistique artificielle qui groupe en outre l'élamite, le hourrite et le protohittite, dont il sera question plus loin. Les Akkadiens (Sémites) empruntèrent aux Sumériens leur écriture pour transcrire leur propre langue; les signes prennent alors une valeur phonétique (syllabique), alors que chez les Sumériens ils avaient une valeur principalement *idéographique*. Au cours de leur évolution, les cunéiformes se sont simplifiés, d'où la nécessité de distinguer, par exemple, une écriture babylonienne ancienne, une écriture babylonienne moyenne, une écriture babylonienne récente.

Les cunéiformes ont servi à transcrire, épisodiquement ou de façon plus durable, la plupart des autres langues parlées en Mésopotamie.

● *Les signes cunéiformes.* Les Sumériens ont d'abord dessiné les objets qu'ils voulaient écrire (pictogrammes) ou évoquer à l'aide de dessins plus ou moins symboliques les idées plus abstraites. Ils gravaient dans l'argile fraîche, à l'aide d'un stylet, en écrivant de gauche à droite (primitivement l'écriture se dirigeait de haut en bas ; une rotation de 90° a modifié l'orientation des signes). Quand les Akkadiens utilisèrent les signes sumériens, ceux-ci étaient devenus méconnaissables, et l'évolution de l'écriture fut encore plus rapide, variant d'un scribe à un autre, d'une époque à une autre. Le lecteur trouvera à la page ci-contre quelques exemples de cette évolution, extraits du *Manuel d'épigraphie akkadienne* de R. Labat (voir page ci-contre).

Si l'on est en présence d'un signe sumérien classique, par exemple :



sa lecture ne pose aucun problème ; on lira GIl, NUN ou ŠU (prononcer *Guil*, *Noun* et *Shou*). Mais si l'on rencontre un signe akkadien, plusieurs valeurs sont possibles. Par exemple le signe

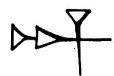


peut avoir quatre valeurs phonétiques *(ád, át, áṭ, gír)* et un grand nombre de valeurs idéographiques (poignard, épée, rasoir, os, chemin, myrte, éclair, être piquant, scorpion, brûlé, etc.).

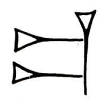
Certains signes ne doivent pas être lus ; ce sont des déterminatifs indiquant la catégorie du mot qui les suit ; par exemple



précède les noms propres d'hommes,



(sumérien : DINGIR, akkadien : *il*) précède les noms de dieux,



(sumérien : GIS, akkadien : *is*) précède les noms d'arbres, etc.

Ces quelques remarques permettent d'imaginer combien il est difficile de transcrire un texte cunéiforme. Le problème est simplifié lorsqu'il s'agit d'un groupe de tablettes dont on connaît l'époque et la provenance, car on peut se référer aux syllabaires correspondants. De même les valeurs idéographiques (parfois très nombreuses, notamment dans des textes religieux ou scientifiques) dépendent de la nature des documents (religieux, scolaires, législatifs, etc.).

● *Méthode de déchiffrement.* Les tablettes cunéiformes sont souvent divisées en colonnes ou en lignes par des traits verticaux ou horizontaux ; elles sont généralement gravées sur les deux faces. Lorsque le texte est administratif (contrats, lettres), il porte souvent une date ou un sceau. Une fois nettoyée, la tablette est copiée avec soin ; puis l'on transcrit les signes en utilisant les règles fixées par les assyriologues (il existe des « dictionnaires » cunéiformes), en décidant, d'après le contexte, des valeurs à admettre. A partir de cette transcription, une traduction peut être alors entreprise.

● *Écriture des nombres.* Le système numérique assyro-babylonien est particulièrement remarquable ; il est le seul de son espèce dans toute l'Antiquité.

Ce système de numération est appelé *sexagésimal* parce que sa base est soixante (le nôtre est *décimal*, sa base est dix), il comporte deux signes :

𒁹 et 𒌋 (collection de dix 𒁹).

(Voir tableau ci-dessus, à droite.)

Deux signes sont utilisés : 𒁹 (1) et 𒌋 (10).

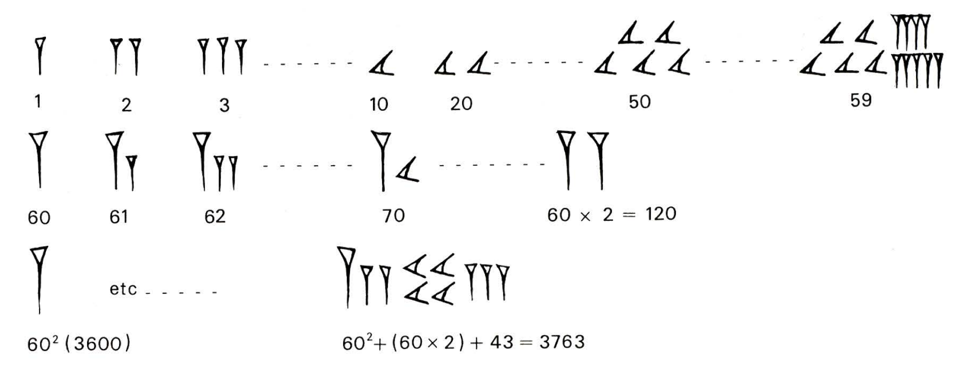
— Le signe 𒁹 peut signifier :
1
ou 1 × 60
ou 1 × 60 × 60 (60²)
ou 1 × 60 × 60 × 60 (60³)
etc...

tout comme dans notre numération le chiffre 1 peut signifier l'*unité* s'il est isolé, *dix* s'il est suivi d'un zéro (10), *cent* (10²) s'il est suivi de deux zéros, *mille* avec trois zéros (10³), etc...

Remarque : notre numération n'est pas ambiguë à cause de la présence du signe *zéro* ; dans les textes cunéiformes, c'est l'*ordre de grandeur* des objets mesurés ou comptés qui fixe la valeur du signe 𒁹.

— Le signe 𒌋 est une collection de 10 𒁹

— Exemples :



Écriture des nombres.

Source et chronologie de l'histoire mésopotamienne.

Les origines.

Notre savoir relatif à la Mésopotamie découle de quatre sources principales.

● *La Bible* comprend de nombreuses allusions aux peuples du Moyen-Orient ; la critique philologique et historique des Écritures sacrées a précisé, dans le courant du XIXᵉ siècle, comment on pouvait utiliser les témoignages de l'Ancien Testament.

● *Des dizaines de milliers de tablettes cunéiformes* ont été classées, transcrites et interprétées ; ces textes appartiennent à diverses catégories :

— Textes historiques (listes de rois ou de personnages importants, récits de batailles, traités, etc.).

— Textes religieux (rites, listes de dieux, prières, etc.).

— Textes de présages : art d'interpréter les présages, examen des entrailles (foie) ou hépatoscopie.

— Textes scientifiques (mathématiques, astronomiques, médicaux) ; textes scolaires.

— Textes juridiques (codes) et économiques (statistiques, documents comptables ou fiscaux, etc.).

— Textes relatifs à la vie quotidienne (lettres, contrats, listes, etc.).

— Textes littéraires (poésie, épopées, etc.).

— Koudourrous (bornes), sceaux, colophons (indications données par le scribe au bas d'une tablette : nom du copiste, nature du texte, etc.).

● *Les vestiges archéologiques* (monuments, villes, sites, stèles, inscriptions rupestres, etc.) mis au jour par les fouilles ont été souvent groupés dans des musées (les collections les plus riches se trouvent au Louvre, au British Museum et au Musée de Berlin).

● *Des documents cunéiformes extra-mésopotamiens* (en particulier égyptiens) sont en rapport avec la Mésopotamie. Par exemple, pour citer les plus célèbres, les tablettes cunéiformes trouvées en 1887 à Tell al-Amarna, par une paysanne égyptienne, et qui concernent les relations entre l'Égypte et l'empire babylonien au XIVᵉ siècle av. J.-C.

Chronologie.

Les Mésopotamiens ont utilisé un calendrier *lunaire* qu'ils ont transmis à tous les peuples de l'Asie occidentale ancienne (c'est encore le calendrier religieux des juifs). Le mois débutait le premier jour de la Nouvelle Lune. Mais l'apparition du premier croissant dans le ciel n'est pas un phénomène rigoureusement périodique : aussi le *mois* assyro-babylonien avait-il 29, 30 ou 31 jours selon les cas. L'année ordinaire avait 12 mois, c'est-à-dire environ 360 jours, et, tous les cinq ou six ans, on ajoutait un treizième mois pour rétablir la concordance avec le mouvement du soleil et les saisons.

L'usage était, en Mésopotamie comme chez tous les peuples de l'Antiquité, de noter les années par rapport au règne en cours ou à certains grands événements. Cette indication figure sur de nombreux documents et permet, par comparaison avec d'autres, l'établissement d'une chronologie relative. On possède en effet des listes de rois qui donnent les ordres de succession et les durées de règne ; en procédant par recoupements successifs, on peut, comme pour l'Égypte, établir un cadre chronologique général en classant les rois par dynasties. La comparaison avec les dates des phénomènes astronomiques cités dans certaines tablettes permet d'ajuster cette chronologie à la nôtre, non sans quelques difficultés : c'est ainsi, par exemple, que le règne de Hammourabi, le plus grand roi de Babylone, était autrefois daté de 2123 à 2081 av. J.-C. et a été par la suite rapporté aux dates suivantes : 1848-1806, 1792-1750, 1728-1686 (c'est la chronologie que nous adoptons), 1704-1662, selon les auteurs.

Les rois ont été groupés par dynasties attachées généralement à une ville qui était leur capitale (voir la liste des dynasties aux tableaux nᵒˢ 8 et 9 de l'*Annexe*). La plus ancienne dynastie historique est la première dynastie de Kish, qui remonte aux environs de l'an 2600 av. J.-C. ; elle est contemporaine des premières dynasties thinites en Égypte.

Les grandes étapes de l'histoire mésopotamienne sont résumées sur le schéma chronologique suivant :

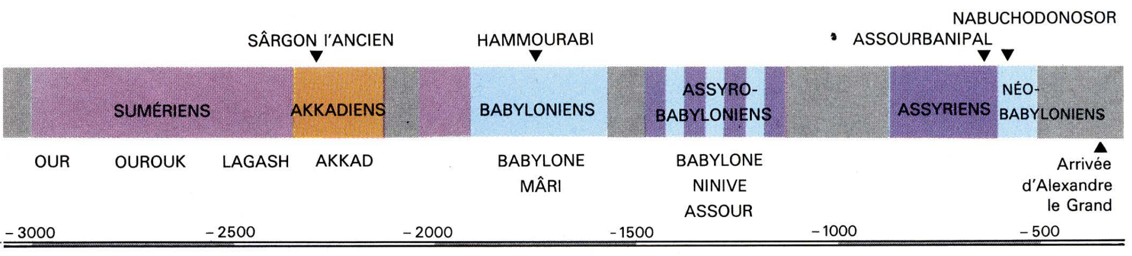
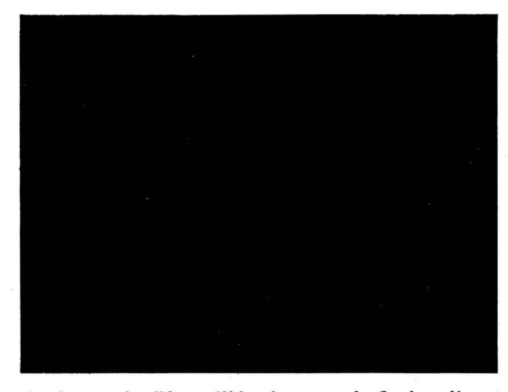


Schéma chronologique de l'histoire de la Mésopotamie.

La Mésopotamie avant l'histoire.

L'histoire mésopotamienne commence avec l'arrivée des Sumériens, vers 3600 av. J.-C. ; avant leur installation dans le sud du pays, plusieurs couches de populations préhistoriques avaient vécu en Mésopotamie. On désigne les divers stades préhistoriques par le nom du site où la civilisation considérée a été reconnue pour la première fois ; par exemple la civilisation *natoufienne* (chasseurs-pêcheurs pratiquant la cueillette) tire son nom d'Oued el-Natouf, en Palestine, où furent trouvés des outils caractéristiques (faucilles à lame de silex), mais on retrouve des groupements de type natoufien jusqu'aux rivages de la mer Rouge.

6 000 ans de préhistoire en Mésopotamie.



1. Avant le IXᵉ millénaire av. J.-C. le climat change, le blé, l'orge, et l'olivier poussent naturellement : les chasseurs-pêcheurs, hommes des cavernes, deviennent ramasseurs de fruits sauvages. Nous sommes dans la nuit de la préhistoire.



Phot. Grosdenis. Photothèque Bordas.

2. 8000-6000 av. J.-C. : les Natoufiens *savent récolter les céréales avec des faucilles de silex. Sur le site de Jéricho, les Méditerranéens fondent un véritable village d'agriculteurs.*

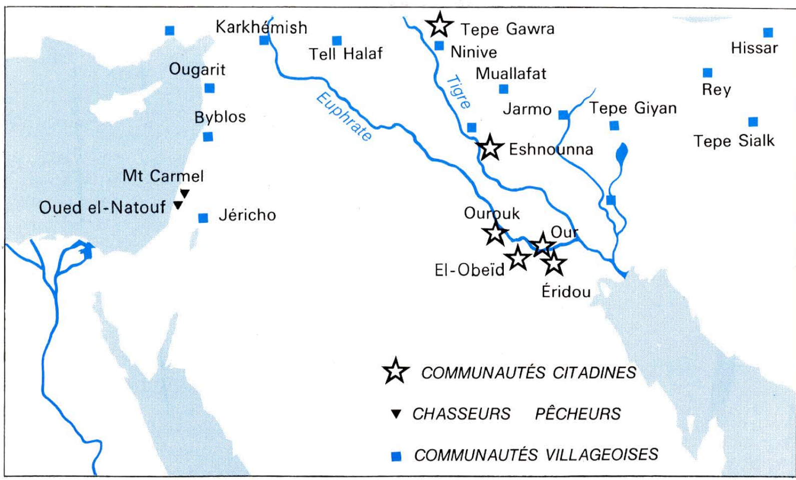


3. Au Vᵉ millénaire à Jéricho : ce défunt a eu le crâne remodelé avec de l'argile ; des coquillages ont été encastrés à la place des yeux.

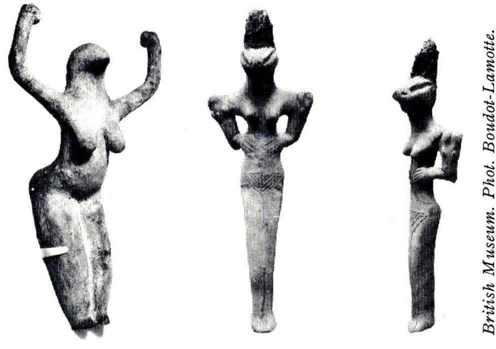


Phot. Hans Helbseck-Copenhague.

4. Au Vᵉ millénaire, dans le Kurdistan (à Jarmo), l'homme a choisi les céréales qui seront à la base de son alimentation (blé sauvage) ; en même temps il domestique les animaux (moutons, porcs, chiens, bœufs).



5. Toujours au Vᵉ millénaire : toute l'Asie occidentale se couvre de petites communautés villageoises ; à l'outillage de pierre s'ajoutent les ustensiles en céramique (poteries cuites au four et décorées).



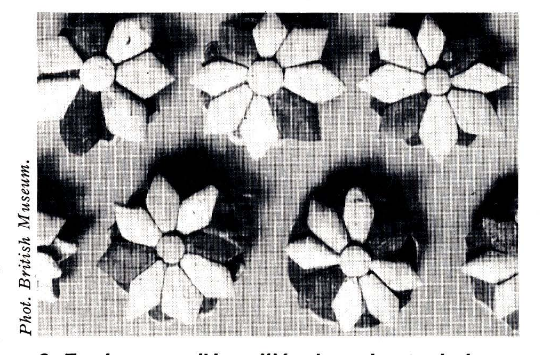
British Museum. Phot. Boudot-Lamotte.

6. A la fin du Vᵉ millénaire, vers l'an 4000, la civilisation paysanne atteint son apogée, en particulier à Tell Halaf : maisons rondes fondations en pierre, céramiques peintes et croyances religieuses attestées par l'existence de statuettes (idoles) évoquant le culte de la fécondité.



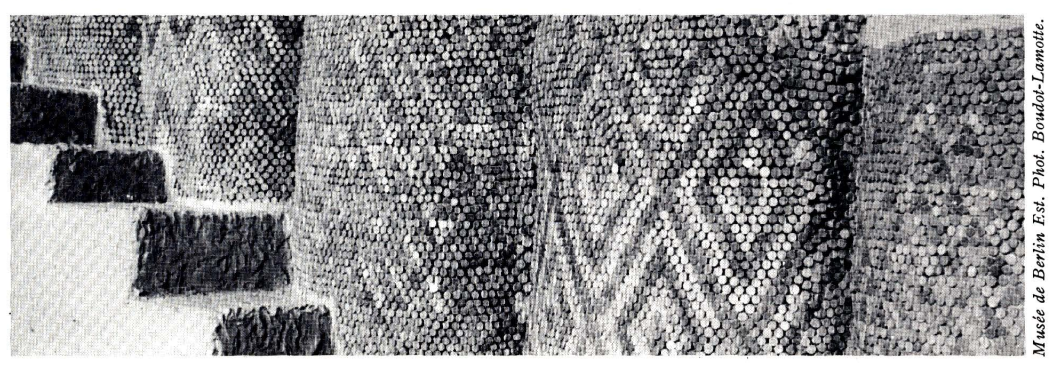
Photothèque Bordas.

7. IVᵉ millénaire à Suse, en Iran : la civilisation est particulièrement brillante ; on y a retrouvé les plus belles pièces de céramique de l'âge néolithique (âge de la pierre polie).



Phot. British Museum.

*8. Toujours au IVᵉ millénaire : les techniques se précisent ; invention du tour, début de la métallurgie (métal battu, puis fondu). Dans le sud se dégage la civilisation d'*El-Obeïd *qui va gagner toute la Mésopotamie.*



Musée de Berlin Est. Phot. Boudot-Lamotte.

9. Les progrès techniques se multiplient : on invente le moule à briques, le seau, le chariot à roues pleines. De nouvelles cités-villages se constituent (Éridou, Our, Ourouk) ; les architectes ont soin de décorer leurs murs et leurs colonnes de mosaïques de terre cuite (ci-dessus, les colonnes d'un temple à Ourouk).



Photothèque Bordas.

10. 3500 av. J.-C. : les Sumériens sont arrivés ; le village est déjà une ville ; l'écriture pictographique est inventée. Nous sommes entrés dans l'époque historique.

PANORAMA HISTORIQUE DE LA MÉSOPOTAMIE.

Se reporter aux tableaux de l'*Annexe* nos 5 (chronologie comparée de l'Orient ancien) 8 et 9 (les dynasties mésopotamiennes). L'histoire élamite sera étudiée avec l'histoire de la Perse antique, p. 123 ainsi que celle des Hittites. La carte de la Mésopotamie se trouve p. 41.

Les Sumériens.

Les premières pages de l'histoire de l'humanité.

Dès le IVe millénaire, arrivent en Mésopotamie des hommes qui parlent une langue appartenant au groupe dit asianique; ces langues (mortes) sont caractérisées par un certain nombre de *racines* invariables auxquelles on ajoute des *préfixes*, des *suffixes* ou des *infixes* (petit mot grammatical placé à l'intérieur d'un mot) qui les transforment en verbes, substantifs et indiquent le genre, le nombre et la fonction des mots (on retrouve ces mécanismes linguistiques dans certains parlers actuels du Caucase).

Ces hommes ont été appelés des *Sumériens* (du nom de la région dans laquelle ils s'étaient installés : le *Pays de Sumer*). On ignore d'où ils proviennent : sans doute sont-ils arrivés par la mer, dans le golfe Persique (on les a rapprochés, hypothétiquement, des Dravidiens de l'Inde). Ils se mêlent aux paysans qui participaient à la civilisation d'El-Obeïd (voir page ci-contre, n° 8, la Mésopotamie préhistorique), et rencontrent aussi les premiers Sémites, venus d'Arabie, qui s'installent plus au nord (sur le cours moyen de l'Euphrate).

Les Sumériens ont perfectionné la civilisation agricole indigène; ils développent l'art de l'irrigation et introduisent celui du travail du cuivre. Vers 3500 av. J.-C., ils ont inventé l'écriture (pour faire les inventaires de leurs richesses d'abord, comme moyen de fixer les actes et les idées par la suite); ils vivent dans des cités où ils élèvent des temples monumentaux : Our (Ur), Ourouk (Warka), Lagash (Tello), Oumma, Larsa, Éridou, Shourouppak; leur autorité s'étend jusqu'à Nippour. Au-delà, vers le nord-ouest, leur expansion est limitée par celle des Sémites (Akkadiens) moins civilisés sans doute qu'eux et qui leur empruntent l'écriture. L'histoire de ces cités sumériennes est confuse; elles se font perpétuellement la guerre et il est impossible de parler d'un « empire » sumérien. La domination la plus durable ne dépassa pas 25 ans : ce fut celle du roi d'Oumma, Lougalzaggizi (vers 2300 av. J.-C.) dont l'autorité s'étendait à « cinquante princes » et qui se proclamait « roi du pays ». Cependant, par leur brillante civilisation intellectuelle, les Sumériens ont joué un rôle considérable : ils ont transmis leur culture aux Akkadiens et aux Sémites qui vont dominer, jusqu'aux conquêtes perses, la Mésopotamie; ils ont un peu joué par rapport à eux — toutes proportions gardées — le rôle des Grecs par rapport aux Romains : les premiers moments de l'histoire de l'humanité baignent déjà dans une ambiance « culturelle ».

Histoire de Sumer.

● *Dans une première période* (3600-2300 environ), Sumer vit l'époque des cités rivales. Nous connaissons, par les textes ultérieurs, quelques règnes importants correspondant aux dynasties d'Our (I et II) et d'Ourouk (I, II, III; la première est légendaire).

— *Our-Nina* (à Lagash) est un prince pacifique qui a contribué à établir la prospérité de la cité; ses successeurs (Akourgal, Eannatoum) assurent l'hégémonie de Lagash sur le Pays de Sumer, sur la ville akkadienne de Kish et même en Élam, où Eannatoum porte la guerre; le monument connu sous le nom de *Stèle des vautours* célèbre la victoire de ce prince sur la ville d'Oumma. On pouvait dire alors : « Ningirsou (le dieu de la cité) aime Eannatoum. »

— *Ouroukagina* de Lagash (avant 2300) fut aussi un roi réformateur et bâtisseur. Les inscriptions nous rapportent qu'il combattit la corruption des prêtres et des principaux fonctionnaires : « Dans le jardin de la mère du pauvre, le prêtre ravissait les fruits... dans le jardin de la mère du pauvre, le prêtre ne pénétra plus. » Sous Ouroukagina, les rétributions du clergé et des fonctionnaires furent réduites, les devins furent obligés de donner leurs consultations gratuitement, et la plupart des abus réprimés; le roi pouvait alors se vanter d'avoir « établi la liberté » dans son État.

— *Lougalzaggizi ishsakou* (gouverneur) d'Oumma, violant un traité établi avec la ville de Lagash, dévasta la cité d'Ouroukagina; ce qui provoque les lamentations des Lagashiens.

> *Les hommes d'Oumma, parce qu'ils ont dévasté Lagash, ont fait un péché contre Ningirsou; la puissance qui est venue à eux sera retranchée. De la part d'Ouroukagina, roi de Girsou, il n'y a point de péché. Quant à Lougal-Zaggisi, ishakkou d'Oumma, que sa déesse Nisaba porte ce péché sur sa tête.*

Lougalzaggizi domina aussi Our, Kish, Ourouk et fit quelques raids en Syrie.

● *La puissance de Lougalzaggizi* fut détruite par le roi *Sârgon d'Agadé* (ou d'Akkad) vers 2300; il s'empare d'Ourouk, d'Our et de Lagash et atteint le golfe Persique.

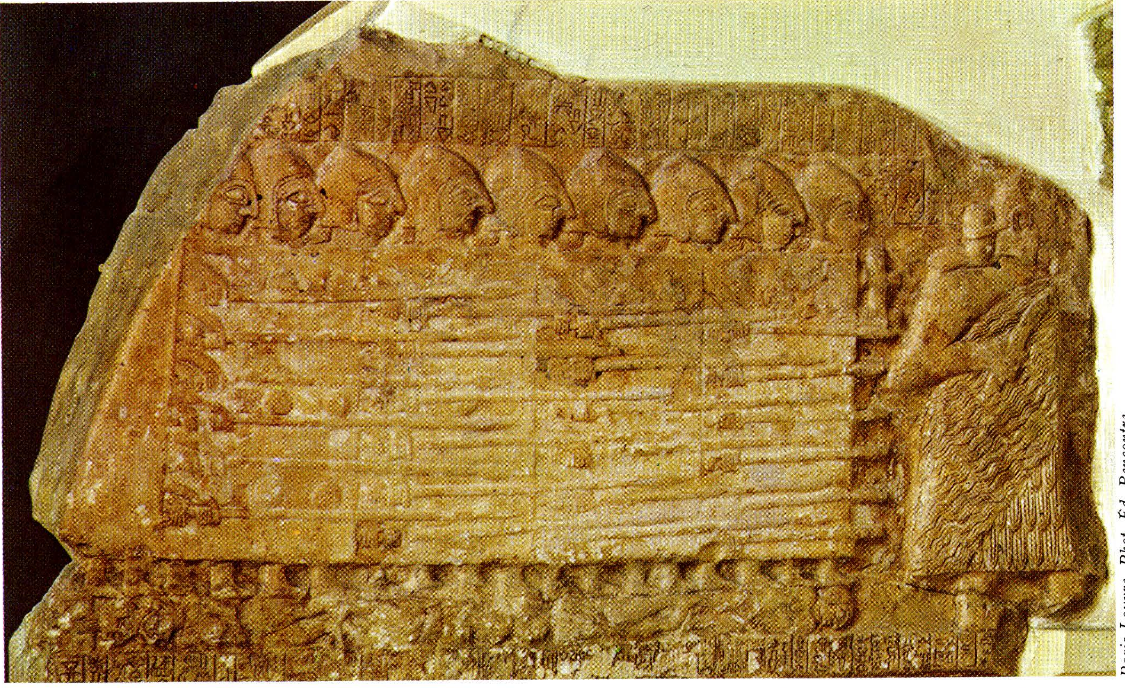
Sargon d'Agadé bâtit ainsi un grand Empire sémitique (p. 39), il est roi « de Sumer et d'Akkad ». A la domination akkadienne succède en Sumer, à partir de 2150, celle des Goutéens (p. 39) jusqu'en 2060 environ. Ourouk et Our devaient se révolter les premières contre l'occupation étrangère (voir tableau n° 5) : de cette époque date le règne de Goudéa (vers 2050) à Lagash et la renaissance économique et culturelle du pays sumérien; c'est la période dite d'Our III (IIIe dynastie d'Our fondée vers 2050 par Our-Nammou).

● *Pendant environ un siècle,* les rois de cette dynastie maintiennent avec habileté leur autorité sur un territoire allant du golfe Persique jusqu'à Mâri et Assour, c'est-à-dire sur un territoire correspondant au futur empire de Hammourabi (p. 39); durant toute cette période, ils eurent à lutter surtout contre les invasions de l'extérieur : Assyriens, Élamites et surtout *Amorites,* venus des steppes syriennes et qui établissent sur les ruines d'Our deux royaumes : celui d'Isin (dynastie amorrhéenne) et celui de Larsa dont le cinquième roi, Goungounoum, finit par s'attribuer, vers 1870, le titre de *roi de Sumer et d'Akkad*. En fait, le pays reste encore fort divisé et il n'y a pas de véritable empire, comparable à celui de Sârgon. Deux faits, survenant vers 1830, méritent cependant d'être retenus : l'intervention des Assyriens dans le Nord et l'installation à Babylone du roi amorrite Soumou-Aboum qui ruina finalement les dynasties d'Isin et de Larsa et mit fin à l'époque suméro-akkadienne. Les Sumériens vont être soit anéantis, soit assimilés par les Sémites; le nom même de Sumer n'interviendra plus : la région va s'appeler le « Pays d'Akkad »; l'ancien empire babylonien est en train de naître (p. 39). Au total, l'histoire sumérienne a duré près de deux mille ans.



La* Stèle de Narâm-Sin. *Narâm-Sin est, après Sargon l'ancien, le plus grand souverain d'Akkad; pendant les 37 années de son règne (vers 2190) il eut à combattre les montagnards du Zagros, comme en témoigne cette stèle célèbre qu'il avait fait ériger (le roi est reconnaissable à son casque à cornes, insigne de sa puissance). Ce monument avait été emporté à Suse par le roi élamite Shoutrouk Nakhounté (1207-1171) après le sac de Babylone; c'est là qu'il fut découvert — avec la stèle de Hammourabi — par la mission archéologique en Perse dirigée par J. de Morgan.

Paris-Louvre. Phot. Éd. Rencontre.



Paris-Louvre. Phot. Éd. Rencontre.

La **Stèle des vautours** *célèbre la victoire d'Eannatoum sur la ville d'Oumma. Sur l'une des faces sont représentés des thèmes mythologiques et sur l'autre (photographie ci-dessus) des thèmes guerriers. Le roi marche en tête de son armée, il porte un pagne de* **kanakês** *(tissu à mèches pendantes); les soldats sont en rang par sept : le premier porte un énorme bouclier, les six autres tiennent leur lance à deux mains. Tous les combattants ont la tête et la nuque couvertes d'un casque protecteur.*



Phot. Éd. Rencontre.

Goudéa ishshakou (gouverneur) de Lagash (fin du IIIe millénaire av. J.-C., période dite d'Our III) Nous possédons de nombreuses statues en diorite de ce prince qui fut un grand bâtisseur, dont l'œuvre nous est contée, avec un luxe de détails, dans les cylindres-sceaux de cette époque. Noter l'attitude humble et pieuse de l'ishshakou : Goudéa semble avoir été un prince pacifique, ami des arts et respectueux des dieux; après sa mort, il fut divinisé par ses sujets.

La civilisation sumérienne.

● *Les institutions.* Sauf à de rares moments, les Sumériens ont vécu dans le cadre de la *cité*, dont la fondation est une œuvre religieuse; c'est parfois le même signe idéographique qui désigne la cité et le dieu à qui elle est consacrée et qui en est le véritable maître : Nippour est la ville du dieu Enlil, Lagash est celle d'Inourta appelée aussi Ningirsou (« le seigneur de Girsou », Girsou étant le quartier du temple). La cité est gouvernée par un représentant du dieu, le roi ou ishshakou qui cumule les fonctions de chef religieux et de chef civil; il a sous ses ordres un corps de fonctionnaires et un clergé plus ou moins important selon les cités. (A Lagash, à l'époque de Goudéa, il y avait 216 000 habitants et 35 temples.) Le régime politique est un despotisme : il ne semble pas qu'il y ait aucune institution analogue au « conseil des anciens » dans les cités sumériennes.

C'est pour gérer le temple, véritable centre économique, où se concentraient les produits de l'activité de la cité, que fut sans doute créée l'écriture. La division du travail était déjà très avancée; il y avait des intendants, des ministres, des gouverneurs de cité, des courriers et une énorme bureaucratie : juges, scribes, gardiens de greniers, surveillants, etc. Les femmes participent, semble-t-il, à la vie de la cité (elles peuvent être prêtresses ou fonctionnaires).

La famille est en principe monogame; mais l'homme peut entretenir légalement une ou plusieurs concubines. La femme avait à peu près les mêmes droits économiques et sociaux que l'homme qui lui doit le respect (une « loi » sumérienne obligeait le séducteur d'une vierge à l'épouser, sous peine de châtiment capital).

Enfin nous pouvons imaginer ce qu'était l'armée sumérienne d'après la *Stèle des vautours* (voir photographie).

● *La religion sumérienne.* Il est impossible de savoir ce qu'était la religion initiale des Sumériens car, lorsque l'histoire commence, le mélange avec les croyances sémitiques a déjà eu lieu. Par comparaison avec les religions des peuples asianiques peu sémitisés (par exemple ceux d'Asie Mineure), on peut dire qu'il y eut d'abord un culte naturiste en Pays de Sumer; on adorait des divinités symbolisant la fécondité et la fertilité, chaque cité ayant son dieu, maître et protecteur, considéré comme le plus grand de tous les dieux : Enlil, dieu du ciel et de la terre, à Nippour, Anou (dieu du ciel) et Iranna (déesse de la fécondité) à Ourouk, Enki (sémitique : Éa), dieu des eaux à Eridou, etc. (Ces divinités se retrouvent chez les Sémites : les prêtres babyloniens de la première dynastie ont établi un classement des dieux suméro-akkadiens par familles.) Les dieux sumériens ont forme humaine; ils sont en outre nantis de symboles en rapport avec leurs fonctions. Iranna, par exemple, avait pour emblème un élément représentant une hutte primitive (elle est la déesse de la fécondité, c'est elle qui préside à l'accroissement des familles); des animaux leur sont attribués, signe de la force ou de la fertilité (le lion, le taureau, le bouvillon). Les dieux ont les vertus et les vices des hommes, mais ils sont nantis d'un pouvoir suprême et de l'immortalité; les nombreuses légendes qui sont contées à leur sujet forment le noyau de la future mythologie sémitique qui emprunta à Sumer les noms et la personnalité de ses dieux, ainsi que sa langue rituelle (encore à l'époque babylonienne, les textes religieux utilisent les idéogrammes sumériens et non les cunéiformes syllabiques). Quant au culte, il comprend des sacrifices pour établir la communion entre les dieux et les hommes et des fêtes commémorant symboliquement le cycle agricole : le dieu de la végétation qui meurt en été, brûlée par le soleil, et qui renaît après l'hiver.

● *L'art et la vie intellectuelle.* Dans les ateliers des temples on travaillait les métaux (or, argent, cuivre, bronze) et les pierres précieuses (en particulier le lapis-lazuli). Les artisans sumériens ont pratiqué l'art de l'incrustation. A partir du IIe millénaire, la sculpture utilise une pierre particulièrement solide, la *diorite;* il existe aussi, à Sumer, des statues métallisées. Le bas-relief (isolé, sous forme de stèle, ou couvrant un mur) et la glyptique (gravure des sceaux) nous fournissent des centaines de thèmes religieux ou historiques.

L'architecture concerne les temples et les palais. Le matériau le plus fréquent est la brique d'argile séchée (le bois est rare); les murailles sont épaisses et n'ont pas de fenêtres. La construction d'un temple est une entreprise colossale (le grand temple d'Anou à Ourouk a exigé le travail de 1 500 hommes pendant 5 ans à raison de 10 heures par jour). Notons au passage que ce sont les Sumériens qui ont construit les premières tours à étages *(ziggourats)* dont il sera question p. 46.

La vie intellectuelle était brillante, mais nous ne pouvons que l'imaginer, car les textes sumériens que nous possédons sont tardifs (époque babylonienne). On peut tenir pour probable que les connaissances mathématiques éblouissantes — le mot n'est pas trop fort — des Assyro-Babyloniens leur venaient des Sumériens qui avaient inventé la numération sexagésimale et l'art de l'algèbre (voir p. 48).

Akkad et Babylone.

La dynastie d'Agadé (IIIe millénaire av. J.-C.).

Les Sémites, venant de l'Arabie, pénètrent en Mésopotamie à peu près en même temps que les Sumériens (voir p. 25), c'est-à-dire au IVe millénaire; comme eux, ils recouvrent la civilisation d'El-Obeïd et fondent leurs villes sur le cours du moyen Euphrate : Kish, Babylone, Sippar, Opis, Ahshak, Kouta, et enfin Akkad (ou Agadé) qui donne son nom à tout le pays.

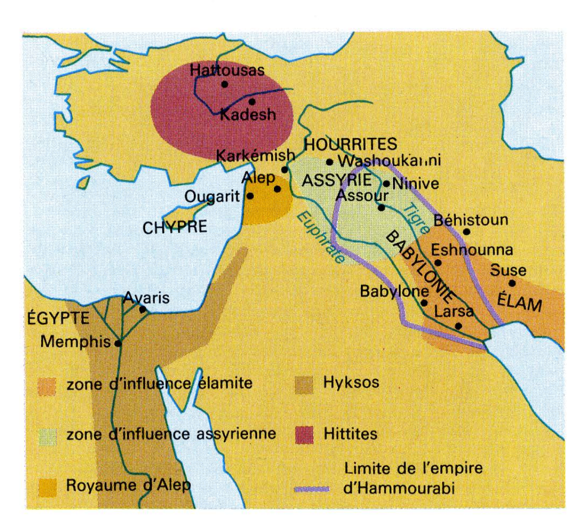
De ce qui s'est passé avant Sârgon d'Akkad, on ne sait pas grand-chose, sinon des légendes épiques qui ont été groupées en deux cycles : celles qui ont trait à la première dynastie (mythique) de Kish et celles qui concernent la première dynastie d'Ourouk. A Kish auraient régné, pendant 24 510 ans, 23 princes ; le héros de l'épopée est Etana, qui reçoit des dieux le titre royal et monte au ciel, enlevé par un aigle. A Ourouk, en pays sumérien, la légende mentionne deux rois-dieux (Lougal-Marda, puis Doumouzi ou Tammouz, amant de la déesse Ishtar) auquel succède Gilgamesh, le héros sumérien dont l'épopée a été retrouvée dans la bibliothèque de Ninive (voir p. 49).

Le premier souverain historique est Mésilim, roi de Kish vers 2600, et qui avait quelque autorité sur les villes sumériennes. Le combat pour l'hégémonie entre les diverses cités de Sumer et d'Akkad se termine par le succès de Lougalzaggizi qui devait être à son tour vaincu par Sargon. Sargon (appelé aussi Sargon l'Ancien ou Sargon d'Agadé) était, dit-on, l'échanson du roi de Kish (selon une autre tradition, il aurait été mis au monde secrètement et abandonné dans une corbeille de roseaux sur l'Euphrate où il aurait été recueilli et élevé par un fonctionnaire des eaux et forêts, l'irrigateur Akki ; comparer avec la légende de Moïse sauvé des eaux). La fortune de Sargon est exceptionnelle ; non seulement il étend son autorité sur toute la Babylonie, devenant « roi de Sumer et d'Akkad », mais encore fonde-t-il une dynastie. L'empire de Sargon est énorme ; il s'étend de la Méditerranée au golfe Persique. Une armée permanente (5 400 hommes à l'époque de Sargon) sait maintenir les cités dans l'obéissance et assurer la sécurité des frontières. Le danger d'invasion vient du nord. Les Élamites, les « barbares » venus d'Anatolie ou surgissant des montagnes du Zagros imposent à Narâm-Sin, vers 2190, des campagnes militaires répétées et victorieuses qu'illustre en particulier une *stèle* célèbre.

La dynastie d'Agadé périclite entre 2190 et 2150 ; des pasteurs guerriers venus des monts Zagros et sans doute apparentés aux Élamites, les Goutéens, mettent la Mésopotamie à feu et à sang et plus particulièrement le pays de Sumer, d'où ils seront expulsés, vers 2070, par les fondateurs de la IIIe dynastie d'Our.

L'ancien empire babylonien (1850-1680 environ).

● *L'empire d'Our III* commence à se désagréger vers 1950 av. J.-C. ; la lutte reprend entre les diverses cités (voir ci-dessus p. 37) tandis que s'infiltrent les Amorites et que se précisent les menaces assyriennes (intervention de l'Assyrien Iloushouma vers 1830 et de Shamshi-Adad Ier vers 1740) et élamites (Rim-Sin, vers 1720). Les Amorrites fondent, avec Babylone pour capitale, un royaume qui tente de s'imposer aux autres, sans vraiment y parvenir. Sans entrer dans les détails innombrables et fastidieux, on peut se représenter comme suit l'équilibre des forces à la veille du triomphe de Babylone sous le règne de Hammourabi.



L'équilibre des forces en Mésopotamie au XVIIIe siècle av. J.-C.

— Zone d'influence élamite, qui s'étend sur l'ancien pays de Sumer (conquêtes du roi élamite Rim-Sin).

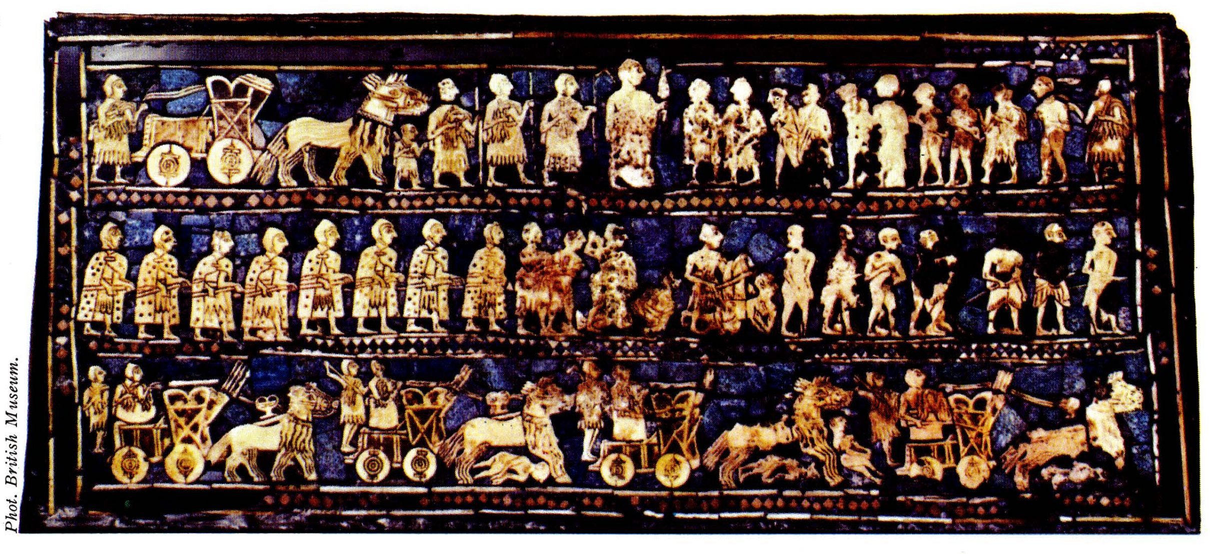
— Zone d'influence assyrienne, telle qu'elle a été agrandie par Shamshi-Adad Ier (1748-1716), un aventurier qui s'intitule « roi de la totalité » comme les anciens princes sumériens. Assour est alors une capitale commerçante où la vie sociale et urbaine est plus avancée qu'en Babylonie, pays rural, siège d'une agriculture étatisée. La puissance assyrienne a été combattue notamment par le roi d'Eshnounna. Nous connaissons assez bien le développement de l'Assyrie et de la Babylonie à l'époque de Shamshi-Adad Ier et de Hammourabi grâce aux nombreuses archives retrouvées dans les ruines du palais de Mâri et aux archives de Cappadoce.

— Royaume d'Alep, où les Amorrites (venus d'Arabie comme tous les Sémites) ont pris le dessus sur les Hourrites (qui sont des Asianites).

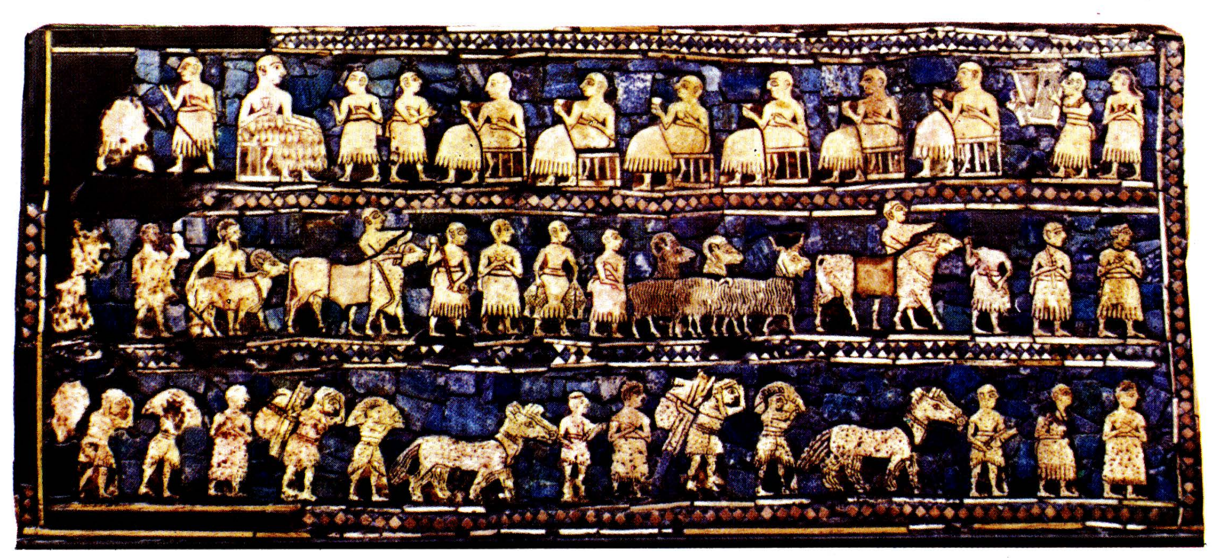
— Territoires envahis par les Hyksôs (voir p. 20).

— Ancien Empire hittite (règne du roi Anitta vers 1850 av. J.-C.).

— Limites de l'Empire babylonien, après les victoires de Hammourabi vers 1695 av. J.-C.



Phot. British Museum.



L'étendard d'Our (IIIe millénaire av. J.-C.).
Le thème de ce panneau de mosaïque, composé de morceaux de coquille enchâssés dans du bitume sur un fond de grès et de lapis-lazuli, se déchiffre de bas en haut. Une bataille menée par des chars de guerre et achevée par les piquiers se termine par la déconfiture de l'ennemi ; les prisonniers sont amenés devant le roi, plus grand que nature. Le butin est apporté vers le palais ; au son de la lyre, divers personnages vêtus de la lourde robe de laine ou* kaunakês *banquètent en présence du roi.

● *Hammourabi* est le véritable créateur de l'empire babylonien ; il est le sixième roi de la dynastie fondée par Soumou-Aboum en 1850. Son règne a duré 42 ans (1728-1686). C'est un Amorite (l'*Amourou* ou *Pays de l'Ouest*, voisin de l'Assyrie, était un véritable réservoir de Sémites nomades qui s'infiltrent en Babylonie dès le début du IIe millénaire). La correspondance trouvée dans les archives du palais de Mari laisse apercevoir le caractère du personnage ; au contraire des roitelets de l'époque, il n'est ni orgueilleux ni impulsif ; c'est un roi prudent, rusé, diplomate, dont la personnalité pourrait être rapprochée du roi de France Louis XI. Certes, il fit la guerre contre ses rivaux (Eshnounna, l'Assyrie, la ville de Mari), mais rien n'indique qu'il fut un grand conquérant comme Sargon l'Ancien ; laissant avec habileté pourrir les relations entre ses ennemis (ou même ses alliés du moment), il parvient à réunir sous sa seule autorité tout le pays, du golfe Persique au fleuve Habour ; à la fin de sa vie, il réorganise complètement son empire, lui conférant des structures sociales, juridiques, religieuses, qui subsistent aux invasions et aux destructions ultérieures (la *centralisation* politique disparaîtra, mais de nombreux éléments — le droit, le culte, certaines innovations culturelles — se retrouveront même à l'époque néo-babylonienne, après la chute de Ninive en 612 av. J.-C.). Ses principales réformes (étudiées plus loin) portaient sur :

— *Le droit* (le « code » d'Hammourabi est le premier monument de droit écrit dans l'histoire de l'humanité) ; se reporter à la p. 49.

— *La religion :* Mardouk, dieu de Babylone, devient un dieu *national* (monothéisme politique).

— *La vie culturelle.* Le sumérien devient une langue morte ; les textes scientifiques et religieux jusque-là écrits en sumérien sont dorénavant écrits en akkadien, et de cette époque datent des textes bilingues, des listes, des lexiques, des grammaires, etc. Une refonte de toutes les traditions passées (sémitiques ou sumériennes) s'opère ; les premières versions du *Poème de la Création* et de l'*Épopée de Gilgamesh* (voir p. 49) ont été écrites à cette époque. La langue



Musée du Louvre. Phot. Bordas R.P.

Le roi Hammourabi (1728-1686) est le véritable créateur de l'empire babylonien.

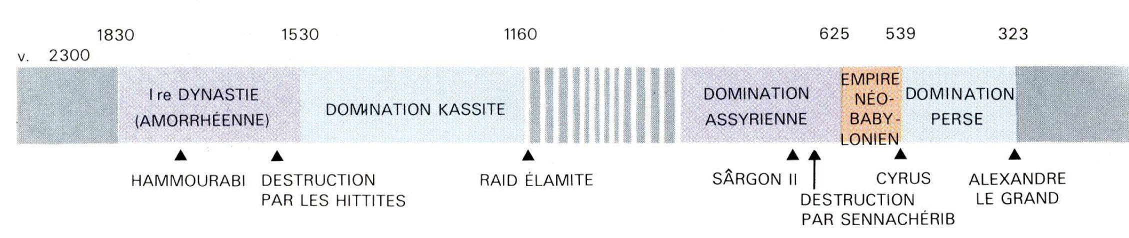


Sargon II (721-705) et son vizir (palais de Khorsabad). Sous le règne de ce roi, l'empire assyrien s'étend considérablement : il comprend 70 provinces.

du premier empire babylonien devient une véritable langue classique qu'on recopiera telle quelle pendant des siècles.

L'œuvre de Hammourabi fut continuée par son fils Shamshou-Ilouna (1685-1648). Au total, quatre-vingts années de règne, glorieuses, créatrices qui donnèrent à Babylone un éclat bien supérieur à celui des autres cités mésopotamiennes et qui survécut à la destruction de l'empire.

● *Babylone.* A 160 kilomètres de l'actuelle Bagdad, sur l'Euphrate, quelques monticules, un chantier longeant le fleuve sur environ 3 kilomètres, voilà tout ce qui subsiste de la ville que les Akkadiens avaient appelée Bâb-Ili (« la porte de Dieu »; en hébreu Bâb-El, d'où Babel) et que l'Antiquité nous a restituée sous le nom de Babylone. Les anciens Grecs et les Juifs de l'époque des prophètes ont connu la Babylone de Nabuchodonosor et des Achéménides (VIe-IVe siècles av. J.-C.); c'est cette « Grande Babylone » qu'ont décrite Hérodote et Diodore de Sicile. Ce dernier a établi la légende qui fait remonter la création de la ville à une reine du nom de Sémiramis; on peut identifier ce personnage avec une reine assyrienne du nom de Sammouramat, qui fut régente, vers 810 av. J.-C. pendant la minorité de son fils, le roi Adad-Nirari III. En fait, nous le savons, la Babylonie a une histoire bien plus ancienne. C'était déjà une petite agglomération akkadienne à l'époque de Narâm-Sin, dont le petit-fils (Shar-Kâli-Sharri) y consacra un temple à la déesse Ishtar (vers 2190 av. J.-C.); vers 1830 l'Amorrite Soumou-Aboum se fait proclamer roi à Babylone, qu'il entoure d'une muraille; les rois de la première dynastie enrichiront progressivement la ville de monuments (temples et palais) dont on a retrouvé les vestiges. Puis la ville connut l'histoire de toutes les grandes capitales : convoitée, détruite, reconstruite, redétruite, les ruines s'y entassèrent; les fouilles de R. Koldewey, entre 1887 et 1917, ont permis de reconstituer les grandes lignes de son histoire :



L'histoire de Babylone.

Après la fondation de Séleucie (voir p. 102), Babylone, dont Alexandre voulait refaire la capitale de l'Orient, devient une ville morte; les bâtiments tombèrent en ruine ou furent détruits; le sable du désert la recouvrit, et l'on rapporte l'actuelle et désolante pancarte lue par des voyageurs en Iraq, à une époque très récente : « Babylone, le train ne s'arrête plus. »

Le temps des invasions : les Kassites et les Hourrites.

Invasions et bouleversements (1650-1530 av. J.-C.).

Les Indo-Européens entreprennent, de l'Anatolie à la plaine indo-gangétique, de vastes migrations, qui chassent de leur zone de peuplement les populations sémitiques installées au nord et au nord-est du Tigre : Hittites, Hourrites, Kassites. Ces peuples vont à leur tour déferler sur la Mésopotamie.

● *Les Hourrites* sont installés, avant même le début du IIe millénaire, en haute Mésopotamie; ce sont des *Asianiques.* Dans la première moitié du IIe millénaire, des Indo-Européens apparaissent, au nord et au nord-est du pays : ce sont les Aryens dont l'organisation aristocratique et militaire va s'imposer aux Hourrites; ceux-ci, encadrés par les cavaliers indo-européens, vont s'infiltrer jusqu'en Palestine (au XVIe siècle). Le produit de ces fusions sera, à partir du XVe siècle, la constitution d'un État puissant, résultat du mélange des Hourrites, des Aryens et des Sémites, l'empire du *Mitanni* (voir ci-dessous).

● *Les Kassites* sont des montagnards du Zagros, voisins des Goutéens; eux aussi ont une langue asianique et, au XVIIe siècle, descendent vers la Babylonie. Comme les Hourrites, ils ont accueilli dans leurs rangs des Aryens qui les encadrent (les noms de certains dieux kassites sont indo-européens); leur invasion comprend des phases d'infiltration pacifique et des phases guerrières; elle se terminera par la création d'une dynastie kassite à Babylone (auparavant, la révolte du *Pays de la mer,* c'est-à-dire de l'ancien pays de Sumer et l'invasion hittite auront déjà ébranlé Babylone).

● *Les Hittites* (Indo-Européens) sont en effet les maîtres de l'Anatolie depuis le IIe millénaire (voir p. 127) et l'un de leurs rois, Moursil Ier, porte la guerre contre les Hourrites, le royaume d'Alep et, ayant fait alliance avec les tribus amorrites, organise un raid contre Babylone, qu'il saccage en 1530. Ce dernier coup plonge l'ex-empire babylonien dans la plus grande confusion : le pouvoir passe de l'un à l'autre, au gré des victoires ou des coups d'État. L'installation du roi kassite Agoum II à Babylone semble inaugurer une nouvelle période où va s'établir un nouvel équilibre politique.

Le Mitanni (XVe-XIIIe siècles av. J.-C.).

Pendant trois siècles, le royaume fondé par les Hourrites et les Aryens aux dépens de l'Assyrie et qui porte le nom de *Mitanni* va être l'élément stable de la politique mésopotamienne, tandis qu'à Babylone se succèdent les rois kassites, arbitres extérieurs de la situation : les Hittites au nord-ouest et l'Égypte dont l'autorité s'étend jusqu'en Palestine à cette époque.

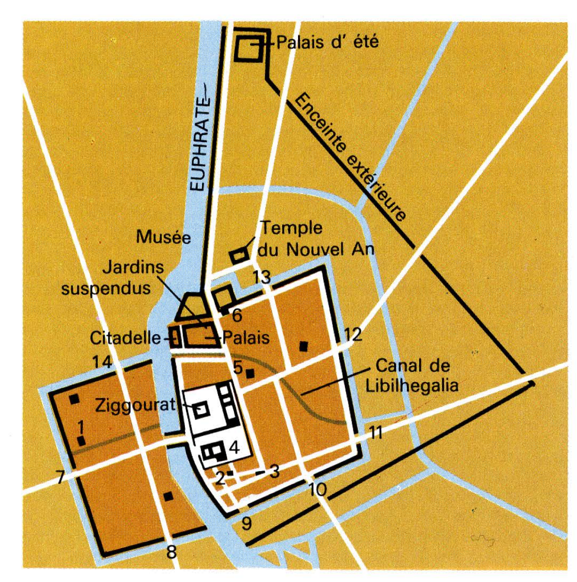
Le Mitanni est un de ces États mystérieux sur lesquels nous sommes indirectement renseignés par les archives des pays avec lesquels il était en relation : l'Égypte, l'empire hittite. Nous connaissons le nom de sa capitale : Washougani, mais nous ignorons encore son site exact. Son étendue est considérable : il englobe la Syrie, la région d'Alep et une partie de Canaan. La société comprend une aristocratie de cavaliers (guerriers aryens ou hourrites) jouissant des revenus de leurs domaines et dominant un peuple d'agriculteurs et d'artisans. Le panthéon mitannien comprend deux divinités hourrites (le dieu de l'orage, Teshoup, et son épouse Hepa) et des dieux aryens (Mitra, Indra, Varouna). Le plus ancien roi connu du Mitanni est Shaushatar (vers 1460), vainqueur des Assyriens. Ses successeurs ont mené une politique d'alliance avec l'Égypte : c'est une petite-fille de Shaushatar qui épouse le pharaon Thoutmôsis IV (1425-1408) et qui sera la mère d'Aménophis III, lui-même marié à une Mitanienne du nom de Gil-Hépa. Mitanienne aussi est l'épouse d'Aménophis IV, elle se nomme Tadu-Hépa et aurait pris le nom égyptien de Néfertiti après son mariage.

Le Mitanni n'eut pas de difficultés politiques avec les rois kassites de Babylonie, occupés surtout à reconstruire les temples et les palais détruits. Le danger vient d'abord des Hittites qui visent la Syrie; l'équilibre des forces est rompu par l'action du roi hittite Souppilouliouma, qui dépossède le Mitanni de la Syrie septentrionale. Lorsque le roi du Mitanni, Doushratta, est assassiné (vers 1365), son vassal assyrien le roi Ashsour-Ouballit Ier se soulève et reconstitue l'empire assyrien : il n'y a plus de Mitanni et le Moyen-Orient est partagé alors entre quatre grandes puissances : l'empire hittite, l'Égypte, la Babylonie et l'empire assyrien.

L'empire assyrien.

Les Assyriens avant le « temps de la confusion » (jusqu'au XIIIe siècle av. J.-C.).

● *Les Assyriens sont des Sémites,* comme les Akkadiens, installés dans les régions montagneuses au nord de la Babylonie, à l'époque de Kish et d'Agadé. Ils furent très



1 Temple de Hadad
2 Temple de Goula
3 Temple de Ninourta
4 Temple de Mardouk
5 Temple d'Ishtar
6 Temple de Ninmah
7 Porte de Hadad
8 Porte de Shamash
9 Porte d'Ourash
10 Porte d'Enlil
11 Porte de Zababa
12 Porte de Mardouk
13 Porte d'Ishtar
14 Porte de Lugalgirra

Plan de Babylone.



La Mésopotamie.

tôt en rapport avec les Suméro-Akkadiens. Assour, la capitale, fut peut-être fondée à l'époque d'Our III (fin du IIIe millénaire) : le plus ancien document royal que nous possédions concerne un certain Zâriqoum, contemporain du roi d'Our, Bour-Sin. La langue assyrienne est parente de la langue babylonienne ; elle s'écrit aussi en cunéiformes.

Nous avons déjà vu qu'un chef assyrien, Shamshi-Adad Ier, (1748-1716) a fondé un État puissant mais éphémère au XVIIIe siècle. Au XVIe siècle les rois d'Assour renouent avec la prospérité, mais doivent peu à peu céder devant les Mitanniens dont ils deviennent les vassaux.

● *L'Assyrie se débarrasse du joug mitannien* vers 1350 sous le règne d'Assour-Ouballit (1356-1320). S'ouvre alors une période de guerre (voir tableau no 5) entre l'Assyrie et ses voisins hittites et babyloniens, jusqu'à la fin du XIIIe siècle. La vie culturelle, en ce temps, est intense en Assyro-Babylonie. C'est l'époque où se fixent, sous leur forme définitive, les deux grands poèmes babyloniens (le *Poème de la Création,* l'*Épopée de Gilgamesh*). La vie religieuse se transforme, les problèmes de droit et de justice intéressent les hommes : à partir de l'an 1200 le déferlement de nouvelles invasions va cependant interrompre cet essor.

Le « temps de la confusion » (XIIe-Xe siècles av. J.-C.).

Ces rivalités et ces petites guerres ne sont, au fond, que des faits secondaires. Des événements dont les conséquences seront considérables se produisent en dehors des frontières de l'Assyrie : les Achéens (voir p. 95) se manifestent en Anatolie, les Araméens commencent à s'infiltrer en Syrie, les Hébreux monothéistes se groupent dans le Sinaï et se fixent en Palestine (pays sous contrôle égyptien) mais cela n'ébranle pas l'équilibre mésopotamien, qui fut détruit brutalement par les invasions du XIIe siècle.

● *Les Hittites sont les premières victimes* des mouvements migratoires indo-européens qui, partis des Balkans et du nord de l'Anatolie, vont abattre leur empire. Vers 1200, les *Peuples de la Mer* traversent l'Anatolie et détruisent l'empire hittite avant de filer vers l'Égypte où ils sont arrêtés en 1190 par Ramsès III. De Thrace arrivent les Phrygiens, ainsi que des peuplades septentrionales (les Moushkis ou Moskéens et les Gasgas). La capitale hittite, Hattousa, est détruite par le feu.

● *Les Assyriens, les Babyloniens et les Élamites,* qui ont bien du mal à résister à la poussée des barbares, continuent cependant à se faire la guerre : entre 1200 et 1100 les Élamites envahissent l'Assyro-Babylonie. La menace vient à la fois du nord (les Moushkis qui sont sur le Tigre) et de l'ouest (les Araméens arrivent en force et occupent la Syrie et le moyen Euphrate), sans compter les Hittites qui subsistent encore dans le Taurus. Les Assyriens, cependant, résistent pour l'instant aux pressions (règne de Tiglat-Phalazar Ier, 1116-1078). Entre 1100 et 1050 leur résistance s'écroule : les Araméens deviennent les maîtres du pays. Cependant les Assyriens se défendent avec un courage sauvage qui crée peu à peu, chez eux, les traditions militaires sur lesquelles se fondera leur puissance future.

● *Pendant que les grands empires* subissent les contrecoups des invasions, entre 1200 et 1000 av. J.-C. de petits États se constituent en Syro-Palestine où le tourbillon des Peuples de la Mer se termine. Les Hébreux créent le royaume de David et de Salomon (voir p. 31), les Araméens s'éparpillent en une multitude de petits états en Syrie : le Bît-Adini, le Sobah, le royaume d'Aram autour de Damas, fondé par Razon, vers 950 et continué par Bar Hadad Ier, Bar-Hadad II et Bar-Hadad III (ce royaume était organisé à la manière des empires hittite et mitannien), le Bît-Gabbari et le Bît-Agousi. Des enclaves hittites subsisteront jusqu'au IXe siècle à Hamat, Hattina, Karkhémish. Enfin, c'est l'époque du grand essor des Phéniciens qui deviennent les maîtres de la Méditerranée (voir p. 28).

La renaissance de l'Assyrie (IXe siècle).

● *La fin de la confusion* a sans doute deux causes : la puissance militaire de l'Assyrie, entraînée par deux siècles de guerres farouches à piller, raser, incendier et massacrer (sans qu'il s'agisse toujours de légitime défense) et la politique cohérente de guerres et de conquêtes menée par des souverains sur lesquels il convient d'insister quelque peu.

— Ashsour-Dân II (932-909), Adad-Nirâri II (909-888) et Toukoulti-Ninourta II (888-884) mettent au point une « politique » simple et efficace : on commence par organiser des raids brutaux sur le territoire ennemi (en général des États araméens prospères), puis l'on fait régulièrement payer au peuple conquis un tribut, enfin on l'annexe. Ainsi furent incorporés les États araméens du moyen-Euphrate, Nisibe, Harran, la région située entre le grand et le petit Zab.

— Assourbanipal II (883-859) entame la conquête de l'Orient (Kurdistan) et réprime avec férocité les révoltes de ses vassaux, tapissant de la peau des rebelles écorchés vifs les murs d'un monument commémorateur de sa victoire, empalant les cadavres et construisant des pyramides avec les têtes de ses ennemis. Après avoir détruit plus de 400 villes et villages, reçu des tributs des États syro-palestiniens, il restaure la ville de Nimroud (Calach) où il installe sa capitale. Ses « hauts » faits sont inscrits sur les stèles, les bas-reliefs, les obélisques de la cité ; nous connaissons ainsi les caractéristiques de l'armée assyrienne à cette époque : c'est une armée mobile, dont la cavalerie et l'infanterie forment l'essentiel ; les corps de tireurs (archers, frondeurs) sont importants, les machines de guerre se perfectionnent. Prudent, cet orgueilleux guerrier ne s'attaque cependant pas aux États puissants qui sont ses voisins : le royaume araméen de Damas et la Babylonie.

Quoi qu'il en soit, la Mésopotamie se réorganise. L'Assyrie est un empire en pleine ascension, la Babylonie a repris son rôle de centre intellectuel et religieux, les Araméens savent se faire respecter : c'est la fin de la confusion.

Apparition de nouvelles puissances. Au nord de l'Assyrie, dans les montagnes d'Arménie (région du lac de Van), s'est constitué, au IXe siècle, un État que nous connaissons très mal : l'*Ourartou ;* la langue ourartienne est asianique et l'organisation sociale ressemble, sans doute, à celle du Mitanni et de l'empire hittite. L'art est du type colossal, les techniques métallurgiques sont très perfectionnées, le panthéon ourartien comporte à sa tête une *triade* de divinités : Tesheba, dieu de l'orage (comparé avec Teshoup chez les Hourrites), Haldi, le dieu national et Ardini, divinité solaire. Par des inscriptions rupestres bilingues (en ourartien et en assyrien) nous savons que l'Ourartou a dominé le monde mésopotamien, en particulier l'Assyrie, à la fin du IXe et au début du VIIIe siècle (sous le règne des Assyriens Samshi-Adad V de 824 à 810, la régence de Sammouramat et le règne d'Adad-Nirâri III de 809 à 782). Les Ourartéens ont, en outre, été les éducateurs politiques et militaires des premières tribus de Mèdes et de Perses qui apparaissent dans le Zagros.

L'Assyrie des Sargonides (VIIIe-VIIe siècles av. J.-C.).

● *La véritable conquete de la Mésopotamie* débute avec le règne de Tiglat Phalazar III (745-727) qui transforme la politique de rapines et de tributs de ses prédécesseurs en une véritable politique impérialiste : il fait la guerre non pour rançonner, mais pour occuper et annexer de nouvelles provinces. C'est à cette époque que le char de combats, machine lourde et encombrante, disparaît de la stratégie assyrienne ; l'infanterie (lourde et légère) devient la reine des batailles, des corps de *piquiers* (innovation) sont créés. Avec ce roi conquérant, la guerre change de visage : une armée assyrienne puissante et bien exercée pénètre dans le territoire à conquérir ; on déporte les habitants, tandis que des garnisons sont placées à tous les « points chauds » du pays conquis. Les guerres de Tiglat-Phalazar III le conduisent ainsi sur le Tigre (contre les Araméens), en Syrie où il évince les Ourartéens (guerre contre le roi Sardour III), au nord, contre les Mèdes, à Damas dont il annexe le royaume, en Palestine où il guerroie contre Israël et Juda. En Babylonie, où des tribus appelées *chaldéennes* ont fini par dominer, Tiglat-Phalazar III renonce à la conquête totale, sans qu'on sache très bien pourquoi, et innove un principe de double monarchie conservant théoriquement son indépendance à Babylone : sous le nom de *Poulou,* il est roi de Babylone et sous le nom de Tiglat-Phalazar III, roi d'Assyrie. Il y a là une astuce administrative qui prouve les qualités ou tout au moins l'imagination politique de ce roi.



Musée du Louvre. Phot. Goldner.

Assourbanipal, roi d'Assyrie (668-631) : on a retrouvé à Ninive les 20 000 tablettes cunéiformes qui composaient sa bibliothèque.

● *Après le bref règne de Salmanasar V* (726-722) qui continue la politique de son père, Sargon II (721-705) prend le pouvoir. Il ne faut pas le confondre avec Sargon d'Akkad qui régna sur Sumer et Akkad vers 2300, ni avec Sargon Ier, « roi » d'Assyrie, vers l'an 2000, lorsque certaines tribus assyriennes avaient fondé une colonie en Cappadoce. Sargon II, fondateur de la dynastie des Sargonides, agrandit l'empire assyrien, il déporte les habitants d'Israël, annexe Hamat, Karkhémish, entreprend quelques raids dans l'Ourartou ; aux trois grandes capitales traditionnelles de l'Assyrie (Assour, Ninive et Nimroud), Sargon II ajoute Khorsabad où il fait bâtir un somptueux palais. Toute la Mésopotamie et la Syro-Palestine sont maintenant sous sa domination ; même les rois de Chypre reconnaissent son autorité.

Les cités phéniciennes et le royaume de Juda plient sous la conquête, ne conservant leur autonomie qu'au prix d'une politique servile. Au total, 70 provinces gouvernées à partir d'une administration centrale, que Sargon, occupé par ses activités militaires, laisse diriger par le prince héritier Sennachérib. Une énorme machine politique, où la police secrète joue un rôle capital, s'installe à travers tout le pays ; Sargon a des espions qui lui communiquent, presque au jour le jour, les informations les plus variées. C'est ainsi qu'il apprend, vers la fin de son règne, que l'Ourartou et son roi Argisti II préparent contre l'Assyrie une expédition militaire ; celle-ci n'eut d'ailleurs pas lieu, car, venant du Caucase, des nomades indo-européens, les Cimmériens, traversent l'Ourartou après avoir vaincu Argisti et vont s'installer en Anatolie, à la frontière assyrienne. C'est en se dirigeant vers cette région que Sargon II meurt en 705 (c'est aux Cimmériens et aux peuples apparentés que se rattache l'art des steppes, diffusé du bas Danube au Dniepr et à la Sibérie).

C'est de l'époque sargonide que date l'expansion, dans tout le Moyen-Orient militairement unifié, de la langue araméenne. En conquérant les royaumes araméens, en déportant leur population, les souverains assyriens ont contribué à introduire les Araméens dans tout l'empire. Au VIIIe et au VIIe siècle, les cunéiformes commencent à s'effacer devant l'écriture alphabétique et l'on voit se répandre l'usage d'utiliser deux scribes, l'un pour l'araméen, l'autre pour les cunéiformes. Cet essor de l'araméen se prolonge jusqu'à l'ère hellénistique et romaine : ce sera la langue de presque tout le Moyen-Orient jusqu'à l'arrivée des Arabes (Jésus s'exprimait sans doute en araméen, ainsi que les habitants de la Judée).

● *Dès la mort de Sargon II,* l'empire assyrien donne des signes de faiblesse. Sennachérib (705-680) doit lutter contre les révoltes intérieures ; il va même jusqu'à raser Babylone en 689. Cet acte fut considéré comme un véritable sacrilège, étant donné l'importance religieuse de la métropole dont le dieu, Mardouk, était devenu le dieu national de presque toute la Mésopotamie. C'est pour éviter les conséquences (surnaturelles mais aussi politiques) de cet acte, que le successeur de Sennachérib, Assarhaddon (680-669) reconstruit la ville et redonne son autonomie à la Babylonie. Mais le danger est aussi aux frontières. En Anatolie, au VIIIe siècle, s'est formé le royaume phrygien : il s'agit de peuples qu'on rattache aux Cimmériens, venus des Balkans à la fin du IIe millénaire avec les Thraces et qui participent à la destruction de l'empire hittite en Anatolie, dont ils prennent la suite. Nous savons peu de chose des Phrygiens, installés dans les vallées de l'Halys et du Sangarios (à proximité de l'actuelle Kayseri, dans la province turque de Cappadoce) ; nous connaissons leur capitale, Gordion, et la puissance de leur roi Midas — auquel on rapporte la légende du roi aux oreilles d'âne — qui menaça un instant les Assyriens en Cilicie, vers la fin du VIIIe siècle. Les Phrygiens se distinguent en particulier des Hittites par leur culte orgiastique de Cybèle, la *mère des dieux,* et de son compagnon Attis (le culte de Cybèle devait être transporté à Rome en 204 av. J.-C.). Les mouvements migratoires des Cimmériens ébranlent aussi l'Anatolie : après avoir détruit le royaume de Phrygie, une de leurs bandes se dirige vers la Cilicie où Assarhaddon les maintient à grand-peine. La frontière de l'empire craque un peu partout : du côté de l'Élam, en Phénicie, vers l'Arabie, au nord et à l'est où se manifestent les Mèdes et les Perses, et où déboucheront du Caucase les envahisseurs nomades, les Scythes.

● *Assourbanipal* (668-631) qui recueille la succession d'Assarhaddon dans un climat d'intrigues de cour, de révoltes et de conspirations, termine la guerre contre l'Égypte, entreprise par son père, mais dégarnit ses frontières vers le nord et ne peut même pas se porter au secours de la Lydie (royaume composé, lui aussi, de populations mêlées et dont la capitale est Sardes) ; le Lydien Gygès — berger devenu roi et fondateur de la dynastie des Memnades — était en effet aux prises avec les Cimmériens, qu'il parvient à arrêter dans leur progression. L'empire d'Assourbanipal est véritablement un colosse aux pieds d'argile : quand le roi assyrien lance une expédition contre l'Élam, il doit abandonner l'Égypte ; quand les Mèdes de Phraortès (voir p. 123) menacent la Syrie (653), il s'en sort en lançant contre eux les Scythes, mais ce petit jeu a pour effet d'augmenter la puissance des cavaliers caucasiens et surtout de libérer les Perses de la domination mède.

En fait, bien que l'armée assyrienne soit toujours redoutable, elle ne peut faire face aux attaques incessantes qui surgissent dans toutes les provinces de l'Empire. Assourbanipal, enfermé dans son palais de Ninive, où il fondait une « bibliothèque » comprenant 20 000 tablettes (retrouvées par les archéologues), termine son règne dans une ambiance de catastrophe. Sa personnalité ne semble d'ailleurs pas écrasante sur le plan politique et militaire : ce sont les lieutenants généraux, son épouse (Assourbarrat), les gouverneurs de provinces qui mènent le jeu ; à notre connaissance, Assourbanipal n'a participé lui-même à aucune expédition militaire : c'est un « empereur intellectuel », paresseux et qui prend sans doute sa cruauté — qu'il a poussée à un très haut sommet — pour de l'esprit de conquête.

A la mort d'Assourbanipal, l'empire se désintègre. Les Scythes ravagent tout le pays en 631, les Mèdes, les Perses, les Cimmériens, les Babyloniens et bientôt tous les petits États plus ou moins vassaux de l'Assyrie se soulèvent. L'armée assyrienne résistera cependant 20 ans ; ce sont les Mèdes qui, par une série d'expéditions méthodiques, (copiées sur la stratégie des Assyriens eux-mêmes), vont prendre successivement Assour (614) et Ninive (612) qui périssent dans les flammes ; le dernier bastion assyrien, sur le haut Euphrate, tombe en 605. L'empire des Sargonides a vécu un peu plus d'un siècle.

L'empire néo-babylonien (chaldéen).

A Babylone, après la chute des dynasties kassites et les premières infiltrations araméennes, ce sont des *Chaldéens* qui sont au pouvoir (à cette époque, la basse Babylonie s'appelle la Chaldée, et ce nom lui sera conservé par les anciens qui appelaient parfois *Chaldée* toute la Mésopotamie). Une série de rois chaldéens : Nabopolassar (625-605). Nabuchodonosor II (604-562), Nabonide (555-539) reconstituent un grand empire allant du golfe Persique à la Méditerranée. Nabuchodonosor déporte les Juifs de Jérusalem à Babylone (en 587 av. J.-C.), mais ce vaste empire n'est pas plus gouvernable que ne l'était l'empire assyrien, d'autant plus que les Perses de Cyrus sont entrés en scène et, en quelques années, vont devenir les maîtres du monde oriental : la chute de Babylone en 539 av. J.-C. et son rattachement à l'empire perse marquent la fin de l'histoire de la Mésopotamie. La prise de la grande cité orientale est contée ainsi par Hérodote :

> *Cyrus eut recours à l'expédient que je vais rapporter... il distribua tout le fond de son armée sur le fleuve, partie en avant, au point où il entre dans Babylone, et partie en arrière, au point où il en sort, et il ordonna à ses troupes de pénétrer dans la ville de ces deux côtés aussitôt qu'ils verraient le lit du fleuve devenu praticable... il détourna, le fleuve pour le jeter dans le lac devenu un marais, et rendit l'ancien lit praticable en le mettant à sec. Dès que ses soldats virent les eaux se retirer, et qu'il n'en resta plus dans le cours de l'Euphrate que jusqu'à la hauteur de la moitié de la cuisse d'un homme, ils se jetèrent dans la ville, comme il leur avait été ordonné. Si les Babyloniens eussent pu prévoir le projet de Cyrus, il n'y aurait rien eu de dangereux pour eux. Il leur suffisait de fermer les portes des rues qui conduisaient au fleuve, et, en se plaçant sur les quais, ils eussent pris l'ennemi comme dans une nasse ; mais les Perses les ayant attaqués à l'improviste, ils ne purent avoir recours à ce moyen de défense. D'ailleurs, la grandeur de la ville empêcha longtemps que ceux qui en habitaient le centre eussent connaissance de ce qui se passait à l'extrémité de la ville, déjà tombée au pouvoir des Perses. Enfin le hasard fit que ce fut un jour de fête, et la population continua même de se livrer à la danse et aux jeux jusqu'à ce qu'elle eut appris l'événement. C'est ainsi que Babylone fut prise pour la première fois* (Hérodote, I/191).

LES INSTITUTIONS DES GRANDS EMPIRES MÉSOPOTAMIENS.

L'organisation de l'État et la société.

Le pouvoir politique.

● *L'unité politique* est la *cité,* dont dépend un territoire plus ou moins étendu; comme on l'a déjà dit, elle est la résidence d'un dieu (les cités anciennes ont souvent un nom *théophore,* c'est-à-dire représentant un dieu; par exemple : *Nour-Adad,* en Babylonie, est « la lumière du dieu Adad »). Ce que nous avons dit des cités sumériennes est valable pour la plupart des cités mésopotamiennes.

Le *roi* (qui n'est parfois qu'un chef de bande) est le *vicaire* du dieu; lorsque le pouvoir est très centralisé (en Assyrie sargonide par exemple), il est entouré d'une cour nombreuse : commandant du palais, garde du sceau, grand échanson, maître de cérémonie, grand maître des écuries, médecins, scribes, inspecteur du harem, chef des troupeaux, etc. Après sa mort, le roi est parfois divinisé... quand il ne l'est pas de son vivant (exemple : Narâm-Sin, qui se faisait appeler « dieu d'Agadé »). Quand la cité est trop petite pour avoir un roi, elle est vassale d'une cité plus grande et plus puissante qui met à sa tête un *gouverneur* ou vicaire royal *(ishsakou, patési).*

En principe, la royauté est héréditaire; mais, bien entendu, les usurpations sont fréquentes.

● *Les ressources de l'État* proviennent des impôts et des prises de guerre. Les richesses (grains, métaux précieux) sont entassées dans les temples ou les magasins royaux après avoir été soit collectées par les gouverneurs, soit ravies aux ennemis par les généraux vainqueurs.

La société et la famille.

● *La société.* On distingue des hommes libres *(améloum)* et des esclaves (achetés sur des marchés ou à des particuliers, ou encore butins de guerre). La situation juridique de ces derniers est nettement différente de celle des esclaves romains par exemple, comme le montrent ces quelques observations :

— Dans les lois de Hammourabi, l'esclave peut réclamer la justice, au même titre qu'un homme libre; mais la loi du talion est, pour lui, différente. Les indemnités auxquelles il a droit en cas de dommages sont inférieures à celles d'un homme libre : si une fille enceinte avorte par suite de coups, son père reçoit 10 sicles d'argent (environ 80 g), s'il s'agit d'un homme libre, 2 sicles seulement s'il s'agit d'un esclave.

— La vente d'un esclave peut toujours être contestée devant un juge; par exemple une concubine qui a donné un enfant à un homme ne peut être vendue par celui-ci, mais seulement donnée en gage (et pour une durée maximale de 3 ans). En Assyrie, comme en Babylonie, on ne vendait pas un esclave isolé, mais, avec lui, sa famille (sa vieille mère, ses enfants s'il en avait, etc.).

— Les esclaves peuvent se marier, même avec des filles libres; ils ont le droit de posséder des biens personnels et de se racheter eux-mêmes (à Babylone, le temple de Mardouk avait un service de prêt aux esclaves qui leur permettait de se racheter rapidement). De nombreux contrats de vente mentionnent des esclaves comme vendeurs, acheteurs ou témoins dans une transaction commerciale.

A Babylone, à côté des hommes libres et des esclaves, on distinguait une troisième catégorie sociale : celle des *moushkenoum,* ou citoyens humbles (même racine que le mot français *mesquin*). D'après le code de Hammourabi, il s'agit de citoyens intermédiaires, dont les indemnités judiciaires, par exemple, se situent entre celles des *améloum* et celles des esclaves.

● *La famille : situation de la femme mariée.* A Babylone, sous le règne de Hammourabi, voici comment se fonde un foyer. Le père du jeune homme choisit lui-même la fiancée et envoie au futur beau-père une somme d'argent, la *tirhatou,* ou présent de fiançailles. Ce cadeau (facultatif) n'implique pas nécessairement le mariage; mais, s'il est accepté, il protège la fiancée contre les ardeurs des étrangers : l'homme qui la violenterait est passible de la peine de mort. La future épouse est pourvue d'une dot *(shériqtou),* qui reste sa propriété jusqu'à sa mort. Le mariage est une cérémonie civile. Un contrat établi par le mari devant témoins stipule les droits et devoirs de la femme, la somme qui lui sera versée en cas de divorce (répudiation), les peines qui seront appliquées en cas d'adultère. De plus, il est spécifié que ni l'un ni l'autre des époux ne sera responsable des dettes contractées par le conjoint avant son mariage. La femme mariée a plus de droits qu'à Rome : elle peut faire des transactions commerciales sans l'autorisation de son mari, gérer sa fortune pendant qu'il accomplit ses obligations militaires et même obtenir du juge l'autorisation de retourner chez ses parents si son mari la néglige ou la tourmente, à condition, dit le code de Hammourabi, qu'elle soit « bonne ménagère et sans reproche ». Le mari, par contre, a des droits importants sur sa femme. Il ne peut la vendre, mais il peut la placer — au maximum pendant 3 ans — comme semi-esclave chez un créancier. En cas d'infidélité, il peut la châtier conformément au contrat de mariage, ou encore la répudier. La femme surprise en flagrant délit d'adultère est noyée avec son complice. La monogamie est la règle générale : cependant, l'homme peut avoir une épouse en second, ou encore une ou (dans quelques rares cas) plusieurs concubines. Enfin, la femme n'est pas héritière de son mari; les biens de celui-ci appartiennent de droit à ses enfants. Cependant, l'époux peut faire, de son vivant, une donation à sa femme (la *noudounnou*) dont elle a seulement l'usufruit. Les enfants suivent la condition (esclave ou libre) de leurs parents; les mariages stériles sont en général rompus, mais l'adoption est une pratique courante en Babylonie et en Assyrie. Les enfants peuvent être placés — pendant 3 ans — comme esclaves par leur père. A la mort du père, ses biens sont partagés entre ses héritiers : une part entière (propriété et ses revenus) pour chaque garçon, une part en usufruit pour chaque fille qui n'a pas reçu de dot, un tiers de part entière pour chaque fille entrée au service du dieu Mardouk, une part pour la mère de famille si elle n'a pas reçu de *noudounnou,* enfin une part, éventuellement, pour la concubine.

D'une façon générale, à partir des lois de Hammourabi, il n'est pas possible à un homme de disposer de sa fortune et de déshériter ses enfants, sauf en cas de faute grave, appréciée par un juge. Tous ces actes donnent lieu, bien entendu, à des contrats écrits.

● *Les prostituées.* L'histoire de la prostitution commence avec l'histoire tout court; Enkidou, le compagnon mythique de Gilgamesh, le héros sumérien, est — selon la légende — arraché à la vie sauvage par une courtisane; dans la ville sumérienne d'Ourouk, on trouve des filles publiques, les *harimtoum* « pour lesquelles Ishtar a conservé l'homme et l'a livré en leurs mains » nous disent les textes. Les prostituées n'ont pas une très bonne presse, on disait d'elles :

> *N'épouse pas une* harimtou *dont les maris sont innombrables, dans ton malheur elle ne te soutiendrait pas... toute maison où elle entre s'écroule...*

A l'époque de Hammourabi, leur situation juridique est particulière : leurs enfants leur sont enlevés et sont confiés à des parents adoptifs.

Ces « professionnelles » sont très nombreuses à l'époque néo-babylonienne; l'argent qu'elles gagnent en vendant leurs charmes revient parfois à un « souteneur » : on possède un contrat, remontant à l'époque de Nabuchodonosor, par lequel un riche personnage nommé Nabou-ahé-iddin s'associe avec un certain Kalbâ chargé d'utiliser au mieux ses servantes en échange des 3/4 de la recette. Mais la prostitution est aussi une affaire religieuse, comme le rapporte, dans un récit quelque peu fantaisiste, Hérodote :

> *Dans leurs coutumes, la plus honteuse est celle qui me reste à rapporter. Toute femme née à Babylone doit, une fois dans sa vie, aller dans l'enceinte du temple de Mylitta et avoir commerce avec un étranger. Les femmes riches ou distinguées, qui ne veulent pas être confondues avec les autres, se font conduire dans des voitures couvertes, suivies de nombreux domestiques devant le temple, et s'y arrêtent; mais le plus grand nombre va s'asseoir sur le terrain consacré à la déesse. Elles ont toutes la tête ceinte d'une cordelette, et se succèdent pour occuper les places, les unes arrivant lorsque les autres se retirent. Entre les rangs des femmes sont pratiquées, dans tous les sens, des espèces de rues marquées de chaque côté par un cordeau. Les étrangers les parcourent et font leur choix. Aucune femme, dès qu'elle a pris place, ne retourne chez elle avant que l'un de ces étrangers ne lui ait jeté quelque argent sur les genoux, et ne l'ait emmenée hors du temple, dans un lieu où elle s'abandonne à lui. En jetant l'argent, l'étranger lui dit : « Je prie que la déesse Mylitta te soit favorable... » La femme ne peut, quelque modique que soit la somme, la refuser, cet argent étant réputé sacré : elle doit également suivre le premier qui lui en a jeté, et ne peut dédaigner personne. Lorsqu'elle quitte l'étranger, elle prend acte comme elle a satisfait à ce devoir religieux envers la déesse; elle se retire ensuite dans sa maison; et depuis ce moment, quelles que soient les offres que l'on pourrait lui faire, elle ne se vendrait pas à un autre homme. Les femmes remarquables par leur beauté ou par la taille sont promptement quittes de ce devoir; mais celles que la nature a maltraitées restent souvent très longtemps avant de pouvoir satisfaire à la loi; et l'on en voit qui attendent quelquefois 3 ou 4 ans.*



Phot. Musée du Louvre.

Le plus ancien monument juridique de l'humanité : la stèle de Hammourabi. Le roi reçoit du dieu Shamash, assis sur son trône, les insignes du pouvoir (la règle et le cordeau).

Le droit.

Naissance du droit écrit : le code de Hammourabi.

Le roi Ouroukagina de Lagash (2300 av. J.-C.) fait état de décisions juridiques qu'il a prises à l'égard des prêtres et des fonctionnaires abusifs (voir p. 39); d'autres souverains ont aussi attaché leur nom à des recueils de lois et de contrats; mais le texte juridique le plus important est une pierre noire (de la diorite) qui mesure 2,25 m de haut et un peu plus de 60 cm de rayon à la base, découverte dans les ruines de Suse pendant l'hiver 1901-1902. Ce monument fut érigé sans doute par le roi Hammourabi de Babylone à la fin de son règne (vers 1690 av. J.-C.) puis transporté, comme prise de guerre, à Suse (en Élam) ; le roi élamite Shoutrouk-Nahhounté Ier avait l'intention d'y inscrire une légende en son honneur et, pour ce faire, en avait effacé cinq colonnes. Tel qu'on l'a donc découvert, ce document comprend 46 colonnes (3600 lignes de texte) correspondant à 252 articles de loi; on l'appelle *Code de Hammourabi*. En fait, ce n'est pas, à proprement parler, un code, partant de principes généraux et aboutissant à des lois particulières, mais un recueil plus ou moins méthodique de décisions royales qui se groupent comme suit :

— Articles 1 à 5 : procédure (présages, protection des témoins, nullité judiciaire).
— Articles 6 à 25 : le vol et ses sanctions.
— Articles 26 à 41 : administration : rôle des fonctionnaires.
— Articles 42 à 65 : culture.
— Articles 66 à 99 : passages détruits.
— Articles 100 à 127 : lois concernant les contrats, les dettes et les débits de boisson.
— Articles 128 à 191 : législation de la famille.
— Articles 192 à 214 : coups et blessures (sanctions et indemnités).
— Articles 215 à 252 : droit professionnel (médecins, architectes, bateliers, vie agricole).

Les Assyriens ne nous ont laissé aucun texte juridique de cette importance, ce qui ne veut pas dire qu'ils ignoraient le droit : des tablettes nous donnent suffisamment de renseignements pour que nous constituions un recueil des « lois assyriennes ».

Quelques aspects du droit de Hammourabi.

— La justice est rendue par des tribunaux religieux ou civils qui jugent en première instance; un juge n'a pas le droit de réformer une sentence et seul le roi peut recevoir en appel; comme le dit le Code de Hammourabi :

> *Si un juge rend une sentence, formule une décision, libelle une tablette, et si ensuite il annule cette sentence, on le fera comparaître pour cette annulation ; il acquittera 12 fois la revendication de ce procès et sera expulsé publiquement de son tribunal ; il n'y retournera plus et ne siégera plus avec un juge dans un procès.*

Les juges civils sont des magistrats professionnels qui siègent en général à plusieurs (alors qu'en Assyrie, la règle du *juge unique* est la plus répandue). Les décisions judiciaires sont transcrites par des scribes-greffiers, selon un formulaire propre à chaque cité.

Les témoins doivent justifier leurs affirmations, et parfois prêter serment; les faux témoignages sont punis avec la même sévérité que le crime jugé. Tous les actes de la vie juridique (contrats) doivent porter l'indication du nom et des qualités des témoins. Les témoins sont astreints aux mêmes devoirs que les plaignants : serment et présentation éventuelle de preuves.

● *Les procès peuvent être civils* (contestation après un contrat, succession, répudiation, etc.) ou criminels (vols incendie, meurtres, adultère, avortement). Voici un exemple de procès civil : la loi déclare qu'un homme qui abandonne le foyer conjugal et qui, à son retour, trouve sa femme remariée n'a pas le droit de la réclamer; l'an IX du règne de Hammourabi (d'après un document), un certain Sinnatsin qui avait ainsi abandonné sa femme depuis 20 ans, réclame l'héritage de celle-ci après sa mort (héritage qui avait été transmis à sa fille). Le tribunal de Sippar le déboute de sa demande, constatant qu'il a « laissé sa femme à son destin et ne l'a pas aimée ».

● *Le droit pénal* est connu sous le nom de *loi du talion* (du latin *talis :* « semblable »), ce qui est une simplification abusive. La peine de mort intervient dans de nombreux cas :

— Contre un faux témoin dans une affaire pouvant entraîner pour l'accusé la peine capitale;
— Contre les voleurs et les receleurs;
— Contre ceux qui achètent, sans contrat, un bien à un enfant ou à un esclave;
— Contre ceux qui cachent un esclave fugitif;
— Contre les aubergistes qui reçoivent des rebelles;
— Contre l'homme qui viole une jeune fille;
— Contre la tenancière d'un débit de boisson qui vend au-dessus du prix autorisé (mort par noyade);
— Contre la femme adultère et son complice, pris en flagrant délit (ils sont liés ensemble et noyés);
— Contre les « incestueux » : mort par le feu s'il s'agit de la mère et du fils, mort par noyade s'il s'agit du beau-père et de sa belle-fille;
— Contre les prêtresses qui pénètrent dans un débit de boisson (mort par le feu);
— Contre la femme meurtrière de son mari; lorsque ce meurtre a pour but un remariage, la femme est empalée.

La loi du talion (peine semblable au crime) intervient dans les cas suivants, lorsque la victime est un homme libre (elle ne peut être réclamée par un esclave ou un *moushkenou*) :

> *— Si un homme périt sous les coups du créancier chez lequel il est « en gage », on tuera le fils du créancier.*
> *— Si une fille avorte à la suite de coups, on tuera la fille de l'agresseur.*
> *— Si une maison mal construite s'écroule, tuant le propriétaire et son fils, on tuera l'architecte et son fils.*

Dans de nombreux cas, toute une gradation de peines est prévue :

> *— Quiconque se livre à la prostitution, son enfant aura la langue coupée s'il renie ses parents adoptifs.*
> *— Le chirurgien maladroit qui crève l'œil de son malade aura lui-même les mains coupées.*
> *— La nourrice qui laisse mourir l'enfant confié à sa charge parce qu'elle a pris un second nourrisson sans l'autorisation des parents du premier aura les seins coupés.*
> *— Quiconque frappe à la tête une personne de situation supérieure à la sienne recevra 60 coups de bâton.*

Toutes ces peines n'empêchent pas le paiement de dommages et intérêts en cas de vol, de contrat non respecté, d'escroquerie, etc., dont le montant croît avec le rang social de l'intéressé.

● *Les lois assyriennes* assez voisines de celles de Hammourabi sur le plan pénal, avaient deux traits caractéristiques. L'avortement y était puni de mort et la femme qui portait la main sur un homme (dans une rixe) avait un doigt coupé si l'homme avait un testicule écrasé ; on lui coupait les deux seins si les deux testicules étaient atteints; cette dernière loi correspond à la place prééminente de l'homme dans la société assyrienne.


Phot. Goldner.

Les jardins suspendus de « Sémiramis ».
La tradition antique énumérait ainsi les « sept merveilles du monde » : les Pyramides d'Égypte, le Tombeau du roi Mausole, le Temple de Diane à Éphèse, le Zeus olympien de Phidias, le Colosse de Rhodes, le Phare d'Alexandrie et les Jardins suspendus de Babylone. Diodore de Sicile donne de la 7e merveille du monde la description suivante :
« Ce jardin de forme carrée avait de chaque côté quatre plèthres (120 m) ; on y montait, par des degrés, sur des terrasses posées les unes sur les autres, en sorte que le tout présentait l'aspect d'un amphithéâtre. Ces terrasses ou plates-formes, sur lesquelles on montait, étaient soutenues par des colonnes qui, s'élevant graduellement de distance en distance, supportaient tout le poids des plantations ; la colonne la plus élevée, de cinquante coudées de haut (25 m), supportait le sommet du jardin, et était de niveau avec les balustrades de l'enceinte. Les murs, solidement construits à grands frais, avaient vingt-deux pieds d'épaisseur... (le) sol artificiel était rempli d'arbres de toute espèce, capables de charmer la vue par leur dimension et leur beauté. Les colonnes s'élevaient graduellement, laissaient par leurs interstices pénétrer la lumière, et donnaient accès aux appartements royaux, nombreux et diversement ornés. Une seule de ces colonnes était creuse... elle contenait des machines hydrauliques qui faisaient monter du fleuve une grande quantité d'eau... (Bibliothèque historique, livre II.) »
Ces jardins, selon Diodore de Sicile, ne seraient pas l'œuvre de Sémiramis, mais d'un roi postérieur à cette reine et qui les aurait élevés pour plaire à une concubine. La reine Sémiramis elle-même est un personnage légendaire, créé, semble-t-il, à partir de Sammouramat, femme du roi d'Assyrie Shamshi-Adad V (823-810) et régente du royaume pendant la minorité de son fils, Adad-Nirari III (809-782 av. J.-C.).

La vie économique.

La production.

● *La richesse fondamentale* des Etats de l'Antiquité, quels qu'ils soient, est avant tout agricole. Tous les Babyloniens, même les artisans des villes, possèdent des terres; les collectivités (municipalités, temples) ont aussi de grandes propriétés foncières. Il y a plusieurs manières d'accéder à la propriété : soit en défrichant des terrains incultes, soit en les recevant à titre de « fiefs », soit en les achetant ou en les louant. Le sol est fertile, mais encore faut-il l'arroser convenablement; d'où les nombreux travaux d'irrigation accomplis par les rois ou les particuliers, les règlements concernant l'utilisation de l'eau, etc.

La principale culture concerne l'orge, avec laquelle on fait des galettes ou des bouillies et qui sert à la fabrication de la bière. Dans les vergers, on cultive des légumes (oignons) et des arbres fruitiers (en particulier le palmier dattier). La végétation des marais et

l'herbe rare de la steppe permettent l'élevage des moutons et des bœufs.

● *Dans les villes s'est développé* une activité artisanale. Les ateliers dépendent des temples ou du palais et les listes de métiers sont interminables; l'artisanat est en principe familial, mais il existe aussi des ateliers « nationaux » et même des firmes plus ou moins spécialisées. Parmi les principales activités artisanales citons : le tissage, le travail des métaux, la poterie, l'émaillerie, la vannerie, la bijouterie, le travail du cuir, l'architecture, etc. Les lois de Hammourabi fixent les salaires des ouvriers et les conditions dans lesquelles doit travailler un apprenti. A l'époque néo-babylonienne, si un ouvrier instructeur enseigne mal sa technique à un apprenti, il est tenu de verser des dommages et intérêts; d'autres documents, très variés, prouvent ainsi l'existence d'une certaine organisation du travail indispensable en raison de l'étendue de la clientèle.

Circulation des biens.

● *Ce qui caractérisait l'économie égyptienne* c'était l'absence de vie commerciale intérieure: tout le pays travaillait pour le pharaon et il en résultait une société fermée, dans laquelle la promotion sociale n'était guère possible. En Mésopotamie, l'initiative individuelle, l'esprit d'entreprise sont rois : tout le long du Tigre et de l'Euphrate, les échanges commerciaux sont très denses, surtout dans les périodes d'unité politique, et sont bien servis par l'invention de divers moyens de payement (les Néo-Babyloniens ont créé les premières « banques d'affaires » de l'histoire).

Il existe des commerçants de profession, des agents d'affaires, qui se chargent de toutes les transactions facilitées par un système de poids et mesures relativement simple (voir tableau 11 de l'*Annexe*) qui sert aussi bien à évaluer le poids des marchandises que celui du métal précieux utilisé éventuellement comme monnaie. Très souvent ces commerçants s'associent par un contrat, dans lequel ils précisent leurs apports réciproques (argent, marchandises, esclaves), le but de leur association et sa durée; à la fin de l'association, le partage se fait « depuis le fétu de paille jusqu'à l'or »; ces contrats sont établis en présence de témoins et servent éventuellement de base aux procès (nombreux) qui risquent d'éclater.

● *Tous ces intermédiaires* interviennent couramment dans la vente et la location des biens (actes qui se font par contrats) ; les paiements se font en métal (argent), plus rarement en orge (mesurée en *gour*; un *gour* = environ 252 l). Voici quelques exemples de prix : à l'époque suméro-akkadienne, un terrain près d'Agadé coûte environ 2 600 l d'orge (ou 10 sicles d'argent) l'hectare; un âne : 20 sicles d'argent; un pot de 84 l d'huile : 1 sicle d'argent. A l'époque de Hammourabi : prix moyen d'un esclave : 20 sicles d'argent; location d'un bœuf de labour : 1 sicle par an ou 1 000 l d'orge; location d'une barque rapide : 1,5 sicle d'argent par jour; location d'un chariot, avec bœuf et conducteur : 150 l d'orge par jour, etc.

● *Revenu d'un capital.* Un homme qui a des biens peut en tirer un revenu, soit en les louant, soit en prêtant à un taux avantageux. Les contrats de location portent aussi bien sur les terres que sur les maisons ou les esclaves; un locataire doit payer sa location d'avance et peut être expulsé avant la fin de son bail, moyennant reprise prévue dans le contrat de location.

Le prêt se négocie sur l'orge ou sur l'argent. Dans le code de Hammourabi, le taux est de 33,33 % l'an (il s'abaissera à 20 % pour l'argent, à l'époque néo-babylonienne). Il existait aussi des prêteurs d'État, dont le taux était moindre (jusqu'à 12 %). Le prêt est presque toujours gagé : on peut donner en garantie soit une propriété immobilière, soit des esclaves ou encore sa femme et ses enfants (mais dans ce cas, le gage ne peut être conservé plus de trois ans par le créancier).

Nous ne pouvons citer ici les mille exemples de transactions que nous offrent les tablettes cunéiformes; retenons qu'il exista en Mésopotamie — à toutes les époques — une vie d'affaires extrêmement active et bien organisée. De ce fait, la société était très mobile; tout homme libre avait inévitablement des dettes, et son sort dépendait souvent d'une bonne ou d'une mauvaise récolte. Les plus entreprenants s'enrichissaient, les plus malhabiles étaient obligés de s'offrir eux-mêmes en gage à leur créancier, de risquer des châtiments s'ils ne payaient pas leur dette... ou de s'enfuir sous des cieux plus cléments. Bref, chaque citoyen avait la possibilité de sortir de son état et de parvenir à la richesse et à la puissance : c'est là un des traits les plus vivants de la société mésopotamienne, et qui la différencie fortement de la société égyptienne.



Phot. British Museum.

Tablettes de comptabilité sumériennes (début du III[e] millénaire av. J.-C.). Les signes pictographiques sont très primitifs (voir p. 35); les « trous » sont des indications numériques.



British Museum. Phot. Boudot-Lamotte.

Scène de la vie agricole en Mésopotamie. De droite à gauche, des animaux dans une étable en roseaux; utilisation du lait (mise en pot, fromagerie).



Paris-Louvre. Phot. Giraudon.

Scène de navigation en barque (empreinte d'un cylindre-sceau).

RELIGIONS ET CIVILISATION DE LA MÉSOPOTAMIE.

La religion.

Caractères généraux.

Le fonds religieux est d'origine sumérienne : les noms des dieux, leurs attributs, les mythes qui s'y rapportent ont traversé les millénaires presque sans varier; la langue rituelle est le sumérien, et le restera même lorsque les langues sémitiques auront conquis toute la Mésopotamie. Cependant, de Sumer à Akkad, une transformation importante s'est produite, relative à l'esprit religieux : les Sumériens avaient le culte des forces de la nature, alors que les Sémites voient dans les dieux le fondement de l'harmonie naturelle et de la vie morale.

Les religions de la Mésopotamie sont polythéistes; comme chaque cité avait ses propres dieux, le panthéon est effroyablement complexe et les listes des divinités qui ont été retrouvées posent de nombreux problèmes aux savants. Un même dieu pouvait avoir plusieurs noms, chaque dénomination recouvrant une de ses fonctions; Mardouk et Ishtar, par exemple, ont absorbé progressivement la personnalité de plusieurs divinités. A l'époque de l'Ancien Empire babylonien, un effort de synthèse fut entrepris par les scribes et les prêtres, effort qui aboutit à un système cohérent, mais artificiel, que nous décrirons plus loin.

Ce polythéisme a évolué dans deux directions : vers un certain monothéisme lorsque le dieu Mardouk de Babylone est devenu le dieu mésopotamien par excellence, et vers un culte astral, lui aussi d'origine babylonienne.

Le panthéon et les légendes mythologiques.

On peut indifféremment nommer les dieux par leur nom sumérien ou sémitique; nous avons choisi, sans commentaires, le plus répandu, l'étude des équivalences étant du domaine de l'érudition. Dans les textes cunéiformes, les noms de dieux sont très souvent précédés du déterminatif [signe cunéiforme] dont la forme a évolué au cours des temps. Ce signe se lit DINGIR en sumérien et *il* en akkadien; on le transcrit conventionnellement par une petite lettre notée avant le nom du dieu (comme pour les déterminatifs). Exemple : ^{d} Enlil pour ^{DINGIR} Enlil, ^{il} Assour, etc.

● *Le poème de la création* débute par les deux mots *Énouma élish* (« lorsqu'en haut...») qui lui servent de titre. Ce texte babylonien, compilation de vieilles traditions suméro-akkadienne, a été écrit pour l'exaltation du dieu de Babylone, Mardouk; il nous fournit le point de départ des généalogies divines :

> *Lorsqu'en haut le ciel n'était pas nommé*
> *Et qu'en bas la terre n'avait pas de nom, de l'Apsou primordial, leur père,*
> *Et de la tumultueuse Tiamât, leur mère à tous les eaux se confondaient en un.*
> . . .
> *Alors qu'aucun des dieux n'était nommé, qu'aucun destin n'était fixé, les dieux furent créés.*

Tiamât est l'eau salée, personnification du chaos primordial; Apsou est l'eau douce. De leur union naît d'abord le couple Lahmou et Lahamou, dont le rôle est effacé, puis Anshar et Kishar, « la totalité d'en-haut » et « la totalité d'en-bas »; ce couple divin donne naissance aux trois premiers dieux du panthéon mésopotamien : Anou, Enlil et Ea, puis à tous les autres dieux (voir l'énumération et les principales fonctions des dieux mésopotamiens sur le tableau n° 10 de l'*Annexe*).

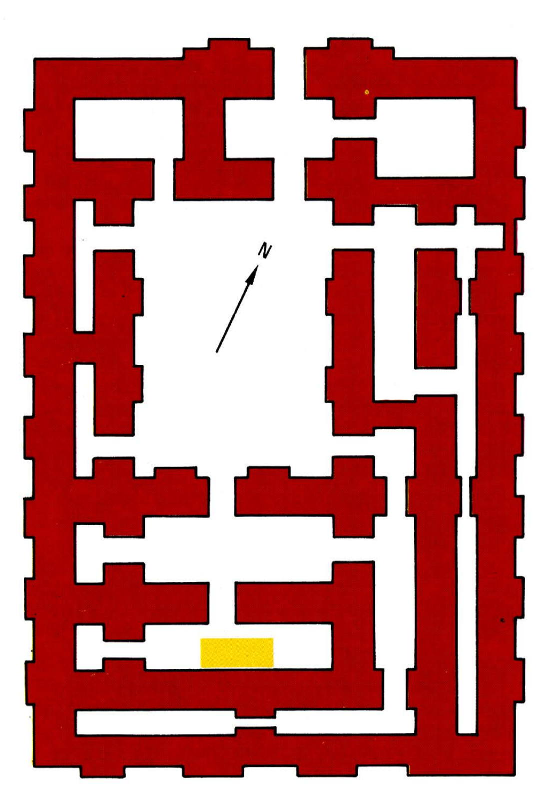
Puis Apsou et Tiamât décident d'anéantir les dieux qui conspirent contre eux; Éa, dieu de la sagesse, s'étant emparé d'Apsou, Tiamât prend un nouvel époux, Kingou, et lance contre les dieux des monstres combattus par Mardouk (qui a exigé auparavant des autres divinités qu'elles le reconnaissent comme leur chef). Vainqueur, Mardouk s'empare des *Tablettes des Destins* et, séparant le Chaos en deux, crée le Ciel et la Terre, l'étoile de Mardouk (la planète Jupiter) réglant le cours des astres; mêlant ensuite son sang à de l'argile, Mardouk crée l'Homme, destiné à servir les dieux. Lorsque tout est terminé, les divinités se réunissent dans l'*Esagil* (le Temple céleste), pour un vaste banquet, et confèrent à Mardouk « cinquante noms » : tous sont réunis en lui seul.

● *L'épopée de Gilgamesh.* C'est un vaste poème dont les premières compilations remontent à 2500 ans av. J.-C., et qui a été retrouvé dans la bibliothèque d'Assourbanipal. Gilgamesh est un héros sumérien qui livre d'abord à son ami Enkidou un combat gigantesque avant de lutter en sa compagnie contre le *maître du pays des cèdres,* le géant Houmbaba. Ce poème mélange l'épopée et l'allégorie (mythe d'Enkidou, symbolisant le passage de l'état de nature à l'état civilisé, mythe de Gilgamesh, héros en quête du salut et de l'immortalité), et il s'y ajouta — tardivement — un épisode repris par la Bible, l'histoire du *Déluge.* Gilgamesh, au cours de ses voyages, rencontre Outnapishtim, le Noé babylonien, qui lui conte comment, sur l'ordre du dieu Éa, il a construit un navire pour échapper au Déluge:

> *Ce que j'avais, je le chargeai; je fis monter à l'intérieur du navire toute semence de vie, toute ma famille, le bétail de ma campagne, les animaux de la campagne, les artisans, je les fis tous monter... Six jours et six nuits souffle le vent, et le déluge, l'ouragan, dominent le pays. A l'aube du septième jour, l'ouragan s'apaise, le déluge est abattu... la mer se reposa, le mauvais vent s'apaisa... toute l'humanité était changée en boue.*

Les édifices religieux et le clergé.

● *Le temple* est la demeure du dieu; le mot qui sert à la désigner *e,* signifie aussi « maison ». A côté du temple s'élève une construction faite d'étages empilés les uns sur les autres, à la manière des pyramides à degrés des Égyptiens; ces tours



Plan de l'Eh-mah, temple dédié à la déesse Nin-Mah (Eh-mah : maison de Mah). Noter l'orientation selon les angles de la construction et non selon les façades.

à étages sont appelées des *ziggourats.* A la différence cependant des pyramides égyptiennes, ce ne sont pas des tombeaux. Les anciens ont cru y voir des *observatoires astronomiques* ou encore le tombeau du dieu Mardouk; on pense actuellement qu'il s'agit de lieux du culte : tout en haut de l'édifice, un sanctuaire permettait au dieu de se poser, lorsqu'il descendait sur la Terre, tout en restant soustrait aux regards humains.

La plus ancienne ziggourat se trouve à Our, en pays sumérien. La mieux conservée est celle de Tchoga-Zanbil (en Iran, près de Suse) ; elle date du XIIIe siècle av. J.-C. (voir photographie). Mais la plus célèbre est celle qui est désignée dans la Bible comme la « tour de Babel »; c'est l'*Etéménanki* de Babylone, aujourd'hui complètement disparue (hauteur : environ 90 m; longueur du côté de la base : 90 m). Hérodote la décrit ainsi :

> *Au milieu s'élève une tour solide ayant un stade en longueur et en largeur; sur cette première tour, une autre est bâtie, une troisième sur celle-ci, et ainsi de suite jusqu'au nombre de huit. On peut monter au sommet de toutes par une rampe qui circule en dehors de chacune d'elles. A la moitié du chemin on a ménagé un lieu de repos, et des sièges sur lesquels ceux qui montent peuvent s'asseoir. Sur la dernière tour se trouve une grande chapelle où l'on voit un lit très large, magnifiquement couvert, près duquel est une table d'or. Du reste, on n'y aperçoit aucune image de divinités. Personne ne passe la nuit dans ce lieu, si ce n'est une femme seule qui doit être choisie par le dieu et que désignent les Chaldéens, prêtres de Bélus. Ces prêtres disent, et à mon jugement ce n'est pas croyable, que le dieu lui-même se rend dans le Temple et s'y repose sur le lit qui lui est préparé, ainsi que cela a lieu, suivant les Égyptiens, à Thèbes, où une femme passe également la nuit dans le temple de Jupiter thébain* (Hérodote 1, 181-182).



La ziggourat de Tchoga-Zambil, à Suse, est la mieux conservée de ces tours à étages qui font l'originalité des temples mésopotamiens et à partir desquelles naquit, dans la Bible, la légende de la tour de Babel.

● *Le clergé* est dirigé par le roi, vicaire de dieu sur la Terre. Chaque sanctuaire comporte un grand prêtre *(enou)* et des prêtres spécialisés *(shangoum)* : les conjurateurs *(ashippoum)*, les devins *(baroum)* et les chantres. Les devins prédisent l'avenir selon plusieurs techniques : par l'examen des viscères des animaux (en particulier le foie), les formes que prend une goutte d'huile jetée dans l'eau (c'est la *lécanomancie*), les anomalies de la naissance, les songes et les astres. Voici par exemple une interprétation d'un songe rêvé par le roi Goudéa (traduction F. Thureau-Dangin) :

> *... Au milieu de mon songe, un homme dont la taille égalait le Ciel, dont la taille égalait la Terre, qui, quant à la tiare de sa tête, était un dieu, à côté de qui était l'oiseau divin Imgig, au pied de qui était un ouragan, à la droite et à la gauche de qui un lion était couché, m'a ordonné de construire ma maison : je ne l'ai pas reconnu. Le soleil se leva de terre. Une femme — qui n'était-elle pas? qui était-elle? — ... elle tenait à la main un calame pur; elle portait la tablette de la bonne étoile des cieux; elle tenait conseil en elle-même. Un second thème, comme un guerrier... tenait à la main une tablette de lapis; il établissait le plan d'un temple. Devant moi le coussinet pur était placé; le moule pur était disposé dessus; la brique du destin dans le moule se trouvait; le* [lacune] *sacré placé devant moi... un âne était couché à terre à la droite de mon roi.*

L'interprétation du rêve est donnée par la « mère interprète des songes », Ninâ.

> *... Ton songe, moi, je vais te l'expliquer : pour ce qui est de l'homme dont la taille égalait le Ciel..., c'est mon frère Ningirsou : il t'ordonnait de construire sa maison de l'E-Ninnou. Le soleil qui se levait devant toi, c'est ton dieu, Ningizida : comme le soleil il sort de terre. La jeune femme... c'est ma sœur Nisaba... le second homme... c'est Nindoub ... le coussinet... le moule... la brique... c'est la brique sacrée de l'E-Ninnou. Quant au* [lacune] *sacré placé devant toi... cela signifie que pour construire le temple devant toi aucun plaisir ne pénétrera. Quant à l'âne qui était couché à terre à la droite de ton roi, c'est toi ; dans l'E-Ninnou, comme... tu t'étends à terre.*

L'astrologie est aussi une des productions de la Mésopotamie : l'avenir de l'homme est lu dans les astres. Cette superstition, liée au culte des dieux astraux, a conduit les Mésopotamiens à faire des observations astronomiques extrêmement précises.

La *prêtresse* est aussi un personnage important du culte; en sumérien, on l'appelle *Nin-dingir-ra*, « l'épouse du dieu ». Le *Code* de Hammourabi précise la condition juridique de ces femmes, recrutées parmi les familles les plus nobles de la cité. A proximité du Temple d'Ishtar, se trouvait la maison des prostituées sacrées, le *gagoûm*.

Croyance des cultes.

● *La nature humaine.* L'homme est créé par un dieu plus puissant que les autres (Mardouk) chez les Babyloniens; avec de la terre et son propre sang, il pétrit une forme à son image. Cette création est utilitaire : l'homme est mis sur la terre « pour faire habiter les dieux dans une demeure qui réjouisse le cœur ». Si l'humanité n'accomplit pas cette tâche et cesse d'être au service des dieux, les châtiments affluent : déluge, épidémies, sécheresse, famine, maladie, etc. Tout homme a un dieu particulier qui le protège ou le punit selon les cas; à Babylone beaucoup de noms propres comprenaient le nom *ilî* (« mon dieu ») : *Ilî-amranni* (« mon dieu regarde-moi ! »), *Ilîma-abî* (« dieu est mon père »), etc. (comparer avec : Dieudonné, Dieugard, etc.).

● *La prière et les sacrifices.* Un texte babylonien déclare :

> *Chaque jour rends tes hommages à ton dieu; sacrifices, prières, digne encens. Devant ton dieu aie un cœur pur ; c'est là ce qui convient à la divinité. La supplication, la prière et la prosternation, tu les lui rendras chaque matin et il t'accordera des trésors... la crainte enfante la bienveillance, le sacrifice augmente la vie, la prière délivre du péché* (d'après Paul Dhorme, *La Religion assyro-babylonienne*).

Le sacrifice consiste en offrandes d'aliments à la divinité, tandis qu'on brûle en son honneur des plantes aromatiques. Ce rituel variait selon le but à atteindre ou le dieu à honorer; voici par exemple un sacrifice offert à Shamash, dieu du Soleil, par un homme pieux (d'après P. Dhorme, *op. cit.*) : un réchaud est placé devant Shamash, Adad, Mardouk et d'autres divinités moins importantes; derrière chaque réchaud quatre pots de vin de sésame, trois douzaines de pains, du miel, du beurre et du sel. Le prêtre prend le fidèle par la main et dit :



Musée du Louvre. Phot. Giraudon.

Un épisode de l'épopée de Gilgamesh : le héros terrasse un taureau sauvage lancé contre lui par la déesse Ishtar.

Dieu mésopotamien (terre cuite du IIIe millénaire av. J.-C.). Le dieu barbu est coiffé d'une tiare formée de cornes superposées.



Paris-Louvre. Phot. Giraudon.



Phot. British Museum.

Foie divinatoire. La lecture des présages dans le foie des victimes (hépatoscopie) est une des principales formes de la divination. On a retrouvé, à Mari et à Bogazkale, des foies d'argile analogues à celui-ci ; ce sont des aide-mémoire : chaque région du viscère est isolée, une courte formule en cunéiformes indique au prêtre comment interpréter les signes qui peuvent apparaître dans le foie de l'animal immolé.

Un tel, ton serviteur, puisse-t-il à l'heure du matin t'offrir un sacrifice! Qu'il lève le cèdre et se tienne devant ton auguste divinité! Qu'il soit agréable à ton auguste divinité, par la vertu de cette brebis qui se compose de chair parfaite et de formes parfaites! (traduction P. Dhorme).

L'animal est alors immolé, et le dieu reçoit le gigot droit, les rognons et un rôti.

Chaque divinité a droit à des portions bien déterminées d'aliments (dix-huit vases de boisson pour Anou, douze pour Ishtar, dix pour Ninâ, zéro pour Antou, etc.). Certains jours, des fêtes étaient célébrées selon un rituel minutieux; la plus importante était l'*Akitou* (jour de l'An babylonien, qui tombait le 2e jour du mois de *Nizan*). En voici la description selon F. Thureau-Dangin *(Rituels akkadiens) :* Le grand prêtre se lève avant la fin de la nuit, se purifie dans l'eau du fleuve et récite secrètement une prière à Mardouk; le lendemain, trois heures après le coucher du soleil, deux statuettes sacrées, hautes de sept doigts, sont fabriquées par trois ouvriers d'art et un tisserand. Le quatrième jour a lieu une cérémonie secrète : purification du temple par le grand prêtre aidé de deux autres personnages qui immolent un mouton et, sortant dans la campagne, chargés du corps de l'animal, vont le jeter dans l'Euphrate; ces deux hommes, symboles de l'impureté qu'ils ont amenée avec eux, resteront en dehors de la ville tant que durera la fête sacrée. On va ensuite chercher le roi qu'on introduit dans l'*Esagil*; le grand prêtre dépouille le prince de ses insignes royaux qu'il dépose devant la statue de Mardouk et frappe ensuite le roi à la joue, le faisant s'agenouiller devant le dieu en lui tirant les oreilles. Le roi fait alors une confession négative, déclarant ne pas avoir péché, ne pas avoir détruit sa ville, ne pas avoir ébranlé le temple de l'*Esagil,* ne pas avoir causé d'humiliation; le grand prêtre restitue ses insignes au roi après lui avoir pardonné au nom du dieu, et le frappe à nouveau (ce dernier rite est important; si les larmes du roi coulent, c'est un bon signe; sinon c'est un mauvais augure : le dieu est en colère). Après le coucher du soleil du même jour, un taureau blanc est amené pour être immolé. Enfin, le huitième jour le dieu quitte son sanctuaire, et une procession, menée par le roi, a lieu à travers la ville; Mardouk est ainsi conduit en un autre lieu sacré, le Temple des Prières, où il demeure jusqu'au onzième jour du mois; il retourne dans son sanctuaire de l'*Esagil* par une procession inverse à la fin du onzième jour.

● *Le péché et la pénitence.* L'homme qui ne sert pas bien son dieu est puni : des démons habitent son corps, des maux de toutes sortes l'accablent, il doit faire pénitence en *confessant* ses fautes au dieu; d'où les psaumes de pénitence qui comptent parmi les textes religieux les plus originaux de l'ancien Orient. En voici un exemple cité par P. Dhorme :

Seigneur, mes péchés sont nombreux et mes fautes sont graves, mon dieu, mes péchés sont nombreux et mes fautes sont graves, ma déesse, mes péchés sont nombreux et mes fautes son graves. O dieu que je connais ou que je ne connais pas... que la colère s'apaise dans la peur du Seigneur! Le dieu que je connais ou que je ne connais pas, qu'il s'apaise ! La déesse que je connais ou ne connais pas, qu'elle s'apaise !

Après la mort, l'âme se sépare du corps et devient un esprit malfaisant *(edimmou)* jusqu'à ce que le cadavre soit enterré; alors l'*edimmou* descend dans la demeure de *Nergal,* « la maison d'où l'on ne sort jamais », où les morts, surveillés par *Nergal* et *Allatou,* se nourrissent de boue et de poussière et d'où ils ne peuvent remonter sur la terre pour tourmenter les vivants. Cette demeure des morts, où bons et méchants se retrouvent et qui annonce le *Shéol* des Hébreux est notamment décrite dans le *Poème de la descente d'Ishtar aux Enfers.*

Civilisation intellectuelle.

La science mésopotamienne.

Créée sans doute par les Sumériens, transmise aux Sémites qui la développèrent, la science mésopotamienne est particulièrement remarquable non seulement par son *contenu,* mais par son *attitude.*

Jusqu'au début du XXe siècle, on attribuait au *miracle grec* l'élaboration de l'esprit scientifique et de la pensée rationnelle; l'Attique, selon le mot de Sartre dans *Les Mouches,* était le pays où la *raison avait raison ;* avant les Grecs on signalait bien quelques rudiments de connaissance scientifique, de type pratique, chez les Égyptiens, mais rien qui puisse se comparer aux *Éléments d'Euclide,* à l'*Almageste* de Ptolémée ou à l'*Arithmétique* de Diophante. En fait, il paraît de plus en plus certain que la pensée grecque, notamment la pensée scientifique, n'est pas sans rapport avec la science mésopotamienne; les intermédiaires auraient été, successivement, les Hittites, les Phéniciens et les Lydiens.

● *Les mathématiques.* Nous possédons des milliers de tablettes mathématiques cunéiformes, en sumérien ou en assyro-babylonien; elles se répartissent de la façon suivante :

— un très grand nombre de tables numériques (table de multiplication, de division, de correspondance logarithmique, de carrés et de racines carrées, de cubes et de racines cubiques, etc.); ces tables étaient un instrument de calcul indispensable, le système de numération — pour perfectionné qu'il soit — étant cependant lourd à manier. Ce qui frappe, lorsque nous examinons ces tablettes, c'est l'ordre méthodique constamment adopté, marque d'une pensée scientifique bien structurée.

— des textes proposant des problèmes énoncés de la manière suivante : « J'ai additionné 8 fois le côté de mon champ (carré) et 3 fois sa surface, j'ai trouvé 80, quel est le côté de mon champ? Le côté de mon champ est égal à 4. » Une série de calculs est ensuite proposée pour justifier ce résultat; ils correspondent aux étapes de la résolution de l'équation du second degré selon la méthode qu'apprennent encore nos lycéens modernes (soit x le côté du champ; 8 fois le côté $= 8x$; 3 fois la surface $= 3x^2$, d'où l'équation $3x^2 + 8 = 80$; la formule employée par les scribes est celle de Diophante : $x = \frac{-b \pm \sqrt{b^2 - 4ac}}{2a}$).

Tous ces textes de problèmes (il y en a des centaines) sont construits sur le même schéma et conduisent à des équations du premier et du second degré, à des systèmes à plusieurs inconnues, etc. Il s'agit non pas de textes concrets, correspondant à des préoccupations pratiques (arpentage, partages, etc.), mais de véritables exercices où la même méthode est appliquée à plusieurs cas ne différant que par les données numériques : les Babyloniens, conscients de la généralité de leur méthode, ont été les inventeurs de l'algèbre et ils l'ont portée à un point de perfectionnement technique qui fut ignoré de la Grèce classique.

— les textes géométriques témoignent d'une connaissance des règles de calcul relatives aux surfaces et aux volumes, de la valeur approchée du nombre π (généralement considérée comme égale à 3), des propriétés fondamentales des lignes proportionnelles et du *théorème de Pythagore* (les 3 côtés a, b, c d'un triangle rectangle vérifient la relation : $a^2 = b^2 + c^2$). En ce qui concerne les poids et mesures, se reporter au tableau no 11 de l'*Annexe*.

● *L'astronomie* est née des superstitions astrologiques; persuadés qu'il y avait un rapport entre la position des astres dans les cieux, et le destin des hommes, les Mésopotamiens ont longuement observé la voûte céleste. Ils ont noté, jour par jour, la position des étoiles et des planètes, tenté d'établir une loi approchée du mouvement de la Lune, donné des tables d'éclipses, etc. Passés maîtres dans l'art d'observer les astres (à un tel point qu'à Rome, pour désigner un astrologue, on disait un *Chaldéen*), ils ont laissé des milliers d'observations utilisées plus tard par Ptolémée quand il élabora sa théorie du système solaire.

● *La médecine* mésopotamienne a poussé très loin l'art du diagnostic et les nombreux recueils de textes médicaux nous ont rapporté des descriptions cliniques d'une grande valeur; l'étude des symptômes, le pronostic d'évolution de la maladie, la thérapeutique (à base d'ingrédients minéraux, animaux ou végétaux) restaient cependant particuliers. Le médecin babylonien n'est pas un biologiste, c'est un observateur minutieux, qui cherche une méthode efficace de guérison et non une théorie des phénomènes de la vie. La frontière entre la médecine et la magie est difficile à tracer : le mal est le signe de la présence d'un démon dans le corps du malade, et le médecin est souvent assisté d'un conjurateur.

La littérature.

Nous possédons un grand nombre de tablettes scolaires, témoins des stades par lesquels passait un scribe quand il apprenait à lire et à écrire le cunéiforme; ces textes nous révèlent les équivalences phonétiques, les règles fondamentales de la grammaire, du calcul, etc. Des lexiques ont aussi été retrouvés. A l'école des scribes (la *Maison des tablettes*), l'emploi du temps est rigoureux, les jeunes élèves étant assistés par les plus âgés (les *Grands Frères*) ; un texte sumérien célèbre rapporte les souvenirs d'un étudiant scribe :

« J'ai récité ma tablette, puis mangé mon déjeuner, préparé ma tablette que j'ai couverte d'écriture et je l'ai terminée ; puis on m'a indiqué ma récitation et l'après-midi mon devoir d'écriture... » Une fois rentré chez lui, l'écolier se couche tôt et se lève tôt ; il arrive cependant en retard à l'école où un surveillant lui fait une remontrance ; le maître, pour le punir, lui inflige une correction ; c'est ensuite un surveillant disciplinaire qui le châtie parce que sa mise est inconvenante. Il est constamment puni (battu) pour avoir bavardé, pour être sorti, pour s'être levé sans permission, etc.

Les textes littéraires, c'est-à-dire autres que les tablettes de comptabilité, de contrats ou de listes de personnages, ont fait l'objet d'une lente élaboration qui s'est fixée dans la deuxième partie du IIe millénaire av. J.-C., pour ne plus bouger jusqu'à l'époque d'Assourbanipal.

● *Les textes historiques (Annales,* textes décrivant les victoires d'un roi, *Chroniques)* sont nombreux; voici comment le roi assyrien Assournasirpal II raconte la répression d'une révolte (noter les précisions relatives à l'année du règne, et aux causes de l'expédition) :

... (En l'année qui porte mon nom), pendant que j'étais encore à Ninive, on m'apporta la nouvelle que les Assyriens et leur gouverneur Houlaï que Salmanasar, roi d'Assyrie, prince qui m'a précédé, avaient établi à Halzidipha, (ces Assyriens dis-je) s'étaient révoltés et avaient marché contre Damdamousa, la ville royale, pour s'en emparer. A la parole d'Assour, d'Ishtar et d'Adad, les grands dieux mes secoureurs, je réunis mes chariots et mes troupes. A la source du Soubnat, où étaient les images de Tiglat-Phalazar et Toukoulti-Inourta, rois d'Assyrie, mes pères, je formai une image de ma royale personne et l'y érigeai. En ce temps-là je reçus le tribut du pays d'Itsala, gros bétail, petit bétail, vins. Je franchis la montagne du Kashiari et vers Kinabou, forteresse de Houlaï, je m'avançai. Avec la multitude de mes troupes, par un choc impétueux comme la tempête je m'abattis sur la ville, je la conquis. Six cents de leurs guerriers je passai au fil de l'épée ; trois mille prisonniers je livrai aux flammes ; et je n'en laissai pas un seul en vie pour servir d'otage. Houlaï, leur gouverneur, je le pris vivant de ma propre main. Leurs corps je les entassai en monceaux ; leurs jeunes gens et leurs jeunes filles je les livrai aux flammes ; Houlaï, leur gouverneur, je l'écorchai : sa peau sur la muraille de Damdamoussa je l'étendis. La ville je la détruisis, la ravageai, la livrai aux flammes.

La ville de Marirou qui fait partie du même district, je la conquis. Cinquante de leurs guerriers je passai au fil de l'épée ; deux cents prisonniers je livrai aux flammes. 332 soldats du pays de Nirbou je tuai dans un combat en rase campagne ; leurs dépouilles, leur bétail, gros et petit, j'emportai. Les gens de Nirbou... s'étaient ligués ensemble et dans leur forteresse Thêla s'étaient enfermés. ... La ville était puissamment forte, entourée de 3 remparts ; les gens avaient confiance dans leurs fortes murailles et leurs nombreuses troupes ; ils ne vinrent pas saisir mes pieds. Par bataille et carnage je donnai l'assaut à la cité et la conquis. 3 000 de leurs guerriers je passai par les armes ; j'en livrai beaucoup aux flammes et je fis un grand nombre de prisonniers vivants : aux uns je coupai les mains et les doigts, à d'autres le nez et les oreilles ; à beaucoup j'enlevai la vue ; je fis un tas des vivants et un autre tas avec les têtes ; je liai leurs têtes aux ceps de vigne autour de la cité. Leurs jeunes gens et leurs jeunes filles je les ai jetés dans le feu ; j'ai détruit la ville, l'ai dévastée et livrée aux flammes (d'après L. Delaporte, *La Mésopotamie*, p. 381).

● *Les textes religieux ou philosophiques.* C'est un héritage sumérien, modifié au cours des âges par les apports personnels des scribes et de ceux qui les récitaient. La plupart de ces versions furent compilées à la fin du IIe millénaire et les textes ont acquis vers le XIIe siècle leur figure définitive. Les deux textes les plus célèbres sont le *Poème de la création* (voir p. 46) et l'*Épopée de Gilgamesh* (voir p. 46). A la même catégorie appartient un texte communément appelé *Poème du Juste souffrant* et qui pose (déjà !) le problème du Bien et du Mal en des termes qui se retrouveront dans le Livre biblique de *Job :*

A peine suis-je arrivé à la vie que j'ai déjà franchi le temps fixé,
Je me suis retourné : c'est le Mal, encore le Mal!
Mon oppression a augmenté, je n'ai pas trouvé mon droit!
J'ai crié vers mon dieu, et il n'a pas montré sa face,
J'ai invoqué ma déesse, sa tête ne se lève même pas...
J'ai regardé derrière : le malheur est à ma poursuite.
Comme si à mon dieu je n'avais pas offert le sacrifice régulier, et comme si, dans le repas, ma déesse n'était pas commémorée, comme si ma face ne s'inclinait pas et comme si mon adoration n'était pas vue...
Sur ma couche, anéanti comme un bœuf,
Je suis inondé de mes excréments comme un mouton.
Mes muscles malades ont mis le magicien à la torture, ...
L'incantateur n'a pas éclairé l'état de ma maladie...
Mon dieu n'est pas venu à l'aide, il n'a pas pris ma main...
La tombe est ouverte, on a pris possession de mon habitation (traduction Paul Dhorme).

Enfin il faut souligner que les Mésopotamiens ont connu la *Poésie sentencieuse*, qui existait aussi chez les Égyptiens : proverbes, fables, etc.

● *La correspondance épistolaire.* Les grands personnages et les commerçants s'écrivaient des lettres souvent fort longues sur des tablettes d'argile, elles-mêmes enfermées dans une enveloppe d'argile qu'il fallait briser pour prendre connaissance du contenu du message. L'étude de cette correspondance nous montre tous les aspects de la vie sociale et matérielle en Mésopotamie. Ainsi la lettre écrite par Hammourabi au gouverneur de Larsa, Sin-Idinnam, par exemple, nous montre comment le roi dirigeait les provinces à partir de sa capitale. Parlant d'une affaire de corruption, il s'écrie :


Phot. X...

La tablette Plimpton 322 — *Les trois premières colonnes de cette tablette de l'ancien âge babylonien sont des listes de nombres (écrits dans le système sexagésimal). Une étude attentive de ces nombres montre que les rapports qui existent entre eux supposent comme la relation de Pythagore,* $a^2=b^2+c^2$, *entre la diagonale d'un rectangle et ses deux côtés.*


Phot. André Parrot.

La salle de classe du palais de Mâri.
Les élèves s'asseyaient sur les bancs d'argile durcie. Les nombreux petits bacs contenaient de l'eau, dans laquelle on trempait la tablette d'argile dont on voulait effacer les signes d'écriture.

... Au reçu de cette lettre, fais une enquête. S'il y a corruption, prends l'argent ou ce qui a été donné en présent, mets-le sous scellés et envoie-le moi (traduction L.W. King, *Lettres et Inscriptions de Hammourabi*).

A propos d'impôts mal collectés par un percepteur du nom de Shêp-sin, qui tarde à envoyer au roi le sésame et l'argent versé par les contribuables, le roi de Babylone écrit :

... Aussitôt que tu verras cette tablette que je t'adresse, envoie à Babylone Shêp-sin le collecteur chef, avec 1 800 gours de sésame et 19 mines d'argent dus par lui, et Sin-moushtal le collecteur chef, avec 1 800 gours de sésame et 7 mines d'argent dus par lui ; avec eux ta garde fidèle ; et qu'avec tout leur avoir ils viennent se présenter devant moi.

De même les lettres découvertes à Tell al-Amarna, en Égypte, éclairent la politique des grandes puissances à l'égard de Canaân et du *Pays de l'Ouest* (Amourrou).

Civilisation matérielle.

Les principaux arts présents en Mésopotamie sont : l'architecture, la sculpture, la gravure (sur pierre et sur métal) les figures de métal; le costume, les bijoux et le mobilier avaient aussi des caractères spécifiques. Nous laissons ici la place à l'image : le lecteur trouvera dans les pages accompagnant ce texte des photographies qui lui présentent les aspects essentiels de cette civilisation matérielle.

1

Musée de Berlin. Phot. Grosdenis.



Musée du Louvre. Phot. Goldner.

2



Musée de Bagdad. Phot. Goldner.

3

1. La Porte d'Ishtar à Babylone. Sur les murs qui encadraient et précédaient la porte, des revêtements de brique émaillée portent en bas-relief le taureau, symbole d'Adad, le dragon, symbole de Mardouk, et le lion, symbole d'Ishtar. L'ensemble date de Nabuchodonosor (début du VIe siècle av. J.-C.).

2. Terre cuite de la fin du IIIe millénaire, provenant de Mari, représentant un musicien.

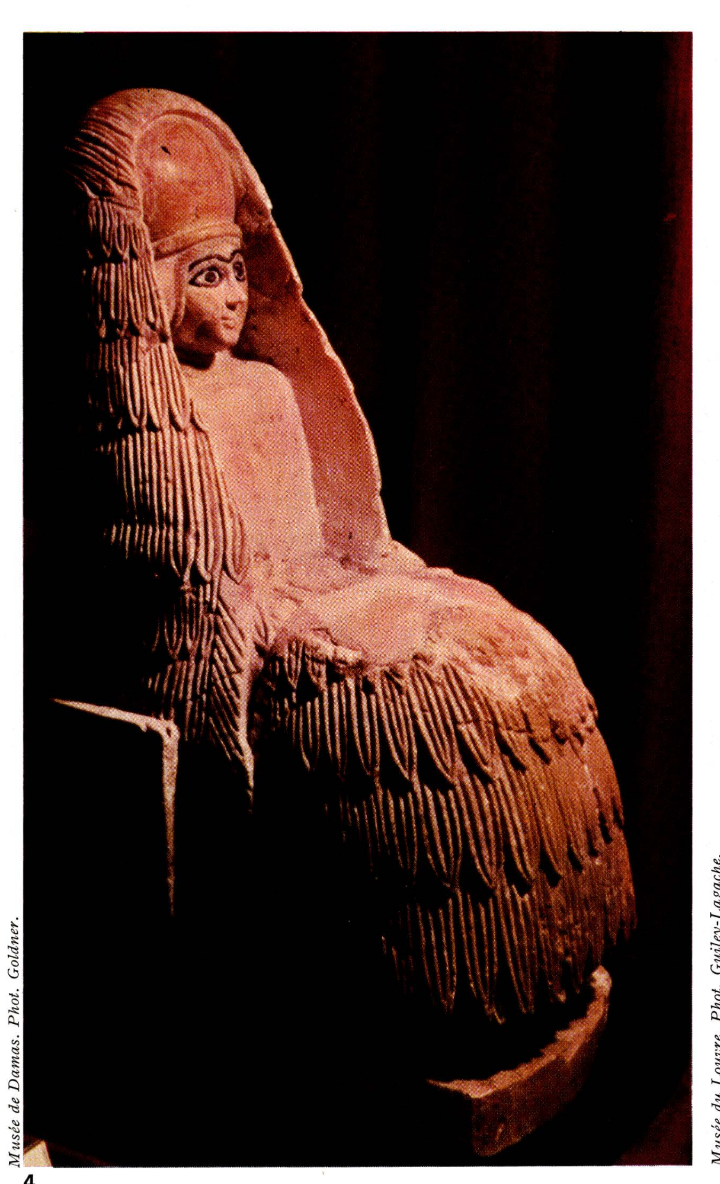
3. Archers du palais de Sargon II à Khorsabad, VIIIe siècle av. J.-C.

4. Statuette de femme assise, provenant de Mari (fin du IIIe millénaire) : elle porte un lourd vêtement de laine, réservé aux prêtres et aux souverains.

5. Vase d'Enteméa de Lagash (1re moitié du IIIe millénaire). Sur la panse du vase d'argent sont gravées une inscription de consécration et la représentation d'Imdougoud, l'aigle à tête de lion, qui retient deux cerfs.

6. Démon sumérien à tête de lion, tenant une colombe (Lagash, IIIe millénaire av. J.-C.).

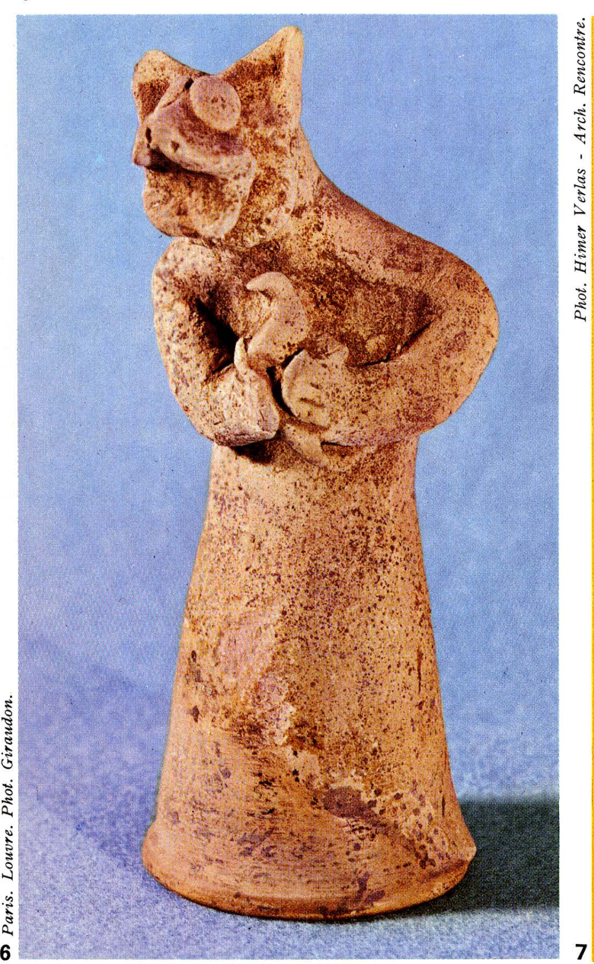
7. Coupe en pierre, avec incrustations, d'origine sumérienne (période archaïque, IVe millénaire av. J.-C.).


Musée de Damas. Phot. Goldner.

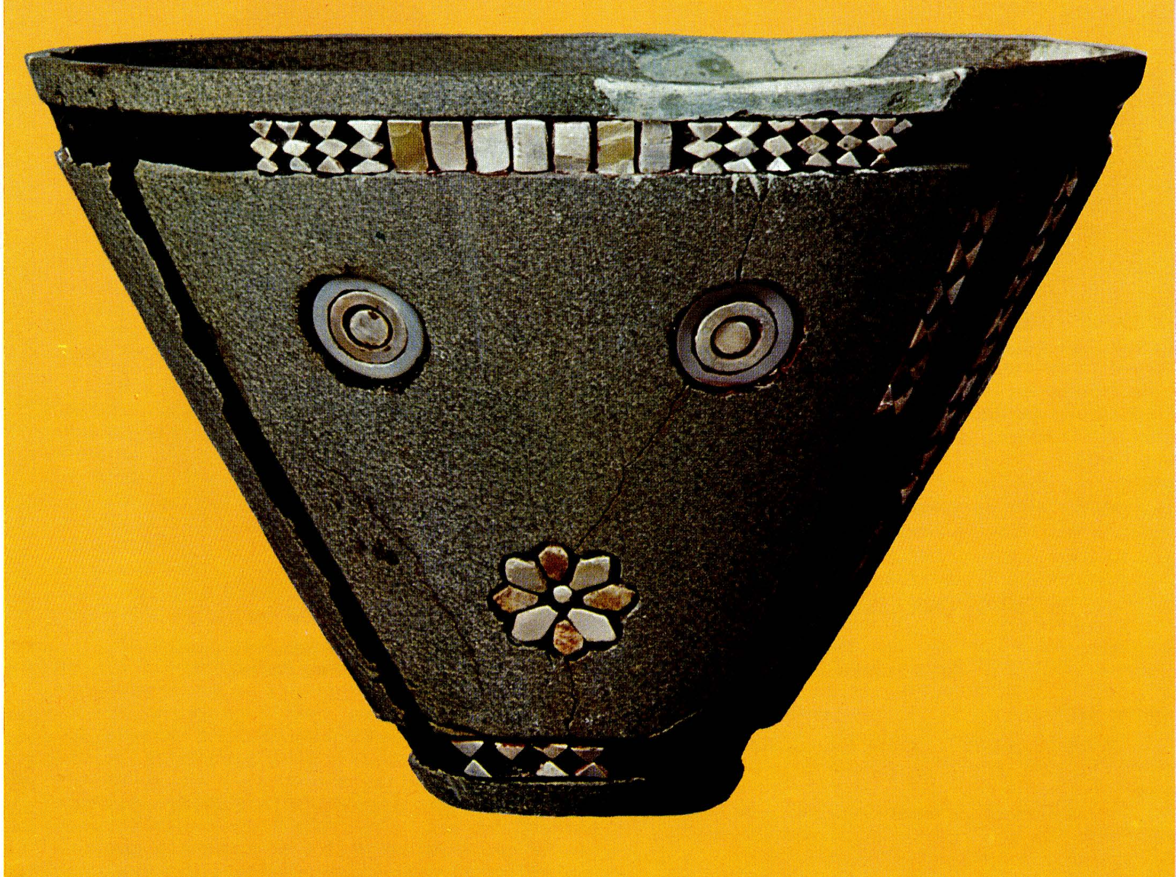
4


Musée du Louvre. Phot. Guiley-Lagache.

5


Paris. Louvre. Phot. Giraudon.

6


Phot. Himer Verlas - Arch. Rencontre.

7

Phot. Roger-Viollet.

Tombeau de Théodoric Ier l'Amale, roi des Ostrogots (493-526), à Ravenne.

LES PEUPLES DITS BARBARES

A partir du IIIe siècle apr. J.-C., l'Empire romain d'Occident voit certaines de ses provinces envahies par des bandes en provenance de l'Europe du Nord et de l'Est, de ce territoire mal connu que les auteurs latins appellent la *Germanie* ou pays des *Germains* (le mot *Germani* — les « Germains » — fut introduit par le philosophe grec Posidonius au Ier siècle av. J.-C. et répandu par les *Commentaires* de Jules César). Repoussés par les empereurs romains qu'on a nommés les « empereurs illyriens » (en particulier Aurélien et Dioclétien, voir p. 90), les « Barbares » réapparaissent aux frontières de l'Empire dès la fin du IVe siècle, venant d'au-delà du Rhin et du Danube ; ce ne sont plus seulement les Germains qui convoitent les richesses de l'Europe occidentale, mais aussi des Huns (des Turcs ?), des Iraniens (les Alains) et d'autres peuples venus de l'Asie. Une tempête politique et militaire balaye tout ce qui subsistait, en Europe, de l'ordre romain : c'est l'époque des *grandes invasions barbares*.

Se reporter au tableau no 12 de l'*Annexe* pour une chronologie générale de cette période qui s'étend approximativement de 341 (Ulfila, premier évêque des Gots) à 711 (fin du royaume wisigotique d'Espagne).

QU'EST-CE QUE LES BARBARES ?

Nos sources.

Textes écrits.

● *Les Barbares* — avant les invasions — ignoraient l'écriture ; il y a cependant deux exceptions à noter :

— Les *runes*, caractères alphabétiques introduits au IIe siècle apr. J.-C. par des tribus germaniques vivant au Danemark ; on a trouvé des inscriptions runiques dans toute l'Europe, sur des pierres, des bijoux, des armes.



Pierre avec inscription runique provenant de Suède.

ᚠᚢᚦᚨᚱᚲᚷᚹ ᚺᚾᛁᛃᛇᛈᛉᛊ ᛏᛒᛖᛗᛚᛜᛟᛞ

F U TH A R K G W   H N I J E P R S   T B E M L NG O D

L'alphabet runique (futhark).

— L'alphabet d'origine grecque utilisé par un Got chrétien, l'évêque Ulfila (vers 311-vers 383), pour transcrire le gotique (Ulfila a traduit notamment le *Nouveau Testament* dans cette langue avec cet alphabet).

● *Les textes latins* contemporains des invasions sont rares et toujours partiaux, si l'on excepte Ammien Marcellin (voir tableau no 16 de l'*Annexe*) ; ils sont en général le fait des clercs, de gens d'Église, attachés à présenter le point de vue de la chrétienté contre les hérétiques ou les païens. Ce sont presque toujours des écrits tardifs. Les plus importants sont ceux de Grégoire de Tours (vers 538-vers 594) sur les Francs, de Bède le Vénérable (673-735) sur les Angles, et de Paul Diacre (Paul Warnefried, vers 720-799) sur les Lombards.

Des renseignements variés peuvent être aussi trouvés dans la littérature hagiographique (vies des saints).

● *Quant aux textes barbares* d'après les invasions ils se limitent à quelques « diplômes » mérovingiens et aux *papyrus de Ravenne* (voir plus bas).

Épigraphie, archéologie, linguistique.

● *Les inscriptions* de l'époque des invasions sont nombreuses : runes, inscriptions chrétiennes en Gaule, en Espagne, en Italie, en Grande-Bretagne, inscriptions africaines (Vandales), etc. Mais, à partir du VIe siècle, ce genre de textes devient de plus en plus rare. Un inventaire des textes épigraphiques est encore à faire, malgré les publications déjà importantes des érudits (Christian Courtois sur les Vandales en Afrique, Gose sur la région de Trèves, par exemple).

● *Les sources archéologiques* nous renseignent non seulement sur la civilisation des peuplades barbares (art, technique, architecture, sites funéraires, etc.), mais aussi sur les modalités de leur pénétration dans l'Empire. De même, la numismatique et la *céramographie* ont permis d'agrandir sérieusement le champ de nos connaissances.

● *Une mention spéciale* doit être faite de l'étude des noms propres de personnes *(anthroponymie)* et

de lieux géographiques *(toponymie)*, ainsi que du vocabulaire. Un exemple est fourni par la manière de nommer les personnes : chez les anciens Romains, un homme portait trois noms (le nom de famille, le prénom et le surnom ou *cognomen*) ; au IVe siècle, à la veille des invasions, on ne possède plus que deux ou trois surnoms, sans nom de famille ni prénom : Leontius Gregorius, par exemple. Cent ans après, lorsque les Mérovingiens sont installés en Gaule, le système a changé. Chaque homme ne porte plus qu'un seul nom, formé de deux racines germaniques, avec une terminaison « latine » (*Sigibertus* : brillant + victoire ; *Arnulfus* : loup + aigle, etc.) et l'appartenance à une même famille s'exprime souvent par la conservation d'un des deux termes (exemple : *Clodo-Vechus* — Clovis, a eu pour fils *Clodo-Merus* — Clodomir). Ce système a subsisté jusqu'au XIIe siècle environ, époque à laquelle on ajoute au nom de famille (patronyme) un prénom ; bien des noms actuels en sont issus.

Que peut-on conclure de l'apparition brutale d'une telle habitude, et surtout de sa permanence ? Sans doute que les mœurs germaniques avaient conquis une bonne partie de la population, qu'on cherchait à imiter (par loyalisme ou par mode ?) les habitudes anthroponymiques des rois mérovingiens.

De même les noms de lieux comme La Fère (Aisne), Fère-en-Tardenois (près de Château-Thierry), Fère-Champenoise (près d'Épernay, dans la Marne), dérivent du mot *fara* qui désignait des groupements familiaux ou militaires (on ne sait pas exactement) chez les Lombards et chez les Francs (on rencontre une toponymie analogue en Italie : Fara-Vicentina, Fara-in-Sabina, dans les régions colonisées par les Lombards).

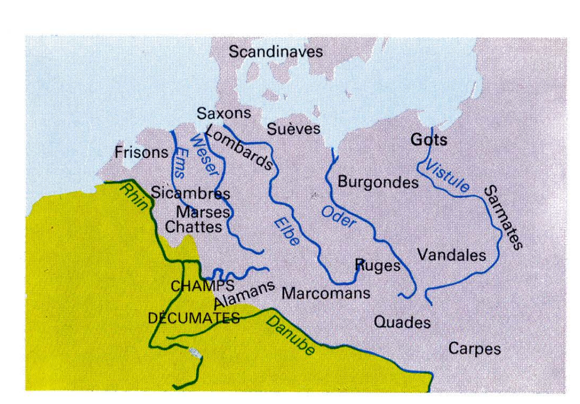
C'est en réalisant la synthèse de toutes ces informations que l'on parvient à se faire une idée de ce que furent les invasions et les migrations barbares entre le IVe et le VIIe siècle.

Origines et classification des Barbares.

D'où viennent les « Barbares » ?

● *Les Grecs appelaient « barbare »* tout peuple qui ne pratiquait pas la civilisation grecque, quel que fût son degré d'évolution culturelle. Les Romains reprirent le terme à leur compte : un *Barbarus*, c'est un non-Romain. Plus tard, les Germains eux-mêmes utiliseront cette habitude linguistique : la loi des Francs *(loi salique)* appelait « Barbare » quiconque n'était ni Romain ni Franc.

Les Barbares, qui ébranleront l'Empire romain d'Occident, viennent d'au-delà du Rhin ; depuis César, on les appelle les « Germains » *(Germani)*, sans qu'on sache bien l'origine du terme (c'est peut-être un mot *illyrien*). Avant César, Rome avait déjà tremblé devant les *Cimbres* et les *Teutons* entre 113 et 101 av. J.-C. Après les guerres de César et d'Auguste, la Germanie et les mœurs des Germains commencent à être décrites par le géographe Strabon (au début de l'ère chrétienne), par Pline l'Ancien, par Tacite dans *La Germanie,* vers 98 apr. J.-C.



Situation des tribus germaniques à l'époque de Tacite (fin du Ier siècle après J.-C.).

● *Les archéologues modernes* avancent — en général — que les premiers Germains auraient été établis dans le sud de la Scandinavie, d'où ils auraient émigré, à partir de l'âge du bronze, c'est-à-dire entre 1400 et 1200 av. J.-C., vers la plaine d'Allemagne du Nord qu'ils auraient occupée dans son ensemble aux alentours de l'an 500 av. J.-C. A cette époque, leur expansion aurait été ralentie par celle des Celtes ; certaines peuplades germaniques parviennent cependant à « déborder » de la Germanie : les Bastarnes vers la mer Noire au IIIe siècle av. J.-C. et les Cimbres et les Teutons, déjà cités.

A vrai dire, les Germains n'ont cessé de circuler à travers l'Europe centrale sous l'Empire romain. Contenus par les légions de Rome au-delà des bornes de l'Empire (le *limes*), c'est-à-dire, pratiquement, au-delà d'une ligne suivant à peu près le cours du Rhin et celui du Danube, ils ont tendance à se diriger vers l'est, vers l'Europe des steppes, comme l'avaient fait les Bastarnes : c'est ainsi que les Gots apparaîtront d'abord dans les Balkans et pénétreront en Italie par le nord-est.

● *A partir du IIIe siècle apr. J.-C.,* la pression des Germains sur les frontières se fait plus intense : la Belgique, la Gaule, l'Italie et même l'Espagne sont ravagées par les Francs et les Alamans, tandis que les Gots et les Vandales envahissent la Grèce et l'Asie Mineure. C'est l'énergie de Dioclétien qui permettra de refermer la frontière et de renvoyer les Barbares à leur barbarie : mais pour combien de temps ? Les peuples germaniques ont fait vaciller la puissance impériale, certains de leurs chefs ont compris que l'union des forces barbares pouvait venir à bout des légions romaines et qu'il y avait, vers le sud et vers l'occident, des richesses et du bien-être. Il s'écoulera à peine un peu plus d'un siècle entre cette première incursion et ce qu'on a appelé les « grandes invasions ».

Ainsi donc l'Empire est menacé, au nord, par ce réservoir de peuples qu'est la Germanie. Nous verrons qu'à l'est, vers les steppes à travers lesquelles circulent d'innombrables nomades, il y a un autre danger : celui des Huns et des Barbares des steppes (voir p. 55).

Classification des Barbares.

Il n'est pas très aisé de classer les Germains, car on manque d'une base solide de classification. Leur unité linguistique semble assurée mais, dès le Ve siècle, les différences dialectales sont suffisamment grandes pour interdire l'intercompréhension. Schématiquement, on peut considérer que les peuples germaniques se groupent en deux grandes familles : ceux qui parlaient les dialectes goto-scandinaves (vieux-nordique, langue des Gots, des Vandales, des Burgondes, des Bastarnes) et le groupe des Germains continentaux (Francs, Alamans, Lombards, Bavarois) : entre ces deux familles linguistiques se situerait le dialecte germanique de la mer du Nord, souche en particulier de l'anglo-saxon.

Le tableau de la page suivante donne les principaux renseignements concernant les peuples de la Germanie ; pour les Huns et les Alains, se reporter à p. 55.

« L'apartheid » en Europe aux Ve et VIe siècles.

Les Barbares dans l'Empire.

C'est un fait que le 31 décembre 406 (405 selon certains auteurs), la frontière rhénane a cédé et que les Germains se sont littéralement engouffrés dans l'Empire. L'invasion de 406 est bien différente cependant des précédentes, notamment des grands coups de boutoir du IIIe siècle, car elle sera irréversible : une nouvelle Europe va se bâtir sur les ruines du monde romain. Cependant, cette « barbarisation » ne s'est pas faite d'un seul élan, et il convient à son sujet de se poser un certain nombre de questions.

● *Les Barbares* sont-ils des non-civilisés ? Nous verrons plus loin (voir p. 62) qu'il y a eu une « civilisation barbare », différente de celle des Romains, certes, mais très affirmée. Il est indubitable que les impressions de Strabon, de Pline ou de Tacite sont de la même catégorie que les réactions des voyageurs européens qui découvraient l'Afrique au XIXe siècle : on a parlé des « Barbares » chez les Romains et chez les premiers auteurs qui leur ont consacré des ouvrages, comme on disait les « primitifs » ou, au XVIIIe siècle, les « sauvages ».

● *Jusqu'à quel point* peut-on parler véritablement d'invasions ? Les heurts du IIIe siècle ont été très violents ; il s'est agi alors d'une véritable tentative de conquête militaire. Mais, par la suite, les Barbares ont pénétré presque subrepticement dans l'empire romain : volontaires, ils servent dans l'armée romaine ; prisonniers, ils sont utilisés par les Romains pour repeupler des régions dévastées, etc. Ils s'infiltrent et, sans véritablement former une minorité barbare « appelant » l'invasion, ces Germains romanisés forment une couche de population qu'il sera facile de détacher des habitudes romaines.



Musée du Louvre. Phot. Giraudon.

Statue d'un prince barbare prisonnier, vu par les Romains.

● *Lors de la grande percée de 406,* les bandes germaniques étaient-elles nombreuses ? Nous n'avons aucun renseignement de qualité sur ce sujet. On en est donc réduit à des hypothèses. Il y a *peut-être* eu 80 000 Vandales qui sont passés en Afrique ; il n'est pas impossible qu'à leur entrée en Espagne les Wisigots aient été 70 000, mais ces nombres n'ont guère de valeur historique. Ce qu'on peut dire, c'est que les Germains ne se sont pas précipités dans l'Empire par centaines de milliers ; ce sont de petites troupes, ne livrant jamais de véritables batailles rangées, qui s'avancent en Gaule, en Belgique, vers l'Espagne. Ces avant-gardes abandonnent, dans leur progression, des éléments divers (captifs, blessés, famille) rejoints par des immigrés ultérieurs. Bref, ce ne fut pas une *ruée*, mais une immigration avec, de temps en temps, une incursion violente, qui a peuplé, en trois ou quatre générations, le monde romain de Barbares.

Les premières réactions romaines.

Lorsque les Germains déferlent en Belgique, en Gaule, en Italie, ils trouvent un empire romain en voie de désagrégation. L'organisation impériale totalitaire et centralisée favorise une aristocratie sénatoriale dont les privilèges sont nombreux et importants, mal supportés par les classes opprimées. Des révoltes éclatent un peu partout : les *bagaudes* de Gaule et d'Espagne sont des exemples de ces réactions contre l'ordre établi (judiciaire, fiscal ou même religieux). Des bandes de brigands terrorisent villes et campagnes, à tel point que les civils sont autorisés à s'armer pour lutter contre elles, fait exceptionnel dans l'histoire de l'Empire. Quand les Germains s'installent en Gaule, par exemple, ils auront à lutter contre les soulèvements,

Peuples	Origine	Première apparition dans le monde romain	Destinée	Peuples apparentés
GOTS (on écrit, plus vulgairement *Goths*)	Peut-être une peuplade scandinave vivant dans le Götaland (Suède méridionale).	Une expédition en 238 vers la Thrace, sous l'empereur Gordien III.	Divisés dès le IIIe siècle en Ostrogots (Gots de l'Est?) et Wisigots (Gots de l'Ouest?) ; ce sont ces derniers qui ont envahi l'Empire en 377 (voir tableau chronologique no 12) et qui fonderont un royaume en Aquitaine (royaume de Toulouse). Un État romano-gotique se constituera autour de Ravenne; ce fut Justinien qui détruisit les Ostrogots au milieu du VIe siècle.	Les **Gépides** et les **Taifales.**
VANDALES	Peut-être le nord du Jutland d'où ils partent pour s'installer, à la veille de l'ère chrétienne, en Silésie.	En 171 vers la Dacie (il s'agit d'une branche des Vandales : les Hasdings).	Participent à la grande invasion de 406, sur le Rhin. Ils ont occupé l'Espagne et l'Afrique du Nord (Carthage), d'où ils sont expulsés par Bélisaire. Ils disparaissent en Asie après 534.	Deux tribus : les **Silings** et les **Hasdings.** Il se mêla par la suite aux Vandales quelques **Alains.** Pline cite les **Burgondes** comme un rameau des Vandales.
SUÈVES	Apparaissent sur le Rhin moyen en 72 av. J.-C. (leur chef Arioviste voulait envahir la Gaule).		Participent à la percée du Rhin en 406 et se retrouvent en plusieurs régions de l'Empire : en Flandre, en Souabe, en Grande-Bretagne et surtout en Espagne. Les Suèves se fondirent aux Goths au VIe siècle et n'ont jamais joué de rôle important sur le plan politique.	
BURGONDES (*Burgundiones*)	Au Ier siècle dans l'Europe baltique avec les Vandales. Ils venaient sans doute de Scandinavie.	Vers 260 avec les Alamans.	Après avoir vécu pendant cent cinquante ans dans une relative entente avec les Romains, ils participent à la percée de 406 et obtiennent, par une série de traités avec les Romains, de créer un *royaume burgonde* dans la région de Lyon et de Genève. Le royaume burgonde fut détruit par les Mérovingiens dans le courant du VIe siècle.	
FRANCS	Réunion de plusieurs peuplades installées sur le Rhin au début de l'ère chrétienne (parmi les plus importantes citons : les Chamaves, les Bructères, les Hessois, les Chattes, les Sicambres, les Tenctères, les Usipèdes, certains Bataves, etc.).	En 257 à l'occasion d'une invasion de la Gaule.		Les Francs étaient traditionnellement divisés en **Francs saliens** connus surtout pour leur droit, *la loi salique*, et Francs du Rhin appelés parfois **Francs ripuaires.**
ALAMANS	Groupement de tribus germaniques dispersées, au début de l'ère chrétienne.	En 213, au nord de l'Italie; en 260 ils parviennent même jusqu'à Milan.	Ils participent aussi à la grande percée de 406 et s'installent notamment en Alsace, dans le Palatinat. Incorporés ultérieurement dans l'empire mérovingien, l'histoire des chefs alamans se confond avec celle du peuple dit allemand.	Le mot Alaman *(Alamanni)* signifie « tous les hommes »; on a proposé comme peuplades ayant constitué ce groupement : les **Suèves,** les **Teutons,** les **Quades,** etc.
BAVAROIS	?	En 551, lorsqu'ils franchissent la frontière de l'Empire romain.	L'État bavarois fut créé par Garibald au VIe siècle, le long du Danube. Il fut incorporé au royaume de Charlemagne en 788.	
LOMBARDS	Peut-être une origine scandinave; dès leur entrée dans l'histoire, les Lombards sont installés sur les bords de l'Elbe.	En 489, en Autriche.	Création d'un État lombard en Pannonie au VIe siècle puis conquête de l'Italie. Le royaume lombard fut détruit par Charlemagne.	Les Lombards eurent des contacts avec les ancêtres des **Saxons** (les Chauques) et les **Érules**; la conquête de l'Italie entraîna avec eux les **Avars.**
AVARS	Peuple installé au nord de la mer Caspienne au début du VIIe siècle apr. J.-C.	Conquête de la région du Danube vers 570 avec l'assistance plus ou moins directe des Lombards.	Soumis par Pépin le Bref et Charlemagne, les Avars disparaissent de l'histoire au début du IXe siècle.	
ÉRULES	Peuplade de la Suède méridionale.	IIIe siècle : migration vers le Bosphore (267).	Après s'être heurtés aux Francs et aux Wisigots, les Érules disparaissent de l'histoire au VIe siècle.	
SAXONS	Peuplade qui apparaît au début de l'ère chrétienne sur la côte baltique (les Chauques).	IIIe siècle : début de l'expansion maritime des Saxons.	Conquête de la Bretagne (la Grande-Bretagne) avec les Angles.	
ANGLES	Voisine de celle des Saxons (ils partent du pays d'Angel, sur la côte du Slesvig).			Les **Frisons,** peuple aux mœurs maritimes et qui se serait mêlé entre le IVe et le VIIe siècle aux Anglo-Saxons, notamment lors de la conquête de la Bretagne.
JUTES	Origine inconnue (peut-être un mélange de Francs et de Saxons? au Ve ou au VIe siècle).	Participent à l'invasion de la Bretagne avec les Saxons.		

Les peuples de Germanie

tout comme l'avait fait l'autorité impériale avant eux (ce sont les Gots, par exemple, qui mettront fin à la rébellion espagnole en 454).

Les Barbares n'ont guère eu de mal à détruire un édifice social en si piteux état, mais, dès qu'ils eurent pris le pouvoir, leurs chefs s'aperçurent que leurs intérêts étaient les mêmes que ceux de l'ancienne classe dirigeante. Et cela explique que l'aristocratie gallo-romaine, par exemple, soit sortie à peu près intacte du grand tourbillon du Ve siècle : tenus à l'écart de la vie militaire et politique par Rome — où l'on avait l'obsession de la conspiration — les « grands provinciaux » n'ont pas pris part à la lutte contre les Barbares et ceux-ci leur ont laissé leurs privilèges, leurs biens et ont même tenté d'imiter leurs manières et leur mode de vie.

Quelques questions.

● *Aspect physique des Barbares.* Tous les Germains ne sont pas nécessairement grands et blonds; mais leur mise est suffisamment typique pour qu'on puisse reconnaître, dans une cité, un Barbare à ses vêtements (pantalon analogue aux braies des Gaulois, vêtements cousus et non drapés), à ses cheveux longs et graisseux qui se nouent parfois en un chignon, comme chez les Suèves. Ils font leur cuisine à la graisse (et non à l'huile d'olive comme les Romains) et ignorent les thermes et les jeux du gymnase.

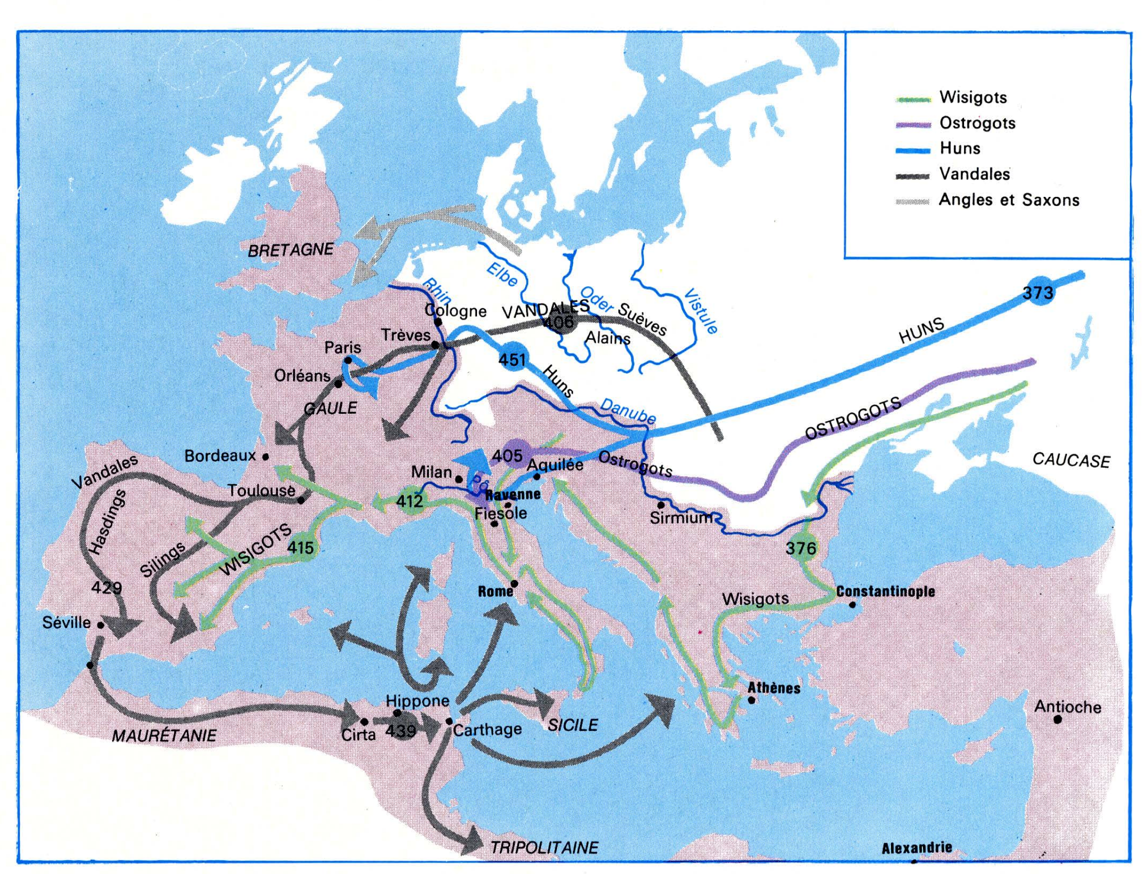
● *Quelle est leur organisation sociale?* Cette question sera traitée p. 64.

● *Quels rapports politiques existe-t-il entre Barbares et Romains?* Sur les frontières, l'Empire a autorisé, et même parfois encouragé l'organisation de royaumes barbares. Ce genre d'entente se conclut par un traité *(foedus)* dont le type est toujours le même : une zone d'influence est accordée au peuple envahisseur à qui l'Empire paye un tribut annuel. En échange, les Barbares concernés par le traité renoncent aux razzias et aux pillages en dehors de leur territoire. Comme gage, des otages sont échangés, puis restitués après un certain temps : c'est ainsi qu'Aetius — futur général romain — fut envoyé comme otage chez les Huns en 406, et que Théodoric le Grand, alors qu'il n'était qu'un enfant, fut envoyé comme otage à Constantinople par les Ostrogots en 461. C'est après un *foedus* de ce type que les Wisigots s'étaient installés en Dacie en 271 et les Francs saliens en Toxandrie (au nord-est d'Anvers) en 358.

● *Comment expliquer la rapidité de la défaite romaine en 406?* La politique militaire de l'Empire était guidée par deux grands principes : se préserver des invasions par une ligne de fortifications (le *limes*) et éviter de donner à des régions, à des villes ou à des groupements privés l'autorisation de s'armer (par peur des conjurations). On avait donc « verrouillé » les frontières, mais la défense du territoire était à peu près inexistante, surtout en Gaule et en Espagne : pas de châteaux forts, pas d'armées régionales. Les lignes de défense du Rhin une fois franchies, il n'y a plus de véritable obstacle à la progression des armées barbares. Ce sont les villes qui ont tenu le plus longtemps, quand leurs murailles étaient solides et que le ravitaillement en vivres et en eau potable était assuré : les Germains ne possédaient pas de machines de siège. Il faut noter qu'après avoir pris une cité, les Barbares, en général, n'en détruisaient pas les murailles : ils tenaient eux aussi à se préserver d'éventuels ennemis.

● *Quel fut le sort des populations envahies?* Il est bien difficile de le dire. En général, les riches et les puissants s'enfuient en emportant leurs richesses; les classes moins favorisées restent sur place. Les « humbles » ne sont pas massacrés, mais sont réduits en esclavage ou déportés : l'Italie fut au VIe siècle transformée en un véritable marché d'esclaves. Après la conquête, la coexistence pacifique s'établit progressivement : Germains et Romains ne se mêlent certes pas (les mariages mixtes sont souvent interdits), mais ils s'imitent. Une fusion s'amorce qui sera particulièrement féconde dans le royaume burgonde et dans le royaume ostrogot de Théodoric le Grand.

● *Peut-on parler de fanatisme religieux chez les Barbares?* Quand ils pénètrent dans l'Empire, les Barbares sont des païens (voir p. 62). En une génération, ils se christianisent, ce qui montre qu'il n'y avait pas de « fanatiques païens » parmi eux. Il faut souligner que la foi des Germains n'est pas une foi catholique conforme à celle du concile de Nicée; le premier évêque des Gots, Ulfila, professait l'hérésie arienne et l'*arianisme* fut la religion officielle des Wisigots, des Burgondes, des Lombards et des Vandales qui l'exporteront en Afrique.



L'itinéraire des grandes invasions.

LES ÉVÉNEMENTS.

Généralités.

Causes des invasions.

Les Germains sont entrés dans l'Empire parce qu'ils y ont été *appelés* et parce qu'ils y ont été *poussés*.

Ce qui les y appelle, c'est la perspective d'un abondant butin, de terres riches et fertiles, de biens qu'ils ont déjà pu apprécier lors de la crise du IIIe siècle; c'est aussi l'impression que le colosse romain est un colosse aux pieds d'argile. Ce qui les y pousse, c'est — outre leur propension naturelle aux migrations — la pression qu'exercent sur eux des peuples venus de la steppe, en particulier les Huns (voir ci-dessous). En 375, les Gots sont écrasés par les Huns dans la région du Don; ils s'enfuient — avec les Alains — et demandent asile en Thrace, ce qui leur est accordé par Constantinople. Exploités par les Romains, ils se révoltent (bataille d'Andrinople, en 378) et, pendant un quart de siècle, terrorisent et pillent les Balkans, avant de pénétrer en Italie. C'est aussi parce qu'ils sont harcelés par les Huns que les Vandales enfoncent les lignes romaines sur le Rhin en 406, en compagnie d'autres bandes germaniques.

Panorama des invasions.

L'Empire romain d'Occident s'écroule politiquement en 476, à la suite d'une révolte de l'armée romaine d'Italie, commandée d'ailleurs par un Barbare (skire ou érule) du nom d'Odoacre *(Odovacar)*. Élu roi par ses troupes, à Pavie, le 23 août 476, Odoacre dépose le 4 septembre de la même année l'empereur enfant Romulus Augustule, successeur d'Anthémius; l'empereur d'Orient (à l'époque : Zénon, voir tableau chronologique no 18) devient seul empereur romain, Odoacre, « roi » d'Italie étant un *patrice* représentant Constantinople.

L'écroulement militaire de l'Occident s'est produit avant l'écroulement politique, selon le schéma suivant :

● *A l'est, les Gots* — poussés par les Huns — franchissent le Danube en 376; leur progression contribue à la formation du royaume wisigothique d'Aquitaine (418) et du royaume ostrogoth de Théodoric le Grand (493), après la chute d'Odoacre.

● *A l'ouest, la première percée a lieu* sur le Rhin le 31 décembre 406. Elle est l'œuvre des Vandales, des Suèves, des Burgondes et d'un grand nombre de petits peuples qui suivent le destin des plus grands. Elle aboutit à l'éphémère royaume vandale d'Afrique et à la création du royaume burgonde.

● *A la fin du Ve siècle,* les principaux États barbares doivent se défendre, à leur tour, contre une nouvelle invasion, moins meurtrière et dévastatrice, mais dont le succès sera plus profond : celle des Francs, qui débute vers 440 et dont l'histoire rejoint l'histoire de France. C'est aussi au Ve siècle que les Alamans (qui ont participé à l'invasion de 406, mais qui sont restés cantonnés en Alsace) réapparaissent sur le Rhin : leur progression se fera surtout vers le sud-est et en Germanie même qui deviendra le *pays des Alamans* ou Allemagne.

● *Une dernière vague* vient bouleverser l'équilibre atteint après la mort de Clovis en Europe occidentale. Les Bavarois franchissent les frontières au VIe siècle (ils seront soumis par Charlemagne en 788). Les derniers arrivants, en Occident, sont les Lombards, venus de Pannonie et qui s'établissent en Autriche et en Italie. Derrière les Lombards, l'Europe danubienne accueille les *Avars* chassés eux-mêmes de la steppe par les Turcs.

● *Pour être complet,* il faudrait aussi citer le peuplement de la Grande-Bretagne (Jutes, Anglo-Saxons).

Les Huns et les Alains.

L'origine des Huns.

Dans la *Géographie* écrite par le grand astronome grec Ptolémée, vers l'an 170 apr. J.-C., il est fait mention d'un peuple, les *Xouvoi,* vivant dans les steppes au nord du Caucase, entre la Caspienne et la mer d'Azov : ces *Xouvoi* ne sont autres que les Huns, dont l'origine est fort controversée. Certains spécialistes les considèrent comme les descendants de nomades mongols connus des Chinois sous le nom de *Hien-Yun,* puis de *Hiong-Nou* et qui font leur apparition dans l'histoire de la Chine ancienne au IVe siècle



Attila et les Huns à Cologne.
(Peinture de la fin du XVe siècle extraite du** **Martyre de sainte Ursule**, **anonyme).

av. J.-C.). Venus de la haute Mongolie et de la Mongolie intérieure, les Hiong-Nou seraient les ancêtres des Turcs et des hordes hunniques qui dévastent l'Europe au IVe siècle. D'autres auteurs, au point de vue desquels nous nous rallierons, rejettent le rapprochement entre *Hiong-Nou* et *Xouvoi*.

Prenons donc les Huns au moment où ils s'ébranlent vers l'Europe et vers l'Iran (les Huns qui ont envahi la Bactriane et la Sogdiane, cités pour la première fois vers 390, sont appelés les *Huns hephthalites* ou *Huns blancs*). Ces nomades, spécialistes de la *razzia* et de la dévastation, ont des traits saisissants. On nous les décrit petits, trapus, plus souvent à cheval qu'à pied, le crâne rasé et déformé par la pratique de la *déformation crânienne*. Ils ont un aspect mongoloïde : visage large, pommettes saillantes, yeux fendus en amande, mais nous n'avons aucune preuve directe de ce fait. En tout cas, ils ne ressemblent pas aux grands Germains, parfois barbus, auxquels les Romains étaient accoutumés; ils se rasent le menton, portent la moustache et leurs mœurs semblent particulièrement féroces aux auteurs anciens : ils brûlent leurs morts, tuent les vieillards et ne semblent pas avoir de pratiques religieuses précises, sinon un vague chamanisme.

Quand on parle de la *civilisation hunnique* on songe, en réalité, à deux catégories de faits : les institutions établies par Attila, roi des Huns entre 434 et 453, et l'*art des steppes* (bronzes de l'Ordos, en Mongolie intérieure, et sites préhistoriques de Minoussinsk, en Sibérie méridionale). Mais comme il faut attribuer, semble-t-il, l'art des steppes aux Hiong-Nou, il ne reste plus, de la « civilisation hunnique », que cet empire fragile d'Attila qui ne dura pas plus de vingt années.

Premières apparitions des Huns dans l'Empire (375-433).

Les Huns surgissent « en tempête », selon l'expression de l'historien latin Ammien Marcellin, en Ukraine, où ils écrasent en 375 le roi ostrogot Ermanaric qui se donne lui-même la mort. Pris de panique, les Gots, les Alains, les Érules, les Skires, les Taifales s'enfuient vers le Danube (certains d'entre eux passeront en Thrace l'année suivante), tandis que les Huns tentent de s'établir en Pannonie (la Hongrie actuelle), en Thrace et en Mésie, sur le bas Danube.

● *Dans un premier temps*, les Huns sont tolérés par les Romains, plus préoccupés du danger wisigot. Lorsque les troupes de l'Empire d'Occident luttent contre les Germains, leur général, Aetius, n'hésite pas à demander leur aide aux Huns; pour les remercier, il les aidera à s'installer en Pannonie en 439.

● *A ce moment*, les bons rapports entre Huns et Romains cessent. Les rois Mundziuch (père d'Attila) et Rua (oncle d'Attila) tentent d'instaurer une royauté héréditaire et de remplacer l'ancienne organisation tribale par une hiérarchie de classes sociales, le pouvoir appartenant à une noblesse enrichie. Le mode de vie hunnique est encore nomade, mais le *camp* du roi n'est plus aussi rudimentaire qu'à l'époque du séjour au nord du Caucase : il y a même un palais de bois et des bureaux, dirigés par un authentique Romain, Oreste, dont le fils allait être le dernier empereur romain d'Occident. La puissance de cet « État » hunnique réside dans son armée, composée essentiellement de cavaliers dont les armes rudimentaires (flèche triangulaire, lasso, épée à double tranchant) sont d'une prodigieuse efficacité.

Territorialement, l'État hunnique est bien difficile à définir. Sans conteste, la civilisation des Huns s'étend du Don aux Alpes, limitée au sud par le Danube; l'aire de domination politique est moins étendue (elle correspond, en gros, à la Hongrie et à la Roumanie). L'aire de peuplement est encore plus limitée; il y a une forte densité de Huns dans la partie orientale de la plaine hongroise, les autres régions sont disparates et comprennent des tribus satellites des Huns (Alains, Sarmates, Ostrogots, Érules, Ruges, Skires, Gépides).

A partir de cette période — c'est-à-dire à partir de 425-434 environ — les Huns inquiètent les Romains; les tributs qu'ils réclament, la manière dont ils exploitent les divers peuples barbares restés dans leur sillage, laissent présager que, le jour où l'occasion s'en présentera, ils deviendront des ennemis terribles.

Attila (395-453).

Né en 395, Attila succède à Rua en 434, avec son frère Bléda qu'il assassinera en 445. Il pousse au plus haut point le système monarchique établi par son père. Il a une *cour* où se pressent Gots, Érules, Gépides et Romains; on lui rend des hommages dignes d'un dieu et il prétend commander le royaume de Germanie, celui des Scythes et les deux Empires romains, d'Orient et d'Occident. Son prestige et celui de ses compagnons sont grands chez les Barbares; ses richesses en or sont immenses (le chef militaire hunnique était enterré avec des *armes d'or* comme on en a retrouvé en Hongrie et près de Cracovie). Pendant quinze ans, Attila devait mettre l'Europe à feu et à sang, méritant ce surnom de *fléau de Dieu* que la tradition nous a rapporté.

En 434, le grand chef militaire de l'empereur d'Occident, le *maître de la milice*, est Aetius. Attila le connaît bien, puisque Aetius s'était réfugié en 432 chez les Huns, alors qu'il était en disgrâce. Les premiers coups que le roi des Huns va porter sont dirigés vers l'empire d'Orient : au cours de campagnes annuelles dans les Balkans, il dévaste à peu près toutes les grandes villes de cette partie de l'Europe et menace même, en 447, Constantinople. Cet état de choses dure jusqu'en 449, époque à laquelle il reçoit en son *camp* l'ambassadeur de Théodose II, Priskos (grâce aux écrits duquel nous connaissons l'empire hunnique).

● *En 449, Attila* porte ses regards vers l'ouest, encouragé sans doute par l'empereur d'Orient qui cherche à se débarrasser d'un voisin aussi redoutable. La volte-face est avisée : Attila n'a plus grand-chose à piller en Thrace et en Macédoine, et il lui faut chercher fortune ailleurs. Or il sait par Eudoxe (un médecin, chef d'une bagaude gauloise en 448, qui, après son échec, s'était réfugié au camp d'Attila) que l'Occident est faiblement défendu; il n'est pas impossible, non plus, qu'il ait été sollicité par les Vandales pour lutter contre les Wisigots, jadis vaincus par les Huns. Il a d'ailleurs un prétexte tout trouvé pour se rendre en Occident : la sœur de l'empereur Valentinien III, Honoria, lui avait offert de l'épouser (il y a là une assez sombre histoire: Valentinien III avait tué l'amant de sa sœur et celle-ci, pour se venger, avait déclaré qu'elle se donnerait à Attila, d'où cette curieuse « demande en mariage »). Au début de 451, Attila remonte le Danube, fonce sur Coblence, incendie Metz (7 avril), affole Troyes et campe devant Lutèce dont les habitants sont réconfortés par le courage de sainte Geneviève (v. 422-502 née à Nanterre; bien que ses parents soient gallo-romains, son nom — *Genovefa* — est d'origine germanique). Mais c'est vers l'Aquitaine que les cavaliers hunniques se dirigent, et pour aller vers Bordeaux et Toulouse, il faut passer par Orléans qui, avec son enceinte fortifiée de 25 ha, est une place forte avec laquelle il faut compter.

● *Nous sommes alors* à la fin du mois de mai. A Orléans, deux personnages organisent la défense: l'évêque de la ville (saint Aignan) et le roi alain Sangiban (ne nous étonnons pas de voir un Alain à Orléans à cette époque : le brassage des Barbares à travers tout l'empire romain était considérable). La résistance fut suffisamment longue pour laisser à l'armée romaine d'Aetius, cantonnée en Italie, le temps d'accourir et pour permettre au préfet des Gaules, Avitus, de décider Théodoric Ier, roi des Wisigots, à lancer ses troupes dans la bataille. Le 14 juin, Orléans tombe, mais, en même temps, comme dans un scénario bien réglé, les secours arrivent et le « fléau de Dieu », peu soucieux de se mesurer avec une armée supérieure en nombre et en technique (il connaissait la valeur militaire d'Aetius), fait faire demi-tour à ses hommes. La course poursuite s'achève à proximité de Troyes, en un lieu appelé *Campus Mauriacus* (les *Champs catalauniques*). Là, le 20 juin, s'engage un sanglant combat qui verra la mort du roi wisigot Théodoric, et, dans la nuit qui suit, Attila décide de regagner la Pannonie : l'expédition en Gaule a été pour lui un échec.

● *L'hiver 451-452 s'écoule*, et au printemps, avec des troupes fraîches, Attila repart vers l'Occident. Mais, cette fois-ci, c'est en Italie qu'il pénètre d'abord : Frioul, Aquilée, Padoue, Milan, Pavie et les principales villes de la plaine du Pô sont dévastées. En juillet 452, il songe peut-être à foncer sur Rome. Mais la Ville éternelle ne manque pas de ressources ; elle envoie au roi des Huns des ambassadeurs, avec, à leur tête, le pape Léon le Grand. Attila, après avoir reçu la promesse d'un tribut annuel, renonce à prendre Rome et retourne brusquement en Pannonie, où il meurt en 453, peu après son retour, dans les bras d'une jeune Germaine : il avait 58 ans.

Les fils d'Attila n'ont pas eu la puissance et l'audace de leur père. L'aîné — Ellac — fut battu et tué par les Germains révoltés en 454 ; les deux plus jeunes, Ernac et Dengizik, finissent de ruiner l'empire hunnique par une « guerre de succession ». Les peuplades germaniques, qu'Attila avait groupées sous son autorité, reprennent séparément leur autonomie et passent au service de l'Empire. A la fin du Ve siècle, on ne parle plus des Huns.

Les Alains.

Nous avons souvent parlé, dans ce qui précède, des *Alains :* de qui s'agit-il ?

Reportons-nous, pour le savoir, au IVe siècle av. J.-C. L'Europe des steppes est alors le domaine des cavaliers scythes, qui sont des Iraniens. Puis apparaissent d'autres Iraniens : les Sarmates (IVe siècle), les Roxolans et les Iazyges (IIe siècle). Enfin, au IIe siècle de l'ère chrétienne, entre Don et Dniepr, arrive une tribu iranienne en provenance du Turkestan : ce sont les Alains.

Le rôle des Alains en Europe est secondaire : expulsés de leurs terres par les Huns, ils s'éparpillent à travers la Germanie, s'unissant, au gré des rencontres, aux Romains, aux Vandales, aux Wisigots. Ils passent le Rhin en 406 mais se rallient très vite à l'autorité romaine. On a retrouvé un roi alain, Sangiban, dans Orléans assiégé par les Huns, en 451, ce qui montre jusqu'à quel point ils pouvaient être assimilés.

Certaines bandes alaines parvinrent en Espagne en 409 ; elles furent anéanties par les Wisigots ou assimilées par les Vandales Hasdings.


Phot. Roger-Viollet.

Le palais de Théodoric à Ravenne fut, en réalité, construit par les représentants de l'empereur byzantin à Ravenne, les exarques, *sans doute au VIIIe siècle.*

Les invasions du IVe et du Ve siècle.

Il s'agit de la première vague d'invasions, qui se fit sur le Danube (Gots, bataille d'Andrinople en 378) et sur le Rhin (percée de Mayence, 406).

Généralités.

Les Gots sont mentionnés pour la première fois par Pline l'Ancien qui les appelle *Gutones* et par Tacite *(Gothones)* ; ils sont alors sur la Vistule. Au IIe siècle, ils émigrent vers les steppes de la mer Noire, recueillant au passage des Bastarnes. Arrivés entre Don et Dniepr, ils subissent, comme tous les Germains de cette région, l'influence des Iraniens auxquels ils doivent en particulier le costume de fourrure de leur roi. A partir de 269 environ, on distingue parmi eux des *Ostrogots* (Gots de l'Est) et des *Wisigots* (Gots de l'Ouest) ; c'est une distinction « politique », car les uns et les autres parlent la même langue, ont les mêmes mœurs et les mêmes croyances. En 271, l'empereur Aurélien leur accorde la Dacie, au nord du Danube. Notons enfin que les Wisigots sont chrétiens (ariens) depuis 341 (Ulfila).

Nous avons déjà dit que les Gots demandèrent aide et protection à l'empire romain lors de la brutale arrivée des Huns sur le Don en 375 ; à cette époque, les Wisigots ont pour roi Athanaric, et Ermanaric est le roi des Ostrogots. Ce sont les Wisigots qui, les premiers, ont envahi l'empire romain en 378 : c'est par leur histoire que nous débuterons.

Les Wisigots.

Les Wisigots d'Athanaric, après avoir battu les Romains de l'empereur Valens à la bataille d'Andrinople (9 août 378), vont avoir une longue histoire, la plus longue de tous les Barbares puisqu'elle se termine en 711, lors de l'arrivée des musulmans en Espagne. Le moteur de leur aventure historique nous semble être l'existence, chez eux, de deux tendances opposées : l'une à la migration perpétuelle, l'autre à la fixation au sol et à l'entente avec les Romains. Les guerriers étaient partisans de conquêtes toujours nouvelles : c'est sous leur impulsion que se fit le grand voyage méditerranéen des Wisigots, qui finissent par se retrouver en Espagne. Les chefs, par contre, ont compris assez vite semble-t-il le parti qu'ils pouvaient tirer d'une alliance avec Rome

Stilicon et son épouse Serena (cathédrale de Monza). Stilicon était un général romain d'origine vandale qui naquit et mourut à Ravenne (environ 360-408 après J.-C.) ; l'empereur Théodore lui avait donné sa nièce Serena comme épouse, et sa fille avait épousé le propre fils de l'empereur, Honorius. Jusqu'en 406, Stilicon fut le véritable maître de l'Italie ; il périt en 408, après l'invasion de la Gaule par les Germains, à l'instigation de l'armée romaine qu'il voulait envoyer en Gaule.


Phot. Giraudon.

Nom	Règne	Observations
FRITIGERN		Sa rivalité avec Athanaric fut exploitée par les Romains. Après une victoire romaine en 332, un *foedus* fut conclu. En 376, Fritigern à la tête de la majorité des Wisigots fut accueilli dans l'Empire et établi en Thrace. Se révolte en 377 et bat Valens à Andrinople en 378. Il envahit la Macédoine et la Thessalie en 380.
ATHANARIC	?-381	Rival païen de Fritigern, il remonte le Danube avec les Wisigots non entrés dans l'empire romain et s'établit dans les Carpates et en Moldavie sous protectorat hunnique.
ALARIC Ier	396-410	Rompt, en 395, le *foedus* que lui imposa Stilicon en 392. Il dévaste la Macédoine et la Grèce, envahit l'Italie en 400, prend Rome, mais est vaincu à Pollentia en 402. Nouvelle invasion en 408, prise de Rome. Alaric fait proclamer Attale empereur. Il meurt à Cosenza, en Calabre, en 410, sur le point d'envahir la Sicile et l'Afrique.
ATHAULF	410-415	Beau-frère d'Alaric, il épouse Galla Placidia, son otage, fille de l'empereur Théodose (janvier 414). Il conquiert le sud de la Gaule, obtient l'*Aquitania Secunda* avec Toulouse comme capitale, par traité, et est assassiné à Barcelone, en août 415.
WALLIA	415-418	Beau-frère d'Athaulf. Après l'échec de sa tentative de passer en Afrique par Gibraltar, il s'entend avec les Romains. Le patrice Constantius l'embauche au service de l'empire romain (416). Il meurt au moment où entre en vigueur l'accord sur le cantonnement des Wisigots en Aquitaine (royaume « de Toulouse »).
THÉODORIC Ier (ne pas confondre avec le roi ostrogoth)	418-451	Neveu et successeur de Wallia, il essaye de s'emparer d'Arles (427) et de Narbonne (430 et 439). Serviteur docile de l'Empire, il contribua, avec les Burgondes, les Francs et les Aétins, à la défaite d'Attila aux Champs catalauniques (451) où il mourut.
THORISMOND	451-453	Fils de Théodoric Ier, qui participa, avec son père, à la bataille des Champs catalauniques. Inquiet devant la tentative de Thorismond de prendre Arles (453), Aetius le fit assassiner par son frère Théodoric II.
THÉODORIC II	453-466	Fils de Théodoric Ier. Il essaye de conquérir la Narbonnaise. Sa tentative de placer sur le trône impérial son protégé, Avitus, échoue. Il est assassiné par son frère Euric en 466.
EURIC	466-484	Fils de Théodoric Ier. Il porte le royaume de Toulouse à son apogée. Il conquiert le pays entre la Loire et la Méditerranée : occupation de l'Aquitaine Ire en 469, occupation temporaire d'Arles, d'Avignon et de Valence en 470-471, conquête de l'Auvergne en 474 (légalisée par l'empereur Népos en 475). Avec l'aide de l'Ostrogot WIDIMER, il prend le Nord de l'Espagne (Tarraconaise), à laquelle il ajoute la Provence, sans doute après l'abandon formel par Odoacre (477).
ALARIC II	484-507	Fils d'Euric, il consolide la domination gothique en Espagne, et essaye de contenir la poussée franque au sud de la Loire. Son entrevue avec Clovis, à Amboise, fit régner la paix jusqu'en 507, année de la bataille de Vouillé, où Alaric II fut battu et tué par les Francs.
AMALARIC	507-531	Les Wisigots furent sauvés par les Ostrogots, dont le roi, Théodoric, prit en main les destinées des vaincus. Amalaric, marié à Clotilde, fille de Clovis, voulut se mêler des disputes de ses beaux-frères ; il fut vaincu à Narbonne et tué à Barcelone, en 531.
THEUDIS	531-548	Ancien gouverneur ostrogot, il prend la couronne à la mort d'Amalaric et se fixe à Barcelone. Il repousse une invasion franque en 541 et est assassiné en 548.
THEUDISCLUS	548-549	Autre général ostrogot, assassiné à son tour à Séville (549).
AGILA	549-554	Devant la menace d'un débarquement byzantin, il transporte sa résidence à Mérida (551). Son intolérance arienne est mal accueillie. Il est assassiné en 554.
ATHANAGILDE	554-567	Devant les progrès des Byzantins, il se replie à Tolède.
LÉOVIGILDE	567-586	Frère d'Athanagilde. Associé d'abord à son frère Liuva Ier (qui règne sur la Septimanie de 567 à 573), il gouverne seul à partir de 573. Il détruit le royaume suève en 585. Unificateur du territoire espagnol, il repousse les Vascons révoltés, rejette à la mer les Byzantins, reprenant Cordoue et Malaga. Il fait mettre à mort son fils révolté Herménégilde, converti au catholicisme.
RECCARÈDE Ier	586-601	Fils de Léovigilde, il abandonne l'arianisme pour se convertir au catholicisme (concile de Tolède, 589). Il repousse l'invasion des Vascons, reconquiert Carcassonne et conclut un accord avec l'empire d'Orient.
LIUVA II	601-603	Fils de Reccarède Ier, détrôné et mis à mort par le comte Witteric.
WITTERIC	603-609 ou 610	Arien révolté contre Reccarède, puis contre Liuva II qu'il réussit à assassiner, il fut assassiné lui-même en 609 ou 610.
GUNDEMAR	610-612	
SISEBUT	612-621	Élu à la mort de Gundemar. Il soumet les Astures et les Vascons, chasse les Byzantins de Lusitanie et de Bétique. Oblige les juifs à se convertir.
RECCARÈDE II	621	
SVINTHILA	621-633	Expulse les Byzantins de l'Algarve (629). Il fut déposé pour avoir voulu léguer la couronne à son fils (IVe concile de Tolède, 633).
SISENAND	633-636	Souverains élus par les grands et les évêques.
CHINTILA	636-639	
TULGA	639-642	
CHINDASVINTHE	642-653	Élu, il impose comme successeur (VIIe concile de Tolède) son fils, qu'il associe au pouvoir à partir de 649.
RÉCESVINTHE	653-672	Fils de Chindasvinthe, associé au pouvoir depuis 649. Il est l'auteur d'un recueil de lois, le *Forum judicum* (654). Le VIIIe concile de Tolède décide l'élection du roi par les prélats et les grands.
WAMBA	672-v. 680	Élu à la mort de Récesvinthe. Réprime un soulèvement des Vascons et une révolte du duc Paul de Nîmes. Le mécontentement créé par ses tentatives pour renforcer l'armée et réformer le clergé, permet à Ervige d'usurper le trône.
ERVIGE	v. 680-687	Fils du Byzantin Ardabaste et favori de Wamba, sa prise de pouvoir est entérinée par le XIIe concile de Tolède, en 681. Il sévit contre les juifs, réorganise l'armée, révise le *Forum judicum.* Retiré dans un monastère, il cède le trône à son gendre Egica, neveu de Wamba.
EGICA	687-702	Époux de Cixilone, fille d'Ervige, qu'il répudie à son accession au trône. Il complète la *lex renovata* d'Ervige et sévit contre les juifs. En 698, il associe au trône son fils Wittiza.
WITTIZA	702-710	Fils d'Egica.
RODERIC	710-711	Duc de Bétique, bat Akila fils de Wittiza et s'empare du pouvoir. Akila fait appel aux musulmans d'Afrique du Nord. En 711, débarquent des troupes commandées par Tarik et Roderic est tué, sans doute, à la bataille du Guadalete, près de Salamanque. Les Arabes envahissent l'Espagne.

Tableau des rois wisigots.



Église wisigotique Quintanilla de las Vinas à Burgos (Espagne), VIIe siècle.

Phot. Mas Goldner.



British museum. Phot. Éd. Laffont.

Guerrier wisigot d'Espagne portant l'épée à double tranchant et le pilum.

et cherchèrent à fixer leurs troupes sur un territoire et à favoriser la création, parmi elles, d'une aristocratie de propriétaires fonciers. L'histoire des Wisigots comprend donc deux moments : une phase nomade et une phase sédentaire.

● *L'armée errante.* C'est elle qui, après Andrinople, passe dans les Balkans sous la conduite de Fritigern, puis d'Alaric Ier (v. 370-410). Elle ravage à peu près tout le pays, se heurtant aux armées de Rome et de leurs alliés provisoires, les Huns. En 401, Alaric décide de passer en Italie; il pille, le 24 août 410, Rome elle-même, emmenant avec lui, comme otage, la sœur de l'empereur : Placidia. Son beau-frère, Athaulf, qui lui succède de 410 à 415, passe en Gaule et s'empare de Narbonne, Toulouse et Bordeaux. Il est partisan d'une entente avec Rome et épouse Placidia en janvier 414. Le parti « nomade » l'assassine en 415, à Barcelone où il s'était rendu pour ravitailler son armée.

● *Le royaume de Toulouse.* Son successeur, Wallia (415-418), commença par traverser l'Espagne avec, comme but, Gibraltar et l'Afrique. Les Romains parviennent à lui faire accepter le *foedus* de 418 qui accordait aux Wisigots l'Aquitaine (royaume dit de Toulouse). A partir de cette date, les rois wisigots deviennent les alliés de Rome et si même ils se lancent dans quelques conquêtes aux dépens de l'Empire (l'Auvergne et la Tarraconaise dans le nord de l'Espagne), leurs guerres ne sont plus dévastatrices. Les règnes de Théodoric Ier, Théodoric II, Euric et Alaric II marquent l'apogée du royaume de Toulouse.

Mais, en 498, Clovis se lance à la conquête de l'Aquitaine; la lutte est longue et se termine en 507 par la défaite des Wisigots à Vouillé : il n'y a plus de royaume d'Aquitaine.

● *Le royaume de Tolède.* C'est alors que les Ostrogots entrent en scène pour sauver leurs frères de race. Continuant l'effort de colonisation de l'Espagne commencé en 494-497, sous Alaric II, le roi ostrogot Théodoric le Grand (ne pas le confondre avec les deux rois wisigots qui portent le même nom) regroupe les Wisigots en Espagne, au cœur de la Tarraconaise — c'est-à-dire ce qui correspond aujourd'hui à la Vieille Castille. Après de nombreux remous, Tolède est choisie comme capitale en 554, sans doute, parce qu'elle était facile à défendre. La monarchie tolédane, qui ne disparaît qu'en 711, c'est-à-dire à l'arrivée des musulmans, fut un État particulièrement original en ces débuts du Moyen Age. L'arianisme des Wisigots céda le pas, progressivement, au catholicisme romain; l'unité politique suivit l'unité religieuse. Mais, surtout, c'est à Tolède que se forgea cet état d'esprit qui devait donner naissance, plus tard, après la reconquête, à la nation espagnole.

● *Liste des rois wisigots* (voir page ci-contre).

Les Ostrogots.

L'histoire des Ostrogots est brève : 80 ans, au lieu de trois siècles pour les Wisigots; elle est centrée sur le roi Théodoric.

● *Théodoric,* né en 454 ou en 455 d'une mère catholique et dont le père était le frère du roi Valamer, fut envoyé en 461 à Constantinople comme otage du *foedus* entre les Ostrogots et l'Empire. Il y reçut une éducation efficace sous la tutelle d'un Barbare, Flavius Ardabur Aspar. L'assassinat de celui-ci par l'empereur d'Orient, Léon Ier, en 471 (ne pas confondre avec le pape du même nom qui est son contemporain), donne l'occasion aux Ostrogots de rompre leurs engagements avec les Romains. Théodoric, libéré en 470, roi en 474, obtient de l'empereur un *foedus* avantageux lui accordant la Macédoine, tout comme l'Aquitaine avait été concédée aux Wisigots en 418. Théodoric, qui s'était rendu compte, lors de son séjour à Constantinople, que l'Empire était à conquérir, entreprend alors une série de campagnes dans les Balkans. Le successeur de Léon Ier, Zénon, eut l'habileté de diriger Théodoric vers l'Italie, selon une politique chère aux empereurs d'Orient (comparer avec l'attitude de Théodose II dirigeant Attila vers la Gaule en 449).

● *En Italie,* le pays est, depuis 476, entre les mains du Barbare Odoacre (voir p. 55) dont le père, Edica, avait été tué par un certain Thiudimer, le propre père de Théodoric. Chasser Odoacre d'Italie est donc pour ce dernier une affaire de famille rondement menée : parti de Bulgarie en 488, vainqueur d'Odoacre le 28 août 489 sur Isonzo, le 30 septembre, près de Vérone, il est maître de la plaine du Pô en décembre. Odoacre tient dans Ravenne jusqu'au 25 février 493, date à laquelle Théodoric prend la ville avant de faire massacrer son adversaire, sa famille et ses lieutenants (5 mars 493). Ce sera d'ailleurs le dernier acte barbare de Théodoric.

● *De 493 à sa mort,* en 526, Théodoric règne sur l'Italie. Mais s'il se comporte en Germain avec les Gots et les autres Barbares qu'il a entraînés à sa suite, il se pose comme le représentant de l'empereur d'Orient. Il est *maître de la milice,* dépendant théoriquement de Constantinople ; cependant il se fait appeler *Theodoricus Rex* (*Rex :* « roi » en latin) et il adoptera même un prénom latin (Flavius). Il conserve les fonctionnaires du régime impérial, respecte le Sénat et fait une politique « romaine ». Son principal conseiller, Cassiodore (480-575), est un sénateur originaire de la Calabre qui occupe successivement les fonctions de consul, de maître des offices, de préfet du prétoire et de questeur du palais (voir p. 78 pour la définition de ces charges) ; Cassiodore est aussi un écrivain dont l'œuvre est une de nos principales sources relatives à ce royaume romano-ostrogot.

La capitale de Théodoric est Ravenne, dans laquelle il construit des palais, des églises (Saint-Apollinaire-le-Neuf, par exemple), un mausolée. Ailleurs, il restaure, reconstruit, agrandit les cités (c'est Théodoric qui fit restaurer à Rome le Colisée et le Théâtre de Pompée), bref, se comporte en Romain de la grande époque. Il encourage les lettres : Cassiodore et surtout Boèce, le dernier grand philosophe de l'Antiquité occidentale, illustrent son règne qui fut un des plus pacifiques que connut l'Italie : 33 ans de paix intérieure et extérieure.

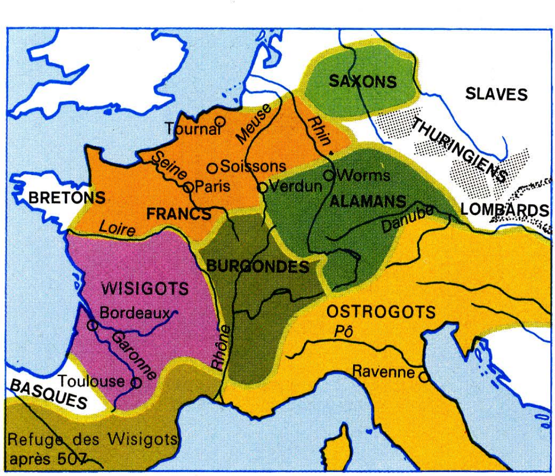
● *Malgré cette brillante réussite,* Théodoric n'a cependant pas réalisé ce qui était sans doute son rêve : la création d'une unité romano-gotique fondée sur la culture et la religion. On lui prête une phrase célèbre qui en dit long sur ce rêve :

> *Lamentable est le Romain qui imite le Got, mais le Got qui imite le Romain est utile.*

En fait, son armée barbare, installée dans la plaine du Pô, est isolée de la « romanité ». Reprenant à son compte une loi romaine remontant à 370, Théodoric pratique une politique de ségrégation raciale : interdiction à un Germain d'épouser une Romaine. On discute encore pour savoir s'il s'agit là de *racisme* ou, tout simplement, d'une politique de sagesse à une époque où l'on ne s'embarrassait guère de nuances. Les difficultés les plus sérieuses ont un caractère religieux. Les Gots sont ariens, les Italiens sont catholiques; Théodoric se trouve donc dans la situation d'un roi de France qui aurait été protestant. Avec habileté et tolérance, il maintient en Italie le principe du *dualisme religieux* et tente même de l'instaurer chez les Wisigots quand il court à leur secours après 507. A la fin de son règne, les succès politiques de Théodoric semblent fragiles : les Burgondes et les Vandales se refusent à réaliser la grande entente germanique qu'il

Nom	Règne	Observations
ERMANARIC	† 375	Vaincu par les Huns, se suicide en 375.
WITHIMER		Successeur d'Ermanaric, il est tué par les Huns.
ALATHEUS		Entraîne le peuple ostrogot vers l'ouest, au-delà du Dniepr, puis au-delà du Danube.
VALAMER		Descendant d'un frère d'Ermanaric ; fidèle vassal d'Attila qu'il accompagne en Gaule et en Italie, se rapproche de l'empire romain quand la puissance hunnique succombe. Un *foedus* de 455 lui reconnaît la région du lac Balaton. Il est tué par les Skires.
THIUDIMER	† 474	Frère de Valamer. Bat le Skire Édica, père d'Odoacre, à la bataille de Bolia (470). Père de Théodoric Ier, qu'il eut d'une concubine non arienne.
THÉODORIC le Louche ou le Vieux	473-484	Chef ostrogot, rival de Théodoric Ier. Il se révolte contre l'empereur d'Orient, Léon Ier, qui, pour l'apaiser, lui donne le titre de « roi des Gots ». Ayant soutenu la candidature de Basilis, il perd ses titres au profit de Théodoric Ier, qui avait soutenu Zénon (476). Il tente de prendre Constantinople (481) et meurt accidentellement.
THÉODORIC Ier l'Amale, le Jeune ou le Grand.	474-526	Fils de Thiudimer, il passe sa jeunesse comme otage à Constantinople (461-471) conformément au *foedus* de 461 (sous Valamer). Zénon l'engage à enlever l'Italie à Odoacre. Vainqueur d'Odoacre à Ravenne (493), Théodoric le tue. L'empereur Anastase confirme le pouvoir de Théodoric en Italie en 497. Arien, mais tolérant envers le catholicisme, il se remarie avec Audoflède, sœur de Clovis. Il enlève la Provence aux Francs (508-509) et la région entre Drôme et Durance à son gendre, le roi burgonde Sigismond (523). Il meurt le 30 août 526.
ATHALARIC	526-534	Petit-fils de Théodoric Ier, règne sous la régence de sa mère Amalaswinthe. Il meurt en 534.
AMALASWINTHE	526-535	Fille de Théodoric Ier, elle est régente sous la minorité de son fils Athalaric. Lorsque celui-ci meurt, en 534, elle propose à son cousin et mari, Théodahad, de partager le pouvoir. Imbue de culture romaine, elle eut comme ministre, Cassiodore. Théodahad la détrône et la fait étrangler à Bolsena en 535.
THÉODAHAD	534-536	Neveu de Théodoric Ier, il partage la couronne avec sa femme Amalaswinthe, après la mort d'Athalaric. Règne seul après l'assassinat d'Amalaswinthe, est renversé après la prise de Naples par Bélisaire, envoyé de Justinien, et tué à Ravenne (536).
VITIGÈS	536-540	Soldat d'origine obscure et ministre d'Amalaswinthe, il est élu roi en remplacement de Théodahad. Pour se rattacher aux Amales, il épouse, malgré elle, la sœur d'Athalaric, Mathasonte (536). Il laisse Bélisaire prendre Rome en 536, peut reprendre Milan en 539, grâce à la discorde entre les généraux de Justinien, mais doit capituler à Ravenne en 540. Justinien le fait *patrice* et lui donne un domaine en Asie.
ILDIBALD	540-541	Est proclamé roi par ses compagnons après la capitulation de Vitigès. Il est assassiné lors d'un banquet en 541.
TOTILA ou BADVILA	541-552	Neveu d'Ildibald. Profite d'un rappel de Bélisaire pour marcher sur Cumes et Naples, prend Naples (546) qu'il abandonne toutefois volontairement. Après un deuxième rappel de Bélisaire en 549, il réoccupe Rome, domine le Sud de l'Italie, la Sicile, la Sardaigne, la Corse (550). Battu par Narsès près d'Urbino (552), il est mortellement blessé dans sa fuite.
TEIA ou TEIAS	552	Gouverneur de Vérone, il succède à Totila ; il reconstitue l'armée ostrogote, tente de sauver Cumes où Totila gardait ses trésors, mais est vaincu et tué par Narsès près de Nocera (1er octobre 552).

Liste des chefs et rois ostrogots.



Les royaumes barbares à la chute de l'empire romain.

avait tenté d'instaurer, le problème successoral va se poser (il avait épousé une sœur de Clovis, et son seul héritier, quelques années avant sa mort, est son petit-fils Athalaric âgé de 7 ans) et surtout la querelle religieuse reprend en 523, à l'instigation sans doute de Constantinople (Boèce, accusé de trahison au profit de Constantinople, sera exécuté en 524). Quand Théodoric meurt, le 30 août 526, le royaume ostrogot n'a plus que les apparences de la solidité. Dix ans plus tard, en juillet 536, les troupes de Justinien, conduites par Bélisaire, débarquent en Italie, prennent Rome le 10 décembre de la même année et entreprennent la destruction systématique des Ostrogots dont la résistance se prolongera jusqu'en 552.

Cette intervention de Justinien fut, pour l'Italie, un malheur plus qu'un bienfait. Les Romains eux-mêmes, auxquels le règne de Théodoric avait redonné le sens du bien-être, l'équilibre politique et social, sont réticents devant cette « invasion » par des légions qui leur semblent plus barbares que les Barbares. Le fait est que la désintégration du royaume des Ostrogots empêcha la création d'une unité nationale en Italie comparable à celle des Francs en Gaule ou des Wisigots en Espagne ; l'arrivée ultérieure des Lombards ne sera pas, non plus, un élément positif dans l'histoire de l'Italie à cette époque.

● *Liste des rois ostrogots.*
Voir tableau ci-dessus.

Les autres envahisseurs.

Pendant que les Gots, venant de l'est, occupaient l'Europe méditerranéenne, d'autres Germains, subissant eux aussi le contrecoup des poussées hunniques, franchissent le Rhin par la trouée de Mayence, à la fin de l'année 406 (la grande percée eut lieu le 31 décembre). C'est un véritable raz de marée germanique qui déferle sur les routes de Gaule et d'Espagne, et l'on trouve dans les rangs des envahisseurs des représentants d'à peu près tous les Germains. Nous isolerons les Vandales et les Burgondes.

● *Les Vandales* sont répartis en deux tribus, les Hasdings et les Silings, installés en Allemagne orientale et en Pologne (Silésie, Vistule). Voici, schématiquement, l'histoire de leur progression à partir de 406 :

406-409	Pillage de la Gaule, en compagnie des Suèves et des Alains.
409-412	Pénétration en Espagne : les Hasdings en Galice, au nord-ouest, et les Silings vers le sud, en Bétique (Andalousie actuelle).
418	Écrasement des Silings par les Wisigoths de Wallia.
419-420	Les Hasdings, augmentés des Alains, gagnent la Bétique et y fondent un royaume dont l'histoire est mal connue.
426-428	Les Vandales pirates en Méditerranée.
429	Départ des Vandales et de leurs acolytes pour l'Afrique sous la conduite de leur roi Genséric (ou Geiséric).
430-431	Siège de Bône (mort de saint Augustin).
19 octobre 439	Prise de Carthage.
440	Débarquement en Sicile.
442	*Foedus* accordé par Valentinien III reconnaissant l'État vandale d'Afrique.
477	Mort de Genséric.

Le royaume des Vandales fut sommairement organisé. Le latin fut adopté comme langue officielle, l'arianisme imposé comme religion établie, les terres confisquées et redistribuées entre les Vandales. Ils se mirent à vivre comme des colons romains, les impôts n'étant exigés que des seuls Romains. Pour le reste, les Vandales vivaient sur le pays, se contentant de quelques expéditions de pillage sur les côtes du monde méditerranéen. Cet « empire vandale » subsiste ainsi pendant un peu plus de 50 ans. La reconquête fut effectuée par Bélisaire qui, arrivé le 30 août 533 en Afrique, ne mit pas plus de 7 mois à reprendre aux Vandales toutes leurs conquêtes. A partir de mars 534, les Vandales sont déportés en Asie où ils deviennent esclaves mercenaires des Byzantins.

● *Les Burgondes.* Ce sont les plus « romains » des Barbares ; ils entretiennent de bonnes relations avec l'Empire qui leur a même reconnu une zone d'influence sur le Rhin en 413. Un autre *foedus*, en 443, les installe dans le Jura. Pour le stratège qu'était Aetius, le royaume burgonde devait servir d'écran protecteur contre les Alamans et contre les Huns. Les Burgondes firent payer leurs services : 50 ans après le traité de 443, leur royaume s'était agrandi aux dépens de l'Empire (voir carte). Dans cet État burgonde règne un dualisme assez prononcé : il y a deux capitales (Lyon et Genève), deux religions (arianisme et catholicisme), Romains et Burgondes y jouissent des mêmes droits définis par la loi gombette (voir p. 64), l'administration est bicéphale (dans chaque région administrative il y a un *comte romain* et un *comte burgonde*). Cet État harmonieux devait devenir une province mérovingienne en 554.

● *Principaux rois burgondes.*

— HILPÉRIC Ier : arien, protecteur des catholiques. Son principal conseiller fut le Romain Syagrius.

— GONDEBAUD (v. 480-516) : ancien officier de l'armée italienne ; conseillé par le Romain Laconius.

— SIGISMOND (516-523) : fils de Gondebaud, rallié au catholicisme (principal conseiller : saint Avit, évêque des Burgondes). Sigismond fut mis à mort par Clodomir, fils de Clovis.

— GODOMER (523-534) : frère du précédent ; a succombé devant les Mérovingiens.

Les invasions du Ve et du VIe siècle : les Alamans.

D'où viennent les Francs ?

Les Francs, dans l'ensemble, n'ont pas participé à l'invasion de 406. Leur infiltration en Gaule est plus lente, mais elle sera plus durable puisqu'il en résultera le royaume *mérovingien* de Clovis.

● *Le nom et la langue.* Franc vient — selon toute vraisemblance — de la racine *frekkr* qui signifie « courageux » ; le mot désigne, au IIIe siècle, des peuples germaniques alors groupés sur la frontière rhénane de l'Empire. Le mot latin pour les désigner est *Franci*, l'adjectif *francus* : « libre » est tiré du nom du peuple. Ils parlent un dialecte westique, à l'origine du néerlandais actuel et des dialectes de l'Allemagne du Nord-Ouest.

● *Y a-t-il un peuple franc* ou *des peuples francs ?* Avant le IIIe siècle, des petits peuples germaniques sont installés à proximité du territoire romain, face à la Belgique et, plus à l'est, près du Rhin, dans



***Épées franques.* Leurs poignées étaient couvertes d'une feuille d'or où des alvéoles recevaient une décoration d'émaux.**

Musée de Troyes. Phot. Giraudon.

la région de Cologne et de Bonn. Nous ne connaissons à peu près rien d'eux, sinon leur nom : les Bructères, les Amsivariens, les Chamaves, les Usipètes, les Tubantes, les Chattuarii, les Chattes, les Sicambres, les Teuctères, les Hessois et les Usipètes sont les principaux. Il était admis classiquement — et certains historiens l'affirment encore — que ces peuplades avaient fusionné pour former deux groupes : les *Francs saliens,* installés sur les bords de l'Ijssel, dans le delta du Rhin, et les *Francs ripuaires* (ou Francs du Rhin, ou Francs de l'Est), vivant sur les rives du Rhin, de Mayence à Nimègue, et dans les vallées de la Moselle et de la Meuse.

● *Les travaux des historiens modernes* (F. Steinbach et J. Stengers en particulier) tendent à ruiner cette distinction traditionnelle. Les *Saliens* ont certainement existé, mais en tant que tribus éparses et non pas comme un groupe politique autonome ; leur loi — la *loi salique* — n'apparaît qu'à l'époque mérovingienne, c'est-à-dire après l'installation des Francs en Gaule. Quant aux *Ripuaires,* c'est une fabrication des historiens ultérieurs. La *loi ripuaire* n'apparaît sous ce nom qu'en 803 (à l'époque de Charlemagne !) ; c'est une variante tardive de la *loi salique.* Le mot *Ripuaires (Riboarii)* se rencontre pour la première fois en 726 : il désigne les habitants de la région de Cologne et de Bonn et non pas une organisation politique unitaire.

Pénétration des Francs dans l'Empire.

● *Pénétration pacifique.* Au IVe siècle, les Francs sont nombreux dans l'armée romaine. Il en est même qui font une carrière brillante comme Bonitus ou son fils Silvanus, devenu — par usurpation — empereur romain en 355 ; certains parviennent aux honneurs (comme Bauto, consul ordinaire en 385). A un niveau moins élevé, pénètrent en Gaule de nombreux prisonniers francs établis par les Romains dans les campagnes qu'ils cherchent à repeupler. Ces « colons » volontaires ou involontaires accueilleront favorablement les armées franques à la fin du Ve siècle.

● *Pénétration militaire.* Les incursions le long du *limes* sont suffisamment fréquentes pour qu'en 287 Rome conclue avec un certain Gennobaudes un *foedus.* Un autre traité concédant aux Saliens la *Toxandrie* (sans doute la région d'Anvers) est accordé en 358 par l'empereur Julien. Cependant certaines tribus franques non fédérées ont profité de l'affaiblissement du *limes,* après 406, pour occuper des villes comme Trèves, Mayence ou Cologne.

● *Les « rois » francs.* Chaque tribu a son chef, qu'on appelle d'une façon un peu exagérée un « roi ». Ces « rois » opèrent en général indépendamment les uns des autres ; certains se mettent au service de la puissance romaine qui les emploie contre les Wisigots ou les Saxons, au sud de la Loire. Les tribus franques progressent lentement, sans combat, du Rhin à la Loire ; le Nord de la Gaule n'étant plus guère défendu par les Romains. Cette avance n'est pas à proprement parler une conquête : les colons francs installés entre Seine et Loire accueillent sans difficulté leurs frères de race ; quelques places trop « romaines » devront cependant tomber, comme Soissons, en 486, sous le règne de Clovis.

Parmi ces chefs francs, tantôt adversaires, tantôt auxiliaires des Romains, Grégoire de Tours, notre principale source, cite notamment Theudomer, Marcomer, Faramund, mais ce ne sont que des noms. Arrêtons-nous cependant à Chlogio (connu aussi sous le nom de Clodion le Chevelu) : ce chef salien a repris — entre 440 et 450 — Cambrai et passé la Somme ; la tradition en fait l'ancêtre direct de Clovis, ce qui est plus qu'incertain. A partir de Clodion le Chevelu, les généalogies fabriquées *a posteriori* proposent la succession : Mérovée (448-457), Childéric (457-481) et Clovis (roi des Francs en 481). Les historiens ne croient guère à Mérovée, personnage peut-être mythique, inventé après coup pour justifier le nom de la dynastie de Clovis (les *Mérovingiens*). Childéric, le père de Clovis, est un chef militaire, auxiliaire du Romain Aegidius vers 457 (il l'assiste dans sa lutte contre les Wisigots).

Avec Clovis (465-511), les Francs se hissent au premier plan de l'histoire des invasions ; le royaume qu'il fonde va dépasser en durée celui de Théodoric en Italie et celui des Wisigots en Espagne : ce royaume, le pays des Francs, deviendra la *France.*

● *Le guerrier franc.* Il est « l'assise fondamentale de l'État franc » (L. Musset, *Les Invasions,* Paris, P.U.F. 1965). Nous ignorons quel était son armement à l'époque des premières infiltrations en Gaule. A l'âge mérovingien, on lui connaît quatre armes traditionnelles : la *francisque* (hache de guerre à un seul tranchant), la *framée* (lance), le *scramasax* (glaive court à un seul tranchant) et l'*angon* (sorte de harpon). Ce sont là les armes d'un fantassin qui possède aussi casque et bouclier pour se protéger. Les chefs combattent à cheval, avec une épée longue à double tranchant.

Ces guerriers, fameux par leur courage et leur discipline, bâtiront un empire européen.

Les Alamans.

Leur nom évoque un groupement de peuples (*Alamanni* : « tous les hommes »). Quels furent ces peuples ? On ne le sait pas (Teutons ? Quades ? Suèves ? etc.). Ils sont installés entre Rhin et Danube, en Souabe où leur cavalerie met en coupe réglée, au IVe et au Ve siècle, le territoire romain.

Après la grande invasion de 406, ils se fixent en Alsace et dans le Palatinat ; ils se heurtent aux Francs à la bataille dite de *Tolbiac* (près de Bonn) et doivent renoncer, à partir du VIe siècle, à progresser vers l'ouest et le nord-ouest, domaine des Francs. Les Alamans sont donc réduits à pousser leurs cavaliers vers le sud et le sud-est, c'est-à-dire vers la Suisse où ils rencontrent les Burgondes et vers la Rhétie (actuellement : le Tyrol, les Grisons, le nord de la Lombardie) où les Ostrogots de Théodoric le Grand les acceptent pacifiquement. Mais l'empire franc a submergé toutes ces conquêtes. A partir de 536, le pays des Alamans (la Souabe) est contrôlé par le roi d'Austrasie.

L'autorité mérovingienne s'étend aussi, au VIe siècle, sur le territoire d'un peuple aux origines obscures sinon inconnues : les *Bavarois.* Ces Germains se trouvent, en 551, dans le pays qui porte encore leur nom ; ils y sont peut-être arrivés quelque cinquante ans plus tôt. En relation avec les Lombards, les Bavarois sont incorporés — avec plus ou moins de rigueur selon les époques — au royaume franc. Il faut souligner la vitalité politique de ce peuple remarquablement organisé autour d'une dynastie fondée vers 550 par le « duc » Garibald. La Bavière est alors devenue une zone difficilement assimilable par les Francs ; il fallut l'autorité de Charlemagne et la menace des invasions slaves pour qu'elle soit définitivement incorporée au royaume en 788.

Les Lombards et les Avars (VIIe siècle).

Les Lombards.

● *Ces Germains,* peut-être d'origine scandinave, entrent dans l'histoire à l'époque de l'empereur Tibère qui les bat, sur l'Elbe, en l'an 5 av. J.-C. Une tradition attribue leur nom à l'épithète *langobardi* (longues barbes), mais elle est incertaine.

Leur histoire, en tant qu'envahisseurs, débute en 489 lorsqu'ils occupent la basse Autriche en compagnie d'autres fragments de peuples germaniques. Elle se résume comme suit :

Rois lombards	Principaux événements
WACHO (510-540)	Organisation de l'État lombard en Pannonie ; coopération avec Byzance ; établissement de l'*arianisme.*
AUDOIN (540-561)	*Foedus* avec Justinien ; aide militaire apportée à Narsès contre les Ostrogots (voir ci-dessus, **C,** *c*).
ALBOIN (561-572)	Conquête de l'Italie du Nord à partir du 20 mai 568. Installation des Lombards dans la plaine du Pô.
CLEPH (572-574) puis *interrègne* jusqu'en 584	Plus de royauté lombarde, mais des chefs de bandes (les « ducs »), vaguement confédérés.
AUTHARIE (584-590)	Rétablissement de la royauté.
AGILULF (590-616)	Création de l'État lombard ; conversion d'Agilulf au catholicisme.
774	Annexion du royaume des Lombards à la couronne franque (Charlemagne).

● *Pour saisir la signification des invasions lombardes en Italie,* il faut se rappeler qu'elles ont lieu au moment où Justinien — grâce à ses généraux Bélisaire et Narsès — vient de reconquérir le pays sur les Ostrogots. Les conséquences de cette conquête, pour l'Italie, sont désastreuses (voir p. 59). Après 30 ans de conflits, il n'y a plus guère de vie politique dans la plaine du Pô. L'arrivée des bandes lombardes et de leurs acolytes (Avars, Bulgares, etc.) accroît le désordre et l'anarchie. Les Italiens (Romains, non-Romains) quittent le centre du pays et fuient vers les côtes ; un village sur l'Adriatique, Rialto, connaît une fortune peu commune, puisqu'il deviendra le port d'où l'on partira pour Byzance, la capitale de la nouvelle Vénétie, *Venise.*

A partir d'Agilulf, les troubles disparaissent. Mais l'État lombard ne connaîtra ni la fortune du royaume mérovingien ni celle du royaume wisigotique d'Espagne. Leur refus d'y intégrer des éléments romains est pour une grande part, la cause de cet échec : le droit germanique est imposé avec un sot orgueil (le roi lombard Aistulf disait qu'il avait reçu de Dieu, en présent, le peuple romain !).

Pour l'Italie, l'invasion lombarde, une fois passée l'ère de la violence et de l'anarchie, a eu de plus pour effet de séparer le Nord (soumis aux Lombards) du Sud (plus ou moins contrôlé par Byzance). Quand Charlemagne décidera d'en finir avec les Lombards, c'est la plaine du Pô qui s'intégrera le plus aisément dans son empire.

Les Avars et les Slaves.

Les Avars, cantonnés près de la Caspienne, harcelés par les Turcs, émigrent au VIIe siècle vers le Danube. Lorsque le roi lombard Alboin décide de conquérir l'Italie, vers 568, il abandonne la Pannonie au chef — au *khan* — avar Baïan. Celui-ci obtient de l'empereur Tibère II la concession des territoires danubiens (574). Alors commence une période de pillage et de rapines, coupée par l'intervention de nouveaux arrivants dans les Balkans : les Bulgares et les Slaves venant eux aussi de l'Europe des steppes où allaient s'installer, à leur tour, les Khazars.

Autant qu'on puisse en juger, la société des Avars était nomade ; leur capitale ambulante, le *Ring,* s'est déplacée à travers le territoire de la Hongrie actuelle. Vaincus par Pépin d'Italie (796) et par Charlemagne (811), ils disparaissent de l'histoire au début du IXe siècle. (Ne pas les confondre avec les Avars actuels, qui vivent au Daghestan.)

L'EUROPE BARBARE : UNE NOUVELLE CIVILISATION.

Les Germains, avant les invasions, ont un mode de vie sommaire, inférieur matériellement et du point de vue des institutions, à celui des provinces romaines du Bas-Empire. Mais, au IVe siècle, l'esprit public s'est affaibli en Gaule, en Italie, en Espagne ; les populations, épuisées par la fiscalité, les crises économiques, l'administration impériale totalitaire, ne redoutent pas tellement les Barbares, adoucis par leur contact avec le monde romain. L'Église catholique — établie officiellement depuis 313 (édit de Constantin) — est alors une force de progrès ; entre l'Empire qui s'écroule et le sang nouveau qu'apportent les Barbares, elle a fait très rapidement son choix : conserver de Rome ce qui s'accorde avec sa mission et, pour le reste, s'entendre avec les nouveaux venus. Ainsi va éclore une civilisation européenne nouvelle, qui est loin d'avoir le caractère sauvage et primitif qu'on lui attribue — un peu trop rapidement — au vu des écrits de quelques Latins regrettant le temps perdu, une civilisation faite de romanité et de germanisme.

Principaux faits de civilisation.

La langue.

Les dialectes parlés par les Germains sont, traditionnellement, répartis en trois groupes : *nordique* (vieux-nordique), *ostique* (gotique, burgonde, vandale, etc.) et *westique* (francique, alamanique, bavarois, anglo-saxon, lombard). Ces dialectes ne sont plus parlés depuis le VIe ou le VIIe siècle ; ils ont été remplacés soit par des langues qui en sont directement issues (exemple : le néerlandais, l'anglais, l'allemand), soit par des langues d'origine latine. Comme nous l'avons dit (voir p.52), il s'agit essentiellement de *langues parlées* qui n'ont laissé de traces — à part le gotique et les dialectes écrits en *runes* — que dans les noms propres de lieux et de personnes.

Un problème particulièrement intéressant est celui de l'invasion linguistique : la langue des Romains a-t-elle mieux su résister aux invasions que leurs légions ?

● *Sur le Rhin et le Danube,* l'effondrement a été à peu près total. Dès le VIIe-VIIIe siècle, on parle des dialectes germaniques, puis des langues dérivées de ces dialectes au-delà d'une frontière linguistique indiquée à grands traits sur la carte ci-dessous.

A l'intérieur de cette zone germanique, des centres romains ont subsisté parfois jusqu'au XIIIe siècle ; des

1



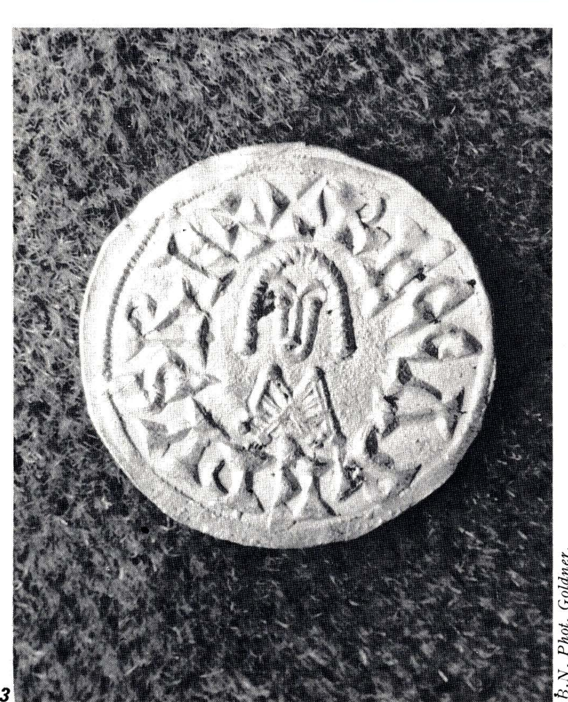
Musée de Cluny. Phot. Bordas. R.P.

2



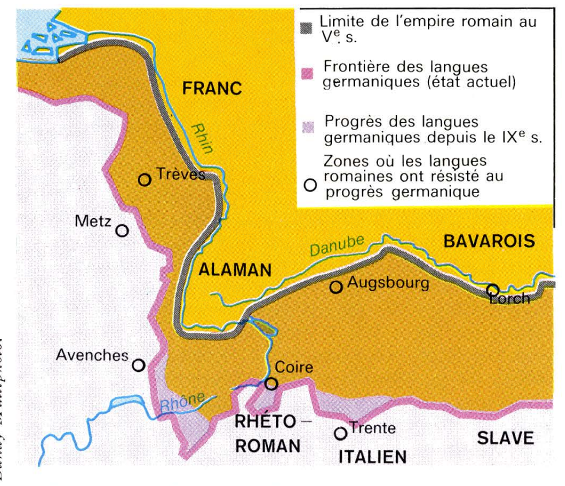
B.N. Médailles. Phot. The Bandy Multiphoto.

3



B.N. Phot. Goldner.

*1. Couronne wisigotique. Remarquer la technique de l'***orfèvrerie cloisonnée** *pour enchâsser les verres colorés et les pierres précieuses. 2. Le sceau de Childéric Ier (457-481), père de Clovis (copie). 3. Pièce d'or wisigotique, frappée par Reccarède (589-601) à Séville.*



Carte de la frontière linguistique germanique.

noms de lieux, relevés dans les cadastres (noms de champs notamment), attestent une permanence de la romanité (en particulier autour de Trèves), Il faut noter que cette avance des langues germaniques est considérable (100 à 200 km du *limes* impérial) : il y avait dans ces régions beaucoup plus de colons germains qu'ailleurs ; les Romains eux-mêmes ont favorisé leur installation à l'intérieur de la Gaule (c'est le cas notamment des *Lètes,* Barbares fixés dans le nord et le nord-est de la Gaule, sous contrôle romain, dès le IIIe siècle).

● *Dès qu'on s'éloigne* du *limes,* c'est le latin qui l'emporte — en dehors de quelques emprunts de vocabulaire aux langues germaniques ; le français, l'italien, l'espagnol et le roman sont les principaux résultats de « l'explosion » de la langue latine.

La religion.

Avant leur christianisation, les Germains ont professé un ensemble de croyances que nous connaissons mal. Ce que nous en dit Tacite est peu de chose ; les seuls textes qui nous renseignent sont tardifs : l'*Épopée des Nibelungen,* rédigée aux XIIe et XIIIe siècles en vieil-allemand, et surtout deux ouvrages écrits en Islande : l'*Edda en prose* ou *Edda récent,* composé vers 1222-1223 par l'Islandais Snorri Sturluson (1179-1241), et l'*Edda en vers* ou *Edda ancien,* attribué à l'historien islandais Salmund Sigfusson (1056-1133). Le mot *Edda* a été interprété de diverses façons : on y a vu le nom de la ferme où travaillait Snorri Sturluson (Oddi), l'équivalent du mot islandais *edda* qui signifie « arrière-grand-mère » (l'*Edda* serait alors « des histoires de grand-mère »), ou encore un dérivé de *dor* (poésie), etc.

● *Cosmogonie.* A l'origine des temps, il y avait, selon l'*Edda,* deux mondes : le royaume de *Niflheim,* au nord, et le monde brûlant du *Muspelheim* où régnait, parmi les flammes, Surt. Entre ces deux mondes, un abîme : *Ginnungagap,* d'où surgit une vapeur transformée en gouttes par la chaleur se dégageant du Muspelheim. De ces gouttes naquirent le géant *Ymir,* ancêtre de la race des *Jötuns,* et la vache

Audhumbla qui, en échange d'une pierre, façonna le premier être mi-humain mi-divin : *Bure*. Bure a pour fils Bore, époux de la géante Bestla et père de trois fils : *Odin, Vile* et *Ve* qui tuent Ymir, et jettent son corps dans le Ginnungagap. Cet immense corps devient la terre, peuplée bientôt du couple primordial : l'Homme, fabriqué à partir d'un frêne, *Ask*; et la Femme, créée à partir d'un orme, *Embla*.

● *Panthéon.* Il y a douze dieux principaux (les Ases ou *Aesir*) : Odin (dieu de la magie et de la victoire; les Germains l'appellent Wotan; son épouse est Frigga), Thor (dieu du tonnerre; son épouse : Sif), Tyr (ou Ziu, dieu du droit et des assemblées), Balder (dieu de la lumière et de la joie), Hermod, Bragi (dieu de l'éloquence et de la sagesse; son épouse : Iduna), Heimdal (gardien de l'arc-en-ciel), Hodur (fils d'Odin, dieu de la nuit, assassin de son frère Balder), Vidar (dieu des forêts et du silence), Uller, Vali et Forsete. Aux *Aesir* s'ajoutent les *Vanir,* divinités de la guerre et de la fécondité : Njördhr, Freyr, et son équivalent féminin Freyja.

Odin (Wotan) siège habituellement avec son épouse dans le *Walhalla*, grande demeure céleste où les guerriers tués au combat se retrouvent, après leur mort, accueillis par le dieu de l'éloquence Bragi; ils y mènent une existence toute en banquets et beuveries.

● *La destinée humaine*. Un frêne immense, arbre de vie et de connaissance, l'arbre *Yggdrasil,* plonge ses racines dans le Niflheim et s'étend sur tout l'univers. A sa base se trouve Hel, dieu de la mort, à la cime les trois *Norns* (les Destinées) — Urd (passé), Verdande (présent) et Skuld (futur) — qui filent la toile des vies humaines.

Le mal est l'œuvre d'un Jötun, frère de lait d'Odin : le géant Loki, père du monstre Fenriswolf, du serpent Misgard et de Hel; Loki est le responsable de la mort de Balder, maintenu aux enfers par ses ruses. Comme châtiment, le géant est enchaîné dans une grotte et reçoit sur son visage le venin craché perpétuellement par un serpent.

● *Le crépuscule des dieux*. L'histoire du monde se terminera par la délivrance de Loki; les armées de Surt — le dieu qui règne au Muspelheim — massacreront tous les dieux. Alors un bain de flammes purifiera l'univers et il en résultera un monde nouveau, fait de prairies vertes et de mers bleues, où les dieux ressuscités vivront dans la paix et dans la joie d'un bonheur éternel.

L'art et la technique.

Les Romains ont été — après les Grecs — des tailleurs de pierre et des architectes; les Barbares sont des métallurgistes et des orfèvres. Cette position résume la nouveauté des arts et des techniques postérieurs aux invasions.

Certes, vers l'an 450, l'art gallo-romain change : l'architecture se modifie dans le sens d'une importance primordiale donnée à la distribution des volumes à *l'intérieur* de l'édifice (on construit des *salles* et non des portiques), la sculpture devient plus ornementale. Mais cette révolution a d'autres origines que germaniques : elle vient d'Orient.

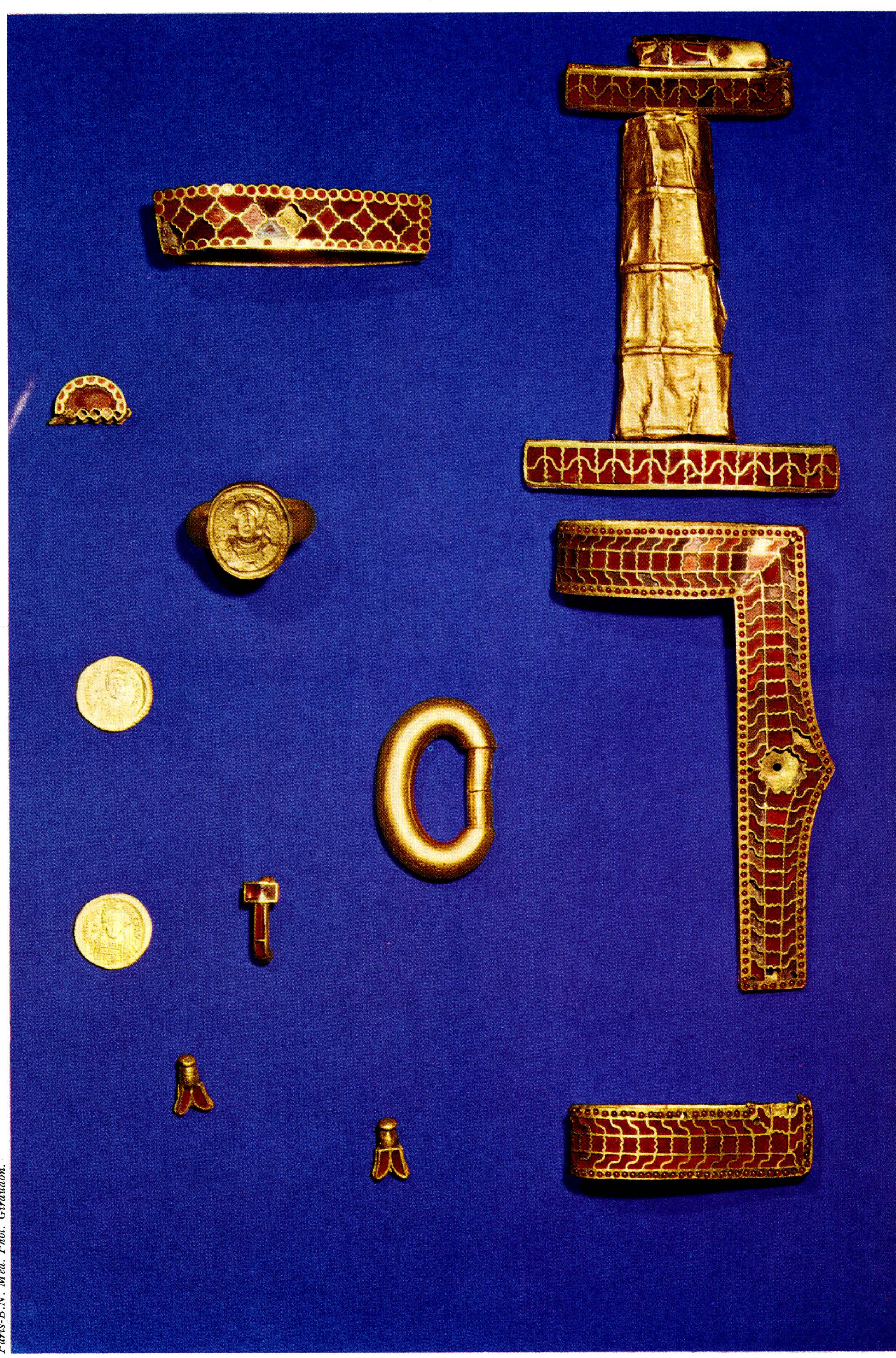
Le travail du métal, par contre, est un trait spécifiquement « barbare ». La technique des forgerons et des armuriers de Germanie est légendaire : forger, souder, marteler, tremper, coller les unes sur les autres de fines lamelles d'acier, toutes ces techniques n'ont pas de secrets pour ces artisans dont on admire, aujourd'hui encore, l'habileté, la patience et l'ingéniosité. Les aciers qu'ils auront su fabriquer — avec des moyens de fortune — pour le tranchant de leurs armes sont restés inégalés jusqu'aux découvertes de la technique moderne au XIXe siècle. L'attitude de ces artisans est d'ailleurs tout à fait différente de celle des Gallo-Romains : alors que ceux-ci travaillaient « en série », le forgeron germanique fabrique des armes « sur mesures ». L'idée de *chef-d'œuvre*, propre au Moyen Age, a sans doute là ses origines.

Quand l'or remplace l'acier, la technique du forgeron devient l'art de l'orfèvre, et c'est dans ce domaine que les « Barbares » nous ont laissé leurs plus remarquables créations, caractérisées par les traits suivants :

— Ce ne sont pas des sculpteurs, mais des graveurs; le graphisme l'emporte, chez eux, sur la représentation figurative. Le graveur « obsédé par la surface ronde qu'il va couvrir de lignes abstraites comme le peintre moderne l'est par le rectangle de sa toile » (André Malraux, *Les Voix du silence*) finit par s'enivrer de graphismes, multipliant à l'infini les motifs décoratifs (animaux stylisés, croix, roues, cercles, croix gammées, etc.).

— Ils ont le goût de la *matière précieuse :* ils aiment les fonds d'or, incrustés de pierres ou d'émaux vivement colorés, excellent dans l'art de *cloisonner* (petite cloison sertissant, sur un fond précieux, les éléments colorés), et sont des virtuoses du damasquinage.

— L'évolution des arts et techniques tient compte d'influences non romaines : la technique du cloisonnement, née en Russie, s'est diffusée en Europe par la route des steppes que suivaient les Gots et les Huns. L'ivresse graphique de l'orfèvrerie, aux VIe et VIIe siècles, a sans doute des racines byzantines.



Paris-B.N. Méd. Phot. Giraudon.

Trésor de Childéric.

L'EUROPE BARBARE : UNE NOUVELLE CIVILISATION

Les institutions germaniques.

Avant les invasions.

● *Du côté des Barbares.* Les Germains de Tacite ne connaissent ni les villes ni même les villages ; ils vivent dans des huttes, à la lisière des forêts, ignorent le commerce et la vie sociale « structurés ». Ce ne sont plus des nomades, mais ils n'ont pas encore atteint l'état idéal de sédentarité ; ce sont des pasteurs semi-nomades, aimant la guerre et le pillage. Les guerriers combattent et laissent derrière eux vieillards, femmes, enfants et esclaves cultiver les champs et soigner les bêtes.

La cellule sociale et la famille reposent sur la parenté des mâles ; la femme, choisie dans une autre famille que celle du mari, est soumise à son époux. Chaque famille est responsable — collectivement — des délits et crimes de chacun de ses membres ; cependant la *vendetta* semble avoir laissé la place au *wergeld* (« rachat », « prix du sang », voir ci-après). La propriété est individuelle en ce qui concerne les objets quotidiens, la hutte, etc. ; pâturages et bois sont propriété commune de la tribu.

Les guerriers — réunis en assemblées — dirigent la tribu politiquement et juridiquement. Quand ils partent en expédition, ils élisent un chef *(dux)* qui deviendra un *roi* par la suite. Le lien des guerriers à leurs chefs n'est pas tellement « constitutionnel », c'est plutôt une relation « affective », un *compagnonnage de rapines* (en latin : *comitatus*).

● *Du côté des Romains.* A travers tout l'Empire se superposent, au droit traditionnel de la cité *(jus)*, les décisions impériales dont l'ensemble constitue la loi *(lex)*. Les dispositions légales, longtemps compilées par les particuliers, sont promulguées sous forme de code méthodique par Valentinien III et Théodose II en 438 *(Code théodosien)*. Puisque les Romains considèrent comme une faveur le fait d'accorder leur droit aux populations qu'ils dominent (les Gaulois, par exemple, n'ont été admis à bénéficier du droit romain qu'en 212, par l'édit de Caracalla), il est naturel que les Barbares fédérés qui s'installent en Italie, en Gaule, en Espagne, etc., conservent d'abord leurs coutumes propres. Il en résulte, sur un même territoire, la coexistence de plusieurs droits, chacun « gardant sa loi ». Lorsque les Francs s'installent en Gaule, le fait est remarquable : en matière d'administration, c'est une législation commune (les *capitulaires*), valable pour tous qui est établie, mais sur le plan privé ou criminel, chaque personne est jugée selon la loi de sa race (c'est ce qu'on appelle la *personnalité des lois*), le juge demandant au commencement de tout procès aux plaideurs : « Sous quelle loi vis-tu ? » *(professio legis)*.

Il est bien évident que le système, commode lors des premières installations barbares, devient très rapidement inapplicable : quelle loi invoquera-t-on pour trancher un différend survenant entre un Gallo-Romain et un Franc salien par exemple ? Aussi, avant même les Carolingiens, se dessine un rapprochement, en Gaule, entre les coutumes germaniques et le droit gallo-romain ; de cette synthèse naîtront, au Xe siècle, dans chaque région, des *coutumes* propres non pas à une *race*, mais à une zone territoriale ou à une classe sociale.

Les documents juridiques barbares.

Les Germains se transmettaient oralement les coutumes de leurs tribus. Après les invasions, elles furent rédigées par écrit, en *latin* (ce qui nous interdit de connaître le droit germanique à l'état pur). On appelle ces recueils des *lois (leges) : loi salique, loi gombette,* etc.

De plus, les Barbares, soucieux de préciser et de simplifier le code théodosien, devenu trop complexe et trop savant, ont publié des résumés de droit romain : *loi romaine des Burgondes,* contemporaine de la *loi gombette* ; *bréviaire d'Alaric* (v. 506) chez les Wisigots ; *édit de Théodoric* (peut-être rédigé par Gondebaud) chez les Ostrogots.

Dès que les Francs dominent la Gaule, ils superposent au droit privé un droit administratif commun à tous : les *capitulaires,* compilés méthodiquement à l'époque de Charlemagne.

Structure de la société à l'époque des royaumes barbares.

● *L'Eglise* n'est pas affectée par la chute de l'empire romain ; elle sert de tampon entre les Barbares et les anciens sujets de Rome. Après la conversion de Clovis au christianisme (conversion politique, d'ailleurs, qui affermissait la puissance de Clovis en mettant de son côté le pouvoir spirituel), elle joue un rôle éducateur et juridique certain qui ira en augmentant considérablement au Moyen Age.

● *Le droit privé.* Seul l'homme libre a des droits ; l'esclave (le vaincu et ses descendants) n'en possède aucun. Les Francs ont aboli la distinction romaine des *nobles* et des *humbles* ; chez eux, tous les hommes ont la même loi, les mêmes obligations, à part le roi et son entourage, composé de ce que les Romains appelaient les *comites* — les *comtes*. Grands propriétaires fonciers, se distinguant des guerriers par le fait qu'ils combattent à cheval, les comtes deviendront sous les Carolingiens les *seniores* (seigneurs), puis, au Moyen Age, ils constitueront la noblesse militaire.

Le principe de la propriété privée, cher aux Romains et à l'Église (bénéficiaire du droit de léguer librement ses biens), est combattu par les Barbares chez qui le *bien familial* est géré par le chef de famille, mais non possédé par lui. C'est pourquoi les Francs, par exemple, refusaient la théorie du testament telle qu'elle est développée par le droit romain : cette attitude suscitera de nombreux conflits qui ne seront dénoués qu'au XIIIe siècle.

Sur le plan matrimonial, les Francs ont une coutume inverse des Romains : c'est le mari qui paye la dot de sa femme *(morgengab)*, sorte de droit nuptial et non la femme qui l'apporte en se mariant. De cette institution, combinée à d'autres dispositions ultérieures, naîtra plus tard le régime matrimonial de la communauté.

● *L'économie.* La société barbare est avant tout agricole. Les villes, après les invasions, déclinent et végètent ; elles sont peu sûres, malsaines, mal entretenues. Les Barbares ne sont d'ailleurs pas des citadins, mais des ruraux. Dans les grandes propriétés que leur ont concédées les Romains par des traités (principe dit de l'*hospitalité*) ou qu'ils ont conquises par la force des armes, les chefs francs vivent entourés de leur famille, de leurs compagnons d'armes, des serviteurs et des esclaves, de Barbares et de non-Barbares. Leur domaine comprend une *part réservée,* où se trouve la *villa* du maître et les terres qu'il exploite, et une *part concédée,* exploitée par un esclave ou un affranchi qui leur paye une redevance : l'économie ainsi établie préfigure ce qu'on appellera au Moyen Age l'*économie domaniale*.

Les institutions politiques et administratives.

Dans l'ensemble, les rois barbares ont d'abord conservé les cadres administratifs du Bas-Empire : maître des offices, questeur du palais, préfet, etc. Puis le système a été modifié pour s'adapter aux circonstances nouvelles : un exemple en est donné par l'évolution des institutions franques.

● *La hiérarchie administrative.* L'unité administrative est ce que les Romains appelaient la *civitas*. Elle est administrée par un comte *(grafio)* et divisée en districts de moindre importance, occupés militairement par une centaine de guerriers commandés par un centenier *(centenarius* ou *thunginus)*. Le district, quand il est grand, s'appelle un *pays (pagus)* : au Moyen Age, ce sera le *comté*. Les *comtes* (et leurs suppléants les *vicomtes*) sont appelés des *markgrafs* — margraves ou marquis — dans les pays frontières, les marches. Sous les Carolingiens, les comtes et les marquis sont inspectés par les envoyés spéciaux du pouvoir central, les *inspecteurs royaux (missi dominici)*.

● *La justice.* Initialement, elle est rendue par l'assemblée du peuple sur la « montagne du jugement » *(malberg)*. Présidée par le centenier, puis par les comtes assistés de notables, les échevins, ces cours de justice, extrêmement démocratiques au départ, perdent peu à peu ce caractère ; le peuple n'y joue plus qu'un rôle accessoire : la justice du groupe est devenue la justice du seigneur.

Sur le plan général, la disposition germanique la plus importante est celle du *wergeld* (prix du sang). En cas de meurtre, par exemple, la famille du coupable est tenue de payer une certaine somme (plus ou moins importante selon la qualité de la victime) à la famille du mort. Dans un procès, l'accusé peut se défendre soit en faisant le serment qu'il n'est pas coupable et en le garantissant par la parole de certains notables (les cojureurs), soit en se soumettant au Jugement de Dieu (en allemand *Urtheil*, qui a donné *ordalie*). Parmi les ordalies, citons : le duel judiciaire (le vainqueur gagne le procès), l'épreuve du fer rouge (l'accusé saisit à pleine main un fer rouge : si, au bout d'un certain délai, ses plaies guérissent, il est considéré comme innocent) et celle, analogue, de l'eau bouillante.

Peuples	Nom de la Loi	Époque de la rédaction	Observations
WISIGOTS	*Code d'Euric*	v. 470-480	Très inspiré du droit romain.
BURGONDES	*Loi gombette* (établie par le roi Gondebaud)	v. 500	Très inspirée du droit romain.
FRANCS SALIENS	*Loi salique* (en 65 titres)	v. 507-511	La plus célèbre des lois barbares. Concerne notamment la procédure du droit privé. Les assemblées judiciaires *(mallum)* se tenaient sur une colline *(berg)* : ces deux mots ont donné *malberg,* terme qui entre dans les formules officielles prononcées par les partis lors des jugements (ces formules apparaissent dans des gloses dites *gloses malbergiques)*. La disposition la plus célèbre de la *loi salique* est celle qui interdit la transmission de l'héritage par les femmes.
LOMBARDS	*Édit de Rothari*	643	Malgré sa date tardive, cette loi est restée dégagée d'influence romaine.
FRANCS RIPUAIRES	*Loi ripuaire*	VIIIe siècle	Loi salique combinée à des dispositions ecclésiastiques et romaines pour l'usage des Austrasiens : c'est un produit composite et non une source pure de droit germanique.

Les monuments du droit barbare.

Conclusion générale.

Les « Barbares », en faisant exploser l'empire romain d'Occident, ont contribué à la fondation de l'Europe moderne : les Wisigots ont préparé — assez schématiquement il est vrai — l'Espagne ; les Francs ont transformé la Gaule et bâti un empire qui, en incorporant sous Charlemagne la Germanie, le pays des Alamans et des Bavarois, donnera à la future Europe son unité. Une œuvre analogue est accomplie par les Anglo-Saxons en Bretagne.

La victime de ce tourbillon militaire et politique fut l'Italie où Justinien détruisit un royaume (celui de Théodoric) sans rien y mettre à la place. A partir du VIIe siècle, le cœur de l'Occident n'est plus Rome, ni Ravenne ; il faut le chercher du côté des « palais » mérovingiens, au-delà de la Loire, dans des pays qui ne sont pas méditerranéens.

Le transfert du centre de gravité politique de l'Europe est lié à une transformation profonde de la vie économique de l'Occident. Les rois barbares n'ont pas su faire fonctionner le système fiscal de l'empire romain ; à partir du VIe siècle, ils sont obligés d'accorder l'immunité en matière d'impôts à des privilégiés qui, sur leur domaine, se substituent à l'État : on passe progressivement au *régime de la propriété seigneuriale.* Quand, au VIIe siècle, la Méditerranée deviendra pour l'Europe une mer ennemie, les ports, le commerce, les villes vont, à leur tour, péricliter ; le continent se referme sur lui-même, sur ses *manoirs* et, bientôt ses châteaux forts. C'est pourquoi certains historiens ont pensé que le point de départ du Moyen Age européen n'est pas la déposition de Romulus Augustule, en 476, mais ce passage d'une économie méditerranéenne à une économie continentale.



Phot. Jeanbor. Coll. Poindessault.

La louve allaitant Rémus et Romulus.

ROME

De l'an 753 av. J.-C., date traditionnelle de la fondation de Rome par Romulus, à l'an 476 après J.-C., date de la déposition du dernier empereur romain d'Occident, Romulus Augustule, soit pendant douze siècles — à peu près l'intervalle de temps qui nous sépare des derniers Mérovingiens — se déroule l'histoire romaine. Il était impossible, dans le cadre de cette encyclopédie, de faire — même brièvement — le tour d'une question aussi vaste et aussi importante. Nous avons donc pris délibérément le parti de renoncer, plus qu'en aucun autre chapitre peut-être, à l'énumération des événements ou, comme disent les historiens, à l'*événementiel.* Nous conseillons à nos lecteurs de se reporter fréquemment aux tableaux 13 et 14 de l'*Annexe.* L'un résume la chronologie des faits, l'autre donne, par ordre alphabétique, la liste des principaux termes relatifs à la civilisation romaine (titres, fonctions, grades, etc.) : ce renvoi à l'*Annexe,* établi une fois pour toutes, nous évitera d'alourdir notre exposé de définitions, de rappels, etc.

L'ENTRÉE DE L'EUROPE DANS L'HISTOIRE ET LES ORIGINES DE ROME.

L'Europe à la veille de l'histoire.

Le retard de l'Europe.

Vers l'an 5000 av. J.-C., dans le golfe Persique, dans le delta du Nil, dans la basse vallée de l'Indus, existent déjà des « villages » d'agriculteurs et d'éleveurs qui sont à l'origine des grandes civilisations orientales. En Europe, à la même époque à peu près, l'homme des cavernes tend à disparaître. Il y a des paysans, des potiers, des colporteurs, et non plus des « bêtes verticales » ; les premières agglomérations humaines apparaissent (par exemple en Bourgogne, dans le Camp de Chassey). Mais, alors qu'au Moyen-Orient la civilisation allait prendre les dimensions que l'on sait (Égypte et Mésopotamie), rien de semblable ne s'est produit en Europe où l'on peut dater comme suit les principales étapes de l'humanité :

Nom des périodes préhistoriques	Dates approximatives av. J.-C.	État de la civilisation en Europe centrale et occidentale	Extrême-Occident (Europe atlantique)
Fin de l'âge de pierre, âge du cuivre.	vers 2000	Villages sur pilotis (palafittes) au bord des lacs alpestres (cités lacustres).	Civilisation des Mégalithes (Dolmens).
Age du bronze ancien.	vers 1800	Apparition du bronze (alliages de cuivre d'étain). Existence en Europe centrale (Danube, Illyrie) de peuples dont la céramique est caractéristique (décoration à bandes ou à spirales).	
	vers 1500	Poignards espagnols à lame triangulaire colportés vers la Gaule, l'Italie et l'Allemagne. Toutes les civilisations de cette période inhument leurs morts.	
Age du bronze récent.	vers 1300	Établissement de peuples qui *incinèrent* leurs morts, conservant leurs cendres dans des urnes (peuples dits des champs d'urnes) en Lusace, en Silésie et dans la plaine hongroise.	
	1300-1200	*teurs.* Ils utilisent le cheval (races *Tarpan*) et des chars de guerre (invasion indo-européenne). et des chars de guerre (invasion indo-européenne).	
	1200	Installation des Italo-Celtiques (branche des Indo-Européens) en Europe occidentale.	
Age du fer.	1000	Apparition du fer (civilisation dite de Hallstatt parce que c'est en ce lieu qu'on a découvert pour la première fois une nécropole de l'âge du fer).	

L'Italie.

Si l'Europe est en retard sur l'Orient, l'Italie préhistorique est en retard sur l'Europe ; lorsque les Indo-Européens surgissent dans les Alpes, à la fin du deuxième millénaire av. J.-C., l'Italie en est encore à l'âge du cuivre, c'est-à-dire qu'elle a, en gros, deux mille ans de retard sur ses concurrents qui n'auront, en fait, qu'à s'y installer.



Phot. Lénars. Atlas Photo.

Civilisation néolithique des nouraghes, à Barumini en Sardaigne.

Voici les principales étapes de la préhistoire italienne.

● *Avant 2500 av. J.-C.,* les civilisations préhistoriques de l'Italie sont pauvres et sans comparaison avec les brillantes civilisations de l'Europe occidentale. A l'âge du cuivre (vers 2500), il y avait sans doute, dans le nord de l'Italie, des hommes qui enterraient leurs morts en position allongée ou accroupie et qui vivaient surtout de l'élevage. C'est vers l'an 2000 qu'apparaissent les premiers éléments de cette civilisation indigène qu'on appelle la civilisation *apenninique.* A ces premiers habitants de l'Italie, les Anciens avaient donné le nom de *Ligures*.

● *Après 1500 av. J.-C.,* à l'âge du bronze, arrivent en Italie les Indo-Européens (branche italo-celtique). Ils construisent des villages sur pilotis (les *terramares*) et incinèrent leurs morts (champs d'urnes). A la même période, on retrouve le rite d'incinération dans le sud de l'Italie (ce qui n'est pas encore expliqué d'une façon satisfaisante par les préhistoriens).

● *Vers l'an 1000,* une deuxième vague de peuples incinérants s'installe de part et d'autre de l'Apennin; cette civilisation est connue surtout par la station de Villanova, près de Bologne; c'est pourquoi on l'appelle civilisation *villanovienne.* Les nouveaux venus savent se servir du fer, chassent les habitants des terramares de la plaine du Pô et s'y installent, ainsi que vers l'Étrurie et l'Apennin où ils s'établissent sous le nom d'*Ombriens.* L'apogée de cette civilisation villanovienne se situe aux environs de l'an 700 av. J.-C. Une civilisation voisine, mais inhumante, la *Fossakultur* (civilisation des tombes à fosses), apparaît en Italie méridionale : les *Lucaniens* et les *Samnites.*

● *A la fin de l'âge du bronze,* à peu près dans le même temps, des peuples, refoulés des Balkans par les Indo-Européens, envahissent la côte adriatique de l'Italie ; ce sont les *Illyriens* (on les retrouve sur la côte dalmate, de l'autre côté de l'Adriatique).

● *Au VIIᵉ siècle,* enfin, les Étrusques s'installent en Toscane (voir ci-dessous).

Le monde méditerranéen : Sicile, Sardaigne, Corse.

● *La Sicile* nous intéresse à partir de l'âge de la pierre polie (néolithique) vers l'an 3000. On y a retrouvé :

— une période dite *présicule* (couteaux de pierre, céramique incisée, inhumation en posture accroupie) ;

— puis une période *sicule* vers l'an 2000 (tombes collectives à voûte, dites *tombes à forno,* céramique rouge) ;

— vers 1400-1200, une *deuxième période sicule,* très prospère, marquée par l'influence mycénienne (voir p. 95).

● *La Sardaigne* entre dans l'Histoire à l'âge du cuivre ; elle a subi l'influence de l'Occident espagnol et de l'Orient. On y rencontre, à partir du IIᵉ millénaire, deux catégories de monuments : des constructions mégalithiques (dolmens) qui ressemblent aux dolmens des civilisations atlantiques (influence espagnole), et des *tours à étages,* voûtées en encorbellement, qu'on nomme des *nouraghes,* contemporaines de la civilisation mycénienne. Le peuple sarde avait, semble-t-il, une vie religieuse très développée dont les anciens Romains semblaient avoir quelque connaissance.

● *La Corse préhistorique.* La préhistoire corse est une science récente, dont on ignorait presque tout il y a vingt ans. Les plus anciennes traces d'une installation humaine remontent au IVᵉ millénaire avant J.-C.; dès l'an 3000 avant J.-C. apparaissent des mégalithes *(menhirs-stèles),* bientôt transformés en *statues mégalithiques.* Au IIᵉ millénaire avant J.-C., l'île est envahie par les *Torréens,* peuple qu'on identifie maintenant avec un des Peuples de la mer, les Shardanes (v. p. 25 le tableau nº 6) qui ont envahi l'Égypte au XIIᵉ siècle. Les premiers rapports avec le continent (Italie) ont lieu vers l'an 1000; les Mycéniens créeront leurs premiers comptoirs peu après (il y a, dans l'*Odyssée,* une description du golfe où vivent les Lestrygons, qui évoque irrésistiblement le golfe de Bonifacio).

Enfin rappelons que, vers le XIᵉ siècle, les Phéniciens ont établi des comptoirs en Europe, et que, vers le VIIIᵉ siècle, les Grecs fondent des colonies en Italie du Sud et en Sicile (le plus ancien établissement grec est celui de Pithécusses près d'Ischia, fondé vers 775 av. J.-C.). Les étapes de la colonisation grecque sont indiquées à la p. 97.

Les Étrusques.

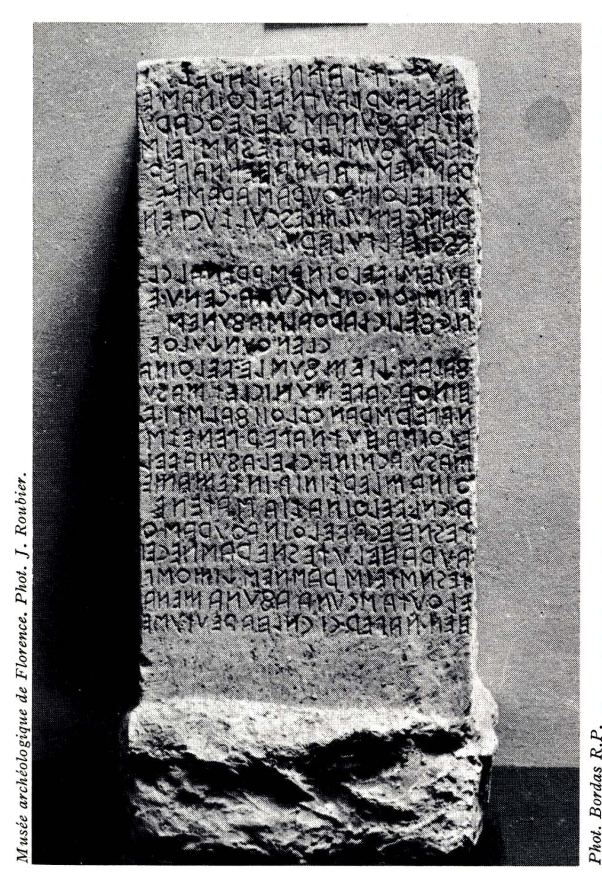
Au VIIIᵉ siècle apparaît brusquement, en Toscane, une civilisation brillante qui exercera une grande influence culturelle sur les peuples du Latium et notamment sur Rome : la civilisation des *Étrusques.*

Les origines des Étrusques.

Plusieurs hypothèses ont été formulées en ce qui concerne l'origine de ce peuple.

● *Pour les Anciens,* les Étrusques venaient d'Asie Mineure (de Lydie) ; sous la conduite d'un certain Tyrrhénos, fils d'un roi lydien, ils seraient partis de Smyrne et auraient accosté en Italie vers le XIIIᵉ siècle av. J.-C.

● *Certains historiens modernes* (par exemple Trombetti) ont voulu voir dans les Étrusques un peuple indigène installé en Italie avant l'arrivée des Indo-Européens, et qui se serait éveillé à la civilisation après des siècles de barbarie au VIIᵉ siècle av. J.-C. (Il resterait à expliquer pourquoi on ne trouve aucun signe avant-coureur de cette civilisation



Musée archéologique de Florence. Phot. J. Roubier.

Dans ce spécimen d'écriture étrusque, on reconnaît des caractères proches de ceux du grec (la lecture se fait de droite à gauche).



Phot. Bordas R.P.

Peinture étrusque. Les parois des tombes étrusques sont souvent ornées de fresques aux couleurs vives qui nous donnent de précieux renseignements archéologiques. Ici, une scène de banquet funéraire. (Tombe des Léopards à Tarquinies.)

étrusque : il est difficile de penser qu'elle est sortie du néant).

● *Enfin, on a pensé* (W. Helbig, à la fin du XIXe siècle) que les Étrusques étaient venus du nord et qu'ils auraient été parents des *Rhètes* (la Rhétie correspond à peu près au nord de la Lombardie, au Tyrol et aux Grisons).

● *Une découverte préhistorique récente* (en 1964, en Corse) a relancé le problème de l'origine orientale des Étrusques. On a découvert une statue qu'on rapproche des image des guerriers *Shardanes* (l'un des *Peuples de la Mer,* voir tableau no 6 de l'*Annexe*) qui avaient envahi l'Égypte vers 1300; si donc les Peuples de la Mer sont venus en Occident, ils ont fort bien pu aller jusqu'en Italie : les Étrusques descendraient alors de l'un d'eux (des *Tursha*).

La vérité est peut-être au confluent de toutes ces thèses. L'apport oriental semble maintenant certain, ce qui redonne un nouveau lustre à la légende des *Tyrrhéniens ;* mais qui sont ces « Tyrrhéniens » ? Il n'est pas interdit de penser à des peuples asiatiques en rapport avec la civilisation babylonienne (cf. le mot de l'historien français A. Piganiol : « La civilisation étrusque représentait en Italie comme un fragment de Babylone ») ; on pourrait donc imaginer, avec cet historien, le schéma suivant (*La Conquête romaine,* Paris, P.U.F., 1967, p. 60) :

> *Les marins de races mêlées qui fondèrent des établissements en Occident au VIIIe siècle, s'installèrent en Étrurie chez le puissant peuple des Villanoviens ; plus tard, ces premiers émigrants furent soumis à leur tour par des colons venus d'Asie Mineure, les Tyrrhéniens. Il faudrait donc distinguer en Étrurie, outre une population indigène barbare et pauvre, une couche d'envahisseurs septentrionaux venus du Danube, et deux flots de colons venus d'outre-mer.*

La langue étrusque.

On a parlé et sans doute écrit l'étrusque jusqu'au début de l'empire romain; cependant, il ne subsiste *aucun manuscrit en cette langue.* Par contre les fouilles ont mis au jour des milliers d'inscriptions (près de dix mille) utilisant un alphabet dérivé de l'alphabet grec. L'alphabet étrusque le plus ancien a été retrouvé dans une tombe à Marsiliana d'Albegna, gravé sur une tablette d'ivoire : il date des environs de l'an 700 av. J.-C.; il comprend 26 lettres.

Puisque nous connaissons l'alphabet, nous savons *lire* l'étrusque; mais nous sommes incapables de le *traduire.* Quelques mots ont pu cependant être lus, après de nombreux efforts : *Clan* (fils), *sec* ou *sex* (fille), *puia* (femme), *ati* (mère), *lupuce* (il est mort), *nefls* (neveu maternel ?).

a b g d e v z h th i k l m n s o p s q r s t u s ph kh

L'alphabet étrusque.

La civilisation étrusque.

Elle nous est révélée par les nombreux témoignages que l'archéologie a mis au jour.

● *L'expansion étrusque,* à partir du VIe siècle av. J.-C., est le fait de petits groupes de guerriers qui installent des petits postes fortifiés au sommet des collines, d'où ils commandent aux indigènes vaincus; de la fusion entre conquérants et conquis naissent sans doute des cités dont les plus importantes furent : Tarquinii (Tarquinies), Caere, Véii (Véies), Clusium, Pérouse, Volsinii, Volaterrae. Ces villes — indépendantes les unes des autres — formaient une confédération assez souple qui dominait le pays. L'Empire étrusque s'est agrandi jusqu'à l'embouchure du Tibre (il y eut à Rome, selon la tradition, des rois étrusques de 616 à 510, date de l'établissement de la république).



L'Italie primitive.
(En orangé : colonisation hellénique.)

Les Étrusques ont tenté aussi de progresser vers le sud (fondation de Capoue vers 524) et vers le nord (prise de Bologne en 525). Sur mer, ils se heurtent aux Phocéens dont ils battent la flotte au large d'Aléria, en Corse, et s'établissent dans cette île. Ils entretiennent aussi de très bonnes relations avec Carthage.

On voit qu'il s'en est fallu de peu que toute l'Italie ne tombe aux mains des Étrusques; et on peut se demander alors s'il aurait existé une civilisation romaine.


1


2


3

Photos Bordas R.P.

1. Peinture funéraire étrusque (tombe dite des « augures », à Tarquinies). La porte peinte est l'entrée de la demeure du mort; de part et d'autre de cette porte, deux hommes saluent le défunt, la main tendue, et font, en même temps, le geste rituel de l'affliction. 2. Les villes étrusques étaient des centres artisanaux où l'on travaillait, avec un art consommé, les métaux les plus divers (cuivre, fer, bronze, or ou argent) : ci-dessus, un pendentif. 3. Les Étrusques, comme les Égyptiens, ont construit pour leurs morts de grands tombeaux, richement décorés. Les cadavres étaient placés dans des sarcophages de pierre ou de terre cuite; les couvercles de ces cercueils étaient habilement ornés par les coroplastes (modeleurs d'objets en terre passés au four). L'homme et la femme dont on voit ici le haut du corps sont allongés sur un lit, comme pour un banquet. Remarquer l'allure physique particulière des personnages : yeux en amande, aspect trapu (les Étrusques avaient une apparence très différente des autres peuples italiques).

Mais, vers l'an 500, les Grecs de Cumes favorisent une révolte des peuples du Latium, les *Latins,* contre leurs maîtres étrusques. Alors commence le déclin de l'empire étrusque : sa flotte est détruite en 474 par les Syracusains, la Campanie tombe aux mains des Samnites (vers 440), et les Gaulois les chassent, vers 400, de la plaine du Pô. Les Étrusques deviennent les vassaux de Rome vers l'an 300 av. J.-C.

● *La religion et le culte des morts.* Le grand dieu des Étrusques s'appelle *Vertumnus ;* il change d'apparence avec les saisons : c'est un dieu « naturiste ». Mais le panthéon est dominé par une *triade : Tinia, Uni, Menrva* (on la rapproche de la triade romaine : Jupiter, Junon, Minerve). Les diverses cités étrusques semblent avoir vénéré plus particulièrement certaines divinités, qu'on peut rapprocher des divinités grecques (*Turms* = Hermès, *Maris* = Arès, *Turan* = Aphrodite, Héraclès, etc.). C'est par leur culte des morts que les Étrusques ont frappé l'imagination des Anciens. Ils croient à la survie et construisent dans le roc de somptueux tombeaux, décorés intérieurement de peintures et de sculptures remarquables, qui nous renseignent sur leur mode de vie. Leurs croyances sont du type macabre : les morts sont, à leur arrivée dans les enfers, assommés par le vieillard *Charon,* brûlés par le démon *Mantus,* tourmentés par le démon *Tukculcha* (bec d'aigle, oreilles d'âne, chevelure de serpents). Pour échapper à ces tourments, les morts quittent leur tombe et viennent à leur tour harceler les vivants qui les apaisent en faisant combattre des gladiateurs dont le sang, coulant sur les tombeaux, apaise les âmes des défunts.

On a pu aussi reconstituer quelques éléments de la cosmologie étrusque.

● *La divination.* Les Étrusques vivaient dans un univers de terreur ; craintifs et superstitieux, ils essayaient de se préserver du mal en observant les présages. Des livres sacrés, attribués à des personnages mythiques (Tagès), un enfant à la sagesse de vieillard, la nymphe Bègoè), enseignaient l'art de lire ces présages, de tracer des limites à un champ pour qu'il soit préservé aussi bien de la grêle que des ennemis, d'interpréter les grondements du tonnerre (*brontoscopie*). Les *haruspices* lisaient l'avenir dans les entrailles (notamment le foie) des victimes sacrifiées aux dieux : les origines babyloniennes de ces rites ne font plus guère de doute.

● *L'art étrusque.* La céramique toscane est caractérisée par le *bucchero* (terre noire, mate, qui a l'apparence du métal). Mais l'art le plus brillant des Étrusques est la peinture ; les compositions qui ornent les tombes sont d'une richesse rare. Quant à l'orfèvrerie, elle est surtout illustrée par les bijoux étrusques dont la technique poussée étonne encore les artisans modernes ; l'un des objets les plus fréquemment rencontrés est le *miroir sculpté.*

Les origines de Rome.

Les sources écrites de l'histoire romaine sont classées dans le tableau nº 15 de l'*Annexe.*

La légende.

● *Avant Rome : les Albains.* Virgile, Tite-Live et Cicéron ont rapporté la légendaire histoire de la formation de Rome. La guerre de Troie terminée, Énée — fils du Troyen Anchise et de Vénus — arrive après un long périple à l'embouchure du Tibre ; il épouse la fille du roi du Latium, Lavinia, s'allie au Corinthien Évandre et fonde la ville de *Lavinium.* Son fils Ascagne — appelé aussi Iule — fonde la ville d'*Alba Lunga,* Albe-la-Longue, au pied des monts Albains (voir la carte du Latium). Après lui, douze rois albains se succèdent, dont l'avant-dernier, Proca, est le père de deux fils : Amulius et Numitor. Numitor, qui était le plus âgé, succède à son père, mais Amulius, l'ayant détrôné, usurpe le trône et, pour mettre un terme à la lignée de Numitor, fait de la fille de celui-ci, *Rhéa Sylvia,* une vestale (les vestales étaient vouées au célibat). Le dieu Mars (dieu des combats), amoureux de Sylvia, s'unit à elle, et de cette union naissent deux jumeaux, Romulus et Rémus.

● *La légende de Romulus et Rémus.* Amulius fait jeter au Tibre les deux nouveau-nés, mais le fleuve, alors en crue, les rejette sur le rivage où ils sont recueillis par une louve qui les nourrit dans la grotte du *Lupercal.* C'est là que les recueillent Faustulus et Larentia, un couple de bergers qui les élève dans une cabane qu'on montrait dans l'ancienne Rome, la *cabane de Romulus.* Parvenus à l'âge d'homme, les deux jumeaux tuent leur oncle Amulius, replacent leur grand-père sur le trône d'Albe et décident de fonder une ville sur le mont Palatin. Pour savoir qui sera le fondateur, ils consultent les présages ; Rémus, le premier, aperçoit 6 vautours, mais aussitôt après, Romulus en aperçoit 12. Une dispute s'ensuit et Romulus tue Rémus (selon une autre tradition, Rémus se serait amusé à franchir les limites de la ville future, par dérision, et Romulus l'aurait tué en disant : « Ainsi périsse quiconque franchira mes murailles ! »). La limite de la cité qui devait dominer le monde est tracée avec une charrue traînée par une vache blanche et un taureau blanc. Pour peupler sa ville, Romulus ouvre sur le Capitole un *asile sacré* où se réfugient des esclaves, des fuyards, etc. ; il organise l'enlèvement des jeunes filles sabines, au cours d'une fête célébrée en l'honneur du dieu souterrain Consus. Après une guerre rapide, Romulus et le roi sabin Tatius décident de régner en commun sur leurs deux peuples réunis. Par la suite, Tatius sera assassiné, et Romulus, seul roi de Rome, disparaît mystérieusement dans un nuage, au cours d'une revue militaire. Les Romains en firent alors un dieu et l'appelèrent désormais Quirinus.

● *Les rois de Rome.* Après lui, six rois de Rome se succèdent : Numa Pompilius (d'origine sabine) aurait organisé la religion, conseillé par la nymphe *Égérie ;* Tullus Hostilius fait la guerre contre Albe (combat des Horaces, pour Rome, et des Curiaces, pour Albe) ; Ancus Martius construit le port d'Ostie et le fameux pont Sublicius, sur le Tibre (pont entièrement en bois, qui n'était réparé que par des outils de bois). Les trois derniers rois sont étrusques : Tarquin l'Ancien importe à Rome les insignes des magistrats étrusques, construit le temple de Jupiter Capitolin, un cirque et un grand égout (la *cloaca maxima*) ; Servius Tullius entoure la ville d'une muraille, la divise en quatre quartiers et répartit la population en cinq classes sociales, en fonction de leur fortune. Tarquin le Superbe, enfin, impose sa tyrannie au Latium. Le viol d'une Romaine, Lucrèce, par le fils de Tarquin, déclenche une révolution dirigée par Lucius Junius Brutus, qui abolit la royauté et instaure la république en 510.

Ce qu'a pu être la vérité historique.

Cette vérité, cachée sous la légende, est bien difficile à cerner ; grâce aux fouilles des archéologues, on peut maintenant envisager les origines de Rome de la façon suivante. Il existait, sur les collines du Latium, toute une série de villages occupés soit par des éléments autochtones (civilisation apenninique ?), soit par des éléments indo-européens (on rencontre en effet, mêlés, les deux rites mortuaires : inhumation en position accroupie et incinération). On peut penser que les pasteurs indo-européens établis sur le mont Palatin ont dominé les indigènes de l'Aventin (les Sabins de la légende), et que ce dualisme initial est à l'origine de la future division des Romains en *patriciens* et *plébéiens.*

Quoi qu'il en soit, les villages du Latium ont été groupés en confédération — à la manière étrusque — au VIIe siècle. Il n'est pas impossible que ce soit précisément à l'instigation des Étrusques eux-mêmes, qui auraient alors tracé l'enceinte entourant les sept collines, la première enceinte de Rome : ainsi faudrait-il placer la création de Rome aux alentours de l'an 600 av. J.-C. (et non en 753 comme le fait la tradition).

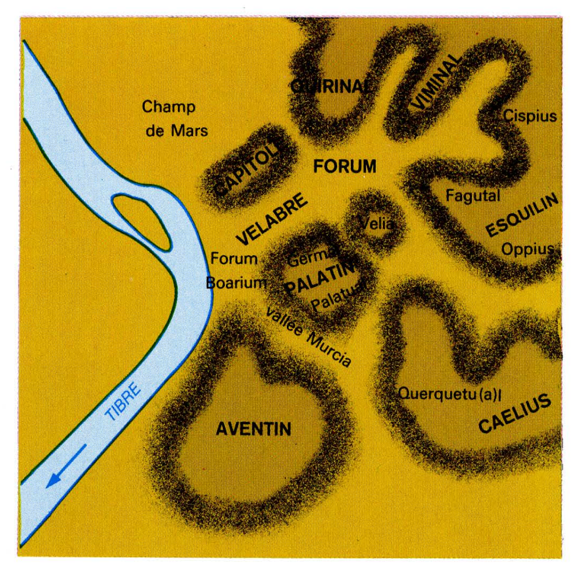
La fortune de cette ville — qui n'a peut-être pas encore de nom lorsque les Étrusques réunissent les villages des collines — est due indiscutablement à sa situation : l'estuaire du Tibre attire les marchands, le pont Sublicius, qui permet de franchir le Tibre, attire les pasteurs qui cherchent une voie de transhumance : c'est la seule voie de passage entre le nord et le sud dans cette région. Dès le VIIe siècle, les marchands orientaux s'intéressent à ce marché romain : c'est le début d'un destin fabuleux. Avec les marchandises, pénètrent dans le Latium des dieux et des rites : nous verrons combien est composite la religion romaine primitive (voir p. 79).

Avant les Étrusques, les pasteurs indo-européens installés sur le mont Palatin ont une organisation sociale qui ressemble à celle des Achéens (ou même des Celtes), c'est-à-dire des autres rameaux aryens voisins. Après l'unification étrusque — qui correspond dans la légende aux trois derniers rois de Rome — les institutions se transforment : la *répartition aristocratique* des individus en races, phratries, tribus, etc., est remplacée par une répartition *censitaire,* c'est-à-dire qui tient compte de la fortune et non de la naissance. Les Étrusques introduisent une nouvelle magistrature, de nouvelles habitudes religieuses ; ils contribuent à établir les fondements complexes de la future grande société romaine. Le lecteur trouvera des renseignements relatifs aux institutions romaines primitives p. 74 et 77.

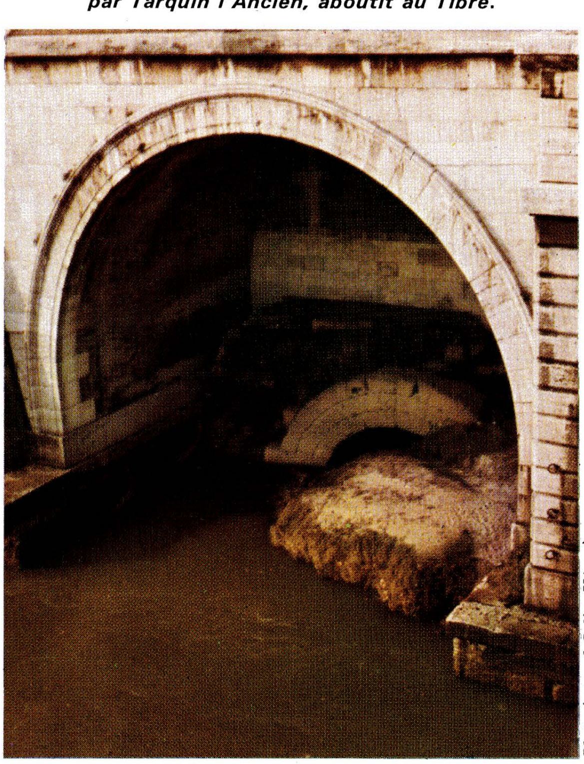
Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'une des plus anciennes inscriptions romaines connues est portée par un vase de type corinthien, remontant à l'an 520 environ av. J.-C., le *vase de Duenos.* Déchiffrée par Einar Gjerstad, dont les travaux archéologiques sur la Rome primitive font autorité, cette inscription est très futile : le vase contenait des produits de beauté, et l'on peut lire sur ses parois :

> *Ta bonne amie ne sera pas aimable pour toi, si tu ne la séduis en t'aidant de mon secours. C'est un homme de bien qui m'a fabriqué pour une bonne intention et pour un homme de bien. Que ce ne soit pas un méchant qui me donne* (A. Piganiol, *op. cit.* p. 108).

Un de nos premiers documents sur la ville héroïque qui a conquis le monde occidental, est une sorte de prospectus publicitaire pour quelque pommade... !

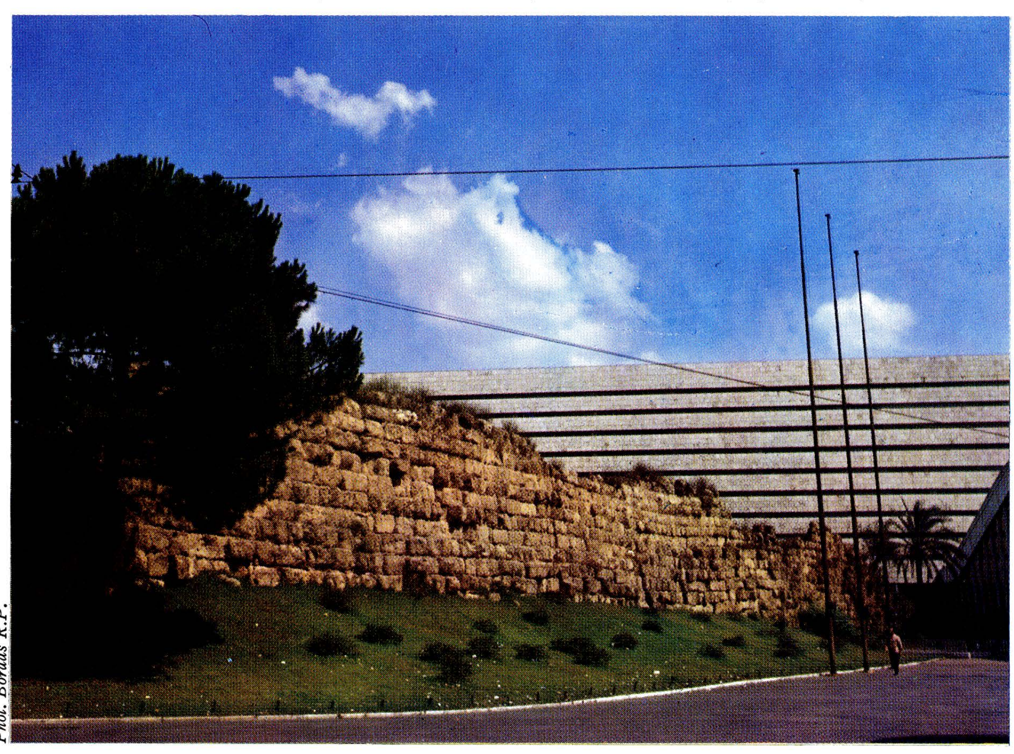


Rome et le Latium. Rome n'a longtemps commandé qu'à un petit territoire. Elle a été maîtresse du Latium, c'est-à-dire du territoire peuplé de tous les Latins, seulement à la fin du IVe siècle.



La Cloaca Maxima. ***Ce gigantesque égout, construit par Tarquin l'Ancien, aboutit au Tibre.***

Phot. Armand Colin. Véronèse.



La muraille dite de Servius Tullius (IVe siècle av. J.-C.). Un des nombreux vestiges des remparts de Rome, sur l'emplacement de ceux que l'on éleva à l'époque étrusque.

Phot. Bordas R.P.

Phot. Roger-Viollet.

Delenda est Carthago.
La phrase terrible de Caton n'est pas restée sans écho : en 146, il ne restait plus de la cité qui avait régné sur la Méditerranée qu'un tas de cendres et de ruines. (Thermes d'Antonin.)

LES CARTHAGINOIS.

L'importance de la colonie phénicienne de Carthage dans le monde méditerranéen occidental n'a pas besoin d'être soulignée : grande rivale de Rome, dont elle faillit abattre la puissance au cours des *guerres puniques,* son histoire recouvre près de sept siècles : de 814 av. J.-C., année de sa fondation, à 146 av. J.-C., année de sa destruction par les Romains.

L'histoire de Carthage.

Elle est surtout connue par les écrits des Grecs et des Latins; l'archéologie n'a fourni à peu près aucun texte véritablement historique (la langue sémitique des Carthaginois s'écrivait à l'aide d'un alphabet de type phénicien).

Les origines.

Selon la légende, Elissa (ou Didon), fille du roi de Tyr Mattan (ou Moutto?), devant l'ambition de son frère Pygmalion, s'enfuit de Tyr avec un groupe de Phéniciens et, après une escale à Chypre, aborde sur la côte africaine, en un lieu où devait déjà exister un établissement phénicien rudimentaire, à quelques kilomètres d'une autre colonie phénicienne, Utique. Elissa baptise ce lieu *Qart-Hadasht* (en phénicien : « nouvelle ville »), d'où le nom de Carthage. On raconte que le chef des indigènes (sans doute des Berbères) du lieu lui avait promis autant de terres qu'en contiendrait la peau d'un bœuf. En astucieuse phénicienne qu'elle était, Elissa découpa la peau du bœuf en fines lanières et fit entourer ainsi un vaste terrain sur lequel fut bâtie la ville. Elle se serait ensuite jetée dans un bûcher pour ne pas céder aux instances d'un certain Hiarbas qui voulait en faire son épouse (son premier mari, Acherbas, avait été assassiné par Pygmalion).

Avec l'aide officielle de Tyr, la colonie phénicienne devint très vite prospère; lorsque la métropole disparut sous les coups des Assyriens et des Perses, Carthage devint la *cité-leader* du monde phénicien occidental. Elle fonda d'ailleurs elle-même une colonie importante au VIIe siècle (Ibica) et installa des comptoirs en Sicile, en Sardaigne et à travers toute la Méditerranée occidentale (voir carte ci-contre).

Ascension et chute de Carthage.

De 535 à 450 av. J.-C., une famille carthaginoise tient en ses mains la destinée de la ville : c'est la famille des *Magonides.* L'arrivée des Grecs en Sicile provoqua un recul des Carthaginois, qui partagèrent en particulier l'île avec les nouveaux arrivants. La véritable rivale de Carthage en Méditerranée fut Rome qui visait l'annexion de la Sicile. A propos d'un conflit entre Messine (soutenue par Rome) et Syracuse (soutenue par Carthage) éclate la première *guerre punique* (264-241 av. J.-C.), suivie de la deuxième guerre punique (219-202 av. J.-C.) et de la troisième guerre punique (149-146 av. J.-C.). Voir p. 72 le résumé des principaux épisodes de cette lutte où s'illustrèrent, du côté de Carthage : Hamilcar Barca, Hannibal et Hasdrubal, et, du côté romain : Regulus, Fabius Cunctator, Scipion l'Africain et Scipion Émilien. Carthage fut rasée, après un siège où l'on combattit rue par rue, maison par maison, en 146 av. J.-C.

Masque carthaginois, en pâte de verre, utilisé comme amulette.



Tunis. Musée du Bardo. Phot. R. P.

La civilisation carthaginoise.

La religion.

● *Les Carthaginois* ont conservé quelques éléments fondamentaux de la religion cananéenne; on a retrouvé des rites très voisins de ceux qui sont décrits dans les textes religieux de Ras Shamra (voir p. 27) et qui remontent au IIe millénaire av. J.-C. Dans de nombreux temples, remplis d'ex-voto, de stèles, d'objets cultuels en or, etc., les prêtres *(Kohen)* et les prêtresses, dont le costume comportait une robe de lin transparente, célébraient un culte que nous connaissons mal. Nous ignorons s'il y avait des fêtes rituelles, comme en Phénicie; par contre nous savons que les sacrifices étaient *tarifés*, ce qui n'a rien d'étonnant chez les descendants des Phéniciens, déterminant la part respective du prêtre et du laïc qui offrait le sacrifice. Les principaux actes rituels sont : l'*holocauste* (offrande entièrement consumée par le feu), le sacrifice expiatoire (très voisin de celui des Hébreux) et la communion. Il faut mettre à part les sacrifices humains, *l'offrande du premier-né*, d'origine cananéenne; les enfants offerts ainsi à Baal étaient brûlés et leurs cendres conservées dans des urnes qui ont été retrouvées dans de vastes cimetières (le *tophet* — « lieu sacré » — de Salammbô, à l'ouest de la ville).

● *Principales divinités carthaginoises :*

— *Tanit :* c'est la Grande Déesse (en phénicien : *Élat;* Tanit est un nom d'origine africaine). Elle est indiscutablement, avec Baal Hammon, à la tête du panthéon carthaginois.

— *Baal Hammon :* équivalent masculin de Tanit, les Grecs l'ont identifié avec Zeus; c'est un dieu de caractère solaire, que les Romains adorèrent plus tard sous le nom de Saturne (notamment à Dougga, entre Carthage et Constantine). C'est à Baal Hammon qu'étaient immolés les premiers-nés de Carthage.

— *Eshmoun* : son temple était situé sur une colline (Byrsa); les Anciens l'ont par la suite identifié avec Esculape.

— *Melkart :* c'était le Grand Dieu tyrien (Baal Melkart) identifié plus tard par certaines traditions avec Héraclès.

On rencontre aussi chez les Carthaginois la plupart des dieux et déesses phéniciens : Astarté, Saphon, etc.

Les institutions.

Nous en ignorons les aspects primitifs. A partir du IVe siècle, il y a à Carthage deux assemblées (un *Sénat* de 300 membres et un *Conseil* composé de sénateurs) et deux chefs élus tous les ans (les *suffètes*); les généraux sont élus par l'assemblée des citoyens (distincte du Sénat), qui tranche éventuellement entre le Sénat et les suffètes en cas de désaccord. Les auteurs anciens admiraient cette constitution qu'ils comparaient à celle de Sparte.

La société est très ouverte. C'est une société de commerçants et de navigateurs, où les femmes jouissent à peu près des mêmes droits que les hommes, où la monogamie est la règle matrimoniale. La population de Carthage a atteint, au moment de la troisième guerre punique, plusieurs centaines de milliers d'habitants; il n'y avait pas d'exclusive contre les étrangers qui obtenaient facilement la nationalité carthaginoise; le régime des esclaves est doux (mariage reconnu par la loi et affranchissement possible).

La richesse de la cité provient de son activité commerciale. Elle exporte du vin, des céréales, de l'huile d'olive, de la pourpre et des objets manufacturés (menuiserie très réputée, céramique, tissus brodés, parfums, bijoux, vaisselle, amulettes). Il y avait des hommes d'affaires carthaginois dans tous les ports de la Méditerranée; ils se chargeaient de toutes les tractations commerciales. La prospérité de Carthage était telle que les impôts y étaient à peu près inexistants (on ne les levait que dans des circonstances exceptionnelles); par contre les ports contrôlés par les Carthaginois exigeaient de tous les bateaux étrangers des droits énormes, qui contribuaient aussi à la richesse de la cité.

L'armée et la marine.

L'armée punique a fait trembler Rome. Elle comprend une infanterie légère, armée de courtes épées et de frondes (balles de terre cuite), une cavalerie bien développée par Hannibal, montée sur des petits chevaux qu'on appelle aujourd'hui des *barbes de Numidie*, des chars attelés, remplacés au IIIe siècle par des éléphants (une centaine en ligne, fonçant sur l'ennemi), et une artillerie possédant des catapultes et des boulets de fer.

La flotte punique, héritière de la flotte phénicienne, était composée de milliers de bateaux, appartenant à des armateurs et transformables en navires de guerre (transports de troupes le cas échéant). Ces bateaux étaient propulsés à la rame ou à la voile (poupe relevée, proue terminée par un éperon pour éventrer la coque des navires ennemis). La flotte de guerre proprement dite comprenait entre cent et deux cents galères, menées par deux ou trois rangées de rameurs.

Les Carthaginois, au IVe siècle av. J.-C., ont été les précurseurs des grands navigateurs du XVe et du XVIe siècles. Deux grands périples ont été accomplis. Le premier par un certain Himilcon, qui franchit Gibraltar et parvint sans doute jusqu'en Irlande; il est mal connu. Le second a été gravé sur bronze, dans le temple de Baal Hammon; il fut l'œuvre du roi Hannon (sans doute de la famille des Magonides) qui, après avoir établi les colonies puniques au Maroc, franchit Gibraltar, descendit vers le sud jusqu'au golfe de Guinée.

Les arts.

Nous ne savons pas grand-chose de l'architecture carthaginoise; les auteurs anciens nous ont cependant rappelé que les monuments officiels et les temples étaient particulièrement riches et imposants. La décoration n'en semblait pas très originale, d'après les quelques éléments qui ont pu être retrouvés par les archéologues et qui ont échappé aux destructions romaines.

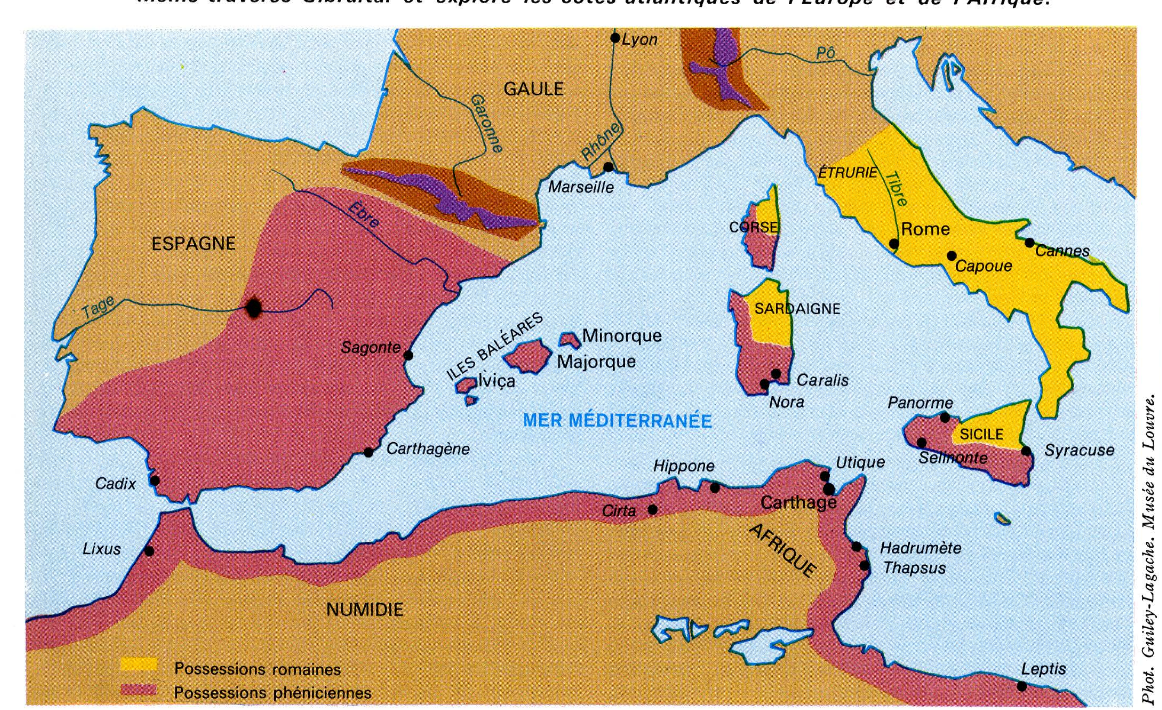
Lorsque les Carthaginois ne brûlaient pas leurs morts, ils les enterraient dans des chambres funéraires assez profondes, le corps enveloppé d'un linceul et placé dans un cercueil (sarcophage) de bois ou, exceptionnellement, de pierre ou de marbre.

S'il ne nous reste pratiquement rien de l'architecture et de la sculpture puniques, par contre les archéologues ont pu mettre au jour plus d'un millier de cippes (petits ex-voto funéraires) et des milliers de stèles portant une inscription dédicatoire ou un décor gravé. La décoration de ces stèles comprend en particulier un signe symbolique fréquent, nommé le *signe de Tanit* (voir photographie), qui est peut-être un emprunt égyptien. Parmi les autres symboles fréquemment rencontrés : le caducée, l'idole en forme de bouteille, le disque surmonté d'un croissant, la planète Vénus, etc. Certaines stèles comportent aussi des dessins animaliers (animaux de sacrifice) ou même des représentations humaines.

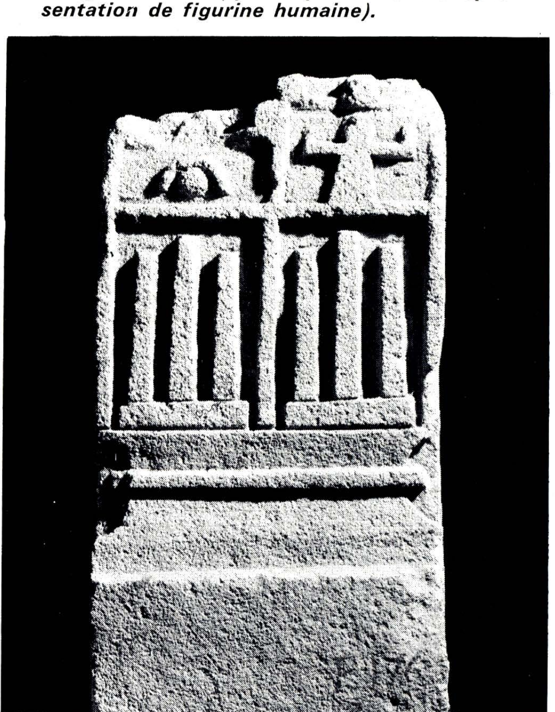
Mais c'est la céramique carthaginoise qui est certainement l'artisanat le mieux connu de cette civilisation. L'exportation en était importante, et on a découvert des échantillons de poteries puniques à travers toute la Méditerranée. Mais la terre cuite ne servit pas seulement à faire de la poterie; on a retrouvé un très grand nombre de petits récipients qui pouvaient contenir de l'huile où baignait une mèche (les *lampes carthaginoises*), des petites statuettes (de 10 à 20 cm de haut) représentant généralement des silhouettes féminines et enfin, production typiquement punique et particulièrement originale, des *masques* (voir photographie).

Nous ignorons le mobilier carthaginois; mais les bijoux (bracelets, colliers, pendentifs, bagues, etc.), la verrerie et les ivoires sont très abondants.

Les comptoirs carthaginois en Méditerranée.
Carthage, colonie de Tyr, a essaimé en Méditerranée; les navigateurs carthaginois ont même traversé Gibraltar et exploré les côtes atlantiques de l'Europe et de l'Afrique.



Stèle punique : remarquer, en haut et à droite, le signe de Tanit (qui est peut-être une représentation de figurine humaine).



Phot. Guiley-Lagache. Musée du Louvre.

PANORAMA SYNTHÉTIQUE DE L'HISTOIRE ROMAINE.

Se reporter au tableau n° 13 pour le détail chronologique des événements et au tableau n° 16 pour les renseignements biographiques.

Les débuts de la République et la conquête du bassin méditerranéen.

Les débuts de la République (509-275 av. J.-C.).

● *A l'intérieur,* après avoir chassé les Tarquins, la république romaine fait ses premières armes. La période est marquée par l'opposition sociale, politique et économique des *patriciens,* héritiers légitimes des cultes indo-européens, et qui seuls avaient le privilège de converser directement avec Jupiter en interprétant le langage des oiseaux *(auspices),* et les *plébéiens,* qui descendent peut-être des communautés indigènes dominées par les pasteurs indo-européens (voir p. 69). Les plébéiens, après de longues luttes politiques, obtiennent d'abord des protecteurs officiels, les *tribuns de la plèbe* (494-493 av. J.-C.), puis une législation écrite concernant le droit de propriété (la *Loi des XII tables* et les *décemvirs,* 451-449), enfin le droit d'accéder aux différentes magistratures et, en tout dernier lieu, au consulat (386). L'égalité politique réelle ne fut atteinte qu'en 321, après le désastre de *Caudium,* et l'égalité religieuse en l'an 300 (accès des plébéiens aux sacerdoces).Les grands hommes de cette période furent Cincinnatus, Décius, Camille.

● *A L'extérieur,* l'armée romaine fait la conquête de l'Italie : tour à tour les Latins (496, puis 340-338), les Étrusques (Camille vainqueur à Véies en 395), les Samnites, les Eques (458) et les Volsques (488-486) sont dominés. Ces conquêtes ne se font pas sans défaites; la guerre contre les montagnards samnites dura 50 ans et fut marquée par le désastre de Caudium (les *Fourches caudines,* 321) : vaincus, les Romains désarmés et dénudés passèrent sous le joug (une lance placée en travers de deux autres). C'est finalement en 283-282 que les coalitions du Latium seront définitivement vaincues. La conquête de l'Italie centrale avait été précédée d'une invasion gauloise en Italie (défaite de l'Allia en 390 et prise de Rome par les Gaulois).

La fin de cette période est marquée par la lutte contre Tarente, qui avait à sa solde Pyrrhus, roi d'Épire vainqueur à Héraclée (280) et à Ausculum (279). Ces victoires, dont Pyrrhus sortit plus affaibli que les vaincus, ne furent pas décisives et le roi d'Épire, battu finalement à Bénévent (275), repartit pour la Grèce.



Auguste, avec sa riche cuirasse dont les bas-reliefs évoquent la domination des peuples vaincus, avec Cupidon qui rappelle l'ascendance divine de la gens Julia, ressemble peu au portrait de Suétone : « ...Il ne mettait guère que des vêtements faits chez lui par sa sœur, sa femme, sa fille et ses petites-filles. »

La conquête de la Méditerranée (264-120 av. J.-C.).

● *C'est la politique extérieure* et les succès des légions romaines qui dominent cette époque, marquée notamment par les guerres contre Carthage (les trois *guerres puniques*). La première guerre punique débute en 264; elle a pour cause la rivalité entre Rome et Carthage en Sicile; les victoires navales de Myles (264) et des îles Ægates (241) donnent aux Romains la maîtrise de l'île, malgré les succès carthaginois sur le sol ferme, dus au génie militaire d'Hamilcar Barca (vers 247). En 238, Rome devient maîtresse de la Sardaigne et de la Corse. La seconde guerre punique débute en 219; elle a été *voulue* par le Carthaginois Hannibal, un des plus grands capitaines de l'Antiquité. Parti d'Espagne, franchissant les Pyrénées et les Alpes avec une armée redoutable (80 000 fantassins, les cavaliers numides — la Numidie est l'Algérie actuelle — et 37 éléphants) il inflige à Rome une série de défaites écrasantes : sur les rives de la Trébie (affluent du Pô), en 218, près du lac Trasimène en 217 (contre Flaminius) et enfin à Cannes en Apulie, le 2 août 216 (contre Varron et Paul Émile). Il reconquiert ensuite la Sicile et prend Capoue en 210. Rome sortit pourtant victorieuse de cette « guerre inexpiable », grâce au combat d'usure mené par le consul *Fabius Cunctator* (Fabius le Temporiseur); la Sicile est reconquise en 210-205 (mort d'Archimède au siège de Syracuse en 212), les frères Scipion harcèlent les Carthaginois en Espagne et le fils de l'un d'eux, Publius Cornelius Scipion, âgé seulement de 24 ans, reconquiert l'Espagne du Sud (Andalousie) et, après la *victoire du Métaure* (207), obtenue par les consuls romains, passe en Afrique en 204. Allié au Numide Masinissa, Scipion l'Africain écrase Hannibal à la bataille de Zama en 202 : Carthage devient vassale de Rome. La troisième guerre punique fut déclenchée en 149 par Caton, obsédé par sa haine contre Carthage (il terminait tous ses discours par la même phrase : *Delenda est Carthago* : « Carthage doit être détruite »); prétextant une rupture du traité de 201, les Romains débarquent en Afrique sous le commandement de Scipion Émilien (ne pas confondre avec le vainqueur de Zama), fils de Paul Émile; après un siège de trois ans, Carthage tombe en 146 entre les mains des Romains : elle fut entièrement rasée, ses habitants furent massacrés ou déportés. Parallèlement, les Romains achèvent la conquête de l'Espagne (Scipion Émilien prend Numance en 133) et s'installent en Provence.

La conquête romaine se fait aussi vers l'est : occupation de la Macédoine (Philippe V de Macédoine battu à Cynoscéphales en 197 et Persée à Pydna en 168, conquête définitive du pays en 148); puis la Grèce tout entière et, en Asie, le royaume de Pergame (129) tombent aux mains des légions romaines.

● *Conséquences de ces conquêtes.* Rome, victorieuse, imita la Grèce vaincue (naissance de la littérature latine). D'autre part, la classe des petits propriétaires — la classe moyenne romaine — ruinée et décimée disparaît; il ne reste plus à Rome que les riches et les pauvres. Les Gracques (Tiberius et Caius Gracchus, au pouvoir de 133 à 121) tentent, en vain, d'instaurer une *loi agraire* pour reconstituer la classe sociale des petits agriculteurs, indispensable à l'équilibre politique de la République; assassinés l'un après l'autre, leur tentative pour instaurer une république populaire à Rome échoue.

Le Haut-Empire et la paix romaine.

Les crises et les guerres civiles (120-27 av. J.-C.).

● *La situation politique,* pendant un siècle, va être désastreuse. Deux partis s'affrontent à Rome : le parti populaire (soutenu très souvent par des *chevaliers*) et le parti sénatorial, partisan d'une politique ferme et conservatrice, dirigé par l'aristocratie (les premiers fascistes?). Cette rivalité prend l'aspect — à certains moments — d'une véritable guerre civile; c'est l'époque des conjurations, des complots, des proscriptions et des massacres, certainement la plus désastreuse période de la république romaine : et cela dura 100 ans! Nous étudierons p. 84 cette période, dominée successivement par un général heureux à la guerre et malheureux en politique, Marius (consul en 107), le conservateur aristocrate Sylla (consul en 88), les consuls Pompée et Crassus (adversaires de Sylla), Cicéron — l'orateur — qui se vantait d'avoir sauvé Rome de l'anarchie en démasquant la conjuration de Catilina (63 av. J.-C.).

● *C'est l'époque où surgit,* à l'horizon de Rome, l'étoile de Jules César; associé à Pompée et à Crassus (premier *triumvirat,* 60 av. J.-C.), éloigné des affaires politiques par sa conquête de la Gaule (58-51), Jules César a l'ambition de réorganiser l'État romain, avec l'énergie d'un militaire toujours vainqueur. Triomphant de Pompée (Pharsale en 48, Thapsus en 46 et Munda en 45), il entreprend d'instaurer la monarchie à Rome; il est assassiné en 44 av. J.-C. par ses adversaires. La République est en sursis : Antoine (principal général de César), Octave (son neveu) et Lépide forment un second *triumvirat* (43 av. J.-C.) et se partagent l'Empire sans empereur qu'est le monde romain : Lépide se fait oublier en Afrique, Antoine prend l'Orient où il subit l'influence de la reine Cléopâtre, Octave se révèle un chef ferme et habile à la tête des légions d'Occident; il bat Antoine à Actium (31 av. J.-C.), et, seul maître du monde romain, devient en 27 av. J.-C. l'*empereur,* l'*Auguste* : avec l'instauration de cette nouvelle fonction (le *principat* et non pas la dignité impériale, voir p. 77) prend fin la période républicaine de l'histoire romaine.

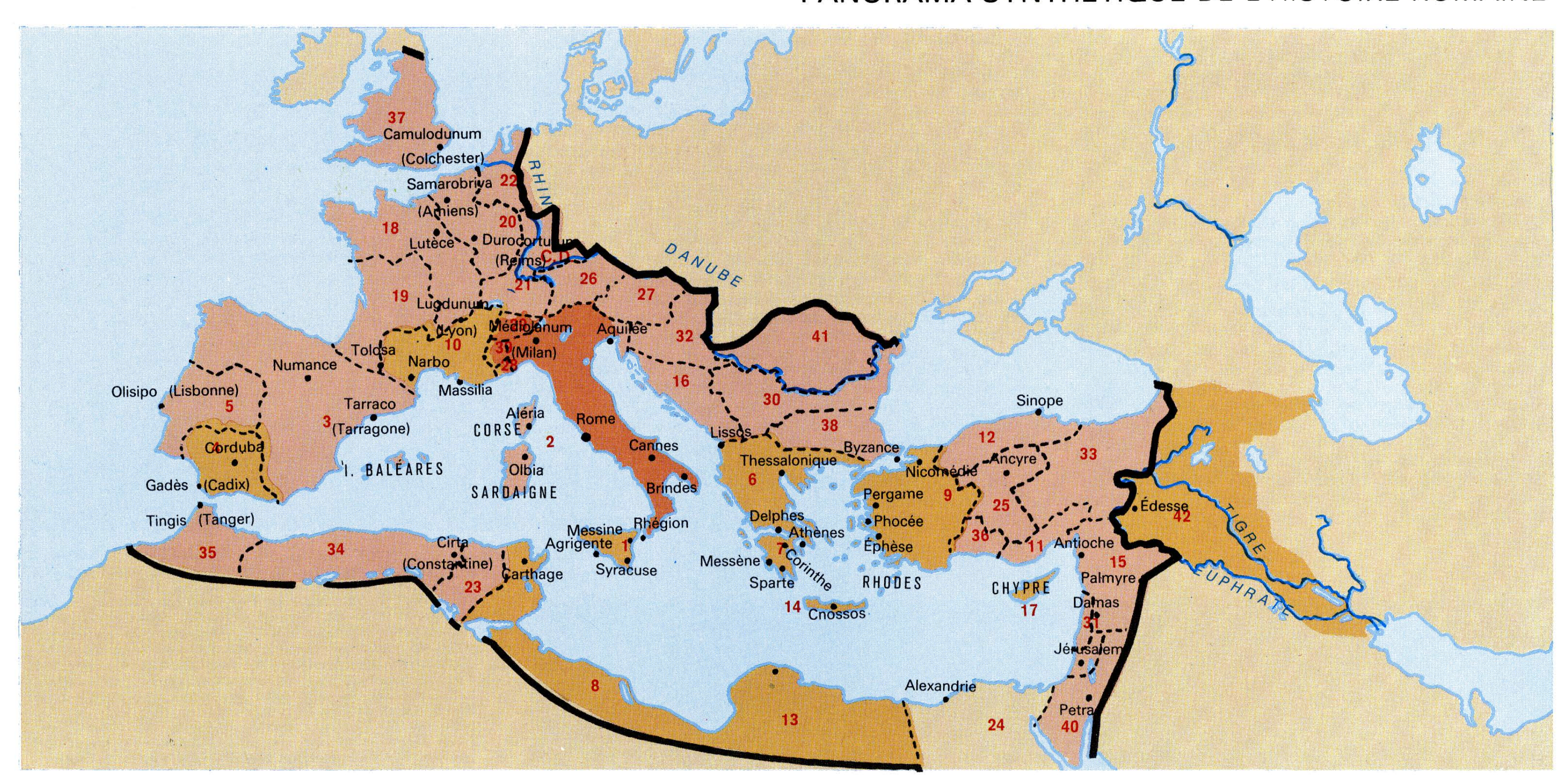
La paix romaine (27 av. J.-C.-192 apr. J.-C.).

● *Le siècle d'Auguste.* Octave Auguste refuse le titre de *dictateur* et ne consent qu'au terme — très républicain — de *princeps* (prince, c'est-à-dire « premier homme du Sénat »). Il cumule les magistratures républicaines traditionnelles (consulat, tribunat, etc.) avec de nouvelles fonctions correspondant aux institutions nouvelles qu'il met en place, en rapport étroit avec le pouvoir central (en fait : le sien) : il crée les *préfets,* les *procurateurs,* les gouverneurs des provinces impériales et les *légats* (chefs des légions). C'est sous Auguste que Rome atteint le sommet de sa gloire et de sa prospérité; la vie économique se développe, la ville devient — selon le mot d'Auguste — une « ville de marbre », alors qu'elle n'était qu'une « ville de brique », les écrivains du siècle d'Auguste (Tite-Live, Ovide, Horace, Virgile) ajoutent encore à son lustre. L'expansion romaine se fait alors aux dépens des Germains, vers le Rhin et le Danube, sous la conduite de chefs militaires comme Agrippa, Tibère, Drusus. Les guerres de Germanie se terminent mal par le massacre des légions du légat Varus, en l'an 9 apr. J.-C., par le Germain Arminius. Quand Auguste meurt, en août 14 apr. J.-C., le monde romain tout entier est en paix.

● *Les deux premiers siècles de l'Empire* sont marqués à l'intérieur par les mille intrigues de palais qui font de cette période de l'histoire romaine un roman de mœurs parfois atroces. Le pouvoir du *princeps* ne cesse de grandir, au détriment des institutions républicaines et du Sénat qui tend à ne plus jouer qu'un rôle de « figuration politique »; la vie économique est prospère, les impôts sont bien collectés et l'accession au *droit de cité,* à la fin de cette période, pour tous les hommes libres de l'empire romain, réalise enfin l'*unité romaine.*

Trois dynasties impériales se succèdent : la famille Julio-Claudienne (Tibère, Caligula, Claude, Néron) de 14 à 68, les Flaviens de 69 à 96 (Vespasien, Titus, Domitien), les Antonins de 96 à 192 (Trajan, Hadrien, Antonin, Marc Aurèle, Commode).

La vie intérieure est marquée également par l'évolution religieuse de l'empire romain (pénétration des religions orientales) et notamment par l'apparition du christianisme, persécuté par les empereurs, mais dont l'expansion est irrésistible (surtout dans les provinces orientales de l'Empire). Les grands écrivains de cette



Numéros des provinces dans l'ordre de leur conquête (quand il y a deux dates, la première est celle de la conquête, la deuxième celle de la formation de la province).

1. SICILE (241 av. J.-C.; 237 av. J.-C.). 2. SARDAIGNE-CORSE (238 av. J.-C.; 227 av. J.-C.). 3. TARRACONAISE (197 av. J.-C.; 27 av. J.-C.). 4. BÉTIQUE (197 av. J.-C.; 27 av. J.-C.). 5. LUSITANIE (197 av. J.-C.; 27 av. J.-C.). 6. MACÉDOINE (148 av. J.-C.). 7. ACHAIE (146 av. J.-C.; 27 av. J.-C.). 8. AFRIQUE PROCONSULAIRE (146 av. J.-C.). 9. ASIE (133 av. J.-C.; 129 av. J.-C.). 10. NARBONNAISE (120 av. J.-C.). 11. CILICIE (101 av. J.-C.). 12. BITHYNIE-PONT (74 et 63 av. J.-C.). 13. CYRÉNAIQUE (74 av. J.-C.). 14. CRÈTE (74 av. J.-C.). 15. SYRIE (64 av. J.-C.; 63 av. J.-C.). 16. DALMATIE (27 av. J.-C.). 17. CHYPRE (58 av. J.-C.; 22 av. J.-C.). 18. LUGDUNAISE (50 av. J.-C.; v. 16 av. J.-C.). 19. AQUITAINE (v. 50 av. J.-C.; v. 16 av. J.-C.). 20. BELGIQUE (57 av. J.-C.; v. 16 av. J.-C.). 21. GERMANIE SUPÉRIEURE (fin du Ier siècle apr. J.-C.). 22. GERMANIE INFÉRIEURE (fin du Ier siècle apr. J.-C.). 23. NUMIDIE. 24. ÉGYPTE (30 av. J.-C.). 25. GALATIE (25 av. J.-C.). 26. RHÉTIE (15 av. J.-C.). 27. NORIQUE (15 av. J.-C.). 28. ALPES MARITIMES (15 av. J.-C.). 29. ALPES PENNINES (14 av. J.-C.; IIIe siècle apr. J.-C.). 30. MÉSIE (9 av. J.-C.). 31. JUDÉE (6 av. J.-C.). 32. PANNONIES (107 av. J.-C.). 33. CAPPADOCE (18 apr. J.-C.). 34. MAURÉTANIE CÉSARIENNE (37 apr. J.-C.; 42 apr. J.-C.). 35. MAURÉTANIE TINGITANE (37 apr. J.-C.; 42 apr. J.-C.). 36. LYCIE-PAMPHYLIE (43 apr. J.-C.). 37. BRETAGNE (37 apr. J.-C.; 43 apr. J.-C.). 38. THRACE (37 apr. J.-C.; 46 apr. J.-C.). 39. ALPES COTTIENNES (v. 60 apr. J.-C.). 40. ARABIE (105 apr. J.-C.; 106 apr. J.-C.). 41. DACIE (107 apr. J.-C.). 42. MÉSOPOTAMIE (198 apr. J.-C.). C. D. CHAMPS DÉCUMATES (Ier siècle).

époque sont : Sénèque, Philon d'Alexandrie (qui écrit en grec, pour les Juifs de la *diaspora*), les poètes Perse, Lucain, l'historien juif Flavius Josèphe (qui écrit en grec), Pline l'Ancien, Quintilien, Pline le Jeune, Tacite, Suétone, le philosophe Épictète (esclave grec vivant à Rome), Juvénal, Aulu-Gelle, Lucien.

La décadence et le Bas-Empire.

Les premières crises et le début de la décadence de l'empire romain (192-337 apr. J.-C.).

● *Nous reviendrons sur la grande crise politique* que connaît l'Empire à la mort de Commode (192), p. 90; le principe de succession au principat n'ayant jamais été établi, ce sont les légions qui font et défont les empereurs. Les deux premiers successeurs de Commode (Septime Sévère, 193-211, et Caracalla, 211-217), obligés de s'appuyer sur l'armée, lui donnent un rôle qu'elle n'aurait jamais dû avoir : de 235 à 284, l'Empire va connaître un demi-siècle de complots, de guerres civiles, de désastres, tandis que l'appareil défensif et les fortifications qui protègent l'Empire sur les frontières (le *limes*) sont ébranlés par les premières incursions « barbares » (les Perses en Syrie et les Germains sur le Rhin et le Danube). Certaines provinces s'organisent en « empires provinciaux » indépendants, pour lutter contre ces premières invasions (Postumus, « empereur » des Gaules de 258 à 268, Odeynat et la reine Zénobie à Palmyre en 262-272).

● *Le redressement de la situation* est le fait des empereurs dits *illyriens* (en raison de leur origine). Aurélien (270-275) rétablit l'unité, Dioclétien (284-305) instaure le principe d'une division de l'Empire en quatre zones, avec quatre capitales : Milan, Trèves, Nicomédie et Sirmium (en Serbie). C'est le système dit de la tétrarchie (gouvernement à quatre) : Rome n'était plus la capitale de l'Empire. Le système de Dioclétien ne durera guère, et Constantin (305-337) redevient seul empereur absolu. Il se construit une capitale, *Constantinople* (inaugurée en 330).

● *Toutes ces transformations* ont un prolongement social : les villes perdent leur rôle économique, les grands propriétaires fonciers vivent en seigneurs tout-puissants sur leurs terres, cultivées par des *colons.* Le christianisme, encore combattu et persécuté sous Dioclétien, est reconnu officiellement par Constantin après la conversion de celui-ci (édit dit de Milan, 313) ; les hérétiques sont interdits de réunions (331) et des lois contre le divorce, d'inspiration chrétienne, sont promulguées (*Constitution de Constantin,* 311).

La fin du monde antique (337-476 apr. J.-C.).

Trois séries de faits ont marqué cette période qui se termine avec l'écroulement de l'empire romain d'Occident.

● *Les progrès du christianisme,* devenu religion d'État en 380 *(Édit de Théodose).*

● *Constantin meurt le 22 mai 337 ;* sa succession donne lieu à des usurpations, des partages, des querelles auxquels participe activement l'Église (les chrétiens orthodoxes admettant le *Credo de Nicée* s'opposant aux évêques hérétiques ariens). La fragile unité rétablie par Théodose (empereur en 379, seul empereur en 394, mort en 395) conduit au partage définitif de l'Empire en *Empire romain d'Orient* (Arcadius) et *Empire romain d'Occident* (Honorius). Le premier durera jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs (1453) et nous verrons à quel moment il faut l'appeler *Empire byzantin* (v. p.90).

● *L'Empire d'Occident,* dépendant théoriquement de l'empereur d'Orient régnant) Constantinople, est — en fait — indépendant de lui ; à partir de 375 (invasion des Huns) il s'écroule progressivement sous les coups des Barbares dont un des chefs (Odoacre) dépose, en 476, le dernier empereur d'Occident, encore un enfant, Romulus Augustule. La tentative de l'empereur romain d'Orient Justinien (527-565), pour reconstituer l'empire romain universel se soldera, en définitive, par un échec.





Coll. Poindessault. Photos Bordas J. B.

Deux « monstres »; de haut en bas : Néron et Domitien

LES PROBLÈMES ÉCONOMIQUES ET SOCIAUX DANS L'ANCIENNE ROME.

Structure de la société romaine.

Le cadre urbain.

Le peuple romain a surtout été un peuple de paysans; mais son destin s'est joué, politiquement, dans la Ville par excellence, l'*Urbs*, c'est-à-dire Rome. Ce sont les Romains qui ont construit les premières villes de l'Europe occidentale; elles imitent toutes la ville mère, aussi bien dans ses institutions que dans son urbanisme.

● *Caractères généraux des villes romaines.* La ville idéale est une ville régulière, une sorte de damier où les rues se croisent à angle droit, avec une enceinte elle-même carrée ou rectangulaire (la *Roma quadrata*, la « Rome carrée », était peut-être le nom de la Rome étrusque); la fondation d'une ville était en outre un rite religieux qui comprenait la consécration du sol aux dieux protecteurs et le tracé d'un sillon sacré autour de la ville à l'aide d'une charrue. Il semble que ce soit les Étrusques qui aient transmis aux Romains l'art et les rites de l'urbanisme.

Bien entendu, les principes résumés sur la figure ci-dessus sont purement théoriques; la nature du terrain (plat ou accidenté, habité ou désert) impose toujours aux « urbanistes » romains de les modifier.

● *La ville de Rome.* Elle a connu plusieurs états :

1. Avant les Étrusques, il n'y a qu'un village de pasteurs établi sur le Palatin, entouré d'autres villages sur les collines voisines; il n'existe pas encore de *villes quadrillées*.

2. Sous la domination étrusque a été fondée, sur les principes énoncés ci-dessus, la « *ville régulière* » dans la plaine qui s'étend au pied du Palatin (le *Forum*); le sanctuaire a été élevé sur le mont Tarpéien (le *Capitole*).

3. Sous le règne de Servius Tullius, selon la tradition, a été édifiée l'enceinte qui entoure les sept collines. Les patriciens se fixent sur le mont Palatin et le Quirinal, les plébéiens sur l'Aventin; le Forum est le lieu du marché principal, des assemblées publiques et des tribunaux; il fut lui-même progressivement aménagé et n'acquit son aspect définitif qu'à l'époque de Jules César. Au nord du Capitole, la vaste plaine dite du *Champ de Mars* servait aux exercices militaires et aux assemblées des centuries.

4. Après César, Auguste, Vespasien, Domitien, Nerva et Trajan construisent chacun leur « forum », avec temples, colonnades, bâtiments administratifs ou commerciaux divers. Le monumental amphithéâtre du Colisée (achevé par Domitien) complète l'aménagement général de la ville.

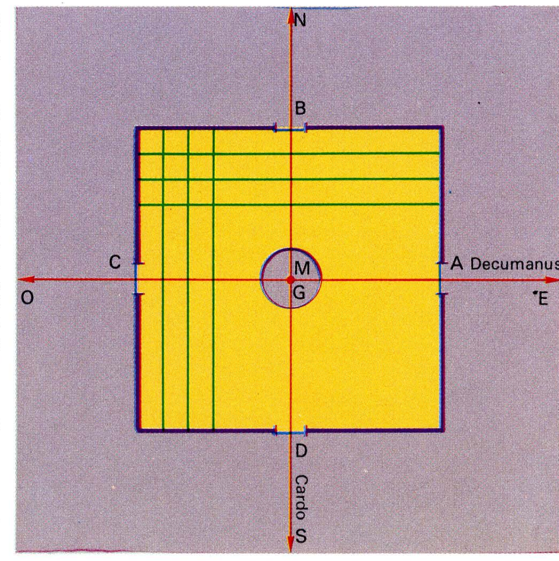


Schéma de la fondation d'une ville romaine. *Le fondateur détermine d'abord l'emplacement du centre de la future cité et y place un instrument de visée (le groma), avec lequel il détermine l'axe est-ouest (le* decumanus*) en repérant la direction dans laquelle se lève le soleil; on trace ensuite l'axe nord-sud (le* cardo*, mot qui signifie « pivot » : l'axe autour duquel semblent tourner les étoiles est en effet orienté vers le nord). On détermine alors l'emplacement des portes principales de la ville (A, B, C, D), à égale distance du centre, et l'on trace le sillon sacré symbolisant l'enceinte (*pomœrium*) de la ville. Une fosse creusée au centre (le* mundus*) recevait les offrandes aux esprits souterrains et, sur un point élevé, était dressé un sanctuaire consacré à une triade divine (en principe la triade Jupiter-Junon-Minerve) : ce point était le* Capitole *(la « tête ») de la cité. Le quadrillage était obtenu en menant des lignes parallèles au* cardo *(les* cardines*) et au* decumanus *(les* decumani*). Ainsi étaient limités des îlots d'habitations aux individus classés par rang et par fonction.*

Phot. Atlas-Photo-Petit.

Le Forum romanum *vu du sud-est vers le nord-ouest.*
La vue porte des ruines du temple de Castor et Pollux (1) dont il reste le soubassement et trois colonnes, au tabularium (2) qui abritait les archives de l'État. De part et d'autre de l'arc de Septime Sévère (3), la Curie (4) ou salle de délibération du Sénat, et les Rostres (5) ou tribune aux harangues. La Curie et les Rostres, rebâtis à l'époque impériale, n'occupaient pas le même emplacement qu'à l'époque républicaine; rostre désigne l'éperon de bronze des navires; la tribune aux harangues était ornée des rostres pris aux navires ennemis, et elle en garda finalement le nom. On distingue fort nettement les bases des colonnes qui supportaient le portique de la basilique Julia (6), où se pressaient marchands et promeneurs.

Les classes sociales à Rome.

Lorsque les tribus de pasteurs nomades s'installent sur le mont Palatin, ils sont sans doute quelques centaines; sous le Haut-Empire, il y aura à Rome une population de l'ordre du million d'habitants (chiffres extrêmes proposés : entre 500 000 et 1 600 000). Il est bien évident que la *structure* de la société romaine a varié en même temps que la ville, d'où la nécessité de l'étudier dans son évolution historique.

● *Démographie.* L'empire romain tout entier a peut-être compris une cinquantaine de millions d'âmes (nombre tout à fait vague : ce n'est qu'un ordre de grandeur); on y a distingué pendant longtemps des *citoyens romains*, c'est-à-dire ceux qui avaient le *droit de cité*, et ceux qui n'étaient pas citoyens romains, les étrangers ou *pérégrins* et les barbares. A partir de 212 (édit de Caracalla), la citoyenneté romaine est étendue à tous les hommes libres de l'Empire.

A côté de ces hommes libres, il y a l'énorme masse des esclaves (voir p. 75) et les anciens esclaves libérés, les *affranchis*. Tous ces individus vivent et travaillent, soit à Rome, soit dans les provinces de l'Empire; les savants contemporains ont cherché à saisir les caractères de la démographie romaine, en s'appuyant sur les découvertes de l'archéologie (stèles funéraires, inscriptions, etc.). Le Hongrois Szilagyi a tenté de calculer la durée moyenne de vie d'un Romain, en fonction de la profession; voici quelques résultats extraits de ses estimations :

Catégories socio-professionnelles	Durée moyenne de vie	Nombre de cas examinés
Esclaves	17,5 ans	678
Affranchis	22,5 ans	1 413
Artisans ou commerçants	31,2 ans	172
Militaires	32,9 ans	838
Professions libérales	36,2 ans	557
Prêtres, etc.	58,6 ans	505

Les calculs de Szilagyi montrent en outre que les femmes vivaient en moyenne moins longtemps que les hommes, et que la longévité était sensiblement plus importante à la campagne que dans les villes (en particulier à Rome).

● *Évolution des structures sociales.* A l'époque primitive, les pasteurs nomades indo-européens sont répartis en clans (*gens*, au pluriel : *gentes*), analogues au *genos* des Achéens (voir p. 95). Le chef de la *gens* est l'ancêtre mâle le plus âgé, le *pater* (père); la *gens* comprend, outre tous les membres d'une même famille (y compris les branches collatérales des neveux, petits-neveux, etc.), des étrangers à la *gens* qu'on appelait des *clients*. Le lien qui les rattache à leur *patron* (le *pater*) s'appelle la *fides* (« foi », acte de confiance réciproque). Les clans romains primitifs

forment trois tribus : les *Tities*, les *Ramnes* et les *Luceres ;* chaque tribu est divisée en 10 *curies* pouvant équiper 100 guerriers et représentées chacune par 10 pères à l'assemblée du peuple. Il y avait donc, au total, 300 pères (les *pères conscrits* ou *sénateurs*) et une « armée » virtuelle de 3 000 hommes (plus 3 escadrons de 30 cavaliers, un escadron par tribu). Les *pères conscrits* élisent un chef : le *rex* (roi) dont l'insigne est la lance *(hasta)*.

Les pères forment la classe des *patriciens ;* cette classe s'oppose à ceux qui occupaient déjà le terrain avant l'arrivée des colons nomades, et qui, sans doute fixés primitivement sur le mont Aventin, forment la classe des *plébéiens :* ils sont en état d'infériorité politique et sociale, l'assemblée du peuple (les *comices*) ne groupant que les curies (on les appelle les *comices curiates*).

Sous la domination étrusque, Rome devient une ville riche et florissante. Le roi Servius Tullius, selon la tradition, serait l'auteur d'une refonte du système social caractérisé par une double division :

— Division de la ville en 4 quartiers, les *tribus territoriales :* l'appartenance à une tribu n'est plus le fait de la naissance, mais le fait du lieu d'habitation.

— Division des citoyens (patriciens ou plébéiens) en 5 classes, en fonction de leur fortune (au début, les patriciens, qui sont les plus fortunés, constituent sans doute la première classe ; mais, par la suite, on y compte aussi de nombreux plébéiens).

Au IVe et au IIIe siècle av. J.-C., après les progrès politiques réalisés par la plèbe (voir p. 76), le nombre de tribus est passé à 35 ; aux 5 classes correspondent des groupes de 100 hommes, les *centuries* (il y en a, en tout, 193). Au début, il semble qu'il s'agissait d'un groupement de 100 guerriers ; à l'époque où nous nous plaçons, ce sont des groupes électoraux, chaque centurie comptant pour une voix. La représentation électorale est d'ailleurs favorable à la première classe (classe la plus riche), comme le montre la répartition suivante :

	18 centuries équestres (ordre des chevaliers) 80 centuries « ordinaires »	Première classe.
	90 centuries (20, 20, 20 et 30)	Deuxième, troisième, quatrième et cinquième classes.
	4 centuries (2 et 2)	Artisans, musiciens, etc.
	1 centurie	Prolétaires. Métiers infamants (gladiateurs, etc.).
Total . .	193 centuries	

Au IIe siècle, après la disparition de la classe moyenne, il n'y a plus à Rome que deux classes, les riches (sénateurs et chevaliers) et les pauvres. Sous l'Empire, l'ordre sénatorial comprend non seulement des éléments tirés de l'ancienne noblesse, mais encore des *hommes nouveaux,* jusque-là tenus à l'écart de la vie politique et des magistratures ; la loi distingue les *personnalités importantes (honestiores)* et les petites gens *(humiliores)*. La classe riche est alors divisée comme suit :

— *L'ordre sénatorial* comprend des propriétaires fonciers, des hommes venus des provinces et d'anciens chevaliers (ce qui était rare : sous la République, toute activité commerciale était interdite aux sénateurs et aux magistrats, et les chevaliers constituaient, on le sait, une classe de commerçants). La *nobilitas* disparaît, au profit de ces nouveaux venus, sans tradition politique et entièrement dévoués au régime impérial (il faut une fortune minimale d'un million de sesterces pour appartenir à l'ordre sénatorial).

— *L'ordre équestre* atteint sous l'Empire son apogée ; ses rangs s'ouvrent à de nouveaux venus et la composition de cette classe est difficile à préciser : ce sont ceux qui portent *l'anneau d'or,* insigne de leur puissance, et qui ont droit à un *cheval public.* Hommes d'affaires sous la République, ils sont, depuis Auguste, au service de l'État qui les rémunère en tant que procurateurs ou préfets. Dans l'ensemble, c'est une classe d'enrichis, sans préjugés politiques, et tout prêts à soutenir la politique des empereurs (il fallait une fortune minimale de 400 000 sesterces pour appartenir à l'ordre équestre).

— Dans les provinces, ceux dont la fortune atteint 100 000 sesterces forment l'*ordre des décurions :* c'est l'ordre des parvenus de provinces, des artisans aisés, des militaires qui ont amassé un pécule, l'élite des bourgeoisies municipales.

Au Bas-Empire, on assiste à un éclatement de la société romaine, déjà pressenti à l'époque classique. A côté des sénateurs, des chevaliers, des décurions, il y a les innombrables fonctionnaires, militaires ou civils qui viennent augmenter les rangs de ceux que favorise la fortune. Lorsque le christianisme se développe, un découpage nouveau surgit, que les barbares conserveront et qui marque le point de départ de la société médiévale.

La société romaine tend alors à se morceler en catégories professionnelles, en *castes,* plus ou moins hiérarchisées ; les fonctions deviennent héréditaires : on est boulanger de père en fils, marchand de père en fils, etc. En particulier, apparaît à cette époque une classe importante, faite d'hommes fixés à l'activité agricole, les *colons.* Ce ne sont pas des esclaves, mais des individus jouissant de certains droits civils, tout en étant soumis à une restriction capitale : le colon est lié à la terre qu'il cultive, il ne peut la quitter ni rompre le contrat de *colonat* qui le lie au propriétaire ; il est *servus terrae* (serf de la glèbe, c'est-à-dire esclave de la terre qu'il cultive). Les colons romains préfigurent les serfs du Moyen Age.

Les esclaves.

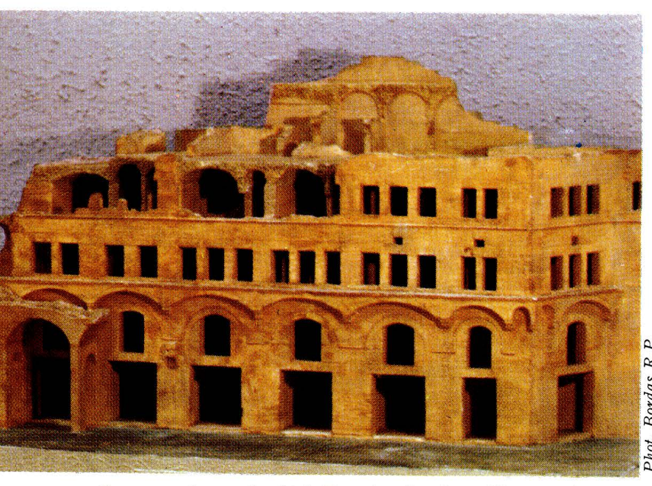
Au total, la société romaine semble avoir été une société ouverte. A la fin du Haut-Empire, et surtout au Bas-Empire, la promotion sociale est, dans l'ensemble, chose courante ; la politique impériale, qui consistait à utiliser des *hommes nouveaux,* a permis certainement à un plus grand nombre d'individus d'accéder au bien-être et aux honneurs. De même, politiquement, l'élargissement du *droit de cité,* accordé peu à peu à tous les citoyens de l'empire romain, est le signe de la transformation constante de cette société qui a surtout été stagnante à l'époque républicaine. Néanmoins, il a toujours existé à Rome et dans les provinces un prolétariat malheureux et peu protégé, fait de petits paysans ruinés et d'esclaves.

Certains historiens marxistes contemporains pensent que le système esclavagiste est à la base de l'essor de l'État romain, favorisant une économie de gros propriétaires (c'est-à-dire de ceux qui possèdent une *villa,* une grande propriété foncière). Les esclaves, peu nombreux au début de l'histoire romaine, affluent au fur et à mesure des conquêtes ; *esclaves domestiques* (artisans, serviteurs, secrétaires, musiciens, etc.) ou *esclaves ruraux* (travailleurs agricoles), ils n'ont, dans les premiers moments de Rome, aucun droit : *ce sont des choses* qu'on achète et qu'on vend sur des marchés, des êtres sur lesquels le maître a droit de vie ou de mort. Le sort de ces esclaves dépend du caractère de leur maître, qui peut adoucir leur condition ou même les affranchir de leur esclavage ; en général, c'est un sort misérable, et les esclaves, dans certaines périodes de crise, seront au point de départ de révoltes brutales et violentes (les *guerres serviles*). Par la suite, la puissance du maître sur l'esclave (la *dominica potestas*) est limitée : la loi Petronia (19 apr. J.-C.) interdit de livrer un esclave aux bêtes pour les jeux du cirque, sauf s'il a été reconnu coupable d'une faute ; Antonin le Pieux défend au maître de tuer ses esclaves sans motif (!). Mais la condition juridique de l'esclave reste à peu près inexistante : il ne peut ester en justice et ses actes sont — du point de vue du droit civil — des actes *nuls ;* par exemple l'union de l'homme et de la femme esclaves n'est pas considérée comme un mariage (au Bas-Empire cependant cette union — non reconnue juridiquement — a une certaine efficacité de fait : les enfants ne sont plus séparés de leur mère en cas de vente de celle-ci).

On ne peut cependant pas parler d'*esclavagisme* à Rome : pour cela, il faudrait démontrer que l'essentiel de la



Le **Forum romanum** *vu du nord-ouest vers le sud-est.*
On aperçoit l'arc de Titus (7) au pied de la colline du Palatin (8). Le temple rond de Vesta (9) est aisément reconnaissable. A gauche, se dressait la basilique Emilia, dans une position symétrique à celle de la basilique Julia.
Au cours des siècles, le Forum n'a cessé d'être garni de monuments nouveaux, et notamment de temples : le temple de la Concorde (10) et celui de Vespasien divinisé (11), les temples de César (12), d'Antonin (13) et de Vénus et de Rome (14). Plusieurs de ces temples ont été ultérieurement transformés en églises.



Phot. Bordas R.P.

Comment on vivait à Rome : les humiliores *s'entassaient dans de petits appartements, aux pièces étroites et sans confort. L'ensemble formait une* insula *(ci-dessus), gros paquet d'immeubles pouvant atteindre six ou sept étages.*

L'Arc de Trajan à Timgad (Thamugadi) en Algérie : poste militaire commandant l'Aurès. Timgad devint, vers 100 av. J.-C., une colonie romaine. La ville fut détruite au VIe siècle par les Maures et rebâtie par les Byzantins.



Phot. Mellières-Galliphot.

richesse romaine était dû au travail des esclaves. Or, à la veille de l'Empire, il y a sans doute en Italie 4 millions d'esclaves contre 10 millions d'hommes libres (ce sont des ordres de grandeur). Le rythme des affranchissements va d'ailleurs s'accélérer au cours des deux premiers siècles, non pas parce que le monde romain « s'humanise », mais parce que les maîtres — et l'État lui-même — ont sans doute constaté qu'un affranchi était plus « rentable » qu'un travailleur esclave ; selon la formule de Paul Petit : « Le monde romain est un monde d'affranchis plutôt que d'esclaves » (*La Paix romaine*, Paris, P.U.F., 1967).

La vie économique à Rome.

On trouvera un résumé des principaux traits de la vie économique romaine (monnaie, impôts, etc., au tableau no 17 de l'*Annexe*).

Les crises économiques et sociales.

L'histoire de Rome est une histoire mouvementée, dont on ne souligne trop souvent que l'aspect politique ou militaire. La puissance romaine qui n'a plus eu, après les guerres puniques, de rivale dans le monde méditerranéen n'a cependant pas été à l'abri des crises économiques et sociales. Voici les principales de ces grandes crises : on notera qu'elles concernent d'abord la situation des *plébéiens,* en conflit avec les patriciens sur l'utilisation du sol, puis la dramatique situation des esclaves. Mais il ne faut pas oublier qu'en dehors de ces grandes révoltes, la vie économique et sociale romaine a connu de nombreuses fluctuations, dont les principales sont rappelées dans le tableau chronologique général (tableau no 13 de l'*Annexe*).

Dates	Causes des crises	Déroulement	Conséquences
493 av. J.-C. (471 av. J.-C. pour les premiers tribuns selon Diodore de Sicile)	Conflit entre les plébéiens, agriculteurs réclamant des pâturages clôturés, et les patriciens, éleveurs, réclamant des pâturages publics (*ager publicus*). Les plébéiens pour remettre en état leurs champs dévastés par les guerres s'endettent et, ne pouvant pas rembourser leurs créanciers, risquent l'esclavage.	Sécession des plébéiens qui désertent l'armée et se retirent sur le mont Aventin, décidant d'y fonder une cité nouvelle, rivale de Rome.	Accord de 493 : les dettes des plébéiens les plus pauvres sont abolies et création des *tribuns de la plèbe* (voir p. 78), personnages sacrés défendant les droits des plébéiens.
218 av. J.-C.	Manque de numéraire en liaison avec l'ouverture de la deuxième guerre punique.	— Loi sur la réduction des dettes, dévaluations successives de l'as (unité monétaire équivalant initialement à 1 livre de bronze) qui est réduit en 211 av. J.-C. à 1/6 de livre. — Loi limitant le luxe des femmes.	*Création des publicains* (particuliers qui se chargent de percevoir les revenus publics).
135-133 av. J.-C.	— Excès d'un nouveau riche, installé en Sicile, du nom de Démophile, à l'égard de ses esclaves. — Effets d'une propagande qui atteint à peu près tous les milieux d'esclaves du monde méditerranéen, de caractère communiste et égalitaire (peut-être parti du Moyen-Orient).	Révolte conduite par deux esclaves : Eunoos (un Syrien) et Cléon (un Cilicien) : 200 000 esclaves révoltés sont, pendant deux ans, maîtres de la Sicile, soutenus par les plébéiens des villes qui trouvent dans cette révolte une occasion de se venger des patriciens.	Pacification de la Sicile par le consul Rupilius en 132 av. J.-C. (d'autres guerres serviles éclatent en 103 en Campanie et en Sicile ; elles seront réprimées).
73 av. J.-C.	— Révolte des gladiateurs de Capoue (une centaine d'hommes dirigés par le Thrace Spartacus et par le Gaulois Crixus).	Spartacus et Crixus entraînent derrière eux des milliers d'esclaves ; ils sont les maîtres de l'Italie du Sud. Spartacus battra 5 armées romaines avant d'être lui-même écrasé par Crassus qui fera crucifier 6 000 esclaves sur la route de Capoue à Rome en 71, tandis que Pompée exterminera les derniers fuyards.	Mise au jour du « péril prolétarien » et, peut-être, regroupement des forces conservatrices qui conduira au changement de régime (l'Empire).



Phot. Boudot-Lamotte.

Le Forum de Trajan. C'est dans ce bâtiment qu'on entreposait les denrées distribuées régulièrement à la plèbe ou destinées à être revendues sur un marché public.



Phot. Boudot-Lamotte.

Un stade de 100 000 places : le Colisée. Bâti à l'emplacement d'une statue colossale de Néron (d'où le nom de Colisée), l'amphithéâtre Flavien fut achevé en 80 apr. J.-C., par l'empereur Titus (périmètre 524 m).

LES INSTITUTIONS.

Dans ce domaine aussi, Rome est loin d'avoir été constamment identique à elle-même; la description qui suit ne peut être que schématique.

Les institutions politiques.

Les origines.

Avant la domination étrusque, les décisions législatives sont prises par l'assemblée « aristocratique » des *comices curiates* (10 curies par tribu, 10 sénateurs par curie, voir p. 75). Les sénateurs, ce sont les « pères », les anciens *(senes)* au nombre de 300 environ : ils choisissent le roi, accepté par les curies, ce qui confère à ce monarque le double droit de commander civilement et militairement *(imperium)* et d'interpréter les présages *(augurium)*.

Ce sont les Étrusques qui auraient introduit la classification des citoyens selon leur fortune *(classification censitaire)* et les premières magistratures. Selon l'historien italien G. de Sanctis, après les Tarquins, le roi aurait été remplacé par un monarque annuel (le *praetor*), assisté de deux conseillers, les *consuls (consules)*. Quoi qu'il en soit, les « trois cents familles » constituant l'ancienne aristocratie sénatoriale en vertu de leur naissance perdent de leur prépondérance; c'est la classe riche qui va l'emporter et la répartition censitaire entraîne la création, en 435, de magistrats chargés de recenser les citoyens romains : les *censeurs*. Le pouvoir est alors transféré des comices curiates à deux nouvelles assemblées : les *comices tributes* et les *comices centuriates*.


Phot. Giraudon.

Cavalier romain (musée de Saint-Germain).

Le gouvernement de la république romaine : démocratie ou ploutocratie?

Le mot république *(res publica)* signifie : « la chose du peuple »; en fait, on va le voir, ce n'est pas exactement une démocratie, car le système électoral donne pratiquement le pouvoir à la première classe de citoyens, c'est-à-dire à la classe riche (d'abord presque uniquement composée de patriciens, puis augmentée des plébéiens enrichis) : la république romaine est une ploutocratie. D'autre part, il n'existe pas à Rome de système représentatif (députés); le peuple tout entier vote dans les comices : la république romaine a été une *ploutocratie directe*.

● *Les comices et les assemblées de la plèbe.* L'élection des magistrats, l'acceptation ou le rejet des lois proposées par ces derniers se font dans les comices.

— Les *comices curiates* ne jouent plus qu'un rôle théorique. Les *comices centuriates* sont des assemblées censitaires. Les citoyens, informés du projet de loi à voter 20 jours à l'avance, se réunissent au Champ de Mars. Le magistrat qui a proposé la loi prend les auspices et consulte les présages; si ceux-ci sont favorables, il donne l'ordre de commencer les opérations de vote. Les citoyens de chaque centurie votent par « oui » ou par « non »; on appelle d'abord les citoyens de la première classe censitaire, puis ceux de la seconde classe, et ainsi de suite. Lorsque tous les membres d'une centurie ont voté, on fait le compte des « oui » et des « non »; la centurie comptant pour une voix, ce premier dépouillement déterminait si la centurie acceptait ou repoussait le projet de loi. On passe ensuite à la seconde centurie de la première classe, etc. On s'arrêtait quand on avait obtenu 97 « oui » (ou 97 « non »), car, le nombre de centuries étant de 193, 97 représentaient la majorité absolue (rappelons que la première classe a fini par correspondre à 98 centuries; voir ci-dessus p. 75); autrement dit le vote était acquis, dans un sens ou dans un autre, bien avant que n'aient à voter les centuries des classes moins fortunées. La centurie qui votait la première était tirée au sort; on l'appelait la *centurie prérogative;* sa décision — pour des raisons religieuses et superstitieuses — influait sur la suite des opérations.

— Les *comices tributes* sont des assemblées territoriales où les citoyens votent par *tribus* (chaque tribu = une voix) et non par centuries. Il y avait quatre *tribus urbaines* et trente et une *tribus rustiques*. Les citoyens étaient appelés par tribus et par classes censitaires; or les tribus rustiques comprenaient une grande majorité de grands propriétaires terriens : ici aussi le système était favorable aux classes possédantes. Les comices tributes se réunissaient au Forum pour voter les lois et au Champ de Mars pour élire les magistrats.

Il faut en outre souligner que les comices tributes, renforcés en 388-386 av. J.-C. par le dictateur Hortensius, sont issus des assemblées de la plèbe *(concilia plebis)* dont les décisions, appelées *plébiscites*, n'avaient auparavant qu'une application restreinte, et qui ont, à partir des *lois hortensiennes*, une valeur législative universelle.

● *Les magistrats.* Élus par les comices, ils représentent le pouvoir exécutif; Rome, hantée par la crainte d'un retour à la monarchie, change de magistrats chaque année. La campagne électorale dure 20 jours et les *candidats* (appelés ainsi parce qu'ils portent une toge blanche, *toga candida*) n'hésitent pas à utiliser, surtout après les Gracques, tous les moyens de *corruption électorale* (c'est ce qu'on appelait la *brigue*). Les magistrats ne touchent aucun traitement et peuvent être contraints, après leur magistrature, à donner des comptes (sauf les censeurs et les dictateurs). Ils limitent mutuellement leurs pouvoirs. Les magistrats supérieurs ont droit de siéger sur une *chaise curule* et de porter une toge bordée de pourpre : la *toge prétexte*. L'entrée en fonction a lieu en principe le 1er janvier de chaque année (voir tableau page suivante).

Dans les provinces, le gouvernement est assuré par d'anciens consuls et d'anciens préteurs; on les appelle les proconsuls et les propréteurs. Leurs pouvoirs sont considérablement étendus, et leur situation particulièrement rémunératrice.

● *Le sénat.* C'est une assemblée essentiellement consultative, dérivée de l'ancien groupement des pères, à l'époque primitive. Il comprend au début 300 membres (mais 900 sous César), choisis par les censeurs parmi les anciens magistrats curules et les personnages importants de la cité; leur liste (l'*album sénatorial*) est révisée tous les 5 ans par les censeurs, qui rayent les sénateurs décédés ou indignes et les remplacent par de nouveaux pères conscrits. Le sénateur qui dans les débats prenait le premier la parole était appelé le *prince* (*princeps* = « premier ») du sénat; c'est presque toujours un ancien dictateur ou un ancien censeur.

La tunique des sénateurs était ornée d'une bande pourpre venant sur la poitrine (la *tunique laticlave*); ils portaient un anneau d'or et des chaussures de cuir rouge ou noir.

Théoriquement, le sénat est une assemblée consultative qui n'énonce que des avis (les *sénatus-consultes*). En fait, c'est au sénat que se gouverne la République : c'est lui qui fixe les dates des élections, qui arbitre les conflits entre magistrats, nomme les gouverneurs de province, les proconsuls et les propréteurs, attribue aux consuls des pouvoirs extraordinaires en cas de crise, choisit éventuellement les dictateurs, etc. En outre le sénat discute et établit le budget et les principales dispositions fiscales, contrôle la politique extérieure (déclarations de guerre, traités, dispositions militaires), et supervise l'organisation religieuse (nomination du grand pontife). Les décisions sénatoriales étaient prises à la majorité des voix (vote à main levée la plupart du temps).

L'historien Polybe, qui écrivait au IIe siècle av. J.-C., décrit ainsi la constitution de la république romaine :

> *Les Romains ont institué le gouvernement le plus beau que nous connaissions... On avait fait à* [chaque pouvoir] *une part si égale et si exacte, ... que personne ne pouvait affirmer, même parmi les Romains, si Rome était une aristocratie, une monarchie ou une démocratie. Comment, en effet, l'affirmer? A considérer l'autorité des consuls, il semblait qu'il y eût monarchie, royauté; celle du Sénat annonçait une aristocratie; enfin, en voyant la puissance du peuple, on croyait fermement avoir sous les yeux un État démocratique... Dès que l'un des pouvoirs essaye orgueilleusement de s'élever plus haut qu'il ne convient, comme aucun d'entre eux n'est complet, ainsi que nous venons de le voir, qu'ils se gênent et s'entravent mutuellement dans leur volonté réciproque, il ne peut réussir à s'accroître et à franchir les bornes. Chacun demeure à sa place, réprimé par la force des autres, et craignant tout d'abord leur inquiète surveillance.* (Histoire, Livre VI.)



Phot. B.N.

Scène de vote, au revers d'un denier d'argent.

L'organisation politique sous le Haut-Empire.

Lorsque Octave, le 16 janvier de l'an 27 av. J.-C., se voit attribuer le titre d'Auguste par le sénat, il ne change rien aux institutions républicaines qu'il désire conserver (et qui subsisteront, du moins certaines d'entre elles, au Bas-Empire). Mais ces institutions ne sont plus désormais qu'un décor; il s'y superpose une organisation politique centralisée et compliquée, qui transforme la République en un État où le pouvoir absolu appartient à un seul magistrat suprême : l'empereur.

● *Le pouvoir impérial.* Pour bien comprendre la nature du pouvoir impérial, ce qu'on appelle le *principat*, il ne faut pas perdre de vue deux idées fondamentales : à l'origine, il semble qu'Auguste ait voulu *partager* avec le sénat le gouvernement de la *res publica*, les institutions traditionnelles étant totalement dégradées par suite des

Magistrats	Mode d'élection	Compétences	Observations
Consuls	— Age minimum : 42 ans. — Élus dans les comices centuriates (deux consuls élus chaque année). Plébéiens ou patriciens. — Au début, administrent la justice, les finances et la police.	— Pouvoir exécutif suprême. — Représentent l'État dans les cérémonies religieuses. — Les consuls nomment les officiers et commandent l'armée; ils sont précédés d'une escorte de porteurs de haches (en *faisceau*) : les douze licteurs; à partir de 222 av. J.-C., l'année consulaire commence le 1er mars; à partir de 153, le 1er janvier.	Le régime consulaire est établi solidement par les lois liciniennes de 367. Ses attributions iront diminuant peu à peu.
Préteurs	— Age minimum : 39 ans. — On élit chaque année deux préteurs, on en élira plusieurs par la suite. L'élection se fait dans les comices centuriates. Plébéiens ou patriciens.	Les préteurs sont chargés d'organiser la justice. Au début, les deux préteurs se spécialisent : le *préteur urbain* (à Rome) intervient entre les citoyens romains, le *préteur pérégrin* intervient dans les procès qui opposent un Romain à un étranger.	La préture est sans doute la plus ancienne magistrature urbaine; elle prend au consulat son rôle judiciaire, et connaît son plein épanouissement au Ier siècle av. J.-C.
Censeurs	Élection : les deux censeurs sont élus pour 18 mois tous les 5 ans dans les comices centuriates. Patriciens ou plébéiens.	— Leur fonction principale est de faire le recensement des citoyens (le *cens*); l'opération a lieu au Champ de Mars : chaque citoyen déclare son domicile, sa fortune, la composition de sa famille, etc. — Les censeurs dressent la liste des sénateurs *(album)*. — Ils surveillent les mœurs (en particulier, ils punissent le parjure, l'abandon d'enfants, l'infamie, la trop grande prodigalité, etc.). — Ils assurent la gestion de l'Ager Publicus et des travaux publics.	La création de la censure date, selon la tradition, de 443 av. J.-C., ce qui correspondrait peut-être à l'établissement du système censitaire. L'ensemble des citoyens recensés par les censeurs constituait le *populus romanus quiritum.*
Questeurs	Élection : âge minimum 29 ans (il y en aura 4 à l'époque traditionnelle : 2 plébéiens, 2 patriciens, mais 20 au temps de Sylla).	Garde du trésor public à Rome et assistance prêtée aux consuls et aux préteurs, qu'ils accompagnent à titre de trésoriers-payeurs aux armées et dans les provinces.	Au temps des rois, ils étaient chargés des enquêtes judiciaires. L'organisation de la questure remonte vraisemblablement à 421 av. J.-C. Ils récupèrent la fonction financière des consuls.
Édiles	Élection : âge minimum 31 ans. 2 plébéiens élus par les consilia plebis et 2 patriciens élus par les comices tributes.	Approvisionnement de Rome, entretien de la ville, hygiène et organisation des jeux, et font régner l'ordre public. Les édiles les plus importants (en général des patriciens) ont droit à la chaise curule.	
Tribuns de la plèbe	Élection : seuls les plébéiens peuvent être élus tribuns de la plèbe dans les *assemblées de la plèbe.*	Ils sont sacro-saints; tout attentat contre leur personne est puni de mort. Ils ont le droit de *veto,* c'est-à-dire de s'opposer à toute mesure prise par un magistrat ou par le sénat. Mais ils ne peuvent rien contre les décisions des censeurs et des dictateurs. Leur compétence ne s'étend pas en dehors de Rome.	L'instauration du tribunat remonte à 493 av. J.-C. (voir p. 76); il y eut d'abord deux tribuns puis dix.
Tribuns militaires	Chefs militaires (officiers) choisis au début par les armées, puis élus par le peuple. Plébéiens ou patriciens.	Ce sont des officiers (généralement des officiers supérieurs) qui dépendent des consuls.	L'instauration des tribuns militaires remonte au Ve siècle av. J.-C. et est à peu près contemporaine de l'instauration du tribunat de la plèbe. Le nombre des tribuns a varié à Rome; à partir de 207 av. J.-C. le peuple élit annuellement 24 tribuns militaires (les autres officiers sont nommés par les consuls).
Dictateurs	Élection : nommés par le consul sur l'ordre du sénat, soit en cas d'urgence, soit pour accomplir un rite religieux (planter un clou dans la paroi du temple de Minerve pour conjurer une calamité publique, par exemple). Plébéiens ou patriciens.	Ce sont des magistrats extraordinaires qui ont tous les pouvoirs et qui n'ont aucun compte à rendre. Ils doivent abdiquer après 6 mois de fonction.	Après la seconde guerre punique, on ne nomma plus de dictateurs, mais des consuls à pouvoirs dictatoriaux; c'était le sénat qui, par un sénatus-consulte suprême, prenait cette décision. Le dictateur a pour assistant un *maître de cavalerie (magister equitum).*

Les principaux magistrats romains et les principales fonctions politiques à Rome à la période classique.

guerres civiles (voir p. 84); puis ce principat s'est peu à peu transformé en un pouvoir monarchique absolu aboutissant à l'énorme appareil du Bas-Empire.

A l'époque classique, le pouvoir impérial comprend les éléments suivants :

— Le pouvoir absolu s'étendant à toutes les provinces frontières, avec le commandement des armées qui y sont cantonnées, le droit de paix ou de guerre et le droit de justice : c'est ce qu'on appelle l'*imperium proconsulaire.*

— Un pouvoir analogue à Rome : c'est l'*imperium consulaire élargi.*

— Tous les droits des tribuns de la plèbe (la *tribunicia potestas*) qui lui sont accordés bien qu'il soit un patricien.

— Le pouvoir religieux : l'empereur est *pontifex maximus* (grand pontife).

● *Le sénat.* Il reste une assemblée administrative, dont la compétence s'étend surtout à Rome et à l'Italie; l'investiture qu'il accorde à l'empereur (l'*imperium* et la *tribunicia potestas*) ne dépend pas de ses propres décisions, mais s'impose à lui (à partir de Dioclétien, d'ailleurs, les empereurs ne la lui demandent plus). C'est le sénat qui décide, à la mort d'un empereur, s'il doit être placé au rang des dieux *(apothéose).* Mais tout cela n'est que de la *figuration politique.* En fait, les sénateurs n'ont jamais admis d'avoir perdu le rôle qu'ils avaient sous la République. Avec habileté, Auguste modifia la composition de cette vénérable assemblée, y introduisant des hommes à lui, des *hommes nouveaux.* Peu à peu le sénat perd ses privilèges, ses prérogatives politiques; son contrôle du *trésor public* devient même dérisoire, puisque les revenus de l'État ne vont plus à ce trésor mais à la cassette personnelle du prince, le *fiscus (fisc impérial).*

● *Problème de la succession impériale.* Le problème n'a jamais été résolu. En général, les empereurs ont tenté d'installer au pouvoir leurs fils (naturels ou adoptifs); pendant les deux premiers siècles (de 14 à 192), le système fonctionne convenablement : sur 178 ans de règnes, il y a seulement 14 ans de règnes illégaux (Galba, Othon, Vitellius, Vespasien, Nerva). En consultant le tableau des empereurs romains (tableau n° 18 de l'*Annexe*), le lecteur constatera, pour cette période du Haut-Empire (non comprise la période de crise, qui s'étale entre 235 et 284 apr. J.-C.) :

— 10 empereurs sur 25 ont obtenu le pouvoir à la suite de troubles, d'une façon illégitime.

— 15 empereurs par contre ont été investis régulièrement (choisis par l'empereur précédent et admis par le sénat).

— 15 empereurs sur 25 ont été assassinés. Le tableau n° 19 présente quelques généalogies impériales importantes qui montrent que le principe de l'hérédité, même s'il a été appliqué parfois avec rigueur, est loin d'être systématique en matière de succession.

● *L'administration impériale.* Aux institutions républicaines, réduites à ne jouer qu'un rôle accessoire, les empereurs superposent un système centralisé dont l'organisation fut surtout le fait, après Auguste, de Claude, de Vespasien et d'Hadrien. Les affranchis occupent les postes importants à l'époque d'Auguste; puis, sous Vespasien, ils sont peu à peu remplacés par les chevaliers. L'ordre équestre, réglementé par Auguste lui-même, est d'ailleurs l'élément prépondérant du Haut-Empire; on y fait carrière en débutant par les fonctions administratives inférieures (curateurs et procurateurs) pour terminer au sommet de la hiérarchie impériale (préfet du prétoire).

— *Administration centrale.* L'empereur est assisté d'un *conseil impérial.* Sa garde personnelle (le prétoire) est dirigée par le *préfet du prétoire,* premier personnage de l'État après l'empereur et qui cumule les fonctions de chef d'état-major et de chef judiciaire (sa compétence directe s'étend dans un rayon de 150 km autour de Rome); il juge en appel — avec l'empereur — pour toutes les provinces impériales. Les fonctionnaires de l'administration centrale *(curateurs* et *procurateurs)* sont chargés de départements très précis (jeux, bibliothèques, procurateurs financiers chargés de récolter certains impôts, etc.). L'empereur Claude est l'organisateur de la *chancellerie (scrinia)* qui comprend 4 sections principales : finances et fiscalité, correspondance officielle, cours d'appel et étude des suppliques, service des documents officiels et de la documentation.

— La cité de Rome est administrée par le *préfet de la ville,* un sénateur, qui a sous ses ordres le *préfet de l'annone* (ravitaillement, marchés, etc.) et le *préfet des vigiles* (police et entretien de la cité), lui-même secondé par des sous-préfets.

— Les provinces sont réparties en deux catégories; les *provinces sénatoriales* (Afrique, Asie, Bétique, Narbonnaise, Sicile, Crète, Macédoine, Achaïe) où il n'y a pas de troupes (en principe), et les provinces impériales où sont cantonnées les légions.

Provinces	Gouvernement	Finances
Provinces impériales	*Légats* (anciens consuls ou anciens préteurs) ou *procurateurs* (chevaliers) s'il s'agit d'une province mineure.	*Procurateurs* (appartenant à l'ordre équestre) ou *sous-procurateurs* (en général des affranchis).
Provinces sénatoriales	*Proconsuls.*	*Questeurs* ou *procurateurs.*

L'Égypte n'est pas considérée comme une province. Elle est dirigée par un *préfet d'Égypte* qui a rang de proconsul (les carrières égyptiennes sont exclusivement réservées à l'ordre équestre). Voir p. 73 la carte des provinces romaines et leur date de formation.

● *Impôts et services divers.* Les impôts les plus importants sont les impôts directs : le *tributum soli* (impôt foncier payé même par les citoyens romains, mais qui ne touche pas les terres italiques), le *vicesima hereditatium* (impôt sur les successions payé par les citoyens), le *stipendium* (impôt de type foncier payé par les pérégrins), le *tributum capitis* (impôt sur le revenu payé surtout en Égypte). Les impôts indirects prennent l'aspect de taxes sur les ventes, sur la circulation *(portoria),* sur l'affranchissement des esclaves *(vicesima libertatis),* etc. La collecte et le contrôle des rentrées fiscales est le fait d'une administration complexe et très variée selon les provinces.

L'État organise et contrôle les routes et les relais de courriers (le *cursus publicus*); il a le monopole de l'exploitation des carrières et des mines (en Espagne). Par contre, il ne se préoccupe guère de la santé publique, de l'assistance, de l'enseignement, services qui dépendent d'initiatives particulières.

Enfin, il ne faut pas oublier que les nombreuses villes créées par les Romains en Occident, ainsi que celles qui préexistaient à la conquête en Grèce et en Asie, sont organisées à l'image de la municipalité romaine; elles ont leurs magistrats, leur sénat, leurs assemblées populaires. C'est de ces sénats provinciaux que sortent les *décurions*.

L'organisation administrative du Bas-Empire est étudiée p. 90.

Le droit romain.

Le droit romain, le *jus*, est sans doute le legs le plus important que Rome nous ait transmis. Sous sa forme définitive (le droit justinien), il a été étudié dans toute l'Europe à partir du XIIe siècle, reçu officiellement dans les pays d'Allemagne au XVe siècle. La plupart des droits modernes ont été influencés par lui, plus spécialement le code civil français (1804) et le code civil allemand (1900).

Le droit ancien.

● *Sous les rois*, il n'existe pas encore de lois, mais des coutumes; la notion, très vague, de *sacer* (« maudit ») date de cette période; c'est une notion religieuse correspondant à la transgression d'une coutume (ou d'un *tabou* ?).

● *Le premier monument législatif* de Rome est la *loi des XII tables*, établie vers 451-449 av. J.-C. par 10 magistrats, les *décemviri*. On l'appelle ainsi parce qu'elle avait été transcrite sur 12 tablettes de bronze (selon Tite-Live); ces tables furent détruites lors de la prise de Rome par les Gaulois (en 387 av. J.-C.). La *loi des XII tables* contenait sans doute les dispositions relatives à la procédure, au pouvoir du *pater familias*, et surtout aux sanctions des délits et des crimes *(loi du talion* ou amendes de composition). Cette première source du droit romain, complétée par les lois et plébiscites votés par les assemblées (voir ci-dessus, p. 77), interprétée par les pontifes et les jurisconsultes laïcs, constitue la base de la première forme du droit romain, celui qui concernait les premiers citoyens, les *Quirites* (ce qui veut peut-être dire : « membres des curies »); on appelait ce droit le *jus civile Quiritium* (droit civil des Quirites). Sa caractéristique essentielle est de reposer sur une procédure verbale (on prononce certaines formules pour donner valeur juridique à certains actes).

● *Dans les comices*, on vote des lois qui introduisent, à partir de 130 av. J.-C. environ, une *procédure écrite* ; ce sont les *leges rogatae* ; elles sont dans la lignée du droit civil des XII tables et disparaissent sous l'Empire.

● *Les magistrats*, spécialement les préteurs, à leur entrée en fonction, affichent au Forum un *édit* valable pour la durée de la magistrature, soit un an. L'édit du préteur est affiché sur un tableau blanc (en latin, *album*) et les titres sont écrits en rouge (ce sont les rubriques, du latin *ruber* : « rouge »). L'essentiel de l'édit du préteur, qui définit dans quel sens le magistrat a l'intention d'orienter la loi et quelles dispositions il envisage de prendre pendant la durée de sa magistrature judiciaire, est repris chaque année par le nouveau préteur; il finira par rester à peu près invariable. Sous le règne d'Hadrien (117-138 apr. J.-C.), un *édit perpétuel* est codifié par le jurisconsulte Julien. Le droit découlant des édits des magistrats s'appelle le *droit honoraire* ; il est différent du droit civil des Quirites.



Musée des Thermes à Rome. Phot. Bordas R.P.

Cette fresque provient d'une demeure de Rome. Scène pleine de douceur, baignée d'une lumière tamisée, elle représente l'enfance de Dionysos, soigné par une nymphe.

Le droit des jurisconsultes.

Tel qu'il était, le droit romain restait encore très général; pour le mettre en pratique, il faut interpréter les lois et l'édit du préteur. C'est le fait de spécialistes, les *jurisconsultes*, dont les doctrines *(responsa)* ont presque la même valeur qu'une loi. Sous Hadrien, les décisions de certains jurisconsultes seront nanties de l'*autorité (auctoritas)* de l'empereur et auront alors la même valeur qu'une loi.

Les principaux jurisconsultes romains furent : Varus (contemporain de Cicéron) qui fut le premier à composer un résumé d'ensemble sur le droit *(Digesta)*, Julien (v. 130), Gaïus (milieu du IIe siècle apr. J.-C., auteur de commentaires sur le droit intitulés *Institutes*), et surtout 3 préfets du prétoire, formés à l'école de droit de Beyrouth : Papinien (142-212) et ses deux disciples Ulpien (170-228) et Paul.

Le droit impérial.

● *A partir d'Auguste*, à l'ensemble des lois issues du droit ancien s'ajoutent les différentes décisions impériales, qu'on appelle des *constitutions* (ordonnances, édits, décrets, décisions de jurisprudence ou *rescrits*). De plus, les sénatus-consultes, à partir du IIe siècle, prennent force de loi lorsqu'ils sont demandés par l'empereur (le sénatus-consulte s'appelle alors une *oratio*).

● *Au Bas-Empire*, les sources du droit sont divisées en deux catégories: l'ancien droit (le *jus*) et les constitutions impériales (qu'on appelle les *leges*). Une codification générale est entreprise, d'abord par des particuliers, puis à l'instigation des empereurs. La compilation la plus systématique fut celle de Justinien (entre 528 et 534); elle a été précédée par celles de Théodose II et de Valentinien III (code théodosien, 438). La codification de Justinien comprend trois recueils :

— les *Institutes* (533), manuel en 4 livres destiné à des étudiants et à des patriciens;

— le *Digesta* (ou *Pandectae*, 533) qui contient, méthodiquement classés, unifiés et revus, le droit antique de Rome, le droit des jurisconsultes et celui des préteurs; c'est un énorme ouvrage d'environ 150 000 lignes (1 ligne comprend 35 lettres) divisé en 50 livres;

— le *Code* de Justinien (*Codex Justinianus repetitae prealectionis*, 534) groupe en 12 livres toutes les constitutions impériales classées, selon la même méthode que dans le *Digesta*, en *Livres, Titres, Fragments* (les lois proprement dites) et *Paragraphes*.

Le contenu du droit romain.

Il n'est pas question de résumer, même schématiquement, le droit romain dans le cadre de cet exposé.

La religion romaine.

Le lecteur est prié de se reporter au tableau no 20 (liste alphabétique des dieux romains).

La religion romaine primitive.

● *Les populations autochtones* ont un ensemble de croyances de type *primitif*; le monde dans lequel vivent les Latins est peuplé de forces mystérieuses (les *numina*), d'esprits *(genii)*, de monstres : la louve de Romulus et Rémus, le dieu souterrain *Consus*, etc. Le but de la religion est de rendre favorables toutes ces puissances mystérieuses, si nombreuses, qu'on disait à Rome qu'il était plus facile de rencontrer un dieu que de rencontrer un homme. Il semble que Vesta, qui est la déesse du feu domestique, et Janus, le dieu à deux visages, protecteur de la porte principale de Rome, soient les divinités les plus anciennes du fonds mythologique romain. Les Sabins ont ajouté à cela leurs cultes agraires : ils adorent Cérès, déesse de la végétation, et Ops, déesse de l'abondance, Liber, dieu de la vigne, Palès, protecteur des moutons, etc.; Mars est originellement le dieu qui symbolise la fin de l'hiver et le début du printemps, autrement dit un dieu de la végétation et de la jeunesse.

Enfin les pasteurs indo-européens ont sans doute apporté leur culte du ciel et du feu; on a remarqué des ressemblances entre certains termes religieux latins et leurs équivalents sanscrits :

Français	Latin	Sanscrit
Autel	*Ara*	*Asâ*
Prêtre	*Flamen*	*Brahmane*
Prière magique	*Carmen*	*Çamsati*

● *Les Étrusques* passent pour avoir installé à Rome la triade Jupiter (dieu de la lumière et de la foudre), Junon (initialement : le cycle lunaire) et Minerve (l'activité intellectuelle). Ces dieux et la plupart des dieux primitifs seront plus tard hellénisés et confondus avec les dieux grecs (Jupiter avec Zeus, Junon avec Héra, Cérès avec Déméter, Vesta avec Hestia, etc.). Les Phéniciens (?) apportèrent très tôt à Rome le culte d'Hercule et celui de *Frutis* (analogue à la *Turan* des Étrusques et à l'Aphrodite des Grecs; elle deviendra *Vénus*).

● *Il y a deux sortes de cultes*. Les premiers ont un caractère privé. L'un est réservé aux ancêtres, les dieux *mânes (di manes)*, auxquels on offre chaque jour des libations, afin qu'ils ne viennent pas tourmenter les vivants sous forme de fantômes (les *larves* ou *lémures*); on adore aussi les *dieux pénates* (protecteurs du foyer et de la maison) et les *dieux lares* qui veillent sur les prés. Voici par exemple comment Ovide décrit le rite des *Lemuria* (fête en l'honneur des Lémures) :

> *Il* [le père] *se tourne et prend dans sa bouche des fèves noires; il les jette ensuite derrière lui en disant: « Je jette ces fèves et par elles je me rachète moi et les miens. » Il prononce neuf fois ces paroles sans regarder en arrière. On pense que les ombres ramassent les fèves et suivent ses pas sans être aperçues. Il plonge encore ses mains dans l'eau, il frappe un morceau d'airain et conjure les ombres de quitter sa demeure. Après avoir dit neuf fois « Mânes de mes ancêtres, sortez », il regarde derrière lui et croit avoir régulièrement accompli la cérémonie. (Ovide, Fastes, Livre V.)*

Les seconds ont un caractère public. Les grands dieux sont l'objet d'un culte officiel, dont les artisans sont les *prêtres*. Les *vestales*, au nombre de 6, entretiennent le feu sacré de Vesta et doivent rester vierges, sous peine d'être enterrées vivantes; les *flamines* sont chargés du culte des grands dieux (Jupiter, Mars, Quirinus); les douze *saliens* (« prêtres sauteurs ») exécutent une sorte de danse guerrière au mois de mars, en chantant une prière magique dont nous ignorons encore le sens exact; les *luperques* célèbrent

le culte de Faunus Lupercus, protecteur des troupeaux, etc. Les cérémonies du culte sont extrêmement compliquées; elles sont contrôlées par trois catégories de prêtres : les *pontifes* (il y en eut d'abord trois, puis, neuf, puis quinze) fixent le calendrier, les fêtes, les jours fastes et néfastes. Ils ont à leur tête le grand pontife. Les augures assistent le roi quand il prend les auspices (interprétation du vol des oiseaux); ils seront plus tard aidés par les *haruspices* (d'origine étrusque) qui lisent l'avenir dans le foie des victimes. Les *féciaux* enfin, président à la conclusion des traités de paix et aux déclarations de guerre; leur chef s'appelle le *pater patratus*.

Dès cette époque se fixent les rites d'un certain nombre de fêtes (voir tableau nº 21 de l'*Annexe*); la cérémonie importante de la purification *(lustratio)* est décrite ainsi par Fustel de Coulanges :

> *... Cette cérémonie devait avoir pour vertu d'effacer les fautes commises par les citoyens contre le culte... On n'était jamais sûr de n'être pas sous le coup de la colère ou de la rancune de quelque dieu. Il fallait donc, pour rassurer le cœur de l'homme, un sacrifice expiatoire. Le magistrat qui était chargé de l'accomplir (c'était à Rome le censeur ; avant le censeur c'était le consul; avant le consul, le roi) commençait par s'assurer, à l'aide des auspices, que les dieux agréeraient la cérémonie. Puis il convoquait le peuple par l'intermédiaire d'un héraut qui se servait à cet effet d'une formule sacramentelle. Tous les citoyens au jour dit se réunissaient hors des murs; là, tous étant en silence, le magistrat faisait trois fois le tour de l'assemblée, poussant devant lui trois victimes, un mouton, un porc, un taureau... Des prêtres et des victimaires suivaient la procession; quand le troisième tour était achevé, le magistrat prononçait une formule de prière, et il immolait les victimes. A partir de ce moment, toute souillure était effacée, toute négligence dans le culte réparée, et la cité était en paix avec ses dieux.* (Fustel de Coulanges, *La Cité antique*, chapitre VI.)

● *Sous les Tarquins*, et dans les premières années de la République, la religion évolue. Les Étrusques introduisent leurs « livres des destins » *(Libri fatales)* appelés aussi *oracles sibyllins* qui sont d'origine mésopotamienne et qui énumèrent des présages et la manière de se protéger contre les forces mystérieuses de la nature.

Cette évolution de la religion va se poursuivre aux périodes suivantes.

Hellénisation de la religion romaine.

● *Les guerres puniques* entraînent une perversion de la vie religieuse. On célèbre à Rome les cultes phéniciens de Baal (sous le nom de Saturne) et d'Astarté. Le rite du *ver sacrum* (« printemps sacré », et migration rituelle de jeunes gens au printemps de certaines années en l'honneur du dieu Mars) tend à être abandonné. De plus, les superstitions — déjà fort nombreuses — se multiplient (incantations, sorcellerie, astrologie, etc.).

● *L'influence hellénique*, jusque-là épisodique, devient plus systématique à la fin du IIIe siècle et au début du IIe siècle; c'est à cette époque que se répand le culte de Dionysos — identifié sous le nom de Bacchus avec le vieux dieu romain Liber — introduit par une prêtresse campanienne. Les cérémonies orgiaques qui se déroulent sur l'Aventin (les *Bacchanales*) provoquent un scandale qui se terminera par l'interdiction des Bacchanales, en 186 av. J.-C. Peu après, ce sont les Orientaux et les Juifs qui introduisent leur culte à Rome (certains adoraient Jupiter-Sabazios); les préteurs sont obligés d'intervenir à plusieurs reprises pour empêcher la religion nationale, elle-même si complexe et si composite, de se pervertir davantage.

● *L'influence salutaire de l'hellénisme* a été d'introduire — surtout par l'intermédiaire du stoïcien grec Posidonios — la réflexion métaphysique au sein de la vie religieuse. Rome découvre qu'à côté des dieux, affublés de toutes les légendes de la mythologie grecque, il y a place pour une certaine façon de concevoir la théologie en pensant la destinée humaine en termes philosophiques; trois courants religieux semblent alors se dessiner au premier siècle :

— Un courant populaire, répandu surtout dans les campagnes, prolonge les superstitions sans nombre de la religion traditionnelle : les campagnes ont été toujours un terrain d'élection pour ce genre de croyances.

— Un courant urbain tendant à répandre les *religions à mystères* (voir p. 120), prétextes d'ailleurs à des licences et à des scandales. A ce courant, se rattache l'introduction du culte égyptien d'Isis et du dieu iranien Mithra.

— Un courant plus philosophique qui introduira plus tard les idées messianiques.

La vie religieuse à l'époque impériale.

● *L'élement nouveau* est le culte rendu à l'empereur ou, plus exactement à son *double* (son *genius*). C'est un culte à la fois privé et public; il y a des flamines qui le célèbrent à Rome, dans les provinces et dans les municipalités; peu à peu s'organisent des collèges sacerdotaux consacrés aux grandes familles impériales (d'Auguste, des Flaviens, d'Hadrien, etc.).

● *L'influence de l'Orient* se développe, au gré des convictions religieuses des empereurs qui favorisent ou combattent les cultes orientaux (celui de Cybèle, la grande déesse, pour Antonin et Claude; le culte d'Isis pour Caligula et Domitien, le culte de Mithra pour Commode et peut-être même Néron). Tous ces cultes « nationaux » — ils varient d'ailleurs selon les lieux, et la géographie religieuse du monde romain n'est encore qu'à l'état d'esquisse — se superposent au culte des ancêtres *(di manes)* qui persiste à travers tous les changements, et aux vieilles superstitions.

● *Cette politique religieuse des empereurs*, dans l'ensemble, tend à préserver les cultes officiels (gréco-romains) tout en sacrifiant, par période, aux modes et au snobisme, responsables sans doute du succès des religions à mystères importées de Grèce (en particulier les mystères d'Éleusis voir p. 120). Ce *nationalisme religieux des empereurs* explique en partie les persécutions contre les cultes étrangers (Dioclétien a interdit les cultes manichéens et la magie des Chaldéens et des Iraniens, par exemple, par un *édit de persécution* de 297 apr. J.-C.).

Le christianisme.

● *Le chrétien Minucius Félix* (IIIe siècle) met dans la bouche d'un païen la question suivante :

> *Qu'est-ce que ce Dieu unique, solitaire, en détresse, que ne connaît pas une seule nation libre ?*

Les Romains, en effet, n'ont pas *compris* le christianisme, qu'ils ont confondu, au début, avec la religion juive. La religion nouvelle est arrivée très rapidement jusqu'à Rome. Jésus a répandu la Bonne Parole sous le règne de Tibère et saint Paul est à Rome à l'époque de Néron, en même temps que de nombreux chrétiens.

Les persécutions débutent, traditionnellement, avec Néron, sur la cruauté légendaire duquel il faudra peut-être que les historiens reviennent (la « cruauté » était monnaie courante à Rome, où l'on a toujours supplicié, poignardé, empoisonné, et où le meurtre politique était une véritable institution; Néron a peut-être été la victime de certains historiens romains). En fait, Néron n'a pas persécuté véritablement les chrétiens en tant que tels lorsqu'il les a fait massacrer en 64, après le grand incendie de Rome (dont ses adversaires lui attribuaient la responsabilité); il les a condamnés aux supplices en tant qu'incendiaires; voici comment Tacite rapporte les faits :

> *Pour détruire ces bruits* [ceux qui lui attribuaient d'avoir ordonné l'incendie de Rome] *Néron chercha des coupables, et fit souffrir les plus cruelles tortures à des malheureux abhorrés pour leurs infamies, qu'on appelait vulgairement chrétiens. Le Christ, qui leur donna son nom, avait été condamné au supplice sous Tibère, par le procurateur Ponce Pilate : ce qui réprima, pour le moment, cette exécrable superstition; mais bientôt le torrent déborda de nouveau, non seulement dans la Judée, où il avait pris sa source, mais jusque dans Rome même, où sont venus se rendre et s'étaler tous les dérèglements et tous les crimes. On commença par se saisir de ceux qui s'avouaient chrétiens, et ensuite, sur leurs dépositions, d'une multitude immense, qui fut moins convaincue d'avoir incendié Rome que de haïr le genre humain. A leurs supplices on ajoutait la dérision : on les enveloppait de peaux de bêtes, pour les faire dévorer par des chiens, on les attachait en croix, ou l'on enduisait leur corps de résine, et l'on s'en servait la nuit comme de flambeaux pour s'éclairer.* (Tacite, *Annales*, XV/44.)

C'est Domitien qui fit véritablement la guerre religieuse aux chrétiens en 95. Mais les persécutions ne sont pas encore systématiques; il faut dire que les Églises chrétiennes s'agitaient énormément dans l'Empire, faisaient du prosélytisme, combattaient ouvertement la religion officielle et les autorités qui la soutenaient. Dans l'atmosphère de crédulité et de superstition qui régnait alors, un tel refus des dieux était souvent interprété par les masses comme la cause des désastres qui survenaient périodiquement, et la foule exigeait qu'on les châtiât (persécution d'Antioche, en 107, de Smyrne en 155, de Lyon en 177 et d'Alexandrie en 200). Cependant, profitant d'un siècle de tolérance, le christianisme prospéra; après avoir été la religion des esclaves et des pauvres, des « tisserands, des foulons et des cordonniers », comme disaient ses adversaires, il atteignit les hautes classes de la société, les officiers supérieurs, les hauts fonctionnaires. C'est alors que commença l'épuration systématique des chrétiens, entreprise en 303 par Dioclétien : ordre de fermer les lieux de culte, de brûler les livres saints, d'emprisonner tous les chrétiens qui refusent de sacrifier aux dieux. L'épuration fut surtout sanglante en Orient, où elle fut animée par le représentant de Domitien, Galère; « les prisons débordaient, on rêvait de nouveaux tourments » écrit à ce sujet l'apologiste chrétien Lactance.

● *Constantin*, païen à son avènement en 306 et adepte du culte solaire, se serait converti par la suite (on ignore exactement à quelle époque et dans quelles conditions). En tout cas, les persécutions cessent en 311 et, par l'*édit de Milan*, en 313, le culte chrétien est mis sur le même pied que les cultes païens de l'Empire. Constantin légifère dans un sens chrétien (abolition des lois d'Auguste relatives au célibat, nouvelle loi sur le divorce, instauration du dimanche comme jour saint, permission à l'Église de bénéficier de dispositions testamentaires). Il va même jusqu'à prendre position dans la querelle religieuse qui oppose notamment les évêques Arius et Eusèbe aux orthodoxes du concile de Nicée (325), cherchant à rétablir l'unité des Églises.

La querelle de l'arianisme (hérésie soutenue par l'évêque Arius) a joué un rôle important par rapport à la politique intérieure des empereurs, notamment en Orient, où les évêques ariens sont nombreux. Une réaction « païenne » a lieu sous le règne de Julien, le neveu de Constantin; empereur de 361 à 363, et surnommé *Julien l'Apostat* par les chrétiens parce qu'il avait abjuré sa foi chrétienne. Mais l'universalité du christianisme dans l'Empire est déjà chose établie. Les dogmes et doctrines du concile de Nicée triomphent avec l'*édit de Théodose* (381), interdisant les hérésies et marquant le départ de la lutte contre les païens. Les Romains de Dioclétien brûlaient les églises et emprisonnaient les chrétiens, les chrétiens de Théodose détruisent les temples et châtient les païens : le christianisme est devenu la seule religion officielle (394).

L'armée romaine.

L'armée traditionnelle sous la république romaine.

● *Organisation.* Le commandement en chef de l'armée est assuré par les consuls (ou par le dictateur); en principe, chaque consul commande deux légions mais ce nombre a varié selon les circonstances et les besoins. La hiérarchie militaire est la suivante : la *légion* est dirigée par un consul ou un *légat*; elle comprend au temps de Marius dix *cohortes* (unités tactiques) commandées par des tribuns militaires; chaque cohorte est divisée en trois *manipules* (600 hommes : les *hastati*, les *principes* et les *triarii*) et chaque manipule en deux *centuries* de 100 hommes, commandées chacune par un *centurion* (officier subalterne).

Les légats sont des sénateurs, ils ont un rôle de général; les tribuns militaires sont élus par le peuple ou choisis par le légat, ce sont les officiers supérieurs. Les centurions sortent du rang, et atteignent ce grade après 15 ou 20 ans de service (on est mal renseigné sur la fonction des « sous-officiers »); le premier centurion de la première cohorte s'appelait le *centurion primipile*. Les légions, les cohortes et les centurions portaient des numéros tout comme nos régiments modernes; on précisait aussi le lieu habituel de leur cantonnement (exemple : IIIe légion de Germanie, IIe légion gauloise).

● *Ordre de marche des légions.* Au combat, les légions marchent sur 3 lignes; le schéma de la page ci-contre montre la disposition des troupes.

Évolution de l'armée romaine.

● *Évolution des effectifs :* une légion représente environ 5 000 hommes (fantassins et cavaliers); la totalité des effectifs militaires romains a varié selon les différentes périodes et selon l'étendue du territoire à protéger; d'après les estimations qui ont été faites, on peut dire que l'armée romaine a compris entre 150 000 et 400 000 hommes, ce qui est relativement peu (il y avait 50 millions d'habitants dans l'Empire).



Phot. Bordas R.P.

Ce centurion et ce légionnaire sont des soldats du temps d'Hadrien.

● *Évolution du recrutement.* Nous avons vu que la milice a cédé peu à peu le pas à une armée professionnelle composée surtout de volontaires. Il y a de moins en moins de Romains dans les lignes des légionnaires, tout au moins de « Romains de Rome »; les troupes auxiliaires se développent (provincialisation de l'armée plus que barbarisation); sous Trajan, on assiste à la création de corps d'armée composés essentiellement de Barbares, les *Numeri*, organisés non pas selon le principe de la légion romaine, mais selon les habitudes guerrières des populations qui les composent.

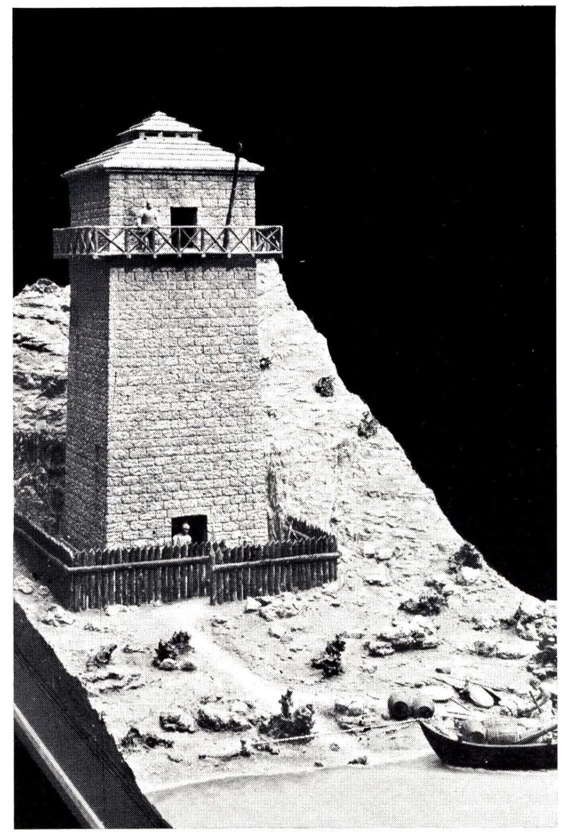
● *La garde prétorienne*, c'est-à-dire la garde de l'empereur, dirigée par le préfet du prétoire, prend de plus en plus d'importance; les soldes y sont plus élevées que dans les autres corps d'armée, et le service y est moins pénible. Néanmoins, ces gardes n'ont jamais été très importantes numériquement : pas plus de 9 à 12 cohortes.

● *La flotte.* Paradoxalement, cet empire méditerranéen n'a pas de flotte, sinon une flotte de « police ». On ne voit pas d'ailleurs qui pourrait menacer Rome sur la mer Méditerranée, puisque dès le Haut-Empire tous les ports de cette mer, *mare nostrum* « notre mer » comme disaient orgueilleusement les Romains, sont contrôlés par les légions. Le recrutement des marins se fait d'ailleurs dans les classes les plus basses de la société : on fait appel à des esclaves que commandent des affranchis.

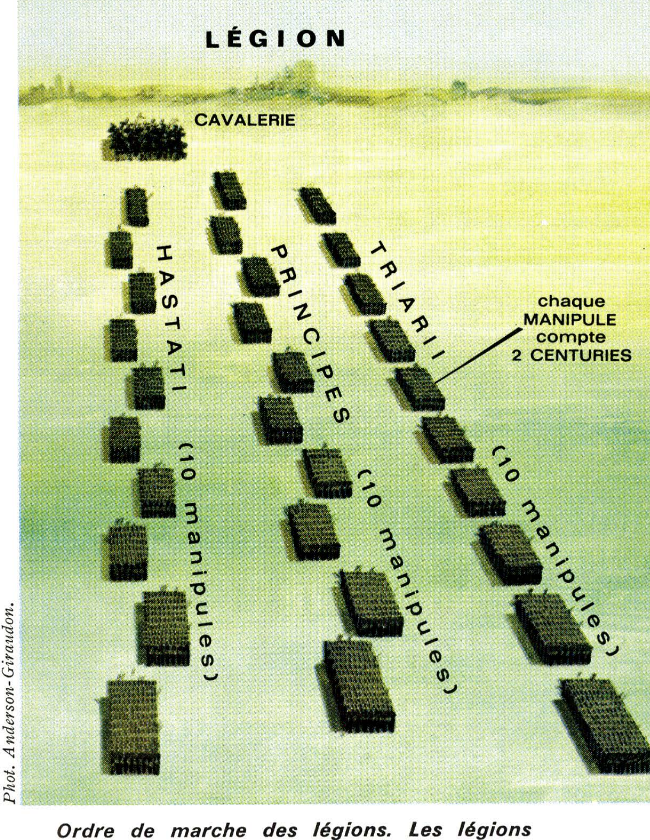
● *Le limes.* On désigne ainsi l'ensemble des fortifications qui se sont peu à peu édifiées sur toutes les frontières de l'Empire, en particulier sur le Rhin, le long du Danube, en Afrique et en Angleterre. Les photographies ci-contre en indiquent l'aspect.

● *Réponses à quelques questions.*

Questions	Réponses
Y a-t-il un service militaire obligatoire à Rome ?	Non ; mais, en cas de guerre, les citoyens de 17 à 45 ans sont « mobilisables » dans l'armée active. Ceux qui ne possèdent rien (les *prolétaires*) ne peuvent être soldats. A partir de Marius, l'armée se transforme à l'occasion de la guerre contre Jugurtha : division de la légion en 10 cohortes, réunification de l'armement, recrutement des prolétaires et de tous ceux, quelle que soit leur classe sociale, qui veulent faire carrière militaire (l'armée de métier succède à la milice de citoyens).
Comment se fait l'appel sous les drapeaux ?	Lorsque la guerre est declarée, les citoyens sont convoqués au Capitole où a lieu une cérémonie religieuse, puis on recrute, dans chaque tribu, un certain nombre de soldats, jusqu'à ce que l'effectif nécessaire pour former les légions soit atteint. Les soldats prêtent serment d'obéissance et de fidélité à leur chef (*imperator*, ce qui ne veut pas dire l'empereur, mais le général en chef).
Y a-t-il d'autres troupes que les légions ?	Les troupes alliées *(socii)*, recrutées parmi les peuples italiens vassaux de Rome, et les auxiliaires *(auxilia)* composées de mercenaires étrangers. Ces troupes, encadrées par des officiers romains, sont organisées à peu près comme des légions.
Quelles sont les caractéristiques de l'art militaire romain ?	— Les légions sont cantonnées dans tous les points chauds de la République ou de l'Empire : aux frontières, dans les provinces récemment conquises ou qui risquent de se révolter. Elles deviennent souvent ainsi une base de peuplement. — En période de guerre, des camps retranchés sont construits, parfois avec un luxe considérable de précautions. Les légions s'y tiennent et partent pour le combat à l'heure décidée par les augures : il y a alors assaut des colonnes ennemies, lancement des javelots *(pilum)*, puis corps à corps. Si le combat est malheureux, les légions se réfugient dans leurs camps retranchés. — Les sièges : la lutte contre les agglomérations ennemies comprend l'investissement de la place forte : travaux d'approche, construction tout autour de la ville de tranchées, de tours d'où l'on pouvait tirer des flèches sur l'ennemi, utilisation de *machines de guerre : catapulte, baliste* pour lancer des boulets de pierre, *scorpion* qui lance des flèches ; on pénétrait dans une ville assiégée en enfonçant ses murailles à coups de *bélier*, ou en creusant des *mines*.
Comment est organisée la discipline militaire ?	La justice militaire est toujours expéditive, mais celle des Romains était particulièrement sévère : le soldat ou l'officier qui manque à la discipline est passible de sanctions allant de la bastonnade et de la mise aux fers à la dégradation et à la peine capitale. Lorsque tout un corps d'armée manque à la discipline, le général en chef fait tirer au sort un homme sur dix et le décapite (c'est ce qu'on appelle la *décimation*).
Quelle est la récompense pour les généraux vainqueurs ?	On l'appelle le *triomphe*, c'est un véritable rite à la fois social et religieux. Tout général vainqueur, qui a, par sa victoire, enrichi l'État de territoires nouveaux et qui peut se glorifier d'avoir massacré au moins 5 000 ennemis, reçoit un honneur militaire suprême, appelé le triomphe. Cette cérémonie comporte en particulier un défilé militaire à travers la ville (fait exceptionnel, car en toute autre circonstance, il était interdit aux légions de franchir armées l'enceinte sacrée de Rome). Le triomphateur défile, précédé des sénateurs et des magistrats, suivi de ses prisonniers enchaînés et de son armée. Couronné de lauriers, il se rend au temple de Jupiter Capitolin dont les souterrains, aménagés en prisons (le *Tullianum*), accueille les chefs ennemis qui sont enfermés ou exécutés.



Le limes romain (maquette) : tour d'observation et de signalisation.



Ordre de marche des légions. Les légions marchent au centre, en trois lignes; les* hastati *chargent, lancent sur l'ennemi leurs javelots et entrent dans le corps à corps; les* principes *et — si la situation devenait critique — les* triarii *venaient à la rescousse.

● *La réforme militaire de Dioclétien.* Elle est caractérisée essentiellement par une décentralisation de l'armée, rendue nécessaire par l'énorme étendue de l'Empire. Alors que, jusque-là, les chefs militaires sont aussi des chefs politiques (les légions d'une province étaient sous le commandement du gouverneur, du *praeses* de la province), Dioclétien instaure une fonction nouvelle, celle de chefs militaires spécialisés (en latin *dux*, qu'on a traduit par « duc »). D'autre part, la fonction militaire subit l'évolution de toutes les autres professions : elle devient héréditaire.

Malgré cela, l'Empire a besoin d'hommes : d'où, outre l'appel constant aux Barbares et aux étrangers, de plus en plus nombreux non seulement en tant que simples soldats, mais même avec rang d'officier, l'institution d'une nouvelle forme de recrutement : l'*impôt en hommes* (chaque propriété foncière devant fournir un certain nombre de recrues en fonction de sa superficie, forme de réquisition qui peut être évitée par le payement d'une somme d'argent).

Le limes syrien. En région de steppes subdésertiques, en Syrie, Transjordanie, Tunisie et Algérie méridionales, la protection de l'Empire fut assurée par un réseau de routes stratégiques reliant quelques points d'appui, d'où les légions surveillaient l'accès aux points d'eau. La photographie aérienne a permis de retrouver le tracé de ce système efficace en dépit de sa légèreté; parfois les forts romains dressent encore leurs ruines dans le désert syrien, tel celui-ci, le Qasr el-Hêr.





Les fresques des maisons de Pompéi nous ont restitué quelques aspects de la vie quotidienne romaine. Ci-dessus : la leçon de lecture (villa dite « des mystères »).

La civilisation romaine.

Les Romains ont été, en matière de civilisation, les héritiers des Grecs.

La famille romaine.

C'est la cellule sociale par excellence, fondée sur des croyances religieuses (culte des dieux *Mânes,* voir p. 79).

Initialement, elle se confond avec la gens. L'autorité absolue appartient au chef de famille, le *pater familias* (cette puissance s'appelle la *patria potestas*) ; elle est sans limite, puisque le père de famille a droit de vie ou de mort sur tous les membres de sa famille, y compris certains clients et les esclaves.

Le mariage est en général religieux (il consiste à faire adopter à la femme la religion familiale de son mari) ; mais il existe une forme non religieuse, par achat de l'épouse (la *coemptio*). La femme du *pater familias,* la *matrona,* n'a aucun droit : elle est intégralement soumise à l'autorité de son mari, et, à la mort de celui-ci, à celle de son fils aîné.

L'enfant porte le nom de famille de son père *(nomen)* ; on lui donne en outre un prénom *(praenomen)* et un surnom *(cognomen)* ; le surnom est en général héréditaire. Par exemple Cicéron, l'orateur et homme politique, s'appelait *Marcus* (prénom), *Tullius* (nom de famille), *Cicero* (surnom). L'enfant adopté (procédure fréquente à Rome quand on n'avait pas de fils), ajoute un surnom supplémentaire, rappelant généralement la famille dont il est issu. La majorité civile était atteinte à 17 ans : le jeune homme porte alors la toge blanche des adultes, dite *toge virile,* mais il reste toujours soumis à l'autorité paternelle.

La vie matérielle.

Après les guerres puniques, la vie romaine a évolué vers le luxe et le confort. Les riches se font construire des demeures luxueuses non seulement en ville mais aussi en province, et il se construit de véritables villes de villégiature (exemple : Pompéi). L'art de la table (gourmandise et goinfrerie tout à la fois) fait d'énormes progrès. Les repas se multiplient : petit déjeuner *(jentaculum),* premier déjeuner *(prandium),* déjeuner proprement dit, dîner et parfois souper (ces trois repas sont des *cenae*) rythment la journée du riche Romain. Les festins dégénèrent souvent en orgies.

Mais ces excès ne touchent que ceux qui sont capables de les assumer, à savoir les riches. A Rome, il y a aussi une masse énorme de petites gens, *d'artisans,* de *prolétaires.* Ceux-là connaissent surtout l'art de vivre à six dans une petite chambre, et de manger des oignons ; il ne semble pas que leur sort les révolte : ils conservent l'orgueil d'être citoyens romains (les véritables révoltes ont surtout été le fait des esclaves, voir p. 75). Ils bénéficient du reste souvent des distributions gratuites de vivres.

Les *humiliores* gagnent leur vie en s'engageant dans l'armée, en se livrant au petit commerce (la Rome impériale est une ville de petits boutiquiers), en occupant les fonctions subalternes dans l'administration. Ce peuple se distrait aux *jeux* que leur proposent — souvent par démagogie — les empereurs (il y avait en moyenne, à Rome, un jour férié sur deux !) ; ce n'est pas le théâtre — limité à des farces grossières et à des pantomimes — qui attire les Romains, c'est surtout le *cirque* où ont lieu des courses de chars, manifestations qui sont les précurseurs de nos réunions hippiques contemporaines. Un système de paris était instauré, où l'on jouait parfois des fortunes, et les parieurs romains — tout comme leurs semblables, de nos jours — suivaient avec passion les courses des cochers, l'âge et les performances des chevaux, etc. : certains cochers étaient de véritables vedettes, qu'on s'attachait à prix d'or.

Enfin il y a les jeux de l'*amphithéâtre* (ne pas confondre avec le cirque) où l'on donne des combats de gladiateurs, entraînés dans des écoles spéciales à la discipline particulièrement sévère. Il ne faut d'ailleurs pas voir, dans les succès que connaissent ces combats sanglants et meurtriers, un signe de « barbarie » : les Romains allaient voir mourir les hommes comme aujourd'hui certains admirent les mises à mort dans les *corridas.*

Bref la société romaine traditionnelle, avec son luxe chez les uns, son apathie et sa pauvreté chez les autres, semble avoir mérité l'apostrophe ironique et méprisante de Juvénal :

> *Les Romains qui régissaient autrefois le pouvoir, qui distribuaient les faisceaux, les légions, tous les honneurs enfin, se reposent aujourd'hui et dans leur inquiétude ne demandent plus que deux choses : du pain et des jeux* (panem et circenses).

QUELQUES GRANDS PROBLÈMES DE L'HISTOIRE ROMAINE.

Nous étudions dans ce numéro, d'une façon très schématique, les grands problèmes politiques que pose l'histoire romaine; la plupart de ces problèmes étant encore sans solution, nous nous contenterons de poser des questions, afin d'éveiller l'intérêt éventuel du lecteur. Nous nous attacherons, en particulier, à examiner le personnage de Jules César dont les quatre années de pouvoir contiennent, en germe, l'histoire intérieure de l'empire romain.

Évolution de l'analyse historique du monde romain.

Jusqu'au XVIIIe siècle, on a fait confiance aux historiens de l'Antiquité avec un manque d'esprit critique qui étonne aujourd'hui. Ce sont les travaux de Jean-Baptiste Vico (méconnu en son temps), Montesquieu et Gibbon qui marquent le point de départ d'une réflexion véritablement historique sur Rome.

La mosaïque représentant Neptune et Amphitrite, que l'on voit à droite, a donné son nom à cette maison d'Herculanum. Au fond, une nymphée, ornée de masques et d'une belle mosaïque à scènes de chasse.

Phot. Goldner.

Histoire de l'histoire romaine.

Dates	Auteurs et œuvres	Directions de recherches
1710	VICO (1668-1744) : *De Antiquissima Italorum Sapientia.*	Attitude critique et méfiante vis-à-vis des traditions (critique sévère de Tite-Live, idée qu'Homère n'a pas existé et que les poèmes homériques ne sont qu'un résumé symbolique de l'histoire des premiers âges).
1725	Première édition de la *Science Nouvelle.*	
1734	MONTESQUIEU : *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence.*	Problème de l'inégalité des destins de l'Empire d'Orient et de l'Empire d'Occident.
1739	Louis de BEAUFORT (mort en 1795) : *Dissertation sur l'incertitude des cinq premiers siècles de l'histoire romaine.*	
1766	*La République romaine, ou plan général de l'ancien gouvernement de Rome.*	
1776-1788	Edward GIBBON (1737-1794) : *Histoire du déclin de la chute de l'Empire romain* (en anglais).	Point de départ traditionnel de l'histoire romaine « scientifique » (apogée de l'Empire au siècle des Antonins, responsabilité du christianisme dans le déclin de l'empire romain).
Fin XVIIIe	École allemande (WINCKELMANN, HERDER, GOETHE, etc.).	Préoccupations surtout orientées vers l'histoire de l'art et la réflexion philosophique.
1811-1812	B.G. NIEBUHR (1776-1831) : *Histoire romaine* (complétée par un ouvrage posthume paru en 1846).	Vigoureuse critique de Tite-Live; fondateur de la méthode critique (reposant sur les *realia*).
1815-1849	Travaux de SAVIGNY sur le droit romain.	
1826	ECKHEL (1737-1798).	Travaux de numismatique.
1817-1903	Théodore MOMMSEN : *Histoire romaine* (3 volumes, 1854-1856), *Histoire de la monnaie romaine* (1860), *Corpus inscriptionum latinarum* (à partir de 1863), *Travaux sur le droit romain* (1878-1888).	Considéré comme le plus grand des historiens de Rome, qui a orienté la plupart des travaux postérieurs; il faut souligner que Mommsen s'est abstenu (on se demande encore pourquoi) de faire une étude d'ensemble de la période impériale.
1852	J. BÜRCKHARDT (1818-1897), de nationalité suisse : *Constantin le Grand et son temps.*	Accent mis sur le Bas-Empire; étude culturelle de l'histoire romaine (opposée aux directions de recherches de Mommsen).
1864	FUSTEL DE COULANGES (1830-1889) : *La Cité antique* (1864). Gustave Glotz a émis sur Fustel de Coulanges l'opinion suivante : *« Il est impossible de souscrire à toutes ses conclusions... ce n'est pas ainsi qu'évoluent les sociétés humaines : ce ne sont pas des figures de géométrie, mais des êtres vivants, qui ne gardent leur identité qu'à condition de se modifier profondément. »* (*La Cité grecque*, Introduction).	Utilisation de la méthode comparative, conduisant à une théorie simplifiée et schématique de la Cité, fondée sur l'opposition entre la toute-puissance de la loi et la liberté individuelle.
1884-1901	Ed. MEYER : *Histoire de l'Antiquité.*	Tentative de synthèse, dans l'esprit de Mommsen, tenant compte des découvertes de la fin du XIXe siècle (fouilles de Mycènes, fouilles de Rome, papyrologie).
1898-1900	Ettore PAÏS : *Histoire des Romains* (en italien).	Synthèse dans l'esprit des travaux critiques de Niebuhr (l'hypercritique de Païs a été tempérée par l'auteur lui-même dans ses œuvres ultérieures).
XXe siècle	Les historiens contemporains ont tendance à laisser au second plan l'histoire événementielle pour s'orienter vers des recherches de type plus général; les périodes de crises, de transition, dominent la problématique. Signalons en particulier que l'histoire personnelle des empereurs romains reste encore à faire dans bien des cas; Tibère, Claude, Néron, Vespasien, Domitien ne sont encore présentés par les historiens modernes que sous les traits rapportés par la tradition. Or la sincérité de Tacite et de Pline le Jeune mérite d'être examinée de plus près; beaucoup de spécialistes s'accordent sur la nécessité de tout reprendre par la base en ce qui concerne la portée de leurs annales, les contradictions qui existent entre certains aspects de leur caractère et leurs œuvres, etc. Comment se fait-il, en un temps où l'on pratiquait l'assassinat politique comme une institution, que les empereurs-monstres aient pu régner si longtemps, par exemple? Enfin, une certaine imagerie d'Épinal relative à Rome doit être bannie : les personnages romains les plus vertueux n'ont jamais été des héros cornéliens.	



Sur le mont Palatin s'élevait le palais de l'empereur Flavien (ci-dessus, la fontaine du Triclinium).

La République et ses problèmes.

Le sénat et le « parti populaire » (les *populares*).

Après la seconde guerre punique (à la fin du IIe siècle av. J.-C.), Rome est gouvernée par un sénat conservateur, dont les membres sont pris dans les rangs de la *noblesse* patricienne ou plébéienne (richesse surtout foncière) ; la disparition de la classe moyenne, en particulier de ces paysans petits propriétaires qui fournissaient Rome en bons soldats, est un des traits marquants de cette époque. Deux frères de la famille des Sempronii (noblesse plébéienne), Tiberius Sempronius Gracchus et Caïus Sempronius Gracchus, tentèrent de reconstituer cette classe moyenne en proposant un nouveau partage des terres disponibles ; ils prirent la tête d'un mouvement de revendications de caractère égalitaire (le « parti » — *factio* — populaire), se heurtant au sénat et à l'oligarchie qui gouverne Rome ; l'œuvre des *Gracques* sera sans lendemain.

Voici quelques-unes des grandes questions qui se posent au sujet de cette crise politique qui se déroule entre 134 (Tiberius Gracchus, tribun de la plèbe) et 121 av. J.-C. (mort de Caïus Gracchus, tribun de la plèbe depuis 123).

● *Peut-on parler d'un parti populaire ?* C'est sans doute un *parti* (au sens large) puisqu'il a un programme politique d'ensemble, mais il n'est guère *populaire* (les chefs sont des nobles dont les intérêts ne sont pas ceux des pauvres plébéiens qu'ils défendent). Tiberius Gracchus lui-même est-il un révolutionnaire sincère ? Combat-il vraiment pour ceux « qu'on appelle les maîtres du monde et qui n'ont même pas à eux une motte de terre » ? Plutarque, qui a raconté sa vie, insiste sur sa formation hellénique, sur la culture de sa mère Cornélia, sa générosité, mais ses ennemis prétendaient qu'il était devenu révolutionnaire par dépit, pour se venger du clan des Cornelii la famille de Scipion), ennemi « héréditaire » des Sempronii. Ses conseillers étaient d'ailleurs des adversaires des Scipions (en particulier Quintus Mucius Scaevola). Ce parti s'appuie cependant sur les masses populaires.

● *Le programme des Gracques.* En 133, Tiberius a proposé une loi agraire interdisant les domaines de plus de 125 ha et partageant les terres récupérées en lots de 7,5 ha répartis entre les pauvres qui devraient payer une redevance fixe à l'État (le *vectigal*) ; pour faire passer cette mesure, qui devait démembrer les grandes propriétés, des aménagements fiscaux et des indemnisations avaient été prévus. A cette loi, le tribun Octavius met son *veto ;* Tiberius le fait déposer par un vote des autres tribuns (mesure illégale, ou du moins abusive). La loi agraire ne fut finalement pas appliquée, d'autant plus que Tiberius Gracchus, ayant redemandé le tribunat pour l'année suivante (132), ce qui était contraire à la coutume, fut accusé d'aspirer à la royauté et assassiné au cours d'une émeute en 133 ; son cadavre fut jeté dans le Tibre. Caïus Gracchus a 9 ans de moins que son frère, il est plus impétueux et meilleur homme d'action que lui et méprise autant que lui les lois et le sénat : proquesteur en Sicile, il revient à Rome sans autorisation en 124, se fait élire triomphalement tribun de la plèbe pour l'année 123 (il fut d'ailleurs réélu l'année suivante) et fait voter 3 lois : une loi agraire (celle de Tiberius), une loi prévoyant une distribution du blé par l'État, au prix coûtant, une loi judiciaire donnant aux chevaliers rang de juges (ce qui devait les

dresser contre le sénat). Par une série de mesures antisénatoriales, Caïus finit par annihiler le pouvoir de cette institution; en même temps, il décidait de fonder des colonies d'exploitation. Bref il se comporta comme un chef d'État absolu. Signe de la rivalité avec les Cornelii : Caïus Gracchus alla fonder lui-même une colonie à Carthage, *sur le sol même que Scipion Émilien avait déclaré maudit et consacré aux dieux.* Pendant son absence, le sénat n'eut guère de mal à détacher de Caïus les masses populaires par une politique de surenchère démagogique; à son retour, poussé sans doute à la résistance armée, il se tue (ou se fait tuer) dans le bois sacré de la nymphe Furrina (121 av. J.-C.).

C'était la ruine définitive de la réforme agraire. Les Gracques avaient, en outre, institué à Rome une attitude politique d'un type nouveau en justifiant les violences et les illégalités auxquelles ils se livrèrent par la valeur sociale et humanitaire du but réformateur qu'ils poursuivaient; le principe : « qui veut la fin veut les moyens » allait largement être mis à profit par tous les aspirants dictateurs qui se succédèrent jusqu'à ce qu'enfin l'un d'entre eux réussisse à s'emparer du pouvoir absolu, Jules César.

La fin de la république romaine.

La république romaine a mis plus d'un siècle à mourir; elle a été assassinée par les généraux, assoiffés de pouvoir personnel.

On ne saura jamais ce que serait devenu l'État romain si Caïus Gracchus avait réussi dans son entreprise; mais il est certain que son échec ouvre l'ère des crises, des coups d'État et du déclin. Rome est gouvernée par un sénat aristocratique de quelque 415 fortunés presque sans rapports avec les 400 000 citoyens romains qui se désintéressent de la vie politique parce qu'ils n'y ont aucun rôle à jouer; ne se rendent aux comices que des pauvres, attirés par les gratifications électorales, et des professionnels payés par les candidats aux magistratures pour faire la police dans les réunions, imposer le silence aux adversaires; chaque homme politique a ses « bandes », on serait parfois tenté d'écrire ses « sections d'assaut ». Dans cette ville où la classe possédante s'adonne au plaisir et aux excès de tous ordres, il suffit d'un peu de volonté, d'une absence de scrupules, de quelques richesses qu'on distribue à des mercenaires, pour prendre le pouvoir et en profiter. Rome sombre lentement dans l'anarchie; quand elle sera mûre pour la dictature, le « conspirateur » du moment sera aidé des circonstances; on peut se demander si, en tout état de cause, Jules César n'est pas un Catilina qui aurait réussi.

● *Les forces en présence.* Il y a le sénat, conservateur, noble et bien décidé à garder le pouvoir (tout légitime d'ailleurs) qu'il possède; une arme légale est à sa disposition : le *senatus-consulte ultime* qui lui permet de prononcer l'état d'exception et d'utiliser la force armée pour protéger l'ordre public. Cette arme est à double tranchant : le chef d'une telle force ne risque-t-il pas de s'imposer ensuite à l'Assemblée?

La deuxième force est celle de la masse. Tous les aventuriers politiques le savent et ne manquent pas de s'en servir : on la remue aisément avec de beaux discours et l'intervention d'agitateurs professionnels. La position enviée de *tribun de la plèbe,* avec droit de *veto,* est recherchée par tous les adversaires de la puissance sénatoriale. La troisième force, c'est l'armée : il est remarquable que les hommes qui ont tenté de s'emparer du pouvoir — jusqu'à ce que l'un d'eux y parvienne véritablement — sont le plus souvent des *généraux,* fiers de leur victoire et arborant — comme Marius — leurs blessures en guise d'arguments :

> *J'ai fait la guerre* — dit à peu près Marius au moment de son élection au consulat — *je ne puis pour justifier votre confiance établir ... les images de mes aïeux ... mais s'il le faut je montrerai des javelines, un étendard, des colliers d'honneur, et bien d'autres récompenses militaires, je montrerai surtout les cicatrices qui sillonnent ma poitrine.* (Salluste, *Guerre de Jugurtha,* LXXXV.)

● *Les généraux* s'illustrent dans la guerre. Marius en Algérie, contre le Numide Jugurtha qui, avec arrogance, s'écriait avant de quitter Rome : « Ville à vendre, il ne manque qu'un acheteur », puis contre les envahisseurs barbares (les Cimbres et les Teutons qui avaient massacré 60 000 Romains en 105 av. J.-C.); Sylla contre les Italiens révoltés (les *guerres sociales,* c'est-à-dire entreprises par les *socii,* alliés italiens de Rome) et surtout contre Mithridate, roi du Pont, qui rêvait d'expulser les Romains de la Méditerranée orientale; Pompée contre les Espagnols révoltés menés par Sertorius, contre les pirates et aussi contre



Phot. Salou. Images et textes.

***Jules César. « ...il disait publiquement que la République n'était qu'un vain mot et que Sylla avait été un enfant de renoncer à la dictature... » (Suétone,* Vie de César).**

Mithridate; Crassus contre les esclaves et les gladiateurs de Spartacus (voir p. 76); Jules César, enfin, contre les Helvètes, les Germains et les Gaulois.

● *Les faits* eux-mêmes sont résumés dans le tableau n° 13; il est intéressant de noter que, entre l'année où Marius devient consul (107 av. J.-C.) et celle où César, vainqueur de Pompée à Pharsale, prend tous les pouvoirs (en 46 av. J.-C.), soit en 60 ans de vie politique, il y eut environ 20 ans de conflits politiques sanglants, de véritables guerres civiles, et 40 ans d'assassinats, d'agitation et de désordre. Schématiquement, la République agonise en plusieurs étapes :

— Le « parti » populaire l'emporte avec Marius — 6 fois consul (!) — vaillant soldat, mais totalement incapable de gouverner politiquement un État.

— Le « parti » sénatorial reprend le dessus avec Sylla, dont la renommée de débauché égalait la renommée militaire. Sylla a voulu assurer l'autorité du sénat; peut-être a-t-il rêvé d'une monarchie à Rome (il s'était fait nommer dictateur pour une durée illimitée). Il a inauguré sa dictature par de sanglantes *proscriptions* (mise à prix de la tête de ses adversaires).

— Avec Crassus et Pompée, c'est le « parti » des militaires et des *populares* qui triomphe du sénat et qui s'impose au peuple. En fait, Pompée tournera bien vite casaque et agira, en se servant démagogiquement de la plèbe, dans le sens du groupe équestre, c'est-à-dire d'une nouvelle classe composée de financiers enrichis mais sans pouvoir politique (qui reste aux mains du sénat).

— La venue de Jules César sur la scène politique redonne de la vigueur aux *populares,* sur lesquels il faut bien s'appuyer pour lutter contre le sénat; soutenu (apparemment) par Pompée, il favorise la création d'un vaste parti révolutionnaire, groupant tous les insatisfaits romains. A la tête de ce parti populaire qui projette de ruiner le régime sénatorial conservateur, se trouve Lucius Catilina (qui a d'ailleurs pour maîtresse la fille de Tiberius Gracchus, Sempronia). Par une réaction désespérée, due à Cicéron, la conjuration de Catilina est démasquée et les conspirateurs condamnés (63-62 av. J.-C.); Cicéron pensait, innocemment, avoir sauvé la République.

— En fait, il l'a poussée vers la dictature. Le parti républicain à Rome ne fait pas le poids en face des triumviri; la mort de Crassus (53 av. J.-C.), le départ de César pour la Gaule et les désordres dans la rue font de Pompée le maître absolu de Rome (52 av. J.-C.). Le premier acte de celui-ci est de s'allier avec la noblesse sénatoriale afin d'éliminer César de la course au pouvoir. Or, en 52, César est en Gaule, à la tête d'une armée puissante et investi d'une magistrature officielle (il est proconsul); il faut donc manœuvrer pour le faire revenir à Rome *sans armée et sans pouvoir légal :* il sera alors facile de le mettre en accusation pour un motif quelconque et de se débarrasser de ce dangereux rival. Pompée met donc sur pied, avec une véritable ruse de maquignon, une stratégie juridique pour arriver à ses fins; le tableau suivant permettra de comprendre les grandes lignes de son plan.

Les intentions de César	Le plan de Pompée
Consul en 59 av. J.-C., il a le droit de briguer à nouveau le consulat en 49 av. J.-C. (pour l'année 48). Sa magistrature de proconsul en Gaule se termine légalement le 1er mars 49; la campagne électorale doit avoir lieu pendant l'automne 49.	Pompée veut attirer César à Rome, sans ses soldats et sans ses pouvoirs; c'est-à-dire entre mars 49 et janvier 48.
Son successeur pour 48 doit être choisi — selon une loi constitutionnelle de Caïus Gracchus — parmi les magistrats élus à Rome pour l'année 49 et *avant* l'élection des consuls de 48. Autrement dit, il ne pourra entrer en fonction que le 1er janvier 48, lorsque le nouveau consul entrera en fonction à Rome.	Il fait voter en 52 une loi (souhaitée par un sénatus-consulte de 53) abolissant la loi de Caïus Gracchus et imposant le choix des proconsuls parmi des hommes ayant terminé leur magistrature depuis au moins 5 ans.
César peut donc *légalement* poser sa candidature au consulat de 48 dès mars 49, tout en restant en Gaule, puisqu'il doit y attendre l'arrivée de son successeur.	Il est donc possible, après cette loi, de désigner dès 50 un proconsul qui remplacera César le 1er mars 49. Le rival de Pompée n'aura donc plus aucun motif de rester en Gaule après le 1er mars 49; il devra être *présent* à Rome pour la campagne électorale de l'automne 49.

— Il est à peine besoin de rappeler que César passa outre; il avait déjà organisé en Gaule transpadane (région du lac de Côme) un véritable État, avec une organisation municipale de type romain. Il proposa d'abandonner ses pouvoirs si Pompée en faisait autant; mais le parti sénatorial (les *optimates*) est acquis à Pompée et l'offre de César est repoussée par le sénat : malgré une tentative du parti du centre (Cicéron), la guerre civile est inévitable. César a pour lui ses troupes, les *Transpadans,* mais aussi la plèbe romaine et la jeunesse; Pompée est surtout gonflé de vanité (il n'a jamais compris la puissance de son rival), comme à peu près toute la faction des « nobles insolents et incapables » qu'il représente. Il déclare en plein sénat qu'il n'a qu'à frapper du pied pour remplir l'Italie de ses légions, mais déjà Jules César marche sur Rome, après avoir franchi le fleuve qui limitait sa province de proconsul, le *Rubicon* (actuellement le *Pisciatello,* sur l'Adriatique). C'est la fin de la République.

Dictature et impérialisme.

En s'appuyant sur les *populares* et sur ses légions, Jules César établit un régime dictatorial ruinant la république « parlementaire » du sénat; il est au pouvoir en janvier 48 et il périt assassiné le 15 mars 44; ses conquêtes ont changé la physionomie de l'État romain, mais il n'a pu mener à son terme son œuvre politique (4 ans de dictature : c'est très peu de chose dans l'histoire d'une nation). Cependant le personnage n'a jamais cessé de fasciner les historiens, les poètes et les curieux.

Le personnage de Jules César.

● *Sa famille.* Caïus Julius Caesar appartient à une famille patricienne, la *gens Julia,* qui prétendait descendre du fils d'Énée (voir la légende de la fondation de Rome, p. 69). En fait, c'est une famille obscure qui n'a pratiquement joué aucun rôle dans l'histoire romaine (un ancêtre préteur en 208 av. J.-C., un oncle de César, Sextus, consul en 91, et c'est à peu près tout); le personnage le plus illustre de l'entourage du dictateur est un « allié » : c'est l'époux de Julia, tante de César : Marius, l'ancien rival de Sylla.

César a cherché à surévaluer sa famille; aux funérailles de sa tante Julia, dont il avait prononcé l'oraison funèbre, il s'écriait :

QUELQUES GRANDS PROBLÈMES DE L'HISTOIRE ROMAINE

Caïus *épouse* Marcia

Julia, morte en 69, *épouse* de Marius, mort en 86
Sextus, consul en 91, mort en 90
Caïus, préteur, mort en 86, *épouse* Aurélia

Julia aînée
Julia minor
CAIUS JULIUS CAESAR (César), né le 13 juillet 101 av. J.-C.

... On voit donc unis dans notre famille, et la majesté des rois, qui sont les maîtres des hommes, et la sainteté des dieux, qui sont les maîtres des rois.

La date de naissance de César est incertaine (102, 101 ou 100?); nous avons choisi la date proposée par J. Carcopino : le 13 juillet 101 av. J.-C.

● *Le caractère de César.* Fils de riche, César est orphelin à l'âge de 16 ans; sa tante Julia, veuve en 86 du grand Marius, lance César vers le parti marianiste dont le chef est alors Cinna; c'est d'ailleurs avec l'appui de la plèbe, des *populares,* que César mènera en grande partie les débuts de sa carrière. Physiquement, l'homme est maigre, assez grand (selon Suétone), sans doute attirant (il avait, nous dit Suétone, l'œil noir et vif, le teint blanc et frais), son élégance négligée et insolente impressionne le vieux Sylla qui aurait dit de lui : « Défiez-vous de ce jeune homme à la robe flottante; il y a en lui l'étoffe de plusieurs Marius. » Intellectuellement, c'est un esprit clair et brillant, élève du rhéteur Molon de Rhodes; sa prose, froide, méthodique et réfléchie, est sans doute le meilleur reflet que nous ayons de son intelligence. Moralement, le portrait est plus difficile à brosser. On sait qu'il était épileptique, mais il y a bien longtemps que les psychologues n'expliquent plus un caractère par ses seules composantes neurologiques. C'est un « débauché » (qui ne l'était pas à Rome?), pourri de dettes (Crassus doit lui prêter 10 millions de francs actuels pour désintéresser ses créanciers en 61 av. J.-C.); il a sans doute beaucoup plus de succès féminins que le Romain moyen; ses ambitions érotiques étaient d'ailleurs à la mesure de ses ambitions politiques (on connaît le mot : « C'est le mari de toutes les femmes et l'épouse de tous les hommes »); son activité amoureuse se mêle d'ailleurs à son activité politique : il a possédé les femmes de Crassus et de Pompée, ses premiers alliés politiques, et sa liaison avec Cléopâtre — qui aura sans doute de lui un fils nommé Césarion — est fameuse. Parfois aussi les liaisons sont scandaleuses (par exemple celle qu'il eut avec un officier, chef de son Génie, Mamurra). Au-delà de l'anecdote, il y a l'ambition tenace de ce jeune homme qui pleurait en lisant la vie d'Alexandre : « A mon âge, disait-il, il avait déjà conquis le monde ! », et qui déclarait préférer être le premier dans son village que le second à Rome. Il y a l'avidité et le besoin de puissance qui s'oppose, curieusement, à une douceur dont on peut se demander si elle n'est pas de comédie : il a traité la Gaule avec modération, mais après l'avoir ruinée, avoir massacré un million de Gaulois et en avoir réduit un même nombre en esclavage; il pleure quand on lui présente, à Alexandrie, la tête de son rival Pompée, mais après avoir poursuivi et écrasé ses armées; il a la vengeance tenace, il choisit son heure, exemple : Vercingétorix, immolé au cours de son triomphe, six ans après qu'il se soit rendu à César. Bref, la grandeur morale du personnage est plus que douteuse : Jules César est un mégalomane, assoiffé d'ambition et de plaisir, qui fonde son pouvoir sur la puissance de ses légions; il a l'énergie tenace et têtue d'un général toujours vainqueur, la cruauté d'un tyran, la douceur apparente d'un « bon chef ».

Comment le juger? César, type par excellence de la volonté et de l'intelligence au service de l'ambition, a tenté lui-même de s'immortaliser (ne serait-ce que par ses *Commentaires*). Les historiens comme Mommsen, les penseurs comme Montaigne ou Machiavel, les philosophes comme Nietzsche, les fascistes italiens ont admiré cet homme dont le « moi » a semblé triompher irrésistiblement de tous les obstacles. Mais Cicéron, Caton d'Utique, Jean-Jacques Rousseau, Montesquieu l'ont critiqué, voire même méprisé. Comment donc juger César? Est-ce un conquérant humain, ou un démagogue ambitieux? Un déséquilibré, triomphant un instant du monde, ou un successeur spirituel des Gracques? Les historiens en discutent encore et il n'y a aucune raison pour qu'on puisse répondre définitivement à ces questions. Il a eu l'ambition immense de créer un État méditerranéen, sans distinction entre Romains et pérégrins, mais il n'y est pas parvenu; il a eu les mêmes préoccupations que Caïus Gracchus sur le plan intérieur (refonte du sénat, lois agraires) : aucune des institutions qu'il a tenté de fonder ne lui a survécu, sauf le calendrier qui porte son nom. C'est cependant une grande partie de sa politique que reprendront, bien plus tard, les empereurs.

● *Sa carrière.* Pontife en 74 av. J.-C. (il a 28 ans), il commence son *cursus honorum* en 68 (questeur en Espagne, puis en Gaule transpadane); il est alors successivement : édile curule en 65, grand pontife en 63, préteur en 62, consul en 59 (à l'époque du triumvirat, avec Crassus et Pompée) et, pendant 10 ans, proconsul en Gaule (province qu'il conquiert et pacifie). Il entre dans la lutte politique (rivalité avec Pompée) dans les conditions que l'on sait (voir ci-dessus, p. 85) et, après avoir vaincu Pompée à Pharsale, va rester seul maître du monde romain; sa carrière de « dictateur » est bien courte (48 av. J.-C.-44 av. J.-C.) et sa *présence* à Rome est plus symbolique qu'effective (il est resté au total 13 mois à Rome et 48 mois en campagne) comme le montre le tableau ci-dessous.

Dates	César à Rome	César en expédition
Janvier-mars 49		Campagne d'Italie contre Pompée.
1er-7 avril 49	César prend les premières mesures d'assainissement financier; donne le droit de cité aux Transpadans; nomme Lépide préteur.	
Avril-septembre 49		Campagne d'Espagne (contre Pompée).
Septembre-novembre 49		Retour en Gaule cisalpine (châtiment des légions révoltées).
Novembre 49 (11 jours).	César préside les comices électoraux et se fait élire consul pour 48. Nouvelles mesures financières.	
Novembre 49-9 août 48		Guerre en Grèce contre Pompée (Pharsale : le 9 août 48).
Octobre 48-juin 47		Campagne d'Égypte (Cléopâtre).
Juillet-août 47		Campagne en Asie contre Pharnace, roi du Bosphore.
Octobre-novembre 47	Retour à Rome; humiliation de certaines légions révoltées (en Campanie); nouvelles mesures financières.	
Décembre 47-juin 46		Guerre d'Afrique (Tunisie) contre l'armée des Pompéiens (victoire à Thapsus, sur le Numide Juba).
27 juillet 46 Novembre 46 (ces quatre mois en représentent 7, en raison de la réforme du calendrier).	César reçoit les honneurs qui lui sont décernés par Rome : nommé dictateur pour 10 ans, prince du sénat, préfet des mœurs (c'est-à-dire censeur). Quatre *triomphes* célèbrent ses victoires en Gaule, en Égypte, en Asie et en Afrique. Nouvelles mesures financières pour relancer le crédit, distribution des terres aux vétérans, établissement du calendrier *julien.*	
Décembre 46-juillet 45		Deuxième guerre d'Espagne contre les Pompéiens (victoire de Munda, le 17 mars 45).
Septembre 45-15 mars 44	César fonde son pouvoir légal sur son titre de dictateur. Il prend alors une série de décisions (sans lendemain d'ailleurs), qui préfigurent les grandes réformes unitaires qui se réaliseront sous les Antonins.	

● *Sa mort.* Vainqueur irrésistible de tous ses ennemis pompéiens — grâce à ses légions — César était haï à Rome dans certains milieux; on lui reprochait, Cicéron en tête, d'avoir assassiné la République et de mépriser le sénat; les riches et les nobles étaient touchés par ses mesures fiscales, agraires et douanières. Ses lois autoritaires n'ont pas été comprises : c'était un *homme seul,* qui avait poussé le pouvoir personnel à un très haut point; il grisait le peuple de fêtes et de festins, doublait les soldes de ses troupes, faisait nommer, en les réduisant au rôle de figurants, des magistrats « républicains » (préteurs, consuls, etc.) et — en fin de compte — méprisait tout le monde : sénat, nobles et pauvres. Son *césarisme* était insupportable à des hommes qui avaient goûté — dans l'anarchie, il est vrai — le plaisir de la liberté politique. Il appartient à cette catégorie de « grands hommes » (à moins que ce ne soient tout simplement de « grands ambitieux ») qui veulent imposer à leurs concitoyens le plan de vie qu'ils ont conçu pour eux; il n'a pas su y mettre « les formes », il a ignoré le pouvoir de la propagande et de la mise en scène (si bien utilisé par d'autres « César » : Auguste, Louis XIV, Napoléon Ier, Napoléon III, Mussolini, etc.). Cela a causé sa perte. Une soixantaine de conjurés (parmi lesquels Cicéron ne figurait d'ailleurs pas), ayant à leur tête les deux préteurs pour l'année 44 (Marcus Julius Brutus et Caïus Cassius) l'assassinent de 35 coups de poignard, au sénat, le 15 mars 44, entre 10 heures et 11 heures du matin, au pied de la statue de Pompée que César avait fait restaurer, en hommage à son ancien adversaire. Pour la petite histoire, notons qu'il y avait deux « Brutus » parmi les conjurés : Marcus Julius Brutus (fils de César?) et Decimus Brutus (fils de Sempronia, l'ex-égérie de Catilina). Après le meurtre, ses assassins ont prétendu avoir voulu venger la République et ont acclamé le nom de Cicéron qui avait toujours voué à César « une haine sournoise et féroce » (A. Piganiol); le motif invoqué était noble, mais il cachait sans doute de vils intérêts personnels.

La fondation de l'empire romain.

● *Antoine et Cléopâtre.* C'est avec ce « roman » immortalisé par Shakespeare que débute l'histoire de l'empire romain. Le peuple avait divinisé César au lendemain même de ses funérailles; une comète passant dans le ciel entre 8 et 9 heures du soir lors des jeux de la victoire en juillet 44 fut considérée comme une preuve prodigieuse de sa divinité.

Il y a alors, à Rome, trois continuateurs possibles de l'œuvre de César : Marc-Antoine, son principal lieutenant, homme de guerre qui a la confiance des légions et qui est consul en titre à l'époque (avec Dolabella); Lépide, maître de la cavalerie du dictateur, et le neveu et fils adoptif de César (voir généalogie au tableau nº 19), Octave, désigné dans le testament de son père comme légataire universel. C'est encore un frêle jeune homme de 19 ans qui a peur du tonnerre et de l'obscurité et qui, malgré une formation intellectuelle auprès des rhéteurs grecs (comme le stoïcien Athénodore), nourrit de nombreuses superstitions. Après la bataille de Modène en 43 (victoire d'Octave sur Antoine), les trois hommes se partagent le monde : c'est le *second triumvirat.* Il était bien différent de celui de Pompée, Crassus et César, car il se présentait non pas comme un accord privé entre trois hommes, mais comme un régime politique, officiellement établi pour cinq ans. D'ailleurs le titre exact des triumviri fut : *triumviri reipublicae constituendae,* c'est-à-dire « triumvirs chargés d'établir la constitution de la République ». Ce triumvirat commence par une série de proscriptions qui éliminent, par le meurtre, les républicains ennemis du pouvoir absolu (environ 150 sénateurs et 2 000 chevaliers! La plus illustre victime fut Cicéron). Le partage des provinces romaines entre les trois hommes eut lieu au traité de Brindes (actuellement Brindisi), en 40 av. J.-C.; le mariage d'Antoine avec la sœur d'Octave, Octavie, confirma sur le plan humain l'accord politique.

● *Antoine reçut en partage l'Orient,* c'est-à-dire notamment l'Égypte. Il est nécessaire de s'arrêter un instant sur la personnalité de la reine Cléopâtre, que la tradition nous présente comme une séductrice, une courtisane à deux doigts de la nymphomanie, d'une rare beauté orientale. Il semble, à la lumière de ce que nous savons maintenant, qu'il n'en a rien été : Cléopâtre a été une femme politique, à la tête froide (il n'est même pas impensable qu'elle ait été frigide); lorsque César (il avait 32 ans de plus qu'elle) arriva en Égypte, c'est aux intérêts de son royaume qu'elle pensait quand elle se glissa dans sa couche; avec Antoine, un homme que la tradition nous rapporte comme peu raffiné, c'est sans doute le même motif qui lui fit jouer la comédie de la séduction. César ne tomba pas dans le piège de la « beauté ensorcelante » (elle n'était d'ailleurs pas très belle, et J. Carcopino a souligné, à juste titre, qu'elle était même plutôt laide : « Les joues sont d'une rondeur commune, le front est bas et bombé, la lèvre inférieure épaisse, le menton lourd, le nez busqué, gros, et tel que l'on ne voit pas bien ce que Pascal en aurait pu retrancher »); mais Antoine, avec la vanité sexuelle de la soldatesque, fut une proie facile pour la reine orientale qui put, grâce aux légions de son amant, donner à son royaume une puissance qu'il n'avait jamais connu. Devenu le jouet de Cléopâtre, Antoine déshonora le nom romain, démembrant le territoire en sa faveur et poussant l'impudence jusqu'à demander, dans son testament, à être enterré à Alexandrie, en terre égyptienne, auprès de Cléopâtre. Il ne fut pas difficile à Octave de convaincre l'opinion de la déchéance de l'ancien lieutenant de César; le bruit courut à Rome que Cléopâtre allait régner sur la Ville et détruire le Capitole! (Mais, par son intention de conférer les provinces orientales — Cilicie, Syrie, Arménie — à des rois étrangers, en l'occurrence aux enfants de Cléopâtre, Antoine poursuivait simplement la politique romaine traditionnelle qui faisait gouverner les provinces lointaines et indociles par des étrangers vassaux de Rome, ce qui lui évitait les soucis du gouvernement direct). Quoi qu'il en soit, Octave avait, vis-à-vis de l'opinion publique, suffisamment de motifs pour porter la guerre en Orient, et il eut l'habileté de donner à cette guerre civile (la dernière guerre civile importante de l'histoire romaine) l'apparence d'une guerre de Rome contre l'Égypte. La partie se joua le 2 septembre 31 av. J.-C., au large des côtes grecques, dans le golfe d'Ambracie, au pied du promontoire d'Actium. Antoine voulait combattre sur terre, où il aurait peut-être été vainqueur; Cléopâtre faisait au contraire confiance à ses navires égyptiens et exigea un combat naval; au plus fort du combat, Cléopâtre, ayant compris que la victoire lui échappait, ordonna que les navires égyptiens virassent de bord et elle s'enfuit, rejointe bientôt par Antoine qui, abandonnant sa flotte et son armée, alla rejoindre la maîtresse qui l'avait trahie. Octave, froidement, pacifie la Grèce, puis marche sur l'Égypte où se sont réfugiés ses adversaires. Cléopâtre tente, une dernière fois, de jouer une de ces comédies intrigantes dont elle avait le secret; elle feint d'être morte, ce qui conduit Antoine au suicide; elle tente alors de séduire Octave, mais ce fut en vain. César, le « séducteur chauve » de 52 ans, avait condescendu à s'amuser quelque temps avec le jeune corps de Cléopâtre (elle avait alors 20 ans); son neveu Octave, froid, timide et résolu, n'est guère ému par cette femme, déjà flétrie (elle a alors 37 ans : si l'on veut ne pas oublier qu'elle est orientale, méditerranéenne, et qu'à cette époque il n'existait guère d'instituts de beauté, on peut la considérer comme une vieille femme). Octave lui lança avec dédain : « Ayez bon courage, femme, vous ne souffrirez aucun mal. » Son intention était de l'emmener à Rome pour la faire défiler derrière son char, afin d'orner son triomphe. Cléopâtre, désespérée, se tue en se faisant piquer au bras par une vipère aspic cachée dans un panier de figues; cette mort théâtrale délivrait Octave du problème légal de la mainmise sur l'Égypte, qui pouvait être annexée à Rome sans difficulté. Lorsque l'on ferma, le 11 janvier 29, les portes du temple de Janus, qui ne restait ouvert qu'en période de guerre, la République était définitivement enterrée; la *paix romaine, pax romana,* allait commencer.



Phot. Boudot-Lamotte.

Le canope de la villa d'Hadrien à Tivoli.
La pièce d'eau au premier plan est une évocation de la branche canopique du Nil : c'est ici que se déroulaient les fêtes les plus renommées qui furent données dans le cadre de la villa.

Les empereurs romains.

Voir aussi p. 72, pour un survol général de la période, p. 77 pour l'étude des institutions impériales et p. 87, pour l'instauration du régime impérial à Rome. Se reporter aussi aux arbres généalogiques du tableau n° 19 de l'*Annexe*.

Auguste.

● *Le personnage.* Il naît le 24 décembre de l'an 63 avant J.-C., sous le consulat de Cicéron, dans une famille bourgeoise originaire de Vellétri; son nom complet est alors : Caïus Octavius Thurinus. A la mort de son père, en 58, il est d'abord élevé par Lucius Marcius Philippus, le second mari de sa mère (Atia, nièce de César), puis adopté en 45 par César lui-même; il se nomme dès lors, officiellement, Caïus Julius Caesar Octavianus (voir p. 82). Après la victoire d'Actium et le triomphe triple qui l'honore (13, 14 et 15 août 29), Octave remet, avec habileté, ses pouvoirs au sénat et au peuple romain; le 16 janvier 27, il se voit décerner — à l'instigation du sénateur Lucius Munatius Plancus — le titre d'*Augustus* (terme habituellement appliqué à des lieux sacrés ou à des augures) : c'est à cette date que débute, officiellement, l'empire romain.

Nous avons déjà dit qu'Auguste, maître de tous les pouvoirs, a voulu les partager avec le sénat; du moins a-t-il fait semblant de les partager, refusant les titres de « dictateur » et de « maître » que n'avait pas refusés César; il se veut « prince du sénat », *princeps*, et — dans tous ses actes publics — fait étalage de modération et de simplicité, ce qui lui vaut la faveur du peuple et les éloges des poètes :

> *Pareil au printemps, dès que ton visage a brillé sur le peuple, le jour est plus heureux et le soleil plus brillant* (Horace, *Odes*, Livre IV).

En fait, après tant de guerres civiles meurtrières, Rome n'aspirait plus qu'à la paix; cela explique qu'il n'y eut pas d'opposition sérieuse à Auguste, et que celui-ci ait pu, astucieusement, s'éloigner de Rome pour se faire regretter (par exemple, de 27 à 24 av. J.-C., en laissant la direction des affaires à trois hommes dévoués, Agrippa, Mécène et Statilius Taurus, à l'occasion d'opérations militaires en Espagne).

● *Œuvre intérieure.* Auguste réalisa en un demi-siècle (son « règne » se termine le jour de sa mort, au mois d'août de l'an 14 apr. J.-C.; il avait 76 ans) la grande ambition politique de Jules César : l'unification de la « chose romaine »; la fin des guerres civiles et les victoires extérieures s'accompagnent d'une ère de prospérité matérielle et de grandeur intellectuelle. Le *siècle d'Auguste* a vu se bâtir une nouvelle Rome (Forum d'Auguste, Panthéon, Autel de la paix); il a été le *siècle d'or* de la littérature latine, illustrée par Tite-Live, Virgile, Horace et Ovide, et encouragée par les initiatives d'hommes de goût, tel Mécène, l'ami personnel du Prince.

● *Œuvre extérieure.* Il ne faut pas oublier qu'Octave prit le pouvoir grâce à ses légions; au lendemain d'Actium, il avait encore sous ses ordres quelque six cent mille hommes. Voici un tableau résumant l'expansion de l'Empire sous le principat d'Auguste :

Dates	Pays conquis	Commentaires
20 av. J.-C.	Galatie et Judée	
8 av. J.-C.	Régions alpestres	Un monument élevé à La Turbie (le Trophée des Alpes) commémore la victoire d'Auguste.
10-6 av. J.-C.	Des Alpes au Danube	Expéditions militaires dirigées par Tibère, fils adoptif d'Auguste; création de nouvelles provinces : Rhétie, Norique, Pannonie, Dalmatie, Mésie.
12-6 av. J.-C.	Germanie (nord-ouest)	Victoire temporaire de Drusus et de Tibère; soulèvement des Germains contre Varus.

● *Le problème successoral.* Octave s'est marié trois fois; avec sa première épouse (la belle-fille d'Antoine, Claudia), le mariage ne fut même pas consommé; la seconde (Scribonia, déjà deux fois veuve) lui donna une fille, Julia, mais Octave divorça rapidement en raison du caractère « insupportable » de sa femme; son dernier mariage, en 38 av. J.-C., avec Livia Drusilla fut stérile. Livia avait dû abandonner son mari, Tiberius Claudius Nero, alors qu'elle était enceinte de ses œuvres, pour épouser Octave, amoureux et impatient; son fils aîné devait devenir le successeur d'Auguste.

Celui-ci voulait d'abord trouver un successeur qui fût du sang de la *gens Julia ;* il songea donc au fils de sa sœur, Lucius Marcellus, puis à ses petits-fils, Gaïus et Lucius Caesar, mais tous ses héritiers mâles moururent les uns après les autres; il ne restait plus à Auguste qu'à choisir entre Tibère (qu'il avait adopté) et Agrippa Postume, dernier-né de Julia, né en 12 av. J.-C., après la mort de son père Agrippa. Agrippa Postume fut écarté de Rome, sous prétexte de *stupidité* (peut-être était-il anormal), et Tibère, fils de Livia, resta le seul dépositaire du pouvoir que son père lui transmit, un an avant sa mort, par mesure de précaution politique.

De Tibère à Néron : les Julio-Claudiens.

● *Tibère (14-37 apr. J.-C.)* prend le pouvoir à 56 ans, sans rencontrer de véritable opposition; dans les premières années de son règne, il gouverne avec sagesse, respectant le sénat, surveillant l'action des gouverneurs dans les provinces (« un bon berger tond ses brebis mais ne les écorche pas », disait-il), et assurant la frontière de l'Empire sur le Rhin. Puis, la situation se gâte. Tibère, méfiant et maladivement ombrageux, soupçonne les sénateurs de conspirer contre lui (on l'accusait d'avoir fait empoisonner son neveu Germanicus); il décide d'appliquer la *loi de lèse-majesté* à tous ceux qui s'opposent à lui, encourage les *délations* (les délateurs recevaient un quart des biens de l'homme qu'ils dénonçaient) et surtout subit l'ascendant du préfet du prétoire, Séjan, un chevalier romain, prêt à toutes les turpitudes pour satisfaire ses ambitions (Tacite le soupçonne « de s'être prostitué pour de l'argent au riche et prodigue Apicius », *Annales*, IV/1). Convoitant le trône impérial, Séjan entreprend d'écarter de son chemin tous les prétendants légaux : il entraîne dans l'adultère Livilla, épouse du fils de Tibère, Drusus, qu'il fait empoisonner par un esclave; il fait condamner pour haute trahison la veuve et le fils aîné de Germanicus, ainsi que de nombreux amis de celui-ci. Il est d'autant plus à son aise dans ces intrigues que Tibère s'est retiré dans l'île de Capri où il se livre, rapporte Tacite, à des « débauches royales, souillant de ses caresses les enfants des citoyens ».

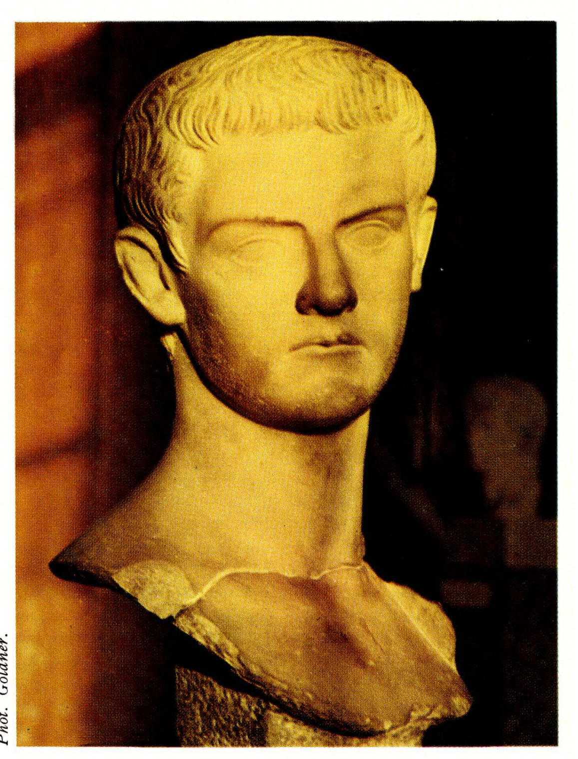
La fin du règne de Tibère est abominable. Après avoir fait exécuter Séjan dont il avait fini par déjouer les plans, il lance, de sa retraite de Capri, des arrêts de mort sans nombre; tout le monde était frappé et Tacite souligne — avec un humour macabre — à propos de la mort de Pison, préfet de Rome :

> *Sa mort fut naturelle, chose rare alors dans un si haut rang* (*Annales*, VI-10).

La fin de ce cauchemar politique eut lieu en 37; alors qu'il atteignait sa 78e année, Tibère dont la santé était chancelante, perdit connaissance au cours d'un festin; l'un des consuls en exercice, Macron (Marcus Acerronius), fit étouffer le vieillard sous un amas de couvertures.

● *Caligula (37-41 apr. J.-C.)*, petit-neveu de Tibère, lui succède. Après un début de règne modéré (réduction des impôts, bannissement des délateurs), il devient à moitié fou et sombre dans les pires extravagances; amoureux de sa sœur Drusilla, il en fait sa maîtresse et, à sa mort, fou de douleur, lui consacre un culte. Sa folie le pousse jusqu'à vouloir nommer son propre cheval consul; sa prodigalité est odieuse. Après quatre ans de meurtres et de débauche, Caïus Caligula est assassiné par un tribun de sa garde.

● *Claude (41-54)* succède à son neveu Caligula à la suite d'une combinaison politique qui devait se répéter souvent par la suite : le sénat voulait rétablir la république, mais les officiers de la garde impériale (les prétoriens), moyennant une gratification de 15 000 sesterces par tête, proclament empereur le frère de Germanicus, Claude. Celui-ci, personnage sans prestige, laisse le pouvoir à des affranchis sans scrupule, d'origine grecque : Narcisse, Pallas, Calliste; ces administrateurs, habiles politiques, créent les premiers ministères de l'histoire romaine (la chancellerie : *scrinia*, voir p. 78) et administrent — tout compte fait — fort bien l'Empire. Mais les treize années du règne de Claude sont surtout marquées par les intrigues spectaculaires des deux dernières femmes de l'empereur, Messaline et Agrippine.



Phot. Goldner.

Caligula (empereur de 12 à 41)
Fils de Germanicus et d'Agrippine : un grand malade mental, un ignoble tyran, comme il y en eut tant dans l'histoire de Rome.

Messaline est devenue le symbole de la femme débauchée, surtout d'après les récits rapportés par Tacite (*Annales*, Livre XI) et Juvénal. Claude, toujours d'après Tacite, ignorait les turpitudes de l'impératrice : était-il « imbécile et veule » comme l'affirme la tradition, ou fermait-il les yeux par une indifférente faiblesse aux excès de sa femme? La personnalité de cet empereur pose d'ailleurs un problème; tout le dépeint comme un diminué physique et psychique, allant jusqu'à plaindre sa « pauvre Messaline » qui le trompe et l'insulte au vu et au su de Rome tout entière.

Mais comment expliquer que ce soit le même homme qui ait écrit des livres savants sur les Étrusques et la philologie latine, qui ait si bien organisé l'administration de l'Empire et qui, en même temps, se ridiculise par sa faiblesse et sa couardise? Quoi qu'il en soit, grâce à l'énergie de Narcisse, l'empereur eut les yeux ouverts sur tous ces scandales qui se terminèrent par de nombreuses condamnations à mort et l'exécution de Messaline, qui avait donné deux enfants à l'empereur : Britannicus et Octavie. Après la mort de Messaline, Claude épouse Agrippine, fille de Germanicus et nièce de l'empereur, veuve d'Ahenobarbus dont elle avait eu un fils, Lucius Domitius Nero — Néron —, adopté plus tard par Claude. Mère ambitieuse, Agrippine assure le trône de son fils par un crime, précipitant la fin de Claude, malade, en l'empoisonnant; elle fit ensuite acclamer Néron par les prétoriens, retenant Britannicus par la ruse en dehors de la succession.

Le règne de Claude — fertile en scandales et en crimes — a été marqué aussi par une ferme politique extérieure, en particulier par la conquête de la Bretagne (Angleterre).

● *Néron (54-68).* Quand il arrive au pouvoir, le fils d'Agrippine n'a que 17 ans; il est encore sous l'influence de ses précepteurs, Burrhus et le philosophe Sénèque; Agrippine, secondée par Pallas — l'ancien affranchi au service de Claude, devenu son amant — règne à peu près à sa guise pendant cinq ans, fondant son programme politique sur ce que Tacite appelle un « plan d'assassinats ». Vers 59, commence la période du règne personnel de Néron. A vrai dire, les historiens se sont presque toujours contentés des affirmations de la tradition en ce qui le concerne (une exception, cependant : l'interprétation très originale de G.-Ch. Picard dans *Auguste et Néron, le secret de l'Empire*, Paris, 1962) et — en l'absence de toute synthèse nouvelle — nous sommes obligés pour l'instant de nous rallier à cette tradition : époux


Phot. Goldner.

Marc Aurèle (empereur de 121 à 180)
L'empereur a été bon organisateur et mauvais guerrier. Le philosophe cultivé a parfois eu du mal à mettre les principes stoïciens en pratique.

d'Octavia « qui lui inspire une aversion épouvantable », homme aux passions débordantes (comme la plupart des membres de sa famille et, pourrait-on dire, des grands de cette époque), amant d'une obscure affranchie (Acté), souillant même son beau-frère, le jeune Britannicus, qu'il empoisonne froidement pour éliminer un concurrent gênant, amant de Sabina Poppée, dont Tacite nous dit que « hors un cœur honnête, elle avait tout » ; c'est sans doute Poppée qui détermine Néron à tuer sa mère. Agrippine, en effet, dans l'ardeur de retenir le pouvoir qui lui échappait, cherchait par tous les moyens à retrouver l'empire qu'elle avait eu sur son fils ; elle alla même — nous dit Tacite — jusqu'à songer à l'inceste ; Néron tenta trois fois de l'empoisonner, puis il essaya de la noyer, finalement il la fit périr par le fer.

Alors commença le règne que les historiens de l'Antiquité considèrent comme le plus monstrueux de tous. Néron fait exécuter son conseiller Burrhus, disgracie Sénèque et s'attache le nouveau préfet du prétoire, Tigellin ; après le meurtre de sa femme Octavie, il épouse Poppée et se lance dans des excès devenus fameux : il se produit en public comme acteur, oblige son entourage à en faire autant, prend part à des courses de chars dans l'arène et crée un corps de jeunes chevaliers chargés de l'applaudir et de l'acclamer sans cesse, les *Augustans*. En 64, un incendie éclate qui dure six jours : trois quartiers sur quatorze sont détruits, sept endommagés ; le bruit court que c'est Néron l'incendiaire, qu'il aurait brûlé Rome afin de s'offrir une source exceptionnelle d'inspiration.

C'est alors qu'une première conspiration a lieu contre le tyran, menée par Pison (en 65) et à laquelle participent Lucain et Sénèque ; le complot est découvert et les conjurés se donnent la mort ou périssent sur l'ordre de Néron. En 68, un noble gaulois, gouverneur de la Gaule lyonnaise, Vindex, se soulève et offre ses services à Galba, gouverneur en Espagne ; Vindex échoue et meurt dans sa rébellion, mais Galba marche sur Rome et Néron, abandonné par sa garde prétorienne, s'enfuit de la ville et se fait donner la mort par un esclave en s'écriant : « Quel artiste le monde va perdre ! » (juin 68).

Les Flaviens.

La mort de Néron ouvre une crise dynastique. Galba ne reste que six mois empereur ; il est assassiné par les prétoriens. Othon — ancien compagnon de débauche de Néron et gouverneur de la Lusitanie — lui succède ; il s'oppose à Vitellius qui commande les légions de Basse-Germanie et qui le bat à la bataille de Bédriac (suicide d'Othon, avril 69). Pendant le même temps, Vespasien faisait la guerre aux Juifs en Judée ; en juillet, les légions du Danube prennent parti pour lui et montent sur Rome : vainqueurs à Crémone (octobre) les partisans du parti flavien (Vespasien s'appelle Titus *Flavius* Vespasianus) prennent la ville en décembre, Vitellius est massacré. Vespasien est alors seul empereur ; son fils Titus est nommé césar et *princeps juventis* (prince de la jeunesse). Avec Vespasien commence la dynastie des Flaviens.

● *Vespasien (67-79)*, bourgeois italien originaire de l'Italie centrale, arrive à Rome en 70. Il laisse à son fils Titus le soin de terminer la *Guerre de Judée* (révolte des Juifs en 66, sous le règne de Néron) ; siège de Jérusalem et prise de la ville par Titus qui fait incendier le Temple et massacre les défenseurs (au total 600 000 victimes) ; il se révèle le digne continuateur de l'œuvre d'Auguste.

Économe, bon administrateur, bâtisseur (on lui doit entre autres l'amphithéâtre du Colisée, la restauration du Temple de Jupiter Capitolin et le Temple de la Paix), il protège les Arts et les Lettres (Quintilien). Sous son règne on assiste à une restructuration de la société romaine : la noblesse provinciale, attirée dans la Ville par les mesures réformatrices de l'empereur, remplace progressivement l'ancienne noblesse décimée par proscriptions et diminuée par la licence des mœurs.

● *Titus (79-81)* prend la succession de son père ; son règne, très court, a été marqué par deux calamités : la peste à Rome et l'éruption du Vésuve (79) qui ensevelit sous les laves et les cendres Pompéi, Herculanum et Stabies.

● *Domitien (81-96)*, frère de Titus, clôt la dynastie flavienne. Il agrandit l'Empire (Écosse, province dite des *Champs décumates*, sur la rive droite du Rhin) et consolide les frontières. A l'intérieur, il se montre odieux : réclamant pour lui toutes les fonctions politiques républicaines, il se fait appeler *maître* et même *dieu*.

Son règne, malgré les qualités de son œuvre administrative, a laissé un souvenir analogue à celui de Tibère. Il est aussi l'auteur des persécutions contre les chrétiens, faisant même exécuter les grands personnages romains qui s'étaient laissé séduire par ce qu'on appelait alors « les idées juives ». Il périt assassiné dans son palais en 96. Son meurtre indigna ses soldats mais réjouit le sénat, qui fit effacer son nom de tous les monuments publics.

Les Antonins.

Le sénat proclame empereur Nerva, ancien consul, qui gouverne l'Empire pendant deux ans, de 96 à 98 ; il avait adopté Trajan, qui inaugure la dynastie des Antonins.

● *Trajan (98-117)* est un Espagnol romanisé dont le père avait été lui-même consul. Son administration fut respectueuse des droits républicains ; les marques de respect qu'il prodigua au sénat flattaient cette assemblée sans entraver le cours de son programme politique : Trajan diminua le taux des impôts, créa une sorte de caisse agricole et familiale, l'*Institution alimentaire*, qui prêtait de l'argent aux cultivateurs et assurait l'éducation des enfants de familles pauvres ; enfin, il réforma la justice (en particulier, il supprima la *délation* et imposa de ne condamner un accusé que preuves à l'appui). Comme tous les empereurs illustres, il eut, malgré son souci de l'économie, le désir de bâtir : on lui doit le *Forum* de Trajan (construit par l'architecte Apollodore de Damas), remarquable par la haute colonne de 40 mètres en marbre blanc qu'on appelle la *colonne trajane*. Par tout l'Empire de grands travaux furent entrepris : ponts, canaux, monuments, etc.

A l'extérieur, Trajan fut empereur-soldat, comme à l'intérieur il avait été empereur-citoyen. Il annexa la Dacie, au nord du Danube, au cours de deux campagnes (101-102 et 105-107). La région, dont les habitants furent presque tous massacrés, fut repeuplée de colons romains (elle correspond aujourd'hui à la Roumanie). En Orient, Trajan occupa l'Arménie (guerre contre les Parthes) ; c'est au cours de ces campagnes en Asie Mineure qu'il mourut subitement, en 117.

● *Hadrien (117-138)*, parent de Trajan, est une personnalité remarquable dont le trait le plus original (pour l'époque) est son goût pour les voyages : conscient des dangers d'une administration trop bureaucratique, Hadrien se déplace sans cesse à travers tout l'Empire pour en vérifier le fonctionnement. Opposé au sénat, qu'il respecte, mais qu'il écarte de la conduite des affaires, il confie les postes importants à des chevaliers et groupe autour de lui les principaux d'entre eux en un *Conseil du Prince*, auquel participent aussi des juristes (en particulier Salvien, voir p. 79). En politique extérieure, il se signale par le renforcement des frontières (construction en Bretagne du *Mur d'Hadrien :* 117 km de long, 300 tours), et par l'écrasement d'une seconde révolte en Judée (132-135) à la suite de laquelle Jérusalem fut redébaptisée et les Juifs massacrés ou interdits dans la ville : Hadrien a mis fin, pour dix-huit siècles, à la *nation juive*.

La fin du règne est agitée. Hadrien se retire dans sa villa de *Tibur*, près de Rome ; les sénateurs conspirent et, en 138, lorsque l'empereur meurt, il faut toute l'énergie d'Antonin — son fils adoptif — pour s'imposer au sénat.

● *Antonin le Pieux (138-161)* arrive au pouvoir en 138 ; autant le règne d'Hadrien avait été novateur, autant le sien est conservateur. Ce qui a frappé le plus ses contemporains et les historiens, c'est sa *piété*, au sens où l'entendaient les Romains, c'est-à-dire sa fidélité et son respect des dieux du paganisme : il favorise les cultes d'Hercule, des Dioscures, de Neptune, d'Apollon, d'Esculape, etc., redonne de l'intérêt et de la vigueur aux légendes virgiliennes *(Énéide)* sur les origines de Rome. Sage administrateur, il étend généreusement le droit de cité, s'occupe des pauvres gens et s'applique — avec l'assistance de jurisconsultes comme Ulpien et Gaïus (voir p. 79) — à modifier l'organisation judiciaire : droits de la défense, restrictions dans l'emploi de la torture pour faire avouer les coupables, limitation des droits du maître sur ses esclaves. Sous son règne — qui n'est, en fait, qu'un aboutissement — l'empire romain atteint au plus haut de sa gloire.

● *Marc Aurèle (161-180)*. Antonin, « l'empereur parfait », avait adopté Marcus Annius Verus qui régna sous le nom de Marc Aurèle et Lucius Verus, que Marc Aurèle associa à son pouvoir. Marc Aurèle, empereur philosophe, a tenté de mettre en pratique les principes de la morale stoïcienne qui étaient les siens et qu'il développa dans un ouvrage (écrit en grec) connu sous le titre de *Pensées de Marc Aurèle* (le titre véritable était : *Sur lui-même*). Bon et charitable, il prit de nombreuses mesures d'assistance, améliorant les conditions des femmes, des enfants, des esclaves, créant un *préfet des tutelles* pour l'aide aux orphelins.

En fait, comme Antonin, c'est un conservateur qui a pratiqué, indiscutablement, un *immobilisme* politique et religieux. Superstitieux (malgré sa philosophie), il ne s'ouvre que très peu aux cultes orientaux qui commencent à se diffuser en Occident. Sans doute est-il ouvert au culte solaire célébré à Baalbeck, au Liban (c'est l'époque où l'astrologie se développe à Rome), mais il est très attaché à la religion traditionnelle et veille toujours — comme tous les Antonins — à ce que les lois de Domitien prises contre les chrétiens puissent s'appliquer toutes les fois que ces derniers manifestent ouvertement leurs croyances. C'est sous Marc Aurèle que furent martyrisés saint Justin (vers 163, à Rome) ainsi que saint Pothin et sainte Blandine (à Lyon, 177).

Signalons que l'empereur qui ordonnait de tels supplices (devenus — il faut le dire — extrêmement banals à l'époque) écrivait dans ses *Pensées :*

> *C'est le propre de l'homme d'aimer même ceux qui l'ont offensé. L'hostilité des hommes entre eux est contre nature. Aime le genre humain !*

Sa philosophie ne l'empêche pas, non plus, de faire la guerre : contre les Parthes qui envahissent la Syrie en 161, contre les *Quades* et les *Marcomans*, peuplades germaniques qui franchissent le Danube en 167 et parviennent jusqu'à Aquilée. La guerre contre ces derniers envahisseurs fut longue ; en 175, une paix éphémère autorisa les Barbares à s'installer dans l'Empire : leur révolte en 177 provoqua de nouvelles campagnes au cours desquelles périt Marc Aurèle, victime de la peste, au camp de Vindobona (la Vienne actuelle).

● *Commode (180-192)* est le fils de Marc Aurèle ; brutal, vaniteux, cruel, ses actes les plus remarquables il les accomplit dans l'arène, où il se fait applaudir par ses tours de force de gladiateur. Ce second Caligula fut assassiné par sa concubine le 1er janvier 193.

La fin tragique de la dynastie des Antonins clôt l'histoire du Haut-Empire ; avec leurs successeurs, les Sévères (5 empereurs de 193 à 235), s'épanouit la *crise de l'empire romain*, qui devait aboutir en Occident à l'écroulement de la puissance romaine sous l'effet des invasions barbares (p. 55) et en Orient à la formation de l'empire byzantin.

Le déclin de l'empire romain.

Les causes de la crise.

La *paix romaine* est un difficile équilibre entre les difficultés extérieures (accroissements territoriaux protégeant le cœur de l'Empire — l'Italie — et fixant aux trois fleuves — Rhin, Danube, Euphrate — les frontières impériales) et les problèmes de l'organisation intérieure (nationalisation des mines, création de régies fiscales, gouvernement direct des provinces turbulentes par des fonctionnaires impériaux). A travers de nombreuses crises, bien vite endiguées, apparaissent cependant, de temps à autre, les vices et les faiblesses du système. La *crise* de l'empire romain, traditionnellement limitée à la période de 234-285, n'est que l'effondrement d'une muraille depuis longtemps lézardée sous les règnes de Marc Aurèle, Commode, Caracalla et Alexandre Sévère. A cet effondrement, on peut assigner quatre séries de causes :

● *Causes de structure :* la société impériale est divisée (haine des campagnes pour les villes, réveil des antagonismes régionaux, absence d'unité religieuse et intellectuelle dans l'Empire) ; l'accord de la citoyenneté romaine à tous les *pérégrins* par l'édit de Caracalla (212) est un pas théorique vers l'homogénéisation politique de l'Empire.

● *Causes économiques et sociales :* un immense exode rural fait baisser les revenus de la bourgeoisie citadine ; les prix et les salaires augmentent ; les charges municipales s'alourdissent, l'État lui-même manque de moyens financiers et est obligé de dévaluer la monnaie.

● *Causes extérieures :* les Barbares font pression sur les frontières ; à l'est, ce sont les Parthes, en Europe centrale et occidentale ce sont les Germains qui se civilisent au contact de Rome et commencent à s'organiser (fédération de tribus chez les Quades, les Marcomans de Bohême, les Sarmates, les Lombards, les Francs, etc.). On a vu les conséquences de ces premières tentatives d'organisation dans le courant du IVe siècle (voir p. 57). Des migrations sans nombre affectent ce vaste réservoir de peuples qu'est la Germanie orientale et le *limes* subira, au IIIe siècle, de nombreux assauts.

● *Causes politiques :* à la mort de Commode (le 31 décembre 192), une crise de succession provoque une guerre civile qui dure 4 ans (avènement de Septime Sévère qui fonde une « politique de cour » et tente d'instaurer un régime dynastique (cf. tableau nº 20 de l'*Annexe*).

L'action combinée de ces causes entraîne :

— Une première invasion de l'Empire par les Barbares (les Perses d'Ardachir en 230, les Alamans en 233, les Gots en 238, les Vandales vers 248, les Burgondes vers 268, etc.) ; la pression barbare se fait sentir à la fois sur le Rhin et sur le Danube.

— Une anarchie militaire : les empereurs sont choisis par les légions. Les règnes se terminent soit par des assassinats politiques, soit par des morts sur le champ de bataille ; la tunique de l'empereur est une « tunique de Nessus » (R. Rémondon).

— Une série de désordres intérieurs qui conduisent certaines provinces à se gouverner elles-mêmes, des « usurpateurs » prenant la tête des pays (Postumus, empereur des Gaules, repousse les Francs en 258 ; la reine Zénobie à Palmyre, etc.).

— Une augmentation des désordres économiques et sociaux qui engendrent une tendance à l'*autarcie* dans les campagnes (les villages se referment sur eux-mêmes).

Le rétablissement de l'Empire.

Ce sont les empereurs « illyriens » qui mettent fin à cette longue crise : Claude II (268-269) bat les Gots à Naïssos, Aurélien (270-275) restaure l'unité perdue, Probus (276-282) libère la Gaule et Carus (282-283) repousse les Perses.

Ces empereurs ont préparé la voie à Dioclétien (284-305) qui rétablit l'État et dont les principales réformes sont les suivantes :

● *La tétrarchie.* On désigne ainsi le système de partage de l'autorité impériale, afin d'en accroître l'efficacité. Dioclétien s'adjoint un collègue pour gouverner l'Occident pendant qu'il gouverne l'Orient (Maximien). Les deux empereurs portent le titre d'*auguste ;* ils adoptent chacun un successeur qui porte le titre de *césar.* De plus, Dioclétien l'emporte sur Maximien, puisqu'il s'intitule fils de Jupiter, tandis que Maximien n'a droit qu'au titre de *fils d'Hercule.* Cette filiation divine, accompagnée d'une transformation des rites impériaux, souligne le caractère sacré et divin de la fonction impériale.

Cette division correspond à la répartition territoriale suivante :

Orient { *Auguste, fils de Jupiter :* DIOCLÉTIEN (capitale : Nicomédie, en Asie Mineure). *César* de Dioclétien : GALÈRE (capitale : Sirmium, en Serbie).

Occident { *Auguste, fils d'Hercule :* MAXIMIEN (capitale : Aquilée ou Milan). *César* de Maximien : CONSTANCE CHLORE (capitale : Trèves).

● *Le conservatisme religieux* (lutte contre les cultes étrangers, persécution des chrétiens et des manichéens) ; voir sur ce point p. 80.

● *Division de l'Empire* en une centaine de provinces, avec des gouverneurs nommés directement par l'empereur et choisis parmi l'ordre sénatorial (les consulaires) ou l'ordre équestre. Les provinces sont groupées en 15 *diocèses* (Bretagne, Gaules, Viennoise, Espagne, Afrique, Italie annonaire, Italie suburbicaire, Pannonie, Dacie, Macédoine, Thrace, Asie, Pont, Orient, Égypte) dirigés par des vice-préfets du prétoire appelés désormais des *vicaires.*

● *Réformes financières et fiscales* (voir le tableau nº 17 de l'*Annexe*).

Constantin le Grand.

Le système de la tétrarchie se détruit au lendemain de l'abdication de Dioclétien ; en 306, une nouvelle crise de succession se termine par l'arrivée au pouvoir de l'empereur qui a sans doute le plus pesé sur le destin de l'empire romain après Auguste, Constantin le Grand (306-337), fils de Constance Chlore. L'Empire est alors réorganisé d'une façon totalitaire selon le schéma ci-dessous.

Constantin a en outre réalisé deux œuvres importantes : l'établissement du christianisme (voir p. 80) et la fondation d'une « nouvelle Rome », Constantinople. Ce faisant, il a matérialisé les oppositions qui existaient entre l'Orient grec et l'Occident latin, et l'on a pu dire en un certain sens qu'il a assassiné la Ville de Romulus. Mais il a — à long terme — préparé l'empire byzantin et par là même préservé de l'oubli et de la mort la civilisation gréco-latine.

La décision de la fondation de Constantinople date de 324 ; l'inauguration a eu lieu le 11 mai 330 ; la fin des travaux est de 336. La ville, qui porte le nom de « Ville de Constantin », a été bâtie sur le site d'une ancienne colonie grecque, la vieille cité — qui n'était plus qu'un village — de Byzance, sur le Bosphore. On peut se demander pourquoi Constantin a éprouvé le besoin de construire une nouvelle capitale : de nombreux historiens pensent qu'il y avait là une raison religieuse (Rome capitale du paganisme se voyait opposer Constantinople, capitale du christianisme). La ville fut ceinte de murailles, dont les vestiges subsistent encore et qui résistèrent à tous les assauts orientaux jusqu'en 1453.

Vers l'empire byzantin.

A la mort de Constantin, le problème de la succession se repose ; ses trois fils se partagent l'Empire (voir tableau nº 19 de l'*Annexe*) ; la mort de Constantin le Jeune laisse deux empereurs en présence : Constant en Occident et Constance II en Orient, ce dernier l'emportant en prérogatives sur l'Auguste occidental et prolongeant la politique étouffante et totalitaire de Constantin. Le problème successoral ne se transforma pas en crise et n'entraîna, à proprement parler, aucune guerre civile : après Julien l'Apostat (360-363), Valentinien Ier (364-375) fonde une dynastie (voir tableau nº 19 de l'*Annexe*) qui adopte le principe d'une division de l'Empire en 395 (partage de la succession de Théodose : Honorius empereur d'Occident et Arcadius empereur d'Orient).

A ce moment, l'Occident est déjà en train de s'écrouler sous les coups des Barbares (p. 55) et il n'y a plus véritablement d'État romain. A Constantinople, il semble que les empereurs poussent plus volontiers les Barbares vers l'Occident (c'est le cas, en apparence, pour les Wisigots d'Alaric, les Ostrogots de Théodoric et les Huns d'Attila) ; en fait, l'Orient, menacé lui aussi par les Barbares, est en proie à de nombreuses difficultés internes (lutte contre les hérésies) et externes : le péril perse, l'arrivée au IVe siècle des Arabes bédouins qui installent des « royaumes arabes » à Hira (les Lakhmides), près de Damas (les Ghassanides), à Pétra et au Nejd (les Kindites) ; premières invasions slaves sur le Danube.

A la fin du Ve siècle, il n'y a plus d'empire romain d'Occident ; il subsiste un empire romain d'Orient qu'il convient d'appeler dès lors *empire byzantin.* On peut se poser la question de savoir à quelle date précise se termine en Occident l'Antiquité classique et débute en Orient l'empire byzantin ; les avis des historiens sont partagés ; on a proposé les dates suivantes :

— 330 (fondation de Constantinople).

— 378 (bataille d'Andrinople : victoire des Wisigots sur l'empereur Valens, inauguration des guerres médiévales).

— 395 (division de l'Empire en empire romain d'Orient et empire romain d'Occident).

— 408 (le grec, langue officielle à Constantinople).

— 410 (prise de Rome par Alaric).

— 476 (déposition par Odoacre de Romulus Augustule).

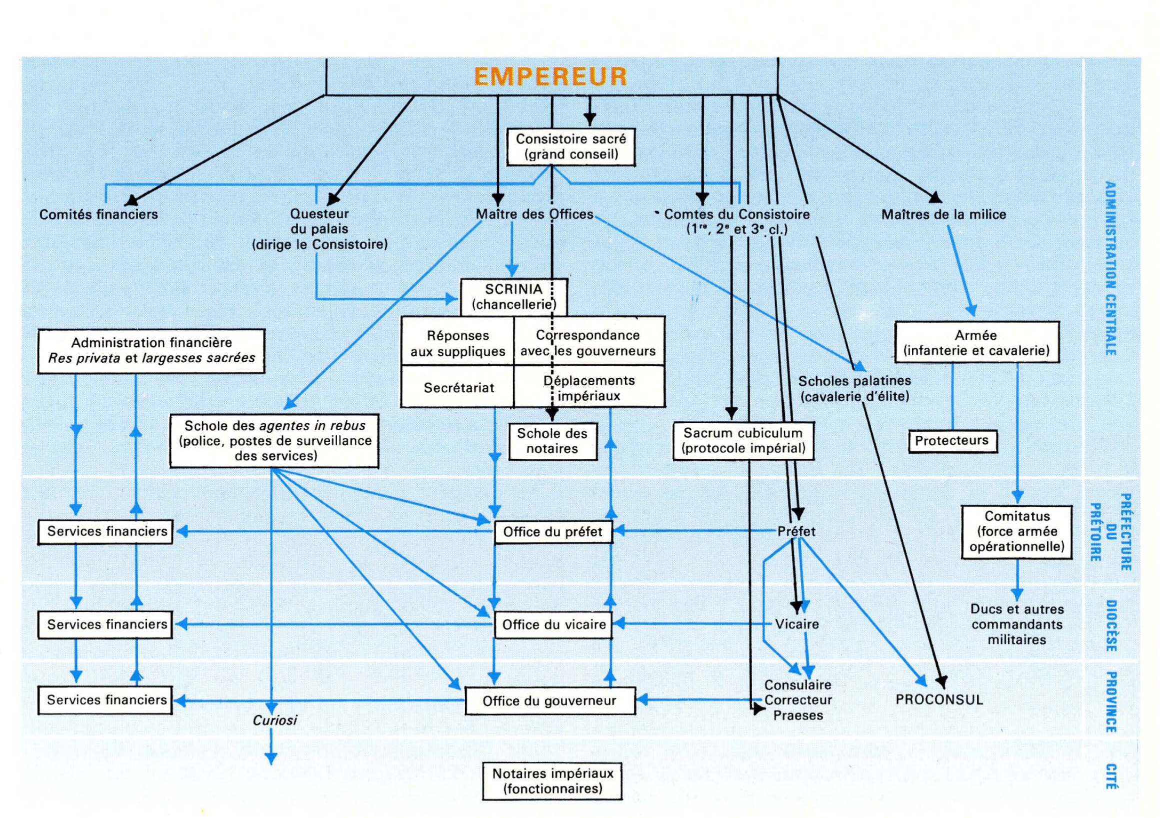


Schéma de l'organisation monarchique de Constantin.

Phot. Mathieu-Atlas-Photo.

Temple de Cérès à Paestum, en Grande Grèce (fin du VIe siècle av. J.-C.).

LA GRÈCE

LES ORIGINES.

Ce qu'on appelle la *civilisation grecque* débute aux environs du XVe siècle av. J.-C. (la civilisation achéenne, marquée par la prépondérance éclatante de Mycènes) et se termine avec la conquête romaine, tout au début de l'ère chrétienne. Les « Grecs » dits *Hellènes* sont entrés en Grèce par le nord, à partir du deuxième millénaire av. J.-C., en vagues successives; ils ont rencontré, à leur arrivée, sur les bords de la mer Égée, les civilisations brillantes des peuples autochtones, installés dans la région depuis la fin du néolithique : les peuples égéens.

Le monde égéen.

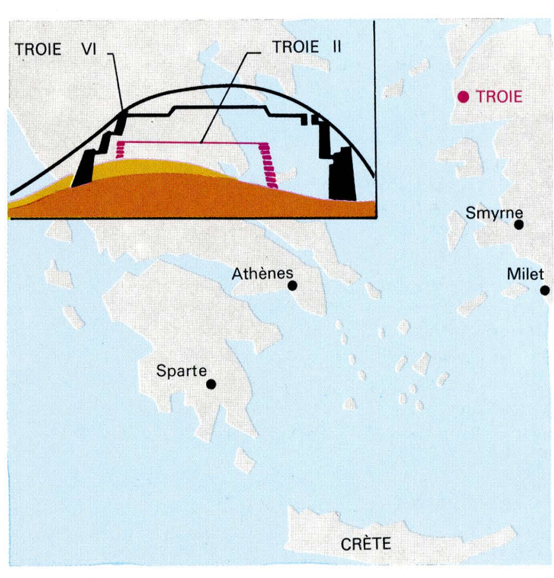
Renaissance d'un monde disparu.

● *Jusqu'à la fin du siècle dernier,* on ne connaissait rien de l'histoire du monde égéen avant la guerre de Troie (XIIIe siècle av. J.-C.) que chantent les deux grands poèmes homériques, l'*Iliade* et l'*Odyssée*. C'est à un admirateur passionné d'Homère, l'Allemand Schliemann, qu'on doit d'avoir donné les premiers coups de pioche qui transformèrent nos connaissances. Schliemann, avec l'ardeur passionnée d'un amateur, était persuadé que les récits homériques étaient véridiques et il s'était mis en tête de découvrir — à partir des allusions fournies par les deux poèmes — les vestiges de la cité troyenne.

Rappelons que l'*Iliade* raconte la guerre menée par les Grecs (ou *Achéens*) contre les Troyens pour venger le roi de Sparte Ménélas, dont la femme, Hélène, avait été enlevée par Pâris, fils de Priam, roi de Troie. Toutes les cités grecques se mettent sous les ordres du roi Agamemnon, roi de Mycènes et frère de Ménélas, et assiègent la ville de Troie pendant dix ans. L'*Iliade* conte les prouesses des héros grecs, Achille, Patrocle, Ulysse, et le courage des héros troyens (Priam et ses fils dont l'aîné, Hector, est tué par Achille). Les dieux partagent la querelle des humains et se répartissent entre les deux camps. L'*Odyssée* traite du retour d'Ulysse, roi d'Ithaque, dans son royaume où l'attendent son fils Télémaque et sa femme Pénélope. Victime de la vengeance des dieux, il erre sur la Méditerranée pendant dix ans avant de rentrer en Ithaque. Ces deux poèmes, dont la rédaction définitive doit dater du VIIIe siècle av. J.-C., fournissent une multitude de renseignements aux historiens sur la civilisation grecque archaïque.

Schliemann organisa une série de campagnes archéologiques et mit au jour, en 1870, sur la butte d'Hissarlik (actuellement en Turquie, voir la carte ci-contre), les remparts d'une ancienne cité qu'il considéra comme étant la ville de Priam; il découvrit notamment, au pied des murailles, un trésor baptisé par lui *trésor de Priam*. C'est aussi Schliemann qui sortit de l'oubli les restes de Mycènes, la ville d'Agamemnon. En fait, le négociant-archéologue s'était trompé : ce n'était pas la Troie homérique qu'il avait découverte, mais une cité bien plus ancienne, remontant au XXIIIe siècle av. J.-C.; le *trésor* avait été enfoui mille ans environ avant l'époque de Priam (on lui a cependant conservé son appellation primitive de *trésor de Priam*). Schliemann avait même fait plus que se tromper : en fouillant sans méthode, il a détruit irrémédiablement des documents archéologiques qui auraient peut-être permis une synthèse plus précise que celle que nous pouvons faire maintenant (voir p. 2, *La méthode stratigraphique*). Quoi qu'il en soit, le site de Troie fouillé plus scientifiquement par Dörpfeld (1890) et Carl Blegen (1932-1938) témoigne de l'existence de neuf couches archéologiques (Troie I, Troie II, etc., Troie IX) correspondant à des périodes bien distinctes de l'histoire de cette cité; chaque couche comprend elle-même plusieurs subdivisions chronologiques (*a*, *b*, etc.). La cité dont il est question dans l'*Iliade* est Troie VII, subdivision *a*; le trésor de Priam appartient à Troie II.

● *Les archéologues,* après Schliemann et Dörpfeld, ont fouillé tout le pourtour de la mer Égée ainsi que l'archipel des Cyclades; ils ont mis au jour



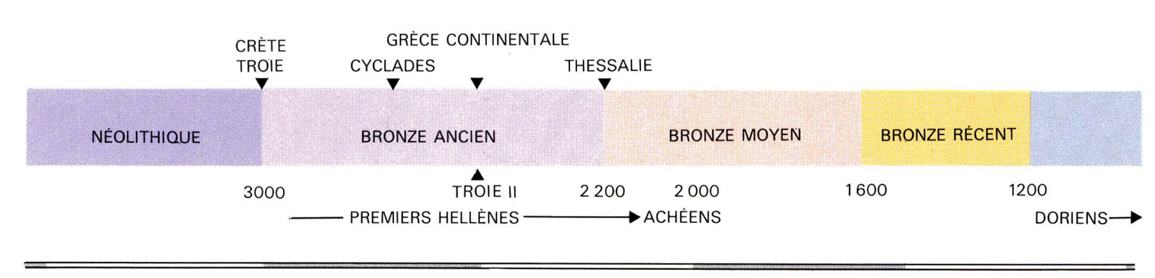
Le site archéologique de Troie.

l'existence de foyers de civilisation antérieurs à l'arrivée des Hellènes, c'est-à-dire antérieurs au IIe millénaire av. J.-C. Qu'il s'agisse de Troie, du Péloponnèse ou des Cyclades, cette civilisation est remarquablement homogène. Aucun document écrit ne nous est parvenu, mais, d'après l'anthropologie, l'onomastique (voir p. 4) et le vocabulaire musical et botanique qui a été repris par les Grecs, on estime que les peuples de la mer Égée parlaient des dialectes dérivés d'une langue fondamentale, ni sémitique, ni indo-européenne que nous ignorons, bien entendu, et qu'on a baptisée l'*égéen*.

Que savons-nous de la civilisation égéenne?

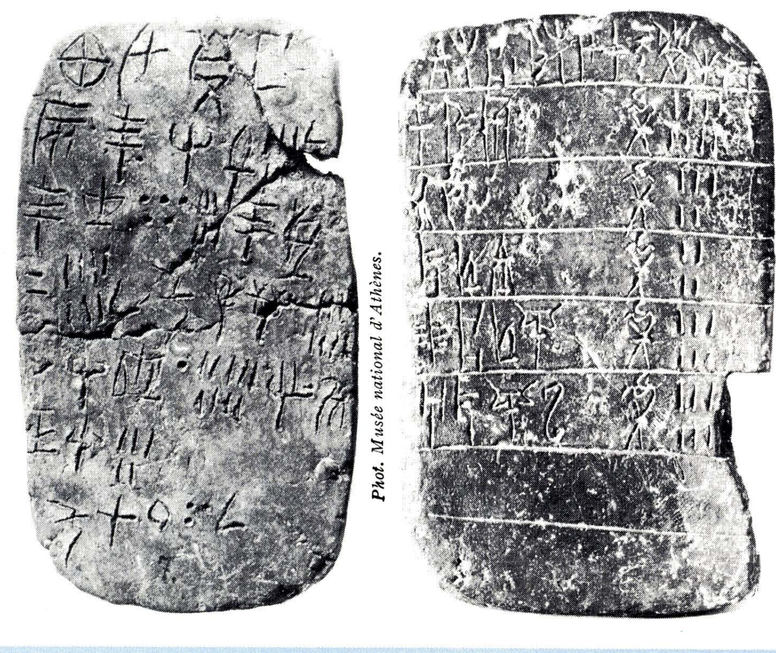
Il suffit de faire une croisière en mer Égée, passant d'île en île en cabotant le long des côtes, pour imaginer ce que fut la vie des anciens Égéens. Le paysage est fait de petites plaines côtières au-delà desquelles on aperçoit très vite le relief montagneux, annoncé par les collines qui débordent; la végétation est pauvre : des arbustes, des broussailles, des pâturages qui conviennent aux moutons et aux chèvres, mais qui ne peuvent nourrir des bovins. Le cadre géographique conditionne la vie humaine : les Égéens furent soit des marins (pêcheurs, caboteurs), soit des paysans ingénieux et patients qui pratiquèrent des cultures *arbustives*.

● *Points de repère chronologiques.* Avant l'arrivée des premiers Grecs (les Achéens), la civilisation égéenne fleurit en Asie Mineure (Troie et les îles voisines), dans les Cyclades, et en Grèce continentale; elle est en partie contemporaine de la civilisation *crétoise* (voir ci-dessous). D'après les débris de céramique retrouvés, on a établi la chronologie suivante :



Chronologie du monde préhellénique.

Le monde égéen entre dans l'âge des métaux (âge du bronze) à la fin du IVe millénaire et au début du IIIe millénaire av. J.-C.; les trois subdivisions de l'âge du bronze (bronze ancien, bronze moyen, bronze récent) correspondent en Crète aux trois âges minoens, dans les Cyclades aux âges cycladiques, en Crète continentale aux trois âges helladiques. Les flèches indiquent l'entrée dans l'âge du bronze des différentes ères de civilisation égéenne.



Les écritures crétoises : à gauche, une tablette écrite en linéaire A (la langue est l'égéen, nous l'ignorons, bien que les 3/4 de ses signes soient semblables à ceux du linéaire B); à droite un exemple de linéaire B, en provenance de Pylos et concernant un plan de voyage maritime (répartition des rameurs; à droite de la tablette, le nombre des rameurs employés, précédé du signe idéographique représentant un homme).

— *L'âge de pierre* (néolithique) est bien connu en Grèce continentale et en Thessalie; on y distingue deux civilisations :

Ages	Céramique	Outillage
Néolithique I	Monochrome (rouge ou noire), décorée de zigzags ou de méandres, mais jamais de spirales. La décoration est apparentée à celle des céramiques mésopotamienne et syrienne.	Outillage réduit (haches, gouges, grattoirs, marteaux); ustensiles sommaires (vases, bols).
Néolithique II	Céramique polychrome ou grise (l'*Urfiniss*); décor en spirales (origine : nord des Balkans).	Utilisation des carrières d'obsidienne de Mélos (actuellement Milo) qui permet la fabrication d'outils tranchants.

— *L'âge du bronze* est aussi d'origine mésopotamienne. C'est Troie qui entre la première dans l'ère métallurgique; on y emploie la meilleure proportion de l'alliage : 90 % de cuivre et 10 % d'étain. Le *trésor de Priam* révèle la sûreté technique des métallurgistes troyens. D'Asie Mineure, l'art de travailler les métaux fut introduit dans les Cyclades, puis, de là, en Grèce continentale.

A la fin du IIIe millénaire, la civilisation égéenne s'éteint. Troie II est détruite vers 2250 av. J.-C. par les premières bandes indo-européennes en provenance du Danube; c'est alors que commence à s'imposer la civilisation crétoise.

Les Crétois.

Découverte de la Crète, « l'île aux 90 villes ».

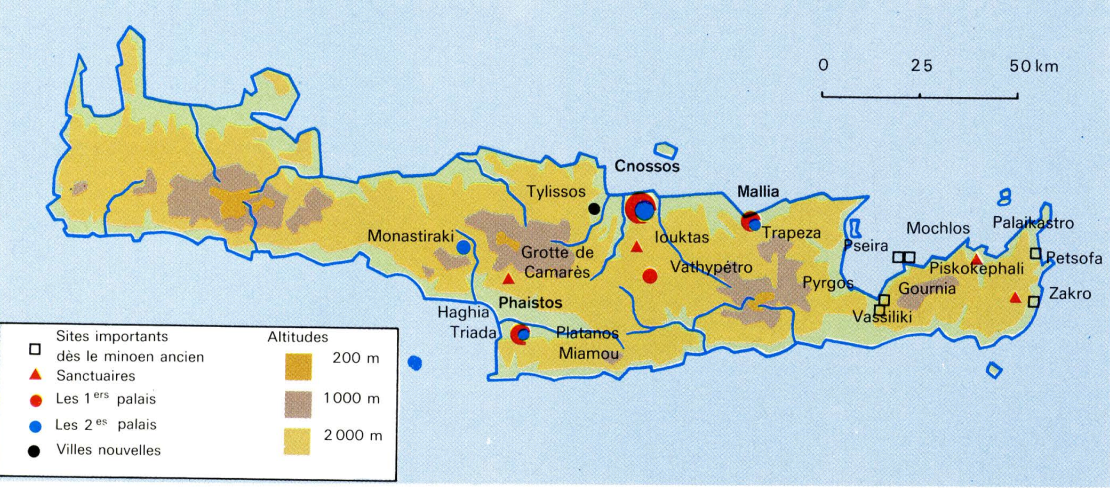
L'*Odyssée* nous parle de la Crète en ces termes :

> *Au large, dans la mer vineuse, est une terre aussi belle que riche, isolée dans les flots; c'est la terre de Crète, aux hommes innombrables, aux 90 villes,... parmi elles Cnossos, grande ville de ce roi Minos que le grand Zeus, toutes les neuf années, prenait pour confident.* (Traduction de Victor Bérard, *Odyssée*, XIX/172-180).

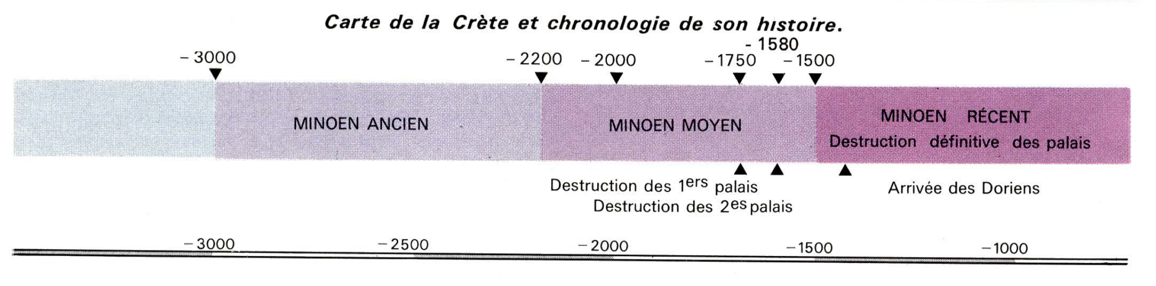
Jusqu'à 1900, toute notre connaissance de la civilisation crétoise se limitait à ces quelques vers homériques. Les fouilles du voyageur archéologue sir Arthur Evans (1851-1941) ont permis la mise au jour de ces villes et de leurs palais perdus. En respectant les règles de la méthode stratigraphique, Evans s'est fixé un cadre chronologique évoqué plus haut (c'est lui qui, le premier, a divisé l'histoire de la Crète en 3 périodes : l'âge minoen ancien, l'âge minoen moyen, l'âge minoen récent).

Les archéologues ont aussi sorti de terre plusieurs milliers de tablettes portant des inscriptions, les unes *hiéroglyphiques* (à la manière des inscriptions égyptiennes : les signes représentant, sans doute, des objets ou des concepts), les autres composées de signes simplifiés (signes *linéaires*). On les a classées en quatre catégories dont trois n'ont pas encore été déchiffrées; le secret du quatrième type d'écriture, dit *linéaire B* (c'est-à-dire l'écriture des tablettes les plus récentes, contemporaines de l'époque mycénienne) a été percé par les Anglais M. Ventris et J. Chadwick en 1953. Le linéaire B est une écriture syllabique comprenant environ 85 signes et servant à transcrire une forme très ancienne de la langue grecque. Autrement dit, à partir de 1400 av. J.-C., la Crète n'est plus crétoise, ses maîtres sont des Grecs (les Mycéniens, responsables, directement ou indirectement, de la destruction du dernier grand palais de Cnossos).

Conclusion : les tablettes en *linéaire B* ne nous renseignent pas sur l'histoire de la Crète « crétoise »; leur contenu (ce sont des pièces de comptabilité) est d'ailleurs d'un intérêt limité. Seule l'archéologie, pour l'instant, peut nous éclairer sur ce que fut, avant l'invasion mycénienne, la brillante civilisation de « l'île aux 90 villes ».



Carte de la Crète et chronologie de son histoire.



Les données de l'archéologie.

La Crète est une île montagneuse (le mont Ida culmine à 2 498 m); les plaines représentent à peine les 4/100 de sa superficie (300 km² sur un peu plus de 8 000 km² au total). Les Crétois, comme les Égéens, furent des marins et des agriculteurs; aux peuples des

Cyclades ils ont emprunté leur technique maritime ; de l'Asie Mineure et du Moyen-Orient ils ont appris à travailler les métaux et à bâtir des édifices ; ils découvrirent sans doute par eux-mêmes l'art de cultiver la vigne et l'olivier.

● *Au minoen ancien* (3000 à 2200 av. J.-C.), la Crète entre dans l'âge des métaux (bijoux, armes) ; mais c'est surtout par la céramique grise monochrome (céramique au carbone), avec enduit brillant et taches noires et rouges, que se caractérise cette première époque. Deux variétés de céramique sont célèbres : les coupes à pied et les récipients à bec allongé (les théières de Vassiliki). La pierre (stéatite verte ou noire, marbre, albâtre) est aussi un matériau de choix (vase de Mochlos). L'architecture est rudimentaire (plan rectangulaire, base en pierre, murs d'argile) et on voit apparaître les premières tombes à chambres funéraires (on a trouvé à Platanos une tombe collective de 13 m de diamètre). Ces techniques brillantes sont importées d'Orient, à partir, surtout, de Byblos et d'Ougarit (voir p. 26) ; l'influence de l'Égypte est indirecte et passe par ces cités cananéennes.

● *Au minoen moyen,* la Crète connaît son âge d'or, marqué par la construction de vastes édifices qu'on a appelés les *premiers palais* (nous en connaissons plusieurs, dont ceux de Cnossos, Phaïstos et Mallia). L'architecture de ces palais est d'inspiration orientale : une cour centrale rectangulaire est entourée de pièces indépendantes auxquelles on accède par de nombreux couloirs et qui servent à l'habitation et au culte. Des ateliers et des magasins attestent qu'il s'agissait aussi de centres économiques (stockage de vivres, entassement des redevances payées en nature par les paysans à leur roi). Les Grecs attribuaient la construction du palais de Cnossos à Dédale (tableau 26), personnage mythologique. Le terme *labyrinthe* dont ils se servaient pour désigner cet édifice compliqué est devenu synonyme de « lieu où l'on peut s'égarer ».

La taille imposante du palais de Cnossos (environ 1,5 ha de superficie) laisse penser que cette ville dominait toutes les autres ; les légendes mentionnent le règne d'un certain Minos (est-ce un roi ou le nom d'une dynastie ?) dont l'empire se serait étendu à de nombreuses îles de la mer Égée. La Crète elle-même, à l'abri des invasions par sa situation insulaire, se développe : les maisons, dans les villes, ont deux ou trois étages et les Minoens exportent des bijoux, du vin, de l'huile, de la pourpre. La céramique de cette époque est très somptueuse (céramique de Camarès).

Vers 1750, les palais disparaissent brusquement ; peut-être à la suite d'une guerre civile, ou d'un cataclysme naturel (tremblement de terre ou raz de marée), ou par la faute d'envahisseurs. Ils sont rebâtis après 1750 ; c'est alors que les architectes crétois aménagent sur les terrasses des puits de lumière qui permettent l'éclairement des pièces tout en évitant de les exposer à la chaleur de l'été ou au vent glacial qui souffle en hiver. Pour supporter les étages, on utilise des colonnes en cyprès plus larges au sommet qu'à la base, comme en Mésopotamie (Mâri). Enfin on perfectionne les systèmes d'écoulement des eaux.

Ces *seconds palais* comportent des décorations (fresques peintes, faïences décorées) qui sont, avec les nombreux objets qui ont été retrouvés à leur emplacement (vases, armes d'apparat, figurines, sarcophages, etc.) les sources de notre connaissance de la vie quotidienne crétoise. Les fresques, notamment celles d'Haghia Triada, sont des documents de tout premier ordre.

● *Le minoen récent.* Une nouvelle destruction des palais (tremblement de terre ?) a lieu vers 1580 ; la reconstruction s'opère vers 1565, au début du dernier âge minoen. L'architecture ne change guère, mais l'essor artistique est considérable : c'est du minoen récent que datent la *Parisienne*, le *Porteur de vases*, les *Dames assises,* etc. ; la sculpture évolue elle aussi (l'*Acrobate* de Cnossos, les statuettes d'Haghia Triada) et la céramique atteint sa forme suprême : gobelets, aiguières, coupes, etc., sont ornés de décors maritimes (en particulier des poulpes) ou végétaux (olivier, papyrus). La prospérité de l'île est alors à son apogée. Puis les derniers palais disparaissent à leur tour ; cette fois il ne s'agit plus d'un tremblement de terre, mais d'une invasion (on a relevé des traces d'incendie) : les Mycéniens sont devenus les maîtres de l'île. Les palais ont été détruits par eux ou — peut-être — par les Crétois eux-mêmes, révoltés contre leurs vainqueurs installés dans les palais minoens (entre 1450 et 1400).



Phot. Salou-Atlas-Photo.

Haghia Triada : on a retrouvé, en particulier, dans ce site crétois, trois vases en stéatite et un sarcophage peint qui est un précieux document pour l'histoire de la religion crétoise (photo ci-dessous) : des offrandes diverses sont présentées au défunt, au son de la lyre, pendant que sont versées des libations.

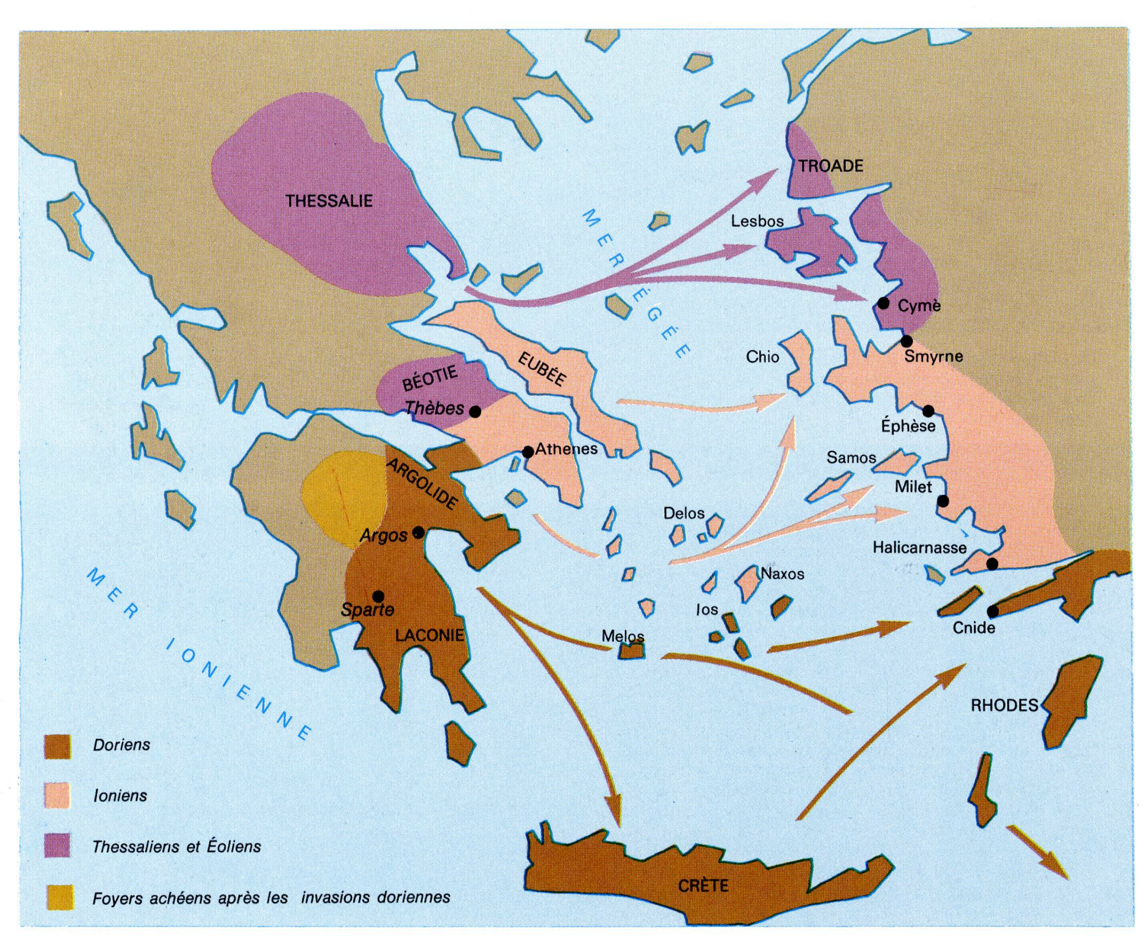


Phot. Lavaud.



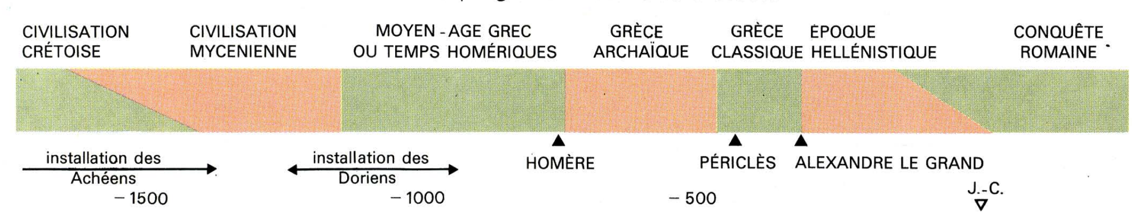
Phot. Bordas R.P.

Fresque crétoise venant du palais de Cnossos : une jeune fille, rapidement croquée, devant une représentation symbolique de l'eau (trois traits en zigzag).



Le peuplement de la Grèce.

Chronologie de l'histoire de la Grèce.



Civilisation et religion.

La vie quotidienne en Crète, d'après les documents de l'archéologie, est orientée vers le confort matériel ; ce sont les Crétois qui, les premiers, ont cherché à rendre les palais doux à habiter, protégés de la température extérieure, pourvus de salles de bains, de latrines, du « tout à l'égout ».

La peinture et la sculpture crétoises ne sont pas des hommages à un dieu ou à un roi divinisé orgueilleux, comme chez les Égyptiens, mais des œuvres à l'échelle humaine. On a souvent souligné que la femme était, en Crète, presque l'égale de l'homme. La mode est raffinée, les coiffures fantaisistes, les bijoux superbes. Nous sommes, en Crète, bien loin de la démesure égyptienne, de la grossièreté commerciale des Phéniciens et des turbulents Araméens. Avant les Grecs, favorisés peut-être par leur situation insulaire qui les mettait à l'abri des guerres de conquête, les Crétois semblent avoir inventé la *morale du juste milieu* et un certain art de vivre.

Pour étudier la religion crétoise, nous disposons d'une quantité imposante de documents (objets, statuettes, scènes rituelles, etc.) ; mais nous ne possédons aucun texte qui nous explique ces documents : nos connaissances sont donc en grande partie reconstituées.

Une chose est à peu près certaine : la religion crétoise est *naturiste*. On y adore des divinités féminines (qui sont peut-être les aspects d'une *déesse mère* unique) ; les statuettes qui les représentent soulignent toutes la nudité de la poitrine. Des animaux sacrés leur sont affectés : serpents, colombes, mais nous ignorons leur signification. Par contre, il n'existe aucune représentation de dieu masculin, sinon symboliquement : le taureau incarne la divinité et la double hache, ou *labrys*, est l'attribut du dieu hittite de l'orage, Téshoup. Nous n'en savons pas davantage sur les divinités crétoises ; par la suite les Grecs ont transformé et enrichi les mythes qu'ils ont recueillis dans l'île (Zeus, le dieu-enfant, élevé dans une grotte du mont Ida ; le Minotaure, dieu-taureau monstrueux). Le culte devait comprendre des cérémonies agraires, des rituels d'adoration de la déesse mère. Le fait que leurs morts étaient ensevelis avec soin et que les offrandes leur étaient portées laisse apercevoir une certaine croyance à la vie future. Mais, ici aussi, nous en sommes réduits à de pures conjectures, en l'absence de textes et de documents significatifs.

L'arrivée des Grecs.

La légende et l'histoire.

Les historiens grecs ont émis, sur les origines de leur race, des opinions où la légende l'emporte le plus souvent sur le raisonnement historique.

La légende, nous la trouvons dans Hérodote, qui reprend des thèmes homériques : la « nation » grecque se serait dégagée d'un peuple autochtone, les *Pélasges* qui, avec d'autres peuples aussi obscurs (les *Cariens*, les *Lélèges*), auraient peuplé autrefois les côtes de la mer Égée :

> ... [la] *division des peuples grecs en Doriens et en Ioniens est la plus ancienne : ceux-ci tirant leur origine de la nation pélasgienne, ceux-là de la nation hellénienne. De ces deux nations, la première n'avait fait aucune migration, l'autre au contraire avait longtemps erré. Du temps du roi Deucalion, elle habitait la Phthiotide ; sous Doros, fils d'Hellen, elle occupait le pays situé au bas de l'Olympe et de l'Ossa, connu sous le nom d'Histiaeotide. Chassée de cette contrée par les Cadméens, elle se réfugia vers le Pinde, et prit le nom de Macednes. Enfin, elle émigra de nouveau vers la Dryopide, et de là vers le Péloponnèse, et s'appela depuis nation dorienne. Quelle langue parlaient les Pélasges ? C'est ce que je ne puis pas dire positivement,... les Pélasges auraient parlé une langue barbare... les habitants de l'Attique ayant été eux-mêmes Pélasges, auraient dû nécessairement, en devenant Hellènes, oublier leur propre langue... quant à la nation hellénique, depuis qu'elle existe, il me paraît hors de doute qu'elle a toujours fait usage de la même langue. Après s'être séparée des Pélasges, elle fut peu puissante dans l'origine ; mais, partant de ses faibles commencements, elle s'accrut de la jonction de plusieurs peuples et même d'un grand nombre de Barbares qui s'unirent à elle* (Hérodote, *Histoire*, I/56-58).

C'est l'historien grec Thucydide qui, le premier, a supposé que le monde grec — l'*Hellade* — avait été le produit de vastes bouleversements démographiques :

> *La contrée connue aujourd'hui sous le nom d'Hellade ne paraît pas avoir eu jadis d'habitants fixes et attachés au sol ; l'émigration y était fréquente, et chaque peuplade abandonnait facilement son*

pays, sous la pression de nouveaux occupants de plus en plus nombreux. En effet, il n'y avait pas de commerce ; les relations réciproques n'offraient de sécurité ni par terre ni par mer ; chacun ne produisait que ce qui lui était indispensable pour vivre ; on n'avait ni provisions ni superflu ; on ne faisait point de plantations, parce que, faute de murailles pour abriter les récoltes, on ne savait pas si d'autres ne viendraient pas les enlever... Avant la guerre de Troie, on ne voit pas que les Grecs aient jamais rien entrepris en commun. Je crois même que le pays n'était pas alors, comme aujourd'hui, compris tout entier sous le nom commun d'Hellade, ou plutôt qu'avant Hellen, fils de Deucalion, cette dénomination était tout à fait inconnue. Jusque-là chaque peuplade, et tout particulièrement la race pélasgique, avait son propre nom... Homère ne désigne pas l'ensemble des peuples grecs sous le nom d'Hellènes... Il nomme et distingue dans ses poèmes les Danaëns, les Argiens, les Achéens, et n'emploie pas non plus l'expression de Barbares... *Ainsi le nom d'Hellènes fut d'abord particulier à une peuplade ; il s'étendit à plusieurs cités par suite des relations réciproques ; plus tard il devint commun à tous les Grecs...* (Thucydide, *Histoire de la guerre du Péloponnèse*, I/2-3, Traduction C. Zevort).

Peuplement du monde grec.

Le monde égéen et crétois a été submergé, dans le courant du IIe millénaire av. J.-C., par les envahisseurs indo-européens venus des régions danubiennes.

● *Les premiers arrivants* sont les *Achéens :* ils s'installent dans le Péloponèse et en Crète. Après 1600, il convient de les appeler *Mycéniens*, pour ne pas les confondre avec d'autres rameaux, nommés aussi Achéens, mais sans rapport direct avec la civilisation glorieuse de Mycènes. La seconde vague est celle des *Ioniens* qui s'établissent en Grèce centrale ; ils sont suivis des *Éoliens* et des *Thessaliens* qui peuplent les régions les plus septentrionales du pays (notamment la Thessalie).

Ces peuples ne sont pas des Barbares. Ils connaissent l'agriculture et l'élevage, savent travailler les métaux et assimilent parfaitement les civilisations autochtones, minoenne et égéenne. Les Achéens, entre le XVe et le XIIIe siècle, se répandent au-delà du pourtour de la mer Égée, vers la Sicile et l'Italie du Sud en Occident, vers Chypre, la Cilicie et la Syrie en Orient, comme le montrent les trouvailles archéologiques.

● *A partir du XIIIe siècle,* un nouveau brassage de populations se produit, conséquence de l'arrivée d'une dernière vague d'envahisseurs indo-européens, les *Doriens,* qui s'établissent d'abord en Grèce continentale, puis dans les îles et en Asie Mineure. Les invasions doriennes furent, pour le monde achéen, une véritable castastrophe ; les envahisseurs ont plongé le monde grec dans une sorte de Moyen Age qui a duré près de quatre siècles. Dépossédés de leurs terres, leurs villes détruites, les Achéens, les Ioniens, les Éoliens, etc., s'éparpillent dans le monde égéen (d'où un transport des dialectes), tandis que les Doriens créent de nouvelles cités (Argos, Sparte). A la fin de cette crise, vers le Xe siècle, la mise en place des populations est terminée : la Grèce continentale, les îles et les côtes de la mer Égée ont reçu le peuplement qui ne variera plus jusqu'à la fin du monde antique.

Les grandes invasions de l'histoire grecque.

Les historiens divisent l'histoire grecque en cinq grandes périodes :

● *XVe-XIIe siècle : période achéenne.* C'est l'époque de la civilisation mycénienne, qui supplante celle des Crétois (destruction de Cnossos vers 1450, destruction de Mycènes par les Doriens vers 1150 av. J.-C.).

● *XIe-VIIIe siècle : période homérique.* Cette époque est surtout connue par les deux grands poèmes : l'*Iliade* et l'*Odyssée ;* elle correspond à ce qu'on appelle le *Moyen Age grec.*

● *VIIIe-VIe siècle : période archaïque.* C'est l'époque où les Grecs entament un vaste mouvement d'expansion à travers tout le monde méditerranéen, où se constitue la civilisation intellectuelle (le poète Hésiode, les philosophes présocratiques) et où se fixe l'organisation légale de la cité.

● *Ve-IVe siècle : période classique.* C'est la grande époque grecque, marquée par la prédominance de Thèbes, de Sparte, et d'Athènes, qui devient la capitale intellectuelle du monde méditerranéen.

● *IVe-Ier siècle av. J.-C. : période hellénistique.* Domination macédonienne, constitution de l'empire d'Alexandre ; Alexandrie prend le relais d'Athènes. La Grèce hellénistique est conquise par les Romains auxquels elle transmet sa civilisation.



La nécropole de Mycènes : les plus anciennes tombes des seigneurs de Mycènes ont été découvertes dans cet enclos ; elles contenaient un riche mobilier funéraire (en particulier des masques d'or).

PANORAMA HISTORIQUE DE LA GRÈCE.

Se reporter au tableau no 22 pour le détail chronologique des événements, et au tableau no 23 pour les principaux renseignements biographiques.

Les Achéens et la Grèce homérique.

La civilisation mycénienne.

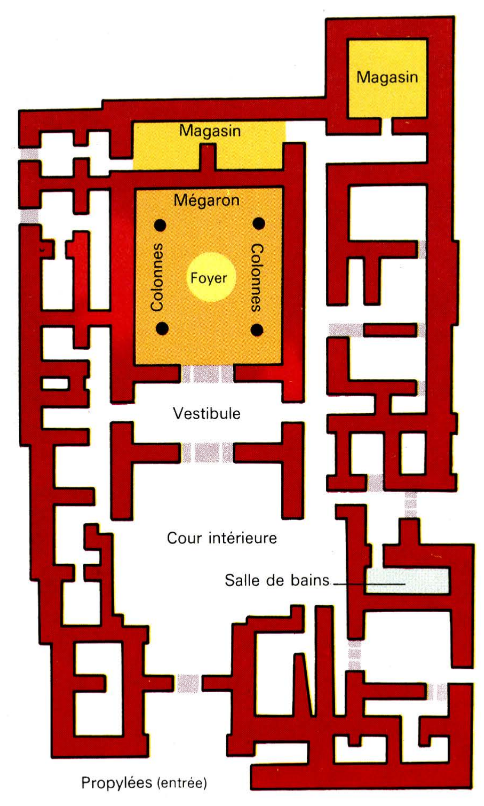
Nous connaissons cette période par les parties les plus anciennes des poèmes homériques, les découvertes archéologiques qui remontent à Schliemann et, depuis 1953, par les textes écrits en *linéaire B* (voir p. 92) ; on l'appelle *mycénienne* par référence à Mycènes, la cité « riche en or » de l'*Iliade*, où Agamemnon avait sa capitale et que Schliemann a mise au jour en 1874-1876.

● *C'est en Argolide* (voir carte) que les Achéens se sont surtout établis, fusionnant avec les Crétois et les Égéens, et non pas — comme on le croyait un peu trop schématiquement au XIXe siècle — en les dominant brutalement. Ils fondent de nombreuses cités dont les plus importantes sont : Mycènes, Argos, Médéa, Tirynthe, Asiné ; en dehors de l'Argolide, les Mycéniens s'installent à Pylos, en Attique (dans le site de la future Athènes), en Béotie (Thèbes, Orchomène, Gla) et même en Thessalie (Iolcos).

Les Achéens ne sont pas des envahisseurs barbares ; hautement civilisés, ils savent admirablement utiliser la technique architecturale des Crétois, leur art de la céramique, leur science d'urbanistes ; ils leur empruntent leur écriture (le *linéaire B*) et leur science de la navigation. A partir du XVe siècle, les chefs achéens sont devenus les maîtres du pays, les souverains crétois perdant leur autorité et même leurs palais ; mais ils continuent la politique d'expansion maritime qui avait fait la fortune de la Crète. Les fragments de poterie qu'on retrouve un peu partout en Méditerranée sont le signe de leur présence civilisatrice ou colonisatrice ; l'île de Chypre resta, même à l'époque des invasions doriennes, un bastion achéen. La destruction des établissements achéens a lieu au XIIIe siècle ; elle est l'œuvre des Doriens.

● *Mycènes fut la cité la plus grandiose des Achéens.* Entourée d'une enceinte dont l'épaisseur atteint 6 m (les *remparts cyclopéens*), la ville est organisée autour d'un palais royal dont le plan est bien plus simple que celui du labyrinthe crétois : une cour intérieure fait suite à l'entrée (les *propylées*) et débouche sur un vestibule précédant une grande pièce d'environ 400 m², le *mégaron*, avec au centre un foyer. Tout autour du mégaron des pièces plus petites (chambres, salles de bains, magasins, sanctuaires).

Non loin du palais s'élèvent d'autres maisons, moins imposantes mais bâties sur le même principe. Enfin, en bordure des remparts, on a retrouvé deux cimetières, composés de tombes à fosses entourées de pierres ; à l'intérieur se trouvait un important mobilier funéraire (masques, armes d'apparat, bijoux, etc.) qui nous renseigne sur l'opulence des princes mycéniens vers l'an 1500. Au XVe siècle, un nouveau type de tombes apparaît : ce n'est plus une fosse, mais une coupole de pierre, bâtie en encorbellement. Sur les neuf demeures funéraires de ce genre qu'on a retrouvées, l'une d'entre elles est particulièrement bien conservée, c'est celle qu'on appelle le *trésor d'Atrée :* un couloir d'accès *(dromos)* conduit à la chambre funéraire circulaire (la *tholos*) de grandes dimensions (14,5 m de diamètre, 13,2 m de hauteur).



Plan d'un manoir achéen (le manoir de Nestor à Pylos).

● *La société mycénienne,* avec ses villes forteresses, ses armes lourdes et efficaces, n'est pas la continuation pure et simple de la société crétoise ; elle est plus guerrière, plus hiérarchisée. La cité a à sa tête un roi, le *wanax*, entouré de « vassaux », petits chefs locaux dont les titres nous sont parfois parvenus *(lawagetos, basileus)* ; elle est composée d'hommes libres (paysans, artisans) et d'esclaves. Les tablettes de Cnossos, de Pylos et de Mycènes nous ont conservé des listes de corps de métiers, ce qui indique une division du travail déjà amorcée, mais cependant fort complexe (un même homme pouvait avoir plusieurs activités).

C'est à l'époque mycénienne que se constituent les premières grandes légendes mythologiques ; contées par des *aèdes*, se modifiant et s'amplifiant d'un conteur à un autre, ces récits se retrouveront, à la période suivante, dans l'*Iliade* et l'*Odyssée*.

Pour la religion mycénienne, voir p. 108.

Le Moyen Age homérique (XIe-VIIIe siècle av. J.-C.).

L'arrivée des Doriens bouleverse le monde grec ; on en revient à une vie économique simplifiée, essentiellement paysanne. Les grandes cités sont détruites, le commerce et la navigation cessent, l'écriture disparaît (sauf à Chypre où le système graphique des Achéens se prolonge jusqu'au IIIe siècle av. J.-C.) ; à Mycènes et Tirynthe succèdent Argos et Sparte, un transport complexe de populations modifie la géographie humaine (voir p. 95) ; de nouvelles cités se créent (en Asie Mineure notamment) : les Ioniens se groupent autour du mont Mycale et de Thélos, les Éoliens autour du sanctuaire de Grynion, en Troade, les Doriens dans la presqu'île de Cnide.

● *Avant la période homérique* proprement dite, c'est-à-dire aux XIIe et XIe siècles, tout semble donc disparaître de la brillante civilisation achéenne ; mais il y a des survivances dont la plus intéressante concerne la céramique. Les Mycéniens avaient introduit de nouvelles formes (coupes à long pied, gobelets à anses) et une décoration animale et humaine, sans cependant atteindre à la perfection des Crétois. On sait maintenant, grâce à des découvertes récentes, que leur art évoluait d'une façon continue vers une décoration *géométrisée* (stylisation des figures humaines, répétition des motifs, utilisation de lignes géométriques) ; cette *céramique géométrique*, qui a longtemps été considérée comme une forme rétrograde de l'art, est donc celle des « siècles obscurs » : ce n'est pas cependant une nouveauté mais le produit d'une lente évolution, à mettre au crédit des survivances de l'art mycénien.

Ce qui est nouveau, c'est ce que les envahisseurs doriens introduisent entre le XIIe et le Xe siècle. La pratique de l'incinération des morts, l'équitation (le cheval était connu des Achéens, mais comme *animal de trait*, et non pas pour être monté), la métallurgie du fer (bien qu'il soit douteux d'en attribuer l'introduction aux seuls Doriens : il vaut mieux dire que leur arrivée est contemporaine du développement de la métallurgie du fer).

Conséquences du recul économique : la maîtrise des mers passe aux Phéniciens (voir p. 28) qui n'ont certes pas établi de comptoirs dans le monde grec (à l'exception d'Itanos en Crète), mais qui ont fait escale dans tous les ports de la mer Égée. Dans le courant du IXe siècle, ils ont vraisemblablement contribué à la renaissance de l'écriture (perdue depuis le XIIe siècle), donnant leur alphabet aux Grecs qui le modifient en y ajoutant les *voyelles* (l'alphabet phénicien ne comprenait que des consonnes) ; les historiens modernes tendent à s'accorder avec Hérodote qui rapporte :

> *Les Phéniciens, venus avec Cadmos et fixés dans ces contrées, portèrent en Grèce des connaissances nouvelles, et entre autres des lettres qui, suivant mon opinion, n'y étaient pas en usage auparavant. Les Grecs admirèrent d'abord ces caractères tels que tous les Phéniciens les employaient, mais par la suite ils en modifièrent le trait pour les approprier à la langue grecque à mesure des changements qu'elle éprouvait. Dans ce temps aussi les Grecs de l'Ionie, habitant un pays qui avoisine en grande partie la Phénicie, avaient également pris des Phéniciens des caractères dont ils se servaient, après y avoir introduit aussi des changements de forme ; mais ils reconnurent toujours, comme il est de toute justice, que ces caractères étaient phéniciens, puisque, en réalité, les Phéniciens les avaient introduits dans la Grèce (Hérodote,* Histoires, *V/58).*

Sur l'intervalle qui s'étend de la fin du XIe siècle au début du VIIIe siècle av. J.-C., pratiquement entre l'an 1000 et l'an 800, notre presque unique source d'information est l'œuvre attribuée à Homère ; c'est pourquoi l'on parle pour cette période de *Grèce homérique*. La société aristocratique dépeinte dans l'*Iliade* et l'*Odyssée* est une société de grands propriétaires terriens dont le plus riche est le « roi de la cité » (voir p. 104) ; les deux poèmes fourmillent d'indications précieuses sur la vie quotidienne, l'organisation politique et économique, les idées morales et religieuses du temps.

L'interprétation historique de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* est une tâche très difficile. Le récit lui-même est relatif à une série d'événements survenus sans doute au XIIIe siècle, avant les invasions doriennes ; des Achéens venus de Grèce continentale auraient assiégé et détruit une cité d'Asie Mineure, Troie *(Ilion)*, bâtie sur un site égéen et occupée en partie par des Achéens. La *guerre de Troie* n'est donc ni entièrement une guerre étrangère, ni entièrement une guerre fratricide. Certains historiens la considèrent comme une expédition concertée des Mycéniens qui voulaient s'assurer, pour des raisons économiques, le passage vers les Détroits ; d'autres en font une simple razzia, ou encore une querelle de clochers. A vrai dire, toutes les suppositions sont permises, et la prudence conseille de ne pas se prononcer. Quoi qu'il en soit, il y a eu certainement au XIIIe siècle une guerre (l'importance de la couche calcinée, sur le site archéologique de Troie, indique l'ampleur des destructions), qui a tourné à l'avantage des Achéens. Ce qui complique l'exégèse des poèmes homériques, c'est que le mode de vie attribué par les auteurs (ou l'auteur) de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* à leurs héros, l'organisation sociale décrite, etc., sont postérieurs aux invasions doriennes : c'est un peu comme si l'on racontait les guerres de Louis XIV en donnant à leurs acteurs les mœurs et la civilisation du XXe siècle.

Comme l'archéologie de l'époque homérique est presque muette, nous devons cependant nous contenter de cette fresque poétique, qui n'a peut-être pas la précision des romans de Balzac, mais qui, fruit de plusieurs générations d'Hellènes, était devenue, à l'époque classique, la base de l'éducation grecque (voir p. 104 la description de la cité homérique).

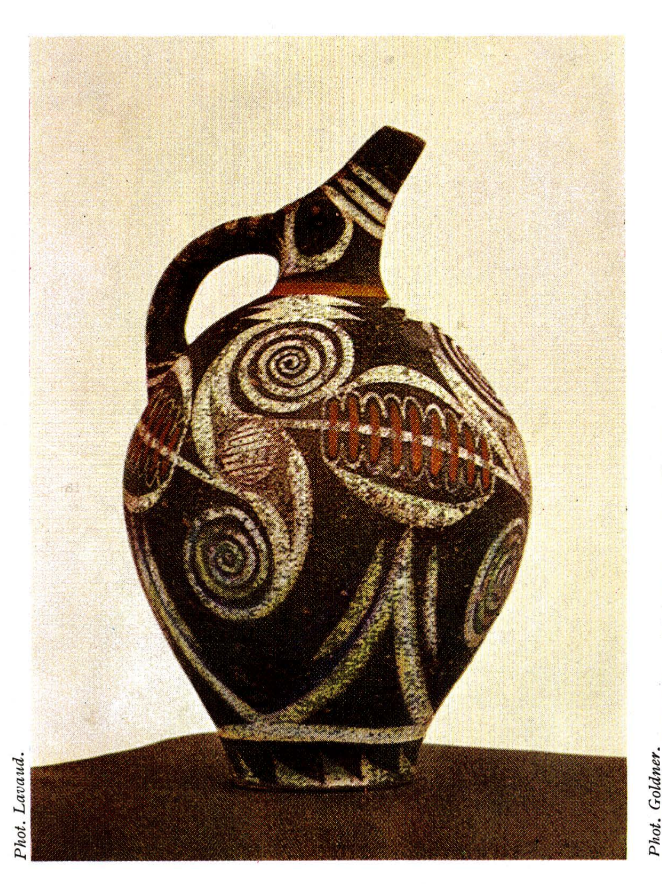
La Grèce archaïque (VIIIe-VIe siècle av. J.-C.).

Caractères généraux de cette période.

En Grèce continentale et en Asie Mineure (Ionie) les établissements grecs s'organisent autour d'une unité politique, la *Cité (polis)* ; il ne s'agit pas d'un fait nouveau, puisque la cité existe déjà aux temps homériques et chez les Achéens, mais d'une *structure nouvelle* qui sera étudiée p. 104. Ces petits États, limités à une ville et à sa « banlieue », ne dépassent pas quelques centaines de kilomètres carrés de superficie (à titre de comparaison, Paris a une superficie de 105 km², et le département de la Seine



La Grèce antique et la Grande Grèce : l'Italie du Sud et la Sicile forment comme un prolongement de la Grèce continentale en Méditerranée occidentale, d'où l'expression* Grande Grèce *par laquelle on les désigne.



Phot. Lavaud.



Phot. Goldner.

Photographie de gauche : ***un bel exemple de céramique crétoise polychrome : vase dit « de Camarès », du XVIIIe siècle av. J.-C. Les Crétois précédèrent les Grecs dans la généralisation du tour de potier.***
Photographie de droite : ***un masque mortuaire en or, retrouvé dans la nécropole de Mycènes. Des tombes à fosses de Mycènes, creusées à l'intérieur du cercle des tombes, on a retiré un riche mobilier funéraire. Parmi les pièces les plus célèbres, on compte d'abord les masques en or qui couvraient les visages des nobles défunts.***

480 km²) ; dirigés par un petit nombre de privilégiés *(oligarchie)*, ils sont le théâtre de crises sociales qui suscitent l'œuvre de législateurs (les plus célèbres sont : Dracon, Solon, Lycurgue) ou favorisent l'installation de monarques absolus, les *tyrans* (le mot n'a pas un sens péjoratif). La création, en 776 av. J.-C. selon la tradition, des *jeux Olympiques* (compétitions sportives entre les principales cités grecques qui avaient lieu à Olympie tous les quatre ans) fixe un décompte des années par *olympiades* (périodes de quatre ans) qui nous donne, dans certains cas, des repères chronologiques précis (la Ire olympiade correspond à la période de 776-773, la IIe olympiade à 772-769, etc.).

● *De cette période date l'expansion grecque* à travers toute la Méditerranée, c'est ce qu'on a appelé la *seconde colonisation.* Les colonies, indépendantes de la ville mère (la *métropole*) transportent la civilisation grecque de l'Ukraine à la Provence (ce sont les Grecs qui ont enseigné l'écriture aux Gaulois).

● *L'activité intellectuelle* naît à cette époque en Ionie et en Grande Grèce (Italie du Sud, Sicile), où se fondent les premières écoles philosophiques et scientifiques (école de Milet, école pythagoricienne, école d'Élée, etc.) ; la littérature — jusqu'alors limitée aux poèmes homériques — se développe (Hésiode, Terpandre, Sappho, Tyrtée, Alcée, Anacréon). L'art (architecture, céramique, sculpture) prend son essor (il s'épanouira à l'époque classique). La religion, au contact de l'Orient, acquiert ses caractères spécifiques (voir p. 108).

L'organisation politique de la cité archaïque.

Voir ci-dessous p. 104.

La colonisation.

Les Grecs, qui n'étaient menacés d'aucune invasion, qui vivaient dans une paix relative, éprouvèrent le besoin, à partir de 750 av. J.-C., de s'expatrier et de fonder, en Italie du Sud (Grande Grèce), en Sicile, en Gaule et sur le pourtour du Pont-Euxin (la mer Noire) des colonies de peuplement. Voici les principales questions qui se posent au sujet de cette *seconde colonisation* (la première avait eu lieu sous la pression des Doriens entre le XIIe et le Xe siècle, vers l'Asie Mineure). La liste des principales colonies grecques est indiquée au tableau n° 24 de l'*Annexe*. Le tableau ci-contre répond à quelques questions relatives à la colonisation grecque.

Questions	Réponses
Pourquoi la colonisation ?	— Parce que les terres cultivables étaient insuffisantes en regard d'une population sans cesse croissante (cause traditionnelle invoquée par l'orateur athénien Isocrate dans un discours politique datant de 380 av. J.-C. : le *Panégyrique d'Athènes*). — Parce que la *structure* de la société grecque, au VIIIe siècle, laisse place à une grande injustice sociale. Les terres appartiennent à une classe privilégiée et se transmettent, sans partage, au fils aîné (droit d'aînesse) ; il y a dès lors deux catégories d'individus lésés : le très grand nombre de paysans (libres, mais non nobles) et les fils cadets des grandes familles (cause fondamentale). — Parce que certains citoyens ne peuvent supporter le régime politique (tyrannie) qui s'installe progressivement dans les cités (cause secondaire). — Certaines colonies ont été en outre fondées pour des motifs purement commerciaux (exemples : Chalcédoine, Byzance).
Quand et par qui ?	— La première colonie grecque fut Pithécusses, en Campanie, fondée vers 775 av. J.-C., très vite suivie en 757 av. J.-C. par Kymè (Cumes) ; le mouvement colonisateur s'éteint progressivement à partir de 550 av. J.-C. — A peu près toutes les grandes cités grecques ont eu leurs colonies ou leurs comptoirs. Mais les grandes métropoles colonisatrices furent : Chalcis et Érétrie (cités eubéennes), Mégare, Corinthe et, en Asie Mineure, Phocée et Milet (90 colonies, selon Pline l'Ancien).
Comment ?	Il n'y a pas de plan prémédité. Le fondateur *(oikistès)* est souvent désigné par un oracle (à *Delphes* par exemple) ; il part avec quelques hommes, installe au centre de la future cité un foyer où il transporte le *feu sacré* de la métropole. Puis d'autres émigrants arrivent, une bourgade se bâtit, des relations se nouent avec les indigènes, des rapports commerciaux avec la cité mère sont entretenus et, en quelques années, la colonie devient « majeure ». Son indépendance économique est assurée par son activité commerciale (commerce avec la Grèce continentale, transit) s'il s'agit d'un port. Le mouvement colonisateur grec est comparable à celui des *pionniers* américains qui peuplèrent le *Far West*.

Questions	Réponses
Y a-t-il eu des guerres coloniales ?	Presque jamais, les Grecs — soit par l'importance de leur armement, soit par leur sens politique — n'ont rencontré de résistance autochtone lorsqu'ils fondèrent leurs comptoirs (sauf en Thrace). Souvent les indigènes guidèrent les colons ; ce fut le cas des Libyens qui accueillirent ainsi les Grecs conduits par Battos (le *fondateur* de Cyrène) : *Dans la 7e année... les Grecs se décidèrent à quitter leur séjour ; (en Libye) ; ils partirent donc sous la conduite des naturels du pays. En les dirigeant au couchant, leurs guides mesurèrent le temps de la route de manière à traverser pendant la nuit la plus belle partie du pays, afin de la dérober à la vue des Grecs* [cette remarque tendrait à montrer que les indigènes étaient plus résignés que coopératifs !] ... *Enfin ils arrivèrent à une fontaine consacrée à Apollon, près de laquelle ils firent arrêter les Grecs, en leur disant : « C'est ici, ô Grecs, qu'il vous convient de fixer votre habitation, car au-dessus de ce point de la terre le ciel est percé »* [entendez : les pluies y sont fréquentes] (Hérodote, IV/158).
Conséquences de la colonisation.	— L'économie des métropoles connaît une période d'expansion (essor de la métallurgie, constructions navales, essor du commerce). — Les petites gens (artisans, paysans) qui ne peuvent suivre le rythme économique voient, au contraire, leur misère s'aggraver, d'où des troubles sociaux qui provoquent de véritables guerres civiles au VIIe siècle, et l'apparition des premières grandes réformes politiques (législateurs et tyrans). — Dans les régions colonisées, les Grecs apportent leur civilisation (travail du métal, alphabet) ; ce fut particulièrement le cas en Grande Grèce, en Sicile, et en Gaule.
Pourquoi le mouvement colonisateur a-t-il pris fin ?	Parce que les Grecs se heurtent, dès le VIe siècle, dans les pays colonisés, à d'autres « colonisateurs » : en Italie ce sont les Étrusques, en Sicile les Carthaginois (bataille navale d'Alalia), et, vers l'Asie Mineure, apparaît le danger perse.

L'âge classique (Vᵉ siècle av. J.-C.).

Caractères généraux.

A la fin du VIᵉ siècle, les cités grecques ont presque toutes perdu leur caractère aristocratique; pourvues d'institutions solides, d'une armée efficace, elles deviennent de véritables *États* et non des affaires de famille. On a coutume de considérer Athènes — qui n'est qu'une cité parmi des centaines d'autres — comme le modèle politique de l'époque (voir p. 107); c'est alors un véritable petit État sur la voie de la démocratie, gouverné par deux assemblées populaires (l'*Ecclésia* et la *Boulè*, voir p. 107), qui inquiète, par ses progrès, les autres cités de Béotie et d'Eubée, groupées en confédération. Une ébauche de *ligue péloponnésienne* (réunissant les cités du Péloponnèse) se forme autour de Sparte à la fin du VIᵉ siècle; ce n'est guère plus qu'un système d'alliance excluant, d'ailleurs, la puissante cité d'Argos et toute l'Achaïe; cette ligue, assez fragile, n'intervient même pas lorsque l'Athénien Clisthène entre en conflit avec la Béotie et l'Eubée en 506 (voir tableau chronologique nᵒ 22, de l'*Annexe*).

Le Vᵉ siècle va voir l'ascension civilisatrice d'Athènes qui doit faire face, d'une part, au danger étranger représenté par les Perses (les *guerres médiques*) et, d'autre part, à la coalition des cités grecques qui vont mettre un terme, grâce à l'énergie de Sparte, à son impérialisme *(guerres du Péloponnèse)*. La richesse d'Athènes est issue non seulement de la *confédération maritime de Délos*, créée par Aristide en 478 av. J.-C. après les guerres médiques, mais aussi de l'énergie de ses chefs dont le plus illustre est Périclès, né vers 495, au pouvoir à partir de 461, mort de la peste en 429. C'est une richesse parfois mal acquise et presque toujours mal employée, mais, alors que cette cité donnait au monde l'exemple politique le plus scandaleux, cultivait l'inégalité de ses citoyens sous le masque d'une hypocrite démocratie, l'art, la philosophie, la science, la littérature y connurent un développement inouï : c'est au *siècle de Périclès* que l'humanité est redevable d'avoir découvert la puissance d'une civilisation intellectuelle.

Les longues guerres qui ont déchiré les cités grecques, éloignées les unes des autres par leur particularisme et des querelles sans terme, prennent fin lorsqu'une poigne énergique — celle des Macédoniens — met fin au morcellement politique, instaure un ordre nouveau qui débouche sur la période *hellénistique*.

Dans ce qui suit, nous isolerons quelques-unes seulement des grandes questions historiques auxquelles nous venons de faire allusion; le lecteur est prié de se reporter au tableau nᵒ 22 de l'*Annexe* pour les sujets non développés ici.

Les guerres médiques.

On appelle ainsi les guerres qui ont opposé les cités grecques à l'empire perse (voir p. 123) dans la première moitié du Vᵉ siècle av. J.-C. Bien que l'état de guerre fût à peu près constant de 499 à 449, on désigne plus spécialement par l'expression *guerres médiques* les opérations militaires de 490 (Marathon) et de 480-478 (Salamine, Platées, Mycale).

● *La révolte des cités ioniennes.* Les Perses dominent toute l'Asie Mineure depuis plus de cinquante ans lorsque éclate la révolte des cités ioniennes en 499 av. J.-C. Les raisons de ce soulèvement général sont multiples : l'autorité perse est mal supportée, l'exemple des cités libres de la Grèce d'Europe excite l'amertume des Ioniens, l'armée de Darius enfin ne semble pas invincible (échec contre les Scythes en 512). L'homme qui déclencha cette révolte est Aristagoras, tyran de Milet — de beaucoup la cité grecque la plus renommée en ce temps. Il parvient à décider les Grecs continentaux d'Athènes et d'Érétrie à soutenir Milet contre les Perses « qui ne connaissent ni la pique, ni le bouclier et qu'on pouvait vaincre avec la plus grande facilité » *(Thucydide)*. Athènes envoya vingt vaisseaux, les Érétriens cinq trières et le corps expéditionnaire incendia Sardes en 498, provoquant la fuite des Lidyens et des Perses; après cela, les Athéniens rentrèrent dans leurs foyers, laissant les Ioniens face à face avec les armées de Darius. Malheureusement les vingt vaisseaux athéniens avaient mis le feu aux poudres : les unes après les autres les cités ioniennes se révoltèrent. Darius, méthodiquement, reconquit ce qu'il avait perdu; amenant ses troupes par mer en tous les points de la côte, il ne laissa aucune chance aux rebelles; la flotte perse, bien plus nombreuse que la flotte ionienne, écrasa celle-ci à Ladè (494); et Milet, d'où était parti tout le mal, fut assiégée, prise et pillée, ses habitants furent massacrés et déportés en 494. La conséquence de cette suite d'opérations fut l'anéantissement définitif de la Grèce d'Asie, qui ne put jamais renaître de ses cendres.

● *La première guerre médique,* à proprement parler, fut le contrecoup de cette rébellion. Darius avait eu l'attention attirée par ces Grecs d'Europe qui pouvaient impunément venir brûler une de ses villes; il avait, dit-on, un serviteur qui lui rappelait tous les jours de se souvenir des Athéniens. Reprenant la tactique employée contre les Ioniens, il embarque cavaliers et fantassins sur une flotte de six cents trières; partant de Cilicie, il prend au passage Naxos dont il incendie la ville et les temples, fait subir un même sort à Érétrie et, conseillé par Hippias (fils du tyran Pisistrate, exilé à la cour de Darius), fait faire demi-tour à sa flotte et aborde sur la côte, qui longe la plaine de Marathon. Face à l'armée perse, il y a quelques milliers de soldats athéniens de l'infanterie lourde *(hoplites)*, soutenus par un corps de 1 000 hoplites envoyé *in extremis* par la cité de Platées (les Spartiates, avertis du danger par le messager *Peidippidès* qui parcourut 220 km en deux jours, étaient absents : ils attendaient, conformément à leurs usages, la Nouvelle Lune pour partir à la guerre). Après plusieurs jours d'observation réciproque, l'attaque fut enfin décidée par les généraux grecs, convaincus par l'un d'eux, Miltiade, de la nécessité de livrer assaut; voici ce que rapporte Hérodote :

> *L'armée entièrement rangée en bataille, et les entrailles des victimes reconnues favorables, les Athéniens, dès que le signal de se mettre en mouvement fut donné, coururent d'un seul trait sur les Barbares, quoique l'espace qui séparait les deux armées ne fût pas au-dessous de huit stades. Les Perses, en les voyant ainsi arriver, se disposèrent à les recevoir; ... les Athéniens, après les avoir joints, ayant serré leurs rangs, combattirent avec une valeur digne de tout éloge; ils étaient, du moins à ma connaissance, les premiers Grecs qui eussent risqué une attaque à la course, les premiers Grecs qui eussent osé envisager l'habillement mède et les hommes qui le portaient : jusque-là, le nom seul de Mède était pour tous les Grecs un objet de terreur.*

Les Perses, battus, s'enfuirent sur leurs bateaux, laissant sur le terrain 6 400 morts et abandonnant aux Grecs sept vaisseaux ; les Athéniens ne perdaient que 192 hommes.

● *La deuxième guerre médique.* A la mort de Darius (486), son fils Xerxès se décide à porter la guerre en Grèce et entreprend d'énormes préparatifs; son plan était de transporter jusqu'à Athènes une armée de terre par l'Hellespont (actuellement les Dardanelles), la Thrace et la Macédoine; une flotte suivrait par mer un chemin parallèle et Athènes devait être le point de jonction des deux armées.

Xerxès fit ancrer dans les Dardanelles plusieurs centaines de bateaux, formant ainsi un *pont* pour le passage de son armée (300 à 400 000 hommes; Hérodote l'évalue à 1 700 000 hommes, mais ce nombre est nettement exagéré) composée de Perses, de Mèdes, d'Assyriens, de Bactriens, d'Indiens, d'Aryens, de Caspiens, d'Arabes, d'Éthiopiens, de Libyens, de Thraces, etc. Pour faciliter le déplacement de sa flotte, il fit creuser un canal à travers l'isthme de l'Acté; il utilisa aussi avec habileté l'arme psychologique, divisant les cités grecques (au congrès de Corinthe, en 481, plusieurs cités se retirèrent de la lutte). Finalement seules, Athènes, Sparte et les villes de l'Eubée — qui étaient toutes directement menacées par les Perses — organisèrent la résistance à l'invasion.

Les opérations militaires furent rapides. En août 480, l'armée de terre est victorieuse aux Thermopyles où Léonidas et 300 Spartiates qui se firent tuer jusqu'au dernier, avaient vainement tenté de l'arrêter; Athènes est dévastée, l'Attique mise à sac. Les Athéniens, s'étant réfugiés à Salamine, protégée par leur flotte, Xerxès décida d'aller les y combattre. Il engagea sa flotte dans le canal de Salamine où les navires de guerre grecs, inférieurs par le nombre, mais supérieurs par l'habileté de leurs marins qui connaissaient bien toutes les criques du rivage, et par le courage des soldats qu'ils transportaient, eurent raison de la flotte perse le 29 septembre 480; selon l'expression d'Eschyle (dans sa tragédie *Les Perses*) :

> *La mer disparaît toute sous un amas de cadavres sanglants; rivages, écueils sont chargés de morts et une fuite désordonnée emporte à toutes rames ce qui reste des vaisseaux barbares.*

Le désastre perse à Salamine fut suivi d'une défaite terrestre à Platées (août 479); l'armée perse (120 000 hommes) était commandée par Mardonios, celle des cités grecques coalisées (environ 40 000 hoplites) par le Spartiate Pausanias. La victoire de Platées, suivie de la destruction de l'escadre perse au cap Mycale quelques jours après, et de la capitulation, en 478, de Sestos, à l'entrée des Détroits, marque la fin de la menace perse et le début d'une nouvelle politique athénienne d'expansion maritime.

Dans le même temps, Gélon de Syracuse (au pouvoir de 485 à 478) battait la flotte et l'armée carthaginoises à Himère (le même jour que Salamine, selon la tradition), et, en 474, son frère Hiéron libérait Cumes de la menace étrusque.

L'impérialisme d'Athènes.

La victoire sur les Perses était l'œuvre collective des cités grecques; l'arrogance du chef spartiate Pausanias, soupçonné en outre de vouloir s'entendre aux dépens des autres Grecs avec Xerxès, provoqua un soulèvement des alliés et, finalement, Sparte se retira de la guerre : la *Ligue de Corinthe* avait vécu.

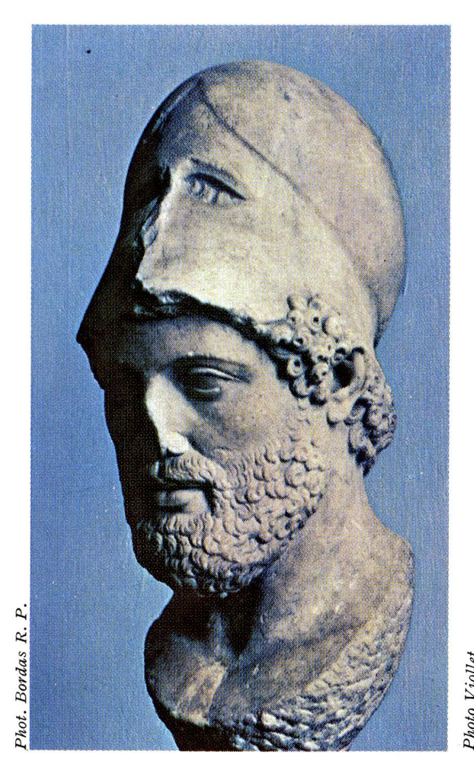
Athènes prend alors l'initiative de grouper autour d'elle les cités maritimes de l'Hellade; il s'agit primitivement de réorganiser sur des bases plus solides la coalition contre les Perses. Mais il existe deux sortes de pactes militaires : ceux qui placent les cosignataires sur un plan d'égalité approximative et ceux qui imposent la dictature d'une grande puissance à des États satellites, comme c'est le cas, à l'époque contemporaine, pour le *Pacte de Varsovie* par lequel l'U.R.S.S. contrôle, parfois très durement, la politique de ses alliés, Tchèques, Bulgares, etc. La *Confédération maritime d'Athènes* est devenue une sorte de Pacte de Varsovie du monde hellénique entre 478 et 404 av. J.-C. par une évolution dont voici les principales étapes :

— Au début, c'est une simple alliance militaire *(une symmachie)* comme la *Ligue de Corinthe;* elle groupe les cités des îles de la mer Égée et de la côte asiatique (celles, du moins, qui sont libérées du joug perse). Athènes assure la direction de cette *Confédération* qui décide d'armer en permanence des navires de guerre. Pour cela, il faut, bien entendu, des ressources financières : chaque petite cité, incapable de créer à elle seule une flotte de guerre, verse donc un tribut au trésor de la Confédération, installé à Délos. Les trésoriers *(hellénotames)* sont des magistrats athéniens élus; Athènes elle-même fournit la flotte et la plupart des soldats; c'est la monnaie attique (des *chouettes d'argent*) qui a cours à travers toute la mer Égée. Aristide le Juste (vers 550-468) fut chargé de répartir les charges initiales entre les diverses cités; il s'acquitta de cette tâche avec une intégrité devenue exemplaire.



Phot. Goldner.

Délos : cet îlot rocheux abritait un sanctuaire dédié à Apollon; il devint le « siège social » de la confédération maritime d'Athènes.



Phot. Bordas R. P.



Photo Viollet.

***Périclès. « ... Il avait dit aux Athéniens que s'ils restaient en repos et se contentaient de soigner leur marine, sans chercher dans la guerre un moyen d'étendre leur domination, sans exposer la république à aucun péril, ils auraient le dessus... »* (Thucydide, II/65).**

La plaine de Marathon, à 39 kilomètres environ d'Athènes, où eut lieu la bataille mémorable du 3 septembre 490 qui mit fin à la première guerre médique.

— Dès 477, il est clair que la *Confédération* est essentiellement destinée à servir les intérêts d'Athènes. Les premières annexions sont accompagnées de l'installation de colons athéniens dans les îles (les lots de terres qui leur sont attribués sont appelés des *cleroi,* les colons se nomment des *clérouques*). En 454, le trésor fédéral est transporté de Délos à Athènes qui dicte aux diverses cités de la Confédération leur organisation politique et constitutionnelle, leurs règlements administratifs. Bientôt les Fédérés doivent venir plaider leurs litiges devant des tribunaux athéniens, des décrets imposent à toutes les cités adhérentes les poids et mesures, la monnaie d'Athènes. Enfin le droit de sécession est interdit; Naxos, en 469, voulut quitter la *Confédération :* elle en fut sévèrement châtiée.

On peut donc parler d'un véritable « empire athénien », qui atteint son apogée à l'époque de Périclès (en 443, il y a deux cent deux cités intégrées dans la Confédération). Athènes est alors une cité prospère, où les armateurs, les banquiers, les négociants fleurissent; elle mène la lutte sur un double front : contre Sparte, la grande cité guerrière qu'elle a supplantée dans le monde grec (voir ci-dessous) et contre les Perses, ennemis « naturels » de la Confédération, qui lui infligèrent une sévère défaite en Égypte (454) avant d'être eux-mêmes vaincus par Cimon et de signer le traité qui mit fin à cette longue période de guerres étrangères en 449 (traité négocié par Callias et qui n'a pas été conservé; sans doute les Grecs et les Perses se partageaient-ils le monde de la Méditerranée orientale, le roi des rois se réservant la domination de l'Égypte et de Chypre mais renonçant à étendre son autorité vers l'Ionie et la mer Égée).

Difficultés intérieures	Guerre avec les Perses	Guerre avec les cités grecques
472 - Thémistocle, partisan de l'alliance perse pour lutter contre Sparte, est exilé; Cimon lui succède.	**468** - Victoire navale de Cimon à l'embouchure de l'Eurymédon.	**470** - Tentative de sécession de Naxos.
461 - Cimon humilié par les Spartiates (qu'il venait assister dans leur lutte contre les Messéniens révoltés) est exilé à son tour; le pouvoir passe aux démocrates (Éphialtès et Périclès).	**458** - Expédition athénienne en Égypte, révoltée contre les Perses (victoire de Memphis).	**465-463** - Tentative de sécession de Thasos.
451 - Rappel de Cimon qui conclut la paix avec Sparte.	**454** - Désastre athénien en Égypte.	**457** - Conflit avec Corinthe, Thèbes et Égine, puis Sparte. Défaite athénienne à Tanagra; victoire athénienne sur Sparte à Œnophytes.
443 - Périclès stratège.	**449** - Traité de paix avec les Perses (Callias).	**454** - Transfert du trésor de la Confédération de Délos à Athènes.
431 - Chute de Périclès remplacé par Nicias (pacifiste) et Cléon (partisan de la guerre). Début de la guerre du Péloponnèse.		**447** - Révolte de Coronée; Confédération des cités béotiennes (contre Athènes).
429 - Rappel et mort de Périclès.		**446** - Les Spartiates reprennent la guerre; *Paix de Trente Ans* avec Athènes (partage d'influence entre les deux cités).
421 - Paix de Nicias.		**439** - Révolte de Samos.
421-414 - Trêve entre Athènes et Sparte.		**432** - Révolte de Potidée.
417 - Alcibiade élu stratège; il est partisan de la guerre contre Sparte.		**431** - Congrès de Sparte qui rompt la *Paix de Trente Ans :* début de la guerre du Péloponnèse.
414 - Après le *scandale des Hermès* (voir texte). Alcibiade s'enfuit à Sparte.		**414** - Reprise de la guerre contre Athènes par Sparte.
411 - Révolution à Athènes : la démocratie est remplacée par une oligarchie *(les 400).*		**412** - Révolte générale des Confédérés contre Athènes.
408-407 - Retour triomphal d'Alcibiade à Athènes.		**408** - Alliance du Spartiate Lysandre avec le Perse Cyrus le Jeune.
404 - Chute d'Athènes; paix négociée par Cléophon.		

L'impérialisme de Sparte.

● *Les difficultés athéniennes.* Elles sont résumées dans le tableau ci-contre (à compléter par les tableaux nos 22 et 23 de l'*Annexe*) :

● *La guerre du Péloponnèse* n'est rien d'autre que le prolongement des petites guerres entreprises par les cités (confédérées ou non) contre Athènes dont la puissance excessive devenait insupportable à tous. Les espoirs de paix engendrés par l'entente de 446 (la *Paix de Trente Ans*) ont été déçus; le conflit d'Athènes avec Corinthe et Mégare, villes péloponnésiennes alliées à Sparte, imposait à cette dernière de reprendre la lutte : c'est ainsi que se déclencha la guerre du Péloponnèse (431-404), au cours de laquelle le sort des armes fut longtemps hésitant; les succès athéniens (répression de la révolte de Mytilène en 428-427), victoire de Cléon à Sphactérie en 425 et les revers (Platées, alliée d'Athènes, détruite en 427, défaite à Délion et à Amphipolis en 424) se succèdent. Les deux cités, épuisées, signent la paix en 421 (Nicias).

● *Alcibiade,* l'aristocrate dévoyé pour qui Socrate avait eu quelques faiblesses, devient stratège en 417, pour le plus grand malheur de sa patrie qu'il enivre de son nationalisme ambitieux. C'est lui qui relance Athènes dans la guerre contre Mélos (Milo) d'abord, qui tombe en 416, puis contre Syracuse (départ de l'expédition en 415). C'est à l'occasion de l'expédition contre Syracuse, qui devait — selon Alcibiade — faire entrer la Grande Grèce dans l'orbite athénienne, que s'extériorisa le conflit qui opposait Alcibiade à ses ennemis politiques et qui provoqua sa désertion.

Voici les faits, rapportés par Thucydide :

> *On était au milieu de ses préparatifs* [les préparatifs de l'expédition de Sicile] *lorsque, dans une même nuit, la plupart des Hermès de pierre qui sont à Athènes eurent la face mutilée. ... Personne ne connaissait les coupables; mais on en faisait activement la recherche : de grandes récompenses étaient offertes au nom de l'État aux dénonciateurs... On donna une grande importance à cette affaire, car on y voyait un présage pour l'expédition, et en même temps on la rattachait à un complot pour changer la face des choses et abolir le gouvernement populaire. Quelques métèques et des serviteurs, sans faire aucune révélation au sujet des Hermès, dénoncèrent d'autres mutilations de statues précédemment commises par des jeunes gens dans la gaieté et l'ivresse, ainsi que la célébration dérisoire (par moquerie) de mystères dans certaines maisons. Comme ils accusaient entre autres Alcibiade, ses ennemis les plus ardents s'emparèrent de ces déclarations : le trouvant sur leur chemin comme un obstacle à l'établissement de leur autorité à la tête du peuple, et espérant, s'ils l'écartaient, occuper le premier rang, ils exagéraient les faits... Alcibiade repoussa tout d'abord ces dénonciations et se déclara prêt, avant de s'embarquer, à être jugé... (VI/27-28).*

Ce qui est troublant, c'est l'attitude d'Alcibiade qui finalement choisit non pas de se justifier, mais de s'enfuir à Sparte dont il devint pendant quelque temps le conseiller écouté. Le déclin d'Athènes commençait; les Spartiates envahissent à nouveau l'Attique, subventionnés par les Perses. Puis, par un coup de théâtre dont on s'explique difficilement les causes, Alcibiade retourne à sa patrie qu'il conduit à la victoire de Cyzique sur les Péloponnésiens (410), pour être triomphalement reçu à Athènes, après le rétablissement de la démocratie. Après une nouvelle série d'échecs et de succès (victoire en 406 aux Arginuses, défaites en 407 à Notion et en 405 à Aigos Potamos), Athènes allait s'incliner devant Sparte en 404. La paix fut négociée par un ancien des 400, Théramène : Athènes devait dissoudre la *Confédération,* réduire sa flotte à douze navires, détruire ses fortifications et s'incliner devant l'hégémonie spartiate.

● *L'impérialisme spartiate* est moins prononcé que celui d'Athènes. Le vainqueur des guerres du Péloponnèse Lysandre, est disgracié en 403, victime de sa mégalomanie (il s'était fait adorer comme un dieu en différentes cités); c'est Agésilas (au pouvoir de 399 à 360) qui, s'appuyant sur la puissance perse, fonde un véritable empire lacédémonien : les cités de la nouvelle Confédération — une symmachie — sont théoriquement autonomes, mais le régime politique spartiate (l'*oligarchie*) est presque toujours imposé; les délégués des cités se réunissent avec l'Assemblée populaire de Sparte, au milieu de laquelle ils sont forcément noyés.

● *L'hégémonie spartiate* fut précaire; une faible démographie en est peut-être la cause (natalité insuffisante mortalité importante). Le peuple de Thèbes se soulève contre le gouvernement prolacédémonien, et les conventions de 386 (ce qu'on avait appelé la *Paix du Roi*), établies par Agésilas, sont abandonnées; Thèbes elle-même groupe autour d'elle une *ligue de Béotie* (principaux instigateurs : Épaminondas, Pélopidas) et Athènes reconstitue une Confédération maritime (377) dont l'esprit était moins impérialiste qu'au siècle précédent : les tributs dus par les



Cette mosaïque de Pompéi (musée de Naples) divise les historiens : pour les uns, il s'agit de la bataille d'Issos (333 av. J.-C.), pour les autres de la bataille définitive, celle d'Arbèles (331 av. J.-C.). Quoi qu'il en soit, Alexandre est à l'extrême gauche, à cheval, et Darius Codoman, sur son char, s'enfuit. La mosaïque est une copie d'un panneau plus ancien : elle nous fournit des renseignements précieux sur l'équipement des Macédoniens.



L'expansion de la Macédoine.

cités confédérées étaient plus faibles, les membres de la Confédération conservaient leur indépendance politique et Athènes renonçait à imposer des clérouques. En même temps, la Ligue spartiate s'écroulait sous les coups des Thébains (bataille de Leuctres en 371). Le sort de l'hégémonie thébaine fut celui d'Athènes et de Sparte : la cité d'Épaminondas, trop ambitieuse, cruelle (massacre des citoyens d'Orchomène en 364), finit par être à son tour la victime du monde grec qu'elle tentait de dominer (bataille de Mantinée, en juillet 362 ; mort d'Épaminondas). Quant à la deuxième Confédération maritime d'Athènes, elle se disloque à son tour ; les « Barbares » (en particulier Mausole d'Halicarnasse) entrent peu à peu en scène : le temps est proche où l'Hellade sera unifiée de force par les Macédoniens.

La conquête macédonienne (359-324 av. J.-C.).

Après les guerres du Péloponnèse, le cadre traditionnel de la cité grecque éclate ; au IVe siècle, une période de malaise économique s'ouvre, qui va avoir pour résultat inévitable la division de la cité en deux classes : les riches et les pauvres. Des guerres civiles vont éclater un peu partout qui auront pour conséquence un exil généralisé des Grecs ; ceux-ci se louent comme *mercenaires* aux peuples en guerre ; c'est ainsi qu'ils participent notamment à l'expédition de Cyrus le Jeune (424-401) contre son frère Artaxerxès à qui il voulait arracher la couronne (Cyrus constitua une armée avec 100 000 Asiatiques auxquels s'étaient joints 10 000 mercenaires grecs ; l'expédition tourna court et Cyrus fut tué à Counaxa, près de Babylone ; la retraite des *Dix Mille* à travers tout l'empire perse a été contée par le précurseur de nos correspondants de guerre contemporains, Xénophon, dans un récit célèbre intitulé l'*Anabase*).

La dégradation politique de la cité, l'absence d'unité du monde grec, tout cela va favoriser l'entreprise de conquêtes des Macédoniens.

Le royaume de Macédoine.

La Macédoine est un petit royaume « nordique » (de nos jours, c'est une région partagée entre la Grèce, la Yougoslavie et la Bulgarie), de quelque 30 000 km², peuplée d'environ 600 000 habitants au IVe siècle. Le pays a été occupé au XIIe siècle, lors des invasions doriennes ; on y parle une langue (le *macédonien*) qui appartenait au groupe indo-européen et qui comprenait sans doute des éléments grecs et des éléments illyriens. De toute façon, les Hellènes ne comprennent pas ce dialecte et considèrent les Macédoniens comme des Barbares.

Jusqu'au Ve siècle, la structure politique est celle d'une société féodale, brutale et anarchique. Le pays, unifié par la dynastie des *Argéades* (fondateur : Perdiccas Ier), se civilise lentement ; l'hellénisation s'achève sous le règne d'Archélaos (413-399). Après 40 ans de guerres civiles et étrangères (contre les Illyriens et les Thraces), le pouvoir tombe en 359 entre les mains de Philippe II de Macédoine (né vers 382) qui, en moins d'un quart de siècle, va établir l'hégémonie macédonienne sur le monde hellénique.

Le personnage est difficile à saisir ; nous le connaissons surtout par le portrait haineux qu'en fit son ennemi athénien, l'orateur Démosthène. Les Anciens nous le présentent comme un guerrier brutal et débauché, mais aussi comme un diplomate subtil, aussi rusé que le plus fin des sophistes athéniens, et comme un conquérant charmeur :

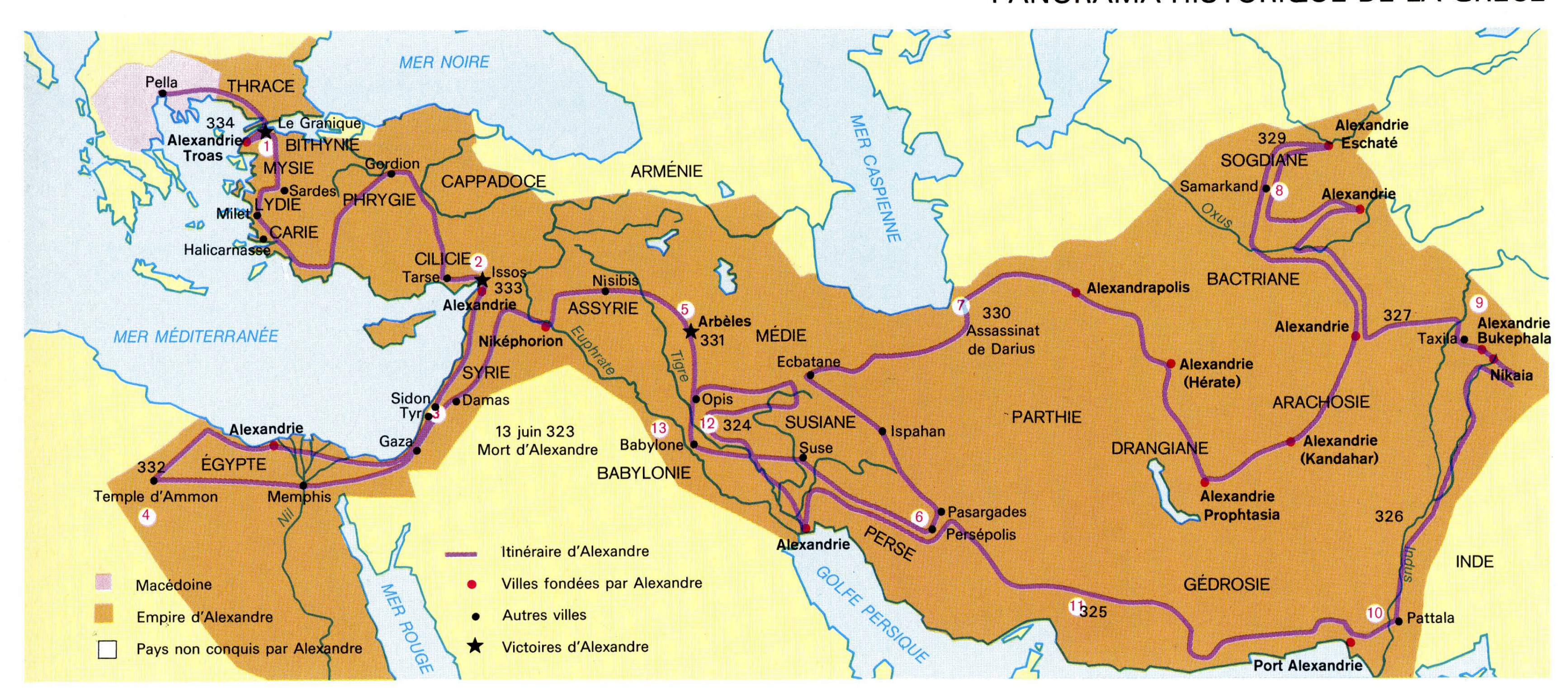
> *Il devait l'accroissement de sa puissance non pas tant à la force des armes qu'à son éloquence insinuante et à ses manières bienveillantes qui lui conciliaient l'affection de tout le monde,*

écrit Diodore de Sicile (XVI/95). A sa mort en 336 (il est assassiné par un de ses gardes du corps, le noble Pausanias, auquel il accordait ses faveurs amoureuses), son fils Alexandre, âgé seulement de vingt ans, animé d'un véritable génie mystique, poursuit son œuvre, édifiant un empire universel qui s'effondrera à la mort de son fondateur en 324.

La conquête du monde grec par Philippe.

Cette conquête est résumée sur la carte ci-contre (nous conseillons au lecteur de se référer aussi au tableau no 22 de l'*Annexe*) ; commencée en 357 (prise d'Amphipolis), elle se termine par la victoire de Chéronée sur les Thébains et les Athéniens en 338. Les victoires de Philippe furent acquises non seulement par la puissance de son armée (une infanterie lourde munie de lances, constituant la *phalange*, une infanterie légère, une cavalerie bien entraînée), mais par sa diplomatie : Philippe endort ses adversaires, joue au libérateur dans les cités qu'il conquiert, utilise avec astuce les divisions et les éternelles querelles des Grecs entre eux.

Les Athéniens furent d'abord leurrés par l'attitude du Macédonien ; ils étaient d'ailleurs bien plus préoccupés par leurs querelles avec Thèbes et Sparte que par les succès de Philippe. Les pacifistes étaient nombreux dans cette cité ruinée par des guerres sans fin. Démosthène, élève de l'orateur Isée, entreprit de bouleverser l'opinion publique : clairvoyant, il avait compris que l'impérialisme de Philippe menaçait Athènes et toutes les cités grecques. Aussi se lança-t-il dans une campagne passionnée contre le roi de Macédoine, contre la politique indifférente des Athéniens, l'inertie politique et militaire de sa patrie (les sept discours intitulés *Philippiques* sont des harangues violentes qui passent, avec le *Discours sur la Couronne* et le *Discours*



Conquêtes d'Alexandre.

1. Victoire du Granique (334) sur les Perses et les mercenaires grecs. 2. Bataille d'Issos (12 novembre 333) ; conquête de la Phénicie. 3. Siège et prise de Tyr (janvier-août 332). 4. Conquête du delta du Nil ; Alexandre consulte l'oracle du temple d'Amon ; fondation d'Alexandrie (332-début 331). 5. Victoire d'Arbèles (dans la plaine de Gaugamèles, aujourd'hui Irbil en Irak) et fuite de Darius ; Alexandre entre à Babylone (octobre 331). 6. Prise de Persépolis (janvier 330), pillée et incendiée sur l'ordre d'Alexandre. 7. Alexandre poursuit Darius, assassiné par Bessos (330). 8. Conquêtes des satrapies orientales ; meurtre de Clitos-le-Noir compagnon d'Alexandre par le conquérant furieux (329). 9. Début de la conquête de l'Inde (été 327). 10. Passage de l'Indus (326). 11. Traversée du désert de Gédrosie (325) ; jonction d'Alexandre et de ses deux lieutenants, Cratère et Néarque (ce dernier ayant effectué une opération maritime). 12. Noces de Suse (février 334). 13. Mort d'Alexandre à Babylone (13 juin 323).

sur l'Ambassade, pour les plus beaux morceaux de la rhétorique grecque). Il n'est pas impossible que Démosthène ait fait campagne contre Philippe par pur patriotisme ; il a aussi été soutenu par les Perses que menaçait directement l'impérialisme macédonien. En fait, à Athènes, tout le monde a compris le danger ; Eschine, l'adversaire politique de Démosthène, n'est pas davantage promacédonien ; mais, acheté peut-être par Philippe, il aspirait sincèrement à la paix et avait certainement conscience — non sans fatalisme — de l'évolution irrésistible du monde grec.

A la mort de Philippe, en 336, à part les Lacédémoniens, tous les Grecs sont groupés en un vaste système politique de type fédératif, la *Ligue de Corinthe*. Il y a un conseil fédéral (le *Synédrion*), un conseil exécutif, avec à sa tête, de droit, le roi de Macédoine, et un programme séduisant : interdiction aux cités de se faire la guerre entre elles, respect de l'autonomie politique de chaque cité, conservation des institutions. En apparence, il ne s'agit donc pas pour Philippe de dominer la Grèce à son profit : il s'agit de créer un monde grec uni et fort, capable de s'opposer aux agressions étrangères ; c'est en cela que consiste le *philhellénisme* du roi de Macédoine ; mais il n'est pas interdit de penser qu'il s'ajoutait à ses sages intentions, des désirs ambitieux.

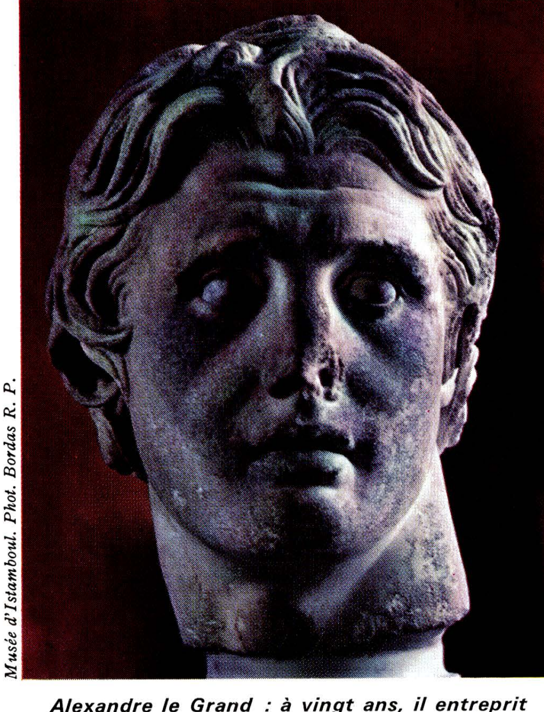
L'empire grec universel.

La deuxième phase de ce grand mouvement d'unification est la création, par Alexandre le Grand, d'un empire grec universel, œuvre politique éphémère, mais dont les conséquences civilisatrices ne seront jamais effacées. En raison de l'importance du personnage, nous lui consacrerons un paragraphe spécial.

Alexandre le Grand (336-324 av. J.-C.).

Le personnage.

Alexandre le Grand est le troisième roi de Macédoine à porter ce nom ; il était le fils de Philippe II et d'Olympias, princesse d'Épire, renommée pour sa cruauté et sa jalousie (il est possible qu'elle ait poussé Pausanias à assassiner son mari). A l'âge de treize ans, après une enfance assez rude, Alexandre reçoit comme précepteur le philosophe Aristote qui a certainement contribué à épanouir l'intelligence exceptionnelle du grand conquérant. Doué d'une ambition peu commune, de qualités physiques exceptionnelles, d'une bravoure qui devient bien vite proverbiale, sensible à la poésie homérique, mais aussi cavalier intrépide allant jusqu'à fonder sur le tombeau de son cheval Bucéphale une ville (Bouképhalia), aussi grand buveur que son père (l'ivresse le plongeait dans des colères terribles qui le poussaient parfois jusqu'au meurtre), par un curieux paradoxe, cet esprit remarquable était prisonnier de quantités de superstitions. Il se disait fils de Zeus, descendant d'Hercule (comme tous les Argéades) et d'Achille ; mû par une ambition presque pathologique, celui que Démosthène appelait d'une façon méprisante « le petit jeune homme » va se révéler le plus extraordinaire conquérant de toute l'Antiquité.



Alexandre le Grand : à vingt ans, il entreprit la conquête du monde oriental ; à trente ans il l'avait achevée, à trente-trois ans, il mourait de la fièvre à Babylone.

Son armée.

Elle a été forgée par son père Philippe ; au contraire des vastes armées perses, elle est peu nombreuse (environ 40 000 hommes). Mais son organisation et son entraînement sont tout à fait remarquables : la phalange comprend 12 000 fantassins ; il s'y ajoute 7 000 fantassins envoyés par les cités grecques de la Ligue de Corinthe, 5 000 mercenaires, 8 000 Thraces (archers et frondeurs) et enfin une cavalerie de 5 000 hommes dont la charge constituait, au cœur des batailles les plus importantes, le facteur décisif de la victoire. Enfin des techniciens, spécialisés dans la machinerie guerrière, accompagnent cette armée d'une exceptionnelle efficacité : ils interviennent dans les sièges. Partie de Macédoine, l'armée d'Alexandre atteint l'Indus en 326 av. J.-C.

Ses conquêtes.

Elles sont résumées sur la carte ci-dessus ; le lecteur est invité à compléter les renseignements donnés par cette carte par le tableau n° 22 de l'*Annexe*.

Comment juger l'œuvre d'Alexandre et des Macédoniens.

● *La première façon de considérer l'histoire mouvementée des Grecs* consiste à poser la démocratie athénienne comme l'institution idéale du monde hellénique (c'est l'attitude, notamment, de certains historiens français tels G. Glotz et Robert Cohen). Il est vrai que les institutions très libérales d'Athènes au Ve siècle sont séduisantes ; mais on ne soulignera jamais assez que cet idéal ne concernait qu'un petit nombre d'hommes, à savoir les quelque 40 000 citoyens athéniens exclusivement (sur 400 000 habitants en Attique). On conçoit mal, en outre, comment un tel régime (décrit p. 107) aurait pu dépasser le cadre de la cité ; la seule forme qui était possible dans le monde grec était alors la *confédération*, et nous avons vu ce que cette structure avait d'instable et d'artificiel.

Il n'en reste pas moins que c'est à l'époque si troublée du Ve siècle que, malgré les particularismes, les guerres étrangères et intérieures, les crises et la misère, se développe la civilisation grecque classique : Eschyle, Sophocle, Euripide, Aristophane, Hérodote, Thucydide illustrent le théâtre et l'histoire, les grandes écoles, antérieures à Socrate et Socrate lui-même (env. 468-399) créent la réflexion philosophique ; c'est à l'époque des guerres du Péloponnèse que le sculpteur Phidias dirige les travaux de l'Acropole, et l'œuvre de Platon (429-347) immortalise le IVe siècle. Tout cela conduit naturellement à considérer la période classique comme l'âge d'or de la Grèce.

● *On peut aussi dire* que cette richesse civilisatrice n'aurait plus pour nous aucun sens (et peut-être même l'ignorerions-nous) s'il n'y avait eu la conquête macédonienne. Certes, l'empire d'Alexandre s'est morcelé à la mort de son fondateur, mais le monde était entré dans un ordre nouveau, et cela d'une manière irréversible.

— *Politiquement*, le particularisme des cités a été effacé ; Philippe de Macédoine avait unifié le monde grec. Alexandre, en créant un empire universel, avait pris soin de préserver la primauté de ce qui était hellénique par rapport au monde asiatique et, ce faisant, il renforça l'unité nationale créée par son père.

— *Culturellement*, l'éparpillement des Grecs à travers l'Asie, des Détroits à la vallée de l'Indus, fit pénétrer la langue et la civilisation grecques dans tout l'Empire. La fusion gréco-asiatique dont rêvait le conquérant et dont il donna lui-même l'exemple (à Suse, en 324, il épousait la fille d'Artaxerxès III et celle de Darios III, tandis que 10 000 de ses soldats épousaient des femmes indigènes) ne fut, certes, jamais réalisée sur le plan des populations, mais elle eut lieu dans le domaine de l'art et des idées : d'où l'importance de la période hellénistique.


Phot. Bordas R.P.

L'Acropole de Pergame : le théâtre et les substructures de la scène, dans l'une des plus grandioses réalisations de l'urbanisme hellénistique.

La période hellénistique.

On appelle ainsi la période-charnière qui se situe entre la mort d'Alexandre (323) et la conquête romaine (30 av. J.-C.); durant ces trois siècles, la civilisation de la Grèce classique se diffuse, non sans subir l'influence enrichissante des civilisations proche-orientales.

Les grandes monarchies.

L'empire d'Alexandre s'est inévitablement dissocié : il n'eut pas de véritable successeur. Mais cette division, qui eut lieu à Triparadéisos (Syrie) en 321, ne ressuscita pas la « Grèce des cités » du Ve et du VIe siècle; ce sont des *États territoriaux* qui se constituent, avec à leur tête des monarques, généralement imposés par la force.

● Les *diadoques* (« successeurs »), qui se donnent entre 306 et 304 le titre de roi *(basileus)* se sont d'abord livrés à des luttes d'influence aux mille rebondissements (voir les principaux au tableau no 22 de l'*Annexe*), jusqu'à ce que, vers 275 — soit 50 ans après la mort d'Alexandre, se constituent définitivement trois grandes régions politiques qui devaient se perpétuer jusqu'à l'arrivée des Romains : l'Égypte, l'Asie et l'ensemble Macédoine-Grèce.

La carte ci-contre présente le monde hellénique au milieu du IIIe siècle av. J.-C. On y remarquera en particulier :

— que la Grèce est divisée en trois États : la Macédoine et les territoires des ligues *étoliennes* et *achéennes ;*

— que l'État égyptien est bien plus vaste que l'Égypte pharaonique et qu'il s'étend jusqu'aux îles de la mer Égée et à l'Asie mineure;

— que le royaume des Séleucides a des frontières « floues », bordées par des royaumes asiatiques indépendants (Arménie, Cappadoce, Bithynie, Galatie) où l'influence hellénistique a profondément pénétré;

— que de nombreux petits États grecs se sont *incrustés* en Asie (le plus important étant celui de Pergame qui fera pratiquement la loi dans tout l'ouest de l'Asie Mineure, aux dépens des Séleucides).

● *Macédoine et territoires indépendants.* Après avoir subi, vers 280, l'invasion des bandes celtes, l'État macédonien est dirigé à partir de 277 par la dynastie des Antigonides (fondateur : Antigone Gonatas).

— Les ligues étoliennes (Ouest) et achéennes (Péloponnèse) ont été des confédérations démocratiques auxquelles n'adhérèrent pratiquement jamais les anciennes cités glorieuses, qui vivaient dans le souvenir de leur passé.

— *Le royaume séleucide* a été fondé par Séleucos (env. 355-280), un ancien lieutenant d'Alexandre. Cet empire hétérogène devait s'émietter progressivement, notamment sous les coups des Parthes.

— *L'Égypte.* La dynastie régnante est créée par Ptolémée Ier Sôter (Ptolémée le « Sauveur »), qui vécut entre 360 env. et 283 av. J.-C.; c'était le fils d'un certain Lagos, garde du corps d'Alexandre en Asie; d'où le nom de dynastie lagide. Le royaume des Égyptiens fut annexé par Octave en 30 av. J.-C., sous le règne de Cléopâtre VII.

— *Royaume de Pergame.* Cet État devient indépendant à partir de 241 av. J.-C. (sous le règne du roi Attale Ier, créateur de la dynastie des Attalides). Pergame fut un centre intellectuel très important; elle possédait une bibliothèque de 200 000 volumes; elle devint en 129 av. J.-C. la province romaine d'Asie, dont Éphèse fut la capitale.

● *Vie politique et sociale.* A part l'Égypte et le royaume de Pergame, où il existe une importante bureaucratie, les monarchies hellénistiques sont des monarchies personnelles; il n'y a pas — comme dans l'État romain — de véritable structure juridique ou constitutionnelle. Le roi envoie ses instructions à ses représentants au fur et à mesure que la chose est nécessaire. Il a autour de lui une cour de familiers, quelques « ministres » aux titres vagues; pour surmonter les difficultés suscitées par l'étendue des territoires à administrer, ceux-ci sont divisés en satrapies (provinces administratives), comme à l'époque des Perses, et dirigés par une administration qui fut surtout efficace en Égypte.

L'aspect particulièrement individuel du pouvoir, la nécessité de le fonder sur une base idéologique, entraînent la généralisation du *culte royal,* à la manière orientale. Alexandre le Grand avait inauguré ce système en 324, lorsqu'il avait proclamé sa volonté d'être placé parmi les dieux de l'Olympe; les monarques séleucides, égyptiens, etc., imposèrent eux aussi leur culte et plus tard les empereurs romains, appréciant l'efficacité politique du système, feront de même. Sur le plan social, on voit se dessiner à cette époque les grandes lignes d'une civilisation commune qui persistera longtemps et dont on aperçoit encore les vestiges à l'époque contemporaine. La société des royaumes gréco-asiatiques est composée de riches et de pauvres. Au IIIe siècle, les riches sont surtout les Grecs ou les Macédoniens immigrés; les indigènes exploités forment la classe pauvre. Puis la structure de la société évolue; dans les villes, les indigènes hellénisés s'élèvent, tandis que les « petits Grecs » (analogues aux « petits blancs » de l'Amérique moderne) se confondent, dans les campagnes, avec les autochtones. Petit à petit, à la société de type antique où s'opposent conquérants et colonisés, citoyens et métèques, se substitue une société caractéristique du monde moderne, avec l'opposition du rural et du citadin, le premier imperméable à l'évolution civilisatrice (la langue grecque, les coutumes nouvelles, etc., ne pénètrent pas dans les campagnes), le second à peu près complètement hellénisé, enrichi matériellement et plus ou moins profiteur du régime.

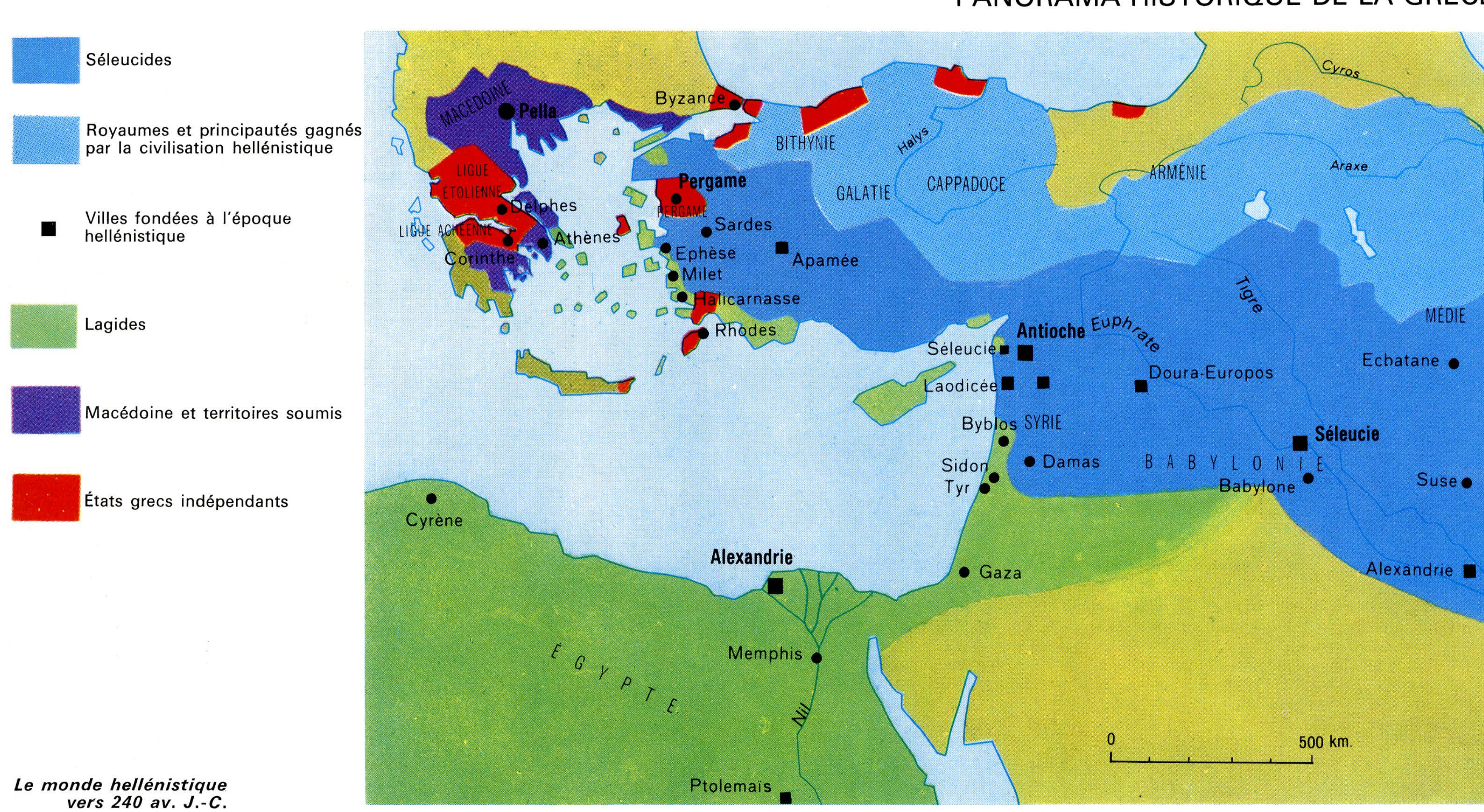
● *Les villes* qui se fondent un peu partout dans cette partie de l'Asie, correspondant, en gros, à la Turquie et à l'Irak contemporains, sont toutes des cités à la mode grecque, construites en damier, avec leur acropole, leurs temples, leur gymnase, etc. La mentalité citadine a bien changé depuis le IVe siècle; éduqués, évolués socialement et psychologiquement, les habitants des villes ont perdu cet esprit de clocher, générateur de tant de guerres. Jamais, dans l'Antiquité, il n'y eut un si grand sentiment d'internationalisme : intellectuels, philosophes — qu'ils soient stoïciens, épicuriens ou cyniques — artistes « se sentent citoyens du monde » (P. Petit). Bien entendu, les Grecs forment partout des minorités dirigeantes, soucieux avant tout d'assurer la stabilité des grandes entreprises commerciales; une société très ouverte de marchands, de banquiers, d'hommes d'affaires, de fonctionnaires se développe à travers tout le monde hellénistique, non seulement dans les grandes capitales comme Alexandrie, Pergame, Antioche, mais aussi dans une multitude de cités fondées dans tout l'empire séleucide, de la Méditerranée jusqu'au golfe Persique (voir tableau no 25 de l'*Annexe :* Les cités du monde hellénistique).

La vie économique.

● *Production des biens.* Les ressources du nouveau monde grec sont abondantes : riches régions agricoles (Égypte, Mésopotamie), vastes steppes accueillantes aux éleveurs, cultures nouvelles (palmiers, oléagineux, papyrus, lotus), richesses minières (l'asphalte de la mer Morte, le pétrole assyrien — dont on ne sait que faire — et surtout des gisements minéraux sans nombre). Les entreprises de production appartiennent aux rois, aux villes, aux temples ou à des propriétaires privés. Ce sont surtout des domaines fonciers, mais il y a aussi des ateliers textiles (broderie, etc.), des ateliers de céramique, des mines (carrières salines), des haras, etc. La main-d'œuvre est innombrable : relativement peu d'esclaves, mais des serfs dans le royaume séleucide, et une multitude de paysans qui ont statut d'hommes libres partout ailleurs. Les inventions techniques se répandent : la vis sans fin (Archimède), la pompe aspirante et foulante, le moulin à eau, le parchemin à Pergame, etc.

● *Le commerce.* Les biens (produits agricoles ou manufacturés) circulent par mer (la *tour à feu* construite dans l'île de *Pharos,* à l'entrée du port d'Alexandrie pour guider les navigateurs, a donné son nom au *phare,* invention hellénistique). Les grands ports sont Alexandrie, Séleucie; Rhodes — dont les Romains adopteront plus tard les lois maritimes — est le grand centre de transit avec l'Égypte (marché des céréales); elle décline au IIe siècle et s'efface devant Délos (marché des esclaves). Les voies terrestres convergent de l'Asie centrale vers Pergame et Séleucie, une grande route rejoint le golfe Persique à Séleucie et Tyr en passant par Doura-Europos, Palmyre, Damas; l'Inde est reliée à Alexandrie par une route de caravanes traversant l'Arabie et passant par Pétra.

Les Perses avaient de grandes richesses en or et en argent (on évalue les réserves de l'empire à environ 5 000 tonnes de métaux précieux, soit, à peu près, les réserves d'un grand pays moderne). La monnaie se répand dans tout l'Orient; de nombreuses transactions se font, pas toujours en numéraire, mais aussi par la tenue de comptes (débiteurs et créditeurs) entre hommes d'affaires, ce qui tendrait à montrer que le monde hellénistique aurait inventé sinon le *chèque* du moins le principe de la *monnaie scripturale.*



Le monde hellénistique vers 240 av. J.-C.

L'alexandrinisme.

● *Alexandrie.* Il y a eu des dizaines de villes ainsi baptisées dans le monde hellénistique; la plus fameuse est celle que fonda Alexandre lui-même en 331 à l'extrémité ouest du Delta du Nil. A la fois capitale administrative et commerciale de l'Égypte des Lagides, elle prit le relais d'Athènes et devint le plus grand centre de civilisation de l'Antiquité. Nous ne la connaissons, malheureusement, que par les descriptions des Anciens; en effet les fouilles archéologiques y sont pratiquement impossibles, en raison des constructions modernes qui ont été élevées exactement sur son site et de l'amoncellement des alluvions. Construite par Dinocratès sur l'emplacement d'un village indigène (Rhacotis), la ville abritait, au IIIe siècle av. J.-C., plus de 500 000 âmes : des Grecs, certes, mais aussi des indigènes hellénisés et de nombreuses communautés étrangères dont la plus importante et la mieux organisée est la *communauté juive* (plusieurs dizaines de milliers).

● *Le Musée et la Bibliothèque d'Alexandrie.* Les deux premiers rois d'Égypte, Ptolémée Ier Sôter et Ptolémée II Philadelphe, ont créé et développé la plus admirable des institutions de l'Antiquité, le *Musée*. C'est un organisme qui tient à la fois de l'Université, par les cours qu'on y donne, et d'un centre de recherches. A la différence des écoles de la Grèce classique, le Musée est plus orienté vers les sciences (mathématiques ou expérimentales) que vers la philosophie; presque tous les grands savants de l'époque passèrent au Musée : les astronomes Aristarque de Samos, Hipparque, les mathématiciens (Euclide, Apollonius, Archimède, et au IVe siècle apr. J.-C., la mathématicienne Hypatie, célèbre autant par sa science que par sa beauté, massacrée en 415 par la populace excitée par les moines, à l'instigation, peut-être, du patriarche alexandrin saint Cyrille), les physiciens et naturalistes (Archimède, Démétrius de Phalère, l'ingénieur Héron, Hérophile qui pressentit la circulation du sang, Erasistrate, créateur de la physiologie), les géographes (Ératosthène de Cyrène qui, le premier, mesura la circonférence de la Terre). En annexe au Musée, une *Bibliothèque* renfermait, dit-on, 700 000 volumes; dirigée par des « littéraires » (l'érudit Zénodote, le poète Callimaque, Apollonios de Rhodes) et des « scientifiques » (Aristarque de Samos, Ératosthène), elle fut un précieux instrument de travail pour l'École d'Alexandrie à qui l'on doit, outre d'innombrables traités de philologie, d'éditions d'auteurs anciens, de travaux historiques (comme par exemple l'Histoire de l'Égypte pharaonique par Manéthon, voir p. 5), la traduction grecque de la Bible (version des *Septante*). La Bibliothèque d'Alexandrie fut incendiée en 48 av. J.-C., lors de l'insurrection des Égyptiens contre César et Cléopâtre. Reconstituée, elle passa aux mains des Arabes en 640 apr. J.-C. et c'est ainsi que fut conservé l'héritage précieux des auteurs anciens.

● *L'alexandrinisme.* Pour certains, la civilisation alexandrine est une civilisation décadente où le baroque l'emporte sur l'originalité; c'est là une condamnation hâtive sur laquelle les historiens, de plus en plus, tendent à revenir. On souligne en effet la richesse et la nouveauté de cette ambiance cosmopolite, comparable à celle que connut Paris entre les deux guerres mondiales.

L'art alexandrin (les bronzes, la mosaïque, les objets de métal et de verre, etc.) n'a pas l'aspect monumental de l'art pharaonique, ni le caractère idéalisé de l'art grec classique; c'est un art humain et même humaniste, très proche du réel dont il saisit pleinement le côté concret, qu'il s'agisse des poètes (bucoliques comme Théocrite, ou réalistes comme Hérondas), des sculpteurs, des peintres, etc. Charles Picard parle de la *Renaissance hellénistique*, et l'on sait, maintenant, que les créations romaines (art augustéen, art pompéien) ont des origines alexandrines.

L'alexandrinisme, c'est encore ce courant intellectuel, fait de rationalisme hellénique et de mysticisme oriental, qui aboutit au néo-platonisme et à Plotin, mais aussi à des *maladies de l'intelligence* (superstitions, engouement pour les dieux guérisseurs, développement de la magie, extension des cultes dionysiaques, démonologie, astrologie, etc.). Enfin le mélange des idées juives et des idées grecques s'est réalisé à Alexandrie (œuvre de Philon le Juif).

● *En dehors d'Alexandrie,* d'autres cités brillent par leur civilisation. La plus importante d'entre elles est Pergame, dont la bibliothèque érudite (400 000 volumes) faisait concurrence à celle d'Alexandrie. Mais on ne doit pas oublier que l'esprit hellénistique se diffuse aussi vers l'Occident, soit que les Romains viennent l'y découvrir (voyage émerveillé de Scipion Émilien à Alexandrie en 139, pillage de Corinthe par les Romains en 146, l'aide de Pergame à la République romaine par le roi Attale III en 133, etc.), soit qu'il s'exporte spontanément (Pyrrhus au IIIe siècle av. J.-C., et surtout la civilisation syracusaine).

Persistance de l'hellénisme.

Il y a cependant des îlots de résistance à l'esprit nouveau, en particulier à Athènes, Rhodes et Délos.

● *Athènes* est toujours Athènes. Repliée sur elle-même, débarrassée des soucis de l'hégémonie et de la puissance, elle mène une vie intellectuelle plus riche que jamais. Les grandes écoles philosophiques (l'Académie, le Lycée, le stoïcisme, l'épicurisme) y fleurissent, dans le cadre d'une vie économique prospère et sans histoire. La Grèce, l'Asie et l'Égypte imitent ses institutions culturelles et sociales : ses universités, son service militaire (l'*éphébie*), ses gymnases, mais, à la différence d'Alexandrie, Athènes reste, intellectuellement parlant, un rempart du traditionalisme : c'est un conservatoire, admiré des Romains, ce n'est plus un centre créateur. D'ailleurs les grands systèmes philosophiques qui s'y développent à la période hellénistique (le stoïcisme, l'épicurisme et le cynisme) sont dans le prolongement traditionnel de l'enseignement de Socrate, Platon et Aristote. Jusqu'au Ve siècle apr. J.-C. l'*École d'Athènes* continuera et perpétuera la grande tradition hellénique.

● *Rhodes.* Cette ville a été créée en 408 av. J.-C. par la réunion de trois anciennes cités (c'est ce qu'on appelle, en langage savant, un *synœcisme*). Elle doit sa richesse à sa position d'escale entre la Grèce et l'Asie; gouvernée par une classe de navigateurs et de négociants, pacifique comme toutes les cités où le négoce prime le patriotisme, elle était admirée des Anciens pour sa stabilité politique :

> *La ville de Rhodes, forte par sa puissance navale et très bien administrée par les Grecs, était une source de discorde pour les souverains et rois successeurs d'Alexandre : tous se disputaient l'alliance de cette ville. Mais calculant de loin ses intérêts, cette ville avait toujours gardé la plus stricte neutralité... Elle était arrivée à un tel degré de puissance, que par ses seuls moyens elle pouvait faire la guerre aux pirates et purger la mer de ces malfaiteurs. Enfin Alexandre, ..., l'avait honorée entre toutes les villes en la choisissant pour y déposer son testament* (Diodore de Sicile, *XX/81*).

Avec son port bien aménagé, ses entrepôts sûrs, son marché fameux dans tout le monde gréco-asiatique, ses négociants sérieux, ennemis des pirates, et cherchant à protéger la liberté des mers, Rhodes devint très vite le grand centre d'échanges du monde hellénistique, spécialisé notamment dans le commerce du blé (qui vient d'Égypte et des provinces de la mer Noire) et du vin (production locale).

Politiquement, Rhodes a conservé la structure des anciennes cités : les citoyens — marins ou négociants — et des métèques protégés par des lois simples et régulièrement appliquées, constituent une société assez fermée aux innovations hellénistiques; les négociants romains n'y ont pas été accueillis favorablement, et c'est ce qui explique, sans doute, l'ascension de Délos au IIe siècle.

La civilisation matérielle est celle de toutes les grandes cités grecques; l'œuvre la plus célèbre qui ornait la ville était la statue d'Hélios, patron de la cité, élevée par un élève du grand sculpteur Lysippe, Charès de Lindos, et connue sous le nom de *Colosse de Rhodes* (bronze de 33 m de haut; cette statue fut détruite lors du tremblement de terre de 223 av. J.-C.). Bien qu'elle n'ait produit aucune école philosophique ou scientifique, Rhodes était une ville universitaire très prisée des Grecs et même des Romains; l'un des grands organisateurs de sa pédagogie fut le stoïcien Posidonios d'Apamée.

● *Délos* est autonome depuis 315, et accueille dès le IIIe siècle les trafiquants italiens; déclarée port franc à la fin du second siècle, protégée par les Romains, elle supplante Rhodes dans son rôle de centre commercial. En particulier l'île eut le triste privilège de s'enrichir par son marché aux esclaves, capable, selon Strabon, de recevoir et d'exporter 10 000 esclaves par jour (« Marchand, aborde, décharge, tout est vendu! »). Contribuent à cette prospérité de mauvais aloi : les pirates, Chypre, l'Égypte et les Romains, complices intéressés.

Le cosmopolitisme marchand de Délos fait de l'île un marché bien plus qu'une cité; la population hétérogène n'est intéressée que par le commerce et les affaires, et les corporations, les compagnies commerciales font elles-mêmes la loi. Il n'y a, à Délos, à peu près aucune trace de vie de l'esprit : pas d'écrivains, pas d'artistes (les œuvres d'art — décoratives — sont importées), pas d'urbanisme. Le fait de civilisation le plus saillant est l'agencement des demeures, décorées la plupart du temps par des Syriens, riches en mosaïques et en panneaux peints; ces maisons serviront de modèles à la *domus* romaine, notamment en Campanie et en Italie du Sud.

LA CITÉ GRECQUE.

La cité aristocratique.

Aspect primitif de la cité grecque.

Lorsque les Achéens peuplent la Grèce, ils découvrent un pays très compartimenté par le jeu des vallées et des montagnes, et il semble que les États qu'ils fondent soient déterminés par ce cadre naturel :

> *... autant de compartiments ; autant de nationalités distinctes. Qu'on imagine, dans un vallon fermé, des pâturages au bord des ruisseaux, des bois sur les pentes, des champs, des vignobles et des olivettes suffisant à nourrir quelques dizaines de milliers d'habitants, rarement plus de cent mille, et puis une butte pouvant servir de refuge en cas d'attaque et un port pour les relations extérieures ; on se fera une idée de ce qu'est, pour un Grec, un État autonome et souverain... En Asie Mineure et en Italie, les conditions géographiques se trouvaient bien différentes de celles qui s'imposaient dans la Grèce propre... et cependant les Grecs y reproduisirent avec une inlassable fidélité le type de constitution qu'ils avaient façonné à la mesure de pays plus découpés et plus exigus* (Gustave Glotz, *La Cité grecque*, Paris, 1928).

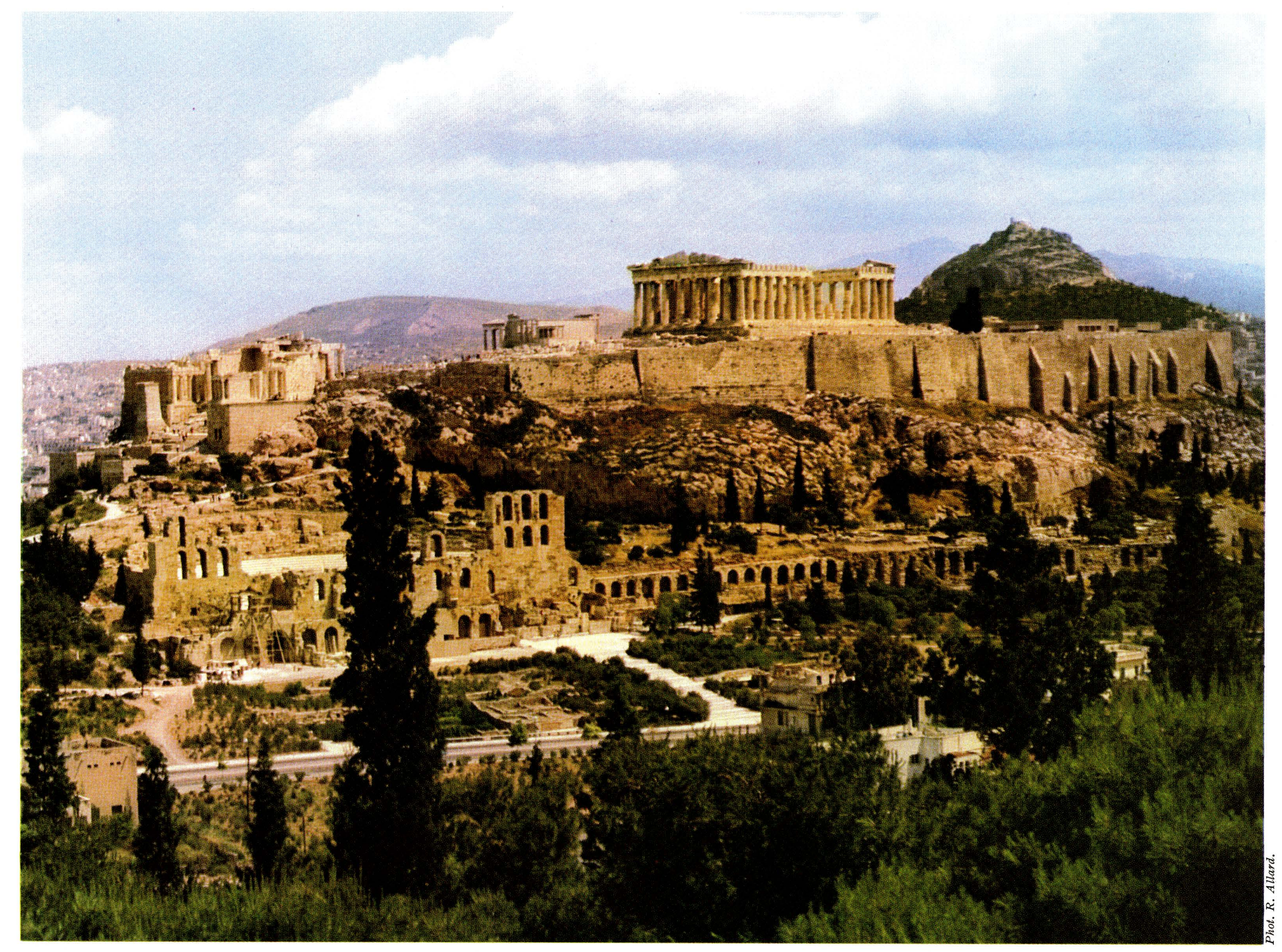
● *Les clans et les premières royautés.* L'unité politique primitive est le *génos* (au pluriel : *génè*) ou *patria :* c'est un clan patriarcal, comprenant tous les descendants et les collatéraux d'un même ancêtre, adorant les mêmes dieux. Au stade sédentaire, tous les membres du *génos* vivent sous le même toit, sur les mêmes propriétés foncières ; il y a un chef souverain (l'ancêtre le plus âgé), qui a droit de vie ou de mort sur tous les individus du clan et qui joue en même temps le rôle d'un chef religieux, d'un chef militaire et d'un chef politique. Les terres appartiennent collectivement au *génos* et sont inaliénables, ainsi que le cheptel, les esclaves et les biens mobiliers ; la peine la plus grave que peut subir un homme, après la peine de mort, est le bannissement du clan (l'*atimie*).

Les clans peuvent se grouper en *phratries* ou *hétairies* (par exemple pour faire la guerre), et les phratries en tribus (*phylai*, au singulier : *phylê*) ; chaque tribu a son chef (le *phylobasileus*), et toutes les tribus reconnaissent — quand elles partent en expédition — un chef suprême, le *basileus* (« roi »). L'ensemble de toutes les tribus vivant sur un territoire constitue le *dèmos* (« peuple »), mais avec un sens différent de celui de « nation »).

● *Les règles de vie* ne sont pas, à ce stade, des règles juridiques, mais des coutumes plus ou moins confuses qui forment la justice du groupe ; il en existe trois sortes :

A l'intérieur du *génos*.	A l'intérieur de la tribu, entre les *génè*.	Entre les tribus.
La justice familiale ou *thémis*. Ce droit absolu va peu à peu être dominé par le droit de l'intérêt général (*dikè*, puis droit du *dèmos*).	Le droit tribal ou *dikè* règle les conflits entre membres de clans différents. Lorsqu'il y a, par exemple, meurtre, le coupable peut se racheter en payant le prix du sang *(poinè)* au clan de la victime ; ce rachat remplace la *vendetta* qui imposait des guerres interfamiliales.	La *phèmis* n'est autre que l'opinion publique ; c'est la réaction, encore confuse, de tout le *dèmos* à l'action d'un individu ou d'un *génos*.

● *La cité.* Elle comprend tout d'abord une « ville haute », où se trouvent sanctuaires et palais et, en particulier, le *prytanée*, édifice où l'on entretient le *feu sacré*, divinisé plus tard sous le nom de la déesse Hestia ; cette ville haute est, à strictement parler, la *polis* (elle deviendra l'*acropolis :* « l'acropole »). A ses pieds s'étend la « ville basse », l'*asty*, au-delà des limites de celle-ci, les champs cultivés et quelques hameaux ; à partir de l'époque homérique, ville haute



L'Acropole d'Athènes. Sur cette plate-forme d'environ quatre hectares qui domine de cent mètres la ville basse et dont les monuments avaient été incendiés par les Perses de Xerxès, Périclès ouvrit un gigantesque chantier dirigé par le sculpteur Phidias et l'architecte Iktinos.

et ville basse sont englobées dans le terme général de *polis* (l'*asty* désignant plutôt l'agglomération principale, avec une enceinte défensive). Dépendent aussi de l'autorité de cette *polis* les bourgades et hameaux qui s'étendent parfois fort loin. Quand plusieurs villes fusionnent pour constituer un seul « État », on dit qu'il s'agit d'un *synœcisme* (exemple : Rhodes en 408 av. J.-C.).

● *Schéma politique.* La cité est initialement un groupe de *génè* et de tribus, il ne faut pas l'oublier; assez rapidement, les problèmes communs (guerres, mesures à prendre contre des fléaux, impôts, cérémonies religieuses, etc.) sont réglés non pas par le chef du *génos* prédominant (le roi), mais par les chefs des *génè* réunis en un conseil *(bouleuterion)* dont le nom est variable selon les cités (à Athènes, c'est la *boulè;* à Sparte, la *gérousia*). Le peuple se réunit sur une place publique (l'*agora*, terme qui désigne aussi la réunion proprement dite). L'assemblée du peuple, en principe, est sans pouvoir à l'origine des cités grecques ; son rôle restera toujours très effacé à Sparte (où elle se nomme *apella*), et nous verrons la place qu'elle a prise dans l'histoire d'Athènes (où elle se nomme *ecclésia*). Des magistrats, nommés par le conseil, apparaîtront aussi dans l'histoire des cités; ils représentent ce qu'on appellerait de nos jours un pouvoir exécutif (exemple : les *éphores* à Sparte, les *archontes* à Athènes).

● *Renseignements statistiques.* Aristote a décrit plus de 150 organisations constitutionnelles; en fait, le nombre de cités grecques était très grand (2 à 3 000 États). Ces cités se sont souvent groupées, soit par synœcisme, soit en constituant des ligues ou confédérations (voir p. 98), soit en groupements religieux *(amphictyonies).* Voici, à titre d'indication, la superficie maximale des territoires contrôlés par quelques cités grecques et certaines indications démographiques (le « nombre d'habitants » désigne le nombre de citoyens actifs, il faudrait pour avoir une idée plus complète de la démographie tenir compte des citoyens non actifs : périèques, hilotes, métèques, etc.).

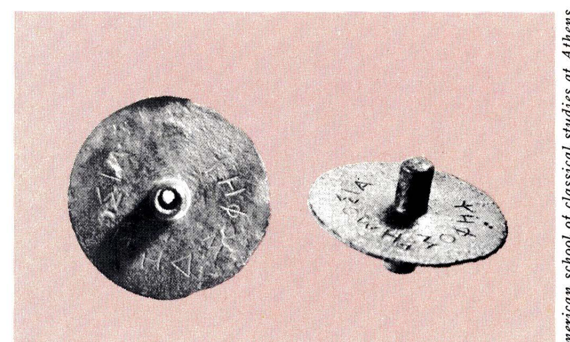
Nom des cités	Superficie (en km²)	Nombre de citoyens actifs
Sparte	8 400	8 à 9 000 (2 000 en 371 av. J.-C.)
Syracuse	4 700	20 000 (au Ve siècle) près de 60 000 au IVe siècle.
Acragas	4 300	20 000
Athènes	2 650	40 000 (sous Périclès)
Thèbes (+ *Confédération béotienne*)	2 580	10 000 (à Thèbes seulement)
Argos	1 400	20 000
Corinthe	680	10 000
La plupart des cités ioniennes	entre 200 et 1 500 km²	(quelques milliers)
Crète	8 600 (90 cités)	
Lesbos	1 740 (5 cités)	
Rhodes	1 460 (3 cités)	
Chios	826	
Samos	468	
Naxos	448	
Mélos (Milo)	150	
Délos	5,5	

Aristocratie et oligarchie.

● *La cité homérique*, telle qu'elle apparaît dans l'*Iliade* et l'*Odyssée*, est constituée selon le schéma qui vient d'être indiqué. Les chefs des *génè* et leurs descendants forment une noblesse de grands propriétaires terriens (ce sont les « rois », les « nourrissons de Zeus », les « seigneurs », ou encore les « anciens »); chaque « roi » a ses conseillers, et le plus ancien et le plus important des chefs de clan est le roi des rois (par exemple Agamemnon), entouré de ses conseillers et des membres de sa maison (les *thérapontes*). Le pouvoir de décider du sort commun appartient donc à un petit nombre : c'est le gouvernement par les meilleurs, ou *aristocratie* (*aristos :* excellent, *kratos :* pouvoir).

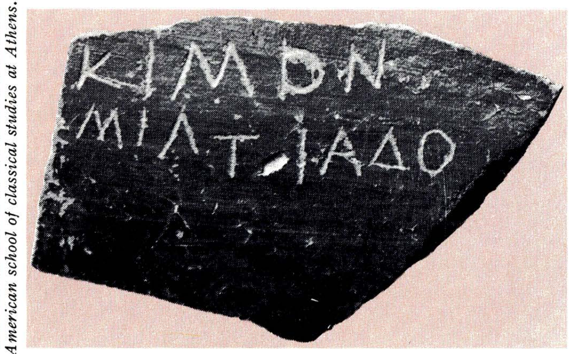
Le « peuple » comprend, outre les nobles, deux autres catégories d'individus : les *démiurges* (devins, héros, médecins, artisans variés, etc.) qui exercent leur métier de père en fils, et les *thètes* qui n'ont aucune spécialisation et louent leurs services à des employeurs.

La cité oligarchique. A la fin du VIIIe siècle, le roi et les nobles qui l'entourent se heurtent inévitablement à tous les petits chefs de clan ou même à des hommes enrichis par la guerre ou le travail artisanal,



Les jetons de vote des héliastes : la tige creuse signifie « acquittement », la tige pleine : « condamnation ». L'inscription en grec qu'on aperçoit sur le jeton de droite signifie : « Jeton de vote du peuple ».

American school of classical studies at Athens.



L'assemblée du peuple pouvait condamner à l'exil les hommes politiques qui lui déplaisaient en inscrivant leur nom sur un débris de poterie (en grec, ostrakon*) : c'est ce qu'on appelait l'ostracisme (ci-dessus, un ostrakon portant : Cimon, fils de Miltiade).*

mais qui ne sont pas nobles. Le pouvoir n'est plus partagé par les meilleurs *(aristoi),* mais entre un petit nombre d'individus *(oligoi)* qui se sont hissés à la tête de leurs concitoyens. Un tel gouvernement est dit *oligarchique;* l'exemple le plus connu est l'oligarchie de Sparte (appelée encore Lacédémone) dont l'autorité s'étendait sur la Laconie et la Messénie, conquises au VIIe siècle. Les Spartiates prétendaient que leur constitution avait été établie, à l'époque homérique, et peut-être avant, par un personnage du nom de *Lycurgue;* ce « législateur » est sans doute un personnage mythique, inventé après coup, vers 550, par l'éphore Chilon qui voulait fonder ses propres lois sur une autorité suprahumaine. Voici les traits principaux de la société spartiate :

— Les quelque 8 000 à 9 000 citoyens (les *égaux*) de Sparte sont des soldats et n'ont aucune activité économique ; ils possèdent chacun un lot de terre, le *cléros*, et sont en principe égaux en richesses et en droits politiques. En fait, une minorité *(oligarchie)* possédait plus de biens que les autres, deux familles étant particulièrement favorisées ; les chefs de ces deux *génè* étaient les deux *rois* de Sparte : leurs pouvoirs étaient cependant limités aux domaines militaire et religieux.

— Quelques milliers d'hommes libres avaient aussi le droit de porter les armes; ils étaient répartis autour des territoires réservés aux citoyens; on les appelait les *périèques*.

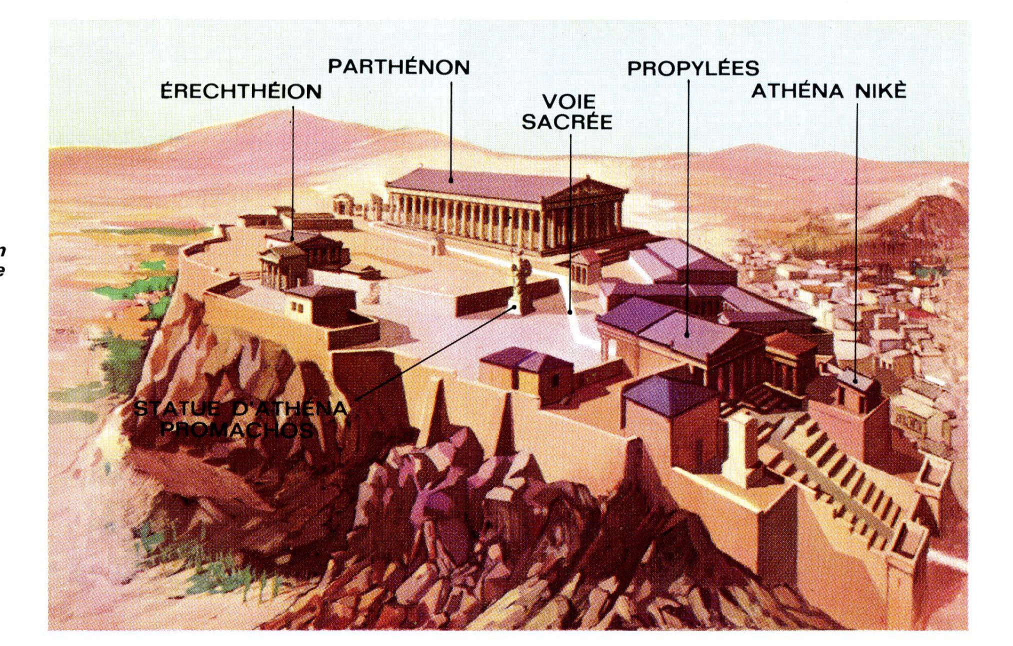
— Enfin une dernière classe, celle des *hilotes*, privée de tout statut politique, était chargée de cultiver les terres des citoyens dont ils étaient non pas les esclaves, mais plutôt les serfs. Leur sort était particulièrement pénible, évidemment. (On forgeait la « virilité » des jeunes Spartiates en leur recommandant de tuer les hilotes isolés, afin de s'exercer à la guerre!)

— Le pouvoir politique appartenait à un *conseil* restreint de 28 ou 30 *gérontes* (anciens) : la *gerousia* (sénat). Ces gérontes étaient les chefs des grandes familles de Sparte. La *gerousia* nommait 5 *éphores* (surveillants) chargés de contrôler l'activité des rois et d'administrer la cité. Les citoyens eux-mêmes, réunis en une assemblée nommée *apella*, ne jouaient à peu près aucun rôle politique : l'*apella* avait essentiellement pour mission d'acclamer les gérontes.

Cette société rigoureusement fermée, incapable d'évoluer, était maintenue dans cet état grâce à une organisation éducative célèbre : le Spartiate, tout enfant, était dressé à devenir un futur « citoyen-soldat » à l'obéissance aveugle; vraisemblablement, la pédagogie spartiate a dû former des soldats abrutis par une éducation de propagande, mourant quand on leur disait de mourir, tuant quand on leur disait de tuer, mentant quand on leur disait de mentir. L'efficacité militaire du système est certaine. Elle explique que la Grèce, paradis de l'intelligence, ait pu prendre pour des héros clairvoyants ces machines humaines, dressées aveuglément à faire la guerre. « Laconique » dans ses propos, Sparte l'a été aussi dans ses œuvres : la civilisation lacédémonienne, d'abord brillante, s'étiole à partir du VIe siècle.

De nombreuses cités autres que Sparte ont eu une constitution oligarchique; mais le système était moins rude et la société plus ouverte. Les conseils étaient plus vastes (750 membres à Thèbes, 1 000 à Colophon, 180 à Épidaure, etc.) ; Aristote a pu décrire quatre formes d'oligarchie allant de la démocratie déguisée jusqu'à la dictature spartiate. Quoi qu'il en soit, le régime oligarchique ne s'est maintenu constamment que dans la cité lacédémonienne ; partout ailleurs des révoltes, des luttes entre factions rivales l'ont souvent bouleversé ; générateur de haine, de violences et de guerres, ce régime mérite bien l'appréciation d'Hérodote :

> *Dans l'oligarchie... comme les talents de plusieurs sont employés à l'avantage commun de la société, les haines privées trouvent plus d'occasions de se développer fortement, car chacun aspirant à conduire l'État et à faire triompher ses opinions, de violentes discussions surviennent promptement, ellés amènent bientôt des soulèvements, les soulèvements les massacres...* (III/82).



Reconstitution de l'Acropole d'Athènes.



1

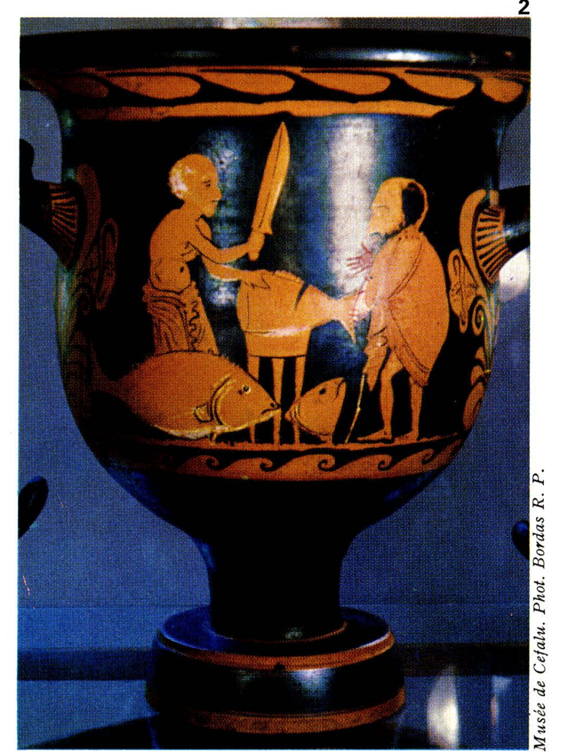


Musée de Bruxelles. Phot. Bordas R. P.

3

Photos Bordas R.P. Musée national d'Athènes.

2



Musée de Cefalu. Phot. Bordas R. P.

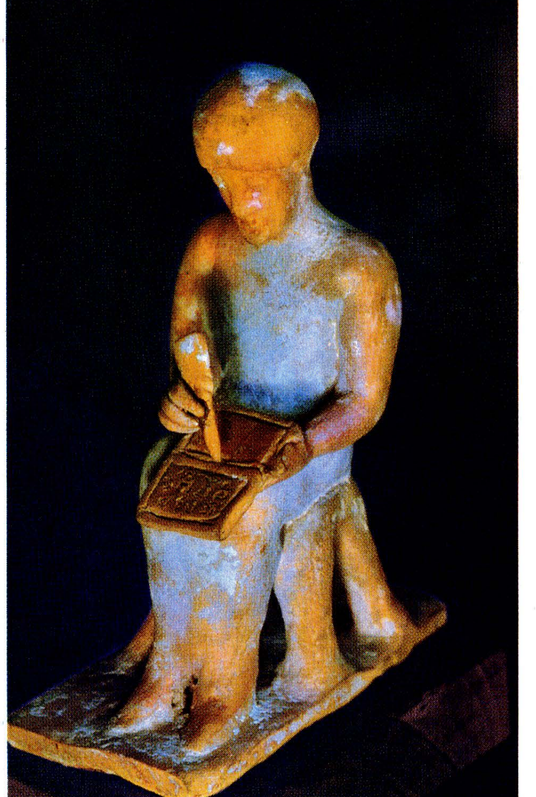
4



Aspects de la vie quotidienne en Grèce.

***1.** Dans un gynécée, une mère a installé un jeune enfant dans une chaise d'où il ne peut descendre ni tomber. **2.** Chez un poissonnier, le marchand a commencé à trancher un gros morceau de thon, mais il s'est arrêté car la pièce que lui tend le client ne lui paraît pas suffisante : ils marchandent. **3.** Ce combat entre un lévrier laconien et un chat égyptien semble amuser ces jeunes Athéniens drapés dans leur manteau. **4.** La palestre était un terrain de sport, annexé au gymnase ; les jeunes gens de bonne famille venaient y passer de longs moments : ici, deux équipes en train de jouer à la balle. **5.** L'écrivain : il utilise une tablette de bois enduite de cire (le papyrus et le parchemin étaient très chers) qu'il grave avec un stylet. **6.** Dans une boulangerie, des femmes pétrissent la pâte au rythme d'une musique de flûte.*

5



6



Musée du Louvre. Phot. Bordas R. P.

La cité démocratique : l'exemple athénien.

La tyrannie, condition de la démocratie.

● *Le régime oligarchique,* qui était la règle au VIIe siècle, et dans un très grand nombre de cités, s'écroule lorsque la Grèce commence à ressentir les effets du mouvement de colonisation. Le passage d'une économie terrienne à une économie commerciale et monétaire rompt l'équilibre établi entre le *démos* et les privilégiés de l'oligarchie ; une nouvelle classe de marchands et d'armateurs se forme et s'enrichit, qui jalouse la politiquement toute-puissante noblesse terrienne ; par ailleurs, les pauvres voient la misère s'accroître ; les ouvriers des villes et les *thètes* forment un prolétariat important. Dès lors, comme l'écrit G. Glotz, « le temps était passé où les mécontents se contentaient de gémir en invoquant le ciel : les mystiques faisaient la place aux violents. La lutte des classes commença ».

Des premières guerres civiles sortit le *régime de la tyrannie,* importé vraisemblablement d'Asie Mineure (le nom de *tyran* vient sans doute de Lydie). La « lutte des classes » est mise à profit par un homme, généralement ambitieux, qui se sert des masses pour renverser les oligarchies ou les aristocraties (ce qui explique que la plupart des historiens grecs, favorables en général à l'aristocratie, aient toujours sévèrement jugé la tyrannie). Il y a eu des tyrans partout où le commerce l'emportait sur l'agriculture, et Thucydide a bien souligné que l'acquisition des richesses par une bourgeoisie commerçante a été la cause déterminante de la tyrannie. Les « hommes forts » du nouveau régime sont en général des magistrats ou des chefs militaires ayant déjà fait carrière dans l'oligarchie ; le processus de prise du pouvoir est simple, c'est celui d'un coup d'État : avec une bonne garde populaire (les « porte-gourdins ») le tyran prend possession de l'acropole de la cité, désarme les troupes officielles, bannit ses adversaires politiques les plus dangereux, conserve les autres comme otages. La plupart du temps la constitution est conservée, la politique *tyrannique* consistant essentiellement à abaisser tous ceux qui s'élèveraient au-dessus des autres citoyens, à diminuer le prestige et les privilèves de l'ancienne oligarchie.

Les bénéficiaires du régime tyrannique, ce sont les prolétaires et les cités : lois agraires, distribution de nouvelles terres, organisation de grands travaux, embellissement des villes, etc., sont autant d'occasions de satisfaire le peuple. La *politique de prestige* est toujours la manière la plus habile de se maintenir au pouvoir, lorsque les masses souffrent des excès de la classe possédante. Ont ainsi contribué à la prospérité de leur patrie : Thrasybule, à Milet vers 605 (ne pas confondre avec le général athénien du Ve siècle), Cypsélos et Périandre à Corinthe au VIe siècle, Orthagoras à Sicyone (où la dynastie des tyrans se maintient de 670 à 590 environ), Phalaris à Agrigente, Pisistrate à Athènes de 561 à 528, Polycrate à Samos vers 525, Théagénès à Mégare vers 640, etc. Il ne faut pas confondre ces tyrans — dont le régime éphémère a permis à la démocratie de s'installer — avec les autocrates du IVe siècle, comme Denys de Syracuse, qui ne s'appuient pas sur le peuple mais sur une oligarchie et qui se rapprochent davantage de nos *dictateurs* modernes.

● *La démocratie* apparaît presque en même temps que la tyrannie, préparée par elle ; sa première manifestation est la fixation de *lois écrites* précisant les droits et les devoirs des citoyens et qui ne sont pas sans rapport avec les législations du Moyen-Orient ancien (Code de Hammourabi, lois égyptiennes, etc.). Les lois de Dracon (621) et de Solon (594) à Athènes sont les plus célèbres ; elles ont été précédées par le code de Locres (œuvre de Zaleucos, vers 663), celui de Catane (œuvre de Charondas, vers 630, qui fut copié en de nombreuses colonies grecques orientales et occidentales), celui de Corinthe (Phidon et Philolaos) pour ne citer que les plus importants. Ces lois, en donnant à l'aristocratie son pouvoir de légiférer, mettaient l'État au-dessus des intérêts privés, soulignaient la valeur de l'individu en dehors du *génos :* elles créaient le *citoyen* au sens moderne du terme.

L'organisation de la démocratie athénienne.

L'Attique, divisée en 100 circonscriptions administratives ou *dèmes* par Clisthène (voir ci-après), et réparties elles-mêmes en 10 *tribus,* comprend à l'époque de Périclès environ 400 000 habitants dont seulement 40 000 citoyens (pour être citoyen, il fallait être né libre, de père et de mère athéniens) ; eux seuls ont des droits politiques. Le reste de la population est composé d'étrangers *(métèques)* qui sont des hommes libres, installés à Athènes, payant des impôts, et tenus d'accomplir, comme les citoyens, leur *éphébie* (service militaire), et d'esclaves employés par l'État ou les particuliers.

● *Le pouvoir législatif* appartient à deux assemblées. L'assemblée du peuple *(ecclésia)* réunit en principe les 40 000 citoyens à peu près une fois par semaine sur la colline de la Pnyx ; on y vote les lois, élit les magistrats et règle les questions de politique étrangère (guerre ou paix). En fait, à peine le cinquième des citoyens se rendait à l'ecclésia (et c'est heureux : on imagine le désordre qu'aurait provoqué l'affluence générale). Une deuxième assemblée, la *boulè,* composée de 500 *bouleutes* tirés au sort (50 bouleutes par tribu siègent en permanence), décide, en fin de compte, du sort des lois votées par l'*ecclésia,* les corrige ou les repousse, surveille les magistrats, etc. Chaque groupe de 50 *bouleutes* assure à tour de rôle la direction du gouvernement ; on les appelle les *prytanes.*

● *Le pouvoir exécutif* appartient à des magistrats contrôlés par la *boulè.* Les 10 *archontes* (tirés au sort) président les tribunaux et dirigent la vie religieuse. Les 10 *stratèges* (élus chaque année par l'*ecclésia*) sont les véritables chefs de l'État ; ils dirigent l'armée, la flotte et la politique extérieure.

● *Le pouvoir judiciaire* appartient au tribunal de l'*héliée,* composé de 6 000 citoyens tirés au sort (les *héliastes*). Quand il y avait procès, on tirait au sort les juges parmi les 6 000 héliastes (principe du *jury*).

Telle était, du moins en théorie, la constitution d'Athènes à l'époque de Périclès.

Histoire de la démocratie athénienne.

● *Les Athéniens* se disaient *autochtones,* c'est-à-dire qu'il n'y avait chez eux ni peuple dominant, ni peuple dominé. En fait l'Attique a commencé à se peupler vers les XIIe-Xe siècles ; les premières unifications eurent lieu à l'époque des rois légendaires : sous Cécrops les villages attiques se groupent en 12 villes, Athènes ayant déjà le premier rôle ; le synœcisme eut lieu sous Thésée (soumission d'Éleusis, origine des fêtes appelées *Panathénées*). A la monarchie succède l'oligarchie des *eupatrides,* c'est-à-dire de la noblesse chez laquelle l'archontat — magistrature suprême — était devenu héréditaire (à partir de 683, il y avait 9 archontes ; le système décimal s'introduit dans la constitution à l'époque de Dracon et de Solon).

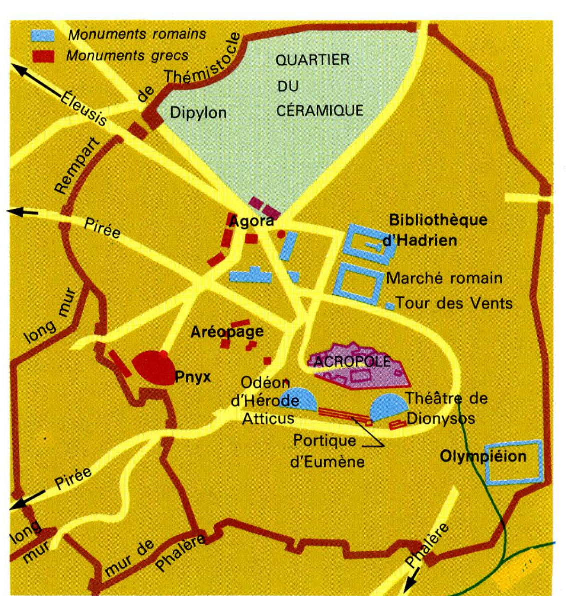
● *Les premiers soulèvements* contre le régime ont lieu vers 632 ; un jeune noble, Cylon, tente de s'installer comme tyran sur l'acropole ; mais la famille puissante des *Alcméonides* fait massacrer ses partisans. C'est alors que survient Dracon (vers 621) qui promulgue des lois sévères qui sont les premiers fondements du droit public athénien ; les lois « draconiennes » étaient une première brèche pratiquée dans le système du *génos.* Cependant, les grands propriétaires terriens conservaient leur importance et opprimaient leurs débiteurs, fixés à leurs terres, et qui n'avaient droit qu'au sixième de la récolte.

● *Solon entreprend les grandes réformes* (594-591) qui annoncent le nouveau régime : suppression de la propriété collective du *génos,* droit d'aliéner les biens (succession, dot, testament), affranchissement de l'individu par rapport au clan, proclamation de l'*habeas corpus.* Les citoyens sont divisés en quatre classes selon leurs richesses (agricoles), et les obligations de chaque groupe (impôts, service militaire, etc.) sont différentes selon le cens ; les plus riches payent le plus d'impôts et forment une classe de chevaliers, mais ils ont droit aux principales magistratures ; les plus pauvres peuvent siéger dans les assemblées, mais n'ont pas accès aux magistratures suprêmes et font leur service militaire comme rameurs.

● *Les difficultés* ne cessent pas instantanément ; Pisistrate s'impose comme tyran (561) et poursuit d'une façon autoritaire la démocratisation de l'Attique (réformes agraires, encouragement du commerce). Après lui, Clisthène achève l'œuvre de Solon et donne à Athènes sa constitution définitive (508). Il emploie l'*ostracisme* (exil voté par le peuple) contre le dernier tyran et sa famille, divise le pays en dèmes et en tribus auxquels il ne confère pas un territoire d'un seul tenant, mais qu'il fait correspondre à trois parties distinctes du pays (dans la ville, sur la côte et dans l'intérieur des terres).

● *Vers 500* sont créés les *stratèges,* qui l'emportent sur les archontes dont le collège (l'*aréopage*) est pratiquement privé de tout pouvoir efficace par Éphialtès (462). Il fallait cependant donner un fondement solide aux lois de la cité jadis protégée par cet aréopage. Pour cela, Périclès, successeur d'Éphialtès, institue la *graphè paranomôn,* procédure qui permet à tout citoyen de se porter devant un tribunal en accusateur de ceux qui violent les lois, la peine de mort pouvant être réclamée. De plus, il fait verser un traitement *(misthos)* aux citoyens qui occupent des fonctions publiques.

● *Après les guerres du Péloponnèse,* la démocratie athénienne connaît son déclin ; Sparte lui impose l'oligarchie des 30 *tyrans,* jusqu'à ce que se rétablisse, vers 400, la constitution démocratique. Socrate meurt en 399, victime de la réaction qui suivit ce rétablissement. A la période hellénistique, Athènes n'a plus l'indépendance politique et vit, repliée sur elle-même, dans le souvenir de son glorieux passé.



Plan d'Athènes.

Sur la Pnyx : la tribune aux harangues. Du haut de la tribune, les orateurs s'adressaient à l'ecclésia. A leurs pieds, les secrétaires de l'assemblée se groupaient sur les premières marches. Derrière la tribune, les prytanes prenaient place sur les gradins taillés dans le roc.



LA RELIGION GRECQUE.

Caractères généraux de la religion grecque.

Les anciens Grecs adoraient des divinités ayant la forme et les traits de caractère des êtres humains *(polythéisme anthropomorphique)* ; l'ensemble très complexe de leurs croyances et des légendes qui s'y rapportent constitue la *mythologie,* dont la forme définitive a été fixée vers le VIIIe siècle seulement.

Nous pouvons rapporter l'opinion suivante (due à Pierre Grimal) sur la mythologie grecque :

« dans cette étonnante synthèse il est bien difficile de discerner la part qui revient à chacun. Des légendes se forment, évoluent, deviennent matière littéraire, religieuse ou « historique », changent de caractère à mesure que les centres de rayonnement se déplacent d'île en île, de continent à continent, allant de Syrie en Crête, de Rhodes à Mycènes, de Millet à Athènes. Il n'est pas surprenant que, dans ces conditions, l'on assiste à un foisonnement de traditions, de contes, de mythes, chacun se référant à un épisode ou à un moment, et tous se mêlant dans la confusion la plus totale ». (Pierre Grimal, *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine,* Paris, PUF, 1963, p. XIII).

Les sources.

● *Les Hellènes* sont des tribus aryennes, et les études de mythologie comparée ont montré qu'ils ont apporté avec eux une série de divinités naturistes, analogues à celles des anciens *Védas* de l'Inde (en particulier le dieu Ciel, *Zeus Pater*) ; la religion primitive indo-européenne étant « une explication générale et cohérente de l'Univers soutenant et animant la vie de la société et des individus » (G. Dumézil). Mais il semble que cette composante indo-européenne ait été rapidement recouverte par des apports sémitiques, venus d'Asie Mineure, et des composantes propres aux civilisations de la Méditerranée orientale antérieures à l'arrivée des Hellènes (Crétois, Égéens, Pélasges). Sous sa forme définitive, les éléments purement naturalistes de la religion ont pratiquement disparu ; il ne reste plus qu'un ensemble de croyances et de récits merveilleux qui se fixent vers le IXe et le VIIIe siècle dans des *textes écrits* et dans des *représentations figurées.*

● *La connaissance de la mythologie grecque* sous sa forme à peu près définitive, nous est fournie par un nombre important de textes, dont voici les principaux :

— L'*Iliade* et l'*Odyssée,* avec toutes les précautions qu'on doit prendre à leur égard (voir p. 96), se réfèrent à une mythologie qui semble déjà déterminée ; c'est une source littéraire, et, comme telle, déformante.

— Hésiode, qui a vécu à Ascra (Béotie) vers le milieu du VIIIe siècle, a écrit une *Théogonie* contant la naissance de l'Univers et la généalogie des dieux.

— L'historien Hécatée de Milet (fin du VIe siècle av. J.-C.) avait écrit des *Généalogies,* dont il nous reste des fragments.

— Nous possédons quelques bribes, la plupart du temps de seconde main, rapportées à des auteurs de cosmogonies et de théogonies : Phérécyde (d'Athènes), Acousilaos (d'Argos), Hellanicos (de Lesbos). Ces travaux, réalisés aux VIIe et VIe siècles, visent à établir des listes de rois légendaires, des chronologies ; ils conservent toutes les incohérences et les contradictions des légendes, et ne cherchent pas à les analyser.

— De nombreux auteurs ont tenté ultérieurement de donner une signification aux mythes ; parmi eux : Hérodote (Ve siècle) et Évhémère (IIIe siècle av. J.-C.) dont le système (l'*évhémérisme*) est rationaliste : il considère les dieux comme des êtres humains divinisés après coup par les peuples.

— Une tentative de description systématique de la mythologie grecque a été entreprise par un philologue athénien du IIe siècle av. J.-C., Apollodore ; un résumé nous en a été conservé sous le nom de *Bibliothèque d'Apollodore.*

— La *Description de la Grèce* par Pausanias (IIe siècle apr. J.-C.) nous fournit de nombreux renseignements locaux sur les anecdotes, le folklore, etc.

Les catégories mythologiques.

Les spécialistes distinguent, parmi tous les éléments constituant la mythologie, les catégories suivantes :

● *Les mythes,* c'est-à-dire des récits symboliques destinés à expliquer un état de choses *général* (et non local). Par exemple, l'aventure de Pandore, la première femme, répandant sur la terre tous les maux (maladies, fléaux, etc.) contenus dans une jarre qu'elle ouvre par curiosité, est un *mythe,* car il concerne l'humanité tout entière ; de même le récit du Déluge ou le mythe de la création du genre humain. Par contre, une légende qui rend compte d'un fait particulier n'est pas un mythe (exemple : l'origine d'une ville ou d'une source). Les mythes peuvent être analysés comme des productions générales de l'esprit : leur exégèse, qu'elle soit sociologique (G. Dumézil), psychanalytique (Freud, Otto Rank) ou structuraliste (Lévi-Strauss), est un des aspects les plus passionnants des sciences humaines.

● *Les cycles héroïques* concernant une série d'aventures liées à un personnage unique, le héros et se situant généralement dans un cadre géographique précis ; tels sont en particulier les cycles d'Héraclès (Hercule), d'origine dorienne, de Thésée en Attique et de Jason chez les Éoliens.

● *Les épisodes variés,* créés par l'imagination des hommes, forment une troisième catégorie, dans laquelle se groupent les légendes locales, les anecdotes folkloriques, etc.



Phot. L. Y. Loirat-Rapho.

Le mont Parnasse : Apollon et les Muses étaient censés y résider.

La religion dans la cité.

Il est difficile de parler d'un véritable esprit religieux chez les Grecs. Le petit peuple des villes et des campagnes connaît évidemment les superstitions qu'on rencontre un peu partout dans l'Antiquité et éprouve le besoin de se mettre sous la protection d'une divinité favorable; les individus évolués partagent parfois ces croyances (l'exemple le plus célèbre est celui d'Alexandre). Mais, dès le VIe siècle, les philosophes se moquent de la crédulité de leurs compatriotes et les savants cherchent à expliquer le monde par lui-même et non par référence à un ordre divin; ce *rationalisme* s'exprime déjà chez Hérodote, qui oppose les Grecs aux Barbares asiatiques par cette formule :

> *Ce qui distingua toujours l'Hellène du Barbare, c'est que, dès l'origine, l'Hellène fut plus sage et moins accessible aux absurdes crédulités.*

Cependant, la tradition politique veut qu'on honore les dieux; il n'y a pas de cité sans temple, pas de colonie sans qu'on y transporte le feu sacré de la métropole. Les législateurs — soit par crédulité, soit par sens politique — ont entretenu le peuple dans la religion; mais qu'on ne s'y trompe pas : il ne s'agit pas à proprement parler d'une religion d'État. Il n'y a ni dogme, ni livres sacrés, ni classe sacerdotale; les prêtres sont des fonctionnaires, élus, rééligibles éventuellement, choisis parmi les citoyens, et les grandes fêtes sont plutôt des kermesses que des cérémonies religieuses. Deux exceptions importantes cependant : le culte d'Esculape appartenait à la famille des *Asclépiades* et les mystères d'Éleusis (voir p. 120) à celle des Eumolpides; mais il s'agit de faits religieux en marge de la religion traditionnelle. Quoi qu'il en soit, il est interdit de blasphémer dans la cité; quiconque exprime trop publiquement sa libre pensée — pourtant monnaie courante dans les œuvres des philosophes — risque d'être l'objet d'un *procès d'impiété* (ce fut le cas d'Anaxagore et de Socrate), moyen commode pour se débarrasser d'adversaires politiques gênants.

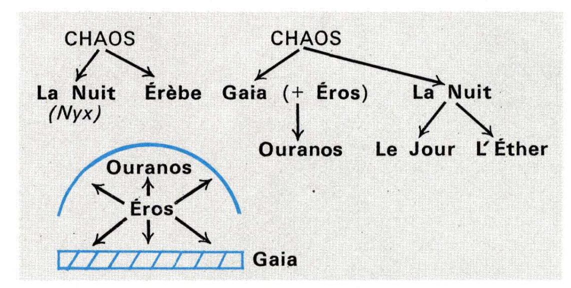
Les théogonies.

Les noms propres latins et grecs ont été transcrits conformément à l'usage français (Achille, Atrée, etc.); nous avons fait la distinction toutes les fois que la mythologie grecque et la mythologie latine ne s'accordaient point (par exemple Hercule chez les Romains et Héraclès chez les Grecs).

Notre mère à tous, la Terre.

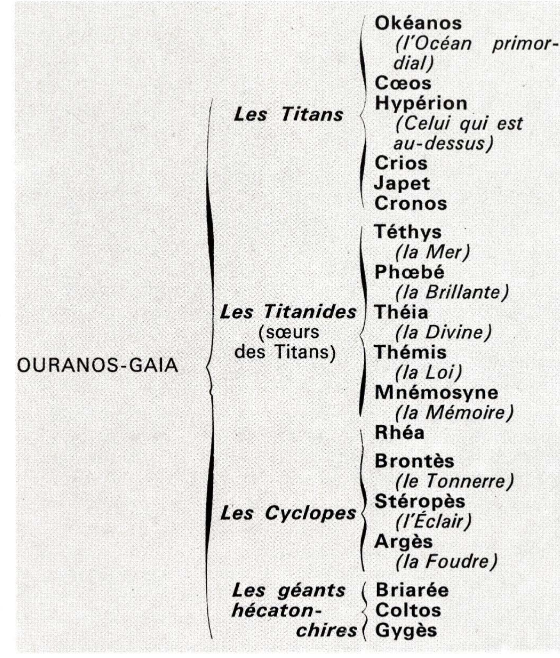
Avant que Zeus — le Jupiter des Romains — ne règne sur les dieux et sur les hommes, il se produisit une série de révolutions dramatiques, dont les épisodes confus expliquent le monde et les divers éléments de la création. Les récits relatifs à cette partie de la mythologie s'appellent des *théogonies* quand ils concernent la naissance des dieux et des *cosmogonies* quand ils concernent la création de l'univers matériel. Dans la *Théogonie* d'Hésiode, la Terre *(Gaia)* est la mère des dieux et des hommes; dans les poèmes homériques elle ne joue par contre aucun rôle, le créateur de l'Univers étant ici l'Océan, époux de Téthys. Nous nous en tiendrons généralement à la version hésiodique. Nous recommandons aussi au lecteur de ne pas se laisser décourager par l'aspect touffu des généalogies divines; pour faciliter la mise en place des dieux, monstres, héros, etc., nous avons proposé quelques tableaux généalogiques simplifiés indiquant les filiations principales; en raison de la multitude des versions qui existent, un choix s'imposait : la plupart du temps nous avons retenu les généalogies les plus communément admises. Le lecteur qui désire des détails complémentaires se reportera avec intérêt au *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, de Pierre Grimal, P.U.F., Paris, 1963, ou encore au monumental ouvrage de W.H. Roscher, qui ne peut être consulté qu'en langue allemande : *Dictionnaire détaillé des mythologies grecques et romaines,* 6 volumes, 4 suppléments, Munich, 1884-1937.

● *Première étape : le Chaos, Gaia et Ouranos.* Avant qu'il existe quoi que ce soit, il y avait un Vide primordial, personnifié par Chaos; il contenait en lui-même deux parties: *Nyx* (« la Nuit d'en haut ») et *Érèbe* (l'Obscurité souterraine). La Nuit, séparée d'Érèbe, prend l'aspect d'une sphère creuse qui se fend, libérant une force d'attraction universelle, *Éros* (l'Amour; ce principe n'est pas encore personnifié); en même temps la partie supérieure de la Nuit forme la voûte céleste (Ouranos) et la partie inférieure constitue la Terre (Gaia). Ouranos s'unit à la Terre, et de cette union naissent les premières générations de dieux.



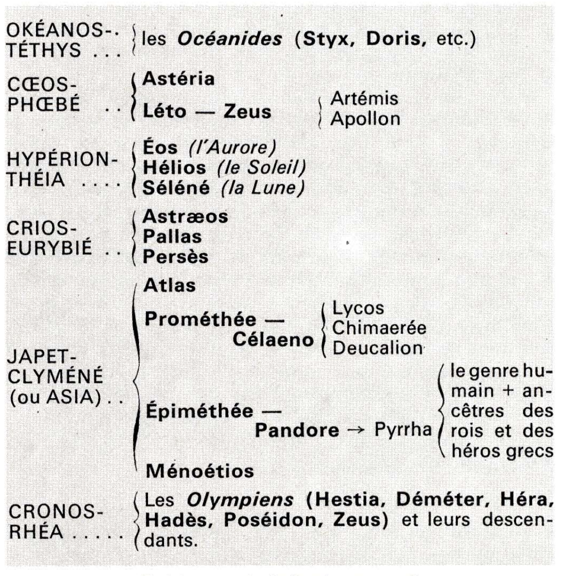
Deux versions généalogiques de l'origine de la Terre.

Deuxième étape : la première dynastie divine. L'union d'Ouranos et de Gaia fut particulièrement féconde; elle produisit d'abord les six Titans (de sexe masculin) et les six Titanides (de sexe féminin), puis les trois Cyclopes, êtres monstrueux qui ne possèdent qu'un seul œil au milieu du front, enfin trois autres monstres, les « Géants aux cent mains » *(Hécatonchires).*



OURANOS-GAIA	*Les Titans*	**Okéanos** *(l'Océan primordial)*
		Cœos
		Hypérion *(Celui qui est au-dessus)*
		Crios
		Japet
		Cronos
	Les Titanides (sœurs des Titans)	**Téthys** *(la Mer)*
		Phœbé *(la Brillante)*
		Théia *(la Divine)*
		Thémis *(la Loi)*
		Mnémosyne *(la Mémoire)*
		Rhéa
	Les Cyclopes	**Brontès** *(le Tonnerre)*
		Stéropès *(l'Éclair)*
		Argès *(la Foudre)*
	Les géants hécatonchires	**Briarée**
		Coltos
		Gygès

Tableau généalogique n° 1 :
La descendance d'Ouranos et de Gaia (les Ouranides).



OKÉANOS-TÉTHYS ...	les ***Océanides*** **(Styx, Doris,** etc.)
CŒOS-PHŒBÉ ..	**Astéria**
	Léto — Zeus : Artémis, Apollon
HYPÉRION-THÉIA	**Éos** *(l'Aurore)*
	Hélios *(le Soleil)*
	Séléné *(la Lune)*
CRIOS-EURYBIÉ ..	**Astræos**
	Pallas
	Persès
JAPET-CLYMÉNÉ (ou ASIA) ..	**Atlas**
	Prométhée — Célaeno : Lycos, Chimaerée, Deucalion
	Épiméthée — Pandore → Pyrrha : le genre humain + ancêtres des rois et des héros grecs
	Ménoétios
CRONOS-RHÉA	Les ***Olympiens*** **(Hestia, Déméter, Héra, Hadès, Poséidon, Zeus)** et leurs descendants.

Tableau généalogique n° 2 :
Les descendants des Titans.

(Le tiret indique l'existence d'une union entre deux divinités).

Le plus célèbre des Titans est *Okéanos* (l'Océan) qui, marié à la plus jeune des Titanides, sa sœur Téthys, représentant la Mer, va engendrer la nombreuse descendance des *Océanides* (Styx, Asia, Electre, etc.); c'est une des filles de l'Océan, Clyméné, épouse du Titan Japet, qui donnera naissance à quatre personnages importants, puisqu'ils sont intermédiaires entre les dieux et les hommes : Atlas, Ménoétios, Prométhée et Épiméthée. On remarquera, en lisant le tableau généalogique n° 1, que la plupart des *Ouranides* personnifient les forces élémentaires de la nature.

● *Troisième étape : le meurtre d'Ouranos et la seconde dynastie divine.* Ouranos était un père cruel; craignant d'être détrôné par ses fils, il les faisait disparaître, au fur et à mesure qu'ils naissaient, dans les profondeurs de la Terre. Gaia, lasse de perdre ainsi ses enfants, « dès qu'elle eut tiré de son sein l'acier éclatant de blancheur, fabriqua une grande faux et révéla son projet (de vengeance) à ses enfants ». Ce projet consistait à châtrer Ouranos; seul Cronos, le plus jeune des Titans, accepta de s'en charger :

> *Le grand Ouranos arriva, amenant la Nuit, et animé du désir amoureux; il s'étendit sur la Terre de toute sa longueur. Alors son fils sortit de l'embuscade, le saisit de la main gauche et, de la droite, agitant la faux énorme, longue, acérée il s'empressa de couper l'organe viril de son père* (Hésiode, *Théogonie).*

Le sang d'Ouranos féconda, une fois encore, Gaia, et c'est ainsi que naîtront plus tard les Érinnyes (appelées aussi les *Euménides*, c'est-à-dire les « Bienveillantes »), déesses hirsutes dont la chevelure est entremêlée de serpents, forces primitives qui n'ont d'autres lois qu'elles-mêmes et qui, armées de torches et de fouets, torturent jusqu'à la folie et la mort les hommes (en particulier les criminels); à l'époque d'Hésiode, on en cite trois : Alecto, Tisiphone, et Mégère. Les Romains les identifieront avec les Furies, « filles d'Enfer ». D'autres divinités mineures naissent aussi du sang d'Ouranos : les *Géants* (ne pas confondre avec les *Hécatonchires*) et les Nymphes des Frênes, appelées les *Méliades*.

Cronos, époux de sa sœur Rhéa, inaugure donc une deuxième dynastie divine; Ouranos, réduit à un rôle obscur, était dépositaire des secrets de l'avenir. Il prédit à son fils meurtrier un sort analogue au sien. Pour s'en préserver, Cronos avale, à leur naissance, tous ses enfants (Hestia, Déméter, etc., voir tableau généalogique n° 2: *la dynastie des Titans).* Rhéa, désireuse de sauver son dernier-né (Zeus), prend conseil de ses parents; ceux-ci lui suggèrent de s'enfuir en Crète, d'y accoucher, puis de revenir auprès de Cronos et de lui remettre une pierre emmaillotée à la place du bébé. Les choses se passent ainsi; Rhéa donne naissance à Zeus (voir ci-dessous, p. 112) et fait avaler la pierre au vorace Cronos qui sera, à l'étape suivante, détrôné par son fils.

Avant de passer à la quatrième étape de cette histoire, notons que Gaia, selon des légendes parallèles à la théogonie classique, a donné naissance, sans le secours d'Ouranos, au dieu *Pontos* (le flot marin) avec lequel elle s'unit ensuite pour engendrer Nérée, « le vieillard de la mer », et d'autres enfants dont la postérité comprend aussi un grand nombre de monstres (Cerbère, Chimère, Pégase, l'Hydre de Lerne, etc.) qui joueront un rôle dans le développement de la mythologie grecque.

Du sang d'OURANOS châtré par CRONOS	***les Érinnyes***
	les Géants
	les Méliades
Du Flot marin..... (PONTOS)	**Nérée,** le *vieillard de la mer,* l'homme qui connaît les secrets des prophéties, père des **Néréides** (les *filles des vagues*).
	Thaumas, père des génies de l'Orage (la Bourrasque, l'Arc-en-ciel, etc.) et des Harpyes, ravisseuses d'âmes.
	Phorcys, époux de sa sœur **Céto.**
	Céto, mère de nombreux monstres marins (les ***Grées,*** les trois ***Gorgones :*** **Sthéno, Euryale** et **Méduse**), du Dragon du Jardin des Hespérides, etc.
	Eurybié, épouse du Titan **Crios.**
De l'olympien POSÉIDON	Le géant **Antée** (vaincu par **Héraclès** en Libye).
Du TARTARE .... (l'élément souterrain)	**Typhon,** l'adversaire de **Zeus.**
	Échidna, la *Vipère au corps de femme,* épouse de **Typhon** (selon Hésiode, **Échidna** est la fille de **Phorcys** et de **Céto**).

Tableau généalogique n° 3.



Phot. Giraudon.

Cette coupe offre un bon exemple de céramique grecque à figures noires. Le style de l'artiste apparaît à la fois vigoureux, dépouillé et délicat. Mais le réalisme se limite au détail, tandis qu'une large concession est faite à l'esprit décoratif (bâtons brisés, « grecques », etc.). Le thème est celui de la visite à Zeus de l'aigle qui lui est traditionnellement consacré.

Les combats de Zeus.

● *Zeus contre les Titans.* Le triomphe de Zeus, c'est-à-dire des dieux purement grecs, ne se fit pas sans lutte. Après avoir fait restituer à Cronos les enfants qu'il avait dévorés — c'est-à-dire ses frères et sœurs — Zeus dut combattre les frères de son père, les Titans, jaloux de sa souveraineté. La guerre dura 10 ans, et Zeus en sortit vainqueur grâce à l'aide des trois Cyclopes — Brontès, Stéropès et Argès — qu'il délivra du Tartare. Pour le remercier de cette délivrance, les Cyclopes donnent à Zeus le tonnerre, l'éclair et la foudre qu'ils possédaient jusqu'alors. Vinrent aussi au secours des Olympiens les « Géants aux cent mains » déjà nommés.

● *La gigantomachie.* Cette prise du pouvoir n'est cependant pas définitive. Gaia, mécontente de voir ses fils, les Titans, vaincus par Zeus et les Olympiens déchaîne contre eux les Géants. Ces monstres n'étaient pas immortels, comme les dieux : ils pouvaient être tués à condition d'être frappés à la fois par un dieu et par un autre mortel. Au nombre d'une centaine, ils surgissent de la Terre, avec une longue barbe et de longs cheveux, les jambes couvertes d'écailles de serpent. Le combat contre les Géants s'appelle la *gigantomachie ;* il a lieu dans l'ouest de la Chalcidique, dans le territoire de Pallène. Du côté des dieux, combattent, en tête, Zeus et Athéna et, derrière eux, les principaux Olympiens. Les Géants sont soutenus par Gaia qui — pour leur conférer l'immortalité — veut leur faire manger une herbe magique ; mais, informé de cette intention, Zeus interdit au Soleil, à la Lune et à l'Aurore de paraître et va couper, en secret, l'herbe qui donne l'immortalité. En vain les Géants tenteront-ils d'escalader le mont Olympe, siège de Zeus ; les dieux sont en effet aidés par un mortel, à la force prodigieuse, Héraclès, dont l'intervention met en fuite les Géants. Ils sont aussi soutenus par un nouveau venu dans la mythologie, Dionysos, qui, à la tête de ses Satyres et de ses Silènes, montés sur des ânes, met en fuite les ennemis de Zeus effrayés par les braiments des montures. Nos légendes sont ici quelque peu incohérentes et anachroniques : Héraclès est un homme et, à ce stade de l'histoire mythologique, les hommes n'ont pas encore été créés ; quant à Dionysos, il s'agit d'une introduction tardive qui nous est d'ailleurs mal connue.

● *Le dernier combat.* Il reste à Zeus encore un ennemi à vaincre ; c'est le géant Typhon (ou Typhée), fils de Gaia et du Tartare. Voici comment Hésiode le dépeint :

> *Les vigoureuses mains de ce dieu tout-puissant travaillaient sans relâche, et ses pieds étaient infatigables ; sur ses épaules se dressaient 100 têtes d'un horrible dragon et chacune dardait une langue noire ; des yeux jaillissait une flamme étincelante à travers les sourcils. Toutes ces têtes, hideuses à voir, proféraient mille sons inexplicables et quelquefois si aigus que les dieux mêmes ne pouvaient les entendre...*

Les dieux, voyant fondre ce monstre sur eux, s'enfuient en Égypte où ils se métamorphosent en animaux (explication tardive donnée par les Grecs du culte rendu par les Égyptiens à certains animaux ; voir p. 10). Zeus entame avec lui un corps à corps formidable. Typhon a d'abord l'avantage ; il paralyse son adversaire, lui vole sa faux de diamants et lui coupe les nerfs des pieds et des mains, qu'il dissimule dans une peau d'ours. Puis il charge le roi des dieux sur ses épaules et l'enferme, prisonnier, dans un antre de Cilicie. C'est Hermès, l'un des fils de Zeus, qui vient au secours de son père ; il dérobe la peau d'ours à Typhon, replace les « nerfs » de Zeus qui peut ainsi reprendre la lutte dont les mille épisodes se déroulent à travers la Terre tout entière, jusqu'à ce qu'enfin, en Sicile, Zeus triomphe définitivement de Typhon en l'écrasant sous l'Etna.

Création du genre humain.

Jusqu'à présent, les races divines précédant les Olympiens nous sont apparues comme l'incarnation de la force brutale : Titans, Géants, monstres, etc. L'un d'entre eux cependant, fils du Titan Japet et de Clyméné, incarne la ruse et l'intelligence. Il est le *bienfaiteur* des humains, et certains auteurs en font même le *Créateur* (il aurait façonné les premiers hommes avec de la terre glaise). Voici quelques-unes des principales actions de ce bienfaiteur nommé Prométhée.

● *Le rapt du feu.* Prométhée avait d'abord trompé Zeus en obtenant, par un stratagème, que les meilleures parties des victimes des sacrifices (c'est-à-dire la chair) reviennent aux mortels, tandis que les dieux devraient se contenter des ossements. Irrité, Zeus enlève aux hommes le feu, ce qui les plonge dans le plus grand des malheurs ; le tableau de cette humanité souffrante est tracé par Eschyle dans *Prométhée enchaîné :*

> *Ils avaient des yeux et ne voyaient point, des oreilles et n'entendaient point. Êtres flottants comme en nos songes, pendant des milliers d'années, rien de net pour eux, tout se confondait, tout était brouillé. Ni maisons de brique alors ouvertes au soleil ni charpentes. Pour abri, des trous, par où, comme la fourmi au corps allongé et fluet, ils se glissaient au fond des grottes sans soleil. De l'hiver nulle notion exacte, distincte, ni du printemps, saison des fleurs, ni de l'été, saison des fruits. De tout ce qu'ils faisaient nul discernement... ni aliments, ni onguents, ni boissons : faute de remèdes, on mourait.*

Prométhée déroba le feu à Zeus, allumant une torche à la roue du Soleil, et le transporta sur la Terre, caché dans une tige creuse. Il fut puni cruellement pour ce vol. Enchaîné sur le Caucase, il devait avoir pour l'éternité le foie dévoré par un aigle, fils de Typhon et d'Échidna ; ce foie renaissant toujours, le supplice aurait été sans fin si Héraclès, passant par-là, n'avait tué l'aigle d'une flèche et délivré le bienfaiteur de l'humanité.

● *Pandore, la première femme.* Il fallait aussi punir les hommes ; Zeus ordonna donc à Héphaïstos, le dieu forgeron, de fabriquer pour les humains un « funeste présent dont ils seront tous charmés, chérissant leur propre fléau », c'est-à-dire la femme. Ainsi fut créée Pandore (« celle qui a tous les dons »), belle, gracieuse, habile, mais dont le cœur était plein de mensonges et de la fourberie qu'y avait insufflée Hermès. C'est Héphaïstos qui se chargea de conduire Pandore chez les mortels ; il l'offrit à Épiméthée, le frère de Prométhée. Épiméthée, faible et peu rusé, oubliant le conseil de son frère de ne rien accepter de Zeus, reçut la belle Pandore avec enthousiasme. A peine la première femme fut-elle sur la Terre, qu'elle se précipita sur une *jarre* dont elle ôta le couvercle ; or ce récipient contenait des maux terribles : ils s'échappèrent et accablèrent l'humanité. Effrayée, Pandore referma la jarre, y laissant prisonnier un dernier être qui n'en put s'échapper : l'Espérance.

● *Le déluge.* Alors Zeus déchaîna sur la Terre un déluge qui devait noyer toute la création. Prométhée — encore lui — sauve du désastre son fils Deucalion et l'épouse de ce dernier, Pyrrha (fille de Pandore et d'Épiméthée). Il leur conseille de construire une arche, sur laquelle il vogue pendant neuf jours et neuf nuits ; ils abordent enfin en Thessalie et offrent un sacrifice à Zeus. Celui-ci, décidé, semble-t-il, à se réconcilier avec les humains, promet à Deucalion de réaliser le vœu de son choix. Deucalion demande la création d'une nouvelle race humaine. Zeus donne alors l'ordre suivant : que Deucalion et Pyrrha lancent derrière eux « les os de leur mère », c'est-à-dire les pierres de la Terre ; de ces pierres naîtront les hommes et les femmes de la nouvelle race humaine. En outre, Deucalion et Pyrrha engendrèrent directement des enfants considérés comme les ancêtres du peuple grec.

Conclusion.

On peut épiloguer sans fin sur ces mythes et ces légendes, et la première question qu'on se pose est : l'histoire des dieux de la Grèce n'est-elle pas l'histoire des premiers habitants du pays ? Nous avons d'abord au pouvoir le couple Ouranos-Gaia ; leur plus jeune fils, Cronos, détrône son père et règne à son tour sur la création avec sa femme Rhéa. Puis nous assistons à une seconde révolution, le plus jeune fils de Cronos, Zeus, prenant à son tour la place de son père. Notons que son règne ne va pas immédiatement s'imposer, et qu'il devra d'abord combattre diverses coalitions avant de devenir, définitivement, le roi des dieux. On a donc pensé que ces trois dynasties (les Ouranides, Cronos et Rhéa, Zeus et les Olympiens) représentaient trois religions ayant appartenu à trois peuples successifs, le dernier arrivé chassant l'autre. Ouranos, les Titans, etc., auraient donc été les dieux régnant avant l'arrivée des tribus aryennes. En fait, les choses ne sont pas si simples ; cette thèse est acceptable en ce qui concerne la légende de Zeus détrônant Cronos, mais la plupart des historiens la rejettent lorsqu'il s'agit d'expliquer le passage d'Ouranos à Cronos. De plus, il n'y a pas eu abandon complet des thèmes mythologiques précédant la religion olympienne ; la plupart des monstres qu'on retrouvera dans les récits ultérieurs sont issus, on l'a vu, des premières générations divines.

Il faut enfin souligner l'extraordinaire richesse du mythe de Prométhée ; Eschyle, dans sa tragédie *Prométhée enchaîné* (vers 470 av. J.-C.), développe le thème de la révolte humaine contre les dieux, et Platon, dans le *Protagoras*, a rappelé, en termes symboliques, combien était important ce passage de l'état sauvage à l'état civilisé que représente l'œuvre mythique de Prométhée :

> *L'espèce humaine restait dépourvue de tout... Dans cet embarras Prométhée survint pour jeter un coup d'œil sur la distribution* [il fournit à l'homme les arts et le feu].. *L'homme ayant donc quelque part aux avantages divins fut aussi le seul d'entre les animaux qui, à cause de son affinité avec les dieux, reconnut leur existence, conçut la pensée de leur dresser des autels et de leur ériger des statues...*

Les dieux de l'Olympe.

L'Olympe et les Olympiens.

Le triomphe de Zeus l'installe définitivement au pouvoir ; avec lui règnent les *Olympiens*, ainsi nommés parce que les Anciens situaient leurs demeures sur le sommet du mont Olympe qui se dresse entre la Thessalie et la Macédoine (par la suite, « l'Olympe » ne désigne plus que le séjour abstrait des dieux, sans référence au massif montagneux). Les divinités de l'Olympe se répartissent de la sorte :

● *Les douze « grands dieux »* (la liste en a varié au cours des âges et s'est fixée à l'époque romaine) :

Première génération (enfants de CRONOS et de RHÉA)	**Zeus, Hestia, Déméter, Héra.**
Deuxième génération (descendants de ZEUS)	**Aphrodite, Apollon, Artémis, Athéna, Héphaïstos, Arès, Hermès, Dionysos.**

(**Hadès** — dieu des Enfers — et **Poséidon** — dieu marin — sont aussi des enfants de **Cronos** et de **Rhéa**, mais leur domaine n'est pas l'Olympe.)

● *Divinités secondaires.* Notamment les enfants divins de Zeus : **Perséphone, Amphitrite, Hébé, Ilithye,** les ***Heures,*** les ***Muses,*** les ***Grâces,*** etc.

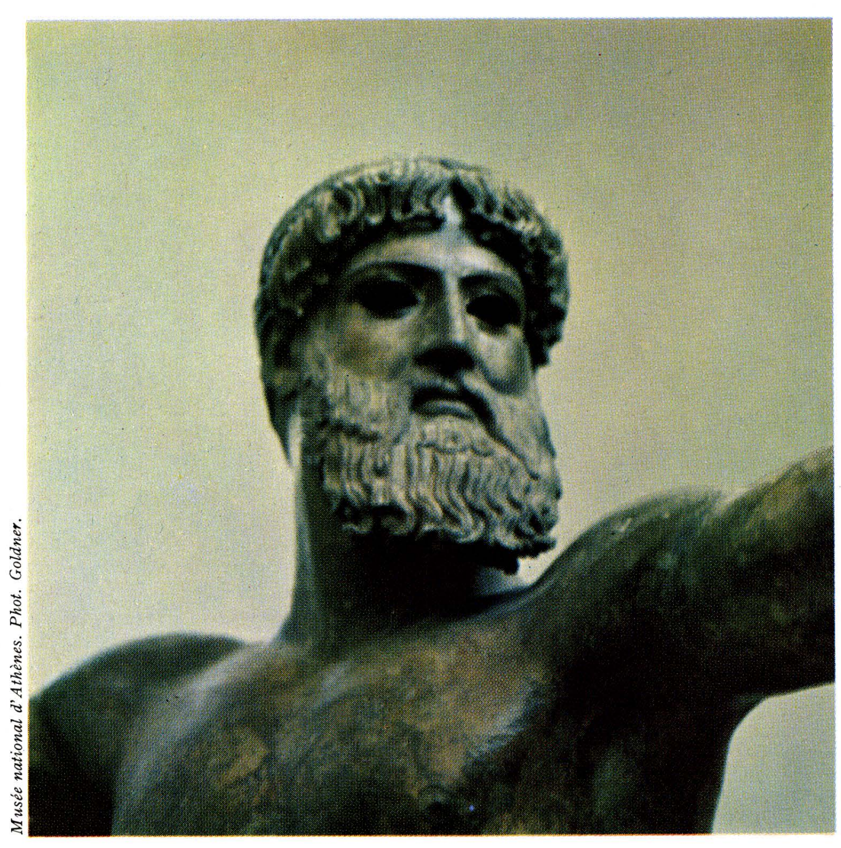
Les principales divinités de la mythologie grecque sont présentées avec les dieux romains correspondants dans le tableau n° 26 de l'*Annexe*.

Zeus.

Le plus puissant des dieux grecs, patron de la lumière et de la foudre, père des dieux et des hommes.

● *Naissance de Zeus.* On connaît déjà le subterfuge de Rhéa, présentant à Cronos une pierre emmaillotée à la place de Zeus nouveau-né. La tradition la plus courante place en Crète le lieu de naissance de Zeus, sur le mont Aegéon ou encore sur le mont Ida. Confié à des nymphes, il est nourri du lait de la chèvre Amalthée dont plus tard il utilisera la peau pour se faire une tunique au milieu de laquelle se trouvait la tête de la Gorgone Méduse (l'*égide*). Zeus aurait fait présent aux filles du roi de Crète d'une des cornes de la chèvre Amalthée : sur un simple souhait, elle se remplissait alors de toutes les richesses de la terre *(corne d'abondance)*. Pour éviter que les cris du nourrisson divin ne parvinssent jusqu'aux oreilles de Cronos, des démons mystérieux nommés les Curètes (Corybantes) étaient chargés de couvrir ces cris en entrechoquant leurs glaives et leurs boucliers. Enfin, c'est pour amuser l'enfant que les Cyclopes auraient forgé le tonnerre et les éclairs. Devenu grand, Zeus force son père à vomir les enfants qu'il avait englouti précédemment, le détrône et prend sa place à la tête des dieux de l'Olympe.

● *Les amours de Zeus.* Après avoir successivement épousé Mètis (la Prudence, fille de l'Océan) et Thémis (l'une des Titanides, voir p. 109), Zeus épouse sa sœur Héra dans le jardin des dieux où poussent des pommes d'or qui sont gardées par les « filles du couchant », les *Hespérides.* On représente Héra, patronne des épouses légitimes, sous l'aspect d'une femme jalouse, vindicative, s'irritant des infidélités de son époux, se vengeant sur les enfants illégitimes que Zeus sème à travers le monde. Car le roi des dieux est un « don Juan » incorrigible : déesses, nymphes, mortelles (et même mortels : par exemple le jeune Ganymède) succombent à ses charmes ou à ses ruses et il n'y a guère de contrée hellénique qui n'ait un fils de Zeus comme héros local. Pour fuir les colères et la jalousie d'Héra, Zeus se métamorphose fréquemment (en taureau, en cygne, en pluie d'or, etc.) ; voici une liste de ses principales conquêtes et de la progéniture qui en résulta :



Musée national d'Athènes. Phot. Goldner.

Poséidon, le dieu grec des mers. La statue fut retrouvée au fond de la Méditerranée par le plus grand des hasards. On s'interroge encore sur la signification du geste très ample des bras ; Poséidon brandissait-il ici son trident ou quelque autre arme de jet ? Les trous des orbites enserraient autrefois des yeux en pâte de verre, comme pour l'Aurige de Delphes et la plupart des statues de bronze de l'art grec.

Épouses ou maîtresses de Zeus	Progéniture
MÈTIS (épouse)	**Athéna** (voir tableau n° 26).
THÉMIS (épouse)	***Heures*** et ***Moires*** (voir ci-dessous).
DIONÉ	**Aphrodite** (voir tableau n° 26).
MNÉMOSYNE	Zeus aurait passé 9 nuits avec elle, et il en serait résulté les 9 ***Muses.***
EURYNOMÉ (fille de l'Océan)	Les ***Charites*** (les Trois ***Grâces***) ***:*** **Euphrosyné, Thalia, Aglaé.**
LÉTO (voir tableau généalogique n° 2)	**Apollon, Artémis** (Héra s'acharna particulièrement sur cette rivale, et elle retint dans l'Olympe **Ilithye,** déesse de l'enfantement, pour l'empêcher d'accoucher ; **Ilithye** parvint cependant à s'échapper et à rejoindre **Léto** dans l'île de Délos, où eut lieu la naissance d'**Apollon** et d'**Artémis**).
DÉMÉTER (fille de **Cronos** et de **Rhéa**)	**Perséphone** (pour arriver à ses fins, ZEUS, métamorphosé en taureau, aurait violé sa sœur **Déméter**).
HÉRA (l'épouse légitime de Zeus)	**Arès, Hébé, Ilithye** (et peut-être **Héphaïstos**).
NIOBÉ (ne pas confondre avec la fille de **Tantale**)	**Argos** et **Pélasgos.**
La nymphe CALLISTO (fille de Lycaon et compagne d'Artémis)	**Arcas** (**Callisto** avait fait vœu de chasteté, et **Artémis** la punit, excitée par **Héra;** métamorphosée en ourse par ZEUS, la nymphe tombe sous les flèches de la déesse).
ÉGINE (fille du fleuve **Asopos**)	**Éaque.**
ANTIOPÉ (sœur d'**Égine**)	Les deux jumeaux **Amphion** et **Zéthos.**
IO (fille du roi d'Argos **Inachos**)	**Épaphos** (**Io,** transformée en génisse blanche par ZEUS qui pensait ainsi la soustraire à la vengeance d'**Héra,** devint la victime d'un supplice infernal : condamnée à fuir devant les piqûres d'un taon, envoyé par la vindicative épouse ; elle finit par se réfugier en Égypte où elle donne naissance à **Épaphos**).
EUROPE	**Minos, Sarpédon, Rhadamante** (ZEUS séduit **Europe** par la ruse, en se présentant sous l'aspect d'un taureau dont la laine répandait une odeur de safran ; **Europe** caresse l'animal, s'assied sur son dos : alors, tel l'éclair, le taureau s'enfuit vers la mer, arrive dans l'île de Crète où les ***Heures*** avaient préparé la couche nuptiale).
DANAÉ	**Persée** (ZEUS serait parvenu jusqu'à elle, dans la prison d'airain où la tenait son père, en se transformant en pluie d'or).
LÉDA (épouse du roi spartiate **Tyndare** et mère de **Clytemnestre**)	**Hélène, Castor** et **Pollux** (pour la posséder, ZEUS s'était métamorphosé en cygne) ; v. tableau n° 26.
ÉLECTRE	**Dardanos, Iasion, Harmonie.**
MAIA (l'une des ***Pléiades,*** fille du Titan **Atlas**)	**Hermès.**
PLOUTO	**Tantale.**
SÉMÉLÉ	**Dionysos.**
TAYGÉTÉ	**Lacédaemon.**
ALCMÈNE (la dernière aventure de ZEUS, femme d'**Amphitryon**)	**Héraclès** (pour arriver à ses fins, ZEUS avait pris les traits d'**Amphitryon**).
GANYMÈDE (ce jeune homme, *le plus beau des mortels,* enlevé par un aigle divin, a été l'objet des amours homosexuelles de ZEUS ; transporté dans l'Olympe, il y servit d'échanson : c'est lui qui versait le nectar dans la coupe du roi des dieux).	

● *La puissance de Zeus.* Un poème orphique nous la présente de la sorte :

Zeus a été le premier ; Zeus est le dernier et le maître du tonnerre.
Zeus est la tête ; Zeus est le milieu ; c'est de Zeus que vient l'Univers.
Zeus est la base de la Terre et du Ciel aux astres brillants.
Zeus a été mâle, Zeus a été aussi une nymphe immortelle.
Zeus est le souffle de tout ; Zeus est la racine de la mer ; Zeus est le maître du monde tremblant sous la foudre qu'il lance.
Après avoir créé tous les êtres, il les met dans une lumière éblouissante qu'il tire de son cœur sacré accomplissant les choses les plus merveilleuses.

Cependant, ce pouvoir est limité par une force supérieure, celle de la Destinée *(Moira)* personnifiée par les *Trois Moires* (les *Parques* des Latins) : Clotho, Lachésis et Atropos, filles de Zeus et de Thémis. On les représentait sous la forme de fileuses dévidant un fil (symbole de la vie humaine) qu'elles coupent lorsqu'un mortel doit mourir ; Zeus lui-même ne peut rien contre leurs décisions.

● *Le culte de Zeus.* De nombreux sanctuaires étaient élevés dans le monde hellénique en l'honneur du roi des dieux ; nous les avons présentés dans le tableau nº 27 de l'*Annexe*.

Apollon.

● *Naissance.* Frère d'Artémis, fils de Zeus et de Léto, la malheureuse maîtresse du roi des dieux poursuivie par la vengeance d'Héra qui tentait de s'opposer à ce qu'elle puisse accoucher, Apollon est — avec Dionysos — l'un des dieux les plus honorés des Grecs. A sa naissance, Zeus lui donne une mitre d'or, une lyre (il est le dieu de la musique et de la poésie) et un char attelé à des cygnes. Une légende rapporte que les *Hyperboréens* (habitant au-delà du pays de Borée, le vent de l'extrême nord) l'attirent dans leur contrée ; par la suite, chaque année, le dieu se rendra en ce pays lointain au début de l'hiver (c'est l'*apodémia*, le départ) pour revenir à la belle saison (*épidémia*, le retour).

● *Lutte contre le serpent Pytho.* Le lieu terrestre d'Apollon est Delphes, sur le versant ouest du Parnasse ; il y avait là un monstre — le serpent *Pytho* — qui terrorisait les habitants (on disait aussi que Pytho avait été chargé par Héra de poursuivre Léto quand elle était enceinte d'Apollon et d'Artémis). Apollon tue le dragon de ses flèches et institue, pour commémorer cette prise de possession du sanctuaire, les *Jeux pythiques ;* c'est à l'occasion de cette victoire que fut chanté pour la première fois l'hymne sacré d'Apollon, le *Péan.* Mais, en tuant le serpent Pytho, Apollon s'était souillé ; pour se purifier, il s'exile dans la vallée de Tempé (entre les monts Olympe et Ossa) pendant huit ans ; il retourne ensuite à Delphes, couronné de lauriers.

● *Apollon, serviteur des hommes.* Par deux fois, Apollon dut se mettre au service des mortels, se dépouillant de sa pompe divine. C'est parce qu'il a comploté contre Zeus, avec Héra, Athéna et Poséidon, qu'il doit travailler comme « ouvrier » chez Laomédon, le roi de Troie (Poséidon construisant les murailles de la ville, Apollon gardant les troupeaux du roi). C'est aussi à cause d'un conflit avec son père qu'il doit, pendant un an, être le bouvier d'Admète, roi de Phères, en Thessalie. Ces deux légendes se compliquent d'épisodes annexes, mais très significatifs. Ainsi, Admète ayant épousé Alceste, la princesse qu'il aimait, grâce à l'appui secret d'Apollon, est condamné à mort par Artémis, irritée d'avoir été oubliée dans les sacrifices. Apollon parvient à enivrer les Moires qui acceptent de laisser Admète en vie à la condition qu'un de ses proches parents meure à sa place (la douce Alceste acceptera de se sacrifier et sera d'ailleurs sauvée par Héraclès).


Phot. Giraudon

Apollon. Bronze du Vᵉ siècle retrouvé à Piombino, en Étrurie, mais coulé dans un atelier péloponnésien.

● *La vie amoureuse d'Apollon.* Elle est paradoxale. Apollon est beau, intelligent et fort ; cependant les femmes se refusent presque toutes à lui. Alors que Zeus n'avait qu'à paraître pour conquérir, Apollon accumule les échecs, les scandales et les drames. Il est repoussé par les déesses (Hestia, puis sa sœur Artémis, qu'il aurait violée dans l'île de Délos) ; les nymphes le fuient plus qu'elles ne le convoitent, et les mortelles se dérobent. Voir les principales aventures du dieu au tableau ci-contre en dessous.

● *L'homosexualité d'Apollon.* Les amours « perverses » de ce dieu — qui ne choquaient pas les Grecs, pour qui l'homosexualité était plutôt une qualité qu'un défaut — ne sont pas plus heureuses que ses amours « normales ». Le jeune Leucate se suicide pour échapper au dieu, Kyparissos est métamorphosé en cyprès, sur les bords de l'Oronte, Hyakintos meurt dans un accident de jeux, tué par le rebond d'un disque ; il faudrait encore citer Kamos, Branchos, Atymnos, etc.

● *Le culte d'Apollon.* Apollon est bien plus proche des hommes que Zeus ; ses échecs amoureux, les légendes qui le concernent sont à ce sujet significatifs. Les épithètes qui lui étaient attribuées sont innombrables, car ses fonctions étaient multiples. Nous ne citerons que les principales :

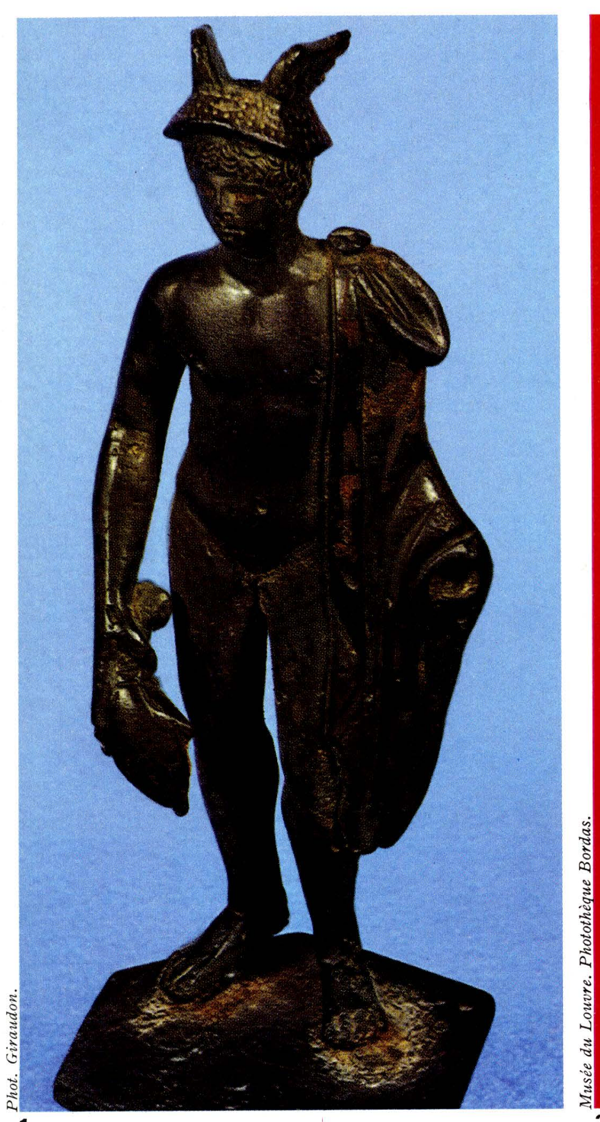
— Apollon est d'abord le dieu de la divination ; il tient de Zeus la connaissance des oracles et des destins. A peine né, il cherche le lieu où il rendra des oracles, et choisit le site de la fontaine Telphousa après sa victoire sur Pytho. Ainsi crée-t-il le sanctuaire de Delphes, qu'il peuple d'abord de marins crétois. La prêtresse de ce lieu sacré, la *Pythie*, est originellement une jeune fille vouée à la chasteté ; pour lire l'avenir, elle monte sur un tabouret à 3 pieds (un *trépied*) et, après s'être purifiée, une feuille de laurier dans la bouche, enivrée par les vapeurs telluriques du lieu, elle tombe en extase et profère des mots confus qui, interprétés par les prêtres, deviennent des prédictions officielles. C'est à Delphes que les cités grecques honoraient, dans une sorte de confédération religieuse (les *amphictionies*), le dieu Apollon.

— Apollon est aussi le dieu de la musique et de la poésie, inventeur de la lyre et de la flûte, rival du satyre Marsyas ; il est en outre le patron des religions orphiques (pour Orphée, Zagreus, voir p. 120) et son culte prend, à certains moments, un aspect plus philosophique que païen auquel est lié le thème d'Apollon bienfaiteur de l'humanité, dieu de l'agriculture et de l'élevage.

— *Remarque :* la fonction *solaire* d'Apollon n'est pas essentielle (le dieu du Soleil est le démon Hélios).

Femmes convoitées	Déroulement de l'aventure	Résultats
La muse CALLIOPE.	Séduite par APOLLON.	Un fils, **Ialémos,** symbole de la mort prématurée.
La nymphe DAPHNÉ.	Favorite d'**Artémis,** elle n'aime pas les hommes. Un mortel, **Leucippos,** amoureux d'elle, s'était déguisé en femme pour participer à ses jeux. APOLLON, jaloux, incite DAPHNÉ et ses compagnes à se baigner dans le Ladon ; obligé de se déshabiller, **Leucippos** trahit son sexe et il est tué à coups de lance et de javelot par les jeunes filles. APOLLON se précipite alors sur DAPHNÉ qui est transformée en laurier au moment même où il allait l'atteindre.	
Autres nymphes séduites : OKYROÉ, MÉLIA, KORYKIA.		
CASSANDRE (fille de **Priam**).	CASSANDRE promet de céder à APOLLON si celui-ci lui enseigne l'art de la divination ; le dieu y consent, mais alors CASSANDRE refuse de respecter sa promesse. APOLLON — feignant de se résigner — demande un simple baiser ; CASSANDRE ayant accepté, APOLLON en profite pour lui cracher dans la bouche, ce qui enlève à la jeune fille le pouvoir de persuader : elle prédira certes l'avenir, mais nul ne l'écoutera.	
CORONIS (fille du roi **Phlégyas**).	Séduite, enceinte, CORONIS est mariée par sa mère à **Ischys** qui la croit vierge. APOLLON, irrité et jaloux, tue **Ischys,** puis **Phlégyas** qui avait attaqué le temple de Delphes. CORONIS elle-même périt sur un bûcher.	APOLLON a retiré du sein de CORONIS, avant même qu'elle ne meure, l'enfant qu'elle portait. Ce nourrisson deviendra **Asklépios,** le dieu de la médecine (**Esculape** chez les Romains).
CRÉÜSE (fille du héros athénien **Érechtée**).	APOLLON avait coutume de la rencontrer dans une grotte de l'Acropole d'Athènes.	Un fils, **Ion,** ancêtre des Ioniens.
CYRÈNE (fille du roi **Hypseus**).	C'est une grande chasseresse, admirée d'Apollon, et enlevée par celui-ci sur son char.	Un fils, **Aristée,** éduqué par les **Muses** qui lui enseignent l'élevage et l'apiculture.
AKAKALLIS (fille du roi **Minos**).		Plusieurs enfants, dont **Naxos** et **Miletos** (fondateurs de Naxos et de Milet).
Autres mortelles : RHOIO, PSAMATHÉ, CHIONÉ, DRYOPS, THYRA, MANTO, THÉMISTO, etc.		

La vie amoureuse d'Apollon.


Phot. Giraudon.

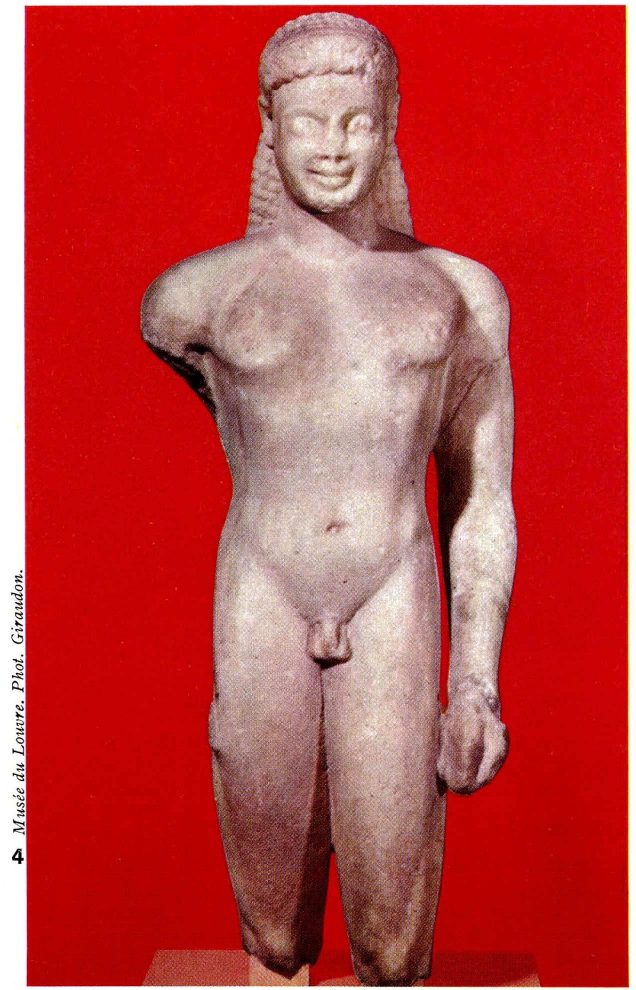
1


Musée du Louvre. Photothèque Bordas.

2

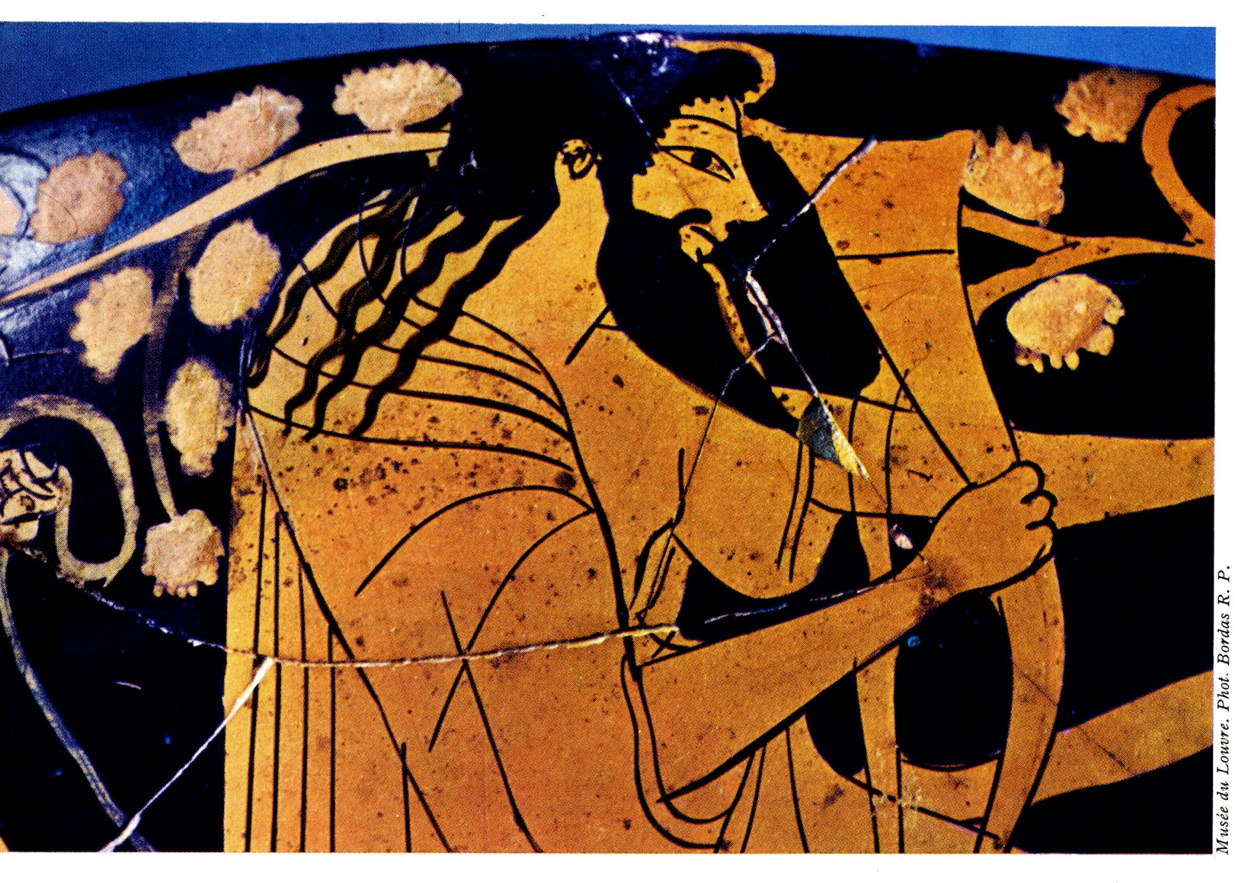

Musée de Palerme. Phot. Bordas R. P.

3


Musée du Louvre. Phot. Giraudon.

4

1. Le dieu Hermès, messager des dieux, portant un casque ailé, symbole de sa célérité. 2. Exemple de dieu composite : profil d'un biface représentant Jupiter-Amon. 3. Artémis, pour se venger du chasseur Actéon qui l'avait surprise au bain, le fit dévorer par ses propres chiens en lui donnant l'apparence d'un cerf. 4. Statue archaïsante, représentant Apollon, trouvée dans l'île de Paros.



Le culte de Dionysos : en haut, le dieu dans un décor végétal ; en bas, des ménades dansant entre un satyre et Dionysos.



Dionysos.

Ce dieu, extrêmement populaire en Grèce, appelé Bacchus chez les Romains, dieu de la vigne, du vin et de l'extase mystique, est le produit d'une synthèse gréco-asiatique ; les mythes qui le concernent comprennent, en raison de ses origines composites, un grand nombre de variantes.

● *Naissance.* Zeus était l'amant de la fille de Cadmos et d'Harmonie, Sémélé ; celle-ci, enceinte de six mois, lui demanda d'extérioriser sa puissance, mais elle ne put soutenir la vue des éclairs qui environnaient son amant et tomba foudroyée. Le roi des dieux extrait alors de son ventre le fœtus qu'elle portait et le coud dans sa cuisse d'où il le retire trois mois après : Dionysos était ainsi né de la *cuisse de Zeus.* Il est alors confié à Hermès qui charge le roi Athamas et sa femme Ino (sœur de Sémélé) d'élever Dionysos comme une fille afin de le soustraire aux recherches vindicatives d'Héra ; celle-ci découvre la supercherie et frappe de démence les parents nourriciers de l'enfant adultérin. Dionysos est alors pris en charge par des nymphes, dans le pays (inconnu) de Nysa, métamorphosé en chevreau.

● *Dionysos, dieu de la vigne.* De nombreuses légendes content comment Dionysos apprit aux humains l'art de cultiver la vigne ; cette éducation de l'humanité fut en fait une manière pour le dieu de remercier le roi d'Étolie, Œné, de lui avoir prêté sa femme. Mais Dionysos est aussi, selon de nombreux récits, refusé par les mortels. Ainsi son plus grand ennemi fut le roi thrace Lycourgos (Lycurgue) :

> *Le fils de Dryas lui-même, le puissant Lycourgos, ne vécut pas longtemps, lui qui luttait contre les dieux du Ciel. C'est lui qui, un jour que Dionysos se livrait à ses transports, poursuivit les nourrices du dieu sur la montagne sacrée de Nysa. Frappées par l'aiguillon de Lycourgos, le tueur d'hommes, les nymphes laissent tomber aussitôt les thyrses (bâtons terminés par une pomme de pin, entourés de lierre et de pampres, attributs de Dionysos et des membres de sa suite). Dionysos épouvanté se précipite dans les flots de la mer, et Thétis le reçoit tout tremblant dans son sein. Mais, après cela, les dieux bienheureux s'irritèrent contre lui, et le fils de Cronos le priva de la vue. Sa vie devait être de courte durée, car il était détesté de tous les dieux immortels (Iliade).*

Selon d'autres sources (Apollodore d'Athènes) la mort de Lycourgos aurait été indispensable, car Dionysos avait prédit que la terre ne reprendrait sa fertilité qu'à cette condition ; Lycourgos aurait été ainsi écartelé. Selon une légende voisine, le frère de Lycourgos, Butes, devenu roi des Thraces, fonde une colonie dans l'île de Naxos. Pour se procurer des femmes, il lance une expédition sur les côtes de Thessalie où l'on célébrait précisément les fêtes de Dionysos. Les guerriers de Butes enlèvent les Ménades, mais le dieu intervient, frappe de démence Butes qui se précipite dans un puits. Parmi les ennemis de Dionysos, on cite encore Penthée qui, scandalisé de voir les femmes de Thèbes participer aux fêtes orgiastiques en l'honneur du dieu, s'y était rendu en se cachant dans un buisson ; découvert par les Ménades, il est mis en pièces.

● *Expansion de la religion de Dionysos.* Le culte de Dionysos s'étend bien au-delà de Thèbes ou de Naxos (les deux patries traditionnelles du dieu du vin) ; les légendes nous le présentent en particulier conquérant le monde, tel Alexandre, voyageant en Asie et s'imposant aussi bien dans les Enfers qu'au Ciel. A Naxos a lieu l'enlèvement du dieu par des pirates tyrrhéniens qui ignoraient la personnalité de leur victime. Dionysos, se transformant en lion, met à mort le chef des pirates, tandis que les marins, bondissant dans la mer, sont tous métamorphosés en dauphins. Seul le pilote, qui avait reconnu le dieu, est sauvé. C'est aussi à Naxos que Dionysos épouse Ariane, la fille de Minos, qui lui donne plusieurs enfants, en particulier Œnopion, Évanthès, Staphylos et Céramos. La conquête de l'Asie est l'œuvre de Dionysos ; c'est lui qui le premier a conduit une expédition en Inde, après avoir jeté, toujours le premier, un pont sur l'Euphrate à l'aide d'un câble tissé de sarments de vigne et de rameaux de lierre.

● *Le cortège de Dionysos.* Ce dieu bruyant et turbulent est accompagné d'un cortège *(thiase)* qui comprend :

— Les nymphes qui l'avaient élevé à Nysa, les Ménades (Bacchantes) ; animées de l'esprit du dieu elles parcourent la campagne, en criant, chantant, dansant ; leur turbulence devient frénésie et délire, elles déchirent les animaux qu'elles dévorent tout crus et peuvent même massacrer des êtres humains (Orphée fut leur plus célèbre victime).

— Les satyres, avec leurs cornes, leur queue, leur allure de chèvre ou de bouc, sont des démons lascifs qui poursuivent les nymphes et les mortelles pour en abuser. Ils sont proches des *silènes* qui ressemblent davantage à des centaures (moitié homme, moitié cheval) ; l'un d'eux (nommé précisément Silène) est le précepteur et l'ami de Dionysos.

— Pan, fils de Zeus et de Callisto (d'autres traditions en font le fils d'Hermès) ; dieu musicien (inventeur de la *syrinx*), dieu danseur et — comme les satyres — dieu lascif, toujours gonflé de désirs, Pan est une figure mythologique tardive (son culte aurait été introduit à Athènes lors des guerres médiques).

● *Culte de Dionysos,* voir p.120.

Les héros.

De la légende à l'histoire.

Les légendes et les mythes relatifs aux dieux sont souvent contradictoires; il nous est pratiquement impossible de découvrir les origines de la religion grecque et de démêler l'écheveau complexe des influences et des emprunts. En revanche, les nombreux récits concernant les *héros*, hommes prodigieux dont les exploits rejoignent ceux des dieux, sont bien plus homogènes.

● *Les aventures des héros* comme Thésée, Jason, Héraclès, etc., sont des contes ou des romans bien organisés. Elles constituent des *cycles épiques*, semblables aux *Chansons de geste* du Moyen Age ou aux *Romans de la Table ronde*. Les deux grands poèmes homériques, l'*Iliade* et l'*Odyssée* (voir p. 95); sont déjà un assemblage cohérent de traditions plus anciennes; mais nous savons par les allusions des auteurs grecs et latins qu'il existait d'autres poèmes de ce genre comme la *Petite Iliade* de Leschès (VIIe siècle av. J.-C.). Les Latins étaient en possession de documents qui ont été perdus depuis, et ils s'en sont inspirés pour écrire — eux aussi — des poèmes épiques : la *Thébaïde* (consacrée à la querelle d'Étéocle et de Polynice, voir p. 118 et l'*Achilléide* (cycle d'Achille) de Stace (vers 45-vers 96 apr. J.-C.), les *Argonautiques* (cycle de Jason) par Valerius Flaccus (45-90 apr. J.-C. env.).

● *Les cycles héroïques* ont laissé des traces dans le sol; les archéologues ont fouillé les sites évoqués par l'*Iliade* et l'*Odyssée*, et ils ont partout retrouvé des vestiges remontant à l'*époque mycénienne* (voir ci-dessus, p. 95). Il est donc probable que les épopées sont une transposition romanesque de faits historiques, de même que la *Chanson de Roland* est le reflet — démesuré — d'événements qui ont réellement eu lieu. Derrière le merveilleux se laisse apercevoir, confusément, l'élément historique.

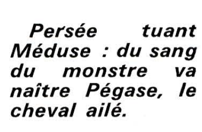
Il y a cependant un cycle qui fait exception, celui des aventures d'Héraclès (Hercule, chez les Romains); ces aventures sont un mélange de récits folkloriques et d'allusions religieuses qui ne sont pas toujours aisés à expliciter.

Thésée, le héros de l'Attique.

La légende de Thésée nous est connue par la *Vie de Thésée* de Plutarque, par les récits de Diodore de Sicile et les indications fournies par Apollodore d'Athènes. A travers le personnage mythologique nous voyons se profiler les premiers moments de l'histoire athénienne : pacification du pays, rivalité avec la Crète, premiers désordres intérieurs.

● *L'enfance et l'adolescence du héros*. Égée, roi légendaire d'Athènes, ne pouvant avoir d'enfant, était allé consulter l'oracle de Delphes qui lui avait répondu : « Ne délie pas la bouche qui fait saillie de l'outre à vin avant d'être parvenu au plus haut de la ville d'Athènes »; mais Égée ne comprit pas le sens de l'oracle et, retournant à sa ville, il s'arrêta à Trézène, chez le roi Pythée. Celui-ci découvrit la signification des paroles de la pythie et fit boire son hôte jusqu'à ce que l'ivresse s'emparât de lui et l'endormît. Il l'unit alors à sa fille Aethra qui — la même nuit — avait été possédée par Poséidon, le dieu de la mer. L'enfant qui devait naître de cette union était Thésée, qui pouvait donc se dire fils de dieu (voir tableau généalogique no 4).

L'enfance de Thésée se passa à Trézène. Quand il eut atteint l'âge d'homme, sa mère lui révéla le nom de son père et elle le conduisit jusqu'à un rocher sous lequel Égée — 16 ans plus tôt — avait caché son épée et ses sandales; Thésée souleva la lourde pierre, s'empara de l'arme paternelle et partit pour Athènes, massacrant en chemin les brigands et les monstres qui hantaient l'isthme de Corinthe : Périphétès, qui assommait les voyageurs avec une massue de bronze; le géant Sinis; la truie sauvage de Crommyon; le Corinthien Sciron qui précipitait ses victimes à la mer et les faisait dévorer par une tortue géante; le lutteur Cercyon qu'il écrasa en le projetant violemment sur le sol grâce à une prise subtile; et enfin le brigand Damastès surnommé Procustre (ou Procuste), qui avait une manière bien à lui de supplicier les passants qu'il capturait : il possédait deux lits — un grand sur lequel il étendait les prisonniers de petite taille, et un petit pour ceux qui étaient grands; ensuite il ajustait la victime à son lit, coupant les pieds de ceux qui étaient trop grands et étirant ceux qui étaient trop petits.



Persée tuant Méduse : du sang du monstre va naître Pégase, le cheval ailé.



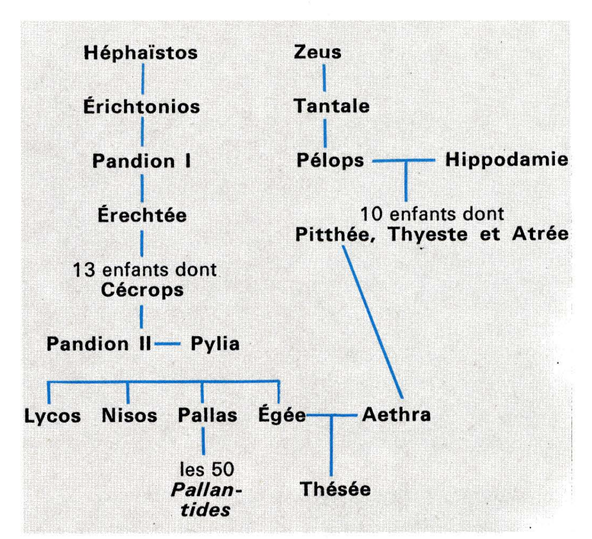


Tableau généalogique no 4 : Thésée descend de Tantale et de Zeus par sa mère, d'Héphaïstos et de la dynastie légendaire des rois d'Athènes par son père.

● *Thésée et la magicienne Médée*. Précédé de sa réputation de justicier, le héros parvient à Athènes, alors que son père, Égée, était entre les mains de la magicienne Médée (elle lui avait promis de le guérir de sa stérilité). Cette femme tenta de se débarrasser de Thésée en persuadant Égée de l'empoisonner; mais le roi d'Athènes reconnut son fils à son épée (celle qu'il avait lui-même placée autrefois sous le rocher à Trézène) et exila la sorcière (autre version : Médée envoie Thésée combattre le taureau qui ravageait la plaine de Marathon; le héros, après avoir capturé le monstre, tire son épée pour le consacrer à Apollon et c'est alors qu'il est reconnu par son père).

A Athènes, Thésée eut aussi à combattre ses cousins (les Pallantides), fils du frère de son père (Pallas), qui — au nombre de cinquante — convoitaient le trône. Après cette guerre civile, Thésée devint le seul prétendant au titre de roi de l'Attique.

● *Thésée et le Minotaure*. En ce temps-là, le roi de Crète, Minos, opprimait Athènes; pour se venger de la mort d'un de ses fils (Androgée), il exigeait que tous les neuf ans l'Attique lui livrât sept jeunes gens et sept jeunes filles, qui étaient ensuite dévorés par le *Minotaure*. Ce monstre, à moitié homme à moitié taureau, était le fruit des amours de Pasiphaé, femme de Minos, avec un taureau furieux (cette passion bestiale était un châtiment infligé par Aphrodite à la reine crétoise qui méprisait son culte; pour l'assouvir, Pasiphaé avait fait construire par l'architecte Dédale un simulacre de génisse dans lequel elle s'était glissée : le taureau, mystifié, s'accoupla ainsi à la reine).

Lorsque vint le temps du tribut, Thésée décida de se rendre en Crète avec les jeunes Athéniens; le navire partit, voilé de noir, mais il avait été convenu que — si l'expédition réussissait — le retour se ferait avec des voiles blanches. En Crète, Thésée fut d'abord enfermé dans le *Labyrinthe*, palais du Minotaure. Ariane, fille de Minos, tombe amoureuse du héros dès qu'elle l'aperçoit, et lui donne une pelote de fil, afin qu'il retrouve son chemin dans le Labyrinthe; en échange elle lui demande de l'épouser et de l'emmener à Athènes. Thésée, grâce à l'aide de la jeune fille, peut ainsi se retrouver dans les couloirs du palais; après avoir assommé le Minotaure, il coule les navires crétois et s'embarque avec les Athéniens et Ariane, sur son propre navire. Au cours d'une escale à Naxos, il abandonnera Ariane, peut-être sur l'ordre de Dionysos (voir ci-dessus, p. 112). Attristé par cette perte, il oublia de hisser les voiles blanches; le roi Égée, guettant du haut de l'Acropole, vit les voiles noires et crut que son fils avait péri dans l'aventure : de désespoir il se jeta dans la mer qui — depuis — porte son nom (la mer Égée).

● *Thésée roi d'Athènes*. Le premier acte de Thésée, devenu roi par la mort de son père, fut de grouper tous les villages de l'Attique en un seul état (*synœcisme*, voir p. 105); il organisa politiquement la cité athénienne et fonda les *jeux Isthmiques*, en l'honneur de Poséidon (ces jeux sont le pendant des jeux Olympiques fondés par Héraclès en l'honneur de Zeus).

Il mène alors deux grandes guerres : l'une contre Thèbes (voir ci-dessous, p. 118), l'autre contre les Amazones, peuple de femmes descendant du dieu Arès et qui se gouvernaient sans le secours des hommes, réduits chez elles, au rang d'esclaves. Les Amazones s'unissaient parfois à des étrangers, mais elles tuaient tous les nouveau-nés mâles; aux filles, elles coupaient, dès leur naissance, un sein pour qu'elles ne soient pas gênées dans le maniement de l'arc (en grec *a-masôn* signifie « privé de sein »). Thésée avait donc enlevé une Amazone, Antiopé, et lui avait fait un enfant (Hippolyte); puis — en héros inconstant qu'il était — il avait abandonné la jeune guerrière pour épouser Phèdre, sœur d'Ariane (laquelle était entre-temps devenue l'épouse de Dionysos). Bien entendu les Amazones avaient organisé une expédition de représailles en Attique (pour délivrer Antiopé, selon certaines versions, pour la venger de la trahison de Thésée, selon d'autres); après quelques succès passagers, les farouches guerrières étaient vaincues par Thésée au pied de l'Acropole.

Le mariage de Thésée avec Phèdre a eu des conséquences tragiques. La reine était en effet amoureuse du jeune Hippolyte, fils de Thésée et d'Antiopé; comme le jeune homme avait repoussé ses avances, elle se vengea en le calomniant auprès de Thésée, l'accusant d'avoir tenté de la violer. Thésée demanda à Poséidon de faire périr Hippolyte, vœu qui fut exaucé; Phèdre, prise de remords, se pendit. Cet épisode a été immortalisé par Euripide et Racine.

● *Thésée aux Enfers*. Thésée avait un compagnon d'aventures : le Thessalien Pirithoos. Les deux héros avaient décidé de conquérir deux nouvelles femmes, Hélène et Perséphone. L'enlèvement d'Hélène eut lieu à Sparte; un tirage au sort en fit la proie de

Thésée, mais, comme elle n'était pas encore nubile, celui-ci la confia à sa mère Aethra. Ensuite il partit avec Pirithoos, pour enlever Perséphone dans la demeure souterraine qui était la sienne; accueillis aux Enfers par Hadès ils y furent retenus prisonniers. Seul Thésée put s'échapper, délivré par Héraclès; Pirithoos restant rivé, pour l'éternité, à la *Chaise de l'Oubli*.

De retour à Athènes, Thésée dut faire face à de nombreux troubles intérieurs et ne put reconquérir complètement son trône; il périt lors d'une promenade en montagne dans l'île de Scyros, précipité du haut d'un rocher par le roi de Scyros, Lycomède.

Héraclès.

Héraclès est le héros le plus fameux de la mythologie grecque; de même que Thésée était le patron de l'Attique, incarnation de la sagesse et de la séduction, Héraclès est celui des Doriens, réputés pour leur violence et leur brutalité.

● *Enfance d'Héraclès.* Héraclès est le fils d'Alcmène et d'Amphitryon; en fait, son véritable père est Zeus qui avait pris l'aspect d'Amphitryon, pour passer avec la femme de celui-ci une nuit qu'il avait fait durer soixante-douze heures (la même nuit, le véritable Amphitryon, revenu d'une expédition guerrière, engendra Iphiclès, frère jumeau d'Héraclès).

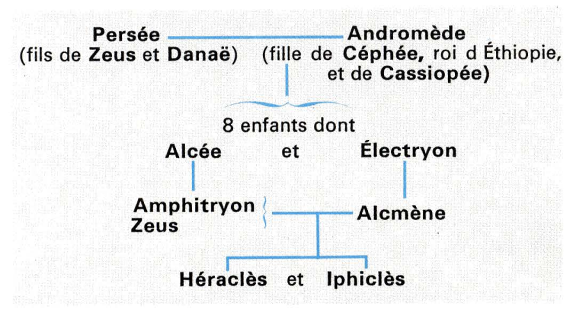


Tableau généalogique n° 5 : Héraclès descendait de Persée à la fois par son père et par sa mère.

Maudit par Héra, l'épouse de Zeus, il aurait cependant pu sucer le sein de celle-ci grâce à une ruse d'Hermès, ce qui devait lui conférer, plus tard, l'immortalité. Dès son enfance il fait preuve d'une vigueur exceptionnelle, étouffant dans ses bras, à l'âge de huit mois, deux énormes serpents envoyés par Héra pour le tuer. Il a comme maîtres le musicien Linos (qu'il tue d'un coup de tabouret dans un accès de colère), le Crétois Rhadamante, qui lui enseigne le tir à l'arc, et le musicien Eumolpos.

● *Premiers exploits.* A 18 ans, il tue le lion de Cithéron qui dévastait les troupeaux du roi Thespios. Cet exploit lui demande cinquante jours, le héros venant dormir chaque soir au palais de Thespios. Celui-ci glissait toutes les nuits une de ses cinquante filles, les Thespiades, dans le lit d'Héraclès qui, fatigué par sa lutte, ne se rendait pas compte de cette série de substitutions. Le héros procrée ainsi cinquante fils (un par nuit). Après sa victoire, il retourne à Thèbes, combat victorieusement le roi Erginos d'Orchomène (en Béotie) qui réclamait un tribut aux Thébains et épouse Mégara, fille de Créon, roi de Thèbes (il jettera dans le feu les enfants que celle-ci lui donnera, lors d'une crise de folie suscitée par Héra).

● *Les douze travaux d'Héraclès.* Héraclès avait un cousin nommé Eurysthée qui régnait en Argolide, à Mycènes, Tyrinthe et Midée (ce pouvoir aurait dû appartenir à Héraclès, en vertu d'une promesse de Zeus, mais Héra avait pu en faire bénéficier Eurysthée). La pythie de Delphes, consultée par Héraclès après le meurtre des enfants de Mégara, lui impose, à titre d'expiation, de se mettre au service de son cousin pendant douze ans. Apollon aurait même promis à Héraclès l'immortalité (à laquelle il avait droit puisqu'il avait été allaité par Héra) s'il réussissait les épreuves connues sous le nom des *douze travaux d'Héraclès* que nous présentons au tableau n° 28 de l'*Annexe*.

● *Autres exploits d'Héraclès.* Le héros entreprit aussi de nombreuses expéditions victorieuses, punissant des rois parjures, aidant les Olympiens à se défendre contre les Géants, etc. Parmi ses luttes les plus célèbres citons : la conquête de la ville de Troie, dont il tue le roi Laomédon, la guerre contre le roi de Pylos (Nélée) et contre Sparte, l'extermination des Centaures (êtres monstrueux à moitié hommes, à moitié chevaux), le combat contre le géant Antée, fils de la Terre, qu'il étouffe dans ses bras puissants, la délivrance de Prométhée de son rocher caucasien, etc.

● *Vie amoureuse.* Héraclès — comme Thésée — est un véritable coureur de jupons; il est le père de 70 enfants (les *Héraclides* au sens général) : les 50 fils des 50 filles de Thespios et 20 autres fils qu'il eut de ses épouses ou concubines : Mégara (3 fils), Astyoché (1 fils), Parthénopé (1 fils), Épiscaté (1 fils), Chalciopé (1 fils), Augé (1 fils), Déjanire (5 fils : Hyllos, Ctésippos, Glénos, Onitès et Macaria, qui colonisèrent le Péloponnèse), Omphale (2 fils), Astydamie (1 fils), Autonoé (1 fils), Hébé (2 fils) et Méda (1 fils).

Deux femmes ont joué un rôle important dans sa vie : Omphale et Déjanire. Omphale, reine de Lydie, qui l'acheta comme esclave (encore un thème expiatoire : Héraclès devait se purifier du meurtre d'Iphitos, fils du roi Eurytos), devint amoureuse de lui et lui apprit à filer : elle revêtait la peau du lion de Némée et brandissait la massue du héros, tandis que celui-ci, habillé en femme, filait du lin à ses pieds. Déjanire, sœur de l'Étolien Méléagre, avait été promise par celui-ci à Héraclès lors de son expédition aux Enfers; elle était convoitée par le centaure Nessos (Nessus) qui avait tenté de la violer au cours de la traversée d'un fleuve. Héraclès avait, évidemment, tué Nessos; au moment de mourir celui-ci dit à Déjanire de recueillir son sang et de le conserver pour l'utiliser comme philtre d'amour si un jour Héraclès s'éloignait d'elle. Or, après sa guerre contre Eurytos, Héraclès avait pris la fille de ce roi, Iolé, comme concubine et Déjanire lui envoya une tunique neuve, trempée dans le sang du centaure Nessos. A peine Héraclès avait-il passé ce vêtement qu'il se sentit d'atroces brûlures sur tout le corps; la tunique collant à sa peau, il ne pouvait même pas l'ôter sans s'arracher des lambeaux de chair. Le héros, ramené dans cet état pitoyable à Trachis, où était Déjanire, monta alors sur un bûcher que son compagnon Philoctète accepta d'allumer (il reçut, en récompense, l'arc et les flèches du héros). Lorsque les flammes s'élevèrent de toute part, eut lieu l'apothéose d'Héraclès, enlevé au ciel sur une nuée.

Définitivement purifié de toutes ses fautes, Héraclès



Photothèque Bordas.

1



Musée du Louvre. Phot. Bordas R.P.

2



Musée du Louvre. Photothèque Bordas.

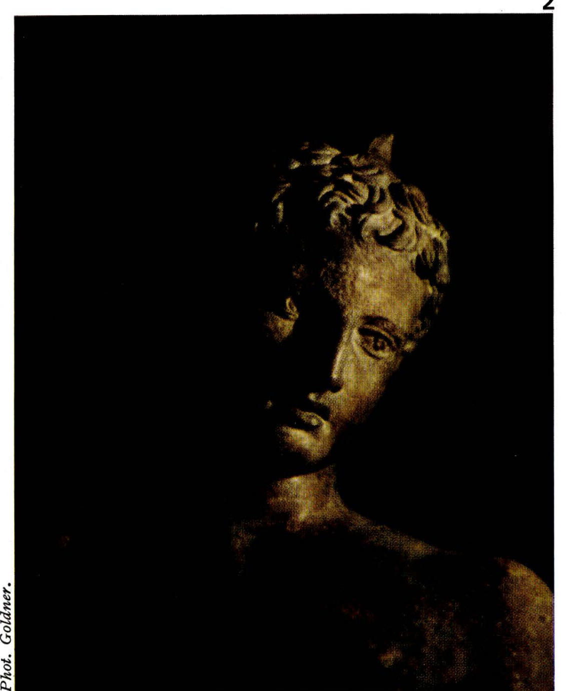
3

Héraclès porte la peau du lion de Némée sur son dos, et la fameuse massue. 1. Il terrasse le monstre Géryon, qui avait trois têtes, six bras et six jambes. 2. Avec l'aide d'Athéna, il va enchaîner Cerbère, le gardien des Enfers, chien à triple tête et à la queue armée d'un dard de scorpion. 3. C'est encore Athéna qui l'accueille ici, dans l'Olympe; son buste est recouvert de l'égide, peau de chèvre dont les poils se terminent par des têtes de serpents.

Phot. Giraudon.

1

2



Phot. Goldner.

3



Phot. Giraudon.

1. Apollon et Héraclès combattant pour la possession du trépied de la pythie de Delphes. 2. Effigie du dieu Hermès, en bronze. 3. Thésée tuant le Minotaure, qui dévorait le tribut de jeunes gens et de jeunes filles que les Athéniens lui devaient. Ariane, à gauche, dévide le fil qui devait permettre au héros de retrouver son chemin hors du labyrinthe.



Musée du Louvre. Photothèque Bordas.

Cadmos, héros légendaire, tue le dragon : il fondera la ville de Thèbes sur l'emplacement du combat ; l'acropole de cette ville sera la Cadmée.

est alors accueilli parmi les immortels ; il se réconcilie avec Héra et épouse la déesse de la jeunesse (Hébé).

Jason et le cycle des Argonautes.

● *L'expédition des Argonautes.* Jason est un héros thessalien, fils du roi d'Iolcos, Éson, et de la reine Alcimédé. Élevé par le centaure Chiron qui lui avait appris l'art de guérir, tandis que son père était écarté du trône au profit de l'usurpateur Pélias, Jason revint à Iolcos vêtu d'une peau de panthère, avec le pied gauche nu. Pélias, à qui un oracle avait recommandé de se méfier de « l'homme qui n'aurait qu'une chaussure », décida d'éloigner ce prétendant dangereux en l'envoyant chercher la toison d'un bélier divin qui avait autrefois transporté Phrixos (fils d'un roi de Béotie) dans les airs. Ce bélier avait été sacrifié à Zeus et sa toison en laine d'or était gardée par un dragon dans une forêt de Colchide (région du Caucase) appartenant au roi Aetès.

Aidé par Argos, fils de Phrixos, Jason construit donc un navire baptisé *Argo (le Rapide)* et s'embarque avec une cinquantaine de compagnons, les *Argonautes,* dont la liste varie d'ailleurs selon les auteurs. Ceux qui ont joué un rôle important dans l'aventure sont surtout : le musicien Orphée (voir p. 120), Castor et Pollux, Idas « le plus vaillant de tous les hommes », et Lyncée, frère d'Idas, dont le regard atteignait les fonds marins (d'où l'expression : « œil de lynx »).

Nous avons résumé l'expédition maritime des Argonautes sur la carte de la page ci-contre.

Arrivé enfin en Colchide, Jason séduit la fille du roi Aetès, Médée, qui lui donne un baume d'invulnérabilité au fer et au feu. Ainsi protégé, il peut sortir victorieux des épreuves exigées du roi (imposer le joug à deux taureaux sauvages soufflant du feu par leurs naseaux, labourer un champ et y semer les dents du dragon gardien de la forêt sacrée) ; puis il s'empare de la *toison d'or* et s'enfuit avec Médée sur l'*Argo.*

Le retour, dont les principales étapes ont été indiquées sur la carte ci-dessus, voit la purification du héros par la magicienne Circé, fille du Soleil et tante de Médée. Après de nombreuses péripéties, sources de bien des légendes locales, les Argonautes reviennent à Iolcos avec la toison d'or. Le navire *Argo* fut consacré à Poséidon.

Les héros du cycle thébain.

● *La légende de Cadmos.* Nous connaissons déjà la légende d'Europe, enlevée par Zeus sur une plage de Tyr et transportée à Gortyne, en Crète (voir ci-dessus, p. 111). Son père, Agénor, la fit rechercher par ses fils ; l'un d'eux, Cadmos, fut amené à interroger l'oracle de Delphes qui lui dit :

> *Cesse tes recherches, suis à la trace une vache portant le signe de la lune (un croissant blanc) jusqu'à ce qu'elle tombe d'épuisement et, en cet endroit, fonde une ville.*

Telle aurait été l'origine de Thèbes. Avant de bâtir sa cité, Cadmos dut tuer un dragon gardant la source d'Arès ; il en sema les dents dans le sol et il en sortit des guerriers qui s'entretuèrent, à l'exception de cinq d'entre eux (les *Spartoi* : « les hommes semés »). Avec leur aide, Cadmos bâtit la citadelle thébaine.

● *Œdipe.* C'est un arrière arrière-petit-fils de Cadmos (voir tableau généalogique n° 6) ; son père Laïos, inventeur de l'homosexualité, avait été maudit par Pélops ; un oracle lui avait prédit qu'il serait tué par son fils et que celui-ci épouserait sa propre mère. C'est pourquoi, lorsque Œdipe naquit de son union avec Jocaste, il décida de l'exposer dans la montagne et de le laisser périr. Mais le nouveau-né, recueilli par des bergers, fut élevé par le roi de Corinthe. L'origine de son nom (*Œdipe* : « celui qui a les pieds enflés ») vient de ce qu'il portait une blessure aux chevilles. Œdipe grandit à la cour du roi Polybos et, à l'âge d'homme, part interroger l'oracle de Delphes sur ses origines ; en chemin il rencontre le roi Laïos, se prend de querelle avec lui et le tue, ignorant qu'il s'agit de son père : la première partie de la prédiction s'était accomplie.

Sur la route de Thèbes, Œdipe rencontre un monstre, mi-lion mi-femme, le *Sphinx,* qui posait des énigmes aux passants et dévorait ceux qui n'en découvraient pas le sens. Les deux plus célèbres énigmes résolues par Œdipe sont les suivantes :

— Qui est-ce qui marche tantôt à deux pattes, tantôt à trois pattes, tantôt à quatre pattes et qui est le plus faible quand il a le plus de pattes ? (réponse : L'homme, qui se traîne à quatre pattes dans son enfance, marche sur ses deux jambes à l'âge viril et s'aide d'un bâton dans sa vieillesse).

— Deux sœurs s'engendrent mutuellement, qui sont-elles ? (réponse : Le Jour — qui était féminin en grec — et la Nuit).

Œdipe ayant trouvé les réponses aux énigmes, le Sphinx, de dépit, se jette de son rocher et meurt. Le héros est fêté par les Thébains qui le marient à Jocaste, veuve de Laïos, et ainsi se réalise la seconde partie de la prédiction.

Mais le secret des origines du nouveau roi fut découvert ; ses chevilles enflées le firent reconnaître et, de désespoir, Œdipe se creva les yeux, tandis que Jocaste se pendit. Le héros s'enfuit en Attique, à Colone, accompagné de sa fille Antigone ; il y finit ses jours sous la protection de Thésée.

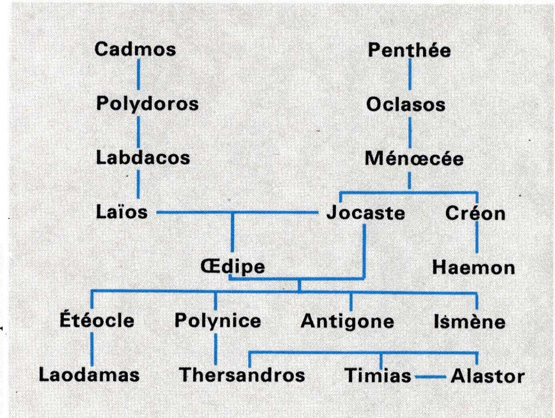


Tableau généalogique n° 6 : La famille d'Œdipe.

Les Sept contre Thèbes ; la légende d'Antigone. Œdipe avait laissé le pouvoir à ses deux fils, Étéocle et Polynice ; ce dernier, chassé par son frère, se réfugia à Argos chez le roi Adraste et réunit une armée pour reconquérir sa cité. Telle est l'origine de l'expédition des *Sept Chefs contre Thèbes.* Les Sept Chefs étaient : Polynice, Adraste, Tydée, Amphiaraos, Capanée, Hippomédon et Parthénopaeos ; leur expédition — marquée au passage par la création des *jeux Néméens* — se solda par un échec ; seul Adraste survécut. Créon, frère de Jocaste, fit rendre les honneurs funèbres à son neveu Étéocle, mais laissa sans sépulture le cadavre de Polynice.

Ce fut là l'origine du destin tragique d'Antigone : celle-ci fit le geste rituel de répandre de la poussière sur le cadavre de son frère. Elle fut, pour cela, enfermée vivante dans le tombeau de la famille de Labdacos (son arrière-grand-père) et elle s'y pendit. Haémon, fils de Créon, qui l'aimait, se donna la mort sur son cadavre.

Les descendants des *Sept Chefs* reprirent la guerre contre Thèbes (expédition des Épigones) et finirent par détruire la cité de Créon.

Les Atrides.

Comme on le voit, les familles mythologiques sont le théâtre de conflits sanglants, voulus par le destin : les héros grecs sont, en général, des hércs malheureux. C'est dans la famille des Atrides que vont s'accumuler les tragédies les plus atroces de la mythologie, celles qui inspirèrent et inspirent encore les poètes.

● *L'arbre généalogique des Atrides* est indiqué sur la page ci-contre.

● *A l'origine des drames atrides,* il y a la malédiction de Pélops contre ses fils Atrée et Thyeste qui avaient assassiné — incités par leur mère Hippodamie — leur demi-frère Chrysippos, fils adultérin de Pélops et de la nymphe Axioché. Atrée et Thyeste se réfugient donc chez le roi de Mycènes, Sthénélos ; à la mort du fils de ce dernier, les Mycéniens décident de choisir comme roi l'un des deux fils de Pélops, et Thyeste propose que soit élu celui qui pourrait produire aux yeux du peuple la toison d'or d'un agneau. Théoriquement, cette toison appartenait à Atrée qui la tenait cachée dans un coffre ; en fait, aidé par la femme d'Atrée, Aéropé, dont il était l'amant, Thyeste l'avait dérobée : ce fut donc lui que les Mycéniens acclamèrent comme roi. Mais Zeus intervint alors ; par l'intermédiaire d'Hermès il suggéra à Thyeste de jouer sa royauté sur un pari : si le Soleil renversait sa course, il devrait céder son pouvoir à Atrée. Thyeste accepta et, le soir même, perdit sa couronne, le Soleil s'étant couché à l'est.

La vengeance d'Atrée fut horrible. Il mit à mort les trois enfants de Thyeste, découpa leur cadavre et en fit un ragoût qu'il offrit à son frère ; à la fin du repas, il

Les voyages de Jason.

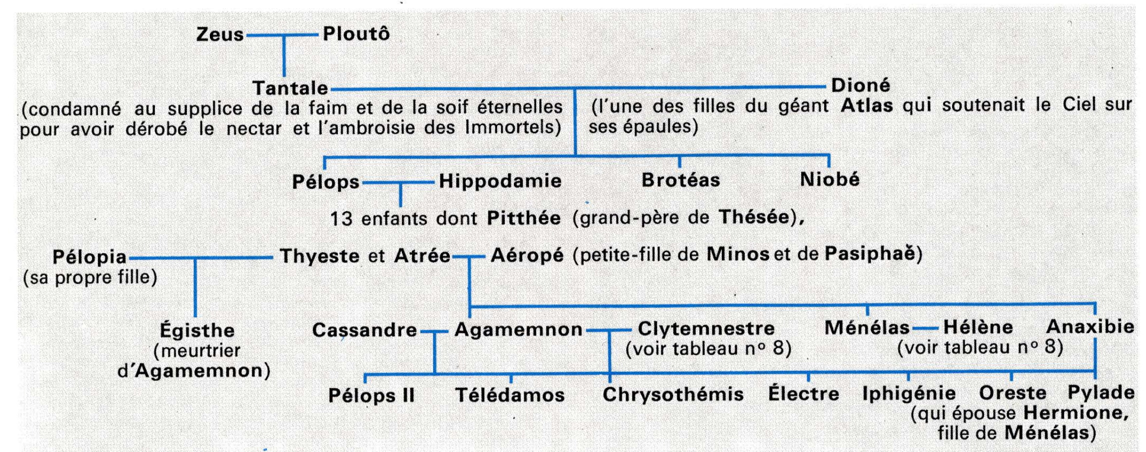


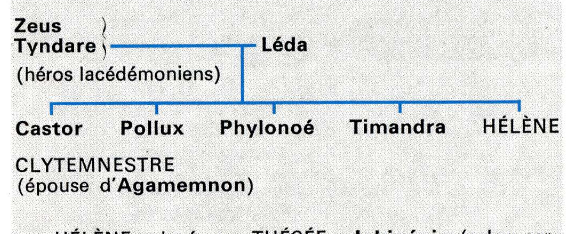
Tableau généalogique n° 7 : l'arbre généalogique des Atrides.

exhiba les têtes des trois victimes. Thyeste s'enfuit à Sicyone; sur les conseils d'un oracle, il viole à la faveur de l'obscurité sa fille Pélopia et lui fait un enfant, Égisthe, que nous retrouverons bientôt. Pélopia, épouse ensuite Atrée qui éleva le petit Égisthe, ignorant qu'il s'agissait du fils de son propre frère; il l'envoya même à Sicyone, avec l'ordre de tuer Thyeste. Mais Égisthe découvrant à temps que c'était son véritable père qu'il avait mission de tuer, n'accomplit pas le parricide et retourna à Mycènes où il fit périr Atrée, son père adoptif.

● *Les Atrides* sont, à proprement parler, les deux fils d'Atrée; Agamemnon et Ménélas. Agamemnon, l'aîné, se lança d'abord à la poursuite des descendants de Thyeste, pour continuer la *vendetta;* il tue d'abord Tantale, frère de Pélopia (ne pas confondre avec le fils de Zeus soumis à un supplice célèbre), et épouse la femme de celui-ci, Clytemnestre, fille de Léda et de Tyndare. Ménélas épouse Hélène, autre fille de Léda mais dont le père était Zeus lui-même (voir p. 111). La plus belle des mortelles est enlevée ensuite par le berger Pâris, fils de Priam, roi de Troie. Ce rapt est à l'origine de la guerre de Troie (voir p. 96).

Après la victoire des Achéens sur les Troyens, les querelles de famille des Atrides recommencent : Clytemnestre, devenue la maîtresse d'Égisthe, fait assassiner Agamemnon. Oreste, son fils, venge Agamemnon en tuant la reine infidèle et son époux assassin, mais, poursuivi par les Érinnyes (voir p. 109), il est condamné à errer par toute la Grèce, jusqu'à ce que, finalement, il soit acquitté par le tribunal de l'Attique, présidé par Athéna. Oreste, après avoir retrouvé sa sœur Électre, finira ses jours comme roi d'Argos : il est le symbole de la paix revenue.

L'analyse de l'*Iliade*, qui conte la guerre de Troie, et de l'*Odyssée* (retour d'Ulysse à Ithaque) fait l'objet du tableau n° 29 de l'*Annexe*.



HÉLÈNE enlevée par THÉSÉE : **Iphigénie** (selon certaines traditions).

HÉLÈNE épouse de MÉNÉLAS : **Hermione,** épouse de **Néoptolème** dit **Pyrrhos** *(le Roux),* fils d'**Achille** tué par **Oreste** après la guerre de Troie, à Delphes; puis épouse d'**Oreste.**

HÉLÈNE maîtresse de PÂRIS : quatre fils (**Bounicos, Corythos, Aganos, Idacos**) et une fille (**Héléna**).

HÉLÈNE maîtresse d'ACHILLE : **Euphorion.**

HÉLÈNE épouse du Troyen DÉIPHOBE (après la mort de PARIS) : union stérile.

HÉLÈNE retournée à **Ménélas** (?) : **Nicostratos.**

Tableau généalogique n° 8 : Les origines d'Hélène et de Clytemnestre; la descendance d'Hélène.



Corè de l'Acropole d'Athènes. Le temple archaïque à Athéna qui précéda le Parthénon était entouré de statues votives sculptées dans l'attitude de l'offrande. Parmi les « Corè » (jeune fille) ainsi réunies autour de la déesse, celle-ci est une des plus belles réussites de la sculpture athénienne pré-classique.

La vie religieuse en Grèce.

Les sanctuaires et les fêtes religieuses.

La vie religieuse — souvent confondue avec la vie nationale — s'exprime d'abord par le culte des divinités en des lieux sacrés, des sanctuaires, dont les plus importants sont indiqués sur la carte ci-contre. Le culte comprenait des sacrifices d'animaux, des offrandes, des processions, des *jeux* où s'intégraient les épreuves rappelant, plus ou moins symboliquement, un mythe ou un épisode mythologique; très souvent le sanctuaire jouait aussi le rôle d'un *oracle*, prédisant l'avenir en termes voilés que les prêtres interprétaient. Nous avons déjà signalé les principaux lieux du culte de Zeus (voir tableau nº 27 de l'*Annexe*) ; voici quelques autres hauts lieux de la vie religieuse grecque.

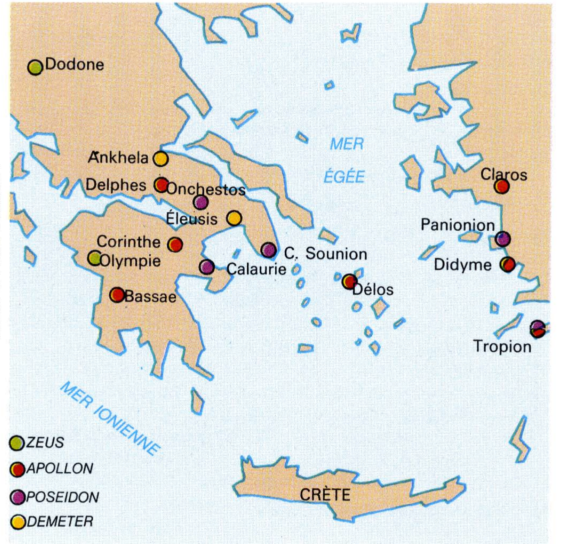
● *Héra*, l'épouse légitime de Zeus, avait pour ville préférée Argos où se déroulaient des jeux fameux, fondés, selon la légende, par Lyncée (voir p. 115).

Parmi les épreuves qui succédaient aux sacrifices (taureaux) et aux processions, prenait place la course au bouclier (les cavaliers, lancés au galop, devaient atteindre de leur javelot un bouclier pendu à une lance), évoquant le cadeau légendaire fait par Lyncée au messager lui apportant la nouvelle de la mort de son beau-père Danaos. C'est à Argos que s'élevait l'*Héraion* (temple d'Héra), l'un des plus anciens de la Grèce. Autres villes consacrées : Olympie (où l'on commémorait la réconciliation des villes d'Élide; au programme des jeux : une course féminine; l'*Héraion* d'Olympie contenait la fameuse statue de Praxitèle : *Hermès*), Nauplie, Mycènes, Tirynthe, Sparte; en Grande Grèce : Syracuse, Agrigente, Métaponte et Sélimonte.

● *Athéna*, dont la multiple personnalité recouvre l'art de la guerre, la sagesse, l'agriculture, etc., était associée à des rites agraires à Athènes, fête des charrues, fêtes mystérieuses des *Plyntéria* (nettoyage du temple), des *Skirophoria* (en été : protection des moissons contre l'ardeur du soleil), des *Arrephoria* (battage du blé?). Mais les fêtes de beaucoup les plus importantes étaient les *Panathénées*, fondées — selon la légende — par *Érichtonios* sous le nom d'*Athenaia* et nommées *Panathénées* après le *synœcisme* de l'Attique réalisé par Thésée (voir p. 115). On distingue les *Petites Panathénées*, célébrées tous les ans depuis l'époque de Solon (début du VIᵉ siècle av. J.-C.) et les *Grandes Panathénées*, instaurées par Pisistrate (tyran d'Athènes de 561 à 528 av. J.-C.). Le but de cette fête était l'offrande à la déesse d'un *péplos* sacré (vêtement de laine tissé par des jeunes filles sous la direction de la prêtresse d'*Athéna Polias*) ; une énorme procession, minutieusement réglée, avait lieu : le cortège partait du *Céramique* (voir le plan d'Athènes, ci-dessus), passait devant l'*Éleusinion* et atteignait les *Propylées*. L'ordre du cortège était le suivant : 1 - Le prêtre d'Athéna et les magistrats de la cité ; 2 - Les animaux destinés au sacrifice ; 3 - Les *canéphores* (jeunes filles portant sur la tête des corbeilles d'offrandes) ; 4 - Les *skaphéphores* (*métèques* porteurs des vases sacrificiels) et les *diphrophores* (porteurs de sièges destinés aux canéphores) ; 5 - Les *thallophores*, citoyens âgés tenant à la main rameau d'olivier ; 6 - Hoplites, cavaliers, chars. La cérémonie se terminait par des sacrifices, l'adoration de la déesse et l'offrande du *péplos*.

A l'occasion des Panathénées, avait lieu un concours musical ouvert à tous les Hellènes, un concours gymnique (course, lutte, saut, lancement du disque, pugilat), un concours hippique, un concours de danse guerrière (la *Pyrrhique*), un concours de beauté masculine (l'*évandrie*) et une course aux flambeaux disputée sur environ 1 000 mètres.

Quant aux sanctuaires et oracles d'Athéna, ils sont nombreux : outre le Parthénon et le temple d'*Athéna Nikè* (la *Victoire*), citons : Delphes, Daulis, Amphissa, Mégare, Corinthe, Sicyone, Argos (*Athéna Salpinx*, déesse à la trompette guerrière), Mantinée, Tégée (*Athéna Alea* : « celle qui réchauffe »), Élis, Sparte, Lindos (dans l'île de Rhodes), en Asie Mineure et en Grande Grèce.



Il y eut un temps, écrivait Pausanias, où l'on comptait plus de statues dans Athènes que d'habitants. On pourrait aussi appliquer, en la modifiant légèrement, cette formule aux sanctuaires et lieux sacrés qui étaient innombrables sur la terre hellénique. Les hauts-lieux de la vie religieuse grecque ont été représentés sur la carte ci-dessus; mais il ne faut pas oublier leur multiplicité : les « dieux » de la mythologie n'étaient pas seulement pour les « Grecs moyens » les personnages d'un conte aux mille rebondissements, mais des êtres dont, avec profondeur, un auteur anonyme écrivait : « Si j'étais un dieu, je ne demanderais pas à mes adorateurs de me prier, ni même de me chérir, je leur demanderais de chercher à me comprendre .»

● *Dionysos* a été l'objet d'un culte orgiastique extrêmement important, d'où sortit en particulier le *théâtre grec ;* le dieu a, peu à peu, pris la place d'Apollon, transformant l'énergie apollinienne — qui est une énergie raisonnable — en *enthousiasme.* Le culte de Dionysos a d'abord été célébré en Thrace ; de là il passa en Béotie, en Thessalie, puis en Attique — où les fêtes en l'honneur du dieu, les *Dionysies*, prirent une ampleur considérable — et essaima à travers toute la Grèce.

A Athènes, avaient lieu trois fêtes dionysiaques. Les *Anthestéries* duraient trois jours (fête du vin) ; la femme de l'archonte était solennellement fiancée à Dionysos. Les *lénéennes* célébraient l'invention du pressoir : les participants, ivres de libations, se précipitaient à travers la ville en hurlant des plaisanteries plus ou moins grossières et des chants en l'honneur du dieu *(dithyrambe) ;* un cortège carnavalesque clôturait les réjouissances. Les *grandes dionysies* comprenaient plusieurs cérémonies; elles débutaient par une procession *(pompè)* à laquelle participaient des hommes déguisés en satyres et en silènes; elles se terminaient par des représentations théâtrales qui duraient plusieurs jours, dans une ambiance de kermesse et de beuverie.

Le culte de Dionysos avait aussi un aspect mystique (voir ci-dessous).

Les religions à mystères et l'orphisme.

Les cultes précédemment évoqués étaient ouverts à tous; ils s'opposent aux *cultes à mystères*, cultes secrets réservés à un petit nombre d'élus admis à les célébrer après avoir subi une *cérémonie d'initiation* particulièrement minutieuse. La tradition des *mystères* est vaste : Isis et Osiris en Égypte, Mithra en Perse, Adonis en Syrie, Cybèle en Cappadoce, Artémis en Carie, Zeus en Crète, Hécate à Égine, les Cabires à Samothrace, etc., ont été l'objet de *cultes à mystères ;* la plus célèbre et la plus répandue des religions à mystères fut celle de Déméter, célébrée à Éleusis, près d'Athènes.

Il y aurait beaucoup à dire sur l'origine et le sens des *mystères* de l'Antiquité; limitons-nous à quelques idées générales. Les fidèles qui participent à un *mystère* forment une sorte de société secrète; ils s'engagent, plus ou moins formellement, à ne pas révéler la nature des connaissances qu'ils acquièrent, ni les rites qu'ils accomplissent (heureusement pour les historiens, il y a eu des fidèles « indiscrets ») ; le contenu de l'enseignement religieux porte — en général — sur la nature de l'homme et du monde, révèle symboliquement l'origine et la fin des choses, la destinée de la vie après la mort, etc. Les connaissances « sacrées » ne peuvent être fournies qu'aux *initiés*, c'est-à-dire à ceux qui sont admis dans l'assemblée des fidèles (certains *mystères* sont réservés aux femmes, d'autres aux hommes, d'autres sont mixtes). Signalons que cet *ésotérisme* s'est aussi appliqué en Grèce à des écoles philosophiques comme le pythagorisme. Les cérémonies elles-mêmes ne sont guère différentes des cultes publics. Lors des *grands mystères* d'Éleusis, par exemple, voici comment se déroulaient les opérations : 1 - Procession et purification collectives ; 2 - Arrêts de la procession dans certains lieux sacrés (grottes) où les initiés se recueillent ; 3 - Représentation dramatique illustrant l'enlèvement de Perséphone par Hadès et les voyages de Déméter pour retrouver sa fille ; 4 - Exposition des statues de Déméter et de Perséphone et adoration des déesses ; 5 - Exposition solennelle de l'*épi de blé* sacré et reconstitution de l'*hiérogamie* (union sexuelle de Zeus et de Déméter).

● *La tradition rapportait à Orphée* l'introduction des mystères. Ce personnage légendaire a — comme Déméter — une aventure *infernale* (Orphée et Eurydice) ; il circulait en Grèce, du temps de Platon, des *écrits orphiques*, relatifs à l'origine de l'âme individuelle, à la « roue des naissances », à la destinée de l'âme après la mort, etc. Les doctrines paramétaphysiques rapportées à Orphée, à Musée et aux Orphiques faisaient déjà sourire Platon *(La République*, livre II : propos d'Adimante sur les devins et les charlatans) ; néanmoins, elles ont alimenté bon nombre de doctrines religieuses et influencé l'évolution du culte de Dionysos. On comparait en effet la légende d'Orphée déchiré par les Ménades à celle de Dionysos Zagreus, fils de Zeus et de Perséphone, déchiré par les Titans à l'instigation d'Héra et dont le cœur, recueilli par Athéna, avait été avalé par Zeus qui avait ensuite engendré un second Dionysos (on remarquera, une fois de plus, le thème de la résurrection).

Dans les *mystères* de Dionysos, les fidèles cherchaient à entrer en communication avec le dieu, s'assimilant à lui en mangeant la chair crue d'un taureau, animal consacré; c'est à Dionysos Zagreus — parfois identifié à Hadès — que s'adressait cette prière :

> *Envoie la lumière de l'âme aux hommes qui veulent apprendre les épreuves de leur destinée mortelle, révèle-leur dès maintenant d'où ils sont venus, quelle est l'origine de leurs maux...* (fragment d'Euripide).

Les religions à mystères ont atteint aussi les Romains, qui les ont — dans certains cas — défigurées; certaines cérémonies dégénéraient en orgies (au sens moderne du terme) et les excès furent tels que les autorités durent intervenir pour rétablir la décence et l'ordre public (voir p. 79).



Phot. Roger-Viollet.

Le tombeau supposé de Cyrus le Grand à Pasargades (VIe siècle av. J.-C.). Hauteur totale : 10,70 m ; soubassement : 5,15 m.

LES IRANIENS ET LES HITTITES

HISTOIRE ANCIENNE DE L'IRAN ; L'EMPIRE PERSE.

Les origines.

Le terme *Iran* désigne, pour le géographe, la succession de plateaux qui s'étendent du Tigre jusqu'à la vallée de l'Indus. De nos jours, l' « Iran » est un État indépendant (capitale : Téhéran), moins vaste que l' « Iran géographique » et aussi que l'ancien empire perse.

Étymologiquement, l'Iran, c'est le *pays des Aryens;* l'expression apparaît dans l'*Avesta* — le livre sacré de la religion mazdéenne — sous la forme *Ayryana Vaejô* (mot à mot : « l'origine des Aryens »). A partir du VIIIe siècle av. J.-C., des tribus indo-européennes s'établissent dans la région de Chîrâz ; ce sont les *Perses* dont la province (aujourd'hui : le *Fars*) va donner son nom à tout le pays que l'Antiquité classique appelait non pas l'Iran, mais la *Perside,* et que les Européens ont nommé plus tard la Perse jusqu'au début du XXe siècle. Mais, en dépit de cette habitude, consacrée par les historiens, on ne doit pas oublier que la Perse, au sens strict, n'était qu'une petite province de l'immense Iran.

L'archéologie en Iran.

● *Histoire des découvertes.* L'archéologie proprement iranienne est très récente ; si l'on excepte le site de Suse, sondé par sir William Kennet Loftus en 1842, fouillé par Marcel Dieulafoy et sa femme à partir de 1881 puis — hélas ! — par l'ingénieur des mines Jacques de Morgan (1857-1924), il faut attendre les années 30 pour voir débuter réellement les fouilles scientifiques en Iran.

Les premières expéditions archéologiques systématiques, dirigées par J. de Morgan, furent en effet désastreuses. On a déjà dit (voir p. 2) combien le souci du détail, de l'examen des couches successives (stratigraphie), des moindres débris est capital ; le travail de l'archéologue est comparable à celui du médecin légiste pratiquant une autopsie ; tout, dans un cadavre, peut être un indice précieux, et ce qui est détruit dans une exploration trop rapide ne pourra jamais être reconstitué pour un examen ultérieur. Or, précisément, J. de Morgan a travaillé en « entrepreneur de travaux publics » — selon une comparaison d'André Parrot — bien plus qu'en

Dates	Sites explorés	Observations
1842	**Suse** (nom moderne : Shoush)	Premiers sondages par W.K. Loftus.
1881	**Suse** (sur la colline dite de l'Apadana)	Campagne menée par Dieulafoy et sa femme qui rapportent en particulier la *Frise des archers* et le *Chapiteau des taureaux agenouillés* qui se trouvent au Louvre.
1897	**Suse**	Début des grandes fouilles de J. de Morgan ; participent à ces travaux, notamment, l'assyriologue V. Scheil et Roland de Mecquenem.
1902-1913	**Tépé Mussiân** (au nord-ouest de Suse) **Rey** (près de Téhéran) **Bender - Buchir** (sur le golfe Persique)	Missions françaises : Lampre, Gautier, Pézard.
1928	**Tell i-Bakoun** (plaine de Persépolis)	Mission de l'Allemand Herzfeld ; mise au jour de *céramiques peintes.*
1928		Création d'un service archéologique en Iran sur l'initiative du gouvernement iranien ; l'organisation de ce service est confiée à l'architecte français André Godard.
1931-1932	**Tépé Giyân**	Fouilles de R. Ghirshman et Georges Contenau.
1931-1932	**Tépé Hissar** (près de Damghan)	Mission américaine de E.F. Schmidt.
1932	**Tôureng Tépé**	Mission américaine de F. Wolsin.
1933	**Tépé Sialk**	R. Ghirshman (voir ci-dessous *b*).
1933	**Tépé Shâh**	Mission suédoise en Iran ; établissement rigoureux d'une stratigraphie.
1933	**Tépé Djamshidi**	Fouilles françaises.
1934	**Cheshm i-Ali**	Fouilles américaines.
1934	**Sourkh Doum**	Fouilles américaines.
1936	**Tchoga Zanbil**	Fouilles américaines.
1931-1939	**Persépolis**	
1946	**Suse**	Reprise du chantier.
1947	**Kurdistân**	Découverte du trésor de Ziwiyé (mobilier funéraire d'un prince scythe).
1949	**Pasargades** (près de Persépolis)	
1950-1954	**Hourvin** (nécropole près de Téhéran)	Mission irano-belge.
1956	**Tell i-Bakoun**	Reprise du chantier par une mission japonaise.
1960	**Tourâng Tépé**	Reprise du chantier par une mission française.
1960	**Yanik-Tépé**	Fouilles britanniques.
1961	**Marlik** (près de Rudbar)	Fouilles iraniennes.

Les principales dates de l'archéologie iranienne.

archéologue ; son but était de révéler les plans des grands édifices en ruine, en évacuant — avec une armée de mille deux cents ouvriers — des centaines de mètres cubes de terre, détruisant à tout jamais tout le contexte archéologique si précieux pour reconnaître et dater les diverses périodes d'un site et que lui-même trouvait « sans intérêt ».

C'est en démolissant les vieilles murailles sans intérêt qu'on trouve les textes de fondation,

écrivait-il dans *Les Recherches archéologiques, leurs buts et leurs procédés*, Paris, 1906.

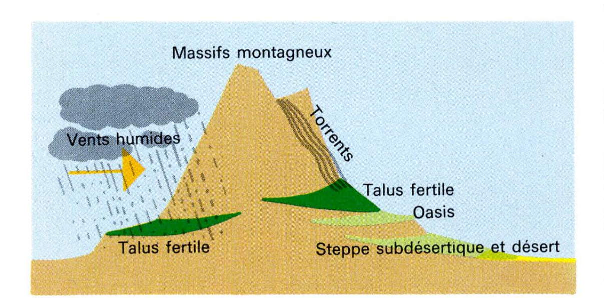
C'est à R. Ghirshman et Georges Contenau que remonte — en 1931 — le début des fouilles scientifiques en Iran (à Tépé Giyân) et l'emploi rigoureux sur ces chantiers de la méthode stratigraphique.

Le mot *tépé* désigne une petite colline artificielle produite par l'accumulation des ruines et des vestiges en un site donné ; il correspond à ce qu'on appelle un *tell* en Mésopotamie ou un *hüyük* en Turquie (Anatolie). Les tépés sont parfois importants : l'Acropole de Suse atteint 35 m de haut ; Toureng Tépé mesure plus de 30 m.

L'Iran devant l'histoire.

● *Géographie*. Le plateau iranien acquiert le visage qu'on lui connaît aujourd'hui il y a environ 15 à 20 000 ans. Auparavant, c'était une immense mer intérieure, un peu moins étendue que la Méditerranée actuelle et bordée de hautes chaînes de montagnes ; puis les eaux s'abaissèrent, laissant place — au centre — à un vaste désert salin. Le plateau iranien lui-même a grossièrement la forme d'un triangle entouré de chaînes de montagnes abruptes, mais comprenant de nombreuses passes : au nord l'Elbourz, dominé par le cône volcanique du Demâvend (5 670 m), à l'ouest le Zagros dont la partie la plus septentrionale forme le massif du Kurdistân ; dans le sud, la plaine de Susiane prolonge la grande plaine mésopotamienne.

Le climat, très aride au centre, humide sur le pourtour montagneux, explique les modalités de la fixation au sol, conditionnée par la présence de l'eau. Le schéma suivant en explique le principe :



L'homme s'est fixé de part et d'autre des grandes chaînes montagneuses où se trouvaient les vallées fertiles ; toutes les grandes métropoles de l'ancien Iran se sont fixées sur le rebord intérieur des grandes chaînes : Ispahan, Persépolis, Pasargades, Chirâz le long du Zagros, Ecbatane, Khasvin, Téhéran et Dâmghân le long de l'Elbourz. Les sites préhistoriques suivent à peu près la même répartition. La plaine de Susiane, par contre, n'est pas soumise au même déterminisme : irriguée à la mode mésopotamienne, elle a pu entrer dans l'histoire à peu près en même temps que Sumer et Akkad.

Premiers villages mésopotamiens — Domination de Sumer — Sargon d'Agadé 2300 — Hammourabi 1728 — Nabuchodonosor 1100 — Destruction de Ninive 612

Ve millénaire Tépé Sialk I — IIIe millénaire Goutéens Proto-Élamites Loulloubi — IIe millénaire Élamites, Kassites — XIIe siècle Apogée de l'Élam — XIe-Xe siècles Mèdes et Perses — VIIe siècle Mannéens Scythes Cimmériens — 625 av. J.-C. Empire mède : Cyaxare — 550 av. J.-C. Empire perse (Achéménides)

L'Iran, carrefour des migrations : Chronologie du peuplement.

	Date approximative	Céramique	Autres éléments de culture	Observations
Sialk I (quatre niveaux retrouvés dans le tépé nord).	**Environ 5000 av. J.-C.**	Généralement rouge avec des taches sombres (accidents de cuisson) ; décoration en peinture noire (losanges, lignes brisées). Formes simples : écuelles et grands plats creux.	— Outillage en pierre ; les dernières couches (I, 3 et I, 4) ont livré quelques objets en cuivre martelé. — Parures (colliers, bracelets, etc.) en coquillages provenant du golfe Persique ; utilisation de fards (écrasés dans des petits récipients à l'aide d'un mortier).	Civilisation de chasseurs et d'éleveurs-agriculteurs, les morts sont enterrés couchés sur le côté, en position fœtale, sous les maisons (croyance à la survie ?) ; leur squelette porte des traces d'ocre rouge.
Sialk II (trois niveaux ; le dernier se prolonge dans le tépé sud, le plus important).	**Environ 4000-3700 av. J.-C.**	La céramique se perfectionne ; elle est plus fine, mieux décorée : apparition de motifs animaliers (bouquetins) stylisés. Les objets ne sont plus entièrement façonnés à la main : utilisation de la *tournette* (plateau de bois placé à terre sur lequel pivote le vase en fabrication).	— Constructions en briques crues (fondations, sol puis murs) enduites de torchis et peintes en rouge. — Les outils en cuivre sont plus nombreux qu'au stade Sialk I. — Bijoux plus abondants (turquoises, cornaline).	La civilisation se perfectionne ; utilisation de la charrue et domestication de nombreux animaux : lévriers et chevaux (du type de Przjévalsky. On retrouve à peu près les mêmes traits à Cheshm i-Ali, près de Rey.
Sialk III (sept niveaux) III,1 - III, 2 - III, 3 (correspond à Tépé Hissar I A), III, 4 (= Tépé Hissar I B) et III, 5 (correspondant en Mésopotamie à la civilisation d'Obeid, voir p. 36), III, 6 et III, 7, contemporains de la phase dite Ourouk VII en Mésopotamie.	**De 4000 à 3000 av. J.-C.**	Poterie faite à la main ou à la tournette, mais cuite dans un four spécial ; l'ornementation est très variée. Apparition du *tour* (formes plus régulières), la coloration s'éclaircit (beige, chamois et verdâtre), la décoration se complique (motifs géométriques, frises animales : léopards, bouquetins, serpents, sloughi, et même silhouettes humaines). Apparition du vase à bec.	— Comme précédemment le cuivre est toujours martelé. — Naissance de la métallurgie, le cuivre est fondu et coulé au moule, les objets en cuivre se multiplient (épingles, poignards, avec rainure centrale, etc.). — Bijoux plus riches (jade, lapis-lazuli, cristal).	Dans l'ensemble, le progrès matériel augmente. Les maisons ne sont plus isolées, mais bâties le long de ruelles et réparties par quartiers ; la vie « commerciale » est déjà importante. Les récipients sont authentifiés par un cachet ou par un *sceau*. La fin de cette période est marquée par un incendie généralisé (couche de cendres sur les ruines).

La préhistoire iranienne à Tépé Sialk.

● *Peuplement de l'Iran*. Pays de transition, zone de passage entre le monde méditerranéen et l'Asie centrale, l'Iran a été traversé par de nombreuses bandes migratrices à l'époque préhistorique. Voici les principales étapes de peuplement :

1 - Les vestiges humains les plus anciens retrouvés en Iran remontent au-delà du Ve millénaire av. J.-C. ; ils ont été mis au jour par R. Ghirshman en 1949 dans la grotte de Tang i-Badban (pays des Bagkhtigâris, au nord-ouest de Shoustar) et correspondent à l'*âge des cavernes*. Ces hommes préhistoriques connaissaient — comme partout ailleurs dans le monde au même stade — l'usage du coup de poing et de la hache de pierre ; ils fabriquaient une poterie très rudimentaire (noire, sans décoration) ; il ne s'agit pas encore d'une civilisation d'agriculteurs ou d'éleveurs, mais de chasseurs.

2 - Les premières fixations humaines *(villages de la plaine)* remontent au Ve millénaire av. J.-C. ; elles ont été reconnues par Ghirshman à Tépé Sialk, près de Kashan, et l'on y distingue trois stades, nommés Sialk I, Sialk II, Sialk III (ce dernier est le plus récent). D'autres sites préhistoriques du même genre ont été découverts (Qom, Rey, Dâmghân, Giyân, etc.) ; l'évolution de leur civilisation — telle qu'on peut la décrire à partir des vestiges exhumés — est semblable à celle de Tépé Sialk, mais le rythme de cette évolution n'a pas été le même. Nous ne savons rien de ces agriculteurs préhistoriques, sinon qu'ils ne semblent pas appartenir aux peuples sémites ou indo-européens qui apparaîtront plus tard dans ces régions ; il est commode (mais vague) de les appeler des *asianiques*.

3 - Vers l'an 3000 descendent du Zagros des montagnards attirés par les richesses de Sumer et d'Akkad. Les principaux d'entre eux sont : les Élamites (voir p. 123) qui organiseront autour de Suse un royaume prospère, les Loulloubi (que nous connaissons par les campagnes de Naram-Sin, (voir p. 39), les Goutéens *(Guti)* qui mettront fin à la dynastie d'Agadé (voir p. 39) et les Kassites (les *Cosséens* des auteurs classiques) qui, venus du pays de Kashen, domineront la Mésopotamie jusqu'au XIIe s. av. J.-C. (les Kassites sont des Indo-Européens).

4 - A la fin du IIe millénaire, parties des steppes du Turkestan, apparaissent de nouvelles bandes indo-européennes ; ces pasteurs nomades et guerriers, ne pouvant se diriger vers la vallée de l'Indus tenue par les Aryens dont ils étaient les proches parents, gagnent le plateau iranien, d'abord plus aisé : ce sont les Indo-Iraniens, terme qui recouvre en fait plusieurs peuples qui ont en commun des caractères anatomiques et linguistiques. Anatomiquement, ce sont des *brachycéphales*, c'est-à-dire qu'ils ont le crâne presque aussi large que long, alors que les indigènes qu'ils remplacent sont *dolichocéphales* (crâne nettement plus long que large) ; de ce point de vue, ils s'apparentent aux Celtes et Italiotes qui peuplent l'Europe. Quant à leurs dialectes, ils sont typiquement indo-européens, et appartiennent à la même famille que l'italo-celte.

5 - Ces peuples indo-européens nous sont connus, et nous les trouvons installés, dès les Xe-IXe siècles av. J.-C. en Iran. Ce sont les Zikirtéens, les Parthes, les Mèdes et les Perses. Les Assyriens s'inquiètent de ces turbulents voisins, cavaliers éprouvés, guerriers redoutables qui savent fortifier leurs villages ; un texte assyrien mentionne l'existence des *Parsou* (Perses) dans la région du lac d'Ourmia vers 884 av. J.-C., et celle des *Madaï* (Mèdes) au sud-est d'Ecbatane (actuellement : Hamâdhân) vers 836 av. J.-C.

6 - Ces peuples sont encore à demi nomades ; ils glissent lentement vers le sud. En particulier, les Perses qui s'établissent, vers l'an 700 av. J.-C., dans une région nommée *Parsoumash* (actuellement le Fars, capitale Chîraz) ; ils sont alors les vassaux de l'Ourartou (voir ci-dessus p. 41). Quant aux Mèdes, fixés autour d'Ecbatane, ils sont vaincus par l'Assyrien Tiglat-Phalazar III qui déporte 65 000 d'entre eux. Sârgon II d'Assyrie agira de même, déportant à Hama, en Syrie, le chef mède Déjocès (715 av. J.-C.).

7 - Une dernière vague d'immigrants indo-européens vient bouleverser le pays. Franchissant le Caucase vers la fin du VIIIe siècle av. J.-C., les Mannéens, les Cimmériens et les Scythes ravagent tout le Moyen-Orient, atteignent la Palestine (Scythes) et même la mer Égée (Cimmériens). Les Scythes se fixeront ensuite — par petits noyaux — au sein des communautés iraniennes : en particulier près du lac d'Ourmia et en bordure du Zagros, dans le Louristan (où l'on a trouvé de nombreux bronzes dont l'origine est sans doute scythe).

A la fin du VIIe siècle av. J.-C., le peuplement de l'Iran est terminé, du moins dans ses grandes lignes. Grâce à l'influence des Ourartéens, l'usage de l'élamite se perpétua et la langue des anciens Perses, le *vieux-perse*, peut commencer à se fixer par écrit (utilisation d'un système cunéiforme simplifié).

● *Les civilisations préhistoriques iraniennes*. Dans ce domaine la parole est à l'archéologie : il faut faire de l'histoire sans texte. Nous avons réuni les résultats fondamentaux dans le tableau ci-dessus en prenant comme points de repère les fouilles de Ghirshman à Tépé Sialk, près de Kâshân. En ce lieu existe une source permanente qui a sans doute attiré les nomades dès le Ve millénaire av. J.-C. ; les occupations successives de ce site ont produit des accumulations de matériaux, recouverts de terre après destruction et servant de fondements à de nouvelles constructions. Ainsi se sont formés deux petits monticules, deux tépés ; le tépé nord (6 m de haut. moyenne, base : 320×110 m) contient, dans sa couche la plus basse, les vestiges de la plus ancienne installation humaine en ce lieu, vieille de 7 000 ans : c'est le niveau Sialk I, 1. Le plus récent étage, au sommet du tépé sud, est Sialk VI.

Nous avons précisé dans le tableau qui suit les caractères de la céramique aux différents niveaux. A la période préachéménide, le document le plus fréquent est en effet le tesson de poterie. Selon les techniques des potiers, plus ou moins avancées, on a pu fixer une chronologie relative des sites, comparer (avec prudence) une civilisation à une autre, etc. L'invention de la poterie (en Iran et en Méso-

potamie) est liée à la naissance de l'agriculture. Cuire des aliments issus des céréales est plus difficile que de rôtir des quartiers de gibier; il faut des récipients qui ne soient pas brûlés par les flammes. Dans ces régions où la terre glaise est chose commune, on peut imaginer les gestes de l' « inventeur » (ou plutôt des inventeurs) de la poterie : il a tressé une corbeille de vannerie, en a bouché les orifices avec de la glaise et a placé le tout sur un foyer. La vannerie a brûlé, mais la terre glaise s'est solidifiée : le principe de la poterie était découvert. Ensuite, ce furent sans doute les longs tâtonnements des artisans primitifs. Pour modeler la glaise, il faut l'humidifier; mais le mouillage doit être dosé : trop d'eau et l'argile se désagrège en petits grumeaux; pas assez d'eau et la voilà qui s'effrite. En chauffant, l'argile change de couleur; trop fumée, elle vire au noir; au contact de l'air, elle s'oxyde et devient rougeâtre. Peu à peu l'artisan devient artiste, décore son vase, en fait varier les formes, et, finalement, parvient à le colorer. Ces quelques remarques expliquent l'importance accordée par les archéologues à la céramique.

Tépé Sialk et les sites apparentés ne fournissent qu'un aspect de la préhistoire iranienne; au sud-ouest de la région de Suse, s'est développée, avant l'arrivée des Élamites et non sans rapport avec la Mésopotamie (en particulier avec la civilisation d'El-Obeïd), une culture caractérisée par l'emploi de la *céramique peinte*. Aux subdivisions des premiers archéologues (Suse I, Suse II), on a substitué maintenant la distinction de 4 niveaux (A, B, C et D). Au plus ancien (Suse A, IVe millénaire) remontent les poteries fines vert pâle, décorées en noir ou en rouge, avec des formes typiques (large bol, pot à anses) et qui constituent la plus belle série de poteries peintes de l'Asie occidentale; il faut noter aussi que le stade Suse A connaît l'usage du cachet. Puis se produit, comme en Mésopotamie, le passage de la communauté villageoise à la communauté urbaine; il y a un certain recul de la céramique, et l'on note l'apparition de nouvelles techniques (ronde-bosse) et de nouveaux outils (en particulier le cylindre-sceau, qui remplace le cachet). Au début du IIIe millénaire av. J.-C. (Suse D), la céramique peinte renaît, avec des décors de plus en plus compliqués, souvent polychromes. Le lecteur se reportera aux photographies qui illustrent ces lignes.

Les Élamites.

Ces montagnards des Zagros instaurent au IIIe millénaire en Susiane un État aux limites imprécises; ils parlent une langue asianique, l'*élamite*, qui empruntera des éléments de vocabulaire au sumérien, à l'akkadien et, plus tard, à l'iranien ancien. L'élamite s'est d'abord écrit en cunéiforme, dès que l'écriture a commencé à se répandre en Mésopotamie (on l'appelle alors *proto-élamite*).

● *Histoire*. Le plus ancien événement connu est la soumission de l'Élam par le roi Enmenbargipour (dynastie de Kish, voir p.39) vers l'an 3000 av. J.-C. Pendant un millénaire environ, l'Élam reste ainsi plus ou moins lié au royaume d'Akkad; il lui emprunte sa langue, son « droit » et même ses dieux. Il y aura, certes, quelques périodes d'indépendance, mais, dans l'ensemble, le roi élamite, le *soukkalmahhou*, reste un vassal des rois akkadiens et babyloniens. Après la domination kassite, vers 1300 av. J.-C., on assiste à une renaissance du sentiment national élamite. Des rois avisés et ambitieux créent alors un véritable empire s'étendant de Babylone au plateau iranien, avec Suse comme capitale : cet *âge d'or élamite* dure environ deux siècles, jusqu'aux campagnes du roi babylonien Nabuchodonosor Ier (vers 1128) et à l'effondrement du royaume élamite devant les invasions indo-européennes (vers 1100). Se reporter au tableau no 30 de l'*Annexe* pour la liste des principaux rois élamites.

● *Institutions*. C'est leur aspect politique qui est le plus original. Au stade proto-élamite, le roi d'Élam n'atteint au pouvoir suprême qu'après être passé par différents « grades ». Vers 2000 av. J.-C. le roi (*soukkalmahhou* : « le messager inspiré ») détient son pouvoir des dieux; il dirige par l'intermédiaire de deux *soukkalou* locaux : celui d'Élam et celui de Suse. Lors de la renaissance élamite, au XIIIe siècle, le roi porte le titre : « roi d'Azan et de Suse, agrandisseur de l'empire ».

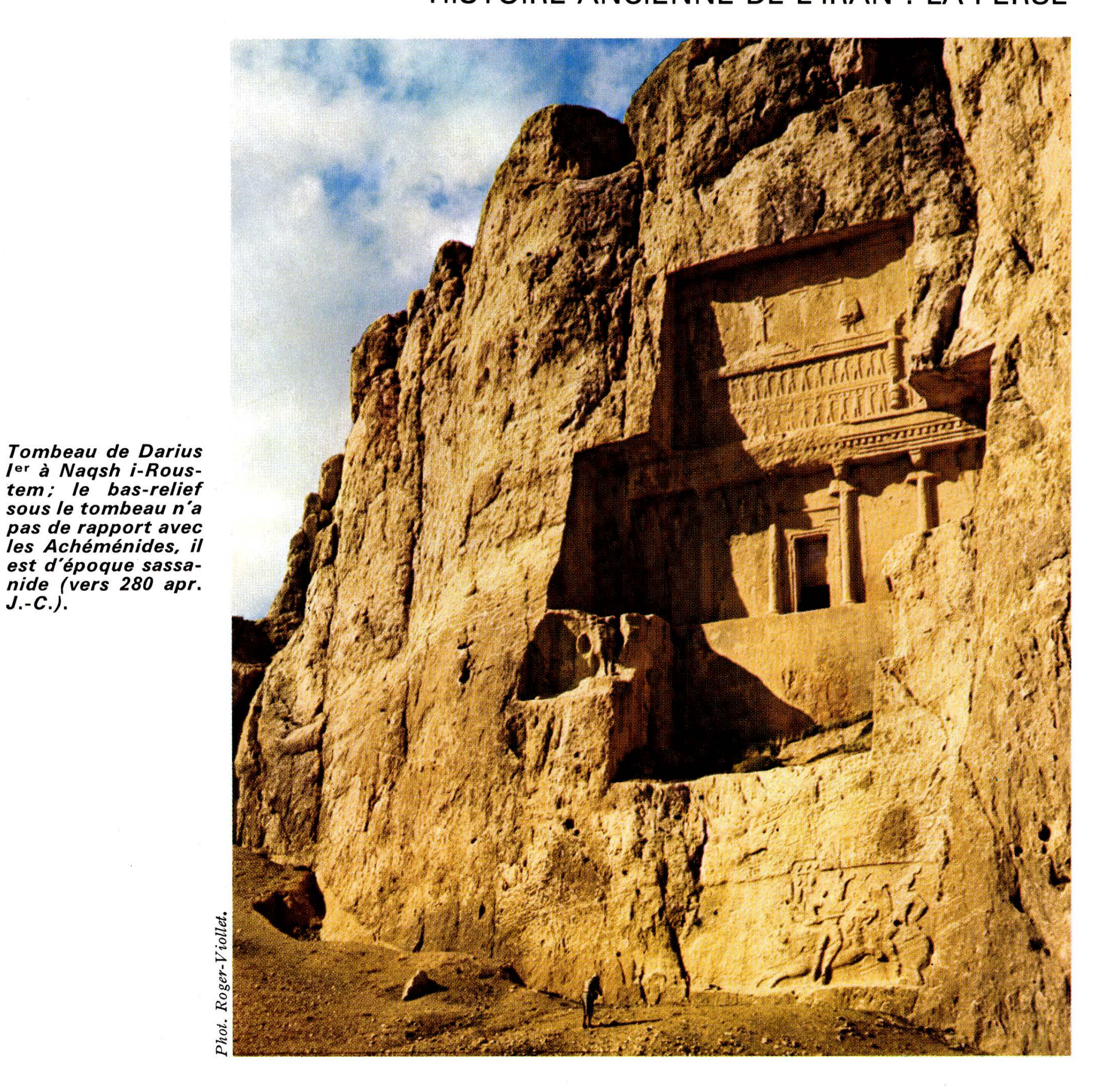
● *Religion*. Les Proto-Élamites adorent les forces de la nature (culte de la fertilité); comme chez tous les peuples de cette région et de cette époque, chaque ville a ses dieux protecteurs. L'influence akkadienne introduit les dieux sémites (Shamash, dieu du Soleil, puis les dieux babyloniens). Au XIIIe siècle la réaction xénophobique atteint même le domaine religieux; le roi Inshoushinak devient dieu national et sa famille est divinisée.

● *L'art élamite*. Il va de l'architecture colossale *(ziggourat)* à celle du sceau et du cachet. Son apogée se situe aux XIIIe-XIIe siècles av. J.-C. (art élamite moyen). On cite parmi ses principales réalisations :

— La ziggourat de Tchoga Zanbil qui est la mieux conservée de toutes les ziggourats du Proche-Orient (elle a encore 25 m de haut). Bâtie par le roi Ountash-Houban (vers 1234-1227 av. J.-C.), elle est dédiée au dieu tutélaire de Suse (voir photographie p. 46).

— En ronde-bosse il faut citer parmi de nombreuses œuvres : la statue en bronze de la reine Napir-Azou, épouse d'Ountash-Houban; c'est l'œuvre d'art métallique la plus lourde de l'Antiquité orientale (1 750 kg, 1,29 m de haut... sans la tête qui a disparu).

— Les bas-reliefs rupestres sont intéressants dans la mesure où ils annoncent les grands bas-reliefs des Perses achéménides (personnages de grande taille, rangés à la file indienne et défilant).



Phot. Roger-Viollet.

Tombeau de Darius Ier à Naqsh i-Roustem; le bas-relief sous le tombeau n'a pas de rapport avec les Achéménides, il est d'époque sassanide (vers 280 apr. J.-C.).

Naissance et apogée de l'empire perse.

Les Mèdes.

Les Mèdes ont été les premiers à donner à l'Iran un commencement d'unité politique; de leur empire éphémère il ne subsiste aucun document écrit. Nous connaissons leur histoire par Hérodote et par les annales du roi babylonien Nabonide.

● *Parmi les peuples semi-nomades* qui circulaient en Iran au VIIIe et au VIIe siècle, les Mèdes furent les premiers à s'unir et à constituer un État indépendant vers la fin du VIIe siècle. L'un des premiers chefs mèdes connu est Déjocès (voir ci-dessus : *le peuplement de l'Iran*, p. 122), vaincu par le Babylonien Sârgon II. Sa capitale — Ecbatane (actuellement Hâmadhân) — était une ville fortifiée comme savaient les faire les Indo-Iraniens : sept murailles concentriques, en étages, avec des créneaux dorés, défendaient le « palais royal » enfermé dans la septième muraille. Il semble que l'unité politique ait été réalisée par le fils et successeur de Déjocès, Phraortes (c'est le nom que lui donne Hérodote; les textes mentionnent : Khshathrita); ce roi parvint à soumettre les tribus perses fixées dans le pays de Parsoumash, mais il eut l'imprudence de vouloir faire la guerre à l'Assyrie : il tombe sous les coups de l'armée d'Assourbanipal, après vingt-deux ans de règne (675-653 av. J.-C.). Pendant les vingt-huit ans qui suivent cette défaite, le royaume de Médie disparaît : les Scythes font la loi dans le pays.

● *Cyaxare (Ouvakhshatra)*, fils de Phraortes, trouve le moyen, en 625, d'enivrer et d'assassiner le roi et les principaux chefs scythes. Profitant de l'affaiblissement de l'Assyrie, il crée un vaste *empire mède*, dominant les Scythes, les Mannéens et les Perses. C'est Cyaxare qui eut raison de la puissance assyrienne : après avoir pris Assour (614), il s'allie au Babylonien Nabopolassar et détruit Ninive en 612, puis Harran en 610.

A la mort de Cyaxare (584), son frère Astyage (Ishtoumegou) lui succède et règne de 584 à 549 av. J.-C. La fin de son règne est marquée par le soulèvement des Perses dirigé par le roi Cyrus qui allait bâtir le plus grand empire de l'Antiquité : cette révolte, soutenue par le roi babylonien Nabonide, se termina par la chute et la destruction d'Ecbatane en 549 av. J.-C. Dans le même temps, les Lydiens de Crésus franchissaient le fleuve Halys et entreprenaient la conquête de la Cappadoce.

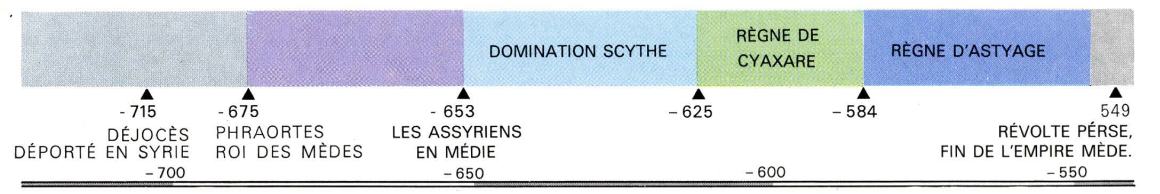


Schéma chronologique de l'empire mède.

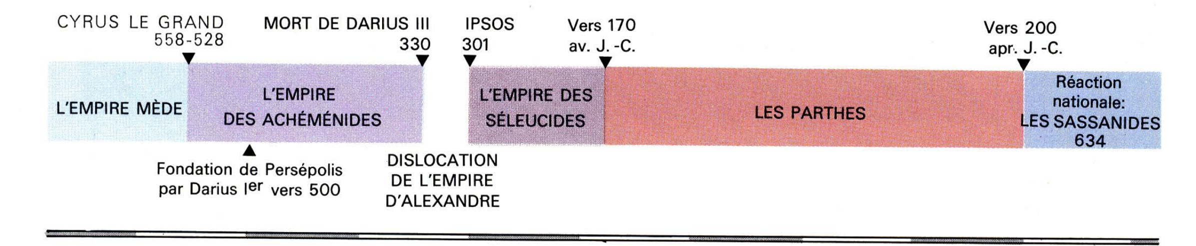
L'empire perse : Cyrus le Grand et Darius Ier.

L'empire perse a été fondé par Cyrus II le Grand, en 549 av. J.-C.; il s'écroulera sous les coups d'Alexandre le Grand en 330 av. J.-C. (bataille dite d'Arbèles le 20 octobre 331, défaite de Darius III Codoman). Pendant ces deux siècles, les rois, qui prennent le titre de « Grand Roi, Roi des Rois », forment la dynastie des *Achéménides* (ils appartenaient au clan *Hakkâmanish*, auquel avait donné son nom un certain Achéménès, personnage à moitié légendaire qui a peut-être vécu au début du VIIe siècle). C'est à la Perse des Achéménides qu'est consacré l'exposé qui suit; voici un rapide schéma (page ci-après) chronologique de l'histoire perse jusqu'à la conquête arabe.

Peuples composant l'empire perse vers 480

Peuples scythes

L'empire perse à son apogée.



Chronologie de l'histoire de la Perse.

● *Les rois achéménides.* Voir le tableau n° 31 de l'*Annexe* qui donne à leur sujet les indications fondamentales. Les deux plus grands rois achéménides furent Cyrus II le Grand, fondateur de l'Empire (558-528), et Darius Ier (521-486), organisateur de l'Empire (il perfectionna le système des satrapies) et grand bâtisseur (on lui doit la fondation de Persépolis). Dans l'ensemble, les souverains achéménides ne brillent ni par le génie politique ni par le génie militaire, à l'exception de ces deux princes; ils ont tous profité du système administratif créé par Darius, mais chaque fois que l'un d'eux meurt, s'ouvre, presque inéluctablement, une crise de succession. Il n'y a pas un seul souverain achéménide qui n'ait pratiqué l'assassinat politique : Cambyse (529-522), fils aîné de Cyrus, fait tuer son frère Bardiya; Artaxerxès Ier (465-424) fait assassiner tous ses frères; son fils, Xerxès II, ne règne que 45 jours, assassiné par Sogdianos, le fils d'une des concubines de son père; Darius II (424-405), surnommé le Bâtard, subit la loi de sa tante Parysatis, qui fut aussi d'ailleurs son épouse, et qui trempa dans tous les complots et assassinats de la cour, soutenant son propre fils Cyrus (dit Cyrus le Jeune : c'est pour lui que Xénophon écrivit la *Cyropédie*, c'est-à-dire « L'Éducation de Cyrus ») contre le prétendant officiel à la succession, Artaxerxès II (408-358). Celui-ci ne parvient au pouvoir qu'après avoir vaincu son frère dont il mutile le cadavre. Quant à Artaxerxès III (359-338), il prend la précaution, en montant sur le trône, de faire massacrer tous ses frères et sœurs afin d'éviter une contestation d'héritage; ceux-ci étaient d'ailleurs fort nombreux car son père, Artaxerxès II, avait dans son harem 350 femmes.

La fin d'Artaxerxès III est d'ailleurs un modèle du genre en matière de complot successoral. Le Grand Roi est empoisonné par un de ses conseillers, l'eunuque Bagoas; celui-ci place sur le trône un nouveau roi qu'il empoisonne à son tour, ainsi que tous ses fils; c'est finalement Darius III Codoman, arrière-petit-fils de Darius II, qui prend le pouvoir; mais — insatiable — Bagoas tente encore d'empoisonner ce troisième souverain. Il n'y parvient d'ailleurs point et c'est lui qui périt, obligé de boire le poison qu'il destinait à sa victime.

● *Les conquêtes de Cyrus et de Cambyse*, les deux premiers Grands Rois, sont dues, certes, à l'excellence de leur armée (une cavalerie nombreuse, de bons archers), mais aussi à l'absence presque complète de résistance de la part de leurs ennemis : la Mésopotamie, qu'ils reconquièrent, était vidée de toutes ses forces vives par des siècles de guerres assyriennes. En outre, Cyrus eut l'habileté de respecter les sentiments nationaux et religieux des minorités si longtemps dominées par Ninive et Babylone, ce qui le fit accueillir en libérateur en de nombreuses contrées; à Babylone même, il fut considéré par les prêtres de Mardouk comme un véritable représentant du dieu; voici, par exemple quelques-unes de ses proclamations :

> *Dans tout Sumer et Akkad je ne permis pas que l'on agît avec hostilité. Le joug de Nabonide qui les déshonorait leur fut enlevé...*
> *Mardouk... a vu celui qu'il cherchait pour être un roi juste, un roi d'après son propre cœur, qu'il guiderait par la main. Il a prononcé son nom : Cyrus d'Anshan, et il a désigné son nom pour la royauté sur tout* (cité par R. Ghirshman, *l'Iran, des origines à l'Islam*, Paris, 1951).

Le geste politique le plus célèbre de Cyrus fut la libération des Juifs déportés à Babylone. Il autorisa 40 000 d'entre eux à retourner en Palestine, à s'y installer, et à reconstituer une communauté nationale et religieuse sous contrôle perse; il restitua même les vases d'or et d'argent provenant du Temple. Il n'en fallut pas davantage pour que les derniers prophètes exaltassent le nom du Grand Roi en qui ils voyaient un véritable messie. La réalité politique est sans doute moins mystique : Cyrus se souciait fort peu du Temple et de Yaveh, mais il s'intéressait à l'Égypte (qui sera conquise par son fils Cambyse), et le chemin de l'Égypte passe par la Palestine : en s'associant des partisans en Judée, Cyrus se préparait une base d'invasion, où, tout au moins, un relais favorable.

● *Darius Ier (521-486)* fut aussi un conquérant, mais surtout un grand organisateur. Il comprit très vite, ne serait-ce que par les révoltes qu'il eut à combattre au début de son règne, que le gigantisme de l'empire perse interdisait toute centralisation. Il créa donc le *système des satrapies* (voir ci-dessous), mettant à la tête de l'administration et de l'armée presque uniquement des Perses et des Mèdes. Ainsi cette mosaïque de peuples, de cités et de royaumes qu'on appelle l'empire perse pouvait se dire un État aryen :

> *Je suis Darius le Grand Roi, roi des rois, roi des pays aux nombreuses races, roi de cette terre étendue au loin, fils d'Hystaspe, Achéménide, Perse, fils de Perse, Aryen, de lignée aryenne.*

En fait, dans cet État aryen, la langue universellement employée par les scribes était l'*araméen* et les documents officiels étaient souvent trilingues (vieux-perse, babylonien, élamite), comme c'est le cas pour l'inscription dite de Béhistoun (voir p. 33).

On doit aussi à Darius :

— La création du premier système postal de l'histoire : une *route royale* de 2 700 km, reliant Suse, capitale administrative, à Sardes, en Lydie, est pourvue de 111 relais postaux. Les courriers du Grand Roi parcouraient cette route en environ une dizaine de jours.

— L'emploi d'une monnaie frappée (la pièce de monnaie est une invention lydienne) : dès 516 apparaissent les *dariques* d'or.

— La pratique d'une politique d'expansion qui conduit la Perse à ses frontières naturelles (la Caspienne, le Caucase, la mer Noire, la Méditerranée, le golfe Persique) et à ses premiers échecs (les guerres médiques, voir p. 98).

L'organisation politique de l'empire perse.

● *Composition de l'empire :* les différentes provinces composant l'État perse ont des statuts politiques divers : certains territoires (les villes phéniciennes par exemple) sont des vassaux directs du Grand Roi, d'autres sont politiquement indépendants, et simplement soumis à un tribut (exemple : les cités grecques de l'Ionie, la Judée), d'autres enfin seront parfois traités comme des États alliés (Égypte, Babylonie). Chaque province vit donc sous un régime particulier déterminé par les circonstances, les intentions politiques du Grand Roi, etc.

● *Quoi qu'il en soit, l'empire est divisé en unités administratives* appelées des *satrapies* (la création remonte à Cyrus, l'organisation à Darius). Il y aura jusqu'à 30 satrapies dans tout l'empire. Chacune a à sa tête un *satrape*, qui représente l'autorité du Grand Roi; c'est toujours un Perse, et son indépendance est telle qu'il peut — dans certains cas — aller jusqu'à menacer l'équilibre politique intérieur. Le satrape est un gouverneur civil et judiciaire qui a la haute main sur les impôts et la justice de sa province. Le pouvoir militaire échappe cependant au satrape. Il est entre les mains d'un autre dignitaire aryen : le commandant des troupes. Et, comme une alliance est toujours à craindre entre ces deux pouvoirs, Darius leur avait adjoint un troisième haut fonctionnaire, un secrétaire d'État appelé *l'œil et l'oreille du roi*, qui avait sans doute sous ses ordres une sorte de police secrète. Les satrapies sont en relation, évidemment, avec l'administration centrale de Suse par l'intermédiaire du système postal précédemment décrit.

Chaque satrapie doit assurer la fourniture régulière d'un contingent d'hommes pour la guerre et la collection des impôts qui sont très lourds (environ 100 millions de francs or pour la totalité de l'empire.





Art iranien : ci-dessus à gauche, la garniture d'un mors de cheval est caractéristique de l'art des cavaliers du Louristan : un animal cornu à tête humaine piétine une biche (VIIIe-VIIe siècle av. J.-C.). A droite, un petit buste en lapis-lazuli, d'époque achéménide (VIe-IVe siècle), représente un Mède portant un lionceau.

● *Les lois promulguées par Darius* sont mal connues ; il avait établi en 519, une *Ordonnance des bons règlements* fondée, semble-t-il, sur le code de Hammourabi (voir p. 43). Il existe en effet dans chaque satrapie une *justice royale* qui juge à la fois en fonction de lois nationales. Cette tendance à l'unification qui apparaît aussi sur le plan religieux, sur le plan matériel (monnaie, unification du système des poids et mesures, etc.) contribue à former ce qu'on appellerait aujourd'hui un esprit national et provoquait l'étonnement d'Hérodote :

> *Jamais un Perse ne prie pour lui, mais pour toute la nation perse et pour le roi et se regarde comme compris dans ce vœu général.*

Le déclin de la Perse.

L'empire perse était, à bien considérer, un véritable monstre politique ; les diverses provinces qui y furent rattachées n'ont jamais été réellement assimilées, sans doute parce que la conquête fut très rapide et, en même temps, trop hétéroclite. Nous avons déjà signalé les innombrables querelles successorales ; il faut ajouter les sécessions, les révoltes, les mouvements d'humeur des satrapes, grands féodaux se sentant parfois les égaux du Grand Roi, possédant leur armée, leurs finances et leur administration : toute l'histoire intérieure de l'empire perse est une longue série de guerres civiles locales et de répressions féroces.

Ce qui est le plus étonnant, dans l'histoire des Achéménides, ce n'est pas qu'ils aient créé un si vaste empire ; c'est que leur puissance ait pu durer si longtemps (deux siècles). La raison profonde en est l'absence de tout ennemi extérieur suffisamment puissant. Il est remarquable que les seules guerres organisées que les Perses aient eu l'occasion de mener, les guerres médiques contre les cités grecques, se soient soldées par un échec (voir p. 98) ; la victoire des coalisés grecs est d'autant plus frappante que leur armée était peu nombreuse en comparaison, notamment, de l'immense armée de Xerxès.

Bref, l'empire perse n'est terrifiant que par son étendue : la première armée étrangère importante et organisée qui s'y attaqua, celle des Macédoniens, le battit, sans grosse difficulté.

Les Grecs avaient un mauvais souvenir des guerres médiques ; ils en étaient, certes, sortis vainqueurs, mais ils conservaient la hantise de l'invasion : le Grand Roi était, pour eux, une sorte d'ennemi héréditaire. Néanmoins, les relations avec la Perse n'avaient jamais été interrompues : il y avait des mercenaires grecs dans l'armée iranienne et Athènes n'avait pas hésité à s'allier avec l'empire achéménide, en 340 av. J.-C., pour défendre sa position dans les Détroits, menacée par Philippe de Macédoine. Celui-ci, parfaitement conscient du danger que pouvait représenter pour ses entreprises une alliance gréco-iranienne, avait envisagé une conquête de l'Asie Mineure limitée, à peu près, à l'actuelle Turquie (il y était d'ailleurs encouragé par l'orateur Isocrate, partisan d'une véritable croisade contre les Perses). En 336, Parménion, l'un des lieutenants de Philippe, conquiert sans aucune difficulté la côte méditerranéenne de l'Asie Mineure et la Ligue de Corinthe, sur l'ordre du Macédonien, interdit qu'aucun Grec ne combatte dans l'armée du Grand Roi (ce qui revenait à priver celui-ci de ses meilleurs éléments guerriers). Cette double action, militaire et politique, laisse présager une entreprise de plus grande envergure ; mais Philippe meurt brusquement en cette même année 336 ; c'est Alexandre qui devait achever l'œuvre de son père.

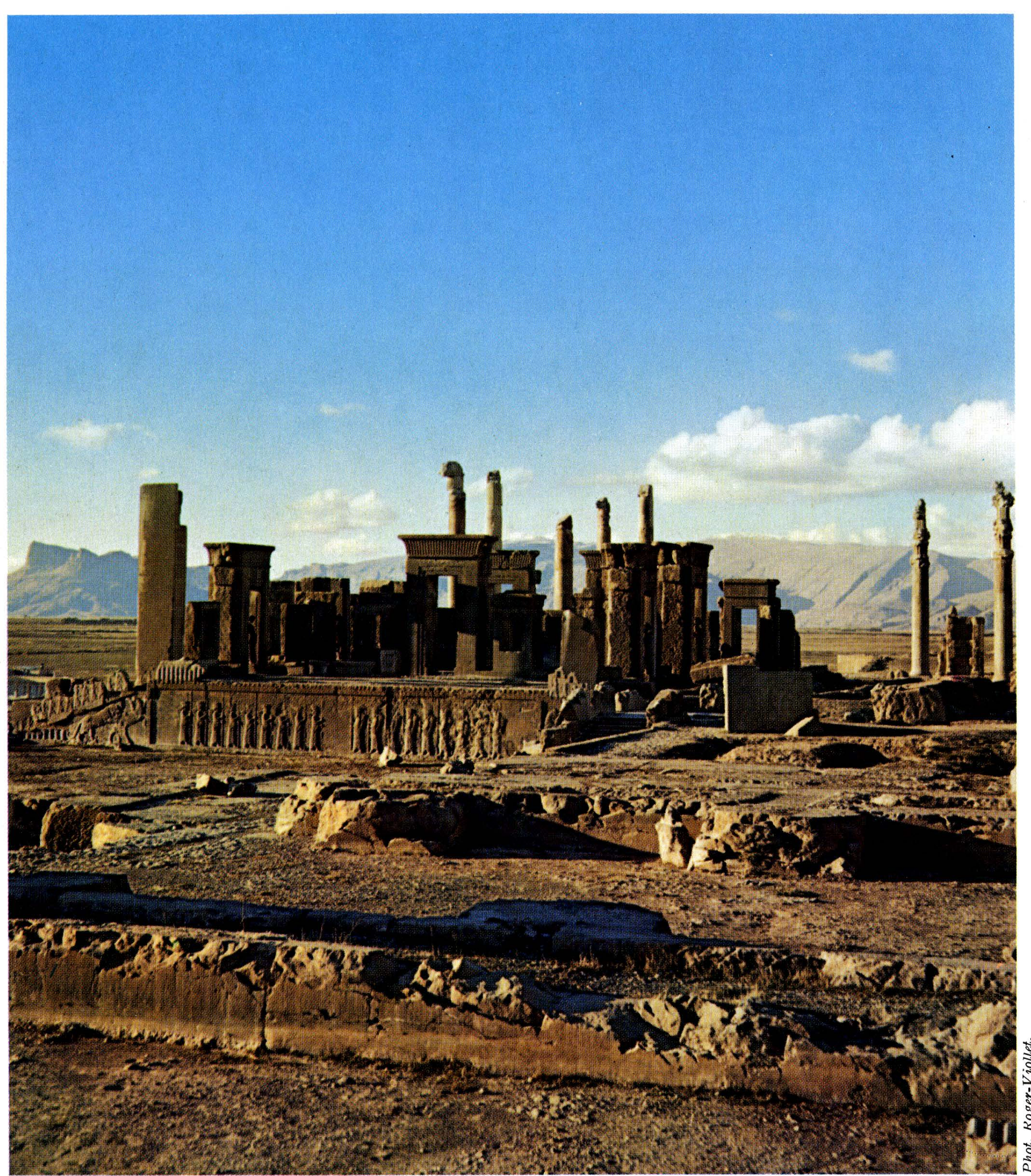
Alexandre le Grand parvint à effacer l'empire perse de l'histoire avec une armée de 40 000 hommes seulement et surtout un génie militaire et politique incomparable. L'entreprise dura au total six ans ; en voici le tableau de marche :

Dates	
Printemps 334	Alexandre traverse les Détroits et passe en Asie ; il a comme adversaire un mercenaire grec, Memnon de Rhodes, dont la stratégie est fort simple : refuser le combat, entraîner la petite armée macédonienne dans l'immense Iran, l'épuiser, puis la détruire (ce fut la stratégie efficace des Russes devant la grande armée de Napoléon). Mais les aristocrates perses s'entêtent à livrer le combat décisif.
Mai 334	Alexandre est victorieux sur les rives du Granique.
Hiver 334-333	Contre-offensive perse, menée par Memnon ; Alexandre prend ses quartiers d'hiver à Gordion.
Mai 333	Après la mort de Memnon (au printemps), Alexandre franchit le Taurus, et envahit la Cilicie.
octobre 333	Bataille d'Issos, contre les troupes de Darius III Codoman : 30 000 Macédoniens se battent contre un ennemi 10 fois supérieur en nombre et le taillent en pièces, après les manœuvres d'approche qui témoignent de la haute stratégie d'Alexandre le Grand. Pertes macédoniennes : 800 morts ; pertes iraniennes : plusieurs dizaines de milliers de morts ! Darius parvient à s'enfuir.

Dates	
Janvier-août 332	Siège de Tyr, qui avait refusé de se rallier à Alexandre ; après la prise de la ville, tous les défenseurs sont tués et 30 000 civils vendus comme esclaves. Gaza, en Palestine, subit le même sort.
Hiver 332-331	Alexandre passe en Égypte où il est accueilli en libérateur ; il sacrifie au dieu Apis et fonde Alexandrie.
Printemps 331	Alexandre se dirige vers la Mésopotamie.
Octobre 331	Bataille de Gaugamèles (Arbèles), dans la plaine de Ninive où stationne une immense armée perse ; dispersée, massacrée comme à Issos, en une seule journée.
Fin octobre 331	Alexandre pénètre à Babylone et se fait reconnaître comme roi du pays.
Décembre 331	Prise de Suse.
Janvier 330	Prise de Persépolis qui est mise à sac et brûlée (on s'interroge encore sur les causes de cet acte de vandalisme du conquérant macédonien).
Juillet 330	Magnanime (on le serait à moins), Alexandre fait enterrer en grande pompe, à Pasargades, Darius III Codoman, assassiné pendant qu'il fuyait le Macédonien, par l'usurpateur Bessos.
330-328	Marche vers l'est ; conquête de la Bactriane et de la Sogdiane.
Printemps et été 327	Fin de la conquête de la Perse ; début de la conquête de l'Inde.

Chronologie de la conquête de la Perse par Alexandre.

La mort prématurée d'Alexandre, le 13 juin 323, l'a empêché de réaliser la grande œuvre d'unification des Grecs et des Perses dont il avait rêvé. Après vingt ans de querelles et de guerres successorales, son empire est partagé en trois royaumes : la monarchie perse échoit à Séleucos, satrape de Babylonie, qui fonde la dynastie des Séleucides (305- av. J.-C.). Les Séleucides, pas plus que les Achéménides, ne purent réaliser un État unifié ; en outre ils durent subir les attaques des Parthes, tribus nomades des steppes situées entre la Caspienne et la mer d'Aral, fondateurs, dans la partie est de l'Iran, de l'empire des Arsacides (premier roi : Arsace, vers 250 av. J.-C.) qui ira en s'agrandissant, aux dépens de l'État séleucide qui se réduisait, vers 150 av. J.-C., à l'Assyrie.



Phot. Roger-Viollet.

LA CIVILISATION IRANIENNE A L'ÉPOQUE DES ACHÉMÉNIDES.

Généralités.

La société.

Dominée par une aristocratie guerrière et administratrice perse-mède, la société iranienne est restée relativement stable : paysans dépendant de grands propriétaires fonciers dans les campagnes, artisans dans les villes. Chaque province conserve en général sa langue, les Perses eux-mêmes parlant le vieux-perse ou l'élamite; la grande langue d'échange c'est — nous l'avons déjà dit — l'araméen, utilisé pour l'administration, le commerce et même la littérature. L'héritage intellectuel de la Mésopotamie a été préservé par les Achéménides, en particulier la science babylonienne (mathématiques, astronomie, médecine) qui se retrouvera encore à l'époque séleucide.

L'art.

Nous passons en revue ci-dessous les principaux vestiges de l'art achéménide. Son trait fondamental est d'être un *art royal*, conçu pour exalter la grandeur et la puissance du monarque; ce n'est en aucun cas un art religieux, le mazdéisme interdisant l'usage des temples. Il s'agit donc d'un art officiel qui fait la synthèse des techniques mésopotamiennes, égyptiennes et helléniques. L'art architectural et sculptural est donc sans grande originalité; par contre les arts mineurs (bijouterie, petits objets, etc.) sont un domaine où l'on découvre bien plus que dans les imposantes ruines de Persépolis, les tendances esthétiques propres aux nomades des steppes qu'étaient initialement les Perses; c'est dans ces innombrables petits objets que réside la véritable originalité de l'art iranien ancien.

L'architecture et la sculpture achéménides.

Trois grands ensembles sont à signaler : Persépolis, Pasargades et Naqsh i-Roustem.

Persépolis.

La citadelle s'étend sur une terrasse de 130 000 m², en contrebas d'une montagne; les bâtiments ont été élevés sous Darius Ier, Xerxès Ier et Artaxerxès Ier.

● *L'architecture de ces palais* n'est pas très originale. Les colonnes soutenant le plafond sont peu nombreuses, car les longues poutres de cèdre du Liban sont légères à supporter; c'est ainsi que l'*Apadana* (grande salle d'audience du palais de Darius) comprenait trente-six colonnes, espacées de 9 m les unes des autres, ce qui est relativement peu pour soutenir un plafond dont la superficie représente 1/2 ha.

Les colonnes achéménides— élément essentiel de cette architecture — sont différentes des colonnes grecques, leur base est souvent décorée de feuilles et de fleurs.

— Le fût est cylindrique (et non bombé comme chez les Grecs) et très haut (18 m pour les portiques), il se termine par une décoration florale qui précède le chapiteau.

— Les chapiteaux comportent très souvent une double tête animale (en général 2 têtes de taureau).

1. La grande plate-forme.
2. Le grand escalier.
3. Porche de Xerxès.
4. Salle principale, l'Apadana.
5. Palais central.
6. Tertre au sud du palais central.
7. Grand tertre dont l'excavation n'est pas achevée.
8. Tachara, palais de Darius.
9. Hadish, palais de Xerxès.
10. Palais d'Artaxerxès.
11. L'appartement de la reine.
11 *a.* Salle centrale du palais de la reine, probablement la salle d'audience (maintenant musée).
11 *b.* Chambre à coucher?
11 *c.* Antichambre?
12. Le trésor. Emplacement où furent découvertes les tablettes d'argile.
13. Mausolée de Darius III.
14. Tour des gardes.
15-16. Mausolées royaux.
17. Palais des 100 colonnes.
18. Écuries royales.
19. Le palais aux 32 colonnes. La salle principale. Le porche.
20. Chambres au nord du palais aux 100 colonnes, probablement des magasins.
21. Archives? 3 500 tablettes ont été trouvées là.
22. Tertres non déblayés et entrées des maisons de garde et des remises pour les chars.
23. Cour au nord du porche de Xerxès.

Plan de Persépolis et emplacement des bâtiments.

Pasargades et Naqsh i-Roustem.

● *Pasargades* était la résidence de Cyrus le Grand (étymologiquement, « le camp des Perses »). On y trouve, outre les vestiges de palais royaux, le tombeau de Cyrus, appelé aujourd'hui Meched-i-Madar-i-Suleiman (tombeau de la mère de Salomon), qui mesure 10,70 m de haut. Le principe architectural des constructions de Pasargades est le même que celui de Persépolis.

● *Naqsh i-Roustem,* à 5 km de Persépolis, est un lieu sacré qui remonte à l'époque élamite; les Achéménides en ont fait une nécropole où l'on peut encore admirer les tombeaux rupestres de Darius Ier, Xerxès, Artaxerxès Ier et Darius II.

Sculpture.

Elle est essentiellement caractérisée par des frises; leur rôle n'est pas uniquement décoratif, comme chez les Assyriens, mais aussi architectural : elles soulignent les grandes directions du plan. Comme l'architecture, la sculpture est un art monarchique, destiné à rappeler la puissance et la grandeur du roi; signalons que les bas-reliefs étaient colorés de teintes vives et même criardes.

Persépolis était la ville impériale où, pendant plusieurs règnes, fut édifié un ensemble de palais d'une ampleur sans égale, construit sur une vaste terrasse. La plus célèbre des salles ainsi bâties est l'Apadana (salle d'audience royale). Autour de l'Apadana proprement dite, la photo ci-dessus nous montre le palais de Darius, le plus petit, mais aussi le mieux conservé, au milieu de trésors royaux, de harems... On voit encore se dresser, à l'arrière du palais, les hautes colonnes qui portaient des poutres de cèdre. Elles se terminaient par des chapiteaux ornés de protomés et divers animaux.

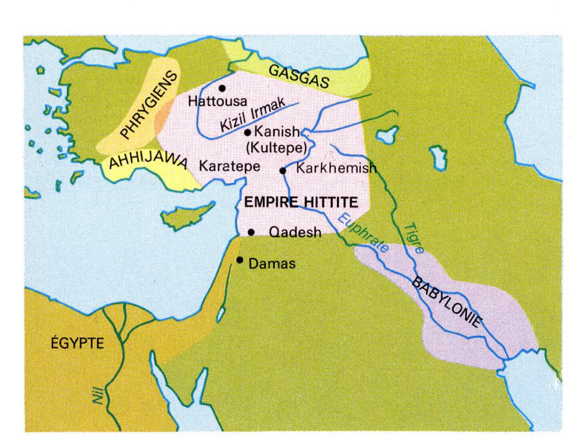
LES HITTITES.

Origine et histoire des Hittites.

Naissance d'une civilisation.

Jusqu'au début du XXe siècle le mot *Hittite* qui apparaît dans la Bible sous la forme *Hatti* — n'était associé à aucune civilisation; pour les historiens, c'était un peuple nomade parmi les milliers de tribus qui circulaient dans le Proche-Orient. En 1906-07, les archéologues ont mis au jour, près du village de Bogazkale en Anatolie, les restes de la ville de *Hattousa* et de nombreuses tablettes cunéiformes dont le secret fut percé vers 1917 (travaux du Tchèque Hrozny) : les Hittites, à partir de 1907, cessent d'être un vague peuple biblique : c'est une nation qui a bâti un grand empire et dont la langue était indo-européenne.

● *Aux environs de l'an 2000 av. J.-C.*, le plateau anatolien était déjà occupé par des communautés indigènes, en relation avec l'Assyrie (comme en font foi les lettres écrites par des commerçants et hommes d'affaires assyriens établis en Cappadoce aux XXIe et XXe siècles); on a coutume d'appeler cette civilisation *proto-hittite*, elle n'est pas indo-européenne. D'après les vestiges archéologiques, cette civilisation anatolienne connaissait dès le IIIe millénaire le travail du bronze; le mode de vie était agricole et les relations avec les voisins assyriens relativement pacifiques. (Le Taurus forme d'ailleurs une barrière géographique naturelle entre le plateau anatolien et la Syrie; il suffit de parcourir le pays pour s'en apercevoir : après des centaines de kilomètres sur une route presque droite à travers le plateau, il faut escalader les hautes pentes du Taurus pour parvenir en Syrie du Nord.)



L'empire hittite.
Cernés par leurs ennemis (Gasgas, Ahhijawa, Phrygiens), les Hittites n'ont cessé de faire la guerre.

● *A partir du XXe siècle av. J.-C.* arrivent, en provenance des Balkans, des cavaliers conquérants indo-européens. Ils imposent leurs langues et leurs coutumes aux Anatoliens, tout en conservant cependant certains éléments des dialectes indigènes. Une fusion relativement rapide a lieu entre envahisseurs et envahis; un nouveau peuple, dont les cadres sont indo-européens, se constitue : il s'agit des Hittites.

● *La nouvelle société anatolienne* n'a plus le caractère pacifique et agricole des anciennes communautés. Dirigé par une aristocratie guerrière — très caractéristique des Indo-Européens — qui possède une arme de guerre inconnue des Sémites (le char attelé de chevaux), le nouvel « État » (le mot est peut-être trop précis pour cette période) ne craint pas d'envoyer son armée escalader le Taurus et descendre ravager la Babylonie et la Syrie du Nord (destruction de Babylone en 1530 av. J.-C.). C'est vers cette époque que fut construite la première capitale du royaume hittite : Hattousas.

L'histoire de cet État jusqu'au XIVe siècle est anarchique. Retenons-en quelques traits caractéristiques :

— Le régime monarchique n'y a jamais été convenablement établi, les chefs guerriers supportant mal la domination d'un roi (d'où des guerres successorales continuelles).

— Les Hittites, à cette époque, eux-mêmes mal organisés politiquement, n'ont pas été des conquérants, mais des pillards; ils ont d'ailleurs à se défendre contre leurs voisins : les Hourrites, et surtout les Gasgas, montagnards dont l'habitat se situait à proximité de la mer Noire.

— Au XVe siècle, les institutions semblent se fixer, tandis que l'Asie Mineure est dominée par le *Mitanni* et les Hourrites. Les principaux rois hittites de cette époque sont Hattousil Ier (1650-1620) fondateur de Hattousa et Télépinou (525-1500) à l'origine de la réforme politique qui devait permettre aux Hittites, aux XIVe et XIIIe siècles, de devenir l'une des grandes puissances du Proche-Orient.

L'empire hittite (XIVe-XIIIe siècle).

● *Il a été l'œuvre du roi Souppilouliouma* (1382-1341) qui conquiert la Syrie, écrase les forces du Mitanni et prend la ville de Karkhemish après un siège extraordinairement rapide (une semaine). Le roi Souppilouliouma peut alors traiter d'égal à égal avec l'Égypte (voir p. 22). Ses successeurs auront à combattre les Gasgas et les Égyptiens (battus à la bataille de Qadesh) avec lesquels ils signent un traité d'entente en 1269. Voici les principales étapes de l'empire hittite :

— Moursil II (1345-1320) combat les Gasgas (10 campagnes en 25 ans de règne) et les *Ahhijawa* (peuple que certains savants identifient aux Achéens);

— Mouwattalis (1306-1282) voit sa capitale détruite par les Gasgas et livre aux Égyptiens la bataille de Qadesh;

— Ouhri-Téshoup (1282-1275) perd son trône au profit de son oncle Hattousil III l'Usurpateur;

— Hattousil III (1275-1250) est l'auteur de l'entente égypto-hittite; il reconstruit Hattousa;

— Toudhaliya IV (1250-1220) et Arnouwanda III (1220-1190) ont à supporter les incursions des Ahhijawa et des peuples occidentaux en liaison avec les civilisations de la mer Égée.

— Au XIIe siècle, les Peuples de la mer dont les Ahhijawa étaient peut-être l'avant-garde détruisent l'empire hittite.

● *Le trait le plus original de l'empire hittite* est son organisation sociale différenciée qui s'apparente au type féodal.

— Au sommet, le roi, qui gouverne en s'appuyant sur la noblesse dont les principaux chefs sont ses égaux; à l'époque de sa toute-puissance on l'appellera « mon Soleil ».

— La noblesse comprend une aristocratie guerrière assez riche pour équiper le char de guerre à deux chevaux et monté par trois hommes, possédant de vastes domaines et qui gouverne les provinces et les pays conquis, et une petite noblesse, dépendante de la précédente, remplissant des fonctions subalternes dans l'armée et l'administration.

— L'élément proto-hittite est représenté par une bourgeoisie terrienne non militaire, faite de *notables*, riches en terres et en biens meubles, de qui dépend la vaste classe des paysans (petits propriétaires fermiers) soumis au paiement de lourds impôts.

— Dans les cités existe une petite classe d'artisans et de commerçants qui n'ont pas à subir les servitudes de la classe paysanne ni les obligations militaires réservées aux nobles; ils forment un embryon de classe moyenne relativement libre.

— Tout au bas de l'échelle, enfin, on trouve la classe servile. Les esclaves ont moins de droits, bien entendu, que les autres individus, mais leur sort est réglé par des lois, tout comme dans le droit babylonien (voir p. 43).

● *L'empire hittite* était administré par le roi, du moins à proximité de la capitale, et par des gouverneurs royaux, des notables ou des prêtres dans les provinces, les cités lointaines et les sanctuaires. Comme toujours, dans le cas de ces grands États de l'Antiquité, les chefs provinciaux ont parfois tendance à mépriser l'autorité royale et même à se dresser contre le roi. Lorsque celui-ci se croit assez puissant pour dominer ces rebelles, il entame contre eux des guerres punitives; mais, la plupart du temps, les souverains hittites ont joué un jeu prudent, se contentant de faire admettre leur suzeraineté (ce qui implique le versement régulier d'un tribut), sans trop intervenir dans les affaires courantes des provinces.

L'histoire de l'empire hittite fut d'ailleurs marquée par les progrès du pouvoir monarchique; en fait, la féodalité qui s'était installée dans cet État n'en a jamais véritablement menacé l'intégrité. Ce qui a porté un coup funeste à l'empire hittite, c'est, tout simplement, la puissance de ses voisins (Assyrie, Égypte) et l'acharnement des « Barbares » du Nord et de l'Ouest.

La civilisation hittite.

Base économique.

Dans ce pays, couvert de forteresses, comme il sied à une société militaire, l'activité est dominée par la guerre et l'agriculture. Comme partout ailleurs dans le Moyen-Orient, on cultive dans les vallées l'orge, la vigne, l'olivier, etc.; mais c'est pour la guerre qu'on élève et qu'on dresse les chevaux (nous possédons un traité de dressage écrit par un vétérinaire hourrite) et qu'on travaille les métaux : cuivre, étain, fer. Le cuivre se trouve sur place, où il a toujours été très abondant; l'étain vient sans doute du Caucase. Quant au fer, les Hittites ont été les premiers métallurgistes; les Égyptiens et les Assyriens leur commandaient des armes en ce métal comme en témoigne cette lettre de Hattousil III au roi d'Assyrie :

> *Pour le fer dont tu me parles dans ta lettre, il n'y a pas de bon fer disponible dans mon magasin de Kizzouwatna (Cilicie). C'est une mauvaise saison pour produire le fer, je te l'ai écrit. On en produira du bon; pour l'instant la fabrication n'est pas achevée. Quand on l'aura achevée, je t'en enverrai. Pour l'instant je t'envoie une lame de poignard en fer.*



Phot. Goldner.

En Syrie du Nord, une personnalité divine s'est toujours affirmée, celle du dieu de l'orage et de la tempête : Téshoup (ci-dessus) s'appelait Baal chez les Phéniciens et Hadad en Mésopotamie.

La civilisation intellectuelle.

● *Le droit.* Comme les Babyloniens et sans doute sous leur influence, les souverains hittites ont tenté de grouper les lois et coutumes en une sorte de code embryonnaire qui, sur plusieurs points, marque un progrès par rapport aux lois de Hammourabi; comme le montrent les dispositions suivantes :

— Introduction systématique du *principe de compensation*. Tout dommage doit être réparé plutôt que châtié. Les indemnités sont parfois très élevées : il faut soit verser un certain poids d'argent, soit — en cas de meurtre — livrer à la famille de la victime des êtres humains (4 personnes si le meurtre est volontaire, 2 seulement s'il est accidentel). L'idée de châtiment semble absente, ou, du moins, secondaire.

— La responsabilité est devenue individuelle : on ne paye que pour les actes qu'on a commis (exception faite pour la classe servile).

— Le droit pénal proprement dit est inexistant (pratiquement pas de peine corporelle, sauf pour la classe servile).

● *Cette société de militaires,* à l'organisation précise et scrupuleuse, n'a pas laissé d'œuvres de l'esprit. Les Hittites ont ignoré la science mésopotamienne, pourtant fort développée, la réflexion philosophique, la poésie. La bibliothèque de Hattousas ne comprend que les traductions de l'akkadien ou même du sumérien (version hittite de l'épopée de Gilgamesh, traités de médecine traduits du babylonien); il n'y a ni textes mathématiques ni textes astronomiques. Par contre les souverains hittites sont véritablement prolixes lorsqu'il s'agit de justifier une loi, de s'expliquer sur une usurpation ou sur un traité international : la « littérature » hittite est une somme de règlements, de protocoles, de circulaires administratives, de rapports, etc.

Il n'y avait pas d' « intellectuels » dans l'empire militariste des Hittites; les scribes étaient en général des étrangers (Syriens pour la plupart), et ils devaient connaître l'akkadien (langue de culture), le hourrite (langue technique), le hittite (langue officielle) et le *louwite,* voisin du hittite et parlé dans le sud-ouest de l'empire; cette dernière langue devint, à partir du XIIIe siècle, la plus répandue. Le hittite classique s'écrit en cunéiformes; on sait le lire et le déchiffrer; par contre le dialecte louwite qui s'est généralisé au XIIIe siècle n'a pas encore livré son secret : il s'agit d'une écriture hiéroglyphique, inspiré du système égyptien (on a découvert, en 1946, à Karatépé, une inscription bilingue, en phénicien et en louwite; mais ce texte n'a pas permis de résoudre le problème des hiéroglyphes hittites).



1

Phot. Goldner.



2

Phot. Goldner.

Quelques spécimens de l'art hittite : 1. Vase en forme de lion (XIXe-XVIIIe siècle av. J.-C.) provenant de Karahöyuk. 2. Chasse au lion (remarquer les hiéroglyphes, au-dessus de la scène). 3. Poterie provenant de Kültépé (XIXe-XVIIIe siècle av. J.-C.). 4. Emblème hittite.



3

Phot. Goldner.



4

Phot. Atlas-Photo.

La religion.

Elle est intéressante à connaître dans la mesure où les Hittites ont accueilli dans leur panthéon des éléments disparates qu'ils ont ensuite élaborés. En particulier, on voit apparaître dans leur mythologie des récits relatifs aux conflits entre les premiers dieux, récits qui ne sont pas sans rapport avec les généalogies d'Hésiode (voir p. 109) : il semble maintenant assuré que les Hittites, tant par leur situation géographique que par leur rôle historique, ont été l'un des principaux *ponts* entre l'Antiquité orientale et le monde égéen des Grecs.

Le panthéon hittite est innombrable ; chaque cité, chaque village, a ses dieux protecteurs. Au fur et à mesure que le pouvoir central devient plus fort, un regroupement se réalise, des récits traditionnels et plus généraux se constituent (en particulier le mythe du dieu fertile qui apparaît au printemps, symbole de la richesse végétale, et qui disparaît en automne). Lorsque ce travail de synthèse fut terminé, les prêtres placèrent au-dessus de tous les dieux une Grande Déesse solaire adorée au sanctuaire d'Arinna (Anatolie) ; elle est proclamée « reine » du pays de Hatti ; cette Grande Déesse prendra par la suite plusieurs figures dont la dernière est celle de Cybèle chez les Romains. A la déesse d'Arinna était associé un correspondant masculin (le dieu Soleil). Deux autres couples divins dominent encore ce panthéon : celui de Téshoup (dieu de la tempête et des orages) et sa parèdre Hepat et le couple Télépinou (ancien dieu anatolien de la fertilité) — Shaushka (équivalent hourrite d'Ishtar).

Les Phrygiens et les Lydiens.

Après l'effondrement de l'empire hittite apparaissent de nouveaux peuples en Asie Mineure : Phrygiens, Cimmériens, Lydiens (voir tableau n° 6 de l'*Annexe*). Nous ne savons pas grand-chose des États plus ou moins stables qu'ils ont créés ; ils ne semblent pas avoir été particulièrement attirés par les rivages de la mer Égée, à l'exception des Lydiens.

Le peuple lydien — situé entre la mer Égée et le fleuve Halys — a été dès le IXe siècle en relation avec les cités grecques d'Ionie et c'est par les Lydiens que le monde hellénique a pu connaître l'art, les techniques, la religion, les sciences du Proche-Orient. Notre principale source sur l'histoire de la Lydie, Hérodote, nous apprend que l'établissement de l'Etat lydien est l'œuvre des rois Gygès (687-652), Alyatte (618-562) et Crésus (560-546). La richesse de ce pays et de sa capitale (Sardes) était proverbiale dans l'Antiquité ; l'activité commerciale y était intense. Ce sont d'ailleurs les Lydiens qui ont inventé la monnaie (les premières pièces étaient des alliages d'or et d'argent, ce qu'on appelle l'*electrum* ; elles apparaissent vers 630 av. J.-C.). Cyrus, vainqueur de Crésus, mettra fin à l'indépendance de la Lydie qui deviendra une des nombreuses satrapies de l'empire perse.

ANNEXE - INDEX

ANNEXE "HISTOIRE ANCIENNE"

Nous ne saurions mettre trop en garde les lecteurs contre les chronologies de l'histoire ancienne, et, tout spécialement, contre les chronologies comparées. A de très rares exceptions près, chaque date peut faire l'objet de longues discussions érudites, et les simultanéités sont sujettes à caution. Dans cet ouvrage, nous ne pouvions évidemment pas nous livrer à une critique chronologique scientifique : que le lecteur considère donc ces tableaux comme des récapitulations approximatives et qu'il n'oublie pas que chaque date pose de nombreux problèmes.

1 - *Tableau chronologique des grandes étapes de l'archéologie et de ses principales découvertes.*

Dates	Principaux faits
1711	Première découverte (fortuite) de statues à Herculanum (sur les pentes du Vésuve, aujourd'hui : Resina).
1719	Premières fouilles systématiques à Herculanum.
1752	Découverte de papyrus grecs à Herculanum.
Vers 1764	Première lecture des inscriptions phéniciennes par l'abbé Jean-Jacques Barthélemy (né à Cassis en 1716, mort à Paris en 1795) ; ce numismate est aussi l'auteur du *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce* (1788).
1798-1799	Expédition d'Égypte (Bonaparte); relevé systématique des monuments égyptiens et découverte en 1799 de la pierre de Rosette (voir p. 5).
1800	Début du transport à Londres de la frise du Parthénon par lord Elgin.
1802	Travaux de Grotefend (voir p. 33).
1803	Premiers travaux archéologiques sur le Forum de Rome
1809	Publication collective de l'expédition française en Égypte : *Description de l'Égypte.*
1812	Découverte par l'historien suisse Jakob Burckhardt du site de Pétra, entre la mer Morte et la mer Rouge, ancienne capitale du royaume nabatéen.
1822	*Lettre à M. Dacier* par Champollion le Jeune (déchiffrement des hiéroglyphes).
1827	Archéologie étrusque (Tarquinies et Vulci).
1829	Fouilles à Olympie par une mission française.
1833	Première exploration des sites hittites par le Français Charles Texier (1802-1871).
1837	Achèvement du déchiffrement des caractères cunéiformes (vieux-perse) par Rawlinson (voir p. 33).
1842	Premières découvertes de Botta à Ninive.

Dates	Principaux faits
1844	Première découverte préhistorique (âges paléolithique) à Abbeville par le Français Jacques Boucher de Crèvecœur de Perthes (1788-1868).
1845-1851	Sondages archéologiques en Mésopotamie (Layard).
1846	Travaux de déchiffrement de Hincks et de Loewenstern sur l'écriture cunéiforme (babylonien).
1851	Fouilles de Mariette en Égypte.
1851	Déchiffrement du babylonien par Rawlinson; travaux de Norris sur l'élamite.
1853	Découverte d'une nécropole à Villanova (village italien à proximité de Bologne) ; la civilisation villanovienne s'est épanouie dans le nord de l'Italie vers l'an 1000 av. J.-C.
1853-1855	Melchior de Voguë (1829-1916) explore la Syrie-Palestine.
1860-1864	Renan : Mission en Phénicie.
1865	Fouilles de Pergame.
1869	Début des fouilles de l'archéologue britannique Wood à Éphèse.
1870	Premières fouilles de Schliemann (1822-1890) sur le site de Troie (Hissarlik).
1872-1873	Premiers travaux de George Smith à Ninive.
1874-1876	Fouilles de Schliemann à Mycènes.
1875	Découverte de peintures dans les cavernes d'Altamira.
1875-1881	Travaux des archéologues à Olympie.
1877	Fouilles de Sarzec à Tello (Lagash).
1877	Fouilles françaises à Délos.
1880	Fouilles de Timgad en Algérie.
1882	Fouilles de Schliemann et de Dörpfeld (1853-1940) à Troie.
1884	Fouilles de Dieulafoy en Susiane (à Suse).
1884-1885	Fouilles de Schliemann à Tirynthe.

Dates	Principaux faits
1887	Découverte des tablettes de Tell al-Amarna : correspondance en cunéiformes des rois égyptiens d'Amarna avec leurs vassaux orientaux (Babylone, Syrie, etc.).
1899-1914	Fouilles de Wiegand à Milet.
1900	Premières fouilles d'Evans (sir Arthur John Evans, 1851-1941) en Crète.
	Premières applications systématiques de la méthode stratigraphique à l'archéologie.
1900	
1905	Déchiffrement des cunéiformes sumériens par le Français Thureau-Dangin (1872-1944).
1905-1906	Fouilles de Winckler (1863-1913) à Bogazkale; découverte des archives hittites.
1907	Premières fouilles sous-marines au large du port tunisien de Mahdia (on a retrouvé à 6 km en mer une galère antique du Ier siècle av. J.-C. contenant des objets d'art athéniens).
1921	Fouilles dans la vallée de l'Indus.
1922	Mission archéologique franco-américaine en Mésopotamie à Doura-Europos, ville hellénistique fondée vers 300 av. J.-C. sur l'Euphrate.
1923	Carter et Carnavon découvrent la tombe de Toutânkhamon.
1924	Fouilles de Mohenjo-Dâro (civilisation de l'Indus, 2500-1500 av. J.-C.).
1929	Fouilles de Schaeffer à Ras Shamra (Ougarit).
1947	Découverte des manuscrits de la mer Morte (grottes de *Qumrân*).
1952	Déchiffrement du *linéaire B* (voir p. 92) par M. Ventris (1922-1956).
1953-1955	Fouilles de René Joffroy à Vix (Côte-d'Or) : découverte du *trésor de Vix* (conservé au musée de Châtillon-sur-Seine).
1955-1957	Travaux italiens dans les sépultures étrusques; utilisation de la méthode électromagnétique de détection.

2 - *Rois et dynasties d'Égypte.*

Ce tableau donne les 30 dynasties de pharaons qui règnèrent sur l'Égypte. Nous avons, comme dans le corps du texte, choisi la liste de Manéthon, composée vers 271 av. J.-C. Les dates indiquées sont approximatives, le lecteur doit plutôt les considérer comme des ordres de grandeur; au reste les égyptologues ne s'accordent pas sur les chronologies, et chaque nouveau nom découvert donne lieu à de savantes discussions qui, souvent, n'aboutissent pas. On a indiqué, entre parenthèses, le nom de quelques souverains d'après les inscriptions monumentales.

Époques	Dynasties	Liste de Manéthon	Dates du règne
Préthinite et thinite 3000-2778 av. J.-C.	Ire	(HORUS SCORPION) MÉNÈS (NARMER) ATHOTHIS (ALIA) KENKÉNÈS (DJER) OUÉNÉPHÈS OUSAPHAIS MIÉBIS SÉMEMPSÈS BIÉNÉKMÈS	
	IIe	BOÉTHOS KAIÊKHOS BINOTHRIS THLAS SÉTHÉNÈS KHAIRÈS NÉFERKHÉRÈS SÉSOKHRIS KHÉNÉRÈS	
Ancien Empire 2778-2263 av. J.-C.	IIIe 2778-2723 av. J.-C.	NÉKHÉRÉPHÈS TOSORTHROS (DJÉSER) TYREIS MÉSOKHRIS SOUPHIS I TOSERTASIS AKHÈS SÉPHOURIS KERPHÉRÈS	

Époques	Dynasties	Liste de Manéthon	Dates du règne
	IVe 2723-2563	SORIS (SNÉFROU) SOUPHIS (CHÉOPS) SOUPHIS (CHÉPHRÊN) MENKHÉRÈS (MYKÉRINOS) RATOISÈS BIKHÉRIS SÉBERKHÉRÈS THAMPHTHIS	
	Ve 2563-2423	OUSERKHÉRÈS SÉPHRÈS NÉPHERKHÉRÈS SISIRÈS KHÉRÈS RATHOURÈS MENKHÉRÈS TANKHÉRÈS ONNOS	
	VIe 2423-2263	OTHOÈS (TÉTI) ? PHIOS (PÉPI) PHIOPS (PÉPI II) MENTHOUSOUPHIS NITOKRIS	

Époques	Dynasties	Liste de Manéthon	Dates du règne
Première période intermédiaire 2263-2160	VIIe ?	Dynastie fictive comprenant 70 rois ayant régné 70 jours selon Manéthon.	
	VIIIe 2263-2220 env.	Comme pour la VIIe dynastie, il est impossible de dresser une liste satisfaisante des rois de la VIIIe dynastie.	
	IXe 2222-2130 env.	AKHTOÈS (MERIBRÊ KHÉTY I) Plusieurs rois dont le nom n'est pas connu. Parmi eux, probablement : NEBKAOURÊ KHÉTY II	2222-2180 2180-2130
	Xe 2130-2050	NÉFERKÉRÊ OUAHKHARÊ KHÉTY III MÉRIKÉRÊ Roi dont le nom n'est pas connu.	2130-2120 2120-2070 2070-2050 2050
Moyen Empire 2160-1785	XIe 2160-2000	SÉHERTAOUI ANTEF I OUAHANKH ANTEF II NEKHTNEBTEPNÉFER ANTEF III	2130-2120 2120-2070 2070-2065

TABLEAU 2

Époques	Dynasties	Liste de Manéthon	Dates du règne
Moyen Empire 2160-1785 *(suite)*		SÂNKHIBTAOUÏ MONTOUHOTEP I } Peut-être	
		NEBHÉPETRÊ MONTOUHOTEP II } ... un seul	2065-2015
		NÉBHÉPETRÊ MONTOUHOTEP III } personnage	
		SÂNKHKARÊ MONTOUHOTEP IV	2015-2007
		NEBTAOUÏRÊ MONTOUHOTEP V	2007-2000
	XIIe 2000-1785	SÉKHEMRÊ-AMENEMHÊT I	2000-1970
		KHÉPÉRKÉRÊ SÉSOSTRIS I	1970-1936
		NÉBKAOURÊ AMENEMHÊT II	1938-1904
		KHÂKLÉPERRÊ SÉSOSTRIS II	1906-1888
		KHÂKAOURÊ SÉSOSTRIS III	1887-1850
		NIMAATRÊ AMENEMHÊT III	1850-1800
		MAAKHÉROUÊR AMENEMHÊT IV	1800-1792
		SÉBEKNÉFROURÊ	1792-1785
Seconde période intermédiaire 1785-1580	**XIII**e et **XIV**e 1785-1680	1. SÉKHEMRÊ-KHOUTAOUI AMENEMHÊT SÉBÊKHOTEP	Pour cette période, à laquelle il attribue 1590 ans, Manéthon, sauf pour la période Hyksôs, ne cite pas les noms des rois. Cette liste est une reconstitution approximative d'après divers documents.
		2. SANKHTAOUI SÉKHEMKÉRÊ	
		3. SÉKHEMRÊ KHOUTAOUI PENTEN	
		4. SÉKHEMKÉRÊ AMENEMHAT-SENBOUF	
		5. SÂNKHIBRÊ AMÉNI ANTEF AMENEMHAT	
		6. SÉDJÉFAKÉRÊ KAI AMENEMHÊT	
		7. KHOUTAOUIRÊ OUGAF	
		8. SNÉFERIBRÊ SÉSOSTRIS	
		9. HÉRIBSHÉDET AMENEMHÊT (AMENEMHÊT I?)	
		10. SÉHETEPIBRÊ AMENEMHÊT (AMENEMHÊT I?)	
		11. OUSERKARÊ KHENDJER	
		12. NIKHANIMAÂTRÊ KHENDJER	
		13. SÉMENKHKARÊ MERMESHA	
		14. SNÉFERKARÊ (IBY?)	
		15. SETHKARÊ	
		16. SÉKHEMRÊ-SÉOUADJTAOUI SÉBEKHOTEP	
		17. KHÂSÉKHEMRÊ NÉFERHOTEP	
		18. KHÂNÉFERRÊ SÉBEKHOTEP	
		19. KHÂÂNKHRÊ SÉBEKHOTEP	
		20. KHÂHOTEPRÊ SÉBEKHOTEP	
		21. MERSÉKHEMRÊ NÉFERHOTEP	
		22. MERKARÊ	
		23. OUAHIBRÊ IAÏB	
		24. MERNEFERRÊ AÏ	
		25. MERHÉTEPRÊ	
		26. MERSÉKHEMRÊ INED	
		27. MERKAOURÊ SÉBEKHOTEP	
		28. SOUAHENRÊ SÉNEBMIOU	
		29. DJEDÂNKHRÊ MENTOUEMSAF	
		30. MENKHÂOURÊ SESHIB	
		31. HÉTEPIBRÊ SIAMON HORNEDJHERIOTEF	
		32. DJEDNÉFERRÊ DIDOUMÈS	
		33. DJEDHÉTEPRÊ DIDOUMÈS	
		34. NÉHÉSI	
	XVe et **XVI**e (Hyksôs) 1715-1580	35. SOUSIRNIAÊ KHIAN	
		36. ÂOUSERRÊ APOPI	
		37. NEBKHÉPESHRÊ APOPI	
		38. ÂASEHRÊ	
		39. ÂAQÉNENRÊ APOPI (plus les « petits Hyksôs »)	
	XVIIe 1680-1580	40. SÉKHEMRÊ OUAHKHÂOU RÊ HOTEP	
		41. SÉKHEMRÊ OUADJKHÂOU SÉBEKEMSAF	
		42. SÉKHEMRÊ SÉMENTAOUI DJÉHOUTI	
		43. SÂNKHENRÊ MONTOUHOTEP	
		44. SOUADJENRÊ NIBIRIERAOUT	
		45. NÉFERKÉRÊ (?) NEBIRIERAOUT	
		46. SMENNÉFERRÊ	
		47. SOUSIRNIRÊ	
		48. SÉKHEMRÊ CHEDTAOUI SÉBEKEMSAF	
		49. SÉKHEMRÊ HEROUERMAÂT ANTEF	
		50. SÉKHEMRÊ OUPMAÂT ANTEF	
		51. NEBKHÉPERRÊ ANTEF	
		52. SNAKHTENRÊ (ou SÉKÉNANRÊ TAOUTAÂ)	
		53. SÉENENRÊ TAOUTAÂ	
		54. OUADJKHÉPERRÊ KAMÔSÉ	
Nouvel Empire 1580-1085	**XVIII**e 1580-1314	NEBPEHRIRÊ AHMOSHÉ	1580-1558
		DJÉSERKÉRÊ AMÉNOPHIS I	1557-1530
		AAKHÉPERKÉRÊ THOUTMÔSIS I	1530-1520
		AAKHÉPERENRÊ THOUTMÔSIS II }	1520-1483
		MAÂTKÉRÊH HATCHEPSOUT }	
		MENKHÉPERRÊ THOUTMOSIS III	1483-1450
		AAKHÉPÉROURÊ AMÉNOPHIS II	1450-1425
		MENKHÉPÉROURÊ THOUTMÔSIS IV	1425-1408
		NEBMARÊ AMÉNOPHIS III	1408-1370
		NÉFERKHEPÉROURÊ AMÉNOPHIS IV (- AKHNATON	1370-1352
		SÉMENKHKARÊ }	
		NEBKHÉPEROURÊ TOUTÂNKHAMON }	1352-1314
		KHÉPERKHÉPEROURÊ EYÉ }	
		DJÉSERKHÉPÉROURÊ HOREMHÊB }	

Époques	Dynasties	Liste de Manéthon	Dates du règne
Nouvel Empire 1580-1056 *(suite)*	**XIX**e 1314-1200	MENPEHTIRÊ RAMSÈS I	1314-1312
		MENMAÂTRÊ SÉTHI I	1312-1298
		OUSERMAÂTRÊ RAMSÈS II	1298-1235
		MÉNEPTAH	1235-1224
		AMENMÔSÉ	1224-1219
		Peut-être TAOUSERT	1219-1210
		MÉNEPTAH-SIPTAH	1210-1205
		OUSERKHÉPÉROURÊ SÉTHI II	
		RAMSÈS SIPTAH }	1205-1200
		IARSOU }	
	XXe 1200-1085	SETHNAKHT	1200-1198
		OUSERMAÂTRÊ RAMSÈS III	1198-1166
		OUSERMAÂTRÊ SETPENAMON RAMSÈS IV }	
		OUSERMAÂTRÊ SÉKHÉPERENRÊ RAMSÈS V }	
		NEBMAÂTRÊ MIAMON RAMSÈS VI }	
		OUSERMAÂTRÊ MIAMON RAMSÈS VII }	1166-1085
		OUSERMAÂTRÊ AKHNAMON RAMSÈS VIII }	
		NÉFERKÉRÊ SETPENRÊ RAMSÈS IX }	
		KHÉPERMAÂTRÊ SETEPENPTAH RAMSÈS X }	
		MENMAÂTRÊ SETNPENPTAH RAMSÈS XI }	
Basse Époque 1085- 333	**XXI**e 1085- 950	SMENDÈS }	1085-1054
		HÉRIHOR }	
		PSOUSENNÈS I }	1054-1009
		PINEDJEM }	
		AMÉNÉMOPÉ	1009-1000
		SIAMO	1000- 984
		PSOUSENNÈS II	984-950
	XXIIe 950-730 (dynastie libyenne 1056-332)	SÉSAC I	950-929
		OSORKON I	929-893
		TIKLAT I	893-870
		OSORKON II	870-847
		SÉSAC II	847
		TIKLAT II	847-823
		SÉSAÇ III	823-772
		PIMAÏ	772-767
		SÉSAC IV	767-730
	XXIIIe 817(?)-730	PÉDOUBASTÊT	817-(?)763
		SÉSAC V	v.763-v.757
		OSORKON III	v.757-v.748
		TIKLAT III }	
		AMONROUD }	v.743-v.730
		OSORKON IV }	
	XXIVe 730-715	TEFNAKHT	730-720
		BOCCHORIS	720-715
	XXVe 751-659 (dynastie éthiopienne	PIÂNKHI	751-716
		CHABAKA	716-701
		CHABATAKA	701-689
		TAHAROA	689-663
		TANOUTAMON	663-659
	XXVIe 663-525 (dynastie saïte)	PSAMMÉTIQUE I	664-610
		NÉKAO	610-595
		PSAMMÉTIQUE II	595-589
		APRIÈS	589-570
		AMASIS	570-526
		PSAMMÉTIQUE III	526-525
Première domination perse	**XXVII**e 525-404	CAMBYSE	525-522
		DARIUS	522-485
		XERXÈS	485-464
		ARTAXERXÈS	464-424
		DARIUS II	424-404
	XXVIIIe 404-398	AMYRTÉE	404-398
	XXIXe 398-378	NÉPHÉRITÈS I	398-393
		MOUTHIS (?)	393-391
		PSAMMOUTHIS	391-390
		AKHORIS	390-378
		NÉPHÉRITÈS II	378
	XXXe 378-341	NECTANÉBO I	378-360
		TÉOS	361-359
		NECTANÉBO II	359-341
Seconde domination perse 341-333		ARTAXERXÈS III OKHOS	341-338
		ARSÈS	338-335
		DARIUS III CADOMAN	335-333

3 - *Les dieux égyptiens.*

Nom des divinités	Rôle et principaux renseignements mythologiques
Les dieux cosmiques	
CHOU	Il est le « dieu qui supporte les cieux »; époux de **Tefnout** (déesse locale d'Oxyrhynchos), il maintient **Nout**, la déesse du Ciel, à bout de bras. Dieu local de Léontopolis, il est souvent représenté par un homme portant une plume d'autruche sur la tête.
KÊB	Dieu de la Terre, époux de la déesse du Ciel, **Nout** (qui est en même temps sa sœur). Il est souvent représenté dans la position étendue.
NOUOU (ou NOUN)	Dieu personnifiant le chaos (l'eau primordiale).

Nom des divinités	Rôle et principaux renseignements mythologiques
NOUT	Déesse du Ciel, épouse de **Kêb**, mère d'**Isis** et d'**Osiris**. Elle est représentée comme une femme gigantesque se tenant penchée sur ses mains : le tronc de **Nout** représente le Ciel, la bouche et l'aine les horizons, les colorations de sa peau représentent les étoiles.
RÊ Le nom de ce dieu s'écrit *Râ* à l'intérieur d'un mot et *Rê* lorsqu'il est isolé, ou bien encore en syllabe terminale (on doit	C'est le dieu solaire des Égyptiens; il est représenté avec un disque solaire coiffant sa tête, généralement assis sur un trône et portant à la main l'*ankh*, symbole de la vie. Il voyage dans le ciel sur deux barques, celle du jour et celle de la nuit, pénétrant quand

Nom des divinités	Rôle et principaux renseignements mythologiques
dire *Amon-Rê* et non pas *Amon-Ra*).	il se couche dans la bouche de la déesse Nout, traversant son corps pendant la nuit, et ressortant au niveau de l'aine le matin. Selon une ancienne tradition, il portait aussi le nom de **Khopri** (Scarabée), nom qui fut par la suite celui du soleil du matin, le soleil du soir s'appelant **Atoum.** Les légendes rapportent que les larmes de *Rê* avaient été transformées en hommes et en femmes, mais que ceux-ci se révoltèrent contre lui; *Rê* envoya alors son *œil* (Hathor) qui détruisit la plupart des êtres vivants; le dieu Soleil pardonna alors aux survivants et se retira du monde.

Nom des divinités	Rôle et principaux renseignements mythologiques
Les dieux locaux	
AMON	Dieu de Thèbes qui ne joue un rôle important qu'à partir de la XIe dynastie. Devenu dieu dynastique, il est identifié au dieu solaire sous le nom d'AMON-RÊ. Représenté généralement sous forme humaine, avec un casque portant deux plumes verticales; son animal sacré est le bélier. Il est l'époux de **Mout** et le père du dieu **Khonsou**.
ANOUKET (ou ANOUKIS)	Déesse de la première cataracte du Nil et de l'île de Séhel; à Éléphantine elle formait une triade (voir p. 10). avec **Khnoum** et son épouse **Satis**.
ANUBIS	Dieu de Cynopolis; représenté comme un homme à tête de chacal (ou de chien). C'est le dieu des morts, qui préside à l'embaumement; on fait de lui tantôt le frère, tantôt le fils d'**Osiris**, ou encore le fils de **Rê**.
ATOUM	Dieu d'Héliopolis ayant pour animaux sacrés le lion et le serpent. Il sera identifié par la suite avec le soleil du soir (voir ci-dessus. *Rê*).
HARSAPHÈS	Divinité d'Héracléopolis; c'est un dieu à tête de bélier.
HATOR	Déesse vénérée à Aphroditopolis et à Dendérah. Après **Isis**, c'est la principale divinité locale féminine d'Égypte; elle est généralement représentée soit comme une vache, soit comme une femme à tête de vache (le disque solaire est placé entre ses cornes). Selon les légendes, elle est tantôt la mère, tantôt la femme du dieu **Horus**.
HORUS	C'est le dieu de Behdet (dans la partie occidentale du delta du Nil); fils d'**Osiris** et d'**Isis** avec lesquels il constitue une triade, ce dieu est dédoublé en HORUS L'ENFANT (chez les Grecs **Harpocrate**), représenté comme un enfant nu suçant son pouce, et HORUS LE GRAND, dieu à tête de faucon portant sur sa tête le disque solaire. HORUS est le dieu protecteur des pharaons, mais aussi le patron d'un très grand nombre de lieux de haute et de basse Égypte; il était adoré sous des noms variés : *Horus dans l'Horizon, Horus vengeur de son père, Horus qui préside aux Deux Yeux, Horus fils d'Isis*, etc.
ISIS	La principale divinité féminine égyptienne sœur et épouse d'**Osiris**, mère d'**Horus**. Quand l'Égypte tomba aux mains des Romains, son culte fut introduit à Rome (religion à mystères) et l'écrivain latin Apulée, dans l'*Ane d'or*, l'appelle « la mère universelle de la nature, la plus grande des déesses, reine des noms, souveraine des dieux, celle qui est adorée sous de multiples noms et de multiples aspects ». Certains historiens comparatistes ont voulu en faire une préfiguration de la Sainte Vierge. Déesse de Iséion.
KHENTAMENTIOU	Dieu-chacal d'Abydos, identifié ultérieurement à **Osiris**.
KHNOUM	Dieu de la haute Égypte, en particulier d'Éléphantine. Il est l'époux de la déesse **Satis** et le père d'**Anouket**. On le représente comme un dieu-bélier ou à tête de bélier.
KHONSOU	Dieu de Thèbes, représentant la Lune. Il est figuré sous la forme d'un enfant qui porte sur sa tête le croissant lunaire.
MIN	Dieu de la virilité, personnifiant la puissance génératrice de la nature. Représenté avec une tête de bélier, le pénis en érection, il est parfois surnommé le « taureau de sa mère » (la déesse Ciel). A la Basse-Époque, cette mère-épouse était identifiée à **Isis**.
MONTOU	Dieu d'Hermonthis (nome de Thèbes); dieu guerrier à tête de faucon, il est l'époux d'une divinité solaire mal connue « le soleil femelle des deux terres ».
MOUT	Déesse mère de Thèbes (elle a eu un temple à Karnak); représentée sous la forme d'un vautour, ou d'une femme coiffée du double diadème, elle est l'épouse d'**Amon** et personnifie les eaux fécondantes du Nil.
NÉFERTOUM	Dieu de Memphis, fils de **Ptah** et de **Sekhmet**. Il est représenté par un homme barbu portant sur la tête une fleur de lotus.
NEITH	Déesse de Saïs. Identifiée à la mère de Rê.
NEKHBET	Déesse d'Hiérakonpolis, représentée par un vautour planant au-dessus du pharaon.
NEPHTHYS (ou NEBHAT)	Déesse de Diospolis, sœur d'**Isis** et femme de **Seth** (elle serait, selon certaines légendes, la mère d'**Anubis**).
ONOURIS	Dieu de This (haute Égypte) et de Sébennytos.
OPHOÏS	Dieu-loup, vénéré à Assiout.
OSIRIS	Dieu de Busiris et d'Abydos identifié par la suite au dieu des morts (voir p. 11 : *la légende d'Osiris*). Il est l'époux d'**Isis** et le père d'**Horus**.
OUTO	Déesse serpent vénérée à Bouto (elle est représentée portant la couronne du Nord).
PTAH	Dieu de Memphis, patron des forgerons et des sculpteurs (identifié par les Grecs avec **Héphaïstos**). Il est le potier divin, le dispensateur de la vie; on le représente comme un homme à la tête rase et tenant dans ses mains un long sceptre. Son animal sacré est le taureau **Apis**. Sa femme est **Sekhmet** et son fils **Néfertem**.
SATIS (ou SATET)	Déesse d'Éléphantine (voir **Khnoum**).
SÉBEK	Dieu de Fayoum, représenté sous la forme d'un homme à tête de crocodile.
SEKHMET	Déesse de Réhésou (Delta); elle est représentée sous la forme d'une divinité à tête de lionne, couronnée du disque solaire et du serpent *Uraeus*.
SETH	Dieu d'Ombos et d'Avaris dont l'animal sacré est le lévrier (ou le porc sauvage, ou l'âne). Adversaire d'**Osiris**. Sa légende : p. 11.
TEFNOUT	Déesse d'Oxyrhynchos, déesse lionne ou à tête de lionne (épouse de **Chou**).
THOT	Dieu d'Hermopolis; c'est le dieu de l'écriture et de la chronologie, représenté sous la forme d'un homme à tête d'ibis. Son épouse est **Seshat**.

Autres divinités : HAPY : L'Inondation; NÉPRI, dieu du grain; RENNOUT, déesse des moissons; HÉKET, qui donne la vie; MESKHÉNET, qui préside à l'enfantement; THOUÉRIS, au corps d'hippopotame et à la gueule de crocodile, protectrice des femmes enceintes; le dieu BÈS, qui protège des mauvais esprits et préside aux plaisirs.

4 - L'art du Nouvel-Empire.

Lieu d'origine	Pharaon régnant ou époque	Description
	I. ARCHITECTURE.	
Deir el-Bahari (Thèbes-ouest)	XVIIIe dyn.	Temple funéraire de la reine Hatchepsout, avec portiques et terrasses superposées, bâti par l'architecte Senmout selon un plan inspiré du temple de Montouhotep (Moyen-Empire).
Louxor (Thèbes-est)	AMÉNOPHIS III (XVIIIe dyn.)	Grand temple à colonnades.
Karnak (Thèbes-est)	XVIIIe et XIXe dyn.	Grand temple d'Amon successivement agrandi par de nombreux pharaons. Grande salle hypostyle de 103 m sur 52 m, soutenue par 134 colonnes de 21 m de haut.
Abou-Simbel	RAMSÈS II (XIXe dyn.)	Falaise creusée de sanctuaires et de vastes salles hypostyles. Des colosses de 20 m de haut en ornent l'entrée.
Tell al-Amarna	AKHNATON (XVIIIe dyn.)	Akhnaton, grand réformateur religieux, édifia une nouvelle capitale avec de nouveaux sanctuaires, de nouveaux palais, bâtis par de nouveaux artisans. Il en reste peu de chose.
	II. TOMBES ROYALES.	
Les souverains du Nouvel-Empire ne reposent plus dans des pyramides comme auparavant, mais dans des hypogées disposés le long de la vallée des Rois et de la vallée des Reines. Ces tombes sont ornées de peintures et de bas-reliefs. On en a extrait de multiples trésors (voir ci-dessous : *Décoration murale et Arts mineurs*).		
	III. STATUAIRE.	
	XVIIIe dyn.	La *Dame Toui*, très fine statuette de bois (Musée du Louvre).
Tell al-Amarna	AKHNATON (XVIIIIe dyn.)	*Tête de Néfertiti*, femme d'Akhnaton, en grès.
Tell al-Amarna	AKHNATON	*Buste de Néfertiti* en calcaire peint (Musée de Berlin).
	AKHNATON	*Tête d'Akhnaton*, montrant une expression adoucie par rapport au style presque caricatural de ses autres portraits (Musée du Louvre).
	XVIIIe dyn.	*Deux époux*, couple assis en calcaire peint (Musée de Brooklyn).
Karnak	AKHNATON	Plusieurs têtes et bustes d'Akhnaton avec son visage chevalin, traités dans le style réaliste que sa réforme a inauguré.
	TOUTÂNKHAMON	*Tête de Toutânkhamon jeune* (Musée du Caire).
	HOREMHEB	Statue d'*Horemheb* assis figuré en scribe, pour symboliser son œuvre administrative (Metropolitan Museum New York).
	HOREMHEB	Statue d'*Horemheb* (Musée du Caire).
	TOUTHMÔSIS III (XVIIIe dyn.)	*Touthmôsis III marchant sur les neuf arches* qui symbolisent les peuples vaincus (Musée du Caire).
		La reine Tiy (Musée du Caire).
Ramesseum de Thèbes	RAMSÈS II (XIXe dyn.)	Plusieurs statues géantes.
Tanis	RAMSÈS II	Colosses de 20 mètres de haut.
	IV. DÉCORATION MURALE.	
a) Bas-reliefs.		
Deir el-Bahari	HATCHEPSOUT	Reliefs représentant des scènes d'actualité, des épisodes du règne (expéditions guerrières de la reine dans le pays de Pount).
Deir el-Bahari	THOUTMÔSIS III	Bas-relief représentant un magnifique lion assis d'un modelé très décoratif et distingué.
Abydos	SÉTHI Ier (XIXe dyn.)	Bas-reliefs religieux ornant la tombe et le temple funéraire de Séthi Ier. C'est l'aboutissement classique de l'art égyptien du bas-relief.
b) Peinture.		
Vallée des Rois, tombe n° 95	AMÉNOPHIS II	Tombe décorée de fresques par le maître de Kénamon, peintre génial virtuose de la courbe comme de la couleur, inventeur du « dégradé » et des « passages » d'un ton à l'autre *(La chasse dans le désert)*.

TABLEAU 4

Lieu d'origine	Pharaon régnant ou époque	Description
Vallée des Rois, tombe n° 38	THOUTMÔSIS IV	Tombe décorée par le maître de Djeserkareseneb. Science de la composition, délicatesse des profils *(Quintette de musiciennes et de chanteuses)*.
Thèbes, tombe n° 78	THOUTMÔSIS IV	Tombe peinte par le maître d'Horemheb, dessinateur à la fois plaisant et puissant *(Nubiens et nubiennes)*.
Thèbes-ouest	THOUTMÔSIS IV et AMÉNOPHIS III?	*Tombe de Nébamon* décorée par le plus grand de tous les peintres égyptiens, un artiste qui découvrit une gamme de tons inconnus jusqu'à lui, utilisa trois gris différents, le carmin, le rose, et sut rendre la teinte nacrée des papillons (5 tableaux au British Museum).
Tell al-Amarna, Palais d'Akhnaton	AKHNATON	Peinture représentant les filles d'Akhnaton. *Martin-pêcheur plongeant.*

5 - *Chronologie comparée de l'Égypte, d*

	Égypte		Mésopotamie		Syrie-Palestine
3200-3000	Dernière période de la civilisation de Nagade et époque préthinite.	Av. 3000	Peuplement de la **Babylonie**; Sumériens; premières infiltrations sémites.		
		3000-2800	Civilisation d'**Ourouk**; introduction des cunéiformes (pictogrammes). Ire dynastie de **Kish** et Ire dynastie d'**Ourouk** (âge héroïque).		
3000	1re dyn. thinite; règne de MÉNÈS-NARMER. Fondation de **Memphis**. Expédition du roi OUSAPHAIS contre les peuples orientaux du Delta. Expédition du roi SÉMEMPSÈS au Sinaï.	2800-2700	Civilisation de **Djemet-Nasr**.		
2778	Le roi DJÉSER fonde définitivement la IIIe dynastie. Début de l'Ancien Empire. IMHOTEP, ministre de Djéser. Pyramide de **Sakkarah**.			2750 (?)	Date traditionnelle de la fondation de **Tyr**.
2723	Fondation de la IVe dynastie par SNÉFROU qui fait bâtir la 1re pyramide parfaite à **Dahchour**. Règne de CHÉOPS. Il fait bâtir la première des grandes pyramides de **Gizeh**. Règne de CHÉPHREN. Le **Sphinx de Gizeh**. Règne de MYKÉRINOS, qui fait élever la dernière des grandes pyramides de **Gizeh**.	2600-2350 *Domination sumérienne*	MÉSILION, roi de **Kish**. Ire dynastie d'**Our**, fondée par MES-ANNI-PADDA. Ascension de **Lagash** : OUR-NANSHÉ, prince de **Lagash**, se rend indépendant; EANNATOUM renverse la Ire dynastie d'**Our** (stèle des vautours) vers 2460; OUROUKAGINA s'empare du pouvoir à **Lagash**. LOUGALZAGGIZI, roi d'**Oumma**, fonde un empire sumérien. IIe dynastie d'**Our** et IIIe dynastie d'**Ourouk**.	Apr. 2585	Développement des relations commerciales entre la **Syrie** et l'**Égypte**. Offrandes pharaoniques à **Byblos** et **Ougarit**.
2563	OUSERKHÉRÈS fonde la Ve dynastie, avec l'appui du clergé d'Héliopolis.				
2423	Avènement de TÉTI Ier qui fonde la VIe dynastie.				
	Règne de PÉPI Ier, marqué par les faits suivants : *a)* l'hérédité des nomarques se généralise, de la Haute Vallée au Delta. *b)* Expéditions d'OUNI, ministre et général de PÉPI Ier, au **Néguev** et en **Canaân**, contre les Bédouins.	2350-2150 *Domination akkadienne*	SARGON L'ANCIEN fonde la dynastie d'**Agadé**, renverse LOUGALZAGGIZI et fonde l'empire akkadien; règnes de RIMOUSH (qui conquiert l'Élam) et de NARÂM-SIN (v. **2190**) victorieux à **Suse** des montagnards du **Zagros**. Premières infiltrations des Goutéens, combattus par SHARKALISHARRI; fin de la dynastie d'**Agadé**.		
Vers 2300	Les Asiatiques s'installent dans le Delta. Règne de PÉPI II (94 ans); décadence de l'Ancien-Empire.				
2263	Fin de la VIe dynastie.				
2222-2050	Dynasties héracléopolitaines. (IXe et Xe dynasties).				
2160-2000	Morcellement et indépendance progressive du Delta. Influence syro-cananéenne accrue.	2150-1950 *Domination goutéenne et renaissance sumérienne*	Dynasties goutéennes en Mésopotamie (Royaume de trente ans). Vers **2060** : IVe dynastie d'**Ourouk**; OUTOU-HÉGAL libère la Babylonie des Goutéens. Vers **2050** : Renaissance sumérienne à **Lagash (Goudéa)**; IIIe dynastie d'**Our** fondée par OUR-NAMMOU, dont les successeurs unifient la Babylonie. Vers **1950** : infiltrations de Sémites nomades (Amorrites), apparition des Assyriens au nord de la Mésopotamie.		
2140	Morcellement de la haute Égypte.				
2130	ANTEF Ier fonde la XIe dynastie (thébaine).				
2120-2070	Règne d'ANTEF II. Il étend son autorité sur la « Tête du Sud ».				
Vers 2100	Les rois ANTEF de Thèbes supplantent progressivement la dynastie héracléopolitaine.				
2065	MÔNTOUHOTEP, roi de Thèbes. Début du Moyen-Empire. Littérature : *Contes de Sinouhé, Contes du naufragé.* MÔNTOUHOTEP réalise l'unité de l'Égypte et fait reconnaître son autorité dans tout le pays.				
Vers 2030	Combats contre les Asiatiques pour rétablir la frontière orientale du Delta.				

	Égypte	
Vers 2000	Voyage du chancelier HÉNOU au pays de **Pount** (développement de relations commerciales).	
Vers 2000	AMENHEMÊT 1er fonde la XIIe dynastie thébaine, règne avec l'appui des familles princières. Il fait construire le « mur du Prince » contre les Bédouins, à la frontière du Nord-Est.	
1970-1936	Règne de SÉSOSTRIS Ier après l'assassinat (?) d'AMENHEMÊT Ier. SÉSOSTRIS Ier entreprend la conquête de la **Nubie** et soumet la **Libye**. Rapports commerciaux avec la **Crête** expédition en **Canaân**.	1950-1700 *Rivalité entre les cités. Ancien Age assyrien*
1936-1904	Règne d'AMENHEMÊT II.	
1904-1888	Règne de SÉSOSTRIS II. Construction des canaux d'irrigation du **Fayoum** (10 000 ha de terres arables récupérés) et établissement de l'influence égyptienne en **Syrie** et en **Palestine**.	
1888-1850	Règne de SÉSOSTRIS III, qui élimine progressivement la féodalité provinciale et achève la colonisation de la **Nubie**. Expédition de SÉSOSTRIS III en **Canaân**.	
1850-1800	Règne d'AMENHEMÊT III. Réapparition du morcellement à la fin de son règne.	1830-1530 *L'Ancien-Empire babylonien*
1785	Début de la deuxième période intermédiaire.	
1785-1680	XIIIe et XIVe dynasties thébaines. La **Nubie** se rend indépendante.	
Vers 1750	D'après la *Bible*, arrivée des Hébreux en Égypte (sans doute s'infiltrent-ils à la faveur du désordre qui règne dans le pays).	
1730-1580	Les Hyksôs pénètrent en Égypte et y importent le cheval et le char de guerre. Ils fondent les XVe et XVIe dynasties; les pharaons se réfugient à Thèbes, tandis que SALITIS, chef hyksôs, s'empare de **Memphis** et règne sur le Delta.	
Vers 1680	Extension de l'influence des Hyksôs dans la vallée du Nil.	
1680	Fondation de la XVIIe dynastie nationale à Thèbes, d'où partira vers 1600 (règne de KAMOSÉ) la guerre de libération : KAMOSÉ, roi de Thèbes, prend HERMOPOLIS, et le corégent, AHMOSÉ, s'empare d'**Avaris**, la forteresse des Hyksôs.	
1580	AHMOSÉ fonde la XVIIIe dynastie et rétablit l'unité égyptienne. Début du Nouvel-Empire.	
1580-1558	AHMOSÉ, pharaon unique. Il établit l'influence égyptienne en **Canaân**.	
1576 1557-1530	AHMOSÉ soumet la **Nubie**. Règne d'AMÉNOPHIS Ier qui étend l'empire égyptien jusqu'à l'Euphrate.	
1530-1520	Règne de THOUTMÔSIS Ier. Campagnes en **Nubie**.	1530-116 *L'âge babylonie moyen (domination kassite)*
1520 (?)	Avènement de THOUTMÔSIS II.	
1504	Avènement de THOUTMÔSIS III. Sa belle-mère, la reine HATCHEPSOUT, s'empare du pouvoir. Construction du temple de **Deir el-Bahari** par SENMOUT, architecte d'HATCHEPSOUT.	

Lieu d'origine	Pharaon régnant ou époque	Description
	V. ARTS MINEURS.	
Vallée des Rois, tombe n° 62	TOUTÂNKHAMON (XVIIIe dyn.)	Dans la tombe de Toutânkhamon fut trouvé son mobilier funéraire, dont les pièces les plus remarquables sont le trône et un coffret orné d'une magnifique chasse au lion (Musée du Caire). Des réceptacles à fards, improprement appelés cuillères, ont souvent un manche

Lieu d'origine	Pharaon régnant ou époque	Description
Serapeum	RAMSÈS II	sculpté d'une figure féminine nue : *La cuillère à la nageuse* (Musée du Louvre). Bijoux et armes de la reine Ahhotep. Ostraka : fragments calcaires sur lesquels les peintres traçaient leurs esquisses. Illustrations du *Livre des morts* (Musée du Louvre).

la Mésopotamie et de la Syrie-Palestine.

Mésopotamie		Syrie-Palestine
La menace amorrite s'est précisée; l'unité de la Mésopotamie est à nouveau détruite. Hégémonie temporaire d'**Isin** (1960-1865), de **Larsa** (1747-1698), de **Mâri** (1700-1695 env.), et d'**Eshnounna** (1850-1750) ; les principaux rois de ces dynasties sont mentionnés sur le tableau n° 8. Vers 1770, les Élamites installent une dynastie à **Larsa.** Parallèlement, la pression assyrienne se fait plus forte vers le nord : c'est l'*Ancien Age assyrien* avec ILOUSHOUMA (vers 1830) et SHAMSHI-ADAD Ier (1748-1716). C'est dans cette période que se place la migration d'Abraham, d'**Our** vers **Canaan.**	Entre 1950-1900	Destruction de **Byblos** et d'**Ougarit.**
Vers **1830 :** Ire dynastie de **Babylone,** fondée par l'Amorrite SOUMOU-ABOUM qui s'empare de **Kish.** **1816-1781 :** règne de SOUMOU - LA - ILOU; conquête d'**Akkad** et de **Sumer.** **1728-1686;** règne de HAMMOURABI qui s'empare d'**Isin** (alors aux mains des Élamites) et qui domine ISHMÉ-DAGAN Ier, roi d'Assyrie (en 1690). **1561-1531 :** SAMSOUDITANA, dernier roi de la dynastie amorrhéenne. Invasion de **Babylone** par les Hittites (1530).	1800-1750	Développement du royaume d'**Alep.**
	Apr, 1690	Troubles en Syrie, Fin de la domination égyptienne.
Après une révolte des Pays de la Mer (ne pas confondre avec les Peuples de la Mer), auxquels correspond une deuxième dynastie babylonienne, c'est l'effondrement de la Babylonie (et de l'Assyrie) sous les coups des Kassites qui fondent la IIIe dynastie (kassite) de Babylone (AGOUM II, KARAINDASH, KOURIGALSOU, en particulier).	1550 (?)	Exode des Juifs. HATTOUSIL, roi des Hittites, s'empare d'**Alep** et de la **Syrie du Nord,** perdus par la suite.
	Av. 1515	MOURSIL Ier, roi des Hittites, conquiert la **Syrie du Nord.**
	Apr. 1515	MOURSIL Ier est assassiné et remplacé par HANTILI Ier, qui perd ses conquêtes.

	Égypte		Mésopotamie		Syrie-Palestine
1483	Mort d'HATCHEPSOUT. THOUTMÔSIS III reprend le pouvoir. Coalition suscitée par le Mitanni contre l'Égypte : bataille de **Mégiddo** en Palestine, victoire égyptienne.		Les Assyriens sont sous la dépendance du Mitanni de 1580 à 1380.	1500	Les Hébreux s'installent en **Palestine** et les Araméens en **Syrie creuse.**
Vers 1475	THOUTMÔSIS III prend **Qadesh.** Il occupe la Phénicie.				
1473	Il atteint l'Euphrate et envahit le **Mitanni.**				
1473-1450	Pacification des territoires conquis par THOUTMÔSIS III.			Apr. 1457	TOUTHALIYA II, fondateur du nouvel empire hittite, envahit la **Syrie** et prend **Alep.**
1450-1425	AMÉNOPHIS II. Les armées du Mitanni occupent à nouveau la **Syrie.**			1450-1420 (?)	SHAOUSHSHATAR, roi du Mitanni, impose son autorité à la **Syrie.**
1425-1408	Règne de THOUTMÔSIS IV qui s'allie à ARTATAMA Ier, roi du Mitanni, dont il épouse la fille.			1420-1400 (?)	HATTOUSIL II, roi des Hittites, enlève **Alep** aux Mitanniens. Invention de l'alphabet à **Ougarit.**
1408-1370	Règne d'AMÉNOPHIS III et de son épouse, la reine TIY. Époque brillante, où s'ouvrent les grands chantiers (à **Louxor** notamment) ; le clergé d'Amon devient très puissant.	1380-1080 *Moyen-Empire assyrien et renaissance de Babylone* (1128-1105)	**1356-1320 :** ASSOUR-OUBALLIT reconstitue la puissance assyrienne (indépendance, domination sur Babylone, conquête du Mitanni, prise de **Karkhémish**). **1297-1266 :** ADAD-NIRARI Ier soumet le Mitanni. **1265-1235 :** SALMANASAR Ier fait la guerre contre les Hittites. **1235-1198 :** TOUKOULTI-NINOURTA Ier annexe la Babylonie. **1116-1078 :** TIGLAT-PHALAZAR Ier; fin de la dynastie kassite à **Babylone** (1160). **Babylone** connaît une provisoire renaissance : IIe dynastie d'**Isin,** avec NABUCHODONOSOR Ier.		
1370-1352	Règne d'AMÉNOPHIS IV et de son épouse, la reine NÉFERTITI. Début du conflit avec le clergé d'Amon.				
1365	AMÉNOPHIS IV prend le nom d'AKHNATON. Il fonde **Tell al-Amarna** et abandonne Thèbes et la religion d'Amon, remplacée par le culte (monothéiste) d'Aton (disque solaire).			Apr. 1365	Ruine de l'empire égyptien d'Asie.
				1355	HOREMHEB reconquiert le sud de la **Palestine.**
1352	TOUTÂNKHAMON monte sur le trône à la mort d'AMÉNOPHIS IV. La réforme religieuse échoue.				
1350	TOUTÂNKHAMON se réconcilie avec le clergé d'Amon.				
1344-1343	Mort de TOUTÂNKHAMON.				
1340-1320	HOREMHEB, général usurpateur, prend le pouvoir, interdit le culte d'Aton et reconquiert la **Palestine.**			1330	MOURSIL II mate une révolte en Syrie.
1314	Avènement de RAMSÈS Ier. Début de la XIXe dynastie.				
1312-1298	Règne de SÉTHI Ier qui conquiert le sud de la **Palestine** et bat MOUWATTALI, roi des Hittites, à **Qadesh** (1296).				
Entre 1300-1200	*Conte des démêlés d'Horus et de Seth. Conte des deux frères.*			1300	L'alphabet en **Phénicie.**
1298-1235	Règne de RAMSÈS II. Il fait achever la salle hypostyle du grand temple de **Karnak.**				
1294	MOUWATTALI, roi des Hittites, forme une coalition contre l'Égypte. RAMSÈS II le bat à **Qadesh.**				
1291	Bataille de **Tounip** entre les Égyptiens et les Hittites,				
1278	HATTOUSIL III, roi des Hittites, se rapproche du pharaon : traité de paix et d'alliance.				
1264	RAMSÈS II épouse la fille de HATTOUSIL III.				
1235-1224	Règne de MÉNEPTAH.				
1219	MÉNEPTAH fait campagne en **Libye.** Stèle d'Israël.				
1224-1219	AMENMÔSÉ usurpe le trône. Anarchie en Égypte.				

TABLEAU 5

	Égypte		Mésopotamie		Syrie-Palestine
				1200	Invasion des « Peuples de la Mer ». Ruines d'**Ougarit.** Suprématie de **Tyr** en **Phénicie.**
1219-1210	Règne de MÉNEPTAH SIPTAH.				
1210-1205	Règae de SÉTHI II.				
1205-1200	Régne de RAMSÈS SIPTAH. IARSOU le Syrien usurpe le trône. L'anarchie est à son paroxysme.			1190	Établissement des Philistins dans la Confédération du Carmel. Début des hostilités avec les Hébreux. L'usage du fer se répand et se généralise.
1200	SETHNAKHT fonde la XXe dynastie.				
1198-1166	Règne de RAMSÈS III.				
1193-1188	RAMSÈS fait campagne en **Libye.**				
1191	Les « Peuples de la Mer » tentent d'envahir l'Égypte.				
Apr. 1188	RAMSÈS III reconstitue l'empire égyptien en Asie.				
1166	Complot contre RAMSÈS III et sa mort.			1150	Les Juges en Israël.
1166-1085	Règnes de RAMSÈS IV à RAMSÈS XI. Décadence de l'Égypte.				
Vers 1100 ?	« Guerre des Impurs » à Thèbes. Les fidèles d'Amon mettent **Avaris** à sac. Fondation de **Tanis,** « Croisade contre Seth ».	Environ 1100-909 *Temps de la confusion*	Invasion de l'Assyrie et de la Babylonie par les Araméens, les Chaldéens (installés en Basse-Mésopotamie), tandis que les « Peuples de la Mer » menacent l'Égypte.	Apr. 1100	Apparition des premiers Phéniciens à Chypre.
	HÉRIHOR, grand prêtre d'Amon.				
	HÉRIHOR prend le pouvoir en haute Égypte.				
1085 (?)	Il prend les titres royaux à Thèbes. A **Tanis,** fondation de la XXIe dynastie par SMENDÈS.			1050-1030 (?)	SAMUEL, chef des Israélites.
				1030-1010	SAÜL, roi des Juifs. Guerre contre les Philistins.
				1010	Les Philistins battent SAÜL à **Gilbao.** Mort de SAÜL.
				1010-970	DAVID, roi des Juifs. Il bat les Philistins, prend **Jérusalem** dont il fait sa capitale. Formation de la puissance territoriale du royaume israélite.
				Entre 1000-900	Les Phéniciens apparaissent à **Rhodes.**
				973-931 env.	Règne de SALOMON. Il développe les relations commerciales avec la mer Rouge, organise l'administration financière et la corvée.
				968-923	HIRAM, roi de **Tyr.** Il aide SALOMON à construire le **temple de Jésuralem.**
950-929	SÉSAC Ier fonde la XXIIe dynastie (libyenne). Une partie du clergé d'Amon réfugiée à **Napata.** La féodalité militaire détruit la puissance de SÉSAC Ier et se partage l'Égypte. SÉSAC Ier envahit la Palestine et pille **Jérusalem.**			950	RAZON Ier, roi de **Damas,** déclenche les hostilités contre SALOMON.
		930-612 *Nouvel-Empire assyrien et création de l'empire néo-babylonien*	**932-910:** ASHOUR-DAN II reconstitue la puissance assyrienne. **909-889 :** ADAD-NIRARI II l'emporte sur les Babyloniens. L'empire assyrien se forme sous les règnes de TOUKOULTI-NINOURTA II (888-884), ASSOURNASIRPAL II (883-859) qui atteint la Méditerranée, SALMANASAR III (858-824) qui bat en 853 Syriens et Palestiniens coalisés à la bataille de **Qarqar,** et qui mène deux autres campagnes en Palestine (en 842 et en 839), ADAD-NIRARI III (809-782), contemporain de la reine SÉMIRAMIS de Babylone et adversaire de l'OURARTOU. **782-773 :** SALMANASAR IV combat les Mèdes et les Araméens. **745-727 :** règne de TIGLATPHALASAR III, vainqueur des Mèdes (744), des Palestiniens (744-732), de **Damas** (732). **725-722 :** SALMANASAR V, roi d'Assyrie et de Babylone; prise de **Samarie** et fin du royaume d'Israël (en 721). **721-705 :** SARGON II inaugure la dynastie des Sargonides d'Assyrie; il prend **Karkhémish** (717), domine l'**Ourartou** (714), fait construire le palais de **Khorsabad** (713-707). **705-681 :** SENNACHÉRIB mate la révolte babylonienne (699-694) puis, après une nouvelle rébellion (victorieuse :	Av. 931	Troubles en Israël. Révolte de JÉROBOAM qui fuit en Égypte.
				931-910	Règne de JÉROBOAM Ier en Israël.
				931-913	ROBOAM règne sur le royaume de Juda.
929-893	Règne d'OSORKON Ier.				
				922	Scission des royaumes d'Israël et de Juda.
				913-911	ABIYAM, roi de Juda, agrandit son royaume aux dépens d'Israël.
				910-909	Règne de NADAB, roi d'Israël.
				911-870	ASA, roi de Juda.
				909-886	NADAB est assassiné par BASHA, qui devient roi d'Israël.
				909	Les Philistins s'emparent de **Gibbethon.**
893-870	Règne de TIKLAT Ier.				
				887	Le prêtre ITOBAAL s'empare du trône de **Tyr.** Alliance avec Israël.
				886-885	ÉLA, roi d'Israël.
				885-874	Assassinat d'ÉLA. ZIMRI, puis OMRI, rois d'Israël.
				879	Fondation de **Samarie** par OMRI.
				874-853	ACHAB, roi d'Israël.

	Égypte
870-847	Règne d'OSORKON II.
847-823	Règnes de SÉSAC II et de TIKLAT II.
822-772	Règne de SÉSAC III.
772-767	Règne de PIMAÏ.
767-730	Règne de SÉSAC IV.
Vers 817 (?)	Fondation de la XXIIIe dynastie (tanite) par PÉDOUBASTÈT.
751	PIÂNKHI devient roi de **Napata** (dynastie éthiopienne).
730	TEFNAKHT fonde la XXIVe dynastie (saïte). Il est battu par PIANKHI qui fait la conquête de l'**Égypte.** Début de la diffusion de l'écriture démotique.
727	TEFNAKHT se rend à nouveau maître du Delta.
720-715	BOCCHORIS succède à TEFNAKHT.
716-701	CHABAKA, successeur de PIÂNKHI, fonde la XXVe dynastie et conquiert l'**Égypte** sur BOCCHORIS.

Mésopotamie		Syrie-Palestine
Khaloulé, 691), détruit Babylone; il est assassiné en 681. **680-669 :** ASSARHADDON reconstruit Babylone (680), arrête les Cimmériens en Cilicie (679), annexe **Sidon** (677) et envahit l'Égypte (671). **668-631** (?) : ASSOURBANIPAL ; prise de **Tyr** (667), sac de **Thèbes** (667), guerre contre les Élamites (661) et en Palestine ; révolte babylonienne matée (648), destruction de **Suse** (640).		Sa femme, JÉZABEL, fait assassiner les prophètes.
	870-848	Règne de JOSAPHAT, roi de **Juda.** Alliance avec ACHAB, dont il épouse la fille, ATHALIE. Ascension du royaume d'**Aram** (BAR-HADAD Ier et BAR-HADAD II).
	856	Mort d'ITOBAAL, roi de **Tyr.** Troubles dynastiques.
	855-854	Hostilités entre ACHAB et le roi de Damas, HADADEZER.
	853-852	Règne d'OCHOSIAS, roi d'Israël. HAZAEL, roi d'Aram. BAR-HADAD III : déclin du royaume d'Aram.
	848-841	JORAM, roi d'Israël. Conquête du pays moabite.
	848-841	OCHOSIAS, roi de Juda.
	841	Le prophète ÉLISÉE pousse JÉHU à tuer JORAM et OCHOSIAS. JÉHU, roi d'Israël.
	841-836	ATHALIE, reine de Juda.
	835	ATHALIE est tuée sur l'instigation du grand prêtre JOAD. Réaction religieuse.
	835-796	JOAS, roi de Juda.
	814-798	Règne de JOACHAZ, roi d'Israël.
	800	ZAKIR, de **Hamath** en Galilée, enlève la suprématie en Canaan à BEN HADAD II de Damas.
	798-783	Règne de JOAS, roi d'Israël.
	796-781	AMASIAS, roi de Juda.
	781-740	Règne d'OZIAS, roi de Juda. Reconquête de l'**Édom.**
	783-743	JÉROBOAM, roi d'Israël.
	743	Mort de JÉROBOAM II. Troubles en Israël. Assassinat du prophète ZACHARIE.
	743-738	Règne de MÉNAHEM en Israël.
	751-735	YOTHAM, roi de Juda.
	737-732	Règne de PHÉQAH, roi d'Israël.
	736-716	ACHAZ, roi de Juda.
	732	**Juda,** allié aux Assyriens, bat **Damas** et **Israël.**
	732	Fin du royaume d'Aram, **Damas** annexé par l'**Assyrie.**
	732-724	Règne d'OSÉE, roi d'Israël. Alliance avec l'**Égypte.**
	721	Les Assyriens prennent **Samarie.**
	717	Prise de **Karkhémish,** dernier bastion hittite, par l'Assyrie.
	716-687	Règne d'ÉZÉCHIAS, roi de Juda. Le prophète ISAIE.

	Égypte		Mésopotamie		Syrie-Palestine
701-689	CHABATAKA succède à CHABAKA.			687-642	Règne de MANASSÉ, roi de Juda. Réaction contre ISAIE.
689-663	Règne de TAHARQA, successeur de CHATABAKA. Échec de la première tentative de l'invasion assyrienne.			690-689	Révolte en **Canaân** contre la domination égyptienne. Révolte de la **Phénicie,** alliée à l'Égypte et à Israël.
				686	SENNACHÉRIB fait campagne en Palestine.
				677	Révolte et défaite de **Sidon.**
675-673	ASSARHADDON d'Assyrie tente d'envahir l'Égypte.				
671	Il entre en Égypte et conquiert le Delta.			671	ASSARHADDON essaie de prendre **Tyr.** Son échec.
669	TAHARQA reprend **Memphis.**				
666	ASSOURBANIPAL, roi d'Assyrie, occupe l'**Égypte** jusqu'à Thèbes.			665	ASSOURBANIPAL s'empare de **Tyr.**
664	Mort de TAHARQA. TANOUTAMON reprend le Delta.				
664	Les Assyriens conquièrent toute l'**Égypte** et détruisent **Thèbes.** PSAMMÉTIQUE Ier fonde la XXVIe dynastie et favorise les Grecs. Fin de la féodalité militaire. Rupture définitive entre l'Égypte et l'Éthiopie.				
660	Alliance des Égyptiens avec GYGÈS de **Lydie** contre les Assyriens.				
654	PSAMMÉTIQUE soumet la haute Égypte et marie sa fille à Amon.				
Entre 650-600	Premier établissement grec dans le Delta : à **Naucratis.**				
				642-640	AMON, roi de Juda.
631 (?)	Le Dorien BATTOS fonde **Cyrène** en Libye.	631	**L'Assyrie** dévastée par les Scythes; la **Lydie** se libère de la domination assyrienne.	640-609	JOSIAS, roi de Juda. Les prophètes SOPHONIE et JÉRÉMIE.
626	PSAMMÉTIQUE détourne les Scythes de l'Égypte.	625	NABOPOLASSAR, roi du Pays de la Mer, se proclame roi de Babylonie (dynastie chaldéenne de Babylone) : c'est le début de l'Age néo-babylonien.	626	Les Scythes envahissent la **Syrie.** Prise d'**Ascalon.**
				622	Rédaction du *Deutéronome* (Palestine).
		625	Coalition des Mèdes et des Babyloniens contre l'Assyrie (contre le roi assyrien SIN-SHOURISHKOUN qui règne de 627 à 612).	621	Réforme religieuse d'ÉZÉCHIAS en Palestine.
		615	Les Assyriens battus par NABOPOLASSAR à **Arapha.**		
		614	Les Mèdes de CYAXARE pillent **Assour.**		
616	PSAMMÉTIQUE intervient en faveur des Assyriens contre NABOPOLASSAR de Chaldée.				
		612	Chute de **Ninive,** détruite par les Mèdes et les Babyloniens (Chaldéens).		
610-595	Règne de NÉKAO. Il ouvre le canal de la mer Rouge.	612-605	Règne du dernier roi assyrien, ASSOUROUBALLIT III; destruction progressive de l'Assyrie (chute d'HARRAN et mort, en 605, d'ASSOUROUBALLIT III à **Karkhémish).**		
609	NÉKHAO, pour secourir ASSOUR-OUBALLIT II, bat JOSIAS de Juda à **Mégiddo** et soumet la Palestine et la Syrie.			609	JOACHAZ, roi de Juda. NÉKAO d'Égypte le remplace par JOIAKIM.
		605-539 *L'empire néo-babylonien*	**605-562 :** règne de NABUCHODONOSOR II, fils de NABOPOLASSAR et deuxième roi néo-babylonien.		
605	NABUCHODONOSOR bat NÉKHAO à **Karkhémish.**		**605 :** NABUCHODONOSOR bat les Égyptiens à **Karkhémish.**		
597	NÉKAO constitue une flotte de guerre et s'assure la maîtrise des mers.		**597 :** prise de **Jérusalem;** première vague de déportation d'Hébreux à **Babylone** (ÉZÉCHIEL en fait partie). NABUCHODONOSOR reconstruit **Babylone.**	598-597	Révolte de JOIAKIM, aidé de NÉKAO, contre NABUCHODONOSOR. Battu, il est remplacé par SÉDÉCIAS.
595-589	Règne de PSAMMÉTIQUE II.			593	Le prophète HANANIE prêche la révolte.
590	Voyage de PSAMMÉTIQUE II en Palestine.				
589-570	Règne d'APRIÈS.				
586	Immigration des Juifs en Égypte.		**587 :** seconde prise de **Jérusalem;** fin du royaume de Juda; déportations massives (captivité de Babylone). Début de la *diaspora.*	586-539	Les Israélites en captivité à **Babylone.** Les prophètes DANIEL, ÉZÉCHIEL et ZACHARIE. Début de la *diaspora.*
570	APRIÈS soutient les Libyens de Cyrène contre les Grecs. Il est vaincu. Révolution en Égypte.				
				573	**Tyr** se reconnaît vassale de **Babylone.**
570	AMASIS II bat APRIÈS à **Momemphis** et le détrône.				

TABLEAU 5

	Égypte		Mésopotamie		Syrie-Palestine
570-526	Règne d'AMASIS		**568** : nouvelle expédition contre l'Égypte.		
			562-555 : Querelles successorales.		
560	AMASIS concentre tous les trafiquants grecs à **Naucratis**, dans le Delta.				
			555-539 : Règne de NABONIDE.	552	Révolte de **Tyr** contre NABONIDE.
		539	Prise de **Babylone** par les Perses de CYRUS ; la Babylonie devient un « royaume associé » à l'empire achéménide.	539	CYRUS met fin à la captivité des Israélites à Babylone.
		530	CAMBYSE, fils de CYRUS, roi de **Babylone.**		
533	Alliance d'AMASIS et de POLYCRATE, tyran de Samos.				
526	POLYCRATE trahit AMASIS.				
526	Avènement de PSAMMÉTIQUE III. Conquête de l'**Égypte** par les Perses. Suicide du pharaon.				
522	Revolte de la Libye. Défaite des Perses.	Vers 520	Répression des révoltes par DARIUS Ier.		

	Égypte	
519	DARIUS réorganise l'administration de l'Égypte.	
518	Darius fait réparer le canal de NÉKAO.	518
484	Révolte contre les Perses dans le Delta. Intervention de Xercès.	482
460	Révolte du prince INAROS en Égypte.	
459	Expédition athénienne en Égypte.	
454	Désastre athénien en Égypte.	
404-398	Règne d'AMYRTÉE.	

6 - *Les peuples de l'Antiquité.*

On trouvera dans le tableau ci-dessous la liste, par ordre alphabétique, des principaux peuples de l'Antiquité européenne et proche-orientale.

Peuples	Origine et localisation géographique	Destinée
Aamou	Nom que les Égyptiens donnaient aux peuples du Sinaï et de Syrie-Palestine ; les Hyksôs seront donc aussi pour eux des Aamou.	
Abantes	L'île d'Eubée, en Grèce insulaire.	Vraisemblablement descendants des Thessaliens et des Thraces, les Abantes ont participé à la guerre de Troie.
Achéens	Indo-Européens venus du nord (Europe centrale) ; ce sont des agriculteurs ; des pasteurs et des métallurgistes ; leur apparition en Grèce se situe au début du IIe millénaire av. J.-C. (autour de 1600).	D'abord en contact avec les Crétois, puis avec les Mycéniens, ils forment, à partir de l'an 1400 av. J.-C. à peu près, notamment en Argolide, une civilisation brillante (Mycènes, Tirynthe). En relation avec les Hittites et les Cananéens, les Achéens créent des comptoirs jusqu'en Sicile. Au XIIe siècle, ils entreprennent la conquête de la Troade (guerre de Troie) ; la fin de la civilisation achéenne est marquée par l'arrivée des Doriens, vers 1180.
Aenianes	Peuples vassaux des Thessaliens, dans la région du golfe de Lamia (Thermopyles).	
Akkadiens	Sémites, originaires peut-être des steppes occidentales.	Arrivés à la fin du IIIe millénaire ; pour leur histoire, voir p. 38.
Ambraciotes	Habitants de la ville d'Ambracie (en Épire), capitale du roi Pyrrhos (Pyrrhus).	
Ammonites	Sémites installés à l'est du Jourdain vers le XIIIe siècle av. J.-C.	Ils tirent leur nom d'Ammon, le fils de Loth, le neveu d'Abraham. Les Ammonites furent définitivement soumis par le roi David.
Amorrites (on dit aussi : Amorrhéens, Amoraïques)	Sémites installés au début du IIIe millénaire dans la région de Palmyre en haute Syrie (c'est le pays d'*Amourrou*).	Ces nomades, parents de race et de langue des Akkadiens, s'infiltrent en Babylonie où ils installent une dynastie dont le roi le plus célèbre est Hammourabi (voir p. 39).
Amratiens	Préhistoire égyptienne : première civilisation de Nagada, marquée notamment par la nécropole d'El-Amrah, près d'Abydos.	C'est une civilisation préhistorique de l'Égypte et néolithique caractérisée par des poteries à décors (vases rouges ou noirs à décors blancs), et des palettes de schiste en forme d'oiseaux.
Apirou	Voir **Hapirou.**	
Araméens	Sémites qui arrivent en Mésopotamie vers le XIVe siècle av. J.-C.	Ces nomades, qui traversent l'Euphrate vers le XIVe siècle essaiment à travers la Mésopotamie entre 1300 et 1100 av. J.-C., menaçant la puissance assyrienne. Vers l'an 1000, ils allaient créer plusieurs petits États (voir p. 41) en Syro-Palestine. L'importance des Araméens est liée au fait que leur langue s'était répandue dans tout le Moyen-Orient où elle était devenue une véritable langue internationale (on parlait araméen dans l'empire perse et Jésus lui-même parlait vraisemblablement un dialecte araméen). Il existe encore quelques îlots linguistiques araméens au Moyen-Orient, dans la vallée supérieure du Tigre, dans l'Azerbaïdjan (néo-syrien) et dans la région de Mossoul.
Arméniens	Indo-Européens arrivés vers le Ier millénaire à proximité du lac de Van.	Les Arméniens ont donné leur nom au pays, qui était auparavant le royaume d'Ourartou, vers le VIIe siècle.
Aryens (ou Arya)	Nom donné à des peuples indo-européens qui ont peuplé le plateau iranien et le nord de l'Inde entre 2000 et 1700 av. J.-C.	Les théories à la mode au XIXe siècle et reprises par la propagande hitlérienne, qui faisaient des Aryens les ancêtres des Nordiques et des Germains, sont une pure fantaisie ; il faut éviter de confondre Aryens et Indo-Européens, ce dernier terme étant plus général (voir ce mot).
Asianiques	Nom donné globalement aux anciens peuples de l'Asie antérieure : les Sumériens, les Élamites, les peuples du Zagros (Kassites, Goutéens, peuples du lac de Van, etc.). Les langues de ces peuples (langues dites asianiques) n'ont guère de rapport entre elles, mais on est à peu près certain qu'elles n'appartiennent ni à la famille des langues sémitiques, ni à celle des langues indo-européennes.	
Assyriens	Sémites installés dès la fin du IIIe millénaire dans le nord de la Mésopotamie (de Mossoul au plateau iranien ; principales villes : Assour, Ninive, Khorsabad).	Voir pp. 37 et 40).
Badariens	Représentants de la plus ancienne civilisation néolithique égyptienne, dont les traces ont été découvertes sur le site de Badari, en moyenne Égypte.	A la civilisation badarienne appartiennent en particulier les sculptures en ronde-bosse (figurines féminines).
Béotiens	Peuplades éoliennes arrivées au XIIe siècle av. J.-C. dans la région de Thèbes et d'Orchomène.	L'histoire des Béotiens ne commence véritablement qu'avec les guerres Médiques (Thèbes alliée des Perses et de Sparte contre Athènes). La conquête macédonienne mettra fin à l'hégémonie de Thèbes et à la prépondérance de la ligue béotienne.
Berbères	Peuples installés en Afrique du Nord depuis la préhistoire.	Les Anciens nous ont conservé les noms de nombreux peuples berbères : les Garamantes, les Numides, les Gétules, les Maures, les Psylles (en Libye). L'unification réalisée par Masinissa, roi de Numidie (environ 238-148 av. J.-C.) adversaire de Carthage, fut éphémère. Après la domination romaine, les Berbères furent en contact avec les Vandales, puis avec les Arabes.
Blemmyes	Nomades qui apparaissent au XIIe siècle entre le Nil et la mer Rouge et les steppes du Dongola.	Ces nomades pillards avaient étendu, au temps de l'empire romain, leur influence sur toute la basse Nubie ; on les considère souvent comme les ancêtres des actuels Bedjas.
Bruttiens	Habitants du Bruttium (Calabre).	Organisés en confédération au IVe siècle av. J.-C., les Bruttiens ont tenu tête aux Grecs pendant un siècle ; à partir de 270 av. J.-C. ils sont soumis par les Romains (c'est dans le Bruttium que se rendit Hannibal, après la bataille de Cannes, dans l'attente des renforts carthaginois).
Cananéens	Sémites installés en Syro-Palestine dans le courant du IIIe millénaire av. J.-C. dans la région appelée pays de Canaân.	Dans le courant du IIe millénaire, au vieux fonds sémite installé en Canaân se sont ajoutés des éléments hourrites (voir ci-dessous) et des petits groupes indo-européens qui constituèrent un État gouverné par une aristocratie guerrière, utilisant le char de guerre. C'est de Canaân en particulier que partit l'invasion des Hyksôs vers l'Égypte. Les Hébreux, sortis d'Égypte, s'emparent progressivement du pays vers 1200 av. J.-C. ; Jérusalem fut prise par David vers l'an 1000.
Cariens	La Carie est une région de l'Asie Mineure baignée par la mer Égée (à proximité de Cos et de l'île de Rhodes).	Les Cariens, dont on ignore l'origine, ont été colonisés par les Doriens (voir ci-dessous) ; la langue de ce peuple, qui n'est ni sémitique ni indo-européenne, nous est connue par des documents remontant au Ier millénaire av. J.-C. Le plus ancien est du VIIe siècle av. J.-C., il émane de Cariens installés dans le Delta égyptien.
Carthaginois	Phéniciens installés dans le site de Carthage (à proximité de Tunis) vers 814 av. J.-C..	Voir p. 70.

Mésopotamie		Syrie-Palestine
Inscription de Béhistoun. (Bisûtûn.)	521	Les grands prêtres de Jérusalem deviennent les chefs de la communauté juive.
Après de nouvelles révoltes, suppression par XERXÈS Ier du royaume de Babylonie, devenu une *satrapie perse*.		
	458	ESDRAS à **Jérusalem**.
	445	NÉHÉMIE, satrape de **Juda**. Reconstruction du **temple de Jérusalem**.
	444	Rédaction du *Code sacerdotal* hébraïque.

	Égypte		Mésopotamie		Syrie-Palestine
398-393	Règne de NÉPHÉRITÈS Ier.				
390-378	Règne d'AKHORIS.				
389-388	Alliance de l'Égypte avec Athènes et ÉVAGORAS de Chypre.				
378	Règne de NÉPHÉRITÈS II.				
378-361	Règne de NECTANÉBO Ier				
374	Expédition perse en Égypte.				
361-359	Règne de TÉOS.				
359-341	Règne de NECTANÉBO II.				
351	Expédition perse en Égypte.				
343-341	L'Égypte reconquise par la Perse.				
338-335	ARSÈS.				
				333	Conquête de la **Phénicie** par ALEXANDRE.
				332	Siège et prise de **Tyr**.
333	Conquête du Delta par ALEXANDRE.				
331	Fondation d'**Alexandrie**. Pèlerinage d'ALEXANDRE à l'oasis d'Ammon.	331	ALEXANDRE LE GRAND à **Babylone**.		

Peuples	Origine et localisation géographique	Destinée
Chaldéens	Ce terme, qui désignait au XIXe siècle l'ensemble des peuples de la Mésopotamie, plus spécialement de la basse Mésopotamie, n'est pratiquement plus employé aujourd'hui, depuis que l'on connaît la variété du peuplement de cette région.	
Cimmériens	Indo-Européens nomades installés au nord de la mer Noire qui apparaissent au VIIe siècle av. J.C.	Poussés par les Scythes, les Cimmériens sont vaincus par les Lydiens au VIe siècle.
Crétois	Peuple installé dans l'île de Crète et qui devient dès le IIIe millénaire détenteur d'une civilisation brillante (voir p. 92).	
Daces	Habitants de la Dacie (à peu près l'actuelle Roumanie); selon les Romains, la Dacie devint un royaume gothique à l'époque d'Aurélien (275 apr. J.-C.).	
Danéens	Peuplade maritime de l'Égée, chassée par les invasions doriennes (voir **Peuples de la Mer**).	
Dolopes	Vassaux des Thessaliens qui étaient installés à l'arrivée de ceux-ci à l'ouest de la Phthiotide grecque.	
Doriens	Indo-Européens qui apparaissent en Grèce à partir du XIIe siècle av. J.-C.	Les Doriens étaient installés dans la région du Danube (vallées de la Morava et Vardar); leur conquête de la Grèce continentale a été marquée par des destructions importantes (Mycènes, Tirynthe). Les Doriens s'installent surtout dans le Péloponnèse et passent même en Asie; principales cités doriennes : Chypre, Corinthe, Argos, Mégare, Égine; colonies : Cyrène, Syracuse, Tarente, Agrigente. On rapporte souvent aux invasions doriennes les causes du « Moyen Age » grec entre 1200 et 900 av. J.-C.
Édomites (ou Iduméens)	Descendants d'Ésaü installés au sud de la mer Morte vers 1300 av. J.-C.	Le royaume Édomite fut détruit par David, vers l'an 1000, mais il se reconstitua aux dépens notamment des tribus de Juda. A la fin du IIe siècle av. J.-C., à l'époque de Hyrcan Ier, le royaume d'Édom prit le nom d'Idumée.
Élamites	Peuple asianique qui apparaît au IIIe millénaire en basse Mésopotamie.	Voir p. 123.
Élymes	Peuple occupant l'ouest de la Sicile vers le IXe siècle av. J.-C.	
Éoliens	Indo-Européens d'origine balkanique.	Voisins des Achéens, ils se dirigent vers la Grèce centrale et le nord-ouest du Péloponnèse au moment des invasions doriennes; d'autres s'installent en Troade. Après la stabilisation du peuplement de la Grèce, les Éoliens occupent la Thessalie, la Béotie, la Phocide, l'Éolie et l'Élide (Asie-Mineure) ainsi que quelques îles.
Étéocrétois	Habitants originaires de la Crète, avant l'arrivée des Hellènes.	
Étoliens	Peuple grec d'origine illyrienne.	Installés en Étolie, au nord du golfe de Corinthe, les Étoliens constituent au IVe siècle av. J.-C. une *ligue étolienne*.
Étrusques	Apparaissent aux IXe et VIIIe siècles av. J.-C. en Toscane.	Voir p. 66.
Euganéens	Peuple de l'ancienne Italie (IXe-VIIIe siècles av. J.-C.) installé sur les côtes de l'Adriatique et refoulé ensuite en Rhétie.	
Galates	Habitants de la Galatie, au cœur de l'Asie Mineure. Ce pays tirait son nom des bandes gauloises qui ont ravagé la contrée à partir de 278 environ av. J.-C. et qui s'étaient installées en Bithynie.	
Gasgas (ou Gasgéens)	Tribus barbares des bords de la mer Noire qui ont été les ennemis traditionnels des Hittites.	
Gétules	Peuple berbère installé en bordure du désert.	
Gimirrai	VIIe siècle av. J.-C., Asie Mineure.	Tribus barbares expulsées d'Ukraine par les Scythes et qui dévastent notamment les villes voisinant le Pont.
Goutéens (ou Gouti)	Peuple asianique originaire du Zagros; dominé par les dynasties d'Our à la fin du IIIe millénaire av. J.-C.	
Herniques	Peuple de l'Italie ancienne au sud-est du Latium.	
Hittites	Voir p. 127.	
Hourrites (ou Khourites)	Peuple asianique installé en Mésopotamie dès le IIIe millénaire av. J.-C.	Les Hourrites ont formé l'empire du Mitanni au IIe millénaire av. J.-C. (voir plus bas); ils étaient réputés pour leur science équestre et ont combattu dans les armées hittites.
Hyksôs	Voir p. 20.	
Iapyges	Peuple de l'ancienne Italie, établi sur la côte adriatique.	
Illyriens	Peuple établi dans les régions montagneuses qui dominent la côte septentrionale de l'Adriatique.	L'Illyrie a connu la colonisation grecque (Épidamne, Nissos, Pharos, etc.). Son histoire à l'époque romaine est marquée notamment par le règne de la reine Teuta qui guerroya contre Rome. Le pays est soumis en 33 av. J.-C. et devient province sénatoriale en 27 av. J.-C., puis province impériale en 17 av. J.-C. L'Illyrie a été slavisée à partir du VIe siècle apr. J.-C.
Indo-Européens	Terme général concernant les peuples parlant des langues de la famille indo-européenne. Il semble qu'à un certain moment de l'histoire (peut-être avant le IIIe millénaire) il ait existé une langue indo-européenne commune (que nous ignorons) qui s'est ensuite morcelée en 11 groupes de dialectes dont les plus anciens ne remontent pas au-delà de l'an 2000 av. J.-C. On distingue au sein de l'indo-européen le groupe des dialectes occidentaux, dits groupe *centum*, et le groupe oriental, dit *satem*. On ignore quel fut le berceau primitif des Indo-Européens; peut-être s'agit-il du sud-est de l'Europe et de la Russie méridionale. Quoi qu'il en soit, c'est entre 2000 et 1200 av. J.-C. qu'apparaissent les différentes peuplades indo-européennes qui vont peupler l'Europe et l'Asie, de l'Indus à l'océan Atlantique.	
Ioniens	Deuxième vague de peuplement grec (voir p. 95).	
Iountiou	Nom donné par les anciens Égyptiens aux Nubiens qui fréquentaient le désert arabique.	
Iraniens	Voir p. 121.	
Italiques	Population indo-européenne, distincte des Grecs et des Étrusques (nouveaux venus) qui occupaient le cœur de l'Italie avant la fondation de Rome.	
Kassites	Peuple asianique originaire du Zagros qui menace la Babylonie dès le XVIIe siècle av. J.-C.	Les Kassites avaient été soumis par un clan indo-européen; une dynastie kassite s'installe à Babylone (IIIe dynastie de Babylone); ces envahisseurs importent le char de guerre et le cheval et dominent la

Peuples	Origine et localisation géographique	Destinée
		Babylonie jusqu'au XIIe siècle, époque à laquelle la dynastie kassite de Babylone tombe sous la coupe des Élamites. L'historien grec Strabon parlera encore des Kassites, qu'il appelle des *Cosséens.*
Lélèges	Population mal connue de l'Asie Mineure, établie sur les rivages de la mer Égée. Les Lélèges parlaient une langue asianique et ont été en rapport avec les peuples égéens (les Grecs les considéraient comme des Barbares).	
Libou	Population qui a donné son nom à la Libye.	
Ligures	Nom donné au peuple qui est établi dans les régions alpines et rhodaniennes et dont on ignore à peu près tout de la civilisation et de la langue ; les Ligures ont été dominés par les Romains aux IIIe et IIe siècles av. J.-C.	
Louwites	Peuple indo-européen habitant la région du Louwi, et qui faisait partie de l'empire hittite au IIe millénaire av. J.-C. Les hiéroglyphes hittites de Cappadoce et de Cilicie sont écrits en louwite (voir p. 127).	
Lyciens	Habitants de la Lycie (Asie Mineure). Les Lyciens avaient pris part à la guerre de Troie, puis, après s'être opposés à la Lydie, furent incorporés à l'empire perse par Cyrus. Les Lyciens ont une langue qui n'est pas européenne et avaient constitué au cours du IIIe siècle une ligue de cités, dont les principales étaient : Patara, Xanthos, Telmassos, Myra.	
Macédoniens	Peuple balkanique indo-européen qui s'était constitué après les invasions doriennes (vers le XIe siècle av. J.-C.	Pour leur histoire, voir p. 100.
Madianites	Nomades de l'Arabie qui furent souvent en conflit avec les Hébreux (ils furent vaincus par le juge Gédéon).	
Maliens	Anciens habitants de la Thessalie, vassaux des Thessaliens.	
Marses	Ancien peuple de l'Italie centrale.	
Massagète	Peuple iranien établi entre la mer Caspienne et la mer d'Aral, apparenté aux Scythes.	Les Massagètes furent soumis par Alexandre le Grand.
Massyles	Peuple berbère installé vers l'est de l'Afrique du Nord.	
Maures	Peuple berbère ayant constitué un royaume à l'ouest de l'Afrique du Nord au IIIe siècle av. J.-C.	
Mèdes	Voir p. 123.	
Minyens	Nom donné à des populations plus ou moins mythiques installées en Béotie et dans lesquelles certains historiens voient les ancêtres des Ioniens.	
Moabites	Nom donné aux tribus qui, à partir du XIIe siècle av. J.-C., selon la *Bible,* occupent les plateaux qui dominent la mer Morte ; à l'est, le royaume de Moab entra en conflit avec celui d'Israël au IXe siècle av. J.-C. ; les Moabites furent soumis par Saül et par David. Par la suite, ils seront absorbés par les Nabatéens.	
Moushkis	Population apparentée aux Phrygiens, qui s'installe vers le XIIe-XIe siècle en Anatolie orientale et qui contribue à l'effondrement de l'Empire hittite mycénien ; voir p. 41.	
Nabatéens	Peuple du nord-ouest de l'Arabie qui atteint son apogée à l'époque hellénistique ; sa capitale était Pétra ; les Nabatéens contrôlaient le commerce des épices et des parfums d'Arabie et la navigation dans la mer Rouge. Ils ont été soumis par Trajan en 105 apr. J.-C.	
Numides	Nomades berbères dont on connaît surtout l'histoire à partir du IIIe siècle av. J.-C. ; tour à tour alliés des Carthaginois et des Romains, les Numides possédaient une cavalerie célèbre et redoutable (voir ci-dessus : **Berbères**).	
Oetéens	Anciens habitants de la Thessalie.	

Peuples	Origine et localisation géographique	Destinée
Ombro-Sabelliens	Peuple occupant le centre de la péninsule italienne.	
Ouchech	Voir **Peuples de la Mer.**	
Oumman-Manda	Peuple de cavaliers venus d'Anatolie, qui ravage l'Asie occidentale jusqu'au golfe Persique vers 2200-2000 av. J.-C. (certains auteurs ont cru y voir les avant-gardes de bandes indo-européennes).	
Ourartiens	Voir p. 41.	
Parthes	Peuple apparenté aux premiers Indo-Iraniens et fixé au Ier millénaire av. J.C. en Parthie (actuellement : le Khorassan). La société parthe était organisée à la manière des anciennes sociétés indo-européennes, avec une forte aristocratie guerrière. C'est vers 250 av. J.-C. qu'un chef parthe, Arsace, se rendit indépendant des Séleucides et fonda la dynastie des Arsacides (voir p. 122).	
Pélasges	Peuple qui occupait la Grèce et les pays méditerranéens antérieurement à l'arrivée des Hellènes, selon les Anciens. Il semble, d'après les découvertes les plus récentes de l'archéologie, que les Pélages aient été un peuple fixé en Thessalie.	
Péligniens	Peuple de l'Italie ancienne, voisin des Marses.	
Perses	Voir p. 122.	
Peuples de la Mer	Les anciens textes égyptiens désignent ainsi des envahisseurs indo-européens qui se répandent en Asie Mineure, dans les îles de la mer Égée, en Grèce, en Libye et en Égypte à partir du XIIe siècle ; les Égyptiens ont donné des noms à ces peuples : Akouash, Toursha, Loukou, Shardanes, Shakalesh. Ce sont les Assyriens qui, après plus de deux siècles de dévastations, finirent par dominer les Peuples de la Mer.	
Phéniciens	Voir p. 28.	
Philistins	Un des Peuples de la Mer qui se fixe en Palestine (le pays qui a d'ailleurs le nom de ses envahisseurs).	
Phrygiens	Indo-Européens apparentés aux habitants de la Thrace et de la Macédoine installés vers le XIIe siècle av. J.-C. entre la mer Égée et le Pont-Euxin. Le royaume phrygien fut abattu par les Cimmériens au VIIe siècle av. J.-C. ; puis le pays devint vassal des Lydiens et enfin des Perses (546 av. J.-C.). Dominée ensuite par les Galates (voir ci-dessus) et par les Pergamiens (188 av. J.-C.), la Phrygie devient une province romaine à partir de 133. Les Phrygiens étaient réputés pour leurs qualités de musiciens (la gamme phrygienne) et leur sens de la décoration (tapis).	
Rutules	Peuple de l'ancien Latium.	
Sabelliens	Peuple de l'Italie ancienne.	
Sabins	Peuple de l'Italie ancienne (voir p. 69).	
Samnites	Peuple d'Italie du Sud.	
Sarmates	Nomades en provenance de l'Asie centrale et qui envahissent la région occupée par les Scythes au IIIe siècle av. J.-C. ; leur territoire atteignait le Danube ; ils se confondirent ultérieurement avec les Gots.	
Scythes	Peuplade indo-européenne installée au nord de la mer Noire (ils sont peut-être d'origine iranienne).	Au VIIe siècle av. J.-C., alliés des Assyriens, les Scythes vont jusqu'en Égypte. Population guerrière, renommée pour sa cruauté et son courage (les femmes participaient aux combats), les Scythes ont contribué à la propagation de ce qu'on appelle l'*art des steppes* (voir no 8). L'État scythe, fondé au IIe siècle av. J.-C., s'est rapidement désagrégé à la fin de l'Antiquité.
Sicanes	Peuple de l'Italie ancienne qui se replia en Sicile devant la progression des Sicules.	
Sumériens	Premiers habitants de la basse Mésopotamie ; ces peuples qui ne sont ni indo-européens, ni sémites, sont étudiés p. 37.	
Thessaliens	Peuple de l'ancienne Thessalie (primitivement habitée par les Pélasges et d'autres peuples, puis envahie par les Achéens et les Doriens). Au VIe siècle av. J.-C., la Thessalie était divisée en quatre provinces (Tétrachies) mais l'histoire de la Thessalie, jusqu'à la conquête macédonienne, est une longue série de querelles et de rivalités entre les grandes familles du pays. Le dialecte thessalien ne nous est connu que par quelques inscriptions ; il appartient au groupe éolien.	
Thraces	Apparentés aux Phrygiens, les Thraces sont des Indo-Européens qui s'installent au IIe millénaire av. J.-C. entre le Danube, la mer Noire et la mer Égée. Les Thraces étaient d'excellents guerriers qui furent cependant dominés successivement par les Perses (512 av. J.-C.), puis par les Athéniens ; la Thrace devient vassale de la Macédoine à partir de 352, puis une province romaine en 46 ap. J.-C. La région, dévastée par les invasions a été repeuplée par les Slaves au VIIe siècle. On a retrouvé en Thrace de nombreux *tumuli* funéraires comprenant des poteries, des statues en ronde-bosse, des vestiges de chars.	
Vénètes	Anciens habitants de l'Italie (côte Adriatique).	
Villanoviens	On appelle ainsi les peuples de l'Italie ancienne qui ont participé à la civilisation dite de Villanova (voir p. 66).	

7 - Juges et rois d'Israël et de Juda.

Entre 1400 et 1100 environ, les Israélites furent dirigés par des *Juges;* nous sommes mal renseignés sur ces personnages, dont voici la liste : Josué, Othniel, Ehud, Shamgar, Déborah la prophétesse, Barak, Gédéon (vainqueur des Madianites), Thola, Jaïr, Jephté, Samson (dont la force prodigieuse dépendait d'une longue chevelure et qui fut trahi auprès des Philistins par sa femme Dalila), Éli et Samuel. Le premier roi est Saül (vers 1030-1010), suivi de David (1010-970) et Salomon (vers 973-931) ; les troubles qui éclatent à la fin du règne de Salomon provoquent la scission des Hébreux en deux royaumes, celui de Juda et celui d'Israël (on a indiqué entre parenthèses la durée approximative du règne).

Rois de Juda	Dates de repère	Rois d'Israël
ROBOAM (17)	931	JÉROBOAM Ier (20)
ABIYAM (3)	913	
ASA (37)	910	NADAB (2) BASHA (23) ÉLA (2) ZIMRI (7 jours) OMRI (12)
JOSAPHAT (24)* Il épouse la fille d'Achab, Athalie.	874	ACHAB (22) : assassiné par sa femme, Jézabel.

Rois de Juda	Dates de repère	Rois d'Israël
		OCHOSIAS (2)
	852	JORAM (12) : il conquiert le Moab.
OCHOZIAS (7)	849	
ATHALIE, reine de Juda.	841	JÉHU (28)
Après le meurtre d'Athalie par Joad : JOAS, roi de Juda (40)	835	
	814	JOACHAZ (17)

Rois de Juda	Dates de repère	Rois d'Israël
	798	JOAS (16)
AMASIAS (5)	796	JÉROBOAM II (41)
OZIAS (40)	791	ZACHARIE (1)
	783	SHALLUM (1)
YOTHAM (16)	751	MÉNAHEM (10)
	737	PÉQAHYA (1)
	738	Paiement d'un tribut à Tiglat-Phalazar III.
ACHAZ (20)	735	

Rois de Juda	Dates de repère	Rois d'Israël
	731	OSÉE (9) : allié de l'Égypte.
	726-3	Siège et prise de Samarie par les Assyriens; fin du royaume d'Israël.
EZÉCHIAS (19), contemporain d'Isaïe.	715	
MANASSÉ (55)	696	
AMON (2)	641	
JOSIAS (30) : le prophète Jérémie.	640	

Rois de Juda	Dates de repère	Rois d'Israël
JOACHAZ, puis JOIAQIM	609	
SÉDÉCIAS (11)	597	
Premières déportations à Babylone.		
Nabuchodonosor prend Jérusalem; captivité de Babylone (jusqu'en 539) et fin du royaume de Juda.	586	

8 - Les dynasties mésopotamiennes I.

Nous n'avons pas mentionné les dynasties mythiques. Les dates — surtout en ce qui concerne les Sumériens et les Akkadiens — doivent être considérées comme des points de repère (toutes les dates sont av. J.-C.). Enfin nous n'avons cité, pour chaque dynastie, que les principaux souverains: un examen complet des listes royales exigerait une critique d'érudition qui n'a pas sa place ici.

Dynasties	Durée	Principaux rois	Dates du règne ou durée
Kish		MESILIM	vers 2600 (?)
Our I		MES-ANNI-PADDA A-ANNI-PADDA MESKIAGNANNA	vers 2550 (?)
Lagash		OUR-NANSHÉ (Our-Ninâ) AKOURGAL EANNATOUM ENTEMENA LOUGALANDA OUROUKAGINA	vers 2460
Ourouk III	25 ans	LOUGALZAGGIZI prince d'Oumma (unique roi de la dynastie)	vers 2350
Agadé *(Akkad)*	2 siècles (environ 2300 à 2150)	SÂRGON L'ANCIEN RIMOUSH MANISHTOUSOU NARÂM-SIN SHARKALISHARRI DUDU SHOUDOUROUL	50 ans 37 ans (v. 2190)
Goutéenne	30 ans	21 rois étrangers (IMTA, INKISHOUSH, SARLAGAB, SHOULME, etc.)	
Ourouk IV	2150-2060	Après OURNIGIN, OURGIGIR, etc. vient OUTOU-HÉGAL, le vainqueur des Goutéens	
Lagash		OURBABA (fondateur de la dynastie) GOUDÉA OURNINGIRSOU (son fils) OUGME (son petit-fils)	vers 2050

Dynasties	Durée	Principaux rois	Dates du règne ou durée
Our III	2050-1950	OURNAMMOU SHOULGI (son fils) BOURSIN (son petit-fils) SHOUSIN (fils du précédent) IBBISIN (vaincu par Ishbi-erra de Mâri, prince d'Isin)	 2046-1998 1998-1989 1989-1980 1979-1955

Dynasties d'Isin	Dynasties de Larsa	Rois de Mâri
ISHBI-ERRA (1960-1930)		
SHOUILISHOU (1926-1917)		
IDDINDAGAN		
ISHMÉDAGAN		
LIPIT-ISHTAR (1875-1865)		
OUR-NINOURTA (1864-1837)	Le 5e roi de Larsa est GOUGOUNOUM (1867-1841) ABISARÉ (1840-1830)	
IRRAÏMITI (1810-1804)	SOUMOUDOUM (1829-1801)	
ENTILBANI (1803-1780)	NOURADAD (1800-1785)	(à partir de la seconde moitié du XVIIIe siècle)
SINMAGR	SINIDDINAM (1784-1779)	
DAMIQILISHOU	KOUDOURMADOUG WARAD-SIN RIM-SIN souverains élamites : (1778-1698)	JAGGIDLIM JAHDOUNLIM JASMAH-ADAD ZIMRILIM (1716-1695)

9 - Les dynasties mésopotamiennes II (Babylone et Assyrie).

BABYLONE			ASSYRIE	
Dynasties	Principaux souverains	Dates du règne	Principaux souverains	Dates du règne
I - Dynastie amorrhéenne (1850-1530)	1 - SOUMOU-ABOUM	1830-1817	1 - POUZOURASHOUR	
	2 - SOUMOU-LA-ILOUM	1816-1781	2 - SHALIMAHOUM	
	3 - SABOUM (ZABIOUM)	1780-1767	3 - ILOUSHOUMA Ier	
	4 - ABILSIN	1766-1749	4 - ERISHOUM Ier	
	5 - SINMOUBALLIT	1748-1729	5 - IKOUNOUM	
	6 - HAMMOURABI	1728-1686	6 - SARGON Ier	
	7 - SAMSOU-ILOUNA	1685-1648	12 - SHAMSHI-ADAD Ier	1748-1716
	8 - ABI-ESHOUH	1647-1620	13 - ISHMÉ-DAGAN Ier	1716-1677
	9 - AMMIDITANA	1619-1583	Domination de l'empire du Mitanni	1680-1380
	10 - AMMI-SADOUQA	1582-1562		
	11 - SAMSOUDITANA	1561-1530		
II - Dynastie du Pays de la Mer	6 - GOULKISAR			
III - Dynastie kassite (1530-1160) en lutte, au début, avec les dynasties du Pays de la Mer	1 - GANDASH			
	2 - AGOUM Ier			
	9 - AGOUM II			
	13 - BOURNABOURIASH Ier	vers 1480		
	16 - KARAINDASH Ier		43 - ASSOUR-OUBALLIT	1356-1320
	17 - KOURIGALZOU II		44 - ENLIL-NIRARI	1319-1310
	19 - BOURNABOURIASH II	vers 1350	46 - ADAD-NIRARI Ier	1297-1266
	33 - MÉLISHIPAK	vers	47 - SALMANASAR Ier	1265-1235
	. . . .	1183-1169	48 - TOUKOULTI-NINOURTA Ier	1235-1198
	35 - ZABABASHOUMIDDINA	vers 1155	51 - ENLIL-KOUDOUR-OUTSSOUR	
IV - 2e dynastie d'Isin (1148-1105)	1 - MARDOUK-SHAPIKZERIM	vers 1148	52 - NINOURTAPALEKOUR	1182-1170
	2 - NINOURTANADINSHOUM			
	3 - NABUCHODONOSOR Ier	vers 1128 ?	57 - TIGLAT-PHALAZAR Ier	1116-1078
	. . . .			
	11 - MARDOUK-SHOUM-LIBOUR	vers 1105		

TABLEAU 9

BABYLONE			ASSYRIE	
Dynasties	**Principaux souverains**	**Dates du règne**	**Principaux souverains**	**Dates du règne**
Ve-VIe-VIIe dynasties XIe siècle	Période confuse où se succèdent usurpateurs et rois étrangers (7 souverains, dont 3 viennent du Pays de la Mer et 1 d'Élam)		67 - ASSOURRABI II	**1010- 970**
VIII	1 - NABOU-MOUKÎN-APLI . . . . Reconstitution de l'État babylonien, assailli par les Araméens et par les Assyriens.	vers **980 (?)**	70 - ASSOUR-DÂN II 71 - ADAD-NIRARI II 72 - TOUKOULTI-NINOURTA II 73 - ASSOURNASIRPAL II 74 - SALMANASAR III	**932-910** **909-889** **888-884** **883-859** **858-824**
IX	2 - NABONASSAR	**747-735**	76 - ADAD-NIRÂRI III	**809-782**
X - Dynastie assyrienne	1 - NABOU-OUKIN-ZÊR 2 - POULOU (TIGLAT - PHALAZAR III couronné roi d'Assyrie sous le nom de POULOU) 5 - SARGON II 6 - SENNACHÉRIB 14 - ASSARHADDON 15 - SHAMASH - SHOUM - OUKIN (frère d'ASSOURBANIPAL) 16 - KANDALANOU 17 - ASHOUR-ÊTIL-ILANI	**732-729** **729-727** **709-705** **705-703** **681-669** **668-648** **648-626** **626**	81 - SALMANASAR V 82 - SÂRGON II 83 - SENNACHÉRIB 84 - ASSARHADDON 81 - ASSOURBANIPAL 88 - SIN-SHAR-ISHKOUN	**726-722** **721-705** **705-680** **680-669** **668-631** **627-612**
XI - Dynastie néobabylonienne (Chaldéens)	1 - NABOPOLASSAR 2 - NABUCHODONOSOR II 3 - AMÊLMARDOUK 4 - NERGASHAROUSOUR 5 - NABONIDE	**625-605** **604-562** **561-560** **559-556** **555-538**		
XII - Dynastie achéménide	Prise de Babylone par les Perses de Gobryas le 12 octobre 539	**539-331**		

10 - Les dieux mésopotamiens.

Adad	Le dieu du temps, de l'atmosphère des Suméro-Akkadiens, qui dispense la pluie bienfaisante et jette l'épouvante par le tonnerre. Il est représenté debout sur un taureau, armé du foudre et brandissant une arme au-dessus de sa tête. Appelé aussi Ramman, ou Ishkour en sumérien.
Anou	Le grand dieu qui règne sur le ciel. Forme avec Éa et Enlil la triade suprême du panthéon babylonien. Ses cités sont Dê en Akkad, Ourouk en Sumer, où il est honoré dans l'*E-ana* (« demeure d'Anou ») et Lagash (dans le quartier de Girsou). Il est très craint et on gagne sa faveur par des sacrifices.
Anounnaki	Dieux de la terre et du ciel.
Assour	Dieu national assyrien, le « souverain de tous les dieux ». Il a donné son nom à la capitale et au pays. Il est le créateur du ciel d'Anou et de l'humanité. C'est un dieu guerrier représenté, armé d'un arc tendu et prêt à décocher une flèche, au milieu d'un disque ailé. Son épouse est Ishtar.
Damkina	Épouse du dieu Éa et mère de Mardouk.
Éa	Dieu de l'eau, il règne sur l'Océan primordial. Il est aussi le dieu de la sagesse, l'inventeur de l'écriture, de l'artisanat, des sciences. Son nom est Enki en sumérien.
Enlil	Le dieu qui préside au destin des hommes. Divinité bienfaisante, on lui attribue l'invention de la charrue et de la pioche. Son culte est surtout concentré à Nippour. Il porte le titre de Bêl (Seigneur).
Igigi	Les dieux de l'enfer.
Inourta	Premier-né d'Enlil, c'est un dieu guerrier. Il s'appelle Ningirsou à Lagash, In-Shoushinak à Suse. Vénéré à Lagash comme dieu de la chasse et de l'agriculture.
Irra	Dieu de la peste.
Ishtar	Tantôt fille d'Anou, tantôt fille de Sin (Nanna), déesse de la guerre et de la volupté. Elle avait des temples à Kalah, Ninive et Arbèles. Son nom est Anounitoum à Agadé et à Sippar. Elle est aussi appelée Bêlit (la Souveraine). Son étoile est Vénus.
Ki	Femme d'Anou, déesse de la Terre et mère de tous les êtres vivants. Appelée Ninshoursag en sumérien.
Mardouk	Fils aîné d'Éa et de la déesse Damkina. Remplace son père dans ses fonctions d'assistance aux hommes et de dieu de la sagesse. Son étoile est Jupiter. Hammourabi le fit placer au rang suprême.
Nanna	Fils d'Enlil, dieu de la Lune à Our et protecteur des bergers. Est appelé Sin ou Suen en akkadien.
Nabou	Fils de Mardouk, dieu de l'art d'écrire et protecteur des scribes. On lui attribuait la planète Mercure.
Nergal	Dieu des maladies et de la guerre, il occupe la première place dans le rang des divinités infernales. Sa planète est Mars.
Ninâ	Fille d'Éa, déesse des eaux, elle avait un sanctuaire à Lagash.
Ningal	Épouse de Nanna et mère de Shamash.
Ninlil	Femme d'Enlil, appelée Ninisinna à Isin et Ninnibrua à Nippour.
Ninourta	Fils d'Enlil, dieu de la guerre et de la chasse (le Nemrod de la Bible). La planète Saturne lui est attribuée.
Nisaba	Sœur de Ninâ, déesse de la végétation des grands roseaux.
Nouskou	Dieu des montagnes.
Ourash	Dieu protecteur de Dilhat.
Sarpanitou	« La rayonnante », épouse de Mardouk et mère de Nabou.
Shamash	Fils de Sin (Nanna) et dieu du Soleil, c'est le juge suprême, qui dicta les lois équitables à Our-Engour et à Hammourabi. Son symbole est un disque orné d'une étoile à quatre branches séparées par des faisceaux de rayons ondulés.
Tammouz et Gizida	Les deux divinités qui gardent la porte d'Anou.
Zababa	Dieu de la guerre et de la chasse de Kish, fils d'Enlil.

11 - Poids et mesures d'Assyro-Babylonie.

Nom des unités	Équivalences	Valeur en unités actuelles
UNITÉS DE LONGUEUR		
Doigt		1,65 cm
Main de maçon	10 doigts	16,5 cm
Main ouverte	15 doigts	24,75 cm
Pied	20 doigts	33 cm
Coudée (on appelait aussi *coudée*, à partir de la IIIe dynastie babylonienne, une mesure correspondant au *pas*, soit environ 75 cm)	30 doigts	49,5 cm
Canne	6 coudées	2,97 m
Borne	12 coudées	5,94 m
Demi-corde	60 coudées	29,70 m
Corde d'arpenteur	120 coudées	59,40 m
Lieue	180 cordes	10,692 km

Nom des unités	Équivalences	Valeur en unités actuelles
UNITÉS DE SURFACE		
Sar (verger) (un *sar* = une *borne* au carré)	180 grains	35,2 836 m^2
Soixantième	1/60 de *sar*	0,588 m^2
Grain	1/3 de *soixantième*	0,196 m^2
Gan (arpent)	100 *sars*	3 528,36 m^2
Bour	18 *gans*	63 510,48 m^2 (soit un peu plus de 6 hectares)
UNITÉS DE VOLUME ET DE CAPACITÉ		
Qa (1/144 de coudée cubique)	60 *gins*	0,842 litre
Gin (pour les liquides)	1/60 de *qa*	0,014 litre

Nom des unités	Équivalences	Valeur en unités actuelles
UNITÉS DE POIDS		
Grain	Il y a 10 800 grains dans une mine.	0,046 g
Petit sicle	3 grains	0,140 g
Petite mine	60 grains	2,805 g
Sicle	180 grains	8,416 g
Mine	60 sicles	505 g
Talent		30,505 kg
Obole (à l'époque néo-babylonienne)	1/24 de sicle	35 centigrammes

MONNAIE

Les peuples de la Mésopotamie n'ont pas connu la monnaie avant la domination perse. Après avoir utilisé l'orge, notamment pour les émoluments des fonctionnaires et les salaires, les Babyloniens ont utilisé le cuivre, puis l'argent ; l'or était moins courant : il valait entre 8 et 12 fois plus que l'argent selon les époques.

12 - Chronologie des invasions barbares.

Empereurs romains — Orient	Empereurs romains — Occident	Gots	Francs, Vandales, Burgondes et Lombards	Autres peuples barbares
		341 : Ulfila premier évêque des Gots.		
		348 : Les Francs saliens en Toxandrie.		
364-378 : VALENS	**364-375 :** VALENTINIEN Ier	**364 :** Invasion de la Gaule par les Alamans.		
	375-383 : GRATIEN	**375 :** Destruction du royaume d'Ermararic par les Huns.		
		376 : Apparition des Ostrogots sur le Danube.		
		377 : Arrivée des Gots en Thrace.		
379-395 : THÉODOSE	**375-392 :** VALENTINIEN II	**378 :** Bataille d'Andrinople; invasion de la Pannonie.		
395-408 : ARCADIUS	**392-395 :** THÉODOSE	**397 :** Installation des Gots en Illyricum.		
	395-423 : HONORIUS	**401-403 :** Alaric Ier, roi des Wisigots, pénètre en Italie.	**406 :** Les Germains occidentaux franchissent le Rhin.	**409 :** Arrivée des Alains en Espagne.
		410 : Prise de Rome par Alaric.	**409 :** Les Vandales et les Suèves arrivent en Espagne.	
		412 : Les Wisigots en Gaule (vers l'Aquitaine).		
		418 : Fondation du royaume wisigotique de Toulouse.		
408-450 : THÉODOSE II	**423-455 :** VALENTINIEN III		**425 :** Les Vandales prennent Séville et Carthagène.	
			429 : Les Vandales, et leur roi Genséric, en Afrique.	
			436 : Défaite des Burgondes sur le Rhin.	**434 :** Attila roi des Huns.
			439 : Prise de Carthage par Genséric.	**441-449 :** Campagne victorieuse d'Attila contre Théodose II en Orient.
			441-442 : Conquête de l'Angleterre méridionale par les Angles et les Saxons.	**451 :** Arrivée des Huns (bataille des Champs Catalauniques), défaite d'Attila par Aetius et les Wisigots.
			443 : Les Burgondes en Savoie (royaume de Genève).	**452 :** Attila en Italie.
	455-456 : AVITUS		**455 :** Genséric pille Rome.	**453 :** Mort d'Attila en Hongrie. Fin de l'empire des Huns.
457-474 : LÉON Ier	**457-461 :** MAJORIEN	**466-484 :** Euric, roi des Wisigots après qu'il eut tué Théodoric II.	**476 :** Odoacre, roi des Hérules, dépose l'empereur romain et devient maître de l'Italie.	
	467-472 : ANTHÉMIUS			
474 : LÉON II	**472-475 :** OLYBRIUS, GLYCÈRE, JULES NÉPOS	**470 :** Installation des Ostrogots en Dacie.		
		473 : Théodoric l'Amale roi des Ostrogots.		
474-491 : ZÉNON	**475-476 :** ROMULUS AUGUSTULE, dernier empereur romain d'Occident	**v. 480 :** Code d'Euric.		

Empereurs romains — Orient	Empereurs romains — Occident	Gots	Francs, Vandales, Burgondes et Lombards	Autres peuples barbares
		484 : Alaric II, roi des Wisigots, succède à Euric.	**480-516 :** Règne de Gondebaud, roi des Burgondes.	
		488 : Les Ostrogots s'ébranlent vers l'Italie.	**481 ou 482 :** Clovis roi des Francs.	
491-518 : ANASTASE		**493 :** Prise de Ravenne par Théodoric; meurtre d'Odoacre.	**486 :** Bataille de Soissons (Clovis vainqueur de Syagrius).	
			493 : Mariage de Clovis et de Clotilde.	
			496 : Conversion de Clovis.	
			500 : Début de la guerre de Clovis contre les Burgondes de Gondebaud.	
		506 : Publication du *Bréviaire d'Alaric* (recueil de lois).	**A partir de 501 :** publication par Gondebaud de la *loi gombette*.	
		507 : Bataille de Vouillé : Clovis roi des Francs vainqueur d'Alaric II.	**507-511 :** Rédaction de la *loi salique*.	
518-527 : JUSTIN Ier			**511 :** Mort de Clovis et partage du royaume des Francs.	
527-565 : JUSTINIEN		**526 :** Mort de Théodoric.	**533 :** Début de la reconquête de l'Afrique par les Byzantins.	
			534 : Les Francs conquièrent le royaume burgonde.	
		536 : Bélisaire et les armées byzantines en Italie; campagnes victorieuses contre le roi des Gots Vitigès.	**536 :** Les Francs conquièrent la Provence.	
		541 : Totila roi des Gots. Rome et Naples retombent aux mains des Barbares.	**540-550 :** Suprématie des Francs en Bavière.	
		547 : Reprise de Rome par Bélisaire.		
		552 : Victoire de Narsès sur les Gots.		
		555 : Capitulation des derniers Gots.		
565-578 : JUSTIN II		**561 :** Dernière tentative de soulèvement des Ostrogots.	**568 :** Arrivée des Lombards en Italie.	**570 :** Arrivée des Avars en Europe centrale.
		573 : Léovigild, roi des Wisigots jusqu'en 586.	**590-616 :** Agilulf roi des Lombards.	**582 :** Prise de Sirmium par les Avars.
		587 : Le roi des Wisigots Reccarède se convertit au catholicisme avec son peuple.	**607 :** Agilulf se convertit au catholicisme. **626 :** Pavie, capitale du royaume lombard.	**600 :** Arrivée des Slaves devant Salonique.
		612-621 : Sisebut roi des Wisigots.	**628-652 :** Règne de Rothari roi des Lombards.	**617 :** Les Slaves assiègent Constantinople.
		654 : Promulgation par le roi Récesvinthe d'un code de lois.	**640 :** Prise de Gênes par les Lombards (pour l'histoire des successeurs de Clovis, voir les tableaux concernant l'histoire de la France et l'histoire de l'Allemagne).	**626 :** Les Avars devant Constantinople.
		711 : Arrivée des Musulmans en Espagne et fin du royaume wisigotique.		

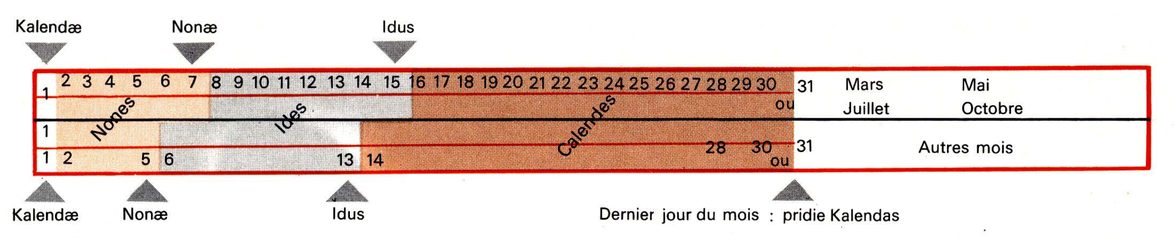
13 - Chronologie de Rome.

Le calendrier romain. Les années étaient désignées à Rome *à partir de la fondation de la Ville* (en latin : *Ab Urbe Condita*), soit 753 avant Jésus-Christ selon la tradition; elles pouvaient être aussi désignées par le nom des consuls en fonction.

Avant la réforme de Jules César, l'année romaine a 355 jours *(année de Numa Pompilius)*; elle comprend 12 mois lunaires et le Grand Pontife ajoute, tous les 2 ans, un 13e mois (mois intercalaire) de 20 à 22 jours, pour rattraper le retard sur l'année solaire (qui a, on le sait, 355 jours 1/4). Après la réforme de Jules César (qui était Grand Pontife, ce qui explique qu'il ait aussi légiféré sur ce point), l'année a 365 jours et l'on ajoute 1 jour tous les 4 ans, entre le 24 et le 25 février (24 février se dit en latin *a.d. sextum Kalendas*, le jour supplémentaire s'appelle *a.d. bis sextum Kalendas*, c'est-à-dire 24 février *bis*, d'où l'expression d'*année bissextile*).

Les 12 mois de l'année ont à peu près les mêmes noms qu'en français (juillet a été nommé *Julius* en l'honneur de César; août est le mois baptisé en l'honneur de l'empereur *Augustus*).

TABLEAU 13



Le calendrier romain.

POLITIQUE INTÉRIEURE		POLITIQUE EXTÉRIEURE	
Dates		**Dates**	
753?	Fondation de Rome.		
750	1re colonisation albaine à Rome.		
		650	Les Étrusques maîtres du Latium.
616?	Établissement de la dynastie des Tarquins à Rome.		
509	Chute de la Monarchie à Rome (TARQUIN LE SUPERBE).	**509**	Rome perd la prépondérance sur les Latins.
508	Dédicace du Capitole.		
		507	PORSENNA, roi de Clusium, bat les Romains.
		504	Porsenna prend Rome.
		499	Les Romains battent les Latins au lac Régille.
494	Sécession des plébéiens sur le Mont Sacré : création du tribunat de la plèbe.		
		493	Fœdus Cassianum entre Rome et les Latins.
		491	Les Volsques assiègent Rome (Coriolan?)
		486	Alliance de Rome et des Herniques.
451-49	Législation décemvirale à Rome.	**482-74**	1re guerre entre Rome et Véies? Les FABII.
	Lois Valeriae Horatiae.	**449**	Fin des guerres sabines.
		438-25	Deuxième guerre de Véies.
435	Création du collège des censeurs à Rome.		
		430	Alliance des Romains et des Latins.
		406	Prise de Terracine par les Romains. Début du siège de Véies.
		397-92	Rome conquiert le pays èque.
		396	Prise de Véies par les Romains.
		390	Les Sénons écrasent l'armée romaine sur l'Allia. Prise de Rome par les Gaulois.
		387	Reconquête de l'Étrurie méridionale par les Romains.
367	*Lois liciniennes* attribuant l'un des sièges de consuls aux plébéiens.		
366	Premier consulat plébéien.		
		358	Rome conquiert les plaines pontines.
356	L'accès de la dictature ouvert aux plébéiens.		
		354	Traité entre Rome et les Samnites.
		353	Paix de Cent ans entre Rome et Caeré.
		351	Paix de Quarante ans entre Rome et Tarquinies.
		348	Premier traité entre Rome et Carthage.
		343-41	Première guerre samnite.
		340	Révolte des Latins.

POLITIQUE INTÉRIEURE		POLITIQUE EXTÉRIEURE	
Dates		**Dates**	
338	*Lois Publiliae Philonis.*	**338**	Rome soumet la ligue latine. Annexion du Latium.
337	Accès de la préture ouvert aux plébéiens.		
335	Introduction de la monnaie à Rome. Fondation d'OSTIE.		
		334	Rome soumet les Herniques.
		328	Union de Frégelles et de Rome.
		327	Second traité entre Rome et Carthage.
		326	Seconde guerre samnite. Alliance entre Rome et l'Apulie.
321	*Les Fourches Caudines.*		
		318-6	Trêve entre Romains et Samnites.
		315	Prise de Lucéria et Saticula. Défection de Capoue, Frégelles et Latricum.
		314	Reprise de Capoue.
312	Censure d'APPIUS CLAUDIUS CAECUS.		
		311	Reprise de la guerre de Tarquinii. Victoires de Pérouse et du lac Vadimon.
		310	Rome soumet l'Étrurie centrale.
		308-4	Campagnes des Romains dans le Samnium.
		306?	Troisième traité entre Rome et Carthage.
		305	Prise de la capitale samnite Bovanium.
		304	Fin de la 2e guerre samnite.
300	*Loi Ogulnia* sur l'accès aux sacerdoces.		
		298-1	3e guerre samnite.
		295	Bataille de Sentinum.
		294	Paix de Quarante ans entre Rome et Volsinii.
292	Culte d'Esculape à Rome.		
		291	Soumission définitive des Samnites.
287	Sécession de la plèbe sur le Janicule. *Lois Hortensiae* donnant aux plébiscites la valeur de lois générales.		
		284	Les Sénons écrasent les Romains à Arrétium.
		283	Bataille du lac Vadimon. Fondation de Séna Gallica.
		282	Défaite des Boiens et des Étrusques alliés. Défaite des Lucaniens. Garnison romaine à Thurii.
		281	Tarente fait appel à Pyrrhos d'Épire contre Rome.
		280	Bataille d'Héraclée. Pyrrhos dans le Latium.
		279	Bataille d'Asculum.
		279-8	Alliance de Rome et de Carthage contre Pyrrhos.
		278	Alliance de Pyrrhos et de Syracuse.

POLITIQUE INTÉRIEURE		POLITIQUE EXTÉRIEURE	
Dates		**Dates**	
		277	Pyrrhos conquiert la Sicile.
		276	Révolte des Siciliens contre Pyrrhos.
		275	Pyrrhos abandonne la Sicile. Bataille de Bénévent.
		272	Milon livre Tarente à Rome.
		272-64	Achèvement de la conquête de l'Italie.
		270	Prise de Rhégion par les Romains.
		268	Fondation de Bénévent par les Romains.
		264	Début de la Ire GUERRE PUNIQUE.
		263	HIÉRON de Syracuse traite avec Rome.
		262	Prise d'Agrigente.
		260	Bataille navale de Myles.
		256-5	RÉGULUS en Afrique.
		254	Prise de Palerme.
		251	Les Romains occupent les îles Lipari.
		250	Siège de Lilybée.
249	Jeux séculaires à Rome.	**249**	Défaite Romaine devant Drépanon.
		247-6	HAMILCAR BARCA en Sicile.
242	Création du préteur pérégrin.		
241	Réforme des comices centuriates.	**241**	Bataille des îles Aegates. Carthage traite. Fin de la Ire guerre punique.
Apr. 241	Loi de HIÉRON sur l'impôt foncier.		
		238	Rome oblige Carthage à lui céder la Corse et la Sardaigne.
232	*Loi Flaminia* sur la colonisation du pays sénon.		
		228	Intervention romaine en Illyrie.
		225	Bataille du cap Télamon. Défaite des Boiens et des Insubres.
227	Création de deux préteurs pour la Sicile et la Sardaigne.		
		223-2	Bataille de Clastidium. Boiens et Insubres font la paix.
		219	Début de la deuxième guerre punique.
218	Plébiscite claudien sur l'activité commerciale des sénateurs.	**218**	Fondation de Plaisance et Crémone. Révolte des Gaulois. Passage des Alpes par HANNIBAL. Bataille de la Trébie.
217	*Lois de Flaminius* sur les dettes. FABIUS MAXIMUS dictateur.	**217**	Bataille de Trasimène.
		216	Bataille de Cannes. Défection de Capoue. Début de la seconde guerre illyrienne.
			Ambassade de FABIUS PICTOR à Delphes.
			HANNIBAL prend Tarente. Bataille de Bénévent.
		213-2	Siège de Syracuse par MARCELLUS.
		212-1	Raid d'HANNIBAL sur Rome. Prise de Syracuse.
		211	Romains et Étoliens s'allient contre PHILIPPE V.

POLITIQUE INTÉRIEURE		POLITIQUE EXTÉRIEURE			
		EN ITALIE		EN DEHORS DE L'ITALIE	
Dates		Dates		Dates	
		209	Prise de Brindes et de Tarente.	209	SCIPION prend Carthagène. Coalition contre PHILIPPE V.
208	Mort de MARCELLUS.				
		207	Bataille du Métaure.	207	Bataille d'Ilipa. SCIPION conquiert l'Andalousie.
				206	SCIPION fait la paix avec Gadès et quitte l'Espagne.
				205	Alliance de Rome et de MASINISSA.
204	*Loi Cincia* sur les rapports des patrons et clients.			204	SCIPION en Afrique.
203	Mort de FABIUS MAXIMUS.			203	Carthage rappelle HANNIBAL et MAGON. Défaite de SYPHAX.
202	Dernière dictature constitutionnelle.			202	Bataille de Zama.
				201	Traité de Tunis. Paix entre Carthage et Rome.
				200	Rome déclare la guerre à PHILIPPE V.
				199	SULPICIUS GALBA en Épire.
				198	FLAMININUS en Thessalie. Les Achéens s'allient à Rome.
197	Création de deux préteurs pour l'Espagne.			197	Bataille de Cynoscéphales. Révolte de l'Andalousie.
				196	CATON met fin à la révolte andalouse. FLAMININUS proclame la liberté des cités grecques abandonnées par PHILIPPE.
194	Fondation de Pouzzoles.			194	Les Romains évacuent la Grèce.
				193-2	Les Étoliens s'allient à Antiochos III qui débarque en Grèce. Les Achéens et Rome lui déclarent la guerre.
		191	SCIPION NASICA annexe le pays boien.	191	ANTIOCHOS III écrasé aux Thermopyles.
				190	Les Étoliens reprennent la guerre contre Rome.
189	Fondation de la colonie de Bologne.			189	Bataille de Magnésie. Les Étoliens deviennent vassaux de Rome.
187	Procès de SCIPION L'AFRICAIN.				
186	Affaire des Bacchanales.			188	Traité d'Apamée.
		185-180	Campagne contre les Ligures.		
184	Censure de CATON.				
181	Fondation d'Aquilée.			181-174	Première guerre celtibère.
172	Organisation de l'adjudication de *l'ager campanus.*			172	Début de la guerre entre Rome et PERSÉE.
				171	Campagne en Thessalie.
				170	Défection de l'Épire.
169	*Loi Voconia* sur l'aptitude des femmes à l'héritage.			169	PERSÉE perd Tempé.
168	L'État renonce à percevoir le tribut sur les citoyens.			168	Bataille de Pydna. Le légat romain POPILIUS contraint ANTIOCHOS IV d'abandonner l'Égypte.
161	Philosophes et rhéteurs chassés de Rome.			161	Alliance de Rome et des Juifs.
		150	Pacification de la Ligurie.		
149	*Loi Atinia* sur l'accès des tribuns au Sénat. *Loi Calpurnia* sur la concussion.			149-8	Révolte et défaite d'ANDRISCOS en Macédoine. Les Romains débarquent en Afrique. Début du siège de Carthage.
				146	Prise et destruction de Carthage. Bataille de Scarphée. Destruction de Corinthe. La Grèce réduite en province.

POLITIQUE INTÉRIEURE		POLITIQUE EXTÉRIEURE			
		EN ITALIE		EN DEHORS DE L'ITALIE	
Dates		Dates		Dates	
				137	Désastre d'HOSTILUS MANCINUS devant Numance.
134	Deuxième consul de SCIPION ÉMILIEN.	134	Début de la guerre servile de Sicile.	134	SCIPION ÉMILIEN en Espagne. Siège de Numance.
133	Tribunat et mort de T. GRACCHUS.			133	Mort d'ATTALE III de Pergame qui lègue son royaume aux Romains. Révolte d'ARISTONICOS. Prise et destruction de Numance.
		132	Fin de la guerre servile.		
123	C. GRACCHUS tribun. Loi sur la fondation de la colonie de Carthage.	123	C. GRACCHUS introduit la dîme en Asie et l'afferme aux publicains.		
122	Second tribunat de C. GRACCHUS. *Loi Acilia repetundarum.* Échec de Caius aux élections.	122	Fondation d'**Aquae Sextiae**. AHENOBARBUS bat les Allobroges.		
121	Premier emploi du Sénatus - consulte ultime : mort de C. GRACCHUS.	121	Organisation de la province de Transalpine.	121	Défaite de BITUIT, roi des Arvernes.
119	MARIUS tribun.			119	CAECILIUS METELLUS en Dalmatie.
		113	Invasion du Norique par les Cimbres et les Teutons. Désastre de PAPIRIUS CARBO.		
				112-108	Les Romains font campagne en Thrace.
				112	JUGURTHA s'empare de la Numidie. Rome lui déclare la guerre.
111	*Loi Thoria* annulant les lois agraires des Gracques.			111	JUGURTHA, convoqué à Rome, achète les sénateurs.
107	MARIUS consul. Il modifie le recrutement de l'armée.	107-6	Révolte des Volsques Tectosages.	107	JUGURTHA, chassé de Numidie, s'allie à BOCCHUS de Maurétanie.
106	*Loi Servilia* rendant la justice aux sénateurs.			106	MARIUS prend Cirta. BOCCHUS livre JUGURTHA à SYLLA.
				105	Les Cimbres écrasent CAEPIO a Orange.
104	SATURNINUS et GLAUCIA chefs des *populares*			104	Troubles serviles à Athènes.
104-100	MARIUS réélu consul chaque année.				
		103	Guerres serviles en Campanie et Sicile.	103	Les Cimbres font leur liaison avec les Teutons.
102	Tribunat de SATURNINUS. Alliance des *populares* avec MARIUS.	102-1	Réforme oligarchique à Athènes.	102	MARIUS écrase les Teutons à Aix.
				102-0	Expédition d'ANTONIUS contre les pirates de Cilicie.
101	Naissance de CÉSAR.	101	Fin de la guerre servile en Sicile.	101	MARIUS écrase les Cimbres à Verceil.
100	Troubles à Rome. Mort de SATURNINUS et GLAUCIA.			100	MITHRIDATE envahit la Cappadoce. PTOLÉMÉE APION, roi de Cyrène, lègue son royaume aux Romains.
95	*Lex Licinia Mucia.* Interdiction des sacrifices humains.			95	Le Sénat force MITHRIDATE à abandonner la Cappadoce. Les Romains atteignent les îles Cassitérides.
91	Mort de LIVIUS DRUSUS. Début de la guerre sociale.	91	Le Sénat refuse le *droit de cité* aux Italiens.		
90	*Loi Julia* donnant le droit de cité aux alliés.			90	MITHRIDATE intervient en Bithynie.
89	*Loi Plautia Papiria* accordant le droit de cité sur demande.	89	Bataille d'Asculum. SYLLA occupe le Samnium. Révolte de la Grèce à l'appel de MITHRIDATE.	89	Mission d'AQUILLIUS et MANLIUS en Bithynie.

TABLEAU 13

POLITIQUE INTÉRIEURE		POLITIQUE EXTÉRIEURE			
		EN ITALIE		EN DEHORS DE L'ITALIE	
Dates		Dates		Dates	
88	Consulat de SYLLA. Fin de la guerre sociale. MARIUS et SULPICIUS RUFUS contre SYLLA. Guerre civile.			88	Guerre entre MITHRIDATE et Rome. Massacre des Italiens en Asie et à Délos.
87	Prise de Rome par MARIUS et CINNA. Terreur à Rome. Mort de MARIUS.			87	Révolte d'Athènes contre Rome. SYLLA en Grèce. Début du siège d'Athènes.
		83	SYLLA, maître de l'Italie du Sud.	83-1	Opérations contre MITHRIDATE.
82	SYLLA prend Rome et s'empare de la dictature. Les proscriptions.				
81	SYLLA réforme la constitution.			81	Début de la *seconde guerre mithridatique.*
80	Triomphe de POMPÉE. Fin de la guerre civile.				
79	Abdication de SYLLA.				
78	Mort de SYLLA.	78	Révolte de LÉPIDE en Étrurie.	78-4	SERVILIUS ISAURICUS contre les pirates ciliciens.
				77	POMPÉE bat LÉPIDE. POMPÉE en Espagne.
				74-3	Défaite de SERTORIUS. Batailles de Chalcédoine et de Cyzique.
73	Guerre servile de SPARTACUS.				
72	L'Italie ravagée par SPARTACUS. Échec de CRASSUS contre lui.	72	SERTORIUS assassiné par PERPENNA, lui-même battu et tué par POMPÉE.	72	LUCULLUS dans le Pont. Bataille de Cabira. Rome occupe les villes de la côte orientale de la mer Noire.
71	POMPÉE et CRASSUS écrasent les esclaves. Ils exigent le consulat.			71	Fuite de MITHRIDATE en Arménie. LUCULLUS prend Amisos et Héraclée.
70	Procès de VERRÈS.			70	Prise de Sinope. TIGRANE refuse de livrer MITHRIDATE.
67	Introduction du culte de Mithra à Rome.			67	Guerre civile en Judée. HYRCAN contre ARISTOBULE.
66	Première conspiration de CATALINA.			66	*Loi Manilia :* POMPÉE en Arménie.
65	CÉSAR, édile, fait relever les statues de Marius. Résurrection du parti des populares.			65	POMPÉE dans le Caucase.
				64	POMPÉE conquiert la Syrie.
63	Consulat de CICÉRON. CÉSAR est élu Grand Pontife. Conjuration de CATILINA.			63	POMPÉE intervient en Judée. Mort de MITHRIDATE.
62	Premiers pourparlers entre POMPÉE, CÉSAR et CRASSUS. CATILINA vaincu est tué en Étrurie. CÉSAR préteur.			62-1	CÉSAR propréteur en Espagne.
				61	Les Germains envahissent la Gaule. Bataille de Magetobriga. Les Éduens font appel à Rome. Les Boiens envahissent le Norique.
60	Formation du premier triumvirat.				
59	CÉSAR consul. *Loi Vatinia* lui conférant un commandement exceptionnel.			59	Les Helvètes envahissent la Gaule : CÉSAR sur le Rhône. CÉSAR fait reconnaître PTOLÉMÉE AULÈTE roi d'Égypte.
58	Exil de CICÉRON. Démagogie du tribun CLODIUS allié à CÉSAR. POMPÉE se rapproche du Sénat.			58	CATON annexe Chypre. CÉSAR bat les Helvètes près de Bibracte et les Suèves d'ARIOVISTE en Alsace.
57	Rappel de CICÉRON. POMPÉE reçoit la *cura annonae*. Bagarres entre les bandes de CLODIUS et MILON.			57-5	Campagnes de CÉSAR en Belgique et de CRASSUS dans l'Ouest. Révolte de la Judée contre les Romains.
55	Second consulat de CRASSUS et POMPÉE ; prolongation des pouvoirs de CÉSAR.			55	Campagnes de CÉSAR en Germanie et en Bretagne.

POLITIQUE INTÉRIEURE		POLITIQUE EXTÉRIEURE			
		EN ITALIE ET EN GAULE		EN DEHORS DE L'ITALIE	
Dates		Dates		Dates	
53	Rupture entre CÉSAR et POMPÉE. Troubles à Rome.	53	Révolte générale de la Gaule : VERCINGÉTORIX.	53	Bataille de Carrhes. Mort de CRASSUS. Campagne chez les Éburons et les Trévires.
52	Meurtre de CLODIUS par MILON. POMPÉE seul consul.	52	Sièges d'Avaricum et de Gergovie. Alésia.	52-1	Incursion des Parthes en Syrie. Massacre de Génabum.
		51	Soumission des Bellovaques, Éburons et Carnutes.		
50	Discussions sur la prolongation des pouvoirs de CÉSAR et POMPÉE.	50	Prise d'Uxellodunum. Fin de la guerre des Gaules.		
49	CÉSAR franchit le Rubicon. POMPÉE et le Sénat lui abandonnent l'Italie. Dictature de CÉSAR.			49	Défaite des lieutenants de CÉSAR en Illyrie. CÉSAR en Espagne : bataille d'Ilerda.
48	Démagogie de MILON et CAELIUS à Rome. Second consulat de CÉSAR. Fuite et mort de POMPÉE en Égypte.			48	Siège de Dyrrachium. Bataille de Pharsale.
47	Retour de CÉSAR à Rome. Entrevue avec CICÉRON. Agitation révolutionnaire de DOLABELLA.	47	Mutinerie des légions de Campanie.	47	Victoires de CÉSAR sur les Alexandrins et sur PHARNACE du Bosphore cimmérien. CÉSAR en Afrique.
46	CÉSAR dictateur pour dix ans. Réformes intérieures à Rome.			46	Bataille de Thapsus. Suicide de CATON d'UTIQUE. CÉSAR en Espagne.
45	Projets de restauration monarchique.			45	Bataille de Munda. Préparatifs de guerre contre les Parthes.
44	Assassinat de CÉSAR. Opposition d'ANTOINE et du SÉNAT. Alliance de CICÉRON et d'OCTAVE.			44	BRUTUS et CASSIUS en Orient. ANTOINE leur fait déclarer la guerre.
43	Formation du second triumvirat.	43	Bataille de Modène.	43	SEXTUS POMPÉE maître de la mer.
		41-0	Guerre de Pérouse.	41	Rencontre d'ANTOINE et de CLÉOPATRE.
		40	Traité de Brindes.	40	HÉRODE, roi de Judée.
		37	ANTOINE en Italie. Accord de Tarente.	37	HÉRODE reprend Jérusalem. ANTOINE épouse CLÉOPATRE.
35	Rupture entre ANTOINE et OCTAVE.			35-3	Campagnes d'OCTAVE en Illyrie.
				34	ANTOINE partage l'Orient entre CLÉOPATRE et ses enfants.
32	ANTOINE répudie OCTAVIE.			32	OCTAVE fait déclarer la guerre à CLÉOPATRE.
				31	OCTAVE en Épire. Bataille d'Actium.
				30	Conquête de l'Égypte par OCTAVE. Rétablissement de la paix en Orient. Mort d'ANTOINE et de CLÉOPATRE.
29	OCTAVE autorise l'érection d'un *temple de Rome et d'Auguste* à Pergame et Nicomédie. Son retour à Rome.			29	Campagne de LICINIUS CRASSUS en Mésie.
27	OCTAVE reçoit le nom d'AUGUSTE. Partage des provinces avec le Sénat. Création du préfet de la Ville.			27-25	Campagne d'AUGUSTE en Espagne.
23	Le Sénat renouvelle la puissance tribunicienne et élargit l'imperium proconsulaire d'AUGUSTE.				
18	AUGUSTE épure le Sénat et associe AGRIPPA à l'Empire. *Lois Juliae de maritandis ordinibus,* et *de adulteriis coercendis.*				

Dates	POLITIQUE INTÉRIEURE	Dates	POLITIQUE EXTÉRIEURE
		16-15	Campagnes de TIBÈRE et de DRUSUS dans les Alpes. Annexion de la Rhétie et du Norique.
15	Réglementation monétaire : institution de l'étalon or.	12-8	DRUSUS et TIBÈRE conquièrent la Germanie jusqu'au Weser.
12	AUGUSTE, Grand Pontife. Mort d'AGRIPPA.		
6	TIBÈRE reçoit la puissance tribunicienne pour 5 ans.		
Apr. J.-C.			
6	Création du préfet des Vigiles.	6	Création de la province de Judée. Soulèvement de la Pannonie et de la Dalmatie.
		6-9	Campagnes de TIBÈRE en Illyrie.
8	Création du préfet de l'annone.		
9	*Loi Papia Poppaea* sur le mariage.	9	Désastre de Varus.
14	Mort d'AUGUSTE. TIBÈRE.	14	DRUSUS et GERMANICUS apaisent une sédition des légions de Pannonie et de Germanie.
		14-16	Campagnes de GERMANICUS en Germanie.
16	Bannissement des « astrologues ».		
19-20	Mort de GERMANICUS. Procès de PISON.		
27	TIBÈRE s'installe à Caprée.		
29	Mort de LIVIE. SÉJAN fait emprisonner la famille de GERMANICUS.		
31	Complot et mort de SÉJAN.		
		34	ARTABAN envahit l'Arménie : sa défaite.
37	Mort de TIBÈRE. CALIGULA.		
		40	Assassinat de PTOLÉMÉE. Annexion de la Mauritanie.
		40-2	Révolte d'AEDEMON en Mauritanie.
41	Assassinat de CALIGULA par les prétoriens. CLAUDE.		
		43	Début de la conquête de la Bretagne.
		46	Annexion de la Thrace.
48	Exécution de MESSALINE.		
49	CLAUDE bannit de Rome les Juifs et leur meneur CHRESTOS. Mariage de CLAUDE et d'AGRIPPINE.		
50	CLAUDE adopte NÉRON.		
		53	Les Parthes imposent un roi à l'Arménie.
54	AGRIPPINE assassine CLAUDE. NÉRON.		
55	Assassinat de BRITANNICUS par NÉRON.		
59	Assassinat d'AGRIPPINE par NÉRON.		
		63	Accord romano-parthe sur l'Arménie.
64	Incendie de Rome. Persécution contre les chrétiens.		
65	Conjuration de PISON.		
66	Voyage de NÉRON en Grèce.	66-8	Révolte de la Judée. Campagnes de VESPASIEN.
68	(Juin.) Le Sénat confie le pouvoir à GALBA. Suicide de NÉRON.	68	(Mars.) Révolte de VINDEX à Lyon.
69	VITELLIUS proclamé empereur en Germanie (2/1). Assassinat de GALBA. OTHON, empereur à Rome (15/1).	69	MUCIEN bat les Daces et les Roxolans en Mésie.

Dates	POLITIQUE INTÉRIEURE	Dates	POLITIQUE EXTÉRIEURE
	Bataille de Bédriac. Suicide d'OTHON (14/4). Révolte de CIVILIS (Juin). VESPASIEN reconnu empereur en Orient et sur le Danube (Juil.). Bataille de Crémone (Oct.). Mort de VITELLIUS (Déc.).		
		70	Assemblée de Reims : essai d'un empire des Gaules. Défaite de CIVILIS. Destruction de Jérusalem par TITUS.
71	VESPASIEN réorganise l'armée.		
		73	Annexion de la Petite Arménie.
		74	Début de la conquête des Champs Décumates.
79	Complot de CAECINA et d'EPRIUS MARCELLUS. Mort de VESPASIEN. TITUS. Éruption du Vésuve : destruction de Pompéi et d'Herculanum.		
81	Mort de TITUS. DOMITIEN.		
92	Loi restreignant la culture de la vigne au profit de celle du blé.	92-3	Nouvelles campagnes de DOMITIEN sur le Danube.
96	Assassinat de DOMITIEN. Le Sénat offre l'Empire à NERVA.		
97	NERVA adopte TRAJAN. Création des *alimenta*.		
98	TRAJAN succède à NERVA.		
99	TRAJAN refuse de recevoir l'or coronaire et interdit les accusations de majesté.	99	KANISHKA envoie une ambassade à TRAJAN.
		101-2	Première campagne dacique de TRAJAN.
		105-6	Seconde guerre dacique. Conquête de l'Arabie nabatéenne.
107	Loi de TRAJAN sur la fortune des sénateurs.	107	Annexion de la Dacie. Ambassade envoyée par TRAJAN dans l'Inde.
		110	Annexion de Palmyre.
117	Mort de TRAJAN. HADRIEN : sous son règne s'organise définitivement la bureaucratie impériale.	117	HADRIEN évacue les conquêtes de TRAJAN en Orient.
121-25	Premier voyage d'HADRIEN à travers l'Empire.		
		122-6	Construction du mur d'HADRIEN en Bretagne.
131	Publication de l'édit perpétuel.		
ap. 131	HADRIEN réorganise le conseil du prince.		
		132-4	Révolte des Juifs.
138	ANTONIN succède à HADRIEN		
		142	LOLLIUS ORBICUS réprime une révolte des Brigantes en Bretagne et construit le mur d'Antonin.
146	MARC AURÈLE associé à l'Empire.		
		148-191	VOLOGÈSE III, roi des Parthes.
		155	Révolte des Juifs.
161	Mort d'ANTONIN. MARC AURÈLE.	161	VOLOGÈSE III envahit l'Arménie, la Cappadoce et la Syrie.
163	MARC AURÈLE crée les *juridici* d'Italie.		
165	Persécution des chrétiens de Rome.		
166	Début de la grande peste.	166 ?	Un ambassadeur romain en Chine ?

BE - Histoire Ancienne I - Signature 11

TABLEAU 13

POLITIQUE INTÉRIEURE		*POLITIQUE EXTÉRIEURE*	
Dates		**Dates**	
		166	Les Germains envahissent l'Italie. Siège d'Aquilée.
		167-9	Victoires de MARC AURÈLE sur le Danube.
169	Mort de LUCIUS VERUS.	**169**	Nouvelle offensive des Barbares.
172	Début de l'hérésie montaniste.	**172**	MARC AURÈLE impose la paix aux Marcomans.
		172-3	Invasions berbères en Espagne.
175	Usurpation d'AVIDIUS CASSIUS.	**175**	MARC AURÈLE impose la paix aux Quades et aux Sarmates.
177	MARC AURÈLE associe COMMODE à l'Empire.	**177-80**	Invasion berbère en Espagne. Nouvelles campagnes contre les Quades et les Marcomans.
180	Mort de MARC AURÈLE. COMMODE.	**180**	Paix avec les Germains.
192	Assassinat de COMMODE.		
193	Règnes de PERTINAX et DIDIUS JULIANUS. Avènement de SEPTIME SÉVÈRE.		
194	Victoire de SEPTIME SÉVÈRE sur PESCENNIUS NIGER.		
		195	Campagne contre les Parthes. Prise de Nisibe.
		198	Campagne contre les Parthes. Prise de Séleucie et Ctésiphon.
211	CARACALLA succède à SEPTIME SÉVÈRE.		
212	Meurtre de GETA. Mort de PAPINIEN. *Constitutio Antoniniana*. (édit de Caracalla).	**212-3**	Campagnes de CARACALLA sur le Danube.
215	Réforme monétaire de CARACALLA.		
217	MACRIN succède à CARACALLA.	**217**	CARACALLA fait la paix avec les Parthes.
218	ÉLAGABALE succède à MACRIN. Début de la domination des princesses syriennes.		
222	SÉVÈRE ALEXANDRE succède à ÉLAGABALE.	**224**	Les Sassanides en Perse.
		226	Des négociants romains à Canton.
228	Meurtre d'ULPIEN.		
		230	Les Perses assiègent Nisibe.
		231-2	Campagne de SÉVÈRE ALEXANDRE contre les Perses.
235	MAXIMIN succède à SÉVÈRE ALEXANDRE. Persécution des chrétiens.	**235**	MAXIMIN bat les Germains et les Iazyges.
		237-8	Les Perses prennent Nisibe et Carrhes.
238	Proclamation et meurtre des GORDIENS en Afrique, puis de PUPIEN et BALBIN à Rome. Mort de MAXIMIN. GORDIEN III.		
244	PHILIPPE L'ARABE succède à GORDIEN III.	**244**	PHILIPPE L'ARABE cède à SAPOR la Mésopotamie et l'Arménie.
apr. 244	Disparition des édiles.		
248	DÉCIUS se proclame empereur.	**248**	Usurpation de PACATIANUS sur le Danube. Campagne victorieuse sur le Danube.
249	Défaite et mort de PHILIPPE à Vérone.		

POLITIQUE INTÉRIEURE		*POLITIQUE EXTÉRIEURE*	
Dates		**Dates**	
250	Épidémie de peste dans l'Empire. Persécution des chrétiens.	**250**	Invasion des Gots.
		250	Les Francs sur le Rhin. Les Danois en Scanie.
251	TREBONIANUS GALLUS succède à DECIUS.		
253	AEMILIANUS bat et tue TREBONIANUS à Interamna. VALÉRIEN empereur.	**253-60**	Insurrection en Afrique du Nord.
257	VALÉRIEN persécute les chrétiens.		
		258-68	POSTUMUS repousse les invasions franques.
		258 ou 59	GALLIEN bat les Alamans à Milan.
260	GALLIEN seul empereur.	**260**	Les Alamans percent les limes et envahissent les Champs Décumates. VALÉRIEN, prisonnier de SAPOR, qui est ensuite battu par MACRIANUS et ODENATH. POSTUMUS, empereur des Gaules.
261	AUREOLUS bat les fils de MACRIANUS qui s'étaient proclamés empereurs. GALLIEN exclut les sénateurs des commandements militaires.		
		262	ODENATH, indépendant de fait, à Palmyre.
		262-6	ODENATH reprend la Mésopotamie.
		263	Les Gots s'emparent d'Éphèse.
		266-7	WABALLATH succède à ODENATH. ZÉNOBIE.
		267	Gots et Hérules pillent Thessalonique.
268	Meurtre de GALLIEN. CLAUDE II.	**268**	Mort de POSTUMUS. TETRICUS. CLAUDE II écrase les Gots au lac de Garde.
		268-70	CLAUDE II reconquiert l'Espagne.
		269	Apparition des bagaudes en Gaule.
271	AURÉLIEN succède à CLAUDE II. Réforme monétaire.	**271**	AURÉLIEN repousse d'Italie Alamans et Juthunges. AURÉLIEN évacue la Dacie.
275	Meurtre d'AURÉLIEN. TACITE désigné par le Sénat.	**275**	Évacuation des Champs Décumates.
276	PROBUS succède à TACITE. Disparition de la monnaie sénatoriale.	**276-7**	Invasion sur tous les fronts.
282	CARUS succède à PROBUS sans investiture du Sénat.		
		283	CARUS prend Séleucie et Ctésiphon.
283	NUMÉRIEN succède à CARUS assassiné.		
284	Avènement de DIOCLÉTIEN.		
285	DIOCLÉTIEN bat CARIN au Margus. MAXIMIEN *césar*.		
286	MAXIMIEN *auguste*.	**286**	MAXIMIEN réduit les bagaudes.
		286-8	Victoires de MAXIMIEN sur les Germains.
		287	DIOCLÉTIEN établit en Arménie un roi vassal, TIRIDATE III.
		290	DIOCLÉTIEN chasse les Bédouins de Syrie et d'Arabie.
292-300	Réformes monétaires de DIOCLÉTIEN.		
293	Organisation de la tétrarchie.	**293**	CONSTANCE CHLORE reprend Boulogne à CARAUSIUS, battu et tué par ALLECTUS.

POLITIQUE INTÉRIEURE		*POLITIQUE EXTÉRIEURE*	
Dates		**Dates**	
			CONSTANCE CHLORE bat les Frisons.
		294	GALÈRE bat les Iazyges.
		295-6	Usurpation d'ACHILLEUS en Égypte. Siège et prise d'Alexandrie par DIOCLÉTIEN.
298	Dernière célébration des *jeux Séculaires*.	**298**	Victoires de CONSTANCE sur les Germains à Langres et Vindonissa.
302	Les chrétiens chassés de l'armée.		
303	Premiers édits de persécution de DIOCLÉTIEN.		
304	Édit de persécution générale.		
305	Abdication de DIOCLÉTIEN et MAXIMIEN.	**305**	Baptême du roi d'Arménie TIRIDATE III.
306	Mort de CONSTANCE CHLORE. CONSTANTIN et MAXENCE *augustes*. MAXIMIEN reprend la pourpre.	**306**	Campagnes de CONSTANTIN contre les Francs et les Alamans.
308	MAXENCE contre MAXIMIEN et CONSTANTIN.		
309	MAXIMIEN chassé par MAXENCE auprès de CONSTANTIN se révolte contre ce dernier.		
310	Défaite et mort de MAXIMIEN.		
311	Mort de GALÈRE. LICINIUS et DAIA se partagent ses possessions. *Édit de tolérance*.	**311**	Usurpation et mort de DOMITIUS ALEXANDER en Afrique.
312	Bataille du *Pont Milvius*. Mort de MAXENCE. CONSTANTIN à Rome.		
312 ?	Conversion de CONSTANTIN.		
313	DAIA contre LICINIUS. Bataille d'*Andrinople*. Mort de DAIA et de DIOCLÉTIEN.		
314	Conflit entre CONSTANTIN et LICINIUS qui perd ses possessions d'Europe.		
315	CONSTANTIN prend le surnom de Grand.		
318	Les évêques reçoivent le droit de juridiction.		
320	Abrogation de la législation d'AUGUSTE sur le célibat. Le repos dominical est imposé aux tribunaux.		
321	L'affranchissement dans les églises est déclaré valable.		
324	Batailles d'*Andrinople* et de *Chrysopolis*. Mort de LICINIUS. Création des préfectures du prétoire régionales et des *magistri militum*.		
326	Exécution de CRISPUS et de FAUSTA.		
330	**Inauguration de Constantinople.**		
		332	Victoire de CONSTANTIN sur les Gots.
		334	Admission des Sarmates et des Vandales dans l'Empire.
335	CONSTANTIN partage l'Empire entre ses fils et ses neveux.		
337	Mort de CONSTANTIN. Ses fils massacrent ses neveux et se partagent l'Empire.		

Dates	POLITIQUE INTÉRIEURE	Dates	POLITIQUE EXTÉRIEURE
		338	Siège de Nisibe par les Perses.
340	CONSTANTIN II attaque CONSTANT. Il est tué à AQUILÉE. Création de préteurs à CONSTANTINOPLE.		
		341-2	Campagnes de CONSTANT contre les Francs.
		343	Campagnes de CONSTANT contre les Pictes et les Scots.
		345	Début de la révolte des Circoncellions en Afrique.
		346	Siège de Nisibe par les Perses.
		348	SAPOR II battu à Singara.
350	MAGNENCE tue CONSTANT. Usurpations de VÉTRANION et de NEPOTIANUS.	350	Siège de Nisibe par les Perses.
351	GALLUS *césar.* Bataille de *Mursa.*		
352	CONSTANCE occupe l'Italie.		
353	Défaite et mort de MAGNENCE.		
354	CONSTANCE fait exécuter GALLUS.	354	Traité de CONSTANCE avec les Alamans.
355	JULIEN *césar.* Usurpations d'AFRICANUS et de SILANUS.	355	Invasion des Francs, Alamans et Saxons en Gaule.
		356	JULIEN réoccupe Cologne.
		357	Bataille d'Argentoratum (Strasbourg).
		358	JULIEN reconnaît aux Francs la possession de la Toxandrie.
359	Création d'un préfet de ville à Constantinople.	359	SAPOR II envahit la Mésopotamie et s'empare d'Amida.
360	JULIEN proclamé empereur par ses troupes.		
361	Mort de CONSTANCE. JULIEN seul empereur.		
363	JOVIEN empereur.	363	Expédition de JULIEN contre les Perses. Sa mort. Paix désastreuse de JOVIEN.
364	VALENTINIEN succède à JOVIEN. Il s'adjoint VALENS en Orient.	364	Les Alamans envahissent la Gaule et la Rhétie.
		366	JOVIN bat les Alamans à Scarpone.

14 - Liste alphabétique des fonctions romaines.

Fonctions	Définitions
Arvales	Prêtres (au nombre de 12) qui célébraient tous les ans au mois de mai, dans un bois sacré, une fête en l'honneur de Cérès, déesse de la terre nourricière.
Augures	Experts, au nombre de 3 ou 6 à l'époque de Tarquin l'Ancien, interprétant les signes célestes; ils prennent les *auspices* en examinant le vol des oiseaux ou l'appétit des poulets sacrés. Ne pas les confondre avec les *haruspices* qui examinent les entrailles des victimes.
Auguste	Titre donné en particulier aux deux empereurs, égaux en droit, régnant l'un sur l'Orient, l'autre sur l'Occident (réforme de Dioclétien).
Auxiliaires	Troupes formées par des populations prises hors d'Italie (Crétois, frondeurs des Baléares) adjointes à l'armée romaine.
Avocat	Spécialiste qui assiste un citoyen lors d'un procès; la profession d'avocat est gratuite et les honoraires sont interdits.
Censeur	Voir p. 78.
Centurion	Officier subalterne commandant une centurie.
Chevalier	Citoyen appartenant à la classe la plus riche, qui, initialement, était tenu de servir dans la cavalerie; par la suite, les chevaliers forment les cadres de la bourgeoisie et accaparent la plus grosse partie de l'activité économique du pays. Un *chevalier* est un *homo novus,* c'est-à-dire sans lignée ancestrale.
Client	Homme libre attaché par des liens juridiques à des patriciens qui sont leurs patrons (*patroni*) et leurs protecteurs. A la fin de la période républicaine, la *clientèle* s'augmente d'un grand nombre de petits propriétaires appartenant à la classe moyenne et ruinés par les guerres et les dettes.
Colons	Citoyens appauvris, qui jouissent de tous les droits d'un homme libre (à la différence des esclaves) mais qui deviennent de véritables serfs, métayers des gros propriétaires (ils sont fixés à la terre, n'ont pas le droit de se marier en dehors du domaine de leurs propriétaires, etc.). La condition de colon devient héréditaire au Bas-Empire.
Consul	Voir p. 78.
Consulaire (personnage)	Ancien consul.
Curateur	Création d'Auguste : haut personnage, investi d'une charge administrative technique détachée des magistratures.
Dictateur	Voir p. 78.
Édiles	Magistrats municipaux (il y avait deux édiles curules et deux édiles plébéiens).
Féciaux	Prêtres formant le *collège des diplomates,* chargés des rites guerriers (déclaration de guerre, conclusion des traités). Le chef de chaque délégation de féciaux s'appelle le *pater patratus.*
Flamines	Prêtres au service des dieux du peuple romain : il y a 3 flamines majeurs (culte de Jupiter, de Mars et de Quirinus) et 12 flamines mineurs.
Hastati	Fantassins occupant la première ligne; à l'origine, ils étaient munis d'une lance *(hasta).*
Imperator	Général en chef victorieux; le titre d'*imperator* était souvent conféré sur le champ de bataille.
Légat	Assistant du consul ou du préteur, commandant souvent une légion.
Licteurs	Porteurs de baguettes réunies en faisceaux auxquels était attachée une hache dans certaines conditions; ils accompagnent les magistrats supérieurs, les tribuns militaires et les vestales : ils représentent symboliquement leur autorité.
Luperques	Jeunes gens chargés d'exécuter le rite des lupercales (voir tableau n° 21); ils sont au nombre de 12.
Maître de la cavalerie	Chef d'état-major assistant le dictateur.
Pater patratus	Voir *Féciaux.*
Pontife (Grand)	Les pontifes (dont le nombre ne dépasse pas 5 au temps des rois) sont chargés de l'entretien du pont sacré *(pont Sublicius)* et de surveiller la bonne observance des pratiques religieuses. Leur chef, le grand Pontife, tient le calendrier des jours fastes (jours ouvrables) et néfastes (jours fériés); il préside aussi au culte national des dieux capitolins. Portés ultérieurement à 9, puis à 15.
Préteur	Voir p. 78.
Préfet des cavaliers	Officier supérieur commandant un escadron de cavalerie (une *turme*).
Préfet des mœurs	Magistrat chargé de surveiller les mœurs des citoyens.
Préfet du prétoire	Chef de la garde impériale (il y en a généralement deux); ils sont, après l'empereur, les premiers personnages de l'Empire.
Préfet de la ville	Magistrat chargé de diriger la police, l'administration de Rome (il appartient à la classe sénatoriale); ne pas le confondre avec le préfet de la ville de la Rome ancienne, qui fut remplacé par le préteur urbain.
Prétoriens	Corps d'élite, dérivé de la garde d'honneur de l'empereur; les prétoriens jouent un rôle important dans les périodes de succession.
Primipile	Centurion du grade le plus élevé dans la première cohorte.
Princeps	Ce mot latin qui signifie *premier* a désigné au cours de l'histoire romaine différents magistrats : le premier personnage du Sénat (prince du Sénat), l'empereur lui-même, ou les chefs de certains services.
Proconsul	Ancien magistrat dirigeant une province.
Procurateur	A la période impériale, chevalier chargé d'administrer une province impériale.
Propréteur	A l'époque républicaine, ancien magistrat jouant le rôle du préteur dans une province.
Publicains	Fermiers généraux, chargés de lever les impôts; les publicains sont des chevaliers qui constituent de vastes associations, avec un important personnel réparti à Rome et dans les provinces; ils avancent à l'État les sommes à percevoir et se chargent de se faire rembourser avec usure.
Questeur	Voir p. 78.
Saliens	Prêtres de Mars, au nombre de 12; ils exécutent au mois de mars une danse guerrière *(saltatio,* d'où leur nom).
Suffects	Magistrats de l'époque impériale qui remplacent les consuls pendant la plus grande partie de l'année.
Tribuns militaires	Magistrats élus annuellement par les comices tributes, réunis au Champ de Mars, et qui organisent l'incorporation des citoyens (par tirage au sort) dans l'armée. A l'époque impériale, les tribuns militaires ne seront plus que des magistrats symboliques.
Tribuns de la plèbe	Magistrats créés en 493 pour défendre les intérêts des plébéiens; ils sont inviolables et possèdent le droit de veto.
Vestales	Prêtresses qui font vœu de chasteté, chargées d'entretenir le foyer de l'État, personnifié par la déesse Vesta. Au nombre de 4, puis de 6, elles sont dirigées par la Grande Vestale et les fautes qu'elles commettent sont sanctionnées de mort (on les enterre vivantes).
Vicaires	Magistrats de l'époque impériale gouvernant un diocèse ou une province.
Vigiles	Milices dirigées par le préfet des vigiles, composées initialement d'esclaves puis d'affranchis et essentiellement chargées de lutter contre les incendies; les cohortes de vigiles sont aussi chargées de protéger les prisons, les magasins et les thermes.

TABLEAU 15

15 - Les historiens de l'Antiquité.

A - Les historiens romains.

Nom	Principaux titres	Observations
Les **pontifes.**	*Chroniques annuelles.*	Listes de magistrats, de fêtes, d'événements importants, etc. Les annales officielles romaines seront tenues jusqu'à la fin du IIe siècle av. J.-C.
CATON L'ANCIEN (234-149).	*Origines* (vers 180)	Élargissement du point de vue des analystes.
Aux IIe-Ier siècles : nombreux historiens, généralement très chauvins, dont il ne reste que des fragments d'ouvrages : SEMPRONIUS ASELLIO, VALERIUS D'ANTIUM, etc.		
SALLUSTE (86-vers 35).	*Conjuration de Catilina, Guerre de Jugurtha, Histoires* (fragments).	Monographies studieuses, marquées par un désir de comprendre psychologiquement les événements ; pessimisme historique.
JULES CÉSAR (101-44).	*Commentaires sur la guerre des Gaules, Commentaires sur la guerre civile.*	Avec un style concis et clair, une intelligence prodigieuse des faits et des hommes, ces ouvrages seraient des chefs-d'œuvre historiques... s'ils n'étaient, en fin de compte, destinés à glorifier leur auteur. Mêlant le vrai et le faux avec une mauvaise foi presque géniale, César a rédigé, en fait, une véritable apologie personnelle.
CORNELIUS NEPOS (vers 99-24).	*Vie des grands capitaines des nations étrangères, Vie de Caton l'Ancien.*	C'est un biographe impersonnel et plat.
TITE-LIVE (59 av. J.-C.-17 apr. J.-C.).	*Histoire de Rome.*	142 livres, dont il ne reste que des fragments relatifs aux périodes suivantes : des origines à 293 ; de la guerre d'Hannibal à 167 av. J.-C. Le reste de l'œuvre nous est connu par des résumés qui ont été faits ultérieurement. Tite-Live est un historien partial, patriotique, qui est cependant particulièrement précieux pour les historiens modernes en raison de l'ample matière documentaire qu'il leur fournit.
VELLEIUS PATERCULUS (19 av. J.-C.-31 apr. J.-C.)	*Histoire universelle.*	L'auteur s'attarde surtout sur les règnes d'Auguste et de Tibère, avec une partialité excessive.
QUINTE-CURCE (Ier siècle apr. J.-C.).	*Histoire d'Alexandre.*	Ouvrage romancé et moralisant.
TACITE (55-135) contemporain de Trajan.	*Vie d'Agricola, La Germanie, Histoires, Annales.*	Les *Histoires* vont de la mort de Néron à celle de Domitien (69-96 apr. J.-C.), les *Annales* couvrent la période (14-68) de la mort d'Auguste à celle de Néron. Historien incomplet, qui néglige les questions ne l'intéressant pas (l'administration, les problèmes économiques, etc.), Tacite est admiré surtout pour ses qualités exceptionnelles d'écrivain, fougueux et passionné.
SUÉTONE (69-125)	*Vie des douze Césars.*	Ce n'est pas un historien, mais un biographe, qui recherche l'anecdote et non pas le fait historique.

Après Suétone, les historiens latins ne sont plus que des compilateurs, des écrivains qui cherchent à plaire et non à comprendre la succession des événements. On isolera : JUSTIN, qui a résumé les *Histoires philippiques du Gaulois Trogue-Pompée*, et les écrivains chrétiens : LACTANCE, OROSE (*Histoires contre les païens*, vers 417) et surtout AMMIEN MARCELLIN, Grec d'Antioche (vers 330-400) auteur des *Res Gestae* dont il nous reste un fragment complet (période de 353 à 378).

B - Les historiens grecs.

Nom	Principaux titres	Observations
HÉRODOTE D'HALICARNASSE (vers 484-425).	Les *Histoires.*	Mise en évidence de l'opposition entre le monde barbare (non grec) des Égyptiens, des Mèdes et des Perses et le monde grec ; histoire des guerres médiques. Hérodote aime l'anecdote, le détail, et il adopte facilement les traditions qu'on lui rapporte.
A partir du Ve siècle, œuvre collective.	Les *Atthides* (fragments).	Chroniques locales de l'Attique d'après des listes d'archontes, des documents officiels, etc.
THUCYDIDE (vers 471 - vers 395)	*Histoire de la guerre du Péloponnèse.*	Le plus grand historien grec ; après une introduction « archéologique » sur la Grèce, il expose la guerre du Péloponnèse jusqu'en 411, recherchant impartialement les causes et l'explication des faits, renonçant à l'anecdote et à la fantaisie.
XÉNOPHON (vers 430-vers 335).	Les *Helléniques.*	Se présente, dans son œuvre historique, comme le continuateur de Thucydide dont il n'a pas les qualités ; esprit superficiel, phraseur et trop partial.
HIÉRONYMOS DE CARDIA (370-265).	*Histoire des diadoques.*	Histoire des royaumes grecs jusqu'à la mort de Pyrrhus (272 av. J.-C.).
TIMÉE DE TAUROMENIUM (ou DE SYRACUSE) au milieu du IIIe siècle av. J.-C.	*Histoire de Sicile et de Grande-Grèce* (fragments).	Esprit curieux et érudit, manquant cependant de rigueur, il introduisit la datation par olympiades dans la chronologie historique.
POLYBE (vers 200-vers 120) otage à Rome où il devient l'ami de Scipion Émilien.	*Histoire générale* (il nous en reste cinq livres, sur la période de 264 à 216 et quelques fragments sur les périodes ultérieures).	Historien pratique et clair, dans l'œuvre duquel les faits et les détails abondent ; Polybe cherche à établir l'explication causale des faits historiques selon une méthode rigoureuse.
DIODORE DE SICILE (Ier siècle av. J.-C.).	*Bibliothèque historique* (fragments).	Sur soixante livres, il ne nous reste que les premiers sur les origines (?) de la Grèce, et les livres XI à XX sur la période qui va de 480 à 302 (en particulier le livre XVI, sur Philippe de Macédoine). Exposé direct, sans hypothèse ni synthèse.
DENYS D'HALICARNASSE (contemporain d'Auguste).	*Histoire romaine.*	Le premier Grec à écrire une histoire de Rome ; il nous reste les passages qui concernent la période qui va des origines à 264 av. J.-C. (source de Denys : les *Annales* officielles des Romains).
FLAVIUS JOSÈPHE (37-105 ? apr. J.-C.).	*La Guerre juive, Les Antiquités juives.*	Cet historien juif a écrit en grec.
PLUTARQUE (environ 45-125 apr. J.-C.)	*Vies parallèles.*	C'est le livre fameux, traduit par Amyot à la Renaissance (en 1559).
ARRIEN DE NICOMÉDIE (IIe siècle apr. J.-C.)	*Anabase* (ne pas confondre avec l'œuvre de Xénophon).	Histoire d'Alexandre le Grand.
APPIEN D'ALEXANDRIE (vers 95- ?).	*Histoire romaine* (fragments).	Des origines au règne de Trajan (98-117).
DION CASSIUS (155-235 env.).	*Histoire romaine.*	Des origines à 229 ; il nous en reste la période de 68 av. J.-C. à 47 apr. J.-C. C'est une source importante pour l'étude du passage de la république à l'empire.
HÉRODIEN (165-255).	A laissé une *Histoire des empereurs romains successeurs de Marc Aurèle.*	
DEXIPE.	*Guerre contre les Gots.*	Œuvre perdue, utilisée par Zozime au Ve siècle.
AMMIEN MARCELIN		Historien latin d'origine grecque. Voir tableau 16.
ZOZIME (Ve siècle ; ne pas confondre avec le pape saint Zozime, à la même époque).	*Histoire nouvelle.*	De la fin du IIIe siècle à 410 apr. J.-C. (prise de Rome par Alaric).
EUNAPE DE SARDES (milieu du Ve siècle).	*Nouvelle Histoire.*	Même période que la période étudiée par Zozime.

16 - Quelques grands personnages de l'histoire romaine.

Nom	Commentaires
Cnaeus Julius AGRICOLA (40-93 apr. J.-C.)	Légat de Vespasien en Aquitaine entre 74 et 76, consul suffect puis pontife en 77, Agricola fut surtout le conquérant de la Bretagne (c'est-à-dire la Grande-Bretagne actuelle) jusqu'à l'Écosse. Sa vie a été racontée par son gendre, Tacite (*Vie d'Agricola*, 98 apr. J.-C.).
Marcus Vipsanius AGRIPPA (63-12 av. J.-C.)	Sénateur, ami et conseiller d'Octave, qui remporta la victoire d'Actium en 31 av. J.-C. et épousa la fille de l'empereur, Julie. Organisateur et urbaniste, Agrippa aménagea Rome où il fit bâtir de nombreux monuments (les grands thermes portent son nom).
AGRIPPINE (16-59 apr. J.-C.)	Fille de Germanicus, elle fut successivement l'épouse de Domitius Ahénobarbus dont elle eut Néron, puis de son oncle l'empereur Claude auquel elle fit adopter son fils (aux dépens de Britannicus, fils issu d'un précédent mariage de Claude avec Messaline) ; elle empoisonna ensuite Claude et plaça Néron son fils sur le trône ; celui-ci la fit d'ailleurs assassiner en 59 apr. J.-C. Ne pas confondre Agrippine avec sa mère, Agrippine l'Aînée, femme de Germanicus et qui vécut de 14 av. J.-C. à 33 apr. J.-C.
Saint AMBROISE (vers 340-397)	Fonctionnaire romain né à Milan, devenu évêque dans cette ville en 374. Son activité politique a été marquée par la subordination de l'État romain à l'Eglise (voir ci-dessous THÉODOSE). Sur le plan religieux, c'est un père de l'Église, qui baptisa saint Augustin et organisa la liturgie.
AMMIEN MARCELLIN (vers 330-vers 400)	Historien latin né à Antioche ; il nous reste les 18 derniers livres de son *Histoire* qui prenaient la suite des *Histoires* de Tacite (œuvre précieuse pour l'étude du début des invasions barbares).
Martius ANCUS	Quatrième roi de Rome, qui régna, selon la légende, de 640 à 616 av. J.-C. On lui attribue la création du pont Sublicius, du port d'Ostie et l'organisation des cérémonies religieuses.
Marcus ANTONIUS (MARC ANTOINE, en français) (83-30 av. J.-C.)	Ce général romain, lieutenant de César, adversaire d'Octave, fut séduit par Cléopâtre, et se donna la mort après la défaite d'Actium (voir p. 72).
APULÉE (125-vers 180)	Écrivain latin né près de Constantine et mort à Carthage, auteur de l'*Ane d'or* ; il était passionné d'occultisme et, dit-on, initié aux mystères religieux.
ARIUS (vers 280-336)	Né à Alexandrie et excommunié par le concile de Nicée en 325 (il est à l'origine de l'*hérésie arienne*).
Saint AUGUSTIN (354-430)	Né à Thagaste en Numidie, fils d'un païen et d'une mère chrétienne. Après avoir été manichéen, il se fixe à Milan où il subit l'influence de saint Ambroise qui le baptise en 387 ; ordonné prêtre en 391, après être retourné à Hippone, en Afrique, il devient évêque de cette ville et meurt au cours du siège de la cité par les Vandales.
BATHYLLE (siècle d'Auguste)	Affranchi de Mécène, qui introduit la pantomime à Rome, avec son partenaire Pylade.
Tiberius Claudius BRITANNICUS (env. 41-55 apr. J.-C.)	Fils de Claude et Messaline, héritier présomptif de l'Empire, écarté par Agrippine et empoisonné par Néron.
Lucius Junius BRUTUS (vers 509 av. J.-C.)	Neveu du roi Tarquin le Superbe qui abolit la royauté et fut l'un des deux premiers consuls de Rome. Ce personnage est peut-être légendaire.
Marcus Julius BRUTUS (env. 85-42 av. J.-C.)	Homme politique qui soutint Pompée et participa en 44 à la conjuration contre Jules

Nom	Commentaires
	César; c'est à lui que se serait adressée la parole fameuse de César lorsqu'il l'aperçut au rang de ses meurtriers : *« Kai su téknon! »* (en latin : *Tu quoque fili :* « Toi aussi, mon fils! »). Vaincu par Octave et Antoine, il se suicida en se jetant sur son épée, prononçant le mot d'Euripide : « Vertu, tu n'es qu'un mot! » (parmi les meurtriers de César, il existait un autre Brutus, Brutus Albinus, qui fut tué en 43 av. J.-C.).
CAMILLE (IVe siècle av. J.-C.)	Général et dictateur romain; surnommé le *second Romulus*.
Lucius Sergius CATILINA (109-62 av. J.-C.)	Agitateur romain, un instant partisan de Sylla, qui complota en 65, 63 et en 62 av. J.-C. contre la République. Dénoncé le 8 novembre 63 par Cicéron, en plein Sénat, il s'enfuit, et fut tué à la bataille de Pistoia en 62; voir p. 72.
Marcus Porcius CATO, (dit CATON l'ANCIEN) (234-149 av. J.-C.)	S'est illustré comme censeur des mœurs, en 184, comme l'adversaire farouche de Carthage et comme un nationaliste parfois excessif.
CATON D'UTIQUE (95-46 av. J.-C.)	Arrière-petit-fils du précédent, qui lutta notamment contre la révolte de Spartacus; représentant à Rome le parti sénatorial — attaqué par César, Crassus et Pompée — il se suicida à Utique, après la bataille de Pharsale. Caton d'Utique fut aussi un des adeptes romains du stoïcisme.
CELSE (sous le règne de Tibère)	De son nom latin Aulus Cornelius Celsus, Celse est un médecin-chirurgien romain auteur d'un traité de médecine célèbre, qui est une véritable encyclopédie médicale gréco-romaine.
CÉSAR	Voir p. 83.
CICÉRON (106-43 av. J.-C.)	Son nom complet est Marcus Tullius Cicero; il est né à Arpinum et mort à Formies. L'un des noms les plus fameux de l'histoire romaine, non pas tellement en raison de l'activité politique du personnage qui fut, dans l'ensemble, mineure, mais en raison de l'abondance et de l'importance de son œuvre. Politiquement, Cicéron est un « conservateur »; adversaire des *populares*, il s'est opposé non seulement à des aventuriers démagogues comme Catilina ou Clodius, mais aussi aux triumvirs : César, Crassus et Pompée d'abord, Antoine, Octave et Lépide ensuite. Si l'on excepte son année consulaire (en 63), on peut dire que la carrière politique de Cicéron est surtout une succession d'échecs. Le dernier échec sera définitif : il sera égorgé sur l'ordre des triumvirs, dans sa villa de Formies. Littérairement, il est considéré comme le prosateur latin classique par excellence; son œuvre (des plaidoyers, des traités de rhétorique, des œuvres de vulgarisation philosophique, et surtout près d'un millier de lettres nous éclairent sur la vie politique et matérielle de Rome à son époque). Les principales dates de son existence sont les suivantes : **106** - Naissance à Arpinum. **80** - Première plaidoirie (le *Pro Quinctio*). **79-78** - Voyages en Grèce et à Rhodes (Cicéron élève du stoïcien Posidonius). **76** - Cicéron questeur en Sicile. **70** - Cicéron adversaire de Verrès, qui avait opprimé les Siciliens (les *Verrines*). **66** - Cicéron élu préteur (avec l'appui de Pompée). **63** - Consulat de Cicéron. Les *Catilinaires* (il y en a 4, prononcées le 8 novembre, le 9 novembre, le 3 décembre et le 5 décembre). **52-49** - Retraite politique.
	49 - Cicéron prend le parti de Pompée contre César. **47-44** - Après avoir obtenu le pardon du dictateur, Cicéron connaît une seconde retraite politique. **44** - Cicéron prend le parti d'Octave contre Antoine, qu'il attaque violemment dans les *Philippiques*. **déc. 43** - Après la réconciliation d'Octave et d'Antoine et le second triumvirat, Cicéron, qui figure sur la liste de proscription, est égorgé dans sa litière, sur l'ordre des triumvirs.
Quinctius CINCINNATUS (Ve siècle av. J.-C.)	Consul (en 460) et dictateur (en 458), fameux par la simplicité de ses mœurs : c'est alors qu'il labourait son champ qu'on vint lui apprendre son élection au consulat.
Cneius Cornelius CINNA (contemporain d'Auguste)	Arrière-petit-fils de Pompée, qu'il ne faut pas confondre avec son père (Lucius Cornelius Cinna) préteur en 44 et qui participa au meurtre de César. Cinna complota contre Auguste qui fit preuve à son égard d'un acte de clémence célébré par Corneille dans sa tragédie.
Publius Appius CLODIUS (93-52 av. J.-C.)	Patricien démagogue qui fomenta à Rome de nombreux troubles. Il fut tué au cours d'une émeute par Milon, défendu pour ce meurtre par Cicéron *(Pro Milone)*.
Caius Marcius CORIOLAN (Ve siècle av. J.-C.)	Homme politique et chef militaire condamné à l'exil par sa politique anti-populaire. La tradition rapporte qu'il se serait réfugié chez les Volsques, pour attaquer Rome, et qu'il aurait été retenu dans cette action contre sa patrie par sa mère Veturia et sa femme Volumnia.
CRASSUS (env. 115-53 av. J.-C.)	L'un des 3 triumvirs; après avoir été préteur en 71, puis consul avec Pompée en 70 est finalement censeur en 65; il finança les débuts politiques de César. Mort en Mésopotamie, à Carrhes.
DUILIUS (vers 260 av. J.-C.)	Consul romain qui remporta au cours de la première guerre punique la victoire de Myles (Sicile); après cette victoire navale sur les Carthaginois, les éperons des navires ennemis (rostres) furent emportés à Rome et dressés sur une colonne rostrale située sur le Forum.
ENNIUS (239-169 av. J.-C.)	Poète d'origine grecque né en Calabre, et qui fut l'ami des Scipions. Il a introduit la culture grecque à Rome.
ÉVANDRE	Personnage légendaire du Latium auquel on attribuait l'invention de l'écriture.
FABIUS CUNCTATOR (vers 275-203 av. J.-C.)	Son nom complet était Fabius Maximus Verrucosus; il fut surnommé Cunctator, c'est-à-dire le temporisateur en raison de la tactique d'attente qu'il avait mise sur pied, avec sagesse, pour lutter contre Hannibal.
FLAMINIUS NEPOS	Général et homme politique romain, tribun de la plèbe en 232, préteur en 227, consul en 223 et censeur en 220 av. J.-C.; il entreprit les travaux de la grande route appelée *Via Flaminia*. Il mourut à la bataille de Trasimène le 23 juin 217 av. J.-C.
GRACQUES	Voir p. 84.
HORATIUS COCLÈS (fin VIe siècle av. J.-C.)	Personnage légendaire qui aurait défendu à lui seul le pont Sublicius contre les Étrusques, perdant un œil dans cette bataille (d'où son surnom : *Cocles* = « le borgne »).
JUGURTHA (vers 160-vers 100 av. J.-C.)	Roi de Numidie (Afrique du Nord) qui massacra ses cousins Adherbal et Hiempsal avec lesquels il devait partager l'héritage de leur père Micipsa. Rome intervint en Numidie en 111 av. J.-C., après que Jugurtha eut massacré des commerçants italiens installés à Cirta. Le vainqueur de Jugurtha fut Marius (106, prise de Cirta) dont il orna le triomphe à Rome en 104. Jugurtha mourut en prison à Rome.
Marcus Aemilius LEPIDUS ou LÉPIDE (mort en 13 av. J.-C.)	Maître de la cavalerie lorsque César fut dictateur, appartenait à l'une des branches les plus illustres de Rome, à la *gens* Aemilia. Il fit partie du second triumvirat, avec Octave et Antoine.
LUCRÈCE	Héroïne légendaire qui aurait été violée par Sextus, le fils de Tarquin le Superbe; après en avoir appelé à son mari, Tarquin Collatin, elle se tua d'un coup de poignard, ce qui déclencha, en 509 av. J.-C. selon la tradition, la révolte contre la royauté et l'instauration de la République (voir ci-dessus, BRUTUS).
Licinius LUCULLUS (vers 109-vers 57 av. J.-C.)	Homme politique romain, préteur en 77, consul en 74, adversaire de Mithridate, ami de Cicéron et de Caton. Ce personnage s'était rendu célèbre à Rome par sa richesse et la munificence de sa table.
Caius MARIUS (157-86 av. J.-C.)	Ce général romain d'origine modeste, s'enrichit assez rapidement et entra dans l'ordre équestre; il a transformé l'armée romaine en une armée de métier au cours de la guerre contre Jugurtha. Victorieux des Cimbres et des Teutons qui menaçaient l'Italie, plusieurs fois consul, il perd à peu près tout rôle politique à partir de l'an 99 av. J.-C. Rival du patricien Sylla au moment notamment de la guerre contre le roi du Pont Mithridate, il se fait élire consul une septième fois à la fin de l'année 87 et meurt quelques jours après son élection.
MASINISSA (env. 238-148 av. J.-C.)	Roi des Numides, allié des Romains dans leur lutte contre Carthage, puis victime de l'ambition romaine qui détruisit cette cité au cours de la troisième guerre punique et fit de l'Afrique du Nord une province romaine.
MÉCÈNE (vers 69-vers 8 av. J.-C.)	Chevalier romain, dont le nom complet était Caius Cilnius Maecenas, qui se disait d'origine étrusque. Conseiller politique d'Octave avant qu'il ne devienne empereur, il renonça aux honneurs après l'instauration du principat et fit de sa maison, sur l'Aquilin, un cercle littéraire demeuré fameux, fréquenté par Virgile, Horace, Properce, etc.
MESSALINE (env. 15-48 apr. J.-C.)	Impératrice romaine, épouse de l'empereur Claude et mère de Britannicus. Elle est célèbre par les excès, aussi bien sexuels que politiques, auxquels elle se livra, après la naissance de Britannicus (elle avait alors 16 ans!). Juvénal l'accusait de se prostituer au premier venu et de massacrer ses amants. Son activité politique fut spectaculaire : désireuse de conserver son ascendant sur l'empereur, elle fit tuer les jeunes beautés qui entouraient celui-ci (en particulier la sœur de Caligula et la cousine de celle-ci); elle se rendit bigame en épousant Caius Silius et fit massacrer l'affranchi Polybe. Elle fut tuée, avec Silius, par Narcisse (voir ci-dessous). Ne pas confondre ce personnage, dont le nom latin était Valeria Messalina, avec la troisième femme de Néron, Statilia Messalina, qui fut aussi la maîtresse de l'empereur Othon.
MILON (env. 95-48 av. J.-C.)	Homme politique, qui lutta à la tête d'une bande d'agitateurs, contre un autre agitateur, le démagogue Clodius. C'est pour lui que Cicéron écrivit le *Pro Milone*.
MITHRIDATE (vers 132-63 av. J.-C.)	Il s'agit de Mithridate VI le Grand, roi du Pont, en Asie Mineure, entre le Phasis et le Halys. Grand conquérant,

TABLEAU 16

Nom	Commentaires
	Mithridate groupa contre Rome tous ses ennemis d'Asie Mineure, attaqua en 88 la province d'Asie et se proclama roi d'Asie à Pergame. Il occupa ensuite la Grèce, ce qui occasionna l'expédition de Sylla contre Mithridate, qui se termina par les victoires romaines de Chéronée et d'Orchomène. La lutte contre Mithridate dura cependant encore 20 ans; c'est Pompée qui eut finalement raison de celui qui fut l'un des plus grands ennemis de Rome. Retiré en mer Noire, à Panticapée, Mithridate, ne parvenant à s'empoisonner en raison de l'entraînement physiologique aux poisons qu'il avait, se fit tuer par un de ses soldats.
Mucius SCAEVOLA (VIe s. av. J.-C.)	Romain légendaire qui, n'ayant pu tuer le roi Porsenna, ennemi de Rome, brûla sa main droite pour s'en punir (*Scaevola* : « le gaucher »).
NARCISSE (mort en 54 apr. J.-C.)	Affranchi, conseiller de l'empereur Claude, qui fit assassiner Messaline et qui périt sous les coups d'Agrippine à l'avènement de Néron.
NUMA POMPILIUS	Roi légendaire de Rome qui serait à l'origine de l'organisation religieuse de la cité.
OCTAVE	Voir AUGUSTE, p. 88.
OCTAVIE (env. 70-11 av. J.-C.)	Sœur de l'empereur Auguste, épouse du consul Caius Marcellus puis de Marc Antoine qui la répudia en 32 lorsqu'il fut séduit par Cléopâtre.
PAUL ÉMILE	Nom de deux généraux romains. Le premier, Lucius Aemilius Paulus, mort à la bataille de Cannes en 216 av. J.-C., fut vainqueur des Illyriens et reçut les honneurs du triomphe. L'autre, surnommé le Macédonique, fils du précédent (env. 230-160 av. J.-C.), fut le vainqueur de Persée, dernier roi de Macédoine, qui figura d'ailleurs à son triomphe.
Calpurnius PISON	On connaît une dizaine de personnages romains ayant porté ce nom; le plus célèbre est celui dont Caligula ravit la fiancée, Livia Orestilla, et qui conspira contre Néron; dénoncé il se suicida en même temps que Pétrone, Lucain et Sénèque.
Cneius POMPEIUS STRABO ou POMPÉE (107-48 av. J.-C.)	Voir p. 85.
POPPÉE (morte en 65 apr. J.-C.)	Romaine dont la beauté et l'esprit avaient séduit Néron qui fut son troisième époux (après Rufius Crispinus et Salvius Othon). Poppée fut pendant trois ans la femme du tyran, qui la tua d'un coup de pied dans le ventre en 65 apr. J.-C. Par remords (ou par caprice, ou par politique) Néron la fit diviniser après sa mort.
PORSENNA (VIe s. av. J.-C.)	Roi étrusque qui fut vaincu par Horatius Coclès (voir ci-dessus).
REGULUS (IIIe s. av. J.-C.)	Général romain qui s'illustra pendant la première guerre punique. Prisonnier des Carthaginois (qui étaient commandés par le Lacédémonien Xantippe) en 255, il fut envoyé à Rome par ses vainqueurs afin d'y négocier l'échange de prisonniers; il avait fait le serment de revenir à Carthage. « D'abord, en arrivant à Rome, il conseilla au Sénat de ne point rendre les prisonniers; ensuite, malgré les instances de ses proches et de ses amis qui voulaient le retenir, il aima mieux retourner au supplice que de trahir la foi donnée à l'ennemi. » (Cicéron, *Traité des devoirs*, Livre I); les Carthaginois le massacrèrent, lui coupant les paupières et le liant sur une « machine hérissée de pointes de fer ».
RÉMUS	Personnage légendaire, frère de Romulus, le fondateur de Rome.
RHEA SILVIA	Mère de Romulus et de Rémus (voir p. 69).
ROMULUS	Fondateur légendaire de Rome, divinisé sous le nom de Quirinus (voir p. 69).
RUTILIUS NAMATIANUS (Ve s. apr. J.-C.)	Poète latin d'origine gauloise, préfet de Rome en 414, qui a laissé un poème dans lequel il décrit, avec émotion et sobriété, son voyage de retour de Rome dans les Gaules vers 417.
SCIPION L'AFRICAIN (235-183 av. J.-C.)	Il s'agit de Publius Cornelius Scipio, général romain qui fit la conquête de l'Espagne du Sud contre les Carthaginois et remporta la victoire finale de Zama (202) qui marque le terme de la seconde guerre punique. Censeur en 199, consul pour la deuxième fois en 194, il rencontra, à la fin de sa vie, l'hostilité des Romains conservateurs qui lui reprochaient d'avoir gaspillé à son profit des indemnités de guerre.
SCIPION ÉMILIEN (185-129 av. J.-C.)	Fils de Paul Émile, Scipion Émilien était le petit-fils adoptif de Scipion l'Africain; élève de Polybe et du stoïcien Panetius, il fut élu consul en 147, à l'instigation de Caton l'Ancien. Censeur en 142, à nouveau consul en 134, il mourut dans des conditions mystérieuses (peut-être a-t-il été assassiné). Il fut le vainqueur de la troisième guerre punique.
SERTORIUS (env. 123-72 av. J.-C.)	Général romain, partisan de Marius qui combattit en Espagne contre Sylla, puis contre Pompée et Metellus. Il périt assassiné par ses officiers.
SERVIUS TULLIUS	Second roi étrusque (légendaire) de Rome.
SPARTACUS (Ier s. av. J.-C., mort en 71)	Esclave thrace, vendu à Capoue comme gladiateur et qui souleva les esclaves de l'Italie du Sud (voir p. 76). Il fut vaincu par Crassus.
STILICON (env. 360-408 apr. J.-C.)	Barbare vandale, élevé à Rome et qui épousa la nièce de Théodose. Maître de la milice en 385, il devint régent du fils de celui-ci, Honorius, empereur d'Occident; il eut à lutter contre les Goths d'Alaric, mais il ne sut protéger la frontière du Rhin et c'est sous sa régence qu'eut lieu la grande invasion barbare du 31 décembre 406. Les troupes romaines se révoltèrent contre lui en 408 et Honorius le fit exécuter.
SYLLA (138-78 av. J.-C.)	Voir p. 85.
TARQUIN L'ANCIEN (616-578 av. J.-C.)	Roi (légendaire?) de Rome, sans doute d'origine étrusque.
TARQUIN LE SUPERBE (534-509 av. J.-C.)	Dernier roi légendaire de Rome (voir ci-dessus LUCRÈCE).
TULLUS HOSTILIUS (672-641 av. J.-C.)	Troisième roi légendaire de Rome auquel on attribue l'organisation militaire de la cité (c'est sous son règne qu'aurait eu lieu la querelle entre Albe et Rome et le duel légendaire des Horaces et des Curiaces).
VARRON (116-27 av. J.-C.)	Érudit dont l'œuvre conservatrice et traditionnelle a été en grande partie perdue; politiquement ce fut d'abord un pompéien; il se rallia ultérieurement à César.
VÉGÈCE (IVe-Ve s. apr. J.-C.)	Écrivain latin auteur d'un traité d'art militaire.
VERRÈS (env. 119-43 av. J.-C.)	Homme politique qui fut notamment propréteur en Sicile (73-71) où il se livra à des exactions, écrasant les Siciliens d'impôts, volant les objets d'art aussi bien chez les particuliers que dans les monuments publics. Cicéron entreprit contre lui le réquisitoire des *Verrines*, à la suite duquel Verrès fut condamné à restituer à ses anciens administrés 40 millions de sesterces.
VITRUVE (Ier s. av. J.-C.)	Architecte romain qui a rédigé, à l'époque impériale, un traité d'architecture particulièrement apprécié à la Renaissance.
ZÉNOBIE (IIIe s. apr. J.-C.)	Reine de Palmyre après la mort de son mari Odenath, chef des tribus du désert. Le règne de Zénobie dura 6 ans (266-272), mais elle fut finalement vaincue par Aurélien dont elle orna le triomphe.

17 - La vie économique et financière à Rome.

	RESSOURCES FINANCIÈRES DE L'ÉTAT	ACTIVITÉ ÉCONOMIQUE	
		Production	**Voies de communication**
RÉPUBLIQUE	— Impôt (*tributum*) exigé épisodiquement des citoyens (supprimé en 67 av. J.-C., lors de la conquête de la Macédoine). — Dîme payée par les non-citoyens (*vectigal*). — Taxes diverses : sur l'affranchissement des esclaves, les célibataires, etc. — Revenus du Domaine public (douane, revenu des terres conquises). — Le Trésor (*Aerarium Saturni*) est administré par le Sénat; la levée des impôts et la perception des taxes est assurée par les *publicains* (fermiers généraux) groupés en vastes sociétés par actions.	L'agriculture (céréales, vigne, olivier, miel) est le fait de l'Italie. L'industrie est nettement retardataire par rapport aux techniques des provinces asiatiques. Les Romains n'ont inventé absolument aucune technique nouvelle, et ils n'ont fait que continuer l'exploitation de certaines mines auparavant exploitées par les Carthaginois et les Grecs. Citons en particulier l'activité métallurgique de Chypre et les forges d'Avaricum en Gaule.	Création de routes stratégiques portant généralement le nom du magistrat qui en a décidé la construction. Première route pavée : la *via Appia* (312 av. J.-C.). Deux routes provinciales importantes : *via Egnatia* vers Byzance, et *via Domitia*, vers l'Espagne par la Gaule Narbonnaise. Les routes sont droites et enjambent les obstacles grâce à des ouvrages d'art (ponts). La circulation est lente (étapes de 30 à 60 km par jour); la charge utile transportable par véhicule est définie par la loi (maximum pour les « poids lourds » : 500 kg). Les voies maritimes sont peu utilisées; les navires sont de petits cargos ronds, naviguant surtout à la voile (environ 5 nœuds).
EMPIRE	— Impôts directs dus par chaque individu (*tributum capitis* ou *capitation*); impôts fonciers (*tributum soli*) facilités par l'institution du *cadastre*, sous César et Auguste. — Impôts indirects : droits d'octroi, de douane et de circulation (*portoria*). — Impôts sur les transactions (ventes immobilières et sur les successions : 5 % du capital). — Au Trésor, administré par des fonctionnaires, s'ajoute le Trésor impérial (*Fiscus*, d'où le mot français fisc) administré par le *Comte des Largesses sacrées*.	Développement de l'élevage (pâturages, vergers, etc.). Industrialisation de l'Italie à l'époque d'Auguste; elle rattrape son retard par rapport aux provinces asiatiques (la situation s'inverse au Bas-Empire).	Développement du réseau routier en province (en Gaule sous Auguste, en Espagne sous Auguste, Trajan et Hadrien, en Bretagne sous Hadrien, dans les Balkans sous Trajan, en Afrique sous Tibère). Routes maritimes très fréquentées (Méditerranée, mer Rouge, Manche).

LA MONNAIE ROMAINE.

Après avoir d'abord utilisé des lingots de bronze moulés, puis marqués (généralement du bétail qu'ils symbolisent), les Romains ont utilisé les pièces de monnaie à partir du Ve ou IVe siècle av. J.-C.; l'unité est alors *l'as*, pièce de bronze pesant 272 g, appelée encore *as libralis* (*libra :* « la livre »). La monnaie d'argent apparaît vers 259 av. J.-C., et la monnaie d'or à partir de Jules César. L'augmentation du prix du cuivre dans le monde méditerranéen et les crises économiques ont provoqué une dévaluation à peu près continue de la monnaie romaine.

	As (bronze)	**Sesterce**	**Denier**	**Aureus**
Fin du IIIe siècle av. J.-C.	*As trientalis* 1/3 de livre = 109 g de bronze.	(en argent) vaut 2,5 *as.*	1 *denier* = 10 *as* (4 *sesterces*).	
v. 180-170 av. J.-C. (dépression économique)	*As uncialis* 1 once : 27,25 g. = 1/12 de livre.	1 *sesterce* = 4 *as* : 0,9743 g d'argent.	16 *as* (4 *sesterces*) : 3,8982 g d'argent.	
César-Auguste	*As uncialis.*	*Sesterce* de bronze : 36,38 g (4 as).	idem	*Aureus,* pièce d'or de 25 deniers (8,10 g sous César et 7,79 g sous Auguste).
Après Auguste	L'*as* est encore dévalué; il vaut 1/3 d'once : 9 g.	*Nummus (sesterce* de laiton qui vaut toujours 4 *as).*	1 *denier* = 4 *nummi* (3,41 g d'argent).	*Aureus* (7,30 g) sous Marc Aurèle.

Réforme de Constantin : à partir du IIIe siècle apr. J.-C., l'*as* ne vaut plus que 1/12 d'*once ;* le *denier* et l'*aureus* se dévaluent constamment; Constantin crée une nouvelle pièce d'or : le *solidus* (qui a donné notre mot « *sou* ») de 4,548 g.

MESURES ROMAINES

	Unités	**Équivalences**	**Unités dérivées et observations**
Longueurs	Pied *(pes)*	29,44 cm	1 *pied* = 4 *paumes* = 16 *doigts ;* la *coudée :* 1 *pied* + 2 *paumes* = 24 *doigts ;* le *pas :* 5 *pieds.* Le *pied* romain a été en usage en France jusqu'à l'instauration du système métrique.
Surfaces	Pied carré (quadratus pes)	8,6 dm²	Arpent *(jugerum)* = 25 ares.
Volumes	Pied cubique *(quadrantal* ou *amphora)*	26,3641	Les corps secs (grains, farine, etc.), se mesurent en *boisseaux* (1/3 *quadrantal* = 8,788 L.).
Poids	Livre *(libra)*	327 g	*Once* = 1/12 *livre* (27,25 g).

18 - Liste des empereurs romains.

Nom	**Dates du règne**	**Circonstances de l'avènement**	**Circonstances de la fin du règne**
AUGUSTE (Caesar Octavianus)	**27 av. J.-C. -24 août 14 apr. J.-C.**	Maître du pouvoir après sa victoire sur Antoine à Actium en 31 av. J.-C., il reçut, le 16 janvier 27 le titre d'*Auguste* avec les pouvoirs religieux et civils.	*Mort naturelle.*
TIBÈRE	**14-37**	Adopté par Auguste en 4 apr. J.-C.	*Mort naturelle (mars).*
CALIGULA (Caius César)	**37-41**	Tibère le désigne pour son héritier avec Tibère le Jumeau, que Caligula fait assassiner.	*Assassiné par des officiers de la garde prétorienne (24 janvier).*
CLAUDE (Tibérius Drusus)	**41-54**	Acclamé empereur par les prétoriens.	*Empoisonné par Agrippine, sa seconde femme, en octobre 54.*
NÉRON	**54-68**	Adopté par Claude en 51, qui le désigne pour son héritier.	*Suicide, le 9 juin 68.*
GALBA	**68-69**	Élevé au pouvoir par des gouverneurs d'Occident en révolte contre Néron.	*Assassiné avec son successeur, Pison, par les prétoriens (15 janvier 69).*
OTHON (Marcus Salvius)	**69**	Porté au pouvoir par les prétoriens après l'assassinat de Galba.	*Se donne la mort après la défaite de Bédriac, le 14 avril 69.*
VITELLIUS	**69**	Proclamé empereur par les légions de Germanie.	*Égorgé sur le Forum, le 20 décembre 69.*
VESPASIEN	**69-79**	Proclamé empereur en Égypte le 1er juillet 69, puis reconnu en Syrie et par l'armée du Danube.	*Mort naturelle à l'âge de 70 ans, en juin 79.*
TITUS	**79-81**	Fils aîné de Vespasien qui le choisit pour lui succéder.	*Mort naturelle, en septembre 81.*
DOMITIEN	**81-96**	Frère de Titus qui le déclare *successor* en 79.	*Tué en septembre 96, aux termes d'une conjuration des préfets du prétoire avec la complicité de Domitia Longina, l'impératrice.*
NERVA (Marcus Cocceius Nerva)	**96-98**	Élevé à l'Empire par le Sénat, qui élimine les enfants adoptifs de Domitien.	*Mort naturelle, en janvier 98.*
TRAJAN (Marcus Ulpius Trajanus)	**98-117**	Adopté par Nerva en octobre 97 et désigné comme son successeur.	*Mort naturelle en août 117.*
HADRIEN (Publius Aelius Hadrianus)	**117-138**	Trajan, son grand-oncle, était sur le point de l'adopter, selon Plotine, veuve de Trajan. Il prend le pouvoir et se fait reconnaître par le Sénat.	*Mort naturelle en juillet 138.*
ANTONIN (Titus Aelius Antoninus Pius)	**138-161**	Adopté par Hadrien, en février 138.	*Meurt en 161.*
MARC AURÈLE (Marcus Annius Verus)	**161-180**	Désigné comme seul successeur d'Antonin dont il était le fils adoptif et le gendre.	*Meurt de la peste en mars 180.*
COMMODE (Marcus Aurélius Commodus)	**180-192**	Succède à son père Marc Aurèle qui l'avait déjà associé au pouvoir.	*Est étouffé dans son bain, sur l'ordre de ses intimes, le 31 décembre 192.*
PERTINAX	**193**	Préfet de Rome. Porté à l'Empire par les prétoriens, le 1er janvier 193.	*Tué par les prétoriens le 28 mars.*
DIDIUS JULIANUS	**193**	Les prétoriens lui vendent l'Empire aux enchères.	*Égorgé en mai-juin* 193 *sur l'ordre de Septime Sévère.*
SEPTIME SÉVÈRE (Lucius Septimius Severus Aurelius Antoninus)	**193-211**	Désigné par ses soldats, en Pannonie.	*Meurt au cours d'une expédition en Bretagne contre les Calédoniens.*
CARACALLA (Marcus Aurélius Antoninus Bassianus)	**211-217**	Fils aîné de Septime Sévère, qui l'avait associé au pouvoir en 196.	*Assassiné sur l'ordre de Macrin, préfet du prétoire, en Syrie, le 8 avril 217.*
GÉTA (Publius Septimius)	**211-212**	Partage le pouvoir avec Caracalla.	*Assassiné par Caracalla.*
MACRIN	**217-218**	Acclamé par ses soldats après l'assassinat de Caracalla.	*Tué avec son fils, par ses soldats, grâce aux intrigues de la tante et des cousines de Caracalla.*
ÉLAGABAL	**218-222**	Petit-cousin de Caracalla, proclamé empereur grâce à sa mère et sa grand-mère.	*Massacré avec sa mère par les prétoriens lorsqu'il voulut se débarrasser de son cousin et associé (mars 222).*
ALEXANDRE SÉVÈRE (Marc Aurèle, Alexandre Sévère)	**222-235**	Associé d'Élagabal, il est proclamé empereur à la mort de celui-ci.	*Massacré par l'armée avec sa mère et ses favoris devant Mayence, le 18 mars 235.*
MAXIMIN Ier	**235-238**	Désigné par l'armée à la mort de Sévère Alexandre.	*Tué par ses soldats, au siège d'Aquilée qui lui barrait l'accès de l'Italie.*
GORDIEN Ier	**238**	Proclamé par l'aristocratie foncière d'Afrique.	*Tué avec son fils par le légat de Numidie.*
BALBIN PUPIEN	**238** **238**	Nommés par le Sénat, sur l'initiative de Valérien, à la chute des Gordiens.	*Massacrés par les prétoriens.*
GORDIEN III	**238-244**	Proclamé empereur par les prétoriens après l'assassinat de Balbin et de Pupien.	*Tué par Philippe l'Arabe, en 244.*
PHILIPPE	**244-249**	S'empare du pouvoir après l'assassinat de Gordien III.	*Vaincu par l'armée d'Orient qui lui oppose Dèce, et tué à Vérone en septembre 249.*
DÈCE (Caius Messius Quintus Decius Valerianus Trajanus)	**249-251**	Proclamé par l'armée après sa victoire sur les Gots.	*Vaincu et tué avec Herennius à Abrittos (juin 251) après la trahison du duc de Mésie, Trébonien Galle.*

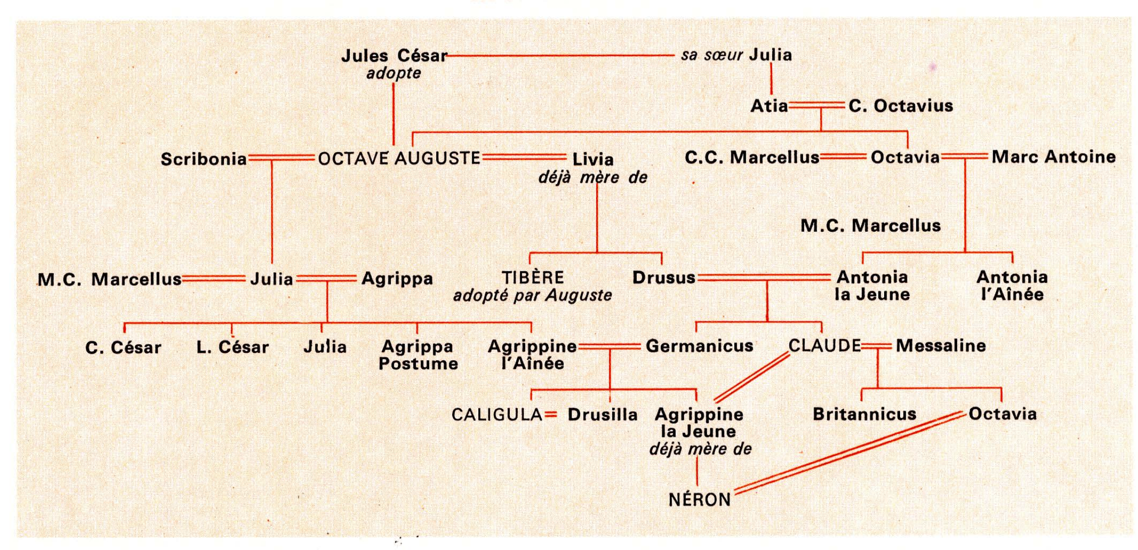
TABLEAU 18

Nom	Dates du règne	Circonstances de l'avènement	Circonstances de la fin du règne
TRÉBONIEN GALLE (Caius Vibius Trebonianus Gallus)	251-253	Les troupes le proclament empereur à la mort de Dèce.	*Tué par Émilien en mai 253, à Terni.*
ÉMILIEN (Marcus Aemilius Aemilianus)	253	Proclamé par l'armée de Mésie après sa victoire sur les Gots.	*Tué par ses soldats, en août.*
VALÉRIEN (Publius Licinius Valerianus)	253-260	Proclamé par l'armée du Rhin en Rétie.	*Fait prisonnier par Shapour Ier de Perse à la bataille d'Édesse.*
INGÉNUUS (Ingenuus Decimus Laelius)	259	Proclamé par les troupes de Pannonie.	*Battu par Gallien à Mursa.*
GALLIEN	260-268	Succède à son père Valérien.	*Assassiné par ses officiers au siège de Milan.*
SALONIN	260	Proclamé à Cologne après la capture de Valérien. Fils de Gallien.	*Tué par Postumus.*
MACRIEN QUIETUS	260-261	Proclamés empereurs à Émèse après avoir arrêté l'invasion perse.	*Macrien tué par Auréolus en Illyrie, Quietus tué par Odenath à Émèse.*
AUREOLUS	268	Usurpe le trône à la mort de Gallien.	*Renversé par Claude.*
CLAUDE II LE GOTIQUE	268-270	Prend le pouvoir en éliminant Aureolus.	*Meurt de la peste à Sirmium.*
QUINTILLUS (Marcus Aurélius)	269-270	Frère de Claude, proclamé empereur par ses soldats.	*Se suicide quand Aurélien est acclamé.*
AURÉLIEN	270-275	Acclamé par l'armée à Sirmium.	*Assassiné près de Périnthe.*
TACITUS	275-276	Désigné par le Sénat.	*Meurt en campagne contre les Gots.*
FLORIANUS (Marcus Antonius)	276	Préfet du prétoire, se proclame empereur à la mort de son frère Tacite.	*Tué par ses soldats.*
PROBUS	276-282	Choisi par l'armée d'Orient.	*Tué par ses soldats à Sirmium à la veille d'une expédition contre les Perses.*
CARUS	282-283	Préfet du prétoire, proclamé par l'armée de Rétie.	*Mort naturelle en été 283.*
CARIN (Marcus Aurélius Carinus)	283-284	Succèdent à leur père Carus.	*Numérien assassiné par son beau-père Aper, préfet du prétoire. Carin tué par ses soldats.*
NUMÉRIEN (Marcus Aurélius Numérianus)	283-284		
DIOCLÉTIEN (Caius Aurélius Valerius Dioclès Dioclétianus)	284-305	Acclamé par l'armée d'Occident.	*Abdique le 1er mai 305.*
MAXIMIEN	286-305	Reçoit de Dioclétien le titre d'*auguste*.	*Contraint d'abdiquer par Dioclétien, le 1er mai 305.*
CONSTANCE-CHLORE	305-306	Succède à Maximien.	*Meurt en juillet 306.*
GALÈRE (Caius Galerius Valerius Maximianus)	305-311	Succède à Dioclétien.	*Mort naturelle.*
SÉVÈRE	306-307	Succède à Constance.	*Éliminé par Maxence.*
MAXENCE	306-312	Fils de Maximien, élu par le Sénat à Rome.	*Battu par Constantin près du pont Milvius, le 28 octobre 312.*
MAXIMIN DAIA (Galerius Valerius Maximinus)	308-313	Se fait proclamer par ses soldats.	*Battu par Licinius, il s'empoisonne.*
LICINIUS (Valerius Licinianus)	307-324	Nommé *auguste* par Galère.	*Renversé par Constantin qui le fait étrangler, en 324.*
CONSTANTIN (Caius Flavius Valerius Aurélius Constantinus)	306-337	Fils de Constance-Chlore, imposé par les légions de Bretagne.	*Mort naturelle.*
CONSTANTIN II	337-340	Fils aîné de Constantin.	*Vaincu par Constant en 340 et tué dans sa fuite.*

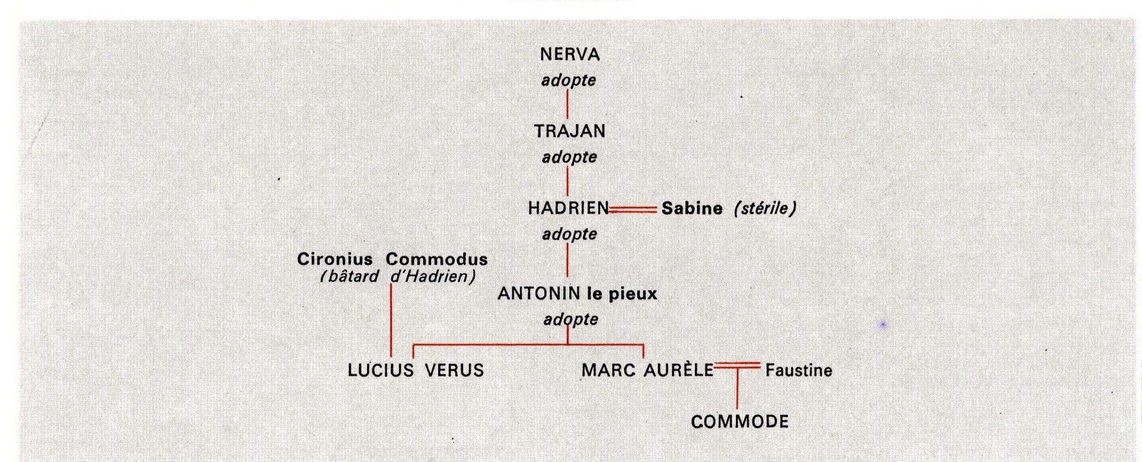
Nom	Dates du règne	Circonstances de l'avènement	Circonstances de la fin du règne
CONSTANT Ier	337-350	Troisième fils de Constantin.	*Assassiné par Magnence.*
CONSTANCE II	337-361	Deuxième fils de Constantin.	*Meurt, sur le point d'attaquer Julien.*
MAGNENCE (Flavius Magnus Magnentius)	350-353	Acclamé à Autun par des conspirateurs.	*Se suicide quand Constance II le chasse d'Italie.*
VÉTRIANO	350	Usurpe le trône.	
NÉPOTIANUS	350	Se fait proclamer empereur le 3 juin 350.	*Assassiné le 30 juin.*
JULIEN	360-363	Proclamé par les légions.	*Meurt au combat en juin 363.*
JOVIEN (Flavius Claudius Iovianus)	363-364	Proclamé par les légions d'Illyrie à la mort de Julien.	*Meurt sur le chemin de Rome (17 février 364).*
VALENTINIEN Ier	364-375	Proclamé par l'armée à Nicée.	*Meurt en campagne contre les Quades.*
VALENS (Flavius)	364-378	Associé à l'Empire par son frère Valentinien.	*Disparaît près d'Andrinople dans une bataille contre les Wisigoths.*
GRATIEN	375-383	Succède à son père Valentinien Ier.	*Égorgé par Maximus à Lyon.*
THÉODOSE (Flavius Théodosius)	379-395	Désigné par Gratien en août 379.	*Mort naturelle.*
VALENTINIEN II	375-392	Acclamé par les légions ce qui contraint Gratien à se l'associer.	*Étranglé sur l'ordre d'Arbogast, son tuteur.*
MAXIME	383-388	Enlève le pouvoir à Valentinien II.	*Vaincu par Théodose.*
HONORIUS	395-423	2e fils de Théodose Ier.	*Mort naturelle.*
ARCADIUS	395-408	Frère d'Honorius.	*Mort naturelle.*
THÉODOSE II	408-450	Successeur d'Arcadius.	*Mort naturelle.*
MAXIME	409-411	Usurpe le pouvoir, acclamé à Tarragone par Gerontius.	*Se réfugie chez les Barbares.*
JEAN	423-425	Usurpateur en Occident.	
VALENTINIEN III (Flavius Placidius Valentinianus)	425-455	Successeur d'Honorius.	*Assassiné par Pétrone Maxime en 455.*
MARCIEN	450-457	Épouse Pulchérie, à qui Théodose le jeune laisse l'Empire.	*Mort naturelle.*
PÉTRONE MAXIME (Petronius Avitius Maximus)	455	Prend le pouvoir après l'assassinat de Valentinien III.	*Lapidé par le peuple après la prise de Rome par Genséric, en mai 455.*
AVITUS	455-456	Noble arverne, couronné par les Wisigots.	*Est déposé.*
MAJORIEN (Flavius Julius Valerius Majorianus)	457-461	Porté au pouvoir par Ricimer.	*Massacré sur l'ordre du Suève Ricimer.*
LÉON Ier	457-474	Porté au trône par le Barbare Aspar.	
LIBIUS SÉVÈRE (Libius Severus)	461-465	Désigné par Ricimer.	
ANTHÉMIUS	467-472	Appelé au pouvoir par Léon Ier.	*Tué sur l'ordre de Ricimer.*
OLYBRIUS (Avitius)	472	Porté au pouvoir par le Vandale Genséric.	*Meurt au bout de 4 mois.*
GLYCÈRE	473-474	Nommé par le roi burgonde.	*Expulsé par Népos.*
NÉPOS (Flavius Julius)	474-475	Choisi par Zénon.	*Chassé par le Pannonien Oreste.*
LÉON II	474		
ZÉNON	474-491		
ROMULUS AUGUSTULE	475-476	Porté au pouvoir par son père Oreste.	*Déposé par Odoacre.*

19 - *Généalogie de quelques familles impériales.*

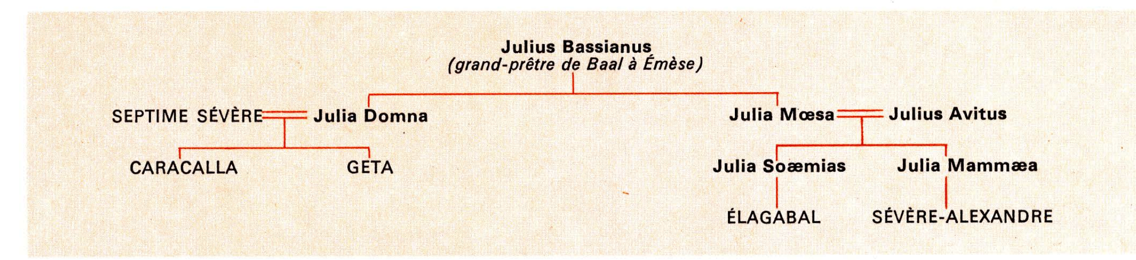
Les Julio-Claudiens



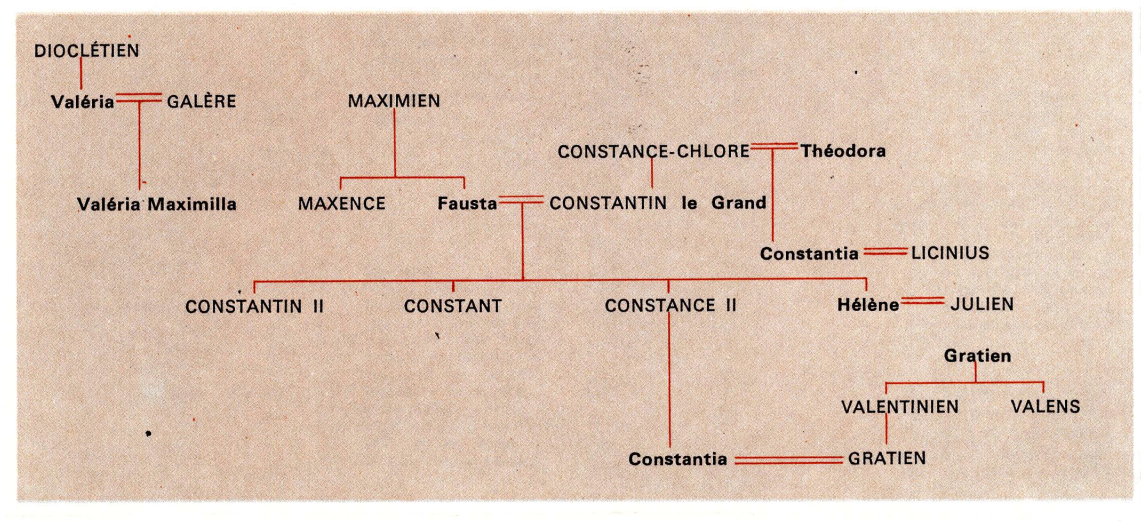
Les Antonins



Les Sévères



Les Constantino-Valentiniens



20 - *Liste alphabétique des dieux romains.*

Les dieux purement romains sont peu nombreux et ont un caractère souvent abstrait. Nous avons choisi ici les plus vénérés à Rome ; compléter avec le tableau n° 26 sur la mythologie gréco-romaine. Une puissance divine s'appelle, à Rome, un *numen* (pluriel : des *numina*) ; certains *numina* ont une place prépondérante, par exemple la *triade* Jupiter-Mars-Janus, remplacée par la suite par la *triade* Jupiter-Mars-Quirinus. Il semble que ce soit les Étrusques qui aient introduit au VI[e] siècle avant Jésus-Christ, la triade classique Jupiter-Junon-Minerve.

Nom des dieux	Fonctions et mythologie
Acis	Dieu d'un fleuve proche de l'Etna, fils de Faunus, dieu du bétail et de la nymphe Symaethis.
Amata	Voir Latinus.
Anna Perenna	Déesse qui aurait ravitaillé la plèbe, lors de la sécession au Mont Sacré leur évitant la famine. Anna, représentée sous les traits d'une vieille femme, avait été chargée par Mars, amoureux de Minerve, d'obtenir de celle-ci un rendez-vous galant. Sachant que Minerve était d'une chasteté incorruptible, Anna se substitue à la déesse, et montre son visage de vieille femme à Mars, qu'elle ridiculise en termes obscènes (d'où les chants obscènes qui étaient chantés lors du culte d'Anna Perenna).
Apollon	Connu depuis le V[e] siècle av. J.-C., il est d'abord dieu de la médecine. Il s'identifie au dieu grec de la lumière au I[er] siècle seulement.
Ascagne	Fils d'Énée et petit-fils de Vénus (ou, selon une autre tradition, fils de Lavinia, fille de Latinus), il accompagna son père en Italie, avec sa mère Créüse, et son grand-père Anchise, après la prise de Troie, et fit souche en Italie, où il fonda Albe-la-Longue, cité qui est à l'origine de Rome. Ascagne est aussi appelé Iulus, ce qui explique que la famille romaine de Iulii se considérait comme d'origine divine.
Bellone	Déesse romaine de la guerre.
Caeculus	Héros légendaire, fils de Vulcain, fondateur de la cité de Préneste (actuellement Palestrina) ; la *gens* Caecilia prétendait en descendre.
Camèse	Roi légendaire du Latium, qui aurait accueilli le dieu Janus, exilé de Thessalie.
Capys	Compagnon d'Énée, fondateur légendaire de la ville de Capoue.
Carmenta	D'abord déesse des sources, elle devint par la suite déesse des prédictions *(carmen :* « chant magique »). La *porte carmentale*, au pied du Capitole, a été ainsi nommée en souvenir de ce personnage mythologique qui mourut, selon la légende, à l'âge de 110 ans.
Cérès	Primitivement déesse de la végétation, identifiée ultérieurement à la déesse grecque Déméter (voir tableau n° 26).
Consus	Dieu souterrain (protecteur des *silos ?).*
Diane	Voir *Artémis* (tableau n° 26).
Égérie	Nymphe qui passait pour avoir été la conseillère du roi Numa Pompilius à qui elle donnait des rendez-vous nocturnes. À la mort de Numa, elle pleura tellement qu'elle fut changée en source.
Fatum	Nom donné aux différentes divinités du destin (les Parques, les Sibylles, etc.).
Fauna	Sœur ou épouse de Faunus (v. ci-dessous).
Faunus	Dieu protecteur du bétail et des bergers, identifié plus tard avec le dieu grec Pan. Certaines légendes en font aussi l'un des premiers rois du Latium, avant même l'arrivée d'Énée, ou encore le fils de Circé et de Jupiter. A l'époque classique, le dieu Faunus lui-même semble oublié, il est remplacé par les faunes *(fauni)*, équivalents des satyres grecs, mi-hommes, mi-chèvres. Le culte de Faunus comprenait la procession des Luperques (les *Lupercales*, ou fête de la fécondité) : douze jeunes gens appartenant aux familles des Quintilii et des Fabii, en février, parcouraient les rues de Rome à peu près nus, revêtus simplement d'une peau de chèvre et flagellant les femmes avec des lanières en cuir de bouc pour les rendre fécondes.
Faustulus	Berger qui recueillit Romulus et Remus, abandonnés au Tibre, et les éleva avec sa femme, Acca Larentia.
Fébris	Déesse de la fièvre.
Flore	Déesse des fleurs, en l'honneur de qui on célébrait les *Floralia*, dans lesquelles intervenaient en particulier les courtisanes.
Fortuna	Déesse de la destinée humaine représentée généralement avec un gouvernail et une corne d'abondance.
Furies	Voir *Erinnyes* (tableau n° 26).
Grâces	Voir *Charites* (tableau n° 26).
Hercule	Nom latin d'Héraclès ; on lui attribue certaines légendes proprement romaines (en particulier sa lutte contre Cacus, fils de Vulcain et *numen* du feu).
Iule	Voir Ascagne.

TABLEAU 20

Nom des dieux	Fonctions et mythologie
Janus	Dieu à deux visages, l'un des plus anciens dieux du panthéon romain. On rapporte qu'au temps où Romulus et ses compagnons avaient enlevé les Sabines, comme la fille du gardien du Capitole, Tarpeia, avait livré la citadelle aux Sabins et que ceux-ci étaient sur le point de pénétrer dans la ville, Janus mit en fuite les ennemis de Rome en faisant jaillir devant eux une source d'eau bouillante. On laissait à Rome ouverte la porte du temple de Janus en temps de guerre, afin qu'il puisse se porter éventuellement au secours des Romains; on ne la fermait qu'en période de paix.
Junon	Déesse lunaire, assimilée ultérieurement à Héra. Junon était, à Rome, essentiellement la déesse des femmes. Sous le nom de Junon Lucina, elle présidait aux accouchements. On célébrait en son honneur, le 1er mars, les *Matronalia*.
Jupiter	Le grand dieu du panthéon romain, assimilé à Zeus. Dieu du ciel et du tonnerre, il règne à Rome, sur le Capitole *(Jupiter Capitolin)*. C'est lui qu'on prend à témoin dans un serment.
Juventus	Voir *Hébé* (tableau nº 26).
Di Lares	Divinités d'origine étrusque veillant sur les carrefours et les enclos. Chaque foyer avait ses dieux lares (Rome elle-même avait pour dieux lares Romulus et Remus).
Latinus	Roi indigène, fils de Circé et d'Ulysse, ou du dieu Faunus et de la déesse Marica, ou encore de la jeune Pallantô, épouse de Faunus, et d'Hercule. Latinus aurait donné son nom au Latium, après avoir conclu un accord avec Énée et les immigrants troyens.
Lavinia	Fille du roi Latinus et de son épouse Amata; en son honneur Énée appela Lavinium la première ville qu'il fonda; elle était l'épouse d'Énée et la mère d'Ascagne.
Liber	Dieu de la vigne, assimilé ultérieurement à Dionysos; on célébrait son culte lors des *Liberalia*.
Di Manes	Ames des morts, objet d'un culte familial.
Mars	Initialement dieu de la végétation, devenu ensuite dieu guerrier, identifié à Arès. Le printemps est en effet non seulement la saison de la végétation, mais aussi la saison de la guerre; c'est Mars qui guide les jeunes gens qui émigrent lors des *printemps sacrés* pour fonder de nouvelles villes.
Mater Matuta	Déesse de l'aurore.
Mercure	Dieu du commerce. Voir Hermès.
Minerve	Déesse de l'intelligence, identifiée à Athéna; son culte aurait été introduit à Rome par Numa Pompilius.
Neptune	Dieu de la mer. Voir Poséidon.
Nério	Femme du dieu Mars, personnification de la vaillance.
Ops	Déesse de l'abondance, parèdre de Saturne
Orcus	Démon de la mort, identifié progressivement à Pluton.
Palès	Dieu, puis déesse, qui avait la charge des pâturages et des bergers.
Pénates	Divinités protectrices du foyer, distinctes des Lares.
Pilumnus	Démon protecteur des nouveau-nés.
Pomone	Nymphe romaine chargée de veiller sur les fruits et les arbres.
Proserpine	Déesse des enfers. Voir Perséphone.
Quirinus	L'une des plus anciennes divinités romaines, identifié avec Mars, puis avec Romulus. C'était sans doute un dieu guerrier d'origine sabine.
Rémus	Frère de Romulus.
Romulus	Fondateur de Rome, selon la légende (voir p. 69).
Sancus	Dieu d'origine sabine, présidant aux serments.
Saturne	Très ancien dieu italique, présidant aux semailles et à la culture, identifié plus tard avec le dieu grec Cronos. Selon la tradition, Saturne aurait été le dieu civilisateur, continuateur de l'âge d'or auquel avait présidé Janus. A la fin du mois de décembre avaient lieu les fêtes en l'honneur de Saturne, les *Saturnales* (voir tableau nº 21).
Terminus	Divinité agricole identifiée aux bornes des champs (origine sabine).
Vénus	Déesse de la Beauté et de l'amour. Voir Aphrodite.
Vertumnus	Dieu des saisons d'origine étrusque; on lui prêtait des rapports amoureux avec Pomone.
Vesta	Déesse du foyer, assimilée ultérieurement à Hestia. Son culte était assuré par les Vestales, qui faisaient vœu de chasteté. Son animal sacré était l'âne; selon la légende, un âne aurait protégé cette déesse contre une tentative de viol par Priape.
Vulcain	Dieu sabin identifié ultérieurement à Héphaistos (voir tableau nº 26).

21 - Fêtes religieuses romaines

Il y avait à Rome, dès l'époque républicaine, 45 jours de fêtes religieuses et une soixantaine de jours de jeux publics. A l'époque de l'Empire, il y aura jusqu'à 175 jours de jeux publics commémorant l'anniversaire des empereurs, de leurs victoires, etc.; les principales cérémonies religieuses et publiques sont indiquées dans le tableau ci-dessous.

FÊTES RELIGIEUSES	DATES	JEUX PUBLICS
Strena (étrennes).	Début janvier	
Compitalia : fête en l'honneur des dieux Lares des carrefours (les *compitales Lares*).		
Carmentalia : fête en l'honneur de la nymphe Carmenta.	11 ou 15 janvier	
Lupercales : fête de purification et de fécondité (voir tableau nº 20, *Faunus*).	15 février	
Feralia : fête en l'honneur des Manes, instituée légendairement par Énée; pendant les *Feralia*, la célébration des mariages est interdite.	13-21 février	
Terminalia : rite agraire concernant les bornes des champs (en l'honneur du dieu *Terminus*).	23 février	
Matronalia : fête des mères.	1er mars	
Equirria : fête de la purification des chevaux en l'honneur du dieu de la guerre.	15 mars	
Liberalia : fête du printemps en l'honneur du dieu *Liber*. C'est au cours de ces fêtes qu'a lieu la prise de la toge virile par laquelle, vers l'âge de 17 ans, le jeune garçon devient adolescent.	17 mars	
Quinquatrus : purification de l'armée au Champ de Mars; sacrifice d'un taureau. *(suovetaurilia)*.	19 mars	
	4-10 avril	*Ludi Megalenses* : organisés par les édiles curules, ces jeux de cirque (courses de chars, théâtre) ont lieu en l'honneur de Cybèle.
	12-19 avril	*Ludi Ceriales* : organisés par les édiles de la Plèbe, ces jeux comprennent une grande procession et des jeux du cirque (à l'occasion de ces jeux, tous les participants s'habillent en blanc). En l'honneur de Cérès.
Forcididia : chacune des trente curies immole, sur le mont Capitole, une génisse pleine.	15 avril	
Palilia : fête en l'honneur du dieu *Palès*, commémorant la fondation de Rome; au cours de cette fête, les bergers allument de grands feux de paille et de broussaille, à travers lesquels ils sautent.	21 avril	
Robigalia : fête en l'honneur du soleil : sacrifice d'un chien de couleur rousse, symbole de l'éclat du soleil.	25 avril	
	28 avril - 3 mai	*Ludi Florales* : institués, en 173, par les édiles curules en l'honneur de la déesse Flore; c'est une fête licencieuse, à laquelle participent les courtisanes.
Lemuria : fête pour conjurer les revenants.	9-14 mai	
	juin-juillet (tous les 4 ans)	*Ludi Capitolini* : jeux institués en 86 par l'empereur Domitien et consacrés aux concours littéraires et musicaux.
	6-13 juillet	*Ludi Apollinares* : institués au cours de la deuxième guerre punique : combats d'animaux sauvages, courses, jeux du cirque (organisés par le préteur urbain). En l'honneur d'Apollon.
Lucaria : conjuration des démons des arbres (fête religieuse relative aux bûcherons).	19-21 juillet	
Neptunalia : fête en l'honneur de Neptune, au cours de laquelle on construit des huttes fraîches.	23 juillet	
	21 août	*Ludi Consuales* : organisés par les édiles curules en l'honneur du dieu agraire *Consus* ; commémoration de l'enlèvement des Sabines.
Volcanalia (fête de Vulcain) : fête de la moisson, conjuration des incendies.	23 août	
	2 septembre (tous les 4 ans)	*Ludi commémorant la victoire d'Actium* (institués par Auguste).
	septembre	*Magni ludi romani* : institués par Tarquin l'Ancien en l'honneur de Jupiter (processions, courses, jeux du cirque, etc.).
Meditrinalia : fête des vendanges.	11 octobre	
October Equus : on organise une course de chars et l'on immole le cheval qui est situé à la droite du vainqueur; son sang est versé sur le foyer de l'État : c'est une fête par laquelle, symboliquement, la guerre est abolie.	15 octobre	
Armilustrium : purification des armes.	19 octobre	
	4-17 novembre	*Ludi plebeii* organisés par les édiles de la plèbe (cirque, théâtre).
Saturnales : fête du solstice d'hiver (peut-être précurseur de la fête de Noël). Au moment des Saturnales, les classes sociales se mêlent, les esclaves commandent à leurs maîtres, les maîtres servent leurs esclaves à table, et la plus grande licence règne.	15 décembre	*Ludi Consuales*, en l'honneur du dieu *Consus*.

22 - Chronologie de l'histoire grecque.

Monde égéen (période préhellénique)	Dates	Égypte et Asie occidentale
1re époque néolithique (Sesklo).	**IVe millénaire**	
2e époque néolithique (Dimini).	**3000**	
Minoen ancien.	**3000**	
	2700	Ancien-Empire égyptien.
	2300	Égypte : 1re époque intermédiaire. Destruction de Troie I.
	2250	Destruction de Troie II.
Minoen moyen.	**2200-1580**	
	2100	Moyen-Empire égyptien (début de la XIIe dynastie).
Construction des premiers palais crétois.	**2000**	
Destruction des premiers palais crétois.	**1750**	
	v. 1730	HAMMOURABI fonde l'empire de Babylone.
	v. 1675	Les Hyksôs maîtres de l'Égypte.
Début de l'époque mycénienne.	**1600**	
Minoen récent.	**1580**	Nouvel-Empire égyptien - XVIIIe dynastie : les Amôsides.
Destruction du deuxième palais de **Cnossos.**	**1570**	
1565 ? - 1450 : Relèvement et suprématie de **Cnossos.**	**1565**	
	1530	Fin de la Ire dynastie babylonienne.
Ruines de **Cnossos.**	**1450**	
Apogée de **Mycènes.**	**1400**	
	1372	Égypte : AMÉNOPHIS IV, la révolution amonienne.
	1334	Égypte : XIXe dynastie, les Ramessides.
Guerre de **Troie.**	**v. 1270**	
Époque sub-mycénienne.	**v. 1200**	Formation du royaume de Phrygie.
1200-1050 : Invasions doriennes.		Première colonisation grecque (hellénisation de la côte d'Asie Mineure).
Poèmes homériques.	**850**	

Grèce archaïque et classique

Athènes	Sparte	Dates (Av. J.-C.)	Égypte et Asie occidentale
Début des Olympiades.		**776**	
750-550 : 2e colonisation grecque (vers l'Occident et l'Orient).		**750**	
		721	SARGON II d'Assyrie.
	1re guerre de Messénie.	**717 (?)**	
		687	GYGÈS, roi de Lydie.
Lois de DRACON.		**621**	
		612	Chute de **Ninive.**
594-593 : Archontat de SOLON.	1re guerre sacrée.	**600-590**	
592-591 : Réformes de SOLON.		**597-587**	1re et 2e déportations des Juifs à **Babylone.**
Tyrannie de PISISTRATE et de ses fils.		**561-510**	
Mort de SOLON.		**560 (?)**	
		559	CYRUS II le Grand, roi des Perses.
		538	Édit de CYRUS : fin de la captivité des Juifs à Babylone.
		521	DARIUS Ier, roi des Perses.
Archontat de CLISTHÈNE.		**508-507**	
Archontat de THÉMISTOCLE.		**499**	
		493	Défaite de l'**Ionie.**
		494	Défaite des Grecs à **Ladé** et prise de **Milet** par les Perses.
1re guerre médique : bataille de **Marathon.**		**490**	
MILTIADE échoue devant **Paros.** Condamnation et mort.		**489**	
		486	Mort de DARIUS. Avènement de XERXÈS.
Ostracisme d'ARISTIDE. Création de la flotte athénienne.		**483**	
2e guerre médique : Alliance d'**Athènes** et de **Sparte.**		**481**	
XERXÈS occupe le N.-E. de la Grèce. Batailles des **Thermopyles** et de l'**Artémision.** Victoire des Grecs à **Salamine.**		**480**	
Victoire des Grecs à **Platées.**	PAUSANIAS, roi de **Sparte,** contre **Byzance.**	**479**	
Ligue de **Délos.**		**477**	
CIMON contre les Barbares : **Eïon, Scyros, Carystos.**		**476-475**	

Athènes	Sparte	Dates	Égypte et Asie occidentale
Ostracisme de THÉMISTOCLE.		**472-471**	
Destruction de la flotte perse par CIMON.		**468**	
Mort d'ARISTIDE.	Mort de PAUSANIAS	**467**	
	Révolte des hilotes.	**464**	
Ostracisme de CIMON. Réformes d'ÉPHIALTÈS.		**462-461**	
Défaite à **Tanagra.** Victoire à **Œnophytes** sur Sparte.		**457**	
	Le trésor de la *Ligue de Délos* est transféré à **Athènes.**	**454**	
Trêve de cinq ans entre **Athènes** et **Sparte.**		**451**	
		449-448	Paix de **Callias** entre **Athènes** et la **Perse.**
Paix de trente ans entre **Athènes** et **Sparte.**		**446**	
PÉRICLÈS, stratège.		**443-429**	
Défection de **Potidée** (alliée d'Athènes).	Congrès de Sparte : rupture de la paix de Trente ans.	**432**	
Décret contre **Mégare.**			
Attaque des Thébains contre **Platées** (alliée d'Athènes) : Guerre du Péloponnèse. Sparte envahit l'Attique.		**431**	
Condamnation de PÉRICLÈS.		**430**	
Peste à **Athènes.**			
Rappel, puis mort de PÉRICLÈS.		**429**	
421-414 : Trêve entre **Athènes** et **Sparte.**		**421**	
Expédition de Sicile.		**415**	
	ALCIBIADE passe à **Sparte.**	**414**	
Sparte envahit l'Attique à nouveau.		**413**	
Désastre à l'**Assinaros** en Sicile.			
		412	ALCIBIADE passe auprès de TISSAPHERNE, satrape de **Sardes.**
Régime des Quatre-Cents.		**411**	
Rétablissement de la démocratie. ALCIBIADE aide à la victoire d'Athènes à **Cyzique.**		**410**	
Retour triomphal d'ALCIBIADE à **Athènes.**		**408**	
Chute d'ALCIBIADE.		**407**	
Victoire des Arginuses.		**406**	
Défaite d'**Aegos-Potamos.**		**405**	
Capitulation.		**404**	
404-403 : Les Trente Tyrans imposés par **Sparte à Athènes.**			
	Jusqu'en **371** : hégémonie de **Sparte.**		
Rétablissement de la démocratie.		**403**	
		401	Expédition des Dix-Mille.
SOCRATE boit la ciguë.		**399**	
	AGÉSILAS contre la **Perse.**	**396**	
	Guerre de Corinthe.	**395**	
		394	Bataille navale de **Cnide.** Fin de la domination de **Sparte** sur les cités d'Asie Mineure.
Alliance avec **Thèbes.**		**378**	
	Défaite à **Leuctres** devant ÉPAMINONDAS et les Thébains. Hégémonie de **Thèbes** jusqu'en 362.	**371**	
Alliance avec **Sparte** contre **Thèbes.**		**369**	
	Macédoine		
	Avènement de PHILIPPE de Macédoine.	**359**	
	Victoires de PHILIPPE sur **Amphipolis, Pydna, Potidée, Méthoné.**	**357-354**	
351-341 : DÉMOSTHÈNE s'oppose à PHILIPPE (les *Philippiques*).		**351**	
	PHILIPPE envahit la **Chalcidique.**	**349**	
	Prise d'**Olynthe** par PHILIPPE.	**348**	
1re ambassade vers PHILIPPE.	PHILIPPE à **Delphes.** Paix amphictyonique.	**346**	
	PHILIPPE en **Thrace.**	**342**	
Guerre entre **Athènes** et PHILIPPE.		**340-338**	
Ligue de **Corinthe.**	Bataille de **Chéronée.**	**338**	
ALEXANDRE à la tête de la ligue de **Corinthe,** après avoir maté un premier soulèvement des Grecs.	Assassinat de PHILIPPE : ALEXANDRE lui succède.	**336**	

TABLEAU 22

335	ALEXANDRE se bat sur le Danube, mate une révolte des Grecs, détruit **Thèbes.**
334	ALEXANDRE se bat en Asie. Victoire de **Granique.**
333-331	ALEXANDRE vainqueur à **Issos,** à **Tyr,** à **Gaza,** à **Arbèles.** Il occupe les capitales achéménides en Perse, et fonde **Alexandrie** en Égypte.
330	ALEXANDRE incendie **Persépolis.**
330-327	Assassinat de DARIUS. Conquête des satrapies orientales.
328	Meurtre de CLITOS.
327	ALEXANDRE en Inde.
326	La rébellion de l'armée interrompt la conquête.
325	Retour en Perse. Périple de NÉARQUE.
324	Noces de **Suse.** Sédition d'**Opis.** ALEXANDRE reconnu comme dieu par les Grecs.
323	Mort d'ALEXANDRE à Babylone. Partage de l'Empire entre les diadoques. Régence de PERDICCAS. Début de la guerre lamiaque.
322	Batailles d'**Amorgos** et de **Crannon.**
321	Mort de PERDICCAS. Nouveau partage de l'Empire. ANTIPATER régent.
319	Mort d'ANTIPATER. PTOLÉMÉE en Syrie. POLYPERCHON régent.
317	DÉMÉTRIOS de Phalère à **Athènes.**
317-316	EUMÈNE capitule en Asie.
316	CASSANDRE domine la Grèce.
315	ANTIGONOS prend la Syrie à PTOLÉMÉE.
313	SÉLEUCOS à Babylone.
312	Bataille de **Gaza.**
311-308	Paix, puis guerre entre SÉLEUCOS et ANTIGONOS.
307	DÉMÉTRIOS POLIORCÈTE chasse d'Athènes DÉMÉTRIOS de Phalère.

Grèce - Macédoine	Dates	Asie occidentale (Séleucides)	Égypte (Ptolémées)
Siège de **Rhodes** par DÉMÉTRIOS POLIORCÈTE.	305		PTOLÉMÉE Ier SOTER.
Troisième partage de l'Empire : CASSANDRE prend la **Grèce** et la **Macédoine;** LYSIMAQUE, la **Thrace** et une partie de l'**Asie Mineure.**	300		
Mort de CASSANDRE.	297		
DÉMÉTRIOS POLIORCÈTE prend **Athènes.**	296-294		
DÉMÉTRIOS vaincu, se rend à **Séleucos.**	286-287		
	285		PTOLÉMÉE II PHILADELPHE.
	281	LYSIMAQUE vaincu par SÉLEUCOS à **Couroupédion.**	
Invasion des Celtes.	280	Assassinat de SÉLEUCOS. Avènement d'ANTIOCHOS Ier SOTER.	
ANTIGONOS GONATAS repousse les Celtes.	277		
Début du règne d'ANTIGONOS GONATAS.	276		
		276-272 : Première guerre de Syrie. ANTIOCHOS Ier contre PTOLÉMÉE II.	
ANTIGONOS prend la **Macédoine.**	272		
Guerre chrémonidienne (PTOLÉMÉE II allié de **Sparte** et d'**Athènes** contre ANTIGONOS).	267-261		
	263	EUMÈNE Ier, roi de **Pergame.**	
ANTIGONOS prend **Athènes.**	262		
	261	ANTIOCHOS II THÉOS.	
		260(?)-255 : Deuxième guerre de Syrie PTOLÉMÉE II contre ANTIGONOS GONATAS et ANTIOCHOS II.	
	246	SÉLEUCOS II CALLINICOS.	PTOLÉMÉE III ÉVERGÈTE.
		246-241 : Troisième guerre de Syrie. SÉLEUCOS II contre PTOLÉMÉE III.	
ARATOS résiste à ANTIGONOS.	251-243		
	241	ATTALE Ier, roi de **Pergame** à la suite d'EUMÈNE Ier.	
Mort d'ANTIGONOS GONATAS. DÉMÉTRIOS II.	239		
ANTIGONOS DOSÔN.	229		
ANTIGONOS DOSÔN prend **Sparte.**	223	ANTIOCHOS III MÉGAS.	
	221		PTOLÉMÉE IV PHILOPATOR.
PHILIPPE V de Macédoine.	220		
		219-216 : Quatrième guerre de Syrie.	
215-205 : Première guerre de Macédoine (PHILIPPE V allié d'HANNIBAL contre les Romains).			
212-206 : Guerre des Étoliens contre PHILIPPE V.	212	**212-205 :** ANTIOCHOS III contre les satrapies orientales.	
Paix de **Phoenikè** entre PHILIPPE V et les Romains.	205		
PHILIPPE V allié d'ANTIOCHOS III.	203		PTOLÉMÉE V ÉPIPHANE.
		203-195 : Cinquième guerre de Syrie.	
	201	Victoire de PHILIPPE V sur **Rhodes.**	

Grèce - Macédoine	Dates	Asie occidentale (Séleucides)	Égypte (Ptolémées)
200-196 : Deuxième guerre de Macédoine contre les Romains.	200		
PHILIPPE V battu par FLAMINIUS à **Cynoscéphales.**	197	Expédition d'ANTIOCHOS contre **Sardes.** EUMÈNE II roi de **Pergame.**	
	195	HANNIBAL vaincu par les Romains, trouve refuge chez ANTIOCHOS.	
ANTIOCHOS III débarque en Grèce.	192	**192-188 :** Guerre de **Rome** contre ANTIOCHOS.	
Riposte des Romains en Grèce. ANTIOCHOS évacue la Grèce.	191		
	189	ANTIOCHOS III vaincu par les Romains.	
	188	Traité d'**Apamée.**	
	187	Mort d'ANTIOCHOS. Avènement de SÉLEUCOS IV.	
	183	Mort d'HANNIBAL, chez PRUSIAS, en **Bythinie.**	
	181		PTOLÉMÉE VI PHILOMÉTOR.
Mort de PHILIPPE V. Avènement de PERSÉE.	179		
	175	Avènement d'ANTIOCHOS IV ÉPIPHANE.	
171-165 : Troisième guerre de Macédoine.	171		
	169	**169-168 :** Sixième guerre de Syrie. ANTIOCHOS IV en **Égypte.**	
PAUL ÉMILE, vainqueur de PERSÉE à **Pydna.** Division de la Macédoine.	168		
	167	ANTIOCHOS pille le temple de **Jérusalem.**	
	166	Révolte des MACCHABÉES.	
	163	ANTIOCHOS V EUPATOR.	
	160	Défaite de JUDAS MACCHABÉE.	
	156	**156-154 :** Guerre de PRUSIAS contre le royaume de **Pergame.**	
La Macédoine est province romaine.	148		
Rome détruit **Corinthe.**	146		
	145		Avènement de PTOLÉMÉE VII ÉVERGÈTE II, dit PHYSCON.
	138	ATTALE III, roi de **Pergame.**	
	133	ATTALE III lègue par testament son royaume aux Romains.	
	126	Création de la province d'Asie.	
	120	MITHRIDATE VI EUPATOR, roi du Pont.	
	116		PTOLÉMÉE X SOTER II.
112-108 : Campagne romaine en Thrace.	112		
	88	Guerre entre MITHRIDATE et **Rome.**	
	80		PTOLÉMÉE XIII AULÈTE.
	74	MITHRIDATE envahit la Bithynie, sitôt reconquise par LUCULLUS.	
	68	MITHRIDATE reprend le Pont à LUCULLUS.	
	67	**Judée** : guerre civile.	
	67-63	Action de POMPÉE contre les pirates, en **Arménie,** dans le **Caucase,** en **Syrie,** en **Judée.**	
	63	Mort de MITHRIDATE. PHARNACE, roi du **Bosphore.**	
Bataille de **Pharsale.**	48		Fuite et mort de POMPÉE en Égypte.
	47	Victoire de CÉSAR sur PHARNACE.	
	45	BRUTUS et CASSIUS en Orient. Guerre contre les Parthes.	
Bataille de **Philippes.**	42		
	41		ANTOINE et CLÉOPATRE.
	36	ANTOINE contre les Parthes.	
	35	Mort de SEXTUS POMPÉE.	
	34		ANTOINE partage l'Orient entre CLÉOPATRE et ses enfants.
Bataille d'**Actium.**	31		

23 - Quelques personnages de l'antiquité grecque.

AGÉSILAS (397-360 av. J.-C.)	Roi de Sparte, vainqueur des Thébains à Coronée (394).
ALCAMÈNE (Ve s. av. J.-C.)	Sculpteur athénien, élève et rival de Phidias.
ALCIBIADE (451-403)	Général athénien, célèbre pour sa beauté, son faste et ses extravagances. Il passa à Sparte, puis auprès du satrape Tissapherne, revint triomphalement à Athènes et mourut enfin en exil, assassiné. Ancien élève de Socrate.
ALEXANDRE LE GRAND (356-323)	Roi de Macédoine, fils de Philippe, élève d'Aristote. Il fut le plus prodigieux conquérant de l'Antiquité, poussant jusqu'à la mer Rouge et aux Indes. A sa mort, son empire fut démembré par la lutte de ses lieutenants.
ALEXANDRE Ier BALAS (150-145)	Roi séleucide. — ALEXANDRE II ZABINAS : roi de Syrie de 126 à 122 av. J.-C.
AMYNTAS	Nom de plusieurs rois de Macédoine. Amyntas III fut le père de Philippe.
ANTALCIDAS (IVe s. av. J.-C.)	Général spartiate qui conclut avec les Perses le traité qui leur assurait la domination des villes d'Asie Mineure.
ANTIGONOS	*Monophtalmos* (le borgne). Lieutenant d'Alexandre, vaincu et tué à Ipsos en 301 par Séleucos. ANTIGONOS GONATAS : fils de Démétrios Poliorcète ; roi de Macédoine de 277 à 240. ANTIGONOS II DOSON : roi de Macédoine de 229 à 221.
ANTIOCHOS	Nom de nombreux souverains séleucides : ANTIOCHOS Ier, roi de 280 à 261 — ANTIOCHOS II THÉOS, roi de 261 à 246 — ANTIOCHOS III MÉGAS, roi de 223 à 187, vainqueur des Parthes, vaincu par les Romains — ANTIOCHOS IV ÉPIPHANE, roi de 175 à 164, qui lutta contre les Juifs — ANTIOCHOS XIII, roi de Syrie de 69 à 65.
ANTIPATER (397-319)	Lieutenant d'Alexandre, régent de Macédoine.
APELLE (IVe s. av. J.-C.)	Célèbre peintre grec, portraitiste d'Alexandre le Grand.
ARISTIDE LE JUSTE (540-468)	Homme d'État athénien, rival de Thémistocle. Vainqueur des Perses à Platées avec Pausanias, en 479.
ARISTOGITON	Noble athénien qui, avec Harmodios, poignarda le tyran Hipparque en 514 av. J.-C.
ARISTOMÈNE (VIIe s. av. J.-C.)	Chef des Messéniens contre Sparte.
ARISTOPHON D'AZAIA (IVe s. av. J.-C.)	Homme politique athénien.
ARSINOÉ	Épouse successive de Lysimaque (roi de Thrace), de Ptolémée Kéraunos (roi de Macédoine) et de Ptolémée II Philadelphe (roi d'Égypte).
ASPASIE (seconde moitié du Ve s. av. J.-C.)	Née à Milet. Compagne de Périclès, célèbre par sa beauté et l'influence qu'elle exerçait sur lui.
ATTALE	Nom de trois rois de Pergame.
BRASIDAS	Général spartiate mort en 422 av. J.-C.
CALLIAS	Athénien, beau-frère de Cimon.
CALLICRATÈS (Ve s. av. J.-C.)	Architecte du Parthénon d'Athènes avec Ictinos.
CALLISTRATOS (IVe s. av. J.-C.)	Homme politique athénien.
CHARONDAS (VIIe s. av. J.-C.)	Législateur de Catane.
CHILON	Éphore, législateur de Sparte, l'un des Sept Sages.
CIMON (510-451)	Général athénien, fils de Miltiade. Vainqueur des Perses à la bataille de l'Eurymédon.
CLÉOMÈNE	Roi de Sparte de 237 à 222 av. J.-C. Vaincu par les Achéens.
CLÉON	Homme politique athénien, mort en 422.
CLISTHÈNE (VIe s. av. J.-C.)	Réformateur athénien, il fonda la démocratie et institua l'ostracisme.
CRITIAS	Le premier des Trente Tyrans (mort en 403).
CYPSÉLOS (VIe s. av. J.-C.)	Tyran de Corinthe.
DÉMÉTRIOS DE PHALÈRE (IVe-IIIe s. av. J.-C.)	Homme d'État et orateur qui gouverna Athènes au nom de Cassandre, roi de Macédoine.

DÉMÉTRIOS POLIORCÈTE (336-282)	(« Preneur de villes »). Roi de Macédoine, fils d'Antigonos. Vainqueur de Cassandre. Vaincu par Séleucos en 286.
DÉMOSTHÈNE (384-322)	Outre son génie d'orateur, il mit une véritable passion à s'opposer à la domination d'Athènes par Philippe puis Alexandre. Il ne se résigna jamais à leur succès et, après la mort du conquérant, il encouragea encore la révolte des Grecs contre Antipater. La révolte étant matée, il s'empoisonna.
DENYS L'ANCIEN	Tyran de Syracuse de 405 à 367 av. J.-C. C'est auprès de lui que Platon tenta, sans succès, d'appliquer sa philosophie aux affaires politiques.
DION	Tyran de Syracuse de 357 à 354. Disciple de Platon. Mort assassiné.
DRACON (VIIe s. av. J.-C.)	Législateur d'Athènes.
ÉPAMINONDAS (418-362)	Général thébain. Il consacra l'hégémonie thébaine en écrasant les Spartiates à Leuctres puis à Mantinée, où il fut tué.
ÉPHIALTÈS	Chef du parti démocratique à Athènes, mort en 462.
ÉROSTRATE (IVe s. av. J.-C.)	Éphésien qui pour se rendre illustre incendia l'Artémision d'Éphèse.
ESCHINE (389-314)	Orateur athénien, rival politique de Démosthène.
EUDOXE DE CYZIQUE	Navigateur au service de Ptolémée qui entreprit le tour de l'Afrique.
HARMODIOS	Athénien, meurtrier du tyran Hipparque avec Aristogiton en 514 av. J.-C.
HARPALE	Trésorier qui dilapida le trésor d'Alexandre le Grand.
HIÉRON	Tyran de Syracuse de 478 à 466 av. J.-C. Il lutta contre Carthage.
HIPPARQUE	Fils de Pisistrate, tyran d'Athènes, assassiné par Harmodios et Aristogiton en 514.
HIPPIAS (VIe-Ve s. av. J.-C.)	Tyran d'Athènes, frère d'Hipparque. Il fut exilé et aida les Perses à Marathon.
HIPPOCRATE (460?-377?)	Médecin de Cos, considéré comme le père de la médecine.
HYPÉRIDE	Comme Démosthène, il fut orateur et homme politique à Athènes. Condamné à mort par Antipater après la révolte des Grecs en 322.
ICTINOS (Ve s. av. J.-C.)	Principal architecte du Parthénon.
ISOCRATE (436-338)	Orateur athénien qui prêcha l'union des Grecs, et même des Macédoniens, contre les Perses.
LAIS	Nom porté par plusieurs courtisanes grecques.
LAODICÉE	Épouse du roi séleucide Démétrios Ier.
LÉONIDAS	Roi de Sparte de 490 à 480, héros des Thermopyles qu'il défendit tout un jour contre les Perses avec 300 hoplites.
LYCURGUE	Personnage mythique, auteur supposé des lois de Sparte.
LYCURGUE (v. 396-323 av. J.-C.)	Homme politique athénien, allié de Démosthène. (Ne pas le confondre avec le précédent.)
LYSANDRE († 395 av. J.-C.)	Général spartiate qui vainquit les Athéniens à Aegos Potamos, et prit Athènes en 404 av. J.-C
LYSIAS (v. 440-380 av. J.-C.)	Orateur athénien, adversaire des Trente, qui attaqua en justice Ératosthène l'un des tyrans.
LYSIMAQUE (v. 360-281 av. J.-C.)	Lieutenant d'Alexandre, roi de Thrace, tué par Séleucos en 281.
MILON DE CROTONE (VIe s. av. J.-C.)	Athlète célèbre par sa vigueur, il appartenait à une secte pythagoricienne.
MILTIADE (v. 540-489 av. J.-C.)	Noble athénien, vainqueur des Perses à Marathon en 490.
NÉARQUE (IVe s. av. J.-C.)	Lieutenant d'Alexandre qui dirigea le périple de la flotte dans le golfe Persique.
OLYMPIAS (380-316)	Reine de Macédoine, mère d'Alexandre.
ORTHAGORAS (VIIe s. av. J.-C.)	Tyran de Sicyone.

PARMÉNION (v. 400-330 av. J.-C.)	Lieutenant de Philippe puis d'Alexandre de Macédoine, exécuté par ce dernier vers 330 av. J.-C.
PAUSANIAS († 470 av. J.-C.)	Roi de Sparte. Chef des Grecs à Platées où il vainquit les Perses en 479.
PÉLOPIDAS (v. 420-364 av. J.-C.)	Général thébain qui, avec Épaminondas, contribua à la victoire de Leuctres contre les Spartiates.
PERDICCAS († 321 av. J.-C.)	Général macédonien, régent de l'empire d'Alexandre, après la mort de celui-ci. Vaincu par Ptolémée Ier, il fut assassiné.
PÉRICLÈS (v. 495-429 av. J.-C.)	Homme d'État athénien, chef du parti démocratique, rival de Cimon. De 443 à 429, il dirigea Athènes en maître. Il fut l'artisan de la puissance athénienne qu'il voulut illustrer en ornant la ville de somptueux monuments (le Parthénon). Après avoir été exilé puis rappelé, il meurt dans la grande peste d'Athènes, au début de la guerre du Péloponnèse.
PERSÉE (212-166)	Dernier roi de Macédoine, vaincu à Pydna par Paul Émile.
PHIDIAS (500-430)	Le plus grand des sculpteurs grecs. Maître d'œuvre du Parthénon et des autres travaux entrepris sur l'Acropole à l'instigation de Périclès.
PHILIPPE II	Roi de Macédoine de 356 à 336. Il fut l'artisan de la puissance macédonienne qui permit à son fils Alexandre de conquérir son empire. — PHILIPPE V : avant-dernier roi de Macédoine, vaincu par Flaminius à Cynoscéphales (197).
PHILOPŒMEN (253-184)	(« Le dernier des Grecs »). Chef de la *ligue achéenne* qui tenta de résister aux Romains.
PHOCION (402-318)	Homme d'État athénien qui chassa les Macédoniens de Chersonèse.
PHRYNÉ (IVe s. av. J.-C.)	Courtisane athénienne célèbre ; compagne de Praxitèle.
PISISTRATE (VIe s. av. J.-C.)	Tyran d'Athènes ainsi que ses descendants, les Pisistratides.
PTOLÉMÉE Ier SOTER	Lieutenant d'Alexandre, fondateur de la dynastie lagide qui régna sur l'Égypte jusqu'à Auguste (mort en 282 av. J.-C) — (voir les autres PTOLÉMÉES dans le tableau de la chronologie grecque.)
PTOLÉMÉE D'ALEXANDRIE (IIe s. apr. J.-C.)	Astronome et géographe dont la cosmologie, qui plaçait la Terre fixe au centre du monde, fit autorité jusqu'à la Renaissance.
ROXANE	Princesse de Bactriane, épouse d'Alexandre.
SCYLAX	Navigateur grec qui explora l'océan Indien au VIe s. av. J.-C.
SÉLEUCOS Ier NICATOR (355-280)	Lieutenant d'Alexandre, fondateur de la dynastie des Séleucides qui domina longtemps l'Asie occidentale. Après sa victoire sur Antigonos, il fonda de très nombreuses villes. — Voir les autres SÉLEUCOS dans la chronologie grecque (tableau no 22).
SOLON (VIe s. av. J.-C.)	Réformateur d'Athènes.
THAIS	Courtisane célèbre, maîtresse d'Alexandre puis de Ptolémée Ier. (Ne pas confondre avec la sainte, héroïne du roman d'Anatole France.)
THÉMISTOCLE (525-460)	Général et homme d'État athénien. Rival d'Aristide qu'il exila ; il est le promoteur de la puissance maritime d'Athènes. Il fut aussi l'artisan de la victoire de Salamine contre les Perses (480), mais finit exilé.
THRASYBULE	Tyran de Milet.
THRASYBULE	Général athénien, vainqueur des Trente, mort en 338 av. J.-C.
THUCYDIDE (Ve s. av. J.-C.)	Adversaire politique de Périclès, qu'il ne faut pas confondre avec l'historien, son contemporain.
XÉNOPHON (430-355)	Ancien élève de Socrate, il fut écrivain mais aussi homme de guerre : c'est lui qui dirigea la retraite des Dix-Mille.
ZALEUCOS	Législateur de la Grande Grèce au VIIe s. av. J.-C.

24 - *Quelques colonies grecques. (Nous avons ici choisi la chronologie établie par Jean Bérard.)*

Date de fondation	Colonie	Métropole
(av. J.-C.) 757	NAXOS	**Chalcis d'Eubée**
750	KYMÉE (Cumes)	**Chalcis d'Eubée**
—	ZANCLÈ (Messine)	**Cumes**
—	CATANE	
—	LÉONTINOI (Lentini)	**Naxos**
743	RHÉGION (Reggio)	**Chalcis d'Eubée**
733	SYRACUSE	**Corinthe**
720	SYBARIS	Fondée par les Locriens
717	MYLES	**Zanclè**
710	CROTONE	Fondée par les Achéens
708	TARENTE	**Sparte**
V. 700	KHALKIS (Chalcis)	**Chalcis d'Eubée**
690-680	MÉTAPONTION (Métaponte)	**Sybaris et Crotone**
688	GÉLA	**Rhodes**
682	ILE DE THASOS	**Paros**
680	SIRIS	**Colophon**

Date de fondation	Colonie	Métropole
680	LOKROI OI EPIZEPHUROI (Locres)	Fondée par les Locriens
677	CHALCÉDOINE	**Mégare**
V. 676	KUZIKOS (Cyzique)	**Milet**
670	POSÉIDONIA (Paestum)	**Sybaris**
650	SÉLINONTE	**Mégare Hyblaïa**
630	KURÊNÊ (Cyrène)	**Théra**
—	SINOPE	**Milet**
627	APOLLONIA	**Corinthe et Corcyre**
600	EPIDAMME	**Corinthe et Corcyre**
—	TARTESSOS	**Phocée**
—	MASSALIA (Marseille)	**Phocée**
—	POTIDAIA (Potidée)	
VIe siècle	HÉRACLÉA Pontica (Héraclée)	**Mégare et les Béotiens**
VIe siècle	PANTIKAPAION (Panticapée)	**Milet**

Date de fondation	Colonie	Métropole
VIe siècle	TRAPÉZUNTE (Trébizonde)	**Sinope**
531	DICAIARCHIA (Dicéarchie)	**Samos**
V. 500	THÉODOSIA (Féodossia)	**Milet**
479	OLUNTHOS (Olynthe)	**Chalcis**
IVe siècle	OLBIA (Hyères)	**Marseille**
—	AINOS	**Eubée**
—	ASTACOS (Nicomédie)	**Mégare**
—	MÉSEMBRAI	**Mégare**
—	CALLATIS	**Mégare**
—	SÉRAMOS	**Milet**
—	TIEION	**Milet**
—	AMISOS	**Milet**
—	TYRAS (Dniester)	**Milet**
—	TANAIS (Azov)	**Panticapée**
—	ISTROS	**Panticapée**

25 - *Quelques cités de l'époque hellénistique.*

Nom	Fondation	Situation	Destinée
Alexandrie d'Égypte	Créée en 331 par ALEXANDRE.	Sur la Méditerranée, à l'extrémité ouest du delta du Nil.	Moins d'un siècle après sa fondation, Alexandrie est devenue la première ville du monde méditerranéen (500 000 h.). Son *phare* est une des sept merveilles de l'Antiquité, son *Sérapéion* un des plus grands sanctuaires de l'hellénisme. Sa bibliothèque, la plus vaste du monde antique (700 000 volumes), fut incendiée en 48. C'est à Alexandrie que s'élabora la version biblique dite des *Septante*. C'est l'école juive d'Alexandrie, et particulièrement Philon, qui fournit la doctrine du *logos* au christianisme. L'école chrétienne (Clément, Origène) et l'école néoplatonicienne (Plotin, Porphyre) assurent encore au IIIe siècle apr. J.-C. son rôle de métropole intellectuelle.
Antioche	En 307, ANTIGONOS fonde une **Antigonia,** qu'en 301 son vainqueur, SÉLEUCOS, ruine pour créer **Antioche,** selon le même plan qu'Alexandrie.	Sur l'Oronte. C'est l'actuelle **Antakya** turque.	Capitale de l'empire séleucide. Elle devient dès le IIIe siècle av. J.-C. un des plus importants centres économiques et intellectuels du monde hellénistique (300 000 ou 400 000 habitants) puis du monde romain. C'est sans doute à Antioche, au moment de la prédication de saint Paul, que se fonde la première communauté chrétienne. Plusieurs conciles s'y tiennent au IVe siècle apr. J.-C.; les croisés y fondent un royaume. Elle reste une importante métropole religieuse, puisque cinq patriarches chrétiens, de rites différents, y siègent encore.
Apamée	Agrandie vers 300 par SÉLEUCOS.	Sur l'Oronte, près d'Antioche. Actuellement en Syrie.	Ne pas la confondre avec Apamée-Kibôtos, fondée par le même Séleucos en Asie Mineure. Place forte et arsenal. Plus tard, patrie du stoïcien Posidonios, maître de Cicéron. Ravagée par Pompée en 64.
Bambyce *(Hiérapolis)*	Restaurée et rebaptisée par les SÉLEUCIDES.	Syrie du Nord.	Ancien centre culturel de la Grande Mer. Ville sainte, comme l'indique le nom d'Hiérapolis que lui donnent les Séleucides qui y élèvent de multiples temples.
Beroë	De 301 à 281. Fondée par les SÉLEUCIDES sur le lieu de l'ancienne principauté syro-hittite d'**Halap.**	Aujourd'hui **Alep,** entre l'Oronte et l'Euphrate, en Syrie.	La nouvelle fondation réalisée par les Séleucides donne à la très antique cité un regain de prospérité, que sa prise par les Romains, en 65, ne parvient pas à entraver. Carrefour entre la Mésopotamie et la Méditerranée.
Doura-Europos	Vers 300 par NICANOR, général d'ANTIGONOS.	Sur l'Euphrate.	Le peuplement macédonien d'origine fut vite noyé par l'afflux considérable des populations locales et babyloniennes. Ville forte et centre financier. Centre religieux juif et chrétien (on y a retrouvé un baptistère orné de fresques parmi les plus anciennes du christianisme). Ruinée au début du IVe siècle apr. J.-C.
Édesse	SÉLEUCOS Ier.	Mésopotamie du Nord. C'est l'actuelle **Urfa.**	Cité caravanière et place forte. Fief de dynastes locaux (arabes) après les Séleucides.
Éphèse *(Arsinoé)*	LYSIMAQUE l'étend, la rebâtit et la baptise **Arsinoé.**	Le plus grand port d'Asie Mineure.	Sa libération en 334 par Alexandre et sa nouvelle fondation par Lysimaque rendent à la vieille cité la prépondérance qui en fera la seconde ville du monde méditerranéen au cours de l'époque romaine.
Laodicée *(admare)*	SÉLEUCOS Ier sur les lieux d'une antique cité phénicienne.	A l'ouest d'Apamée, à qui elle sert de port. C'est l'actuelle **Lattaquié.**	Chef-lieu de satrapie et second port du royaume séleucide.
Nicée	ANTIGONOS la fonda sous le nom d'**Antigonia,** puis LYSIMAQUE la rebaptise et l'agrandit.	En Bithynie (N.-O. de la Turquie). C'est l'actuelle **Iznik.**	Fameuse à l'époque chrétienne par le concile de 325.
Nicomédie	NICOMÈDE Ier, roi de Bithynie la fonde sur les ruines d'**Astacos** ravagée par Lysimaque.	C'est l'actuelle **Izmit,** sur la mer de Marmara, en Turquie.	Prospère capitale de Bithynie elle échappe à l'emprise politique des Macédoniens, mais non à celle de la civilisation hellénistique.
Nisibe *(Antioche)*	SÉLEUCOS II la rebaptise **Antioche Mygdonie.**	Mésopotamie du Nord.	Importante place commerciale et stratégique.
Pergame	?	Site montagneux en Mysie (Asie Mineure).	Capitale du royaume des Attalides. Son alliance avec Rome contre les Séleucides, puis le legs que fait Attale III de son royaume à Rome lui assurent une vaste prospérité. Centre artistique et intellectuel (bibliothèque de 200 000 volumes). Le stoïcien Cratès de Mallos y fonde une école fameuse, rivale de celle d'Alexandrie. Centre d'un artisanat luxueux. Déclin sous Hadrien.
Prusa	Par PRUSIAS Ier, sur les conseils d'Hannibal, en 188 av. J.-C.).	En Bithynie. Aujourd'hui **Brousse** ou **Bursa.**	Très prospère à l'époque romaine. Patrie du philosophe Dion Chrysostome (Ier s. apr. J.-C.).
Séleucie de Piérie	Par SÉLEUCOS Ier: sur l'emplacement d'une **Antigonéia** d'ANTIGONOS.	Port d'Antioche à l'embouchure de l'Oronte.	Débouché naturel des activités d'Antioche, lieu de sépulture de la dynastie séleucide. Disputée entre Ptolémée III Évergète et les Séleucides. Détruite au VIe siècle apr. J.-C. par les Perses.
Séleucie du Tigre	Première ville fondée par SÉLEUCOS Ier.	Sur le Tigre (rive droite) à 70 km au nord de l'ancienne Babylone.	Malgré son caractère hellénistique, elle fut peuplée de Babyloniens qui y apportèrent leurs cultes. Important carrefour et entrepôt commercial entre l'Inde et l'Occident. Supplantée au IIe siècle av. J.-C. par la ville jumelle de Ctésiphon, la capitale des Parthes Arsacides et Sassanides. Sur son emplacement s'élève Bagdad.
Smyrne	Antique cité éolienne, reconstruite à la période hellénistique.	Asie Mineure. Aujourd'hui **Izmir.**	Port d'une importance exceptionnelle. Plus tard romanisée; christianisée très tôt (cf. *Apocalypse).*
Thessalonique	Par CASSANDRE en 316 av. J.-C.	Actuelle **Salonique** en Macédoine.	Port dont l'importance commerciale n'a fait que croître sous les différentes occupations.
Tigranocerte	Par TIGRANE le Grand, roi d'Arménie en 78 av. J.-C.	En Arménie; localisation incertaine.	Capitale de ce royaume d'Arménie dont la puissance inquiéta les Romains.
Zeugma *(Séleucie)*	Par SÉLEUCOS Ier.	Sur l'Euphrate, en Syrie du Nord.	Important pont de bateaux, son nom indique son rôle de point de passage sur l'itinéraire d'Antioche à Édesse.

26 - Mythologie gréco-romaine.

Les dieux et les héros spécifiquement romains sont mentionnés dans le tableau n° 20 ci-dessus; le lecteur trouvera dans les tableaux ci-dessous la liste par ordre alphabétique des principaux dieux et personnages mythologiques gréco-romains (pour les noms ne se trouvant pas dans ce tableau, se reporter à l'index).

Nom	Observations
Académos	Héros attique; il renseigna **Castor** et **Pollux** sur le lieu où était prisonnière de **Thésée** leur sœur **Hélène**; il avait son « tombeau » dans la banlieue d'Athènes au sein d'un bois sacré où Platon installa plus tard son Université (l'Académie).
Acaste	Fils de **Pélias** et l'un des Argonautes (voir p. 118).
Achéloos	Dieu du fleuve qui porte ce nom, fils d'**Océan** et de **Téthys**. Il fut le rival d'**Hercule** qui dut conquérir **Déjanire** en le combattant.
Achéron	Fleuve que traversent les âmes des morts pour parvenir aux Enfers; le passeur de ce fleuve est **Charon**.
Achille	Fils de **Pélée**, roi de **Phthie** (Thessalie) et de **Thétis**. Élevé par le centaure **Chiron**. Il avait été baigné par sa mère dans l'eau du Styx, ce qui le rendait invulnérable; cependant, le talon par lequel **Thétis** l'avait tenu, non touché par l'eau du Styx, restait la seule place vulnérable de son corps. Avec son ami **Patrocle** et son précepteur **Phœnix**, il se rend à la guerre de Troie. Sa vaillance et ses prouesses en font le centre de l'*Iliade* : irrité parce qu'on lui avait repris sa captive **Briséis**, il se retire sous sa tente et assiste indifférent aux déboires infligés aux Grecs par les Troyens. La mort de son ami **Patrocle** met fin à sa colère; il entre à son tour dans la mêlée, tue **Hector**, le chef troyen fils de **Priam**, et traîne le cadavre de son ennemi autour de Troie. Après de nombreux combats victorieux, il périt d'une flèche tirée par **Pâris** qui l'atteint au talon, le point vulnérable de son corps.
Adonis	Fils de **Myrrha** et de son père, le roi **Théias** de Syrie. L'incestueuse **Myrrha** fut transformée en arbre à myrrhe par les dieux; 10 mois après l'écorce de l'arbre éclata livrant passage à **Adonis**. La beauté du nouveau-né séduit **Aphrodite** et **Perséphone** qui l'élèvent toutes deux; il meurt, victime de la colère d'**Artémis**.
Agamemnon	Voir p. 119.
Ajax	Fils de **Télamon**, le plus vaillant des Achéens après **Achille** au siège de Troie.
Alcinoos	Roi de l'île des Phéaciens, époux d'**Arétè**.
Alcmène	Femme d'**Amphitryon**, mère d'**Héraclès**.
Alcyoné	Fille du roi des vents **Éole**.
Aloades	Fils de **Poséidon** et de la mortelle **Iphimédie**; ils tentèrent d'escalader l'Olympe.
Amalthée	Chèvre qui servit de nourrice à **Zeus** enfant.
Amazones	Peuple féminin, descendant d'Arès et qui se coupait le sein pour pouvoir tirer à l'arc. Elles furent combattues par **Bellérophon, Héraclès, Thésée, Achille.**
Amphitrite	L'une des Néréides (filles de **Nérée**), reine de la mer, épouse de **Poséidon**.
Amphitryon	Fils d'**Alcée**, roi de Tirynthe et époux d'**Alcmène**.
Anchise	Le père d'**Énée** et l'amant d'**Aphrodite**; **Zeus** le rendit boiteux pour le punir de s'être vanté de ses amours avec une immortelle. Selon une autre tradition, **Anchise** aurait eu d'une mortelle du nom d'**Ériopis** plusieurs filles dont **Hippodamie**.
Andromaque	Femme d'**Hector**, dont elle eut un fils : **Astyanax**.
Andromède	Fille du roi d'Éthiopie **Céphée** et de **Cassiopée** offerte, en sacrifice expiatoire, à un monstre marin. Elle fut sauvée par **Persée**.
Antée	Géant, fils de la **Terre** et de **Poséidon**, combattu par **Héraclès**.
Anténor	Troyen qui avait pris le parti des Grecs et qui fut par la suite considéré comme traître à sa patrie.
Anticlée	Mère d'**Ulysse**.
Antigone	Voir p. 118.
Antinoos	Chef des prétendants de **Pénélope**, pendant l'absence d'**Ulysse**.
Aphrodite *(Vénus)*	Déesse de l'amour et de la beauté, fille d'**Ouranos** selon certaines traditions, fille de **Zeus** et de **Dionè** selon d'autres. Épouse d'**Héphaïstos**, qu'elle trompe avec **Arès**, le dieu de la guerre; **Héphaïstos** prépara un filet magique qu'il jeta sur les amants, surpris au lit : il appela ensuite les dieux de l'Olympe que cette situation fit rire prodigieusement. L'animal favori d'**Aphrodite** est la colombe; ses plantes : la rose et le myrte.
Apollon *(Phœbus)*	Fils de **Zeus** et de **Léto**, frère d'**Artémis**. Voir p. 112.
Archélaos	L'un des descendants d'**Héraclès**, fondateur mythique de la ville d'Aegé en Macédoine.

Nom	Observations
Arès *(Mars)*	Dieu de la guerre, fils de **Zeus** et d'**Héra**. Il a pour animaux sacrés : le chien et le vautour. Ses écuyers sont ses deux enfants : **Deimos** et **Phobos** (la Crainte et la Terreur).
Argonautes	Voir p. 118.
Argos *(Argus)*	Descendant de **Zeus** et de **Niobé**. Il possédait un très grand nombre d'yeux et avait été chargé par **Héra** de surveiller la nymphe **Io**, transformée en génisse. Après sa mort, **Héra** orna de ses yeux le plumage d'un paon.
Artémis *(Diane)*	Fille de **Zeus** et de **Léto**, sœur jumelle d'**Apollon**. Déesse vierge, elle ne se plaît qu'à la chasse et à la course en forêt. Avec son frère **Apollon**, elle tue les enfants de **Niobé** pour venger leur mère **Léto**. Parmi ses victimes : **Orion**, le chasseur, qui aurait essayé de la violer; **Actéon**, qui l'avait aperçue, nue, se baignant; **Callisto**, à la demande d'**Héra**, parce qu'elle avait été séduite par **Zeus**.
Asclépios *(Esculape)*	Fils d'**Apollon**, élève du centaure **Chiron** qui lui apprend la médecine dont il devient le dieu.
Atalante	Héroïne béotienne, grande chasseresse, rapide à la course, épouse d'**Hippoménès** (qui l'avait vaincue à la course en la distrayant avec les pommes d'or du jardin des Hespérides).
Athéna *(Minerve)*	**Zeus** avait épousé **Métis**, fille d'**Océan** et de **Thétys**, puis l'avait avalée alors qu'elle était enceinte. Quand le temps de la naissance de l'enfant fut venu, **Héphaïstos** brisa la tête du roi des dieux, et il en sortit, toute armée, la déesse **Athéna**. **Athéna** est une déesse guerrière qui aide les Achéens au cours de la guerre de Troie (en particulier elle protège **Ulysse**); elle est aussi la déesse de la raison et de la sagesse, présidant à la philosophie et à la science. Comme elle disputait à **Poséidon** la souveraineté de l'Attique, il fut décidé que le pays reviendrait à celui qui ferait surgir du sol le plus beau cadeau possible : **Poséidon**, d'un coup de trident, fit jaillir un lac salé sur l'Acropole, **Athéna** y fit pousser un olivier; les dieux de l'Olympe décidèrent que l'Attique reviendrait à **Athéna**. Comme **Artémis**, c'est une déesse vierge; elle dut subir les assauts d'**Héphaïstos** auquel, certes, elle ne céda pas; cependant, dans son émotion sexuelle, **Héphaïstos** eut une éjaculation qui souilla la jambe de la déesse; **Athéna** s'essuya avec de la laine qu'elle lança, dégoûtée, sur la terre : le sol, ainsi fécondé, donna naissance à **Erichtonios**. Attributs d'**Athéna** : le casque, la lance et l'égide (cuirasse en peau de chèvre); sur son bouclier est placée la tête de la Gorgone, qui change en pierre tous les êtres qui la regardent. Animal sacré : la chouette. Dans les poèmes homériques, on la décrit comme la *déesse aux yeux pers*.
Atlas	Géant, père des Hespérides qui soutient le ciel sur ses épaules.
Automédon	Compagnon d'**Achille**, qui conduit son char.
Bacchus	Voir **Dionysos**.
Baucis	Phrygienne, épouse de **Philémon** mena grâce à la faveur de **Zeus**, une vieillesse heureuse près de son époux. Après leur mort, les deux vieillards furent transformés en arbres.
Bellérophon	Fils de **Poséidon** et de **Nisos** (fille elle-même du roi de Mégare). Il monte un cheval ailé (**Pégase**) et tue la **Chimère**, être monstrueux, mi-lion, mi-dragon, à la tête de chèvre et qui soufflait des flammes. **Bellérophon**, qui combattit aussi les Amazones et de nombreux autres peuples, mourut d'orgueil : il avait voulu monter jusqu'à l'Olympe avec **Pégase** ; **Zeus** le précipita sur la terre.
Borée	Dieu du vent du Nord, fils de l'**Aurore** et frère de **Zéphyr** et de **Notos**.
Cadmos	Voir p. 118.
Calchas	Devin de Mycènes qui avait reçu d'**Apollon** le don de prophétie. C'est lui qui conseilla à **Agamemnon** d'immoler sa fille **Iphigénie** afin que se lève un vent favorable qui pousse ses vaisseaux vers Troie.
Calypso	Nymphe qui accueillit dans son île le naufragé **Ulysse** (cette île était sans doute la presqu'île de Ceuta, en face de Gibraltar).
Cassandre	Fille de **Priam** et d'**Hécube** qui avait don de prophétie (voir p. 112).
Castor	Voir **Dioscures**.
Cécrops	Roi mythique de l'Attique, fils de la **Terre**.
Céléos	Roi d'Éleusis à qui **Déméter** enseigna les règles de son culte.
Centaures	Êtres monstrueux, mi-hommes, mi-chevaux, réputés pour leur brutalité.
Cerbère	Chien à 3 têtes (on disait même qu'il avait 100 têtes) gardant la porte des Enfers. Il fut dompté par **Héraclès** et charmé par **Orphée**.
Cérès	Voir **Déméter**.

Nom	Observations
Charites *(Les Grâces)*	Filles de **Zeus** et d'**Eurynomé**, compagnes d'**Athéna**, d'**Aphrodite** et d'**Éros**; ce sont : **Euphrosyne, Thalie** et **Aglaé.**
Charon	Passeur sur le fleuve des morts (l'Achéron).
Charybde	Monstre féminin situé dans le détroit de Messine et qui avalait les navires qui franchissaient ce détroit. Elle était associée à un autre monstre, de l'autre côté du détroit : **Scylla.**
Chiron	Fils de **Cronos** et d'une fille de l'**Océan**, c'est un centaure vivant en Thessalie, sur le mont Pélion, renommé pour sa science et sa sagesse.
Circé	Magicienne, fille du **Soleil** et de **Perséis**, sœur du roi de Colchide qui garde la Toison d'Or. Elle habite l'île d'Aéa, identifiée souvent à la presqu'île du Monte Circeo. Elle accueillit **Ulysse** au cours de ses voyages et transforma ses compagnons en animaux divers : porc, chien, etc.
Clytemnestre	Voir p. 119.
Cronos *(Saturne)*	Voir p. 109.
Cupidon	Voir **Éros**.
Curètes	Voir p. 111.
Cybèle	Déesse phrygienne personnifiant la nature considérée par les Grecs comme une incarnation de Rhéa. Elle a pour serviteurs les Corybantes qui étaient l'objet d'un culte orgiastique.
Cyclopes	Voir p. 109.
Danaïdes	Les cinquante filles du roi **Danaos** qui régnait à Argos. Elles furent chargées par leur père de tuer les cinquante fils d'**Égyptos** (frère de **Danaos**) et elles-mêmes massacrées par le survivant de ce meurtre collectif : **Lyncée.** Leur châtiment aux Enfers consistait à remplir éternellement un récipient percé (le « tonneau des Danaïdes »).
Dédale	Athénien descendant de **Cécrops**, personnification du génie humain (artiste, ingénieur, etc.). Constructeur légendaire du palais crétois du roi **Minos** (le **Labyrinthe**), condamné pour avoir aidé **Ariane** à s'enfuir avec **Thésée**, à l'emprisonnement dans ce même labyrinthe avec son fils **Icare; Dédale** et **Icare** se fabriquèrent des ailes, fixées avec de la cire, et s'envolèrent de leur prison (voir **Icare**). **Dédale** se réfugia en Sicile.
Déiphobe	Héros troyen, fils de **Priam**.
Déjanire	Épouse d'**Héraclès** (voir p. 116).
Déméter *(Cérès)*	Fille de **Cronos** et de **Rhéa**, elle est la déesse de la terre cultivée (par opposition à **Gaia**, qui est une divinité cosmogonique). Sa légende, à laquelle participe sa fille **Perséphone**, est très répandue dans le monde hellénique, particulièrement en Sicile et dans la région d'Éleusis. **Déméter** eut avec **Zeus** une fille unique : **Perséphone;** son oncle, **Hadès**, le dieu des Enfers, l'entraîna dans son royaume alors qu'elle cueillait un lys dans la plaine de Mysa (pays légendaire, dans lequel on voit tantôt la Sicile, tantôt Éleusis). Alors commence pour **Déméter** un long exil volontaire : sous l'aspect d'une vieille femme, elle vint à Éleusis et renonça à son rôle divin tant qu'on ne lui aurait pas rendu sa fille; c'est à cette occasion qu'elle fut engagée comme nourrice par **Céléos** pour élever le fils de celui-ci, **Triptolème** (ou **Démophon**) à qui elle confia la mission de répandre la culture du blé. Par la suite, un compromis eut lieu entre **Déméter** et **Hadès** : **Perséphone** quitterait, chaque printemps, sa demeure souterraine pour monter au ciel (lorsque les premières pousses apparaissent); elle retournerait sous terre au moment des semailles. Pendant son séjour aux Enfers, la terre demeure stérile : c'est l'hiver. L'oiseau sacré de **Déméter** est la grue; ses attributs : l'épi, le pavot, le narcisse (ou le lys).
Deucalion	Fils de **Prométhée** et de **Clyméné**, époux de **Pyrrha** (voir p. 110).
Diane	Voir **Artémis**.
Didon	Reine légendaire de Carthage (voir p. 70).
Diomède	Héros étolien, petit-fils d'**Adraste** et compagnon traditionnel d'**Ulysse**.
Dionysos *(Bacchus)*	Voir p. 114.
Dioscures	On désigne ainsi **Castor** et **Pollux**, frères d'**Hélène** et de **Clytemnestre**, fruit des amours de **Zeus** et de **Léda**. Celle-ci connut, la même nuit, deux étreintes : l'une avec **Zeus**, sous la forme d'un cygne, et l'autre avec son mari mortel, **Tyndare**. Elle pondit ensuite un œuf d'où sortirent deux couples jumeaux : **Castor** et **Pollux** d'une part, **Hélène** et **Clytemnestre** d'autre part. Ils étaient nés sur le Taygète : ce sont des héros doriens.

Nom	Observations
Éaque	Fils de **Zeus** et de la nymphe **Égine**, père de **Pélée** et grand-père d'**Achille**. Il avait demandé à **Zeus** de transformer en fourmis les hommes de l'île d'Égine (les *Myrmidons*) ; il était réputé pour sa piété et sa justice. Après sa mort, il devient juge aux Enfers, avec **Minos** et **Rhadamante**.
Égée	Roi légendaire d'Athènes, père de **Thésée** et descendant de **Cécrops** (voir p. 115).
Égisthe	Voir p. 119.
Électre	Voir p. 119.
Elpénor	Compagnon d'**Ulysse** qui s'était enivré et dormait sur une terrasse de la magicienne **Circé**; appelé, au moment du départ, par ses camarades, il se leva précipitamment, se croyant dans son lit, et tomba du haut de la terrasse, se tuant sur le coup.
Endymion	Jeune berger dont la lune **Sélèné** était amoureuse et auquel **Zeus** avait accordé de dormir d'un sommeil éternel, conservant sa jeunesse et sa beauté.
Énée	Fils d'**Anchise** et d'**Aphrodite**. Il combat les Grecs à la guerre de Troie, protégé par sa mère. Les légendes romaines en font l'ancêtre de **Romulus**.
Éole	Fils de **Poséidon**, souvent identifié avec le dieu des vents.
Épiméthée	Voir p. 110.
Érèbe	Les Ténèbres (v. p. 109).
Érechthée	Héros athénien, considéré comme un des rois mythiques de la ville. On lui attribue l'introduction des *Panathénées*.
Érinnyes ***(Furies)***	Divinités de la vengeance; elles sont au nombre de 3 : **Alecto**, **Mégère** et **Tisiphone**.
Éros ***(Cupidon)***	Dans les anciens mythes, c'est une force primordiale, qui sort du chaos en même temps que la terre (voir p. 109). Par la suite, la tradition en fit le fils d'**Hermès** et d'**Aphrodite**. On le présente comme un enfant ailé qui blesse de ses flèches les êtres humains qui vont devenir amoureux. Il s'attaque d'ailleurs aussi bien aux hommes qu'aux dieux.
Eumée	Porcher d'**Ulysse** qui est le premier à le recevoir lorsque le héros retourne en Ithaque.
Eurydice	Épouse d'**Orphée**, tuée par la piqûre d'un serpent (voir **Orphée**).
Gaia	Voir p. 109.
Ganymède	Jeune berger troyen aimé de **Zeus** qui l'emmena sur l'Olympe où il servit d'échanson des dieux (pour l'enlever, **Zeus** avait pris la forme d'un aigle).
Gorgones	Les trois filles de **Phorcys** et **Céto**; leur nom était : **Sthéno**, **Euryale** et **Méduse**. Leurs yeux transformaient en pierre les mortels qui les regardaient. Le héros **Persée** tua la Gorgone **Méduse** et fit présent de sa tête à **Athéna**, qui la plaça sur son bouclier.
Hadès ***(Pluton)***	Dieu des Enfers, ravisseur de **Perséphone**.
Hamadryades	Nymphes des arbres.
Harmonie	Fille d'**Arès** et d'**Aphrodite** et femme de **Cadmos** (ou, selon une autre tradition, fille de **Zeus** et d'**Électre**, l'une des filles d'**Atlas**).
Harpyes	Génies féminins, ravisseuses de l'âme des morts. On en connaît 3 : **Aello**, **Ocypété** et **Céléano**.
Hébé	Fille de **Zeus** et d'**Héra**, déesse de la jeunesse.
Hécate	Descendante de **Gaia** et de **Pontos**, c'est la déesse de la jeunesse, puis celle de la magie. Elle est souvent représentée sous la forme d'une femme à 3 têtes.
Hector	Fils de **Priam** et d'**Hécube**, héros troyen de l'*Iliade*, tué par **Achille**.
Hécube	Seconde femme de **Priam** d'origine phrygienne (ou thrace); elle aurait eu 19 enfants (50 selon Euripide).
Hélène	Fille de **Zeus** et de **Léda**, femme de **Ménélas**, célèbre par sa beauté. Enlevée par **Pâris**, elle est la cause de la guerre de Troie.
Hélios	Le **Soleil**, qui a pour femme **Perséis**, et pour enfants : la magicienne **Circé**, **Pasiphaé**, **Aétès** et **Persès**. Il parcourt le ciel sur un char attelé à 4 chevaux.
Héphaïstos ***(Vulcain)***	Fils de **Zeus** et d'**Héra**, devenu boiteux parce qu'il avait été lancé du haut de l'Olympe par **Zeus** en colère. Maître du feu, dieu des forgerons, ses ateliers sont au sein des volcans; ses aides sont les Cyclopes. Il fut l'époux d'**Aphrodite** (voir ci-dessus).
Héra ***(Junon)***	Fille de **Cronos** et de **Rhéa**, sœur de **Zeus**, puis épouse du roi des dieux (voir p. 111). Avec **Aphrodite** et **Athéna**, elle prit part à un concours de beauté dont **Pâris** fut le juge. L'oiseau qui lui est consacré est le paon; ses plantes : la grenade et le lys.
Héraclès ***(Hercule)***	Voir p. 116.
Hermès ***(Mercure)***	Fils de **Zeus** et de **Maia**, messager des dieux, il est lui-même la divinité du commerce et des voleurs; il protège les voyageurs sur les routes. On le représente généralement chaussé de sandales ailées, avec un chapeau à larges bords (le *pétase*) et portant le *caducée*.
Hespérides	Filles de la **Nuit** ou nymphes du couchant, elles gardent le jardin des dieux où poussent les pommes d'or.
Hestia ***(Vesta)***	Fille de **Cronos** et de **Rhéa**; déesse du foyer.
Heures	Divinités des saisons, filles de **Zeus** et **Thémis**, sœurs des **Moires**; ce sont **Œunomia** (discipline), **Eiréné** (paix) et **Dicè** (justice).
Iacchos	Fils de **Perséphone** (ou de **Déméter**) guidant la procession d'Éleusis.
Icare	Fils de **Dédale** qui, lorsqu'il s'envola du labyrinthe, eut l'orgueil de voler trop haut : la cire de ses ailes fondit et il fut précipité dans la mer (mer Icarienne).
Idoménée	Roi de Crète, fils de **Deucalion**.
Io	Fille d'Argos, aimée de Zeus, transformée par celui-ci en génisse.
Jason	Voir p. 118.
Junon	Voir **Héra**.
Jupiter	Voir **Zeus**.
Kères	Génies des batailles qui boivent le sang des morts et emportent les héros après leur décès.
Laerte	Père d'**Ulysse**.
Laocoon	Prêtre troyen d'**Apollon** maudit par **Apollon** parce qu'il avait eu des rapports sexuels avec sa femme devant la statue du dieu. Il périt, avec ses deux fils, étouffé par deux énormes serpents sortis de la mer.
Lestrygons	Peuple d'anthropophages visité par **Ulysse** lors de son périple en Méditerranée.
Léthé	Fille de la **Discorde**, elle personnifie l'Oubli.
Lotophages	Peuple visité par **Ulysse** au cours de son voyage en Méditerranée; ils mangeaient les fruits du *lotus* qui faisaient perdre la mémoire (le pays des Lotophages est peut-être la Cyrénaïque).
Mars	Voir **Arès**.
Marsyas	Silène phrygien inventeur de la flûte à deux tuyaux.
Médée	Voir p. 118.
Méléagre	Fils du roi de Calydon, en Étolie. Il est le héros d'une chasse au sanglier sauvage dite « chasse de Calydon »; cet animal avait été envoyé par **Artémis**, oubliée dans les sacrifices par les habitants de la cité.
Memnon	Frère de **Priam**, roi des Éthiopiens.
Ménades ***(Bacchantes)***	Suivantes de **Dionysos**. Possédées mystiquement par le dieu, elles s'ébattent dans la campagne en poussant des cris; elles sont généralement vêtues de tuniques qui voilent à peine leur nudité.
Ménélas	Voir p. 119.
Mentor	Ami d'**Ulysse** dont **Athéna** prit les traits pour veiller sur **Télémaque**.
Mercure	Voir **Hermès**.
Minerve	Voir **Athéna**.
Minos	Roi de Crète, fils d'**Europe** et de **Zeus**, époux de **Pasiphaé**. Après sa mort, ce personnage qui passe pour avoir été le civilisateur de la Crète, devient juge des Enfers avec **Éaque** et **Rhadamante**.
Mnémosyné	Divinité de la mémoire; aimée de **Zeus** qui passa avec elle neuf nuits et qui engendra ainsi les neuf Muses.
Moïres ***(Parques)***	Divinités de la Destinée. Trois sœurs, filles de la **Nuit** : **Atropos** file le fil de la vie d'un mortel, **Clotho** l'enroule et **Lachésis** le coupe au moment de la mort.
Morphée	Divinité du sommeil qui se montre aux mortels pendant leurs rêves.
Muses	Filles de **Mnémosyne** et de **Zeus** où, selon d'autres traditions, filles d'**Harmonie**. Ce sont : **Calliope** (poésie épique), **Clio** (l'histoire), **Polhymnie** (la pantomime), **Euterpe** (la musique de flûte), **Terpsichore** (danse et poésie légère), **Érato** (chœur lyrique), **Melpomène** (tragédie), **Thalie** (comédie), **Uranie** (astronomie).
Myrmidons	Peuple thessalien qui avait **Achille** pour roi.
Naïades	Nymphes des sources, des fleuves et, d'une façon générale, de l'élément liquide.
Nausicaa	Fille d'**Alcinoos** qui accueillit **Ulysse** dans l'île des Phéaciens.
Narcisse	Jeune héros d'une grande beauté amoureux de lui-même et qui passa son existence à contempler son image dans les sources, négligeant les nymphes qui le poursuivaient de leurs assiduités.
Neptune	Dieu de la Mer. Attribut : le Trident. Voir Poséidon.
Nérée	Le vieillard de la mer, fils de **Gaia** et de **Pontos**, protecteur des marins, père des Néréides (on en connaît soixante-dix-sept).
Nestor	Roi de Pylos, réputé pour sa sagesse.
Niké	Déesse de la victoire.
Niobé	Fille de **Tantale** qui eut sept fils et sept filles; comme elle se moquait de **Léto**, qui n'avait eu qu'un fils et qu'une fille, les enfants de celle-ci (**Apollon** et **Artémis**) la vengèrent en tuant de leurs flèches les quatorze enfants de **Niobé**.
Nymphes	Divinités secondaires de sexe féminin qui vivent dans les champs et les bois, et à proximité des sources ou dans des grottes.
Nyx	La Nuit (voir p. 109).
Œdipe	Voir p. 118.
Œnée	Roi de Calydon, introducteur de la vigne en Grèce.
Oreste	Voir p. 119.
Orion	Fils de **Poséidon**, ce chasseur géant fut tué par **Artémis** pour avoir tenté de violer sa compagne Opis.
Orphée	Fils d'**Œagre**, le dieu fleuve, et de la muse **Calliope**, **Orphée** est un héros thrace. Poète et musicien exceptionnel, inventeur de la cithare, il charme par ses chants les bêtes fauves et les fleurs. Il prend part à l'expédition des Argonautes, apaisant les flots de ses chants, surpassant le charme des Sirènes par sa musique, etc., mais l'épisode le plus célèbre de sa légende est celui qui concerne sa descente aux Enfers où il va chercher sa femme **Eurydice** (voir ci-dessus). **Hadès**, ému et charmé par le héros poète, met une condition au retour d'**Eurydice** parmi les vivants : **Orphée** ne doit pas se retourner pour voir **Eurydice** tant qu'il sera aux Enfers. Le héros accepte, et part vers le monde de la lumière, suivi de sa femme; mais, vers la fin de son trajet, il ne peut s'empêcher de se retourner et il perd définitivement **Eurydice**, reprise par les divinités infernales. Après son retour des Enfers, le comportement d'**Orphée** irrite les femmes thraces. Selon certaines légendes, fidèle à **Eurydice** par-delà la mort, il ne lève jamais sur elles aucun regard; selon d'autres légendes, il aurait été l'inventeur mythique de la pédérastie et se serait entouré uniquement de jeunes gens, en particulier de Calaïs, fils du vent du Nord. Quoi qu'il en soit, **Orphée** aurait été l'instaurateur d'un culte mystérieux, évoquant la vie après la mort, et auquel les femmes n'avaient pas le droit de participer; c'est au cours d'une réunion rituelle que les femmes thraces auraient tué **Orphée**, déchiré son cadavre et jeté les débris macabres dans le fleuve. La tête et la lyre du héros seraient arrivées, conduites par les flots, à l'île de Lesbos où les habitants lui auraient élevé un tombeau. Voir aussi p. 120.
Ouranos	Voir p. 109.
Pandore	Voir p. 110.
Pâris	Fils cadet de **Priam** et d'**Hécube**. Aux noces de **Thétis** et de **Pélée**, la **Discorde** proposa d'attribuer une pomme d'or à la plus belle des trois déesses **Aphrodite**, **Héra** et **Athéna**; **Pâris** fut chargé de juger laquelle était la plus belle. Pour le séduire, **Athéna** lui promit la sagesse, **Héra** la puissance et **Aphrodite** l'amour d'**Hélène** de Sparte. Cette promesse l'emporta, et **Pâris** attribua la pomme d'or à **Aphrodite**. Le héros mourut à la guerre de Troie, après avoir tué **Achille**, percé d'une flèche tirée par **Philoctète**.
Parques	Voir **Moires**.
Patrocle	L'ami d'**Achille**.
Pégase	Cheval ailé donné par les dieux à **Bellérophon**.
Pénélope	Épouse d'**Ulysse**, qui attendit vingt ans le retour de son mari; pressée, de toute part, de se remarier, elle avait déclaré à ses prétendants qu'elle choisirait lorsqu'elle aurait terminé de tisser le linceul de **Laerte**, son beau-père (c'est ce qu'on appelle, improprement, la « tapisserie de Pénélope »). Afin de ne pas avoir à accomplir cette promesse, elle défaisait la nuit le travail qu'elle avait fait le jour, et sa « tapisserie » ne se finissait jamais.
Persée	Fils de **Zeus** et de **Danaé**, élevé par le pêcheur **Dictys**. Le roi **Polydectès** lui demanda de lui rapporter la tête de la Gorgone, épreuve dont le héros se tira fort bien grâce à la protection des dieux. Il avait pu se procurer les sandales ailées des Nymphes pour s'élever dans les airs et il décapita **Méduse** en observant son adversaire dans le bouclier brillant d'**Athéna**, afin de ne pas être paralysé par son regard. S'en retournant auprès de **Polydectès**, il délivre en Éthiopie **Andromède**, tue le monstre marin qui devait la dévorer, épouse la jeune fille et revient à la cour de **Polydectès** qu'il change en statue de pierre pour avoir tenté de violer sa mère **Danaé**.
Perséphone ***(Proserpine)***	Voir **Déméter**.
Phaéthon	Fils du **Soleil**.

Noms	Observations
Phèdre	Fille de **Minos** et de **Parsiphaé**, sœur d'**Ariane** et de **Deucalion**, épouse de **Thésée.**
Philémon	Voir **Baucis.**
Philoctète	Héros homérique, qui conserva l'arc et les flèches d'**Héraclès.**
Pléiades	On nomme ainsi les sept filles d'**Atlas** et de **Pléione : Taygète, Électre, Alcyone, Astéropé, Celaeno, Maia, Méropé.**
Ploutos	Dieu de la Richesse.
Pluton	Voir **Hadès.**
Polyphème	Cyclope visité par **Ulysse** et douze de ses compagnons. Prisonnier de ce géant, **Ulysse** l'enivre après lui avoir dit qu'il se nomme : « Personne »; pendant son sommeil, **Ulysse** et ses compagnons enfoncent dans l'œil unique qu'il avait au milieu du front un pieu rougi au feu; aux cris du Cyclope, d'autres Cyclopes viennent lui demander le nom de son ennemi, et il leur répond : « Personne » et ceux-ci s'en retournent, pensant qu'il est ivre. **Ulysse** et ses compagnons peuvent ainsi s'enfuir.
Poséidon *(Neptune)*	Fils de **Cronos** et de **Rhéa,** dieu de la mer. Fréquents rapports avec les humains : multiples et fécondes aventures amoureuses; à l'origine de nombreux drames (ce sont souvent des monstres marins qui viennent importuner les hommes à la suite d'une vengeance divine).
Priam	Fils de **Laomédon,** père d'**Hector** et de **Pâris,** régnant sur Troie.
Priape	Divinité de la ville de Lampsaque, représentée généralement sous la forme d'un personnage avec un phallus en érection. Il passait pour le fils d'**Aphrodite** et de **Dionysos** (ou de **Zeus**); il est préposé à la garde des jardins et représente la fécondité.
Prométhée	Voir p. 110.
Proserpine	Voir **Perséphone.**
Protée	Divinité marine qui a le pouvoir de changer constamment de forme.
Psyché	Héroïne aimée d'**Éros** (l'amour) qui dut subir la colère d'**Aphrodite,** jalouse de sa beauté.
Rhadamante	Héros crétois, l'un des trois juges des Enfers.
Rhéa	Voir p. 109.
Saturne	Divinité romaine identifiée à **Cronos.**
Scylla	Monstre marin féminin qui fait face, dans le détroit de Messine, à Charybde.
Séléné	Fille du titan **Pallas** ou, selon une autre tradition, d'**Hypérion** et de **Théia,** elle est la divinité de la Lune; maîtresse d'**Endymion,** le berger, à qui elle donna cinquante filles.
Sibylle	Prêtresse d'**Apollon.** Il y eut plusieurs Sibylles dans la mythologie romaine; la plus célèbre est celle d'Érythrée qui aurait vécu neuf cent quatre-vingt-dix ans. Elle se serait ultérieurement installée à Cumes, en Campanie, pour y apporter des recueils d'oracles (les oracles sibyllins).
Sirènes	Divinités marines mi-femmes, mi-oiseaux, vivant dans une île située à proximité de la côte méridionale de l'Italie (en face de Naples), et qui attiraient par leurs chants mélodieux les navigateurs qui se précipitaient dans la mer pour les rejoindre et qui ainsi se noyaient. C'est pour éviter ce péril qu'**Ulysse** boucha les oreilles de ses marins avec de la cire afin qu'ils n'entendissent point ces chants délicieux, et se fit attacher solidement au mât de son bateau, afin de pouvoir entendre la musique des Sirènes sans avoir à y succomber.
Sisyphe	Fils d'**Éole,** fondateur légendaire de Corinthe; époux de **Méropé.** Au moment des noces de **Laerte** et d'**Anticlée,** il se glisse, pendant la nuit, dans la couche de la jeune fille, la possède et engendre ainsi un fils : **Ulysse** (dont le père « légitime » est donc **Laerte**); dénonce **Zeus** comme le ravisseur d'**Égine,** ce qui attire sur lui la colère du roi des dieux : foudroyé, il fut précipité aux Enfers où on lui imposa le châtiment éternel de rouler sur une pente un énorme rocher qui, entraîné par son poids, retombait toujours. Le « rocher de Sisyphe » et le « tonneau des Danaïdes » sont deux des châtiments les plus célèbres de la mythologie grecque.
Styx	Fleuve des Enfers dont les eaux avaient des propriétés magiques (voir **Achille**).
Tartare	Région située en dessous des Enfers et qui se confondit, par la suite, avec la demeure d'**Hadès.** Le **Tartare** devient alors le lieu où vont les méchants après leur mort, et où ils y subissent leur supplice et s'oppose au séjour des bienheureux, les Champs-Élysées.
Télémaque	Fils d'**Ulysse** et de **Pénélope.**
Téthys	Fille d'**Ouranos** et de **Gaia,** divinité de la mer. Elle épousa l'un de ses frères, le titan **Océan,** dont elle eut plus de trois mille enfants (les fleuves).
Thanatos	Divinité de la mort, frère du sommeil.
Thémis	Déesse de la justice. Voir p. 109.
Thésée	Voir p. 115.
Thétis	L'une des Néréides, mère d'**Achille** (ne pas la confondre avec **Téthys,** qui est aussi une divinité marine).
Tirésias	Devin thébain, fils de la nymphe **Chariclo.** C'est lui qui aurait dévoilé à **Amphitryon** son infortune conjugale et le nom de son rival **(Zeus),** qui conseilla les Thébains lors de l'expédition des Sept Chefs, qui dévoila les crimes d'**Œdipe,** etc.
Ulysse	Héros de l'Odyssée (voir tableau n° 29).
Vénus	Héros de l'Odyssée (voir tableau n° 29).
Vulcain	Voir **Héphaïstos.**
Zagreus	Voir p. 120.
Zeus	Voir p. 111.

27 - Les sanctuaires de Zeus.

Sanctuaire	Mythologie	Culte
Dodone	Un des plus anciens sanctuaires; le dieu y avait établi son oracle dans le creux d'un chêne sacré. Selon Hérodote, deux colombes s'étaient envolées de Thèbes (en Égypte) : l'une se rendit en Libye, l'autre chez les Dodonéens. Elle se percha sur un chêne et s'adressant aux habitants, leur dit qu'il fallait établir en ce lieu un oracle de *Zeus.* L'autre colombe ordonna aux Libyens de fonder l'oracle d'*Amon.* Selon une autre légende, l'oracle ayant désigné à un berger le nom du voleur de ses moutons, celui-ci, en colère, aurait voulu abattre cet arbre, mais une colombe l'en aurait empêché.	Le sanctuaire était servi par des prêtres dont le chef s'appelait le naïarque. Ils étaient astreints à coucher par terre, à ne jamais se laver les pieds et sans doute aussi à la chasteté; il y avait en outre des prêtresses, les péléiades, considérées comme les descendantes d'une esclave égyptienne nommée Péléias, fondatrice selon certaines légendes de l'oracle de Dodone. Les péléiades, au nombre de trois, étaient chargées d'interpréter les oracles en écoutant le bruissement des feuilles du chêne sacré, ou encore en interprétant les sons rendus par un bassin d'airain.
Olympie	Aussi célèbre que celui de Dodone, le sanctuaire d'Olympie avait été auparavant le sanctuaire d'Ouranos et de Gaia. Il y avait eu ensuite un temple érigé en l'honneur de Cronos, et finalement celui de Zeus. Selon les légendes, Zeus enfant aurait été conduit en ce lieu par les Curètes (voir p. 111) dont le chef aurait fondé le grand autel de Zeus. C'est aussi à Olympie qu'Héraclès, vainqueur du roi Augias, avait institué des jeux en l'honneur de son père.	Les oracles de Zeus à Olympie étaient interprétés par trois familles : les Klytiades, les Tamides et les Telliades. Les interprétations se faisaient essentiellement par l'examen de la flamme du feu des sacrifices et les entrailles des victimes. Le temple de Zeus à Olympie est aussi célèbre que la statue de Zeus exécutée vers 450 av. J.-C. par le sculpteur Phidias, aidé de Panaenos et de Colotes. Cette statue était une des sept merveilles du monde; nous la connaissons par des descriptions précises : l'ensemble de la statue avait 13 mètres de haut; Zeus était assis sur un trône
Olympie (suite)		orné de nombreuses représentations figurées, dans la composition desquelles entrait de l'or, de l'ivoire, des pierre précieuses, etc. C'est de cette œuvre qu'Epictète disait : « Allez à Olympie voir le Zeus de Phidias; c'est un malheur de mourir sans l'avoir vu. »
Mont Lycée	Lykaïos, roi des Arcadiens, racontait à ses sujets qu'il était en relation avec Zeus, inquiet de la conduite des Arcadiens. Lykaïos avait 50 fils, dont certains pensaient que leur père mentait et qu'il n'avait aucune communication avec le roi des dieux; pour éprouver les dires de leur père, alors qu'il préparait un sacrifice, ils tuèrent un jeune enfant et mêlèrent ses chairs à celles des animaux sacrifiés. Zeus, découvrant ce méfait, renversa l'autel du sacrifice et foudroya les assassins. Ce mythe est à l'origine de la pratique du sacrifice humain usité dans le culte de Zeus au sanctuaire du mont Lycée.	Le Zeus Lykaïos n'était représenté par aucune image; sur le sommet du mont Lycée se trouvait simplement un autel, avec deux colonnes dressées dans la direction de l'Orient; il était défendu aux profanes de s'en approcher sous peine de mort.
Zeus Amon (en Libye)	On ignore l'origine exacte de l'installation d'un culte de Zeus en Égypte, dans une oasis du désert de Libye, où il était adoré sous le nom de Zeus Amon; la fondation du sanctuaire remonte peut-être au VII[e] siècle avant Jésus-Christ.	L'oracle de Zeus Amon s'interprétait à partir de la statue même du dieu qui faisait des signes de tête pour exprimer sa volonté. La consultation la plus célèbre de l'oracle libyen fut celle que fit Alexandre le Grand qui avait demandé l'empire de la terre.

28 - Les travaux d'Héraclès.

1	**Le Lion de Némée.**	Ce monstre ravageait la région de Némée, où l'avait placé Héra, et dévorait les habitants et leurs troupeaux. Héraclès l'étouffe dans sa caverne et se revêt de sa peau, la tête lui servant de casque.
2	**L'Hydre de Lerne.**	Serpent à plusieurs têtes, élevé par Héra pour servir d'épreuve à Héraclès, son haleine tuait quiconque l'approchait. Héraclès, aidé par son neveu Iolaos, en vient à bout avec des flèches empoisonnées, et brûle les têtes pour les empêcher de renaître.
3	**Le Sanglier d'Érymanthe.**	Sanglier monstrueux qu'Héraclès devait ramener vivant. Il le pousse dans la neige épaisse, le fatigue, le capture et le ramène sur ses épaules.
4	**La Biche de Cérynie.**	Animal gigantesque qui ravageait les récoltes à Œnoé. Consacrée à Artémis, la tuer était un sacrilège. Héraclès la poursuit un an, la capture en la blessant légèrement d'une flèche et la ramène.
5	**Les Oiseaux du lac Stymphale.**	Héraclès les fait sortir de l'épaisse forêt d'où ils venaient dévorer toutes les récoltes, en les effrayant avec des castagnettes de bronze, et les tue de ses flèches.
6	**Les Écuries du roi Augias.**	Augias, roi d'Élis, négligeait de faire enlever le fumier qui se déposait dans les étables de ses nombreux troupeaux. Héraclès dérive deux fleuves dans la cour des étables, pour les curer.
7	**Le Taureau de Crète.**	Animal furieux, lançant du feu par les naseaux, que le roi Minos avait refusé de sacrifier à Poséidon. Héraclès le capture et retourne en Grèce sur le dos de la bête.
8	**Les Cavales de Diomède.**	Les quatre juments de Diomède, roi de Thrace, se nourrissaient de chair humaine. Elles se laissent facilement emmener lorsque Héraclès leur donne à manger leur propre maître, Diomède.
9	**La Ceinture de la reine Hippolyte.**	La ceinture de la reine des Amazones lui avait été donnée par Arès, pour symboliser son pouvoir. Hippolyte échange sa ceinture contre la liberté de sa sœur, faite prisonnière par Héraclès.
10	**Les Bœufs de Géryon.**	Héraclès tue d'un coup de massue le berger Eurytion et le monstrueux chien Orthros qui gardaient les bœufs de Géryon, et ramène le troupeau.
11	**Le Chien Cerbère.**	Le héros saisit le cou du monstre à trois têtes qui gardait l'entrée de l'empire des morts, et ne lâche prise que lorsque le chien est maîtrisé. Héraclès remonte avec sa prise puis le ramène ensuite à son maître, Hadès.
12	**Les Pommes d'or du jardin des Hespérides.**	Pommes appartenant à Héra, gardées par un dragon immortel et trois Nymphes, les Hespérides. Héraclès demande au géant Atlas de cueillir trois de ces pommes, lui offrant de porter la voûte céleste pendant ce temps.

29 - *Analyse, chant par chant, de l'Iliade et l'Odyssée.*

L'Iliade

Ch. I - Altercation entre Agamemnon et Achille au sujet de la captive Briséis. Achille se retire sous sa tente.

Ch. II - Ulysse retient les Grecs prêts à abandonner le siège de Troie. Préparation du combat. Dénombrement des vaisseaux et des chefs grecs. Dénombrement des chefs troyens.

Ch. III - Du haut des remparts, Hélène et les vieillards troyens regardent le duel entre Pâris et Ménélas. Victoire de Ménélas.

Ch. IV - Ménélas est blessé traîtreusement par un Troyen. Bataille générale entre les deux armées.

Ch. V - Diomède ravage les rangs des Troyens. Ceux-ci reprennent le dessus, emmenés par Hector et par le dieu Arès. Mais Diomède blesse celui-ci.

Ch. VI - Rentré dans Troie, Hector fait ses adieux à Andromaque et à son tout jeune fils, Astyanax. Il retourne au combat.

Ch. VII - Combat singulier entre Hector et Ajax. Ils reconnaissent l'égalité de leurs forces. Trêve pour la sépulture des morts.

Ch. VIII - Ayant contemplé la ville et le camp, Zeus décide de soutenir les Troyens, mais ordonne la neutralité aux autres dieux: les Grecs seront vaincus tant qu'ils n'auront pas apaisé la colère d'Achille.

Ch. IX - Ajax, Ulysse et Phénix sont députés vers Achille. Mais celui-ci reste inflexible.

Ch. X - Dans la nuit, Diomède et Ulysse partent espionner les Troyens. Ils capturent Dolon qui leur révèle les dispositions du camp troyen.

Ch. XI - Les principaux héros grecs sont blessés tour à tour : Agamemnon, Diomède, Ulysse, Eurypyle.

Ch. XII - Les Grecs se défendent sans pouvoir contenir la pression des Troyens. Ceux-ci pénètrent dans leur camp.

Ch. XIII - Furieux combats autour du corps d'Alcathoüs. Poséidon soutient les Grecs, Zeus les Troyens.

Ch. XIV - Héra séduit et endort Zeus. Les Grecs reprennent le dessus. Hector est blessé par Ajax.

Ch. XV - Au réveil de Zeus, les Grecs sont à nouveau bousculés. Des deux côtés, les morts tombent. Les Troyens acculent les Grecs au rivage et veulent incendier leurs vaisseaux.

Ch. XVI - Revêtu des armes d'Achille, Patrocle repousse les Troyens, mais il est blessé. Hector le tue et l'insulte.

Ch. XVII - Les chevaux d'Achille pleurent la mort de Patrocle. Le corps de celui-ci est ramené par les Grecs après de durs combats.

Ch. XVIII - Douleur d'Achille quand il apprend la mort de Patrocle. En se montrant entouré de feux brillants et en poussant trois cris, il met les Troyens en fuite. Vulcain forge pour lui un bouclier merveilleux.

Ch. XIX - Réconcilié avec Agamemnon, Achille revêt les armes de Vulcain et part au combat, pour venger Patrocle.

Ch. XX - Combat entre Achille et Énée. Celui-ci est vaincu, mais Poséidon le sauve en répandant un brouillard sur les yeux d'Achille qui sème la mort parmi les Troyens.

Ch. XXI - Achille échappe de peu à la colère des fleuves encombrés de morts. Les dieux descendent prendre part au combat.

Ch. XXII - Combat singulier d'Hector et d'Achille. Celui-ci triomphe et traîne derrière son char le cadavre de son ennemi.

Ch. XXIII - Funérailles de Patrocle. Les hommages lui sont rendus.

Ch. XXIV - Priam implore Achille qui lui rend le corps d'Hector. Lamentations des Troyens. Funérailles d'Hector.

L'Odyssée

Ch. I - L'assemblée des dieux délibère au sujet du retour d'Ulysse en Ithaque. Athéna descend inciter Télémaque à partir chercher son père. Festin des prétendants.

Ch. II - Télémaque exige le départ des prétendants, mais n'obtient rien. Il s'embarque pour Pylos et Sparte.

Ch. III - A Pylos, Nestor raconte à Télémaque quelques épisodes du retour de Troie, puis l'envoie vers Sparte en compagnie de son fils.

Ch. IV - A Sparte, Ménélas apprend à Télémaque la présence d'Ulysse dans l'île de Calypso.

Ch. V - Seconde assemblée des dieux. Ulysse quitte Calypso, mais son radeau est détruit par la tempête. Il aborde enfin en Phéacie (Corcyre?).

Ch. VI - Un songe décide Nausicaa à descendre laver son linge au fleuve. Sa partie de balle avec ses servantes éveille Ulysse, qui apparaît nu aux jeunes filles. Nausicaa le fait laver et vêtir, puis le mène au palais.

Ch. VII - Alkinoos et Arétè reçoivent Ulysse qui fait le récit de son naufrage sans se nommer.

Ch. VIII - Alkinoos présente l'étranger aux Phéaciens et organise des jeux sur l'Agora. Le rhapsode Démodocos chante des épisodes de la guerre de Troie. Ulysse en l'écoutant se met à pleurer.

Ch. IX - Ulysse alors commence le récit de ses aventures : son départ de Troie, son débarquement chez les Kikones, son passage chez les Lotophages, sa victoire contre le Cyclope.

Ch. X - Récit d'Ulysse : chez Éole, chez les Lestrygons, chez Circé.

Ch. XI - Récit d'Ulysse : sa descente aux Enfers où il consulte le devin Tirésias. Il voit sa mère et ses compagnons tués à la guerre de Troie.

Ch. XII - Récit d'Ulysse : retour chez Circé; épisodes des Sirènes, de Charybde et Scylla, des bœufs du Soleil; massacre de l'équipage et perte du navire; débarquement chez Calypso.

Ch. XIII - Les Phéaciens ramènent Ulysse en Ithaque. Leur navire est changé en rocher. Athéna conseille Ulysse pour le meurtre des prétendants et le change en vieillard.

Ch. XIV - Ulysse, sans se nommer, raconte à son porcher Eumée les exploits... d'Ulysse.

Ch. XV - Télémaque rentre en Ithaque. Ulysse, toujours déguisé, lui annonce le retour prochain... d'Ulysse.

Ch. XVI - Reconnaissance d'Ulysse par son fils. Ils projettent le meurtre des prétendants, cependant que ceux-ci décident celui de Télémaque.

Ch. XVII - Télémaque raconte son voyage à Pénélope. Ulysse arrive à la ville d'Ithaque, toujours déguisé. Seul son vieux chien le reconnaît. Ulysse, en mendiant, s'introduit dans le festin des prétendants.

Ch. XVIII - Combat d'Ulysse et d'un autre mendiant. Pénélope paraît devant les prétendants et reçoit leurs cadeaux.

Ch. XIX - Ulysse et Télémaque cachent les armes qui se trouvent dans le palais. Ulysse ne se dévoile pas encore à sa femme mais sa vieille nourrice le reconnaît.

Ch. XX - Ulysse médite de châtier ses servantes amoureuses des prétendants puis y renonce. Conversation des prétendants.

Ch. XXI - Pénélope promet sa main à celui qui tendra l'arc d'Ulysse. Ulysse fait fermer en cachette les portes du palais, puis triomphe au concours.

Ch. XXII - Ulysse massacre les prétendants. Télémaque châtie les servantes. Purification de la demeure.

Ch. XXIII - Pénélope reconnaît Ulysse qui lui résume ses aventures.

Ch. XXIV - Seconde descente aux Enfers (celle des âmes des prétendants). Ulysse va se faire reconnaître de son père Laërte, aux champs. Révolte des Ithaciens, mais l'ordre est rétabli par Athéna.

30 - *Petite chronologie élamite.*

(Toutes les dates sont av. J.-C.)

3000-2500	L'Élam soumis aux dynasties sumériennes et akkadiennes.
v. 2300	Révolte de l'Élam contre Rimoush, fils de Sârgon d'Agadé.
v. 2190	Descente des Loulloubi et des Goutéens *(Gouti)*.
v. 2050	L'Élam soumis par Our-Nammou (III[e] dynastie d'Our). L'Élam est alors gouverné par des princes locaux *(soukkal)*.
v. 1900-1800	Tentatives de soulèvements élamites; expansion de l'Élam.
1770	Dynastie élamite à Larsa (Warad-Sin et Rim-sin, voir tableau n° 8).
1650	Migration des Aryens.
v. 1500	Les Kassites en Mésopotamie; l'Élam est conquis vers 1350 par Kourigalzou II (voir tableau n° 9).
v. 1310	Pakir-ishshan fonde une nouvelle dynastie élamite (titre du souverain : « roi d'Anzan et de Suse »).
v. 1265	Ountash-Houban ajoute le titre : « Agrandisseur d'Empire ».
1207-1171	Règne de Shoutrouk-Nahhounté I[er] qui pénètre en Babylonie et fait transporter en Élam la stèle de Narâm-Sin et celle d'Hammourabi.
1165-1151	Règne de Shilhak-Inshoushinak : domination de la vallée du Tigre, du Zagros et du golfe Persique.
v. 1135	Campagne de Nabuchodonosor I[er] en Élam; fin de « l'âge d'or » élamite.
v. 1100	Invasions iraniennes (les Mèdes et les Perses); disparition du royaume d'Élam.
742	Le roi Houban-Nougash reconstitue le royaume élamite.
v. 700	Soulèvement des Élamites contre les Assyriens.
v. 669	Coup de main élamite en Babylonie; règne de Tepti-Houban. Les Assyriens réagissent en occupant l'Élam.
648	Suse est rasée par Assourbanipal.

31 - *Les Achéménides.*

(Toutes les dates sont av. J.-C.)

Nom grec	Nom iranien	Durée du règne	Observations
TEISPÈS	*TSHISHPISH*	v. 675-640	Annexe le pays d'Anzan (aux dépens de l'Élam).
	ARIARAMNE / *ARSAME*	v. 640-590	Fils et petit-fils de Teispès; se nomment « roi des rois, roi du pays de Parsa ».
CYRUS I[er]	*KAURASH*	v. 640-600	Autre fils de Teispès; « Grand roi du Parsoumash et roi d'Anzan ».
CAMBYSE I[er]	*KAMBOUJIYA*	v. 600-558	Détrône sans doute Arsame; épouse la fille d'Astyage, roi des Mèdes, son suzerain.
CYRUS II LE GRAND	*KOURASH*	v. 558-528	Se révolte contre Astyage, son grand-père, et fonde, en 550, l'Empire perse, avec Ecbatane pour capitale. Cyrus fait la conquête de l'Asie occidentale (Lydie et Babylonie).
CAMBYSE II	*KAMBOUJIYA*	528-522	Fils du précédent; conquête de l'Égypte.
DARIUS I[er]	*DARYAV*	521-486	Après avoir écarté l'usurpateur Smerdis, Darius étend l'Empire perse (de l'Indus au Danube), renforce le pouvoir royal en réprimant les révoltes, instaure le régime des satrapies. Vaincu à Marathon par les Grecs (« Guerres médiques »; voir p. 98).
XERXÈS I[er]	*KHSHAYARSHA*	486-465	Battu par les Grecs (Salamine, Platées).
ARTAXERXÈS I[er]	*ARTAKHSHATHRA*	465-424	Fils du précédent, début du déclin de l'Empire perse.
XERXÈS II		424	Assassiné par son demi-frère Sogdianos; ne règne que 45 jours.
DARIUS II LE BATARD	*VAHOUKA*	424-405	Guerre contre Athènes; intrigues de cour (la reine Parysatis).
ARTAXERXÈS II MEMNON		408-358	Adversaire de son frère Cyrus le Jeune (retraite des Dix Mille, contée par Xénophon dans l'*Anabase*).
ARTAXERXÈS III		358-338	Résurrection (temporaire) de la puissance perse face à la Macédoine.
DARIUS III CODOMAN		335-330	Vaincu par Alexandre à la bataille d'Arbèles en 331.

INDEX

Gardes susiens, VIe-Ve siècle av. J.-C. (Persépolis, escalier est de l'apadana) ▶



Achevé d'imprimer en Italie
sur les presses de GEA à Milan
le 4 juillet 1986
Dépôt légal : août 1986
Dépôt légal 1[re] édition : juin 1984